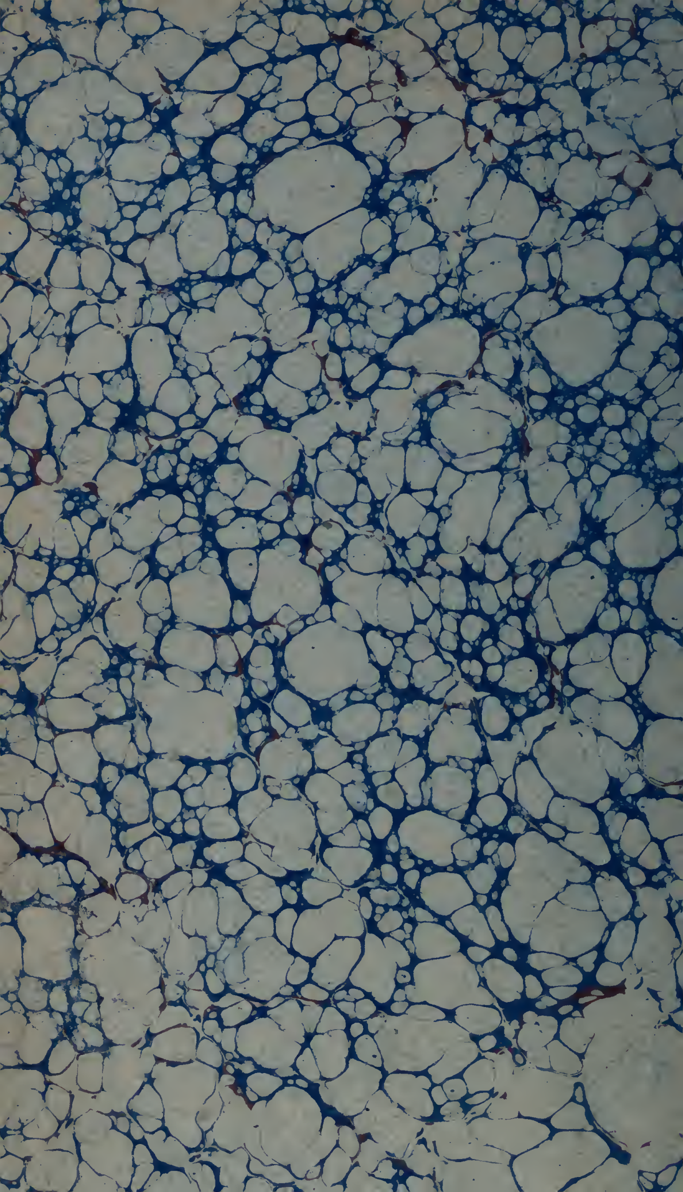
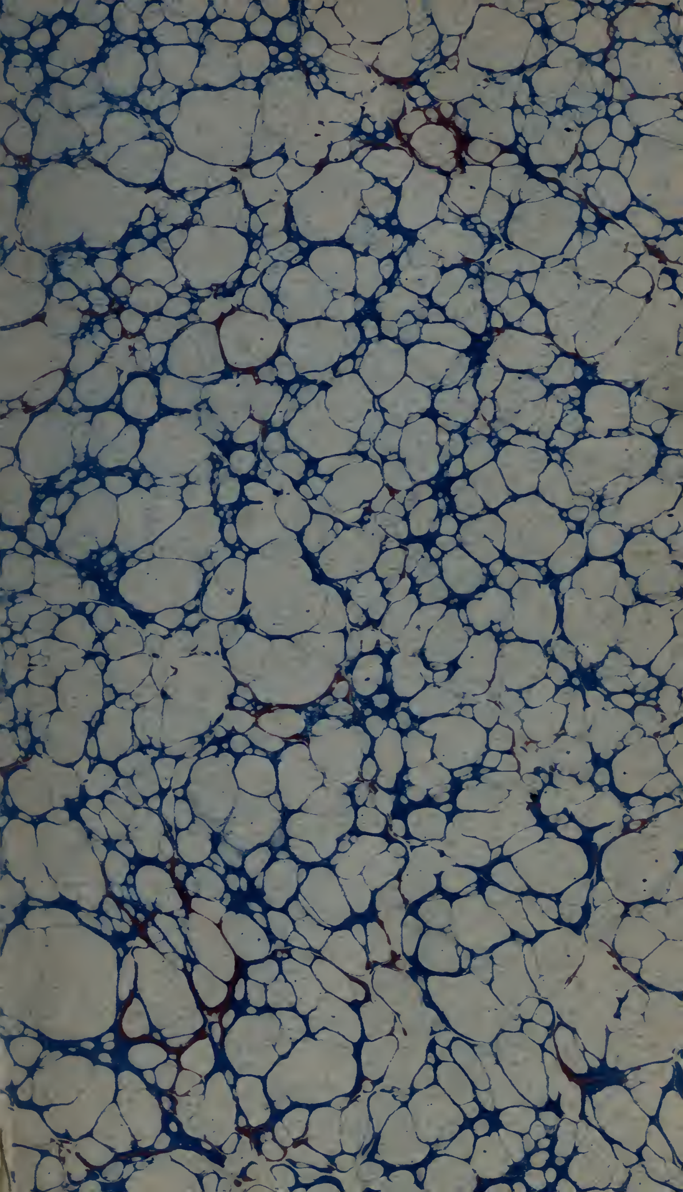
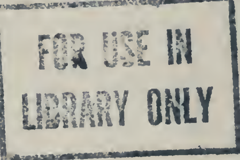







FOR USE IN
LIBRARY ONLY

LA
POÉSIE PATRIOTIQUE
EN FRANCE
AU MOYEN AGE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

La satire en France au moyen âge; 3e édition. 1 vol.

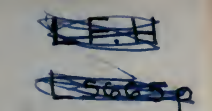
Ouvrage couronné par l'Académie française.

La satire en France, ou la littérature militante au XVIe siècle; 3e édition. 2 vol.

La comédie en France au XVIIIe siècle. 2 vol.

Prix de chaque volume, broché...... **3 fr. 50**

626-91. — Corbeil. Imprimerie Crété.



LA POÉSIE PATRIOTIQUE EN FRANCE AU MOYEN AGE

PAR

CH. LENIENT
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

PRÉFACE

> Témoin du grand déclin des âges,
> J'aspire à remonter leur cours;
> J'évoque, à travers nos nuages,
> Les prodiges des anciens jours.
>
> AUTRAN, *la Légende des Paladins* (Prologue).

Ce livre est, comme le poème auquel il emprunte son épigraphe, une œuvre à la fois rétrospective et contemporaine : rétrospective par les souvenirs qu'elle fait revivre, contemporaine par les émotions au milieu desquelles elle est née. C'est un produit lointain de la guerre et du siège, que nous offrons au public comme un *memento* de la vieille France et de la France nouvelle, sortie encore une fois triomphante des épreuves de la défaite et de l'invasion.

Il y a vingt ans, en rouvrant notre cours à la Sorbonne, le 3 décembre 1870, sous la menace des obus prussiens, nous disions[1] :

« Quand Paris tout entier se transforme en arsenal et en camp retranché, hérissé de formidables bastions, vomissant nuit et jour ses colères en pluie de feu;

1. *Revue politique et littéraire*, 1870-1871.

quand le Ministère de l'instruction publique[1] est devenu le siège du premier comité de défense nationale, la Sorbonne peut-elle rester indifférente et étrangère à ce grand mouvement? Pourquoi ne serait-elle pas, elle aussi, une sorte de forteresse morale, d'où partiraient, au nom de la philosophie, de l'histoire, de l'éloquence, de la poésie, les nobles sentiments, les mâles pensées, les généreuses protestations contre l'injustice, la violence et la barbarie ? Que demandons-nous aujourd'hui à nos savants, géomètres, physiciens, chimistes, etc. ? De mettre la science au service de la patrie, de laisser de côté provisoirement toute recherche, toute découverte qui ne pourrait venir en aide à la défense commune. Nous les conjurons de renouveler pour nous les miracles des anciens temps : de nous rendre les ailes de Dédale, en nous épargnant les chutes d'Icare; de faire que l'ange de la mort plane encore une fois sur l'armée d'un autre Sennachérib; de multiplier les pains et les rations comme les canons. Notre impatience a pu les trouver bien lents à combler nos vœux. Vous savez pourtant avec quelle ardeur ils se sont mis à l'œuvre. La *Science*, disons-le hautement, et par elle l'Université, aura sa part, et sa part glorieuse, dans l'histoire du siège de Paris !

« Que fera sa sœur la *Littérature* ? Ne sera-t-elle qu'un divertissement, un objet de curiosité, un plaisir de *dilettante*, offert aux esprits pour leur faire oublier les tristesses et les amertumes du présent ? Dieu merci ! elle a un plus noble rôle à remplir, au moment où les âmes, énervées et amollies naguère par la prospérité,

1. Avec M. Jules Simon.

sentent le besoin de se retremper aux sources des grandes et viriles inspirations. Ces sources, c'est à la littérature surtout qu'il appartient de les rouvrir. Si elle n'a pas, comme les sciences expérimentales, l'avantage des résultats matériels, positifs et immédiats ; si elle ne peut consacrer au salut du pays les puissances de la dynamique, de la chimie, de l'optique, de l'électricité, il est en ce monde d'autres forces dont elle dispose : elle peut remuer ce levier des âmes qui s'appelle l'enthousiasme, le patriotisme, l'esprit de sacrifice et de dévouement. Elle n'a qu'à feuilleter notre vieux Corneille pour répéter avec Horace :

> Mourir pour son pays est un si digne sort
> Qu'on briguerait en foule une si belle mort[1]. »

Nous ne songions point alors à reprendre en sous-œuvre, à discuter longuement les travaux documentaires, les profondes et minutieuses recherches de MM. Paulin et Gaston Paris, Guessard, Léon Gautier, Paul Meyer, Michelant, de Montaiglon, et de toute cette savante cohorte de l'École des chartes, qui, depuis plus d'un demi-siècle, s'est mise à fouiller en tous sens notre moyen âge. Nous voulions seulement, en face de l'histoire, montrer le contre-coup de la poésie nationale, qui tour à tour élève, grandit, idéalise ou amoindrit les faits et les personnages, en mêlant les jeux de l'imagination aux peintures de la réalité.

A l'heure où nos cœurs étaient le plus cruellement

1. A cette époque, un académicien libéral et patriote, M. Legouvé, faisait une conférence sur *l'Alimentation morale en temps de siège* (Voir *Revue politique et littéraire*, 1870-1871).

serrés, où le mot fatal prononcé sur la Pologne, *Finis Poloniæ*, semblait s'appliquer à la France, nous avons cherché dans ces souvenirs du passé une consolation et une espérance, un confort moral plus encore qu'un sujet de dispute érudite. Il nous a paru que la littérature, loin de s'abaisser en s'associant ainsi aux douleurs et aux misères du jour, s'élevait à la dignité d'un enseignement national et patriotique. C'est là, selon nous, un des mérites de notre poésie au moyen âge, même dans sa période de décadence, même alors que l'inspiration faiblit et s'éteint, d'être restée toujours fidèle aux grandes impressions et aux intérêts du temps. C'est par là qu'elle côtoie et complète l'histoire, dont elle est encore le reflet, tout en la travestissant.

Malgré nous, ces pages se ressentiront peut-être de l'heure où elles ont été écrites. Les années écoulées depuis, les suppressions nombreuses apportées à la rédaction primitive, n'ont pu effacer tout à fait l'émotion qui nous dominait alors. D'ailleurs, faut-il l'avouer ? nous n'aurions pas voulu la faire disparaître entièrement. Nous avons mis dans ce travail une part de notre âme, n'étant pas de ceux qui, sous prétexte d'impartialité, condamnent la critique à la froideur et à l'indifférence. Qu'un chant, qu'une page nous ait remué profondément, qu'elle nous ait arraché un cri de douleur ou un amer souvenir, nous n'avons point cherché à en étouffer l'écho devant un auditoire dont le cœur vibrait à l'unisson du nôtre. On a dit avec raison : « La science n'a pas de patrie, mais les hommes de science en ont une ». Nous ne l'avons point oublié ; c'est là notre excuse. Certains juges difficiles et dédaigneux nous accuseront peut-être de faiblesse

ou de complaisance outrée pour des œuvres souvent médiocres, sans autre mérite que l'intérêt historique, la noblesse ou la naïveté du sentiment. Nous leur répéterons avec La Fontaine :

> Les délicats sont malheureux,
> Rien ne saurait les satisfaire[1].

Ce n'est point à eux, du reste, que ce livre s'adresse : il parle surtout à ceux qui placent au-dessus même des austérités de la science et des sévérités du goût la sainte passion de la patrie, de tout ce qui se rattache à son passé ou à son avenir.

1. *Contre ceux qui ont le goût difficile.* Fables : liv. II, I.

INTRODUCTION

On a fait quelquefois à notre poésie française un double reproche :

1° D'avoir trop aisément renoncé aux traditions et aux légendes nationales, pour devenir grecque et latine, sous l'inspiration de la Renaissance ;

2° De s'être mise trop souvent au service des rois et des grands, dont elle flatte volontiers les vices, les désordres, l'ambition ou la vanité.

La fameuse maxime : *Principibus placuisse viris*, lui a imprimé, dit-on, un cachet aristocratique et courtisanesque à la fois. Sans oublier que cette poésie est par-dessus tout humaine, universelle, exprimant et résumant, sous une forme supérieure, les vérités éternelles, les passions générales, les splendides lieux communs qui sont le patrimoine de tous les âges et de tous les peuples, qui font d'elle l'héritière directe d'Athènes et de Rome, nous devons reconnaître qu'une part de ces critiques semble méritée.

Nous avons vu Marot, le gentil poète de François Ier et son compagnon à Pavie, remplir l'office d'entremetteur officieux auprès de la *Grande* et de la *Petite Bande* ; après lui, Remy Belleau et Desportes, profaner leur

muse en célébrant les charmes et pleurant la mort des mignons de Henri III ; enfin Malherbe, l'auteur des strophes magistrales sur la chute de Marseille et l'avènement de Henri le Grand, devenir le chantre des folles amours d'un roi grison. Le fier génie de Corneille s'incline un moment devant l'astre d'un nouveau Jules (Mazarin), comme devant le coffre-fort de Montauron. Boileau lui-même, l'honnête et rigide censeur, verse à pleins bords, dans sa coupe poétique,

> Ce nectar que l'on sert au Maître du tonnerre,

et dont ne peut se rassasier Louis XIV. Voltaire, le chantre de la *Henriade* et de Fontenoy, tresse ses plus belles guirlandes pour une Pompadour, et, chose pire encore, rime ses derniers vers pour une Du Barry.

Mais il est aussi d'autres heures où la poésie a fait entendre de plus mâles et de plus fiers accents. Quand sont venus les jours d'épreuve, de deuil et de souffrance, quand les âmes semblaient brisées, les caractères amoindris, les espérances étouffées sous le poids des malheurs publics, la poésie est apparue tour à tour, ici comme une consolatrice pansant les plaies de la patrie, séchant ses larmes ou les répandant avec elle ; là, comme une Némésis vengeresse troublant, au milieu de leurs chants de fête, les vainqueurs injurieux et les oppresseurs triomphants :

> Sur nos débris Albion nous défie,
> Mais les destins et les flots sont changeants [1].

Au lendemain de Sedan, après l'effarement et la

1. Béranger.

désolation d'un grand désastre national, la poésie a repris son poste d'honneur parmi nous, comme au jour où le chantre Taillefer conduisait au combat l'armée de Guillaume le Conquérant. Les vieux échos de Béranger et de Casimir Delavigne se sont réveillés tout à coup, mêlés aux voix plus jeunes des F. Coppée, E. Manuel, H. de Bornier, Th. de Banville, A. Delpit, E. Bergerat, P. Déroulède, J. Barbier, A. Daudet, E. des Essarts, etc. Leurs frères aînés, les Victor de Laprade et les Autran, venaient se joindre à ce concert patriotique. Du fond de la tombe, Alfred de Musset nous rappelait sa verte riposte aux défis du *Rhin Allemand*; Lamartine, sa généreuse illusion de la *Marseillaise de la Paix*, jetée aux peuples des deux rives. Enfin, au-dessus de tous retentissait le cri rugissant et douloureux du lion blessé, dans *l'Année Terrible* de Victor Hugo.

C'est l'histoire de cette poésie que je me propose de suivre à travers les âges, depuis les origines de notre littérature. On nous a fait et l'on nous fera peut-être encore plus d'une objection :

« 1° Cette poésie existe-t-elle réellement? N'est-elle pas un rêve de votre imagination ou de votre patriotisme ?

« 2° Où la trouverez-vous?

« 3° Forme-t-elle, à vrai dire, un genre à part dans nos annales littéraires? »

Nous répondrons tout d'abord à cette triple question :

1° Oui, cette poésie existe ! J'en atteste l'histoire et l'âme de la France. Elle vous répétera avec l'auteur des *Messéniennes* :

> J'ai des chants pour toutes les gloires,
> Des larmes pour tous les malheurs.

A chaque grande infortune nationale, après Roncevaux comme après Azincourt, s'élève, du fond de la vieille France, non pas seulement un sanglot, un soupir, mais un chant patriotique comme *la Cantilène de Roland* ou *la Complainte des quatre Dames*. La forme en sera parfois abrupte, naïve, grossière ou prosaïque. Qu'importe, si l'âme de la France s'y révèle palpitante et frémissante, pleine de colère, de tristesse ou d'espoir !

2° Où retrouverez-vous cette poésie? me dira-t-on. — Partout. Comme les rapsodes des temps passés, je m'en irai glanant sur toutes les routes de l'histoire littéraire et politique; je n'aurai pas les délicatesses et les dédains superbes d'un bel esprit, qui n'admet que les fleurs exquises, pour en former une anthologie. Je recevrai de toute main. A côté du louis d'or, toujours rare, même en poésie, je recueillerai l'humble obole du ménestrel, du jongleur, du soldat, les chansons des rues, des bivouacs, de la chaumière et du château; tout ce qui rappellera une grande souffrance, une grande lutte ou un grand élan national, depuis la *Cantilène de Saucourt* jusqu'à la *Complainte du povre Commun*, pillé par les archers anglais.

3° Maintenant, ajoute-t-on, est-ce là un genre littéraire proprement dit? Non, sans doute. Mais s'agit-il en ce moment des genres? Dois-je beaucoup m'en inquiéter? Quel est mon but? Ressaisir à travers les siècles toutes les voix, grandes ou petites, qui ont exprimé à certaines heures les joies et les douleurs de la France. Ces voix, je les entends de tous les points de l'histoire, ici comme un cri viril et héroïque, ailleurs comme un dernier écho plain-

tif et languissant. Je dirais volontiers avec le vieux trouvère[1] :

> Li oisillons de mon païs
> Ai oïs en Bretaigne :
> A lor chant, m'est-il bien advis
> Qu'en la doulce Champaigne
> Les oï jadis.

Ce sera là, si l'on veut, un *romancero* confus, dont les morceaux seront recousus un peu au hasard, un vaste concert aux notes parfois discordantes, mais ayant pourtant son unité, son harmonie, celle que donne à une nation le sentiment profond, indestructible, de son indépendance et de sa personnalité.

Tout à l'heure nous parlions des sciences positives et expérimentales comparées à la littérature. Nous reconnaissions, sur certains points, leur supériorité ; mais il est un côté par lequel la littérature reprend l'avantage. Un homme qu'on n'accusera pas d'être un rêveur, un idéaliste renforcé, M. Littré, a dit excellemment : « Il n'est ni mathématiques, ni astronomie, ni chimie anglaise, italienne ou française.... Mais l'individualité de la patrie est inscrite au front des littératures, et pour connaître pleinement les peuples, il faut connaître non seulement ce qu'ils ont fait, mais aussi ce qu'ils ont écrit. » Or, dans la littérature, la poésie est la partie la plus personnelle non seulement pour les poètes eux-mêmes, mais pour ces grands individus qu'on appelle des nations. « Fasse qui voudra les lois d'un peuple ! s'écrie Flechter, pourvu que j'écrive ses chants nationaux[2]. »

Nulle part la vie littéraire n'a été plus qu'en France

1. Gace-Brûlé, contemporain de Thibaut de Champagne.
2. Cité par Stuart Mill.

unie à la vie sociale et politique. Mme de Staël en cherche et en indique la cause dans son livre *De l'Allemagne*[1], en comparant les littératures des deux pays. C'est qu'en France la société agit sur l'écrivain, lui inspire, lui impose ses sentiments, ses idées et parfois même ses préjugés. En Allemagne, c'est tout le contraire : l'écrivain s'impose à la société, la domine ou la néglige, et s'isole d'elle en se réfugiant parfois, comme Hegel ou Gœthe, dans son impénétrabilité.

Autre point important. Dès nos premières *chansons de geste*, l'histoire s'allie chez nous à la poésie : l'une fournissant le fond, la matière, les faits, les personnages ; l'autre les idéalisant, les grossissant, les entourant de cette auréole qui frappe les âmes et les imaginations. C'est là un trait particulier à notre épopée nationale. C'est par là qu'elle se rattache plus étroitement, dès le début, aux réalités de la vie sociale ; qu'elle offre plus de vérité dans les caractères, plus de vraisemblance dans les faits, même imaginaires, plus de naturel et de clarté dans le récit ; par là enfin qu'elle diffère du *Ramayana indien*, de l'*Edda scandinave*, des *Niebelungen germaniques*, où dominent la fantaisie, le symbole et le merveilleux. Nos trouvères et nos jongleurs, en commençant leurs chansons de geste, ont soin d'annoncer qu'ils vont conter une *vieille histoire*, une *histoire vraie*, même alors qu'ils mentent effrontément, ce qui leur arrive plus d'une fois, il faut l'avouer. Cette alliance de l'histoire et de la poésie aura aussi ses inconvénients. Elle enfantera le pire des genres en littérature, le genre ennuyeux : la chronique rimée, ce dernier regain du poème hé-

1. IIe partie, chap. I.

roïque expirant. Il n'est plus alors trop souvent qu'un exercice de versification, un son de crécelle radoteuse et monotone.

Quoi qu'il en soit, la prédominance de l'élément historique dans nos chants nationaux n'en est pas moins un fait distinctif et précieux à signaler. A ce sujet, nous rappellerons une page curieuse d'un Allemand qui a connu, senti, aimé la France comme ne l'ont pas toujours aimée, ni comprise, malheureusement, tous les Français. Henri Heine, après avoir lu l'*Histoire de la Campagne de Russie* par le général de Ségur, s'écrie : « N'est-ce pas que c'est là un beau poème épique? Nous autres Allemands, nous écrivons aussi des poésies épiques, mais les héros n'existent que dans notre imagination. Les héros de l'épopée française sont au contraire des héros véritables qui ont accompli des actions bien plus grandes, et éprouvé des souffrances bien plus cruelles que nous n'en pouvons rêver dans nos mansardes. Et cependant nous avons beaucoup d'imagination, et les Français en ont peu. Peut-être le bon Dieu a-t-il, à cause de cela, accordé aux Français une compensation d'un autre genre. Il leur suffit de raconter fidèlement ce qu'ils ont vu et fait pendant les trente dernières années, et ils ont une littérature personnelle comme aucun siècle et aucun peuple n'en ont encore produit[1]. »

Admettons une part d'exagération dans l'enthousiasme. Mais ce que Henri Heine dit ici des trente premières années de notre siècle s'applique bien mieux encore à notre poésie du moyen âge. Ce parallélisme, cette parenté étroite de l'histoire avec la poésie, nous

1. *Reisebilder.*

permettent d'établir les points d'arrêt, les étapes de notre voyage littéraire à travers les siècles.

1° Au début, nous trouverons les grands souvenirs héroïques de Charlemagne, consacrés par ces cantilènes guerrières, vieil héritage de la race franque, maintenant disparues, et dont quelques rares fragments de langue latine, romane ou tudesque peuvent à peine nous donner l'idée. Mais ces souvenirs vivront grossis, embellis, par l'imagination des peuples, des poètes, et par le temps, ce flatteur et ce destructeur de toutes les gloires, dans nos chansons de geste des XIe, XIIe et XIIIe siècles. La *Chanson de Roland* nous en offrira le type le plus populaire et le plus complet. C'est par elle que nous commencerons.

2° Puis viendront les invasions normandes, le démembrement de cet empire fondé, ou plutôt improvisé par le génie d'un grand homme, et détruit par l'ineptie et la lâcheté de ses successeurs. Quelques misérables strophes latines sur la bataille de Fontanet, une cantilène franque célébrant la première victoire remportée sur les Normands, un poème en latin barbare et prétentieux sur le siège de Paris, quelques vers du *Roman de Rou* : voilà les seuls monuments, les seuls souvenirs de cet âge de fer, de misères et de ruines, où naît, parmi les souffrances et les convulsions, la nationalité française. Mais enfin elle naît, et s'affirme bientôt par une langue à elle, par une royauté de son choix, celle de Hugues Capet. La *Philippide* de Guillaume Le Breton consacre l'avènement d'une dynastie nouvelle.

3° A peine constituée, cette nation déjà héroïque par les sentiments, cédant à ce génie d'expansion qui entraînait jadis nos ancêtres gaulois, a porté ses armes

et son nom dans tout l'Orient. Les croisades viennent arracher l'Occident aux terreurs et aux engourdissements de l'an mille. Les esprits se mettent en mouvement comme les corps. Les langues se délient. Chantres du Nord et du Midi, troubadours et trouvères, se font les auxiliaires des prédicateurs ; la vielle des jongleurs seconde l'éloquence de Pierre l'Ermite et de saint Bernard. La *Chanson d'Antioche* ouvre à la poésie historique une brillante carrière, au terme de laquelle apparaît la piteuse chronique versifiée par Guillaume de Machaut sur *la Prise d'Alexandrie.*

4° Au mouvement extérieur des croisades correspond un autre mouvement intérieur, celui des *Communes* ; l'apparition de l'esprit démocratique et bourgeois, qui éclate déjà dans le chant des paysans du *Roman de Rou*, et plus tard dans les hardiesses populaires de *Renart le Contrefait.*

5° Mais voici que va commencer une nouvelle période de souffrances et d'épreuves, où l'unité et la nationalité françaises menacent de sombrer : c'est le grand duel, auprès duquel la guerre de Troie elle-même n'est qu'un jeu, le duel de Cent Ans, où deux nations, amies aujourd'hui, s'égorgeront pour satisfaire l'ambition des rois et des barons, creusant entre elles un long avenir de haines et un abîme de sang. Le *Combat des Trente*, la *Chronique rimée de Du Guesclin*, nous rendront un moment le souffle et l'élan très affaiblis de la vieille épopée guerrière. En même temps, des voix généreuses et patriotiques, celles d'Eustache Deschamps, de Christine de Pisan, d'Alain Chartier, consoleront la France de ses désastres et lui annonceront l'heure du salut et de la revanche. Cette heure apparaît avec Jeanne d'Arc. La noble fille du peuple

de France, la sainte martyre vouée au bûcher et aux malheureux vers de Chapelain, inspire à la muse française défaillante quelques-uns de ses derniers accents et le seul drame vraiment national du moyen âge, *le Mystère d'Orléans*.

6° Enfin la France, reconstituée sous la main de Charles VII, trouve encore deux poètes pour chanter le déclin d'un monde qui s'en va, et saluer l'aurore d'une ère nouvelle qui se prépare : Charles d'Orléans et Villon. La lutte des rimeurs français et bourguignons rappelle la dernière bataille livrée par la féodalité contre la royauté triomphante. C'est la fin du moyen âge : les temps modernes sont arrivés.

Montesquieu, dans son *Esprit des lois*, débrouillant le chaos de nos vieilles annales, s'exprimait ainsi : « Tous ces écrits froids, secs, insipides et durs, il faut les dévorer, comme la Fable dit que Saturne dévorait des pierres.... Il faut éclairer l'histoire par les lois, et les lois par l'histoire [1]. » Nous dirons à notre tour : il faut éclairer, animer la poésie par l'histoire, et l'histoire par la poésie; faire revivre, par l'imagination et la sympathie, l'esprit, les caractères, les émotions de toute une époque; ressaisir parfois, sous la rude enveloppe d'une langue et d'une versification naissantes encore informes, parmi les négligences et les incorrections d'un art vulgaire, le souffle, la trace d'un grand sentiment et d'une grande pensée.

1. Livre XXX, chap. II.

LA

POÉSIE PATRIOTIQUE EN FRANCE

AU

MOYEN AGE

CHAPITRE I

PATRIOTISME ET POÉSIE

Formation de la langue et de la nationalité françaises. — L'épopée nationale : la *Chanson de Roland*. — Prolégomènes : hypothèses et théories. — Origines fabuleuses ; origines historiques. — Fragments d'Éginhard. — Pièces apocryphes; la *Chanson d'Altabiçar*, la *Chronique de Turpin*.

I

L'histoire de la poésie patriotique en France commence réellement à l'époque où le sentiment national a trouvé une forme, c'est-à-dire une langue, même inculte, rude, grossière et imparfaite, pour s'exprimer. Cette date flotte indécise entre la fin du xe et le commencement du xiie siècle.

Un critique étranger, M. Lemcke, dans une étude sur les ballades traditionnelles de l'Écosse, a dit : « De même que toute combinaison chimique est accompagnée d'un

dégagement de chaleur, toute combinaison de nationalité est accompagnée d'un dégagement de poésie. »

Si bizarre que semble la comparaison, l'idée est juste et vraie au fond : seulement la poésie se dégage-t-elle aussi soudainement que la chaleur? Non, il s'en faut bien. La poésie, comme l'art, a ses périodes d'enfance, d'ébauche, de débrouillement. Les statues informes des dieux cabires, assyriens ou égyptiens ne ressemblent guère aux divinités radieuses du Parthénon. Les anciennes mosaïques de Saint-Marc à Venise, les sculptures grossières de Saint-Zénon à Vérone, sont loin d'égaler les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Benvenuto, de Raphaël et du Titien. Elles n'en représentent pas moins un âge de l'art et parfois même de hautes et nobles inspirations. La grande difficulté, le grand problème pour le poète et pour l'artiste, pour l'individu comme pour les peuples, c'est d'arriver à l'*expression*. Certains peuples la cherchent durant des siècles sans pouvoir la trouver : ils restent dans un état d'enfance (*infantia*, impuissance de s'exprimer) perpétuelle. Ceux, au contraire, qui ont le privilège de l'atteindre presque au début occupent le premier rang dans l'ordre intellectuel et moral : ils sont les aînés et les chefs de la civilisation. Ainsi les Grecs, dont l'*Iliade* offre encore aujourd'hui le type le plus complet et le plus achevé du poème épique. Nulle race, il est vrai, n'a eu depuis la même bonne fortune.

En France, la nationalité, la poésie, qui en est l'expression, la langue, qui est l'instrument de la poésie, n'ont point eu cette rapide et brillante éclosion. Il a fallu un lent et long travail d'assimilation et d'enfantement : il a fallu que des trois races réunies sur le sol de l'ancienne Gaule, des trois éléments celtique, romain, germain, se formât une société nouvelle ayant les mêmes croyances, les mêmes sympathies et les mêmes intérêts; rapprochée par le besoin de se défendre et de se protéger mutuellement, réduite à se resserrer un moment dans l'étroit berceau de l'Ile-de-France, puis s'épanouissant plus tard de la Meuse et du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Océan. Est-ce à dire pourtant que les âmes n'aient pas plus d'une fois vibré à l'unisson avant cette date du XIe ou du XIIe siècle? que nulle trace de patriotisme n'apparaisse antérieurement?

Le mot de *patrie* est relativement moderne : il date seulement du xv[e] ou du xvi[e] siècle: Joachim du Bellay est le premier qui l'ait vulgarisé. Mais le sentiment est bien ancien dans notre France, la *douce France*, comme on l'appelait, alors que ce mot de *patrie* n'existait pas encore dans notre langue. Rappelez-vous le jour où, les pauvres bateliers de Lutèce s'apprêtant à fuir devant les bandes d'Attila, une jeune religieuse, Génovéfa, celle qu'on nomma depuis sainte Geneviève, exhortait les populations effrayées à ne pas désespérer, à ne point abandonner l'humble îlot où devait plus tard s'élever Paris. Ce jour-là déjà, la première étincelle du patriotisme s'allumait dans le cœur charitable et confiant de la jeune fille, comme elle devait plus tard embraser l'âme héroïque et inspirée de Jeanne d'Arc.

Qu'est-ce donc que le sentiment de la patrie? Est-ce pour l'homme, comme pour la plante et l'animal, l'amour, l'instinct, le besoin presque physique du sol natal, du climat? Est-ce seulement une question d'organisme, d'alimentation, ainsi que le voudraient certains physiologistes? La patrie a-t-elle pour limites ces barrières naturelles ou artificielles que la politique déplace, étend ou resserre à son gré? Demandez au soldat qui emporte au delà des mers la patrie dans les plis de son drapeau. Demandez à ces colons de la Louisiane et du Canada, dont les petits-fils se souviennent encore, après deux siècles, qu'ils sont Français. — La patrie serait-elle, comme le veulent certains apôtres de l'indifférence et du scepticisme, *le lieu où l'on est bien : ubi bene, ibi patria*? Gryllus, touché par la baguette magique de Circé, répond à Ulysse : *La patrie du pourceau est partout où il y a du gland* [1]. Pour le pourceau, soit! mais, pour l'homme, il n'en est pas ainsi. Ulysse préfère sa chère Ithaque, avec ses rochers arides, à toutes les délices de l'île de Circé ou de Calypso.

L'air du pays et demourance heureuse
A ne sais quoi de douceur amoureuse,
Qui laisse en nous un plaisant souvenir
Et l'appétit d'y vouloir revenir [2].

1. Fénelon, *Dialogue des morts*.
2. Cité par Hotman, préface de la *Gaule franke*.

Et ce qui nous y ramène, est-ce seulement la vue des mêmes lieux, du même ciel, du même soleil, des mêmes visages? Non; ce qui constitue la patrie, et avec elle la nationalité, c'est la communauté d'idées, d'intérêts et d'affections, le libre accord des volontés et la fraternité des âmes; c'est ce fluide mystérieux et invisible qui circule d'un bout du pays à l'autre, électrisant cet être collectif qu'on appelle un peuple; faisant qu'on hait et qu'on aime les mêmes choses, qu'à certaines heures on pousse le même cri et l'on entonne le même chant. Mulhouse, depuis le xv[e] siècle, avait fait partie des cantons suisses; elle entend le grand cri de 89, tressaille et demande à entrer dans le sein de notre République. Ses habitants parlaient encore allemand; mais leur cœur était français, et l'est toujours resté depuis.

Que les géographes, que les politiques tracent des lignes sur le globe, parquent les peuples comme des troupeaux par zone, par race, par idiome! Que les petits-fils de Pangloss inventent des théories grammaticales pour dresser un nouveau cadastre des nations! Je m'en soucie peu. Il y a un monde des esprits et des âmes, une patrie morale que toutes les barrières et les traités sont impuissants à détruire ou à limiter.

Les Francs, d'abord envahisseurs, deviendront un jour les défenseurs et les gardiens de la Gaule. Les Normands, établis les derniers sur la terre de Neustrie, n'en seront pas moins les grands colporteurs de la langue et de l'esprit français dans le monde entier. La Lorraine et l'Alsace, si longtemps séparées de la grande famille gauloise dont elles faisaient partie au temps de César, rentreront un jour dans le giron national : plus patriotes, plus ardentes à la lutte et aux sacrifices, plus jalouses de notre indépendance et de notre unité que les anciennes provinces du Centre et du Midi.

Le sentiment du danger commun et la haine de l'invasion étrangère furent de bonne heure, chez nous, les premiers fondements du patriotisme. La prospérité nous a bien souvent divisés : le malheur nous a presque toujours unis. Les soldats de Mérovée, s'alliant à l'armée d'Aétius pour écraser les Huns, préparent et scellent, dès le début

de notre histoire, l'accord des Francs et des Gallo-Romains. A travers les violences et les brutalités inévitables de la conquête, la fusion des races et des intérêts s'établit déjà sous les rois mérovingiens. En 625, les femmes répétaient, en dansant et en battant des mains, un chant composé à la gloire de Clotaire II, vainqueur des Saxons. Hildegaire, évêque de Meaux sous Charles le Chauve, nous en a conservé deux strophes dans sa *Vie de saint Faron* :

De Clotario est canere rege Francorum,
Qui ivit pugnare contra Saxonum.

La rime, et surtout le style, en est pauvre et tant soit peu barbare, il faut l'avouer : mais ce chant n'exprime pas moins un sentiment commun aux populations des Gaules unies contre l'étranger. Dagobert, après ses victoires sur les Esclavons et les Bulgares, devenait aussi l'objet des chants populaires. Charlemagne, éblouissant vainqueurs et vaincus par l'éclat de sa gloire, inspirait à tous le patriotisme par l'admiration. « En ce temps-là, dit le moine de Saint-Gall, à cause de la puissance du glorieux Charles, Gaulois et Aquitains, Éduens et Espagnols, Allemands et Bavarois, ne se trouvaient pas peu honorés quand on voulait les désigner comme des Francs. » Bientôt la double invasion des Saxons et Danois au Nord, des Sarrasins au Midi, rapprochait tous les habitants de la Gaule par l'intérêt d'une défense commune. Nous verrons un évêque de Nantes, digne précurseur de ces braves Bretons accourus depuis à notre appel, venir jusqu'à Autun pour refouler une invasion de Sarrasins. Bien des siècles avant Béranger avait retenti au fond des cœurs ce cri d'union et de concorde :

Gai ! gai ! serrons nos rangs !
En avant, Gaulois et Francs !

Du reste, la fusion des races avait été plus rapide qu'on ne le suppose, même après la victoire de l'Austrasie. Les Francs s'étaient bientôt *romanisés*, par le langage comme par les mœurs. En 842, la plupart des leudes de

Charles le Chauve, tous ou presque tous d'origine germaine, ne parlaient plus guère l'allemand. Au x[e] siècle, Luitprand nous dit, dans un assez mauvais latin, que les Francs ont ajusté leur langue à la romaine : « *Francos, qui in Galliam morantur, a Romanis linguam eorum accommodasse*[1]. » Sous les derniers Carlovingiens s'opère la séparation définitive entre les Francs de Gaule et les Francs d'Allemagne : *Inter Teutones Francos et Latinos Francos*, comme nous dit un chroniqueur du xi[e] siècle. Hugues Capet substitue à l'empire et à la royauté toujours plus ou moins germaniques une monarchie toute française. Le grand mouvement de la croisade, en réunissant sous le même drapeau toutes les races, les nationalités, les conditions sociales, en les admettant au partage de la gloire, des souffrances et du martyre, accélère encore cette œuvre de fusion. L'Église y contribue largement de son côté, en proclamant devant Dieu le principe d'égalité et d'unité pour tous ses enfants. Quelques années plus tard, Francs et Gaulois, barons de la féodalité et bourgeois des communes, se trouveront réunis sous la bannière de Louis le Gros, à Reims (1124), pour repousser une double invasion anglaise et allemande, qui s'arrête devant cette démonstration nationale. A partir de ce jour, il n'y a plus de Francs ni de Gaulois, mais des *Français*. Aussi est-ce avec raison qu'on a cru devoir reporter à cette époque la composition de la plus ancienne, de la plus populaire et de la plus belle de nos épopées nationales : la *Chanson de Roland*.

II

Ce poème est la véritable *Iliade* française au moyen âge. Comme l'*Iliade* grecque, elle a provoqué des discussions sans fin, des théories, des hypothèses plus ou moins vraisemblables sur l'origine, le mode et la date de sa composition, sur la personnalité de son auteur, tout aussi problématique. Avant d'arriver à l'œuvre elle-même, il

1. Cité par M. C. d'Héricault, *Origines de l'épopée française*.

me faudra bien un peu vous conduire à travers ces *impedimenta* ou ces bagages que la critique moderne traîne à sa suite.

Parmi les questions préliminaires soulevées par la *Chanson de Roland*, il en est une à peu près inévitable, celle des épopées, qu'on a prétendu ramener à un principe, à une origine, mieux encore à un mythe commun. Sur ce point, la critique du XVIIe siècle, oublieuse de tout notre passé littéraire, était, il faut bien le dire, assez mal informée ou dans l'ignorance la plus complète. Le poème épique était, à ses yeux, tout simplement un genre, une combinaison artificielle, faite en vertu de certaines règles, d'après une recette consacrée, comme le madrigal ou le sonnet. Le P. Le Bossu et Le Batteux n'en doutent pas plus que Chapelain et Scudéry. La fameuse théorie de Boileau lui-même sur l'épopée, qui,

> Dans le vaste récit d'une longue action,
> Se soutient par la fable, et vit de fiction,

est encore une des erreurs de son *Art poétique*. Voltaire, dans la préface de sa *Henriade*, en est au même point. La critique moderne, mieux renseignée, grâce aux documents nouveaux et aux comparaisons qu'elle en a pu tirer, a eu cependant un tort, celui de compliquer et d'embrouiller trop souvent la question au lieu de l'éclaircir.

D'un côté, l'école catholique, avec Ozanam, a prétendu rattacher l'épopée indo-européenne, dans son vaste ensemble, à l'idée d'une révélation primitive: «Ici, dit-il, je crois reconnaître un mystère qui fait depuis six mille ans la préoccupation du monde, qui est au fond de toutes les religions, comme la religion est au fond de toutes les épopées. La lutte, la chute et la rédemption formeraient le texte d'un premier récit dont tous les autres ne seraient que des variantes et des épisodes[1]. » Le *Ramayana* de l'Inde, l'*Edda* scandinave, les *Niebelungen* de la Germanie, et notre *Cycle carlovingien* lui-même, ne seraient ainsi qu'une transformation de la même légende. Il y aurait là une sorte de

1. Ozanam, *Études germaniques*, t. I, ch. V.

métempsycose littéraire où l'âme, c'est-à-dire le fond du poème, resterait identique sous des formes et des noms différents. Une pareille théorie pouvait séduire un moment l'imagination chrétienne et mystique d'Ozanam; mais résiste-t-elle à l'examen des faits et des œuvres? Nous ne le pensons pas.

D'un autre côté, l'école philosophique, ou plutôt philologique et naturaliste, avec M. Max Müller, fait dériver la tradition épique de la lutte des éléments. D'après elle, le mythe commun à tous les peuples indo-européens aurait pour origine la simple constatation d'un fait météorologique, qui leur aurait inspiré l'admiration ou la reconnaissance. Tout pourrait se résumer dans cette formule : « Le soleil se lève le matin; il dissipe les nuages, qui se résolvent en pluie, et il se couche le soir, pour reparaître le lendemain... ». A l'aide de la philologie, on croit être arrivé à démontrer que le héros épique et son ennemi ne sont que des personnifications du soleil et des nuages, de la chaleur bienfaisante et de l'humidité[1]. La théorie est moins neuve, après tout, qu'on ne pourrait le croire : elle se trouve déjà dans les *Secrets du Grand Albert*, expliquant par la combinaison du froid et du chaud, du sec et de l'humide, la formation et l'organisme des animaux. Il est vrai qu'il s'agit ici des héros épiques : la chose est un peu plus grave. On se rappelle ce fameux creuset de Faust où tout se fond et s'évapore, où les héros, les rois, les empereurs, les dieux eux-mêmes, s'évanouissent dans la nuit de *Walpurgis*. Ce creuset, la critique moderne semble l'avoir retrouvé pour résoudre parfois en brumes et en fumées les plus belles, les plus vivantes créations de la poésie.

Entre ces deux écoles savantes, à laquelle nous rattacherons-nous de préférence? — A aucune; nous resterons tout simplement fidèle à l'école du sens commun.

Avec des poèmes fantastiques aux contours flottants et nébuleux, tels que le *Ramayana*, le *Schahnameh* persan, l'*Edda* ou les *Niebelungen*, on comprend encore qu'on se permette toutes les fantaisies et les hallucinations éru-

1. A. d'Avril, *Introduction sur l'origine des épopées.* — Max Müller, *Mythologie comparée.*

dites qui peuvent traverser l'esprit des commentateurs et des scoliastes, comme s'il s'agissait du *Talmud* ou de l'*Apocalypse* : mais en face d'une œuvre qui se dégage et se déroule en pleine lumière, avec des contours précis, arrêtés, des personnages, sinon tous historiques, du moins tous réels, humains, malgré leurs proportions gigantesques, comme dans la *Chanson de Roland*, il semble que de telles rêveries soient impossibles, qu'on ne puisse détacher le poème et les héros du sol où ils sont nés. Et cependant, on l'a tenté : on a prétendu leur assigner, ici des origines aryennes, là des origines germaniques, en négligeant, en oubliant trop leur vrai berceau, les origines françaises.

Depuis le progrès des études orientales parmi nous et les belles découvertes de notre Eugène Burnouf, on s'est avisé de tout ramener à l'Inde et au sanscrit.

Voulez-vous du *sanscrit*? on en a mis partout,

là même où il n'a que faire[1]. Comment, par exemple, s'occuper de la *Chanson de Roland* sans revenir au *Ramayana* et au *Mahabharata*, ces deux grands fleuves de l'épopée indienne où certains érudits aiment à se noyer, comme les dévots hindous dans les eaux sacrées du Gange? Comment ne pas aborder surtout la fameuse question des *Aryas*, race privilégiée, paraît-il, qui, seule entre toutes, a le monopole de l'épopée? C'est là un des axiomes de la critique nouvelle. J'avoue, pour ma part, n'avoir jamais beaucoup mieux compris l'existence de la molécule épique chez les Aryas que celle de la molécule monothéiste dans les races sémitiques. Je me demande comment des gens qui repoussent si obstinément ailleurs le dogme de la prédestination, l'acceptent si volontiers dans certains cas. Qu'il y ait pour les races comme pour les individus des aptitudes, des vocations plus ou moins innées, je le veux bien ; mais prenons garde aux systèmes que l'expérience et l'examen des faits et des œuvres auront bientôt

1. Nous sommes loin cependant de contester les services rendus par nos savants indianistes, et nous avons, pour notre part, contribué de toutes nos forces à la création d'une chaire de sanscrit à la Sorbonne.

renversés. Les théoriciens physiologistes et critiques de l'ancienne Grèce expliquaient sans doute pourquoi l'air épais de la Béotie ne pouvait enfanter que des esprits lourds et stupides. Or il se trouve qu'un beau matin, au milieu de cette épaisseur béotienne, naît le plus splendide, le plus harmonieux, le plus éblouissant des lyriques grecs, Pindare. Est-on bien sûr que les Juifs, que les Arabes, n'aient jamais rien produit d'analogue à l'épopée ? Telle page de la Bible, comme *la Création*, *le Passage de la mer Rouge*, même sous sa forme plus ou moins lyrique, en est-elle bien éloignée ?

D'après le système cité plus haut, toutes les épopées, depuis l'origine du monde, s'emboîteraient ainsi les unes dans les autres avec leurs personnages. Roland lui-même, notre Roland, ne serait qu'une transfiguration du *Sigurd* scandinave, lequel procéderait déjà du Rama indien, de l'Achille grec, du Roustem persan. Sa lutte avec les Sarrasins rappellerait celle d'*Ormuz* et d'*Ahriman*. Voici ce que je lis dans une préface pleine d'excellentes idées et aussi d'hallucinations bizarres, à propos de Roland : « Il est le champion de la vérité et de la lumière ; il combat l'élément ténébreux, le mal absolu représenté par les Sarrasins, et il meurt lui-même sans avoir été vaincu, car il les a vus fuir, et il garde son épée. Nous voilà entrés à pleines voiles dans le domaine de l'épopée indo-européenne[1]. » Autrement dit, nous voilà entrés dans le *pathos* de l'érudition, où tout s'embrouille et se confond. C'est de l'Allemagne que nous est venue en grande partie cette critique nébuleuse et amphigourique, avec tant d'autres choses bonnes et mauvaises, absurdes et raisonnables, solides et chimériques [2].

Le *pangermanisme*, ce fléau de notre époque, a trouvé de bonne heure parmi nous des adeptes et des complices en littérature plus encore qu'en politique. L'invasion était commencée depuis longtemps : elle se glissait dans nos

1. Introduction à la *Chanson de Roland*, par M. A. d'Avril.

2. Nous ne méconnaissons pas ce qu'il y a de profond, d'élevé, d'ingénieux dans les travaux des Creuzer, des Grimm, des Diez, des O. et M. Müller ; nous ne parlons ici que de l'abus qu'on a fait de leurs doctrines parfois si neuves et si originales.

Sociétés savantes, dans nos revues et même dans notre Université. Dès lors, rien de bien que ce qui venait d'outre-Rhin. L'Allemagne érudite, habile à profiter de ces complaisances et de ces défections, s'était d'ailleurs implantée depuis longtemps sur le sol de notre vieille littérature ; elle l'avait creusé, fouillé, au point de le connaître souvent mieux que nous-mêmes, avouons-le à notre honte, comme elle avait fait pour la topographie du territoire français. Elle finit par se demander un jour si elle n'avait pas le droit de s'approprier comme sien le bien d'autrui, après l'avoir si patiemment exploré et inventorié. Pourquoi ne pas englober, en effet, et la *Chanson de Roland* et le *Cycle carlovingien* tout entier, avec le grand Charles lui-même, dans le cycle littéraire et poétique de l'Allemagne, comme l'Alsace et la Lorraine dans le cycle politique du Saint-Empire?

Quelques-uns de nos jeunes docteurs fraîchement débarqués de Berlin, de Bonn ou d'Iéna, dans l'effusion de leur cœur et de leur science récemment acquise à l'étranger, nous proclamaient hautement tributaires de la Germanie, sur le terrain même où s'étaient bâties et constituées la langue et la nationalité françaises. Les deux passages de Tacite et d'Éginhard, démontrant l'existence des chants guerriers chez les Germains, suffisent-ils à prouver qu'il n'ait pu y avoir des cantilènes en langue celtique et romane? Les anciens Celtes n'avaient-ils pas des bardes comme les Germains? Qu'est-ce donc que l'enchanteur Merlin? N'a-t-il pas été, lui aussi, selon la légende, un prophète et un chantre national? Enfin, si nos épopées guerrières ont une origine et un caractère aussi profondément germanique qu'on a bien voulu le dire, nous demanderons d'où vient le contraste frappant que présentent d'un côté la *Chanson de Roland*, de l'autre le poème des *Niebelungen*. Pourquoi ces deux œuvres sont-elles si différentes par le fond, par la forme, par le caractère des personnages et l'esprit qui les anime? Nous y reviendrons plus tard. Pour le moment, nous sommes heureux de pouvoir citer ici, comme témoin à l'appui de notre objection, un des maîtres de la jeune école, qui cette fois se trouve en désaccord avec elle. M. Paul Meyer, dans la *Bibliothèque de l'École des*

chartes [1], dit à ce sujet : « Si l'on croit que les Francs austrasiens avaient seuls des chants héroïques, m'expliquera-t-on comment leur poésie a pu, du xe au xie siècle, revêtir la forme romane, et, ainsi travestie, devenir populaire et nationale pour toute la France? »

D'ailleurs, n'est-ce pas en français, et en vrai français déjà, malgré ses archaïsmes et sa rudesse, qu'est écrite la *Chanson de Roland*? N'est-ce pas de la *douce France* qu'il s'agit avant tout? Quand éclatent les présages sinistres qui annoncent la mort prochaine du héros, où se font-ils surtout entendre? De Saint-Michel du Péril jusqu'à Sens, de Besançon jusqu'au port de Wissant (entre Boulogne et Calais), c'est-à-dire dans les provinces excellemment françaises, en Normandie, en Champagne, en Ile-de-France, en Picardie, en Artois, là où est la vraie patrie de Roland. Qu'un souffle héroïque et guerrier soit venu de la Germanie avec les Francs, que certaines idées féodales de droit et de devoir entre le suzerain et le vassal aient été importées d'outre-Rhin : est-ce là une raison suffisante pour déclarer que tout est germain dans la *Chanson de Roland*? Sous prétexte que la vigne a été transportée d'Italie en Gaule, oseriez-vous dire que tout est italien dans nos vins de Bourgogne et du Bordelais? N'y a-t-il pas le bouquet, la saveur, le goût du terroir? Il en est de même pour la poésie. Sachons donc garder nos frontières littéraires comme nos frontières territoriales, tant que nous pourrons, surtout en face de voisins trop pressés de s'enrichir à nos dépens. Sous prétexte d'échapper au chauvinisme, ne tombons pas dans une indifférence qui serait de la couardise et de la trahison.

III

Au lieu d'aller chercher dans le *Ramayana*, dans l'*Edda* ou les *Niebelungen*, des analogies ou des origines plus ou moins fabuleuses, cherchons-les donc là où elles se présentent naturellement : dans l'histoire, dans les traditions

1. Troisième série, t. II.

orales et dans les chants populaires où revit le nom de Roland. Le *Poème de Roncevaux* ou *Chanson de Roland* repose sur un fait réel et positif. De quoi s'agit-il? D'un grand désastre éprouvé par l'arrière-garde de Charlemagne dans une vallée des Pyrénées, à son retour d'Espagne, en 778, au moment où il repartait en hâte pour réprimer une nouvelle révolte des Saxons. Faut-il admettre que ce val de Roncevaux ait été plus d'une fois fatal aux armées françaises? Les *Gesta Dagoberti* parlent de la défaite d'un certain duc Haribert, neveu du roi, surpris dans le val de *Rubola*, qui offrirait une analogie frappante avec le Roncevaux de Roland (*rubus* signifiant *ronce* en latin). Plus tard, sous le règne de Louis le Débonnaire, en 824, un nouveau désastre serait arrivé dans les mêmes lieux aux comtes *Eble et Asinaire*, revenant de Pampelune avec leurs troupes. Que ce val maudit ait été l'objet des imprécations et des complaintes populaires, que tous ces souvenirs et ces chants se soient groupés autour du nom de Roland, rien n'est plus vraisemblable. Le désastre, en se renouvelant, a pu prendre ainsi dans la poésie des proportions qu'il n'avait pas d'abord dans l'histoire.

Éginhard a parlé deux fois de l'embuscade de Roncevaux : 1° dans la *Vie de Charlemagne* (ch. IX); 2° dans les *Annales* à la date de 778. Nous citerons les deux passages :

« Charles marche contre l'Espagne avec toutes les forces qu'il peut rassembler, franchit les gorges des Pyrénées, reçoit la soumission de toutes les villes et de tous les châteaux devant lesquels il se présente, et ramène son armée sans avoir éprouvé aucune perte, sinon qu'au sommet des Pyrénées il eut un peu à souffrir de la perfidie des Gascons. Car, tandis que l'armée française engagée dans un étroit défilé était obligée, par la nature du terrain, de marcher sur une ligne longue et resserrée, les Gascons qui s'étaient embusqués sur la crête de la montagne (à quoi se prêtent admirablement l'épaisseur et l'étendue de la forêt), descendent et se précipitent soudain sur la queue des bagages et sur l'arrière-garde chargée de couvrir tout ce qui allait devant, et les culbutent au fond de la vallée. Là s'engagea un combat opiniâtre où jusqu'au dernier Français tout périt! »

« Les Gascons, ayant pillé les bagages, profitèrent de la nuit qui était survenue, pour se disperser rapidement. Ils durent, en cette rencontre, tout leur succès à la légèreté de leurs armes et à la disposition des lieux. Les Français, au contraire, pesamment armés, et placés dans une situation défavorable, luttèrent avec trop de désavantage. Dans ce combat périrent Éginhard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, et Roland, préfet des marches de Bretagne. » (*Vie de Charlemagne.*)

Loin de grossir le désastre, Eginhard cherche évidemment plutôt à l'atténuer. Dans le second passage, celui des *Annales*, presque en tout semblable au précédent, il avoue pourtant que ce revers obscurcit en grande partie (*magnam partem obnubilavit*), dans le cœur du roi, la joie des succès qu'il avait obtenus en Espagne. Aveu important, qui nous explique le long retentissement de ce désastre de Roncevaux, l'amer souvenir vivant dans l'âme du souverain et de la nation :

Manet alta mente repostum.

Dans une belle et patriotique étude sur la *Chanson de Roland*, Vitet fait observer qu'il est étrange et presque unique de voir un chant national consacré à célébrer un revers, un désastre. Il reconnaît là l'influence du christianisme seul capable de glorifier la défaite et le martyre. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un désastre honorable; que Roland meurt, le visage tourné vers l'Espagne, en conquérant; qu'il est bientôt vengé par Charlemagne. Il est de ces défaites et de ces naufrages victorieux, comme celui du *Vengeur*, que l'on rappelle avec orgueil : il en est d'autres qu'on pleure tout bas, la rage dans le cœur, mais qu'on ne chante pas.

L'Astronome Limousin, continuateur d'Éginhard, racontant les mêmes faits, croit n'avoir pas besoin de citer les martyrs qui périrent dans cette embuscade, parce que leurs noms sont trop connus : *Quorum, quia vulgata sunt, nomina dicere supersedi.* L'histoire est donc bien certaine, positive et sue de tous. Un capitulaire de Charles le Chauve, en 845, rappelle encore la perfidie de Loup ou

Lope, duc des Gascons, fils de Waïfer et petit-fils de Hunald; la manière dont il surprit la confiance de Charles et massacra son arrière-garde au défilé des Pyrénées; enfin le châtiment exemplaire qu'il en reçut. « *Dum simulanter sacramentum glorioso avo nostro Carolo multiplex dicebat.... in reditu ejus de Hispania, cum scara latronum comites exercitus sacrilege trucidavit. Propter quod, jam dictus Lupus, captus misere vitam in laqueo finivit.* » Ce dernier trait nous fait déjà penser au supplice de Ganelon.

Mais ce document lui-même, si ancien qu'il paraisse, est d'une authenticité douteuse et contestée. A côté des témoignages sérieux et indiscutables, les pièces apocryphes sont venues de bonne heure et jusqu'à nos jours se greffer sur cette légende de Roncevaux. Rappelons tout d'abord, pour mémoire, ce prétendu chant basque, *Altabiçaren Cantua, Chant d'Altabiçar*, publié par M. de Montglave dans le *Journal de l'Institut historique* (1835), et reproduit par M. Francisque Michel à la fin de son édition de *Roland*. Toute une fable avait été bâtie à ce sujet. Le manuscrit, disait-on, se trouvait dans les papiers du comte Garat, lequel le tenait du fameux La Tour-d'Auvergne, le premier grenadier de France et l'un de nos premiers philologues. Celui-ci, après la capitulation de Saint-Sébastien, l'aurait reçu en cadeau du prieur d'un couvent. Ce texte paraissait remonter au XIIe ou au XIIIe siècle : mais il était présumé très postérieur à la chanson populaire elle-même. En réalité, au lieu d'une découverte importante, on avait là une supercherie audacieuse trop facile à deviner, en dépit ou plutôt en raison de sa couleur mélodramatique et romanesque [1]. Ce sont les montagnards basques qui célèbrent leur victoire sur l'armée des Francs :

« Ils viennent! ils viennent! Quelle haie de lances! Comme les bannières versicolores flottent au milieu ! quels éclairs jaillissent des armes ! Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien.

« Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix,

1. « Tout porte à croire, dit M. G. Paris, que le premier éditeur de ce chant, M. de Montglave, en est aussi l'auteur. » Nous avions éprouvé la même défiance avant d'avoir lu cette note insérée dans l'*Histoire poétique de Charlemagne*.

onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

« Vingt, et des milliers d'autres encore. On perdrait son temps à les compter.

. . . .

« Fuyez, fuyez! ceux à qui il reste de la force et un cheval. Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge. Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort là-bas. Son courage ne lui a servi à rien. .

. . . .

« Ils fuient, ils fuient! Où est donc la haie de lances? Où sont ces bannières versicolores flottant au milieu?... Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien.

« Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize, douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

« Un! il n'y en a pas même un : c'est fini! »

Éginhard a dit positivement : *Omnes usque ad unum interficiunt*. Sur ce point du moins, l'habile mystificateur est d'accord avec l'historien qu'il a travesti. Faut-il rappeler aussi les romances espagnoles sur *Bernard del Carpio*, le rival et vainqueur supposé de Roland : autre souvenir de l'embuscade de Roncevaux, où l'histoire se trouve noyée dans la fable?

Une dernière autorité, fort respectée jadis et fort dédaignée depuis, nous reste encore à citer : je veux parler de la *Chronique du faux Turpin*, sorte de roman monastique postérieur au poème dont il est la contrefaçon, au lieu d'en être, comme on le prétendait, la source inspiratrice. Les subterfuges des jongleurs qui, pour faire valoir leurs chants, se flattaient d'en avoir trouvé la matière dans quelque abbaye ou monastère célèbre, accréditèrent cette erreur. C'est qu'en effet, toute science, toute vérité sortait de l'Église

A Saint-Denis, en la maistre abbaïe,
Dedans un livre de grant ancesserie,
Trovons escrit.

(Girart de Viane.)

L'estoire en fu trovée el mostier Saint-Fagon.

(Hélias.)

Dès le commencement du XVIIe siècle, un des rares amis de notre vieille littérature, le président Fauchet, disait à propos de la *Chronique de Turpin* : « Outre la lourderie de ce livre, sa menterie est évidente ». Les Bollandistes, dans les *Acta sanctorum*, Leibniz, dans ses *Annales imperii occidentis*, ne le traitent pas avec plus d'estime : « *Pseudo-Turpinus ineptus ac prodigiosus gestorum Caroli scriptor* ». La question était donc depuis longtemps déjà résolue, quand la critique moderne est venue la rajeunir et la raviver par un luxe de science et de preuves surabondantes. On peut consulter, à ce sujet, la préface de Génin et la thèse latine de M. Gaston Paris.

Peu nous importe du reste que le pape Calixte II soit ou ne soit pas l'auteur de cette chronique mensongère, dont il aurait prétendu faire un livre sacré aussi authentique que les *Décrétales* : chose facile, à vrai dire. M. Paulin Paris a sur ce point réfuté victorieusement les hypothèses de Génin, et préservé la mémoire de Calixte d'une paternité compromettante. Mais, comme nous l'avons dit, l'intérêt pour nous n'est pas là : il converge et gravite tout entier autour de la *Chanson de Roland*. Nous avons vu sur quelle base solide, historique, repose la légende. Il nous reste à voir comment, par quel travail, dans quel milieu et sous quelle forme, va s'épanouir notre première épopée nationale.

CHAPITRE II

CYCLE CARLOVINGIEN

LA CHANSON DE ROLAND

Sa formation et son histoire. — Son rang parmi les chansons de geste. — Sa date et son auteur. — Sa langue et sa versification. — Sa composition. — Esprit général qui l'anime : *le Sublime*. — Comparaison avec les *Niebelungen*. — Les personnages. — La légende de Roland à travers les âges.

I

La *Chanson de Roland* nous montre comment l'histoire se transforme, s'idéalise et s'illumine au foyer de la poésie. Éginhard nous parle tout simplement d'une embuscade désastreuse où les Gascons, postés sur les hauteurs, surprennent et écrasent l'arrière-garde de Charlemagne défilant dans la vallée, sous la conduite de Roland. La poésie sut prêter à cet humble fait historique de bien autres proportions. Elle ne voulut pas laisser à une mince peuplade des Pyrénées, à quelques montagnards obscurs, l'honneur d'avoir imprimé un tel affront aux armes impériales. Elle le transporta aux Sarrasins, à ces redoutables ennemis de la chrétienté que les Francs avaient rencontrés une première fois dans les champs de Poitiers, au temps de Charles Martel; qu'ils avaient refoulés avec Charlemagne au delà des Pyrénées, et qu'ils allaient retrouver bientôt en Orient avec les croisades. Ce n'était pas assez d'une poignée de paysans basques arrêtant un convoi : il fallait une armée immense, une nuée d'infidèles pour accabler Roland et les

douze pairs, dont l'histoire ne parle pas. Il fallait plus encore, la perfidie de Ganelon, le baron déloyal et félon qui trahit son roi, son pays et son Dieu : personnage très problématique comme la trahison à laquelle on attribue ce désastre, mais où l'amour-propre national trouvait du moins une consolation, et le poète une source d'intérêt dramatique. Éginhard ajoute qu'après ce coup de main rapide, les Gascons s'enfuirent et disparurent dans leurs montagnes sans qu'il fût possible à Charlemagne de les atteindre ni même d'apprendre en quels lieux il eût fallu les chercher. Dans le poème il en sera tout autrement : le retour offensif de l'empereur, la défaite de Marsile, l'extermination des infidèles, le jugement et le supplice de Ganelon, vengeront dignement la mort de Roland et de ses compagnons. Le drame est complet, la vertu honorée, le vice puni : rien ne manque au dénouement. Grâce à la poésie, ces faits et ces personnages ont pris une existence, une précision, une réalité que l'histoire seule n'aurait pu leur donner. C'est elle encore qui, dans une longue suite de métamorphoses, en consacrera le souvenir par la plume de Dante, de Boïardo, de Pulci, de l'Arioste, de Quinault, d'Alfred de Vigny, de V. Hugo, d'Autran et de bien d'autres, dans tous les pays et dans tous les temps.

Comment ce travail s'est-il opéré à travers les siècles? Il y a là un problème intéressant à étudier et une riche matière de thèse à développer. Pour le moment, il nous suffira de prendre la question à ses débuts.

Nous avons vu à quelles hypothèses et à quelles théories fabuleuses la critique s'était livrée pour expliquer l'origine des épopées en général. Les commentateurs et les scoliastes ont dépensé là presque autant d'esprit et d'invention que les poètes eux-mêmes dans leurs créations les plus fantastiques. En ce qui concerne notre *Chanson de Roland* et la plupart de nos chansons de geste, nous croyons que le plus simple est de remonter à ces cantilènes qui ont fourni les premiers éléments de la matière épique, façonnée depuis et fécondée par l'imagination des trouvères et des jongleurs. On a pu dire, avec quelque raison, de l'épopée, qu'elle est la poésie nationale développée, agrandie et centralisée, en la comparant au chêne sécu-

laire qui, par ses racines, pompe les sucs de la terre natale et s'épanouit dans les airs en rameaux luxuriants. L'existence des cantilènes guerrières et nationales chez les Francs comme chez tous les Germains, et nous pourrions dire aussi chez les Celtes, est un fait certain. Est-il besoin de citer encore une fois les passages trop connus de Tacite et d'Éginhard : l'un attestant que les Germains avaient des chants antiques pour célébrer les origines et les fondateurs de la nation[1]; l'autre rappelant que Charlemagne avait recueilli tous les vieux chants de la Germanie[2]. Cet usage s'était conservé sous les rois mérovingiens et carlovingiens, comme le prouvent ces vers du grammairien Saxon parlant des ancêtres de Charlemagne :

.....Vulgaria carmina magnis
Laudibus ejus avos et proavos celebrant,
Pippinos, Carolos, Hludovicos et Theodricos,
Et Carlomagnos Hlotariosque canunt.

La cantilène est l'accompagnement obligé de tout exploit : on y célèbre la valeur, mais on y raille aussi la lâcheté. Roland s'inquiète de ce que diront de lui les chanteurs :

Male cançun de nus ne seit cantée !

Ce qui fait voir que la poésie satirique est aussi ancienne chez nous que la poésie héroïque.

Ces chants populaires, dont on ne saurait nier l'influence, bien qu'il soit difficile de les retrouver aujourd'hui, n'ont-ils pas, en se développant et se groupant, formé le premier noyau de nos chansons de geste? Génin, il est vrai, dans la préface de son *Roland*, proteste bien fort contre cette métamorphose de la cantilène en épopée. « Il serait aussi raisonnable, dit-il, de soutenir que dans l'ordre physique les chevaux ont dû commencer par être des lapins, et les lapins des rats. » L'objection, si piquante qu'elle soit, ne suffit pas à nous ébranler, et nous persistons à faire une large part aux cantilènes. Le *transformisme*, dont on

1. « Celebrant carminibus antiquis originem gentisque conditores. »
2. « Item barbara et antiquorum carmina, quibus veterum regum actus et bella canebantur, scripsit memoriæque mandavit. »

a peut-être un peu abusé de nos jours après Darwin, est une loi qui s'applique admirablement aux littératures.

Un autre élément est encore à noter : le travail des imaginations populaires et des chroniqueurs qui s'en font l'écho. Pour mieux comprendre ce qui se passe alors, il faut tenir compte de la transformation ou de la transfiguration qui s'opère même dans les traditions historiques du IXe au XIe siècle : il faut se rappeler que le grand flambeau allumé par Charlemagne s'éteint bientôt après lui, que l'histoire elle-même s'enveloppe de brumes, que les faits et les personnages apparaissent dans une sorte de pénombre où ils prennent des proportions fantastiques. Au milieu des ruines et des dévastations normandes, après la chute et la destruction des écoles, des abbayes, des monastères, un vaste crépuscule couvre les derniers temps de la monarchie carlovingienne : or le crépuscule est l'heure des apparitions, des fantômes, des géants et des loups-garous :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Éginhard, l'Astronome Limousin, Thégan, Nithard, le biographe de Louis le Débonnaire, étaient encore des historiens exacts plus ou moins formés à l'école de Suétone. Mais avec le moine de Saint-Gall (884) l'histoire tourne à la légende, au roman, et parfois presque à l'épopée. Témoin ce passage justement célèbre du dialogue entre Didier et Ogier sur la venue prochaine de Charlemagne en Italie : « Quand tu verras les champs se hérisser d'une moisson de fer, alors tu pourras dire : Voilà Charlemagne!... Le voici! car le fer couvre les champs et les chemins : le soleil n'est réfléchi que par le fer; honneur est rendu au fer insensible par un peuple plus insensible que lui : l'éclat du fer porte la terreur partout : partout les citoyens s'écrient : O fer! Ah que de fer! »[1] Il ne manque ici que le rythme, l'assonance, pour extraire de ce fragment en prose un véritable morceau épique.

1. Légende populaire racontée par le vieux Gérold, ancien compagnon de Charlemagne, à son neveu devenu moine au couvent de Saint-Gall. — Cité par Ampère, *Hist. litt. de la France avant le* XIIe *siècle*, t. III.

Les souvenirs héroïques de Charlemagne et des hommes de son âge se représentent alors embellis, amplifiés, à toutes les imaginations : ils apparaissent comme une race de géants, surtout à côté des pygmées qui les ont remplacés. Joignez-y plus tard les premiers frémissements de la nationalité naissante, la grande émotion des croisades qui approchent; et vous aurez là un courant d'enthousiasme et de foi favorable à l'épopée.

On connaît la théorie de Vico sur les cycles successifs dans l'histoire de l'humanité, cette loi d'évolution en vertu de laquelle certains courants d'idées et de sentiments, certaines formes sociales, reviennent à travers les siècles à de longs intervalles. Ainsi les mêmes circonstances qui ont amené l'éclosion de l'épopée grecque au temps d'Homère la ramèneront chez nous, sous une forme moins brillante, moins parfaite sans doute, mais non moins abondante, au moyen âge. L'époque féodale présente en effet avec les temps homériques plus d'une analogie frappante. C'est :

1° L'amour de la guerre, la passion des aventures qui entraîne les Grecs à la conquête de la Toison d'Or et sous les murs de Troie, comme elle entraînera les Normands en Angleterre et en Italie, et l'Europe chrétienne aux croisades ;

2° Une grande idée commune à tout un peuple ou à toute une race : d'un côté, la Grèce et la Barbarie aux prises :

Græcia Barbariæ lento collisa duello ;

de l'autre, la Chrétienté et l'Islamisme offrant le même duel et le même spectacle ;

3° L'état des croyances religieuses nous montrant l'action divine mêlée à l'action humaine dans l'histoire comme dans la poésie. L'alliance de l'Église et de la Féodalité, des barons et des évêques, associe l'enthousiasme guerrier au fanatisme religieux et aux superstitions naïves du premier âge. L'héroïque et le divin, ces deux éléments constitutifs de l'épopée, se trouvent ainsi réunis.

La matière épique afflue de toutes parts. Il ne lui manque alors qu'une langue déjà fixée et un homme de génie,

pour lui donner un corps et une forme immortelle. Cependant Voltaire, répétant une boutade de M. de Malézieux, déclare « que les Français n'ont pas la tête épique ». Il est vrai qu'il parlait au XVIIIe siècle et qu'il venait d'achever *la Henriade* : double raison pour ne plus croire à l'épopée. C'était « *n'ont plus* » au lieu de « *n'ont pas* la tête épique » qu'il fallait dire. Les quatre-vingts chansons de geste qui se dressent avec leur masse énorme et imposante, comme les Cyclopes de Virgile ou comme des chênes gigantesques, à l'entrée de notre histoire littéraire :

..... Quales cum vertice summo
Aeriæ quercus,

prouvent assez qu'à défaut d'un génie supérieur, la production épique n'a pas manqué parmi nous. Elle a même débordé outre mesure. Tous ces rameaux, en s'enchevêtrant, ont fini par former une immense forêt touffue et souvent inextricable, à travers laquelle les classificateurs ont essayé d'ouvrir des routes et des allées. Faut-il rappeler la fameuse division, le *trivium* poétique de Jean Bodel :

N'en sont que trois matères a nul home vivant :
De France et de Bretaigne et de Romme la grant [1].

Nous laisserons de côté les Chants de Bretagne (cycle d'Arthur, tout romanesque) et les Chants de Rome (cycle d'Alexandre et de César), pour nous occuper seulement des chants de France. Ces chants, selon Bodel, ont un caractère particulier, c'est qu'ils reposent sur le *vrai*, c'est-à-dire sur l'histoire.

Cil de France sont *voir* chascun jor aparant.

La *Chanson de Roland* en est le type le plus complet : elle est la chanson de geste par excellence. Mais tout d'abord il nous faut expliquer ce mot qui reviendra plus d'une fois. *Geste*, selon les uns, veut dire histoire (*res*

1. Manuscr. de l'Arsenal.

gesta), chose accomplie et plus ou moins réelle : ce qui correspondrait au *voir* ou *vrai* de Jean Bodel. Mais *geste* a encore un autre sens dans la langue du moyen âge et veut dire *famille*, non pas seulement par les liens du sang, mais par la communauté d'exploits et de caractères. C'est ainsi que les chants de France se trouvent à leur tour divisés en trois gestes principales :

N'ot ke III gestes en France la garnie.
. . . .
Dou roi de France est la plus seignorie ;
Et l'autre après bien est droit que vos die
Est de Doon à la barbe florie.
. . . .
La tierce geste, qui molt fist à prisier,
Fu de Garin de Montglane au vis fier.
(Chanson de Girart de Viane.)

C'est à la geste du roi ou de Charlemagne, à la branche monarchique et nationale, la plus *seignorie*, c'est-à-dire la plus noble et la plus élevée des trois, qu'appartient la *Chanson de Roland*.

Sa popularité égale sa noblesse. Durant quatre siècles, ce nom de Roland va retentir à travers le monde. Le bruit éclatant de son cor d'ivoire ne s'étend pas seulement à vingt lieues, comme le raconte le trouvère : il se fait entendre jusqu'au fond de l'Orient, jusque dans les forêts de la Germanie, de la Suède, de la Norvège, parmi les bruyères du pays de Galles et les glaces de l'Islande. Au temps des croisades, la *Chanson de Roland* était plus populaire dans les rues d'Athènes ou de Constantinople que les vers d'Homère et le nom d'Achille. C'est le Chant de Roland (*Cantilena Rollandi*) qu'entonnent les soldats de Guillaume le Conquérant à la bataille d'Hastings (1066). Wace le rappelle dans son *Roman de Rou* :

Taillefer, qui mult bien cantout,
Sur un cheval qui tost alout,
Devant le duc alout cantant
De Karlemaine et de Rollant.

Le grand deuil, comme on l'appelle, est resté dans toutes les mémoires. C'est un crime de l'oublier :

Ha! barnage[1] de France, come avez oublié
Le grand duel de Rollant guerpi [2] et trespassé!
(Aye d'Avignon.)

Le Pogge nous raconte qu'au commencement du xve siècle, il a rencontré un paysan versant encore des larmes au souvenir des malheurs de Roland.

II

Le titre primitif du poème était *Roman* [3] *de Roncevaux;* celui de *Chanson de Roland* a fini par l'emporter. L'œuvre telle que nous la possédons et les chansons de geste en général ont-elles été vraiment chantées? Des preuves nombreuses, irrécusables permettent de l'affirmer. Ce mode épique, différent du mode lyrique, pouvait bien être une sorte de récitatif assez uniforme et s'animant sans doute par moments, suivant l'émotion croissante du chanteur et de l'auditoire [4]. L'instrument dont s'accompagnaient les ménestrels était la vielle ou le rebec. Quant à la difficulté de réciter ou de chanter des poèmes de cinq, six ou dix mille vers, elle est illusoire. Les jongleurs découpaient le récit en morceaux séparés, comme faisaient les rapsodes grecs pour l'*Iliade*. Rien de plus simple à expliquer.

D'autres questions plus embarrassantes se présentent avant d'arriver à l'analyse de l'œuvre. — A quelle date faut-il reporter sa composition? Si l'on s'en tient au témoignage de Wace et si l'on admet que Taillefer chantait les vers de Roland à la bataille d'Hastings en 1066, il faudrait supposer que ce poème, déjà populaire et connu de tous, date au moins de la première partie du xie siècle. Mais,

1. Baronnage.
2. Abandonné.
3. Le mot de *Roman* désigne toute composition en langue vulgaire, prose ou vers : c'est ainsi que certains livres de la Bible traduits en français sont intitulés romans : *roman de Judith, Roman des Quatre Livres des Rois.*
4. Par un procédé analogue, notre tragédie française au xviie siècle était récitée sous forme de mélopée.

a-t-on objecté non sans raison[1], « est-on sûr que le texte de la *Chanson de Roland* tel qu'il nous est parvenu soit bien celui que chantait Taillefer? » MM. Monin, Francisque Michel, Génin paraissent n'en pas douter. Un autre éditeur enthousiaste, M. Bourdillon, s'écrie en face de son manuscrit retouché et remanié du XIIIe siècle : « O mon poème! ce sont bien véritablement tes vers qui ont été chantés en 1066 à la bataille d'Hastings. » Il n'y a que les amateurs pour avoir de ces ravissements. La chanson entonnée par Taillefer ne serait-elle pas plutôt, comme l'a pensé M. Magnin, une cantilène analogue à cette Charte de Saint-Gilles dont parle le trouvère, à cette courte geste écrite par un soldat retiré au monastère de Laon et témoin oculaire des événements qu'il célébrait :

..... Cil ki el camp fut,
Li ber Seint Gilie[2].

L'hypothèse nous semble assez vraisemblable. D'ailleurs d'autres raisons militent en sa faveur.

Les experts jurés en linguistique et paléographie ont cru pouvoir établir et affirmer que le plus ancien texte, celui d'Oxford, postérieur au cantique de Saint-Alexis (lequel est du XIe siècle), serait tout au plus contemporain de la traduction des *Quatre Livres des Rois*, remontant à la première moitié du XIIe siècle. Nous revenons donc ainsi au point que nous avions assigné d'abord en tenant compte des sources historiques, à l'époque de ce grand mouvement monarchique et national qui se manifeste à Brenneville et à Reims sous la bannière de Louis le Gros. L'oriflamme, dont il est question dans le poème, apparaît pour la première fois en 1124 : elle sort de l'abbaye de Saint-Denis, bénite par Suger et portant dans ses plis *rouges* le salut de la France nouvelle. Le cri de *Montjoie* également employé ne se trouve nulle part avant 1111. Ce sont là, sinon des preuves, au moins des probabilités très fortes qui établissent la vraie date du texte que nous possédons.

1. Magnin, *Journal des savants*, septembre 1852.
2. V. 2095.

Autre difficulté. Quel est le véritable auteur de la *Chanson de Roland*? Le texte d'Oxford se termine par ce vers :

Ci falt[1] la geste, que Turoldus declinet.

Qu'était-ce donc que ce Turold ou Théroulde? Un auteur ou un copiste? Que signifie ce *declinet*? veut-il dire « achève de transcrire », ou « composer » ? L'abbé de la Rue, esprit aventureux et léger en matière d'érudition, n'hésite pas à placer Turold en tête de nos trouvères français[2]. Il essaie même de lui créer je ne sais quelle généalogie normande, et croit le retrouver sur cette fameuse tapisserie de Bayeux, œuvre de la reine Mathilde, qui rappelait les principaux épisodes de la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume[3]. Génin n'éprouve à cet égard aucun embarras, et intitule bravement sa Chanson de Roland : *poème de Théroulde*. Mais comment se fait-il alors que le nom d'un auteur si populaire ne se trouve cité nulle part à côté de ceux de Jean Bodel, de Wace, de Graindor, et de Chrestien de Troyes? Étrange destinée commune à l'auteur de l'*Iliade* et à celui de notre vieille épopée! Turold ou Théroulde est encore plus inconnu et plus contesté qu'Homère.

La *Chanson de Roland* est-elle l'œuvre d'un seul poète? Les interpolations sont évidentes, surtout dans les textes postérieurs à celui d'Oxford. Il y a eu là probablement un travail de remaniement analogue à celui qui dut s'opérer sur l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Mais l'œuvre n'en a pas moins son unité d'origine et de composition, malgré les annexes qui ont pu s'y ajouter.

A ces questions préliminaires s'en joint une autre vivement débattue de nos jours, celle des textes, des manuscrits d'Oxford, de Venise, de Paris, de Cambridge, de Metz, etc., et de leur valeur relative. Après trois siècles

1. Ici finit.

2. *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands.*

3. M. Léon Gautier tient fort aussi pour cette origine normande de l'auteur anonyme, en s'appuyant sur les fréquentes allusions à *Saint-Michel du Péril* (mont Saint-Michel). D'autres lui donnent pour patrie l'Anjou, d'autres l'Ile-de-France, premier berceau de la langue et de la nationalité françaises.

d'indifférence et d'oubli, la *Chanson de Roland* est tombée comme une pomme de discorde au milieu du monde savant[1]. En somme, le texte d'Oxford reste sans contredit le plus ancien, le plus authentique et le meilleur; c'est celui que nous avons suivi. Comment ce texte s'est-il conservé plus pur en Angleterre qu'en France? La raison en est bien simple. En France, la langue poursuit aux XIIIe et XIVe siècles son travail de végétation et de transformation ; en Angleterre, après la conquête, elle se trouve pétrifiée, immobilisée. Cette langue, dans la *Chanson de Roland*, porte un cachet d'archaïsme incontestable. On sent que le français commence à se dégager de l'enveloppe ou des langes de la latinité. La chrysalide a rompu ses liens : mais le papillon n'étale pas encore au soleil ses ailes brillantes et diaprées. La forme en est sèche, dure, heurtée : les articulations manquent de souplesse, les contours d'ampleur, la surface de coloris. Il y a loin de là, sans doute, à ce bel idiome musical, harmonieux et brillant de l'ancienne Grèce :

> Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines[2].

1. En 1832, un ancien élève de l'École normale, M. Monin, professeur de l'Université, appelait l'attention publique sur ce vieux poème national dont il retrouvait un manuscrit dans la bibliothèque de Lyon. En 1835, M. Francisque Michel, profitant de certaines indications fournies par l'abbé de La Rue, publiait la première édition conforme au texte d'Oxford. Cinq ans plus tard, M. Bourdillon, possesseur d'un manuscrit du XIIIe siècle, texte remanié auquel il ajoutait ses propres remaniements, offrait une nouvelle édition très supérieure, selon lui, à la précédente où il n'avait trouvé que *des sottises et un langage inintelligible*. Enfin en 1851, M. Génin, reprenant le texte d'Oxford, prétendait à son tour réparer les fautes et les ignorances de ses prédécesseurs. L'un des derniers éditeurs allemands, M. Th. Muller, après avoir profité de tous les travaux précédents, n'a guère montré plus de reconnaissance envers ses aînés.

Depuis vingt ans, un nouveau regain de popularité s'est attaché à notre vieille épopée nationale, qui a pris place dans l'enseignement classique et sur les programmes d'agrégation. Une nouvelle génération d'éditeurs, de traducteurs et de commentateurs est venue avec MM. Léon Gautier, d'Avril, Le Hugeur, Petit de Julleville, Bœhmer, Hoffmann, etc., tous rivalisant de zèle et d'érudition. M. Arsène Darmesteter en a fait l'objet d'une longue et savante étude dans son cours de littérature du moyen âge à la Sorbonne : le texte a été revu, fouillé discuté comme il ne l'avait jamais été.

2. André Chénier, *l'Invention*.

Et pourtant cette langue a déjà sa puissance, nous n'osons dire son charme, malgré son âpreté : elle est déjà vraiment française. Aux bégaiements de l'enfance se mêlent les accents énergiques de la virilité. Telle expression, tel vers, nous fera déjà songer à Corneille et n'aurait pas été désavoué par lui.

Comme le style, la versification se ressent de la rudesse des premiers âges. N'attendez pas une métrique savante habile à combiner et à varier les sons. Chaque vers se dresse raide et fixe comme un fer de lance, ayant son sens complet, n'enjambant guère sur le voisin : Malherbe et Boileau eussent été du moins satisfaits à cet égard. Ce vers est le décasyllabe[1], vers du récit par excellence, que Ronsard revendiquera pour sa *Franciade*, sans pouvoir lui rendre sa haute fortune. Plus bref, plus rapide que le majestueux et solennel alexandrin, il finira par lui céder la place dans l'épopée, et restera le vers préféré du conte badin et de l'épître familière.

Pour la rime, cette autre partie essentielle de la poésie française, elle est encore à l'état rudimentaire sous la forme de l'*assonance*. « J'appelle assonance, dit Raynouard, dans l'ancienne poésie française, la correspondance imparfaite et approximative du son final du dernier mot du vers avec le même son du vers qui précède ou qui suit, comme on a appelé *rime* la correspondance parfaite du son identique final de deux vers formant le distique. » On a depuis mieux compris et mieux défini l'assonance en

1. On a prétendu retrouver en lui le vers latin nommé *dactylico-trimètre hypercatalectique*. Peu nous importe du reste. La mesure du vers n'est pas la même pour l'ancienne poésie latine et pour la poésie française. L'une repose sur la *quantité*, l'autre sur le *nombre* des syllabes.

Dès le VIe siècle, Bède fait remarquer que les *poésies populaires*, même en latin, avaient une versification différente des autres :

« Videtur autem rhythmus metris esse consimilis, qui est verborum modulata compositio *non metrica ratione*, sed *numero syllabarum* ad judicium aurium examinata, ut *sunt carmina vulgarium poetarum*. » (*De metrica ratione.*) — (Cité par Edelestand Duméril dans son recueil de poésies populaires latines, p. 192.) L'Église avait de bonne heure appliqué cette versification à ses hymnes et à ses proses, qui ont fourni aux chansons profanes plus d'un motif rythmique et musical. — Le mystère des *Vierges Sages* et des *Vierges Folles* est en vers décasyllabes :

Nos Virgines, quum ad vos venimus.

l'appelant la voyelle finale sur laquelle tombe l'*accent tonique*. Mais au temps de Raynouard, qui eut le mérite de découvrir la règle de l'*s* finale, le rôle de l'accent tonique était encore ignoré. C'est à M. G. Paris que revient pour une large part l'honneur d'en avoir montré l'importance. Qu'on se figure des oreilles peu délicates, ayant perdu le sens de la quantité métrique, habituées aux rudesses gutturales du langage tudesque et aux incorrections du latin rustique, et l'on comprendra qu'elles aient pu se contenter de cette concordance, même incomplète. Aujourd'hui encore, les enfants et les gens du peuple ne s'en contentent-ils pas dans les rondes et les couplets qu'ils récitent ou composent?

Au clair de la *lune*,
Mon ami *Pierrot*,
Prête-moi ta *plume*
Pour écrire un *mot*.

Lune et *plume* sont deux assonances comme *arbre* et *barbe*. La chanson d'Alceste, dans le *Misanthrope*, est composée d'après le même système :

Si le roi m'avait *donné*
Paris, sa grand'*ville*,
Et qu'il me fallût *quitter*
L'amour de ma *mie*.

La rime n'est pas riche, dit Alceste, et pourtant elle lui suffit. Cet accord dut suffire en effet tant que les vers furent plutôt chantés qu'écrits, *ad judicium aurium*, comme dit Bède. La même assonance se prolongeant durant 10, 20 30 vers forme ce qu'on appelle la laisse ou couplet. Ainsi la *Chanson de Roland* comprend 298 *laisses*. A la fin de chaque couplet revient un cri guttural : *Aoi*. Est-ce là une exclamation guerrière, un hourra, ou bien une pause musicale indiquée au jongleur qui récite la chanson? Peut-être l'un et l'autre à la fois. Un vigoureux coup de vielle ou de rebec devait accompagner cette note finale. Peut-être aussi, comme le pense M. G. Paris, ce cri était-il répété en chœur par l'auditoire. L'hémistiche à la quatrième

et à la sixième syllabe est de fondation. Mais la désinence de l'*e* muet, même précédé d'un *i* ou suivi d'un *t*, ne compte pas :

Li reis Marsilie[1] la tient, ki Deu n'en aimet.

III

Nous avons dit de quelle matière et de quels instruments encore imparfaits disposait l'auteur : voyons maintenant quel parti il en a tiré pour la composition de son poème.

Horace demande à toute œuvre d'art quelle qu'elle soit, statue, tableau ou poésie, deux qualités essentielles : la simplicité et l'unité :

Denique sit quodvis simplex dumtaxat et unum.

Or, par une exception bien rare et presque unique au moyen âge, la *Chanson de Roland* réunit ce double avantage. C'est là un trait distinctif, qui la place à part entre les poèmes du même genre. Elle y joint une autre qualité non moins rare alors, celle de la brièveté. La plupart de nos chansons de geste ou de nos romans de chevalerie se déroulent en un interminable ruban de 25 ou de 30 000 vers : celle-ci n'en comprend que 4002. Encore serait-il facile d'en retrancher un millier qui ont bien pu être ajoutés et soudés au texte primitif, tels que l'épisode de la Belle Aude auquel nous ne renoncerions pas volontiers, ou le combat de Charlemagne et de l'Émir Baligant, supprimé non sans quelque raison par M. A. d'Avril dans son édition populaire de la geste antique. Génin, frappé de ce mérite de composition, s'extasie sur l'art précoce du trouvère. « Le plan de Roland, dit-il, est nettement tracé : toutes les parties en ont été mesurées d'avance, combinées avec industrie et limitées dans de justes proportions. » Il va même jusqu'à supposer que Théroulde, l'auteur incon-

1. Ne forme que deux syllabes et se prononce Marsille.

testable du poème selon lui, avait dû lire Homère et Virgile. Hypothèse peu vraisemblable. Sans doute l'auteur parle de l'un et de l'autre, mais en homme qui ne les connaissait guère :

> C'est l'amiral, le vieux d'antiquité,
> Avant Virgile et Homère était né [1].

Il y a probablement plus de bonne fortune, d'inspiration naïve et spontanée que de calcul et de combinaison savante dans cette heureuse composition. Elle n'en offre pas moins un contraste notable et saisissant avec les folles exubérances de l'épopée indienne, avec ces œuvres dont les proportions gigantesques nous rappellent les végétaux et les animaux monstrueux de l'Asie, ses dieux aux dix têtes et aux quarante bras ; voire même avec les brumes et les horizons vaporeux de l'*Edda* scandinave et des *Niebelungen* germaniques. Ici l'action s'étale et se développe en pleine lumière dans un ordre logique et naturel : autre caractère éminemment français. Chose curieuse, que le vieux trouvère ait ainsi rencontré d'instinct, du premier coup, le cachet propre à notre littérature. Les grandes divisions de l'œuvre se dessinent d'elles-mêmes avec une admirable netteté, malgré les répétitions ou les interpolations faciles à reconnaître. Génin a pu, sans violence, partager le poème en cinq chants, bien que ce nombre n'ait rien de rigoureux et puisse s'étendre aussi bien à six ou sept [2]. Depuis, Mermet, pour composer le libretto de son opéra, n'a eu qu'à découper son drame dans la vieille trame épique.

L'action et le discours, ces deux éléments essentiels du poème comme du drame français, tiennent ici la plus large place. La partie philosophique et contemplative, les réflexions abstraites auxquelles se complaisent volontiers

1. C'est l'amiraill, le viel d'antiquitet,
Tut survesquit a Virgilie et Omer.
(V. 2615.)

2. 1° L'ambassade de Marsile à Charlemagne. — 2° L'ambassade de Charlemagne à Marsile. — 3° Le dénombrement des chefs. — 4° La bataille et la mort de Roland. — 5° La vengeance ou la revanche. — 6° Le retour à Aix et la mort de la Belle Aude. — 7° Le jugement de Ganelon.

les héros modernes, ne s'y montrent guère que sous la forme d'un vers bref et sentencieux.

Les descriptions, cette parure éclatante de l'épopée dans l'*Iliade* comme dans les *Niebelungen*, devenues plus tard un fléau avec les Scudéry et les Saint-Amant, se mêlent au récit sans l'interrompre ni l'entraver. Elles se distinguent moins encore par la variété et la richesse que par la concision et la sobriété. Tout est grave, austère et simple dans les tableaux de la nature comme dans les portraits. Ainsi le Val de Roncevaux, ce val maudit si plein de lugubres souvenirs, va se trouver peint en deux vers :

Hauts sont les monts, les vallons ténébreux,
Les roches bises, les détroits merveilleux[1].

Ailleurs, quand Charlemagne, las de poursuivre les Sarrasins, a fait arrêter, reposer son armée dans un pré, et s'est couché lui-même, ayant à son côté sa bonne épée Joyeuse, un seul vers réfléchit la splendeur du ciel étoilé :

Claire est la nuit et la lune luisante :
Charle est couché[2].

L'alliance de la simplicité et de la grandeur est le trait saillant dans la conception de l'œuvre comme dans la peinture des personnages. Le sublime est le monde où nous transporte la *Chanson de Roland*. Tout y dépasse la mesure ordinaire sans tomber dans le fantastique ni dans l'invraisemblable. Les héros de Roncevaux sont de la même famille que ceux de l'*Iliade*. « Quand je viens de lire Homère, disait le sculpteur Girardon, les hommes me semblent hauts de douze coudées. » Tel est aussi l'effet produit par la *Chanson de Roland*. De là sans doute cette taille fabuleuse et gigantesque que la légende attribuait au héros. On s'en souvenait encore au XVIe siècle. Fran-

1. Halt sunt li pui e li val tenebrus,
Les roches bises, les destreiz merveillus.
(V. 815, édit. Petit de Julleville.)

Clere est la noit et la lune luisant :
Carles se gist.

çois Ier, revenant d'Espagne, allait visiter à Blaye le tombeau de Roland, et le faisait entr'ouvrir pour approfondir ce mystère : mais bientôt, effrayé d'un tel sacrilège, il le refermait brusquement sans rien dire de ce qu'il avait vu. Peut-être y avait-il trouvé ce que Juvénal voyait dans les cendres d'Annibal, et Malherbe dans les tombeaux des rois :

Expende Annibalem, quot libras in duce summo
Invenies?.......

Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Mais il est une autre grandeur, un sublime qui dure et que la mort n'atteint pas : celui qui nous transporte dans les régions supérieures de l'ordre moral. La route qui va nous y conduire pourra nous sembler parfois rude, abrupte, hérissée de cailloux, de ronces et de broussailles. Qu'importe ! si, après avoir gravi la pente, nous devons, comme du haut des Pyrénées, respirer un air plus pur, contempler un ciel plus splendide et de plus vastes horizons.

Le sublime a ce caractère particulier que, tout en dépassant la mesure commune, il peut se trouver dans toutes les conditions et dans tous les âges, comme l'héroïsme et la vertu. Il naît d'une explosion ou d'un élan généreux de l'âme s'élevant au-dessus de la foule, de la fortune ou de la nature. C'est lui qui inspire la *Chanson de Roland* comme il inspirait le héros lui-même.

Comparé à l'*Iliade* grecque ou même, si l'on veut, aux *Niebelungen* de l'Allemagne, notre vieux poème est inférieur sans doute pour la richesse d'invention, pour la variété des détails, pour l'éclat du coloris, pour la souplesse et l'harmonie du rythme. Mais il l'emporte par l'élévation des idées, par la noblesse des sentiments. Qu'est-ce qui domine dans l'*Iliade* et surtout dans les *Niebelungen*? L'idée de la force. — Dans la *Chanson de Roland*? L'idée du droit :

Païens unt tort e Chrestiens unt dreit [1].

1. V. 1015. — Ce droit, quel est-il? Celui qu'ils croient tenir de Dieu contre

Avoir droit, c'est-à-dire avoir pour soi la justice, la vérité, la raison, défendre une sainte et noble cause, sans arrière-pensée égoïste et basse, sans idée de lucre et de rapine : c'est là le fond même de l'héroïsme tel qu'on l'a compris de bonne heure dans notre pays. La fameuse maxime décrétant que *la force prime le droit* et en dispense au besoin, n'entre point chez nous dans la morale publique. Charlemagne n'est pas seulement le *riche* (c'est-à-dire le noble et le puissant), mais aussi le *dreit empereor*. Le sentiment du droit est si profond que Ganelon lui-même l'invoque pour se défendre en champ clos contre ses accusateurs. L'homme libre porte avec lui son droit comme son épée.

A l'idée du droit se rattache celle du devoir, non moins claire, non moins absolue. Ce devoir, il existe pour le suzerain comme pour le vassal : Charlemagne le comprend et le pratique aussi bien que Roland :

Carles ad dreit, ne li devum faillir.

Les héros de notre vieille épopée disent déjà comme ceux de Corneille :

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux !

Dans l'*Iliade*, les Grecs ont pris les armes pour venger l'injure faite à l'un de leurs chefs. Il y a là sans doute une idée morale supérieure à cette passion brutale du pillage, du meurtre et de la destruction qui pousse les hommes à la guerre comme des bêtes féroces. Dans les *Niebelungen*[1], un triple mobile entraîne les guerriers : l'amour, la vengeance et la convoitise, dernier stimulant, le plus vif, le plus âpre de tous, qui poussait naguère encore, des bords de la Sprée et de l'Oder, les hordes germaniques à s'a-

l'infidèle, droit contestable, que les musulmans peuvent revendiquer de leur côté. Mais enfin le principe du *droit*, au nom d'une idée, n'en est pas moins invoqué et proclamé.

1. Nous avons développé ailleurs plus longuement ce parallèle entre la *Chanson de Roland* et les *Niebelungen*. — Voir *Revue politique et littéraire* (1872).

battre sur la France comme sur une proie, pour y saisir *le bel or rouge* si cher à Siegfrid et à Hagen. Une belle femme et un riche trésor à enlever, voilà ce qui les séduit. Dans la *Chanson de Roland*, rien de pareil. L'amour y est à peine indiqué dans un court et admirable épisode. La vengeance, elle ne s'exerce que sur les Sarrasins félons qui ont surpris Roland au mépris des traités, et sur le traître Ganelon. La convoitise, on ne la connaît guère : Ganelon seul a pu y céder. Le butin n'est pas tout à fait oublié sans doute : il est une récompense naturelle de la bravoure, le condiment et l'assaisonnement de la gloire : mais ce n'est pas là ce qui tente et ravit avant tout Roland. Une plus haute pensée l'occupe. Un souffle puissant et généreux, celui de l'honneur, suffit pour enflammer le cœur du héros :

Mieux vaut mourir que la honte me vienne !

Don Diègue dira de même :

Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !

Au sentiment de l'honneur et du droit s'ajoute une autre source du sublime, l'amour de la patrie ou tout au moins de la *douce France*. C'est pour elle et pour son roi que combat Roland, pour elle qu'il meurt, à elle qu'il pense à ses derniers moments :

.. .. A remembrer[1] li prist
De dulce France.

Nous y voyons ce sentiment dans toute sa primeur et sa candeur juvénile, au moment où naît et s'affirme la nationalité française.

Puis une autre pensée grave, austère, mêlée d'enthousiasme et d'une sainte ivresse, celle de la dette payée à Dieu, et de la récompense promise en paradis. Turpin l'annonce à ses compagnons :

« Se vos murez, esterez seinz martirs,
Sièges avrez el greignor paréis. » (V. 1134.)

1. Se souvenir.

Le martyre, c'est-à-dire la gloire céleste associée à la gloire humaine, autre source du sublime que Corneille rouvrira plus tard avec Polyeucte :

> Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

Ainsi, le sublime nous arrive ici par tous les courants. Il forme en quelque sorte l'atmosphère morale au sein de laquelle va se passer l'action.

Malgré la profondeur du sentiment religieux et l'idée toujours présente de Dieu, le merveilleux, ce grand ressort, mais aussi parfois ce grand écueil du poème épique, ne vient point envelopper, ni étouffer l'action humaine. En cela même, la *Chanson de Roland* diffère notablement des épopées indiennes, scandinaves et germaniques, où les puissances occultes, supérieures, surnaturelles, jouent un rôle considérable. Dès ce premier pas, il semble que l'imagination française ait voulu garder l'équilibre, la mesure et la sobriété, qui l'ont fait accuser parfois de sécheresse et de timidité. Cette mesure a bien son prix. Nos trouvères d'ailleurs nous montreront dans le cycle de la *Table Ronde* jusqu'où peuvent aller les extravagances fantastiques ou romanesques.

Ici il n'est question ni de sorciers ni de magiciens : le merveilleux côtoie le réel sans le gêner ni l'offusquer, tant il est simple et je dirais presque naturel. Tantôt c'est un songe néfaste comme celui d'Athalie, qui avertit vainement Charlemagne d'un malheur prochain; tantôt, une voix d'ange qui murmure à l'oreille du héros, comme celles qu'entendra plus tard Jeanne d'Arc ; ailleurs le miracle de Josué est renouvelé en faveur de Charlemagne, le soleil suspendant son cours pour laisser à l'Empereur le temps d'atteindre et de punir les Sarrasins. Quand Roland a usé de tous les moyens humains pour combattre et vaincre, au moment où ses forces l'abandonnent avec sa vie, saint Michel et l'ange Gabriel descendent du ciel pour recevoir son âme et l'emmener au paradis. Il est impossible d'imaginer un merveilleux plus vraisemblable et surtout qui réponde mieux aux croyances du temps, qui soit

plus, en quelque sorte, dans les limites de l'histoire et de la réalité [1].

IV

Sur ce fond simple et uni, dans ce milieu épique entre le réel et le merveilleux, les personnages ressortent taillés ou plutôt ébauchés à grands traits, avec ces formes raides et frustes qui rappellent les sculptures primitives de l'art gothique : telles nous apparaissent les statues de Roland et d'Olivier sous le porche de Saint-Zénon à Vérone [2].

Tout à l'heure le moine de Saint-Gall nous montrait dans sa Chronique la venue de Charlemagne et de son armée, en s'écriant : « *O fer! Ah! que de fer!* » On peut dire que le poème de Roland est fait de la même matière : la forme, le style, les personnages, tout semble de fer :

Ferrea progenies....

Mais sous cette enveloppe de fer palpitent des cœurs humains. Impitoyables pour l'infidèle, dans lequel ils voient un ennemi de Dieu et de la chrétienté, ils comprennent les douceurs de la famille et de l'amitié. Roland pleure et se pâme de douleur à l'aspect d'Olivier expirant. L'Empereur se jette éperdu et fondant en larmes sur le cadavre de son neveu. L'humanité a reconquis ses droits depuis le temps des Clovis, des Chilpéric, des Clotaire, ces bourreaux sanguinaires de leurs fils, de leurs neveux et de leurs cousins.

Dans le dénombrement des chefs, la grande ombre de Charlemagne apparaît dès le premier vers du poème, qu'elle éclaire et remplit de son reflet lumineux et de son nom retentissant.

Carles li reis, nostre emperere magne,
Set anz tus pleins ad ested en Espaigne....

1. Le miracle en faveur de Clovis à Tolbiac, celui de la sainte Ampoule à Reims ne sont-ils pas déjà dans la même note et le même ton?

2. Reproduites en fac-similé dans l'édition de la *Chanson de Roland* publiée par M. Léon Gautier.

En 778, époque du désastre de Roncevaux, Charles n'était pas encore empereur : il ne fut sacré comme tel qu'en 800. Mais ce titre semble inséparable de sa personne, et lui est attribué par les chanteurs à toutes les époques de son règne. Quant à l'expédition d'Espagne, elle fut réellement de quelques mois : mais, grâce aux chansons de geste, les sept ans sont devenus légendaires comme les dix ans de la guerre de Troie.

L'Empereur *à la barbe fleurie* occupe dans l'œuvre la même place que Dieu le Père sur le portail de nos cathédrales. Il domine l'action de sa haute et puissante majesté, sans y prendre d'abord une part aussi directe que Roland, Olivier, Turpin et les autres principaux personnages. Il donne l'impulsion et intervient quand arrive l'heure de la justice et du châtiment. Le vrai Charlemagne de l'histoire avait alors trente-six ans : mais le trouvère a pris le Charlemagne de la légende, idéalisé dans sa verte et splendide vieillesse. Marsile dit en parlant de lui à Ganelon :

..... Merveille en ai grant
De Carlemagne, ki est canuz e blancs :
Mien escientre [1], plus ad de II C anz.
(V. 550.)

Charlemagne, si puissant qu'il soit, n'est point un César byzantin, ni un roi de droit divin : il est encore le chef des Germains porté sur le pavois par la volonté nationale. C'est au nom de cette volonté qu'il agit et ordonne. Comme le disent avec raison les auteurs de l'*Histoire littéraire* [2] : « Au milieu de ses ducs et de ses comtes, il n'est que le président du conseil. Quand les chefs ont parlé, il doit suivre l'avis du plus grand nombre. » L'auteur de la Chanson a résumé et exprimé ces idées dans un vers qui est une sorte de déclaration constitutionnelle :

Ses barons mandet pur sun cunseil finer,
Par cels de France voelt il del tut errer [3].

1. A mon escient.
2. Tome XXII.
3. Marcher en tout. — Ce côté libéral et populaire du gouvernement de Char-

Il prend l'avis des barons pour envoyer une ambassade à Marsile comme pour donner plus tard un chef à l'arrière-garde.

Ce principe de la représentation nationale, reconnu dans les Champs de Mai, se retrouve ailleurs, encore plus accentué. Dans les *Enfances Guillaume*, Louis le Débonnaire, le pauvre César en décadence, dit à Guillaume en lui recommandant son fils :

> Celui lairrai mes chastels et mes marches,
> Et ma corone, si li Franceis li laissent.

C'est en vertu de cet usage que la famille des Karls a remplacé sur le trône celle des Mérovingiens devenus indignes et incapables, comme les Capétiens remplaceront plus tard la triste postérité de Charlemagne. Hotman n'était donc pas aussi éloigné de la vérité qu'on le prétendait en invoquant, dans sa *Gaule franke*, ce droit de déposition, dont la France a si souvent usé depuis 89. La succession n'est légitime que si l'héritier s'en montre digne. Telle est la leçon donnée par le vieux trouvère au début de la chanson de Guillaume d'Orange (*Li Coronement Looys*) :

> Rois qui de France porte corone d'or
> Preudoms doit estre et vaillans de son cors.

Charlemagne réalise cet idéal de sagesse et de vaillance proposé à tous les rois. Aussi est-il entouré d'amour et de vénération. Turpin en mourant s'écrie

> Jà ne verrai le riche emperëor.

C'est là son dernier regret : ce sera aussi celui d'Olivier, de Roland, se souvenant, à son heure suprême,

> De Karlemaine, sun seignor, ki l' norrit.

lemagne éclate dans les instructions données aux *Missi Dominici*. « On prendra l'avis du peuple sur les capitulaires qui ont été nouvellement ajoutés à la loi. Et quand tous les auront approuvés, ils apposeront leurs signatures au bas de ces capitulaires. » (*Chronique de Moissac*, 802.)

Les ennemis eux-mêmes sont éblouis et attirés par cette grande image de Charles :

> Dist Blancandrins : merveillus hom est Carles

La reine Bramimonde, l'épouse de Marsile, s'écrie vaincue par tant de grandeur :

> Karles ne craint nul home ki seit vivant.

Plus tard cette imposante figure s'amoindrit et se dégrade avec la dynastie impériale. Tout s'use en ce monde, même la gloire. Le puissant empereur, livré aux médisances et aux risées des trouvères payés par les barons, deviendra un radoteur, un Cassandre taillé sur le modèle de ses indignes successeurs. La honte des petits-fils et des neveux rejaillit ainsi parfois sur les ancêtres, jusque dans leurs tombeaux. Le poète des *Châtiments* le rappelait naguère dans sa belle pièce de l'*Expiation* :

> Commencer par Homère et finir par Callot !
> Épopée, épopée ! Ah quel dernier chapitre !

Nous sommes encore au premier : restons-y pour contempler ce monde héroïque dans toute sa grandeur et sa virilité.

Roland en est l'expression la plus vive, la plus brillante et la plus jeune. Il réalise l'idéal du héros complet, même avec ses imperfections, qui sont un charme et une vérité de plus. Ginguené, dans son *Histoire de la littérature italienne*, se trouvant en face de l'*Orlando innamorato* de Boïardo, ne peut se défendre d'une émotion sincère au souvenir du type primitif : « Roland, dit-il, est un prodige de force, d'intrépidité, de simplicité, de pureté de mœurs, de piété. Il y a dans ce caractère je ne sais quoi de naïf et d'antique, qui intéresse dans les ébauches même les plus imparfaites, et il est peut-être à regretter que le Boïardo et l'Arioste l'aient altéré, en croyant l'embellir[1]. »

1. Lit. Ital., t. IV.

Les deux poètes italiens ont pris Roland à l'heure de la parodie, à cette heure fatale où Callot remplace Homère. Ici au contraire nous le voyons dans tout l'éclat de sa jeunesse radieuse et triomphante.

On a fait observer[1] déjà que Roland n'est point un héros local, bourguignon, picard, lorrain, provençal, gascon, normand, poitevin, comme la plupart des personnages de nos chansons de geste, tels que Raoul de Cambrai, Guillaume d'Orange, Renaud de Montauban, Ogier le Danois, Aymeri de Narbonne, etc. Non seulement c'est un héros français représentant toute une race et toute une époque, mais encore un héros humain, cosmopolite, universel. Il partage du reste ce don commun à plus d'un personnage de notre littérature et de notre théâtre, d'exprimer certains types généraux de l'humanité. Tel est, par exemple, la grande différence entre le Cid de Guilhem de Castro et celui de Corneille : l'un reste espagnol et grand capitaine chrétien avant tout; l'autre est le modèle de l'héroïsme dans tous les temps et dans tous les lieux. On s'explique par là comment le Cid français a pu être traduit dans toutes les langues, et joué sur tous les théâtres. Voilà pourquoi aussi le nom et les exploits de Roland seront chantés dans le monde entier, partout où la race franque aura porté sa langue et ses étendards. Peut-on en dire autant du Siegfrid des *Niebelungen* ou du Sigurd de l'*Edda*? Non, ils sont restés populaires dans leurs pays, mais ils n'en sont pas sortis.

Roland est le digne ancêtre des héros de Corneille. Comme eux, il a la religion du devoir, l'esprit de sacrifice et de dévouement à son Dieu, à sa patrie, à son roi.

> Pur sun seigneur deit hom susfrir granz mals,
> E endurer et forz freiz[2] e granz chalz[3],
> Si 'n deit hom perdre del sanc et de la char.
> (V. 1117.)

Ce dévouement n'a rien de servile et n'est autre chose que la fidélité du soldat au *chef de bande*, du vassal au

1. Vitet, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1852.
2. Froid.
3. Chaud.

suzerain qui a reçu son serment. C'est au nom de ce principe que Louis le Gros cite à son tribunal les vassaux qui n'ont pas répondu à son appel national dans les champs de Reims en 1124, pour repousser l'invasion étrangère. Date mémorable à laquelle pourrait bien se rapporter ce passage du vieux poème.

Comme l'Achille d'Homère, comme Rodrigue et le jeune Horace, Roland porte en lui la fougue impétueuse, la confiance illimitée qu'inspire le sentiment de sa force, de son courage, ce vin fumeux des vingt ans qui bouillait dans les veines de Condé à Rocroy. Pour lui, *impossible* est déjà un mot qui n'est pas français. Il a toutes les ardeurs, les imprudences, les généreuses témérités de cette furie nationale qui nous a parfois coûté si cher à Crécy comme à Poitiers. On croirait l'entendre crier avec le Cid :

> A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

La gloire ! « cette pâture des belles âmes, disait Henri IV, qui se cueille au milieu des dangers comme la rose au milieu des épines ». C'est pour la cueillir intacte et pure que Roland va mourir sans regret. On a dit des anciens chrétiens qu'ils avaient la sainte folie de la croix : on peut dire de Roland qu'il a la sainte folie de l'honneur. C'est par point d'honneur outré qu'il refuse de sonner du cor et d'appeler Charlemagne à son aide, malgré les sages avis d'Olivier :

> Ne placet Deu[1] ne ses saintismes angles[2]
> Que ja pur mei perdet sa valur France!
> (V. 1089).

Roland pourtant n'est point un fanfaron ni un bravache. Il a je ne sais quoi de naïf et de simple jusque dans son orgueil. Voyez-le s'avancer au combat monté sur son bon

1. Ne plaise à Dieu.
2. Anges.

cheval Vaillantif, l'épée au poing avec son gonfalon flottant au vent :

> Noble a le corps, le front clair et riant
> . . . .
> Vers Sarrazins regarde fièrement
> Et vers Français humblement, doucement[1].

Contraste touchant, qui, sous le guerrier, nous montre l'homme bon et sympathique.

Comme les héros de Corneille, Roland a volontiers le ton grave et sentencieux, sans pédantisme, exprimant la vigueur et la netteté des principes. A ce fond de gravité sérieuse se joint pourtant une pointe de gaieté. Il a le mot pour rire, même au milieu du combat, trait véritablement français : il est de la famille de Nicomède, le grand batailleur et le grand railleur, plutôt que de celle d'Hamlet, le héros sombre et mélancolique. Il rit du bon tour qu'il vient de jouer à son beau-père ou *parâtre* Ganelon, en proposant de l'envoyer comme ambassadeur auprès de Marsile, dont il a si bien plaidé la cause dans le conseil. Cette gaieté railleuse déplaît surtout à Ganelon, le Mayençais, personnage morose, susceptible, ombrageux, comme le sont volontiers les gens d'outre-Rhin, toujours en défiance contre la malice ou l'ironie française.

En revanche, Roland est franc, ouvert, sans arrière-pensée, sans détour, incapable de mensonge et de duplicité. Il combat au grand jour, à visage découvert, sans le secours des sortilèges et des enchantements, ne comptant que sur son courage et sa bonne épée Durandal : bien différent en cela du héros germain, Siegfrid, enveloppé de son bonnet magique qui le rend invisible, et devenu invulnérable depuis qu'il s'est baigné dans le sang du dragon Fafnir[2]. Roland est exposé aux coups et verse son sang

1. Cors ad mult gent, le vis cler e riant.
> . . . .
> Vers Sarrazins reguardet fierement,
> E vers Franceis humeles e dulcement.

2. On a prétendu rattacher *Sigurd* ou *Siegfrid* lui-même à nos origines nationales, en s'appuyant sur un passage de l'*Edda* scandinave, qui le désigne

par tous les pores. L'un est le héros des ténèbres, l'autre, le héros de la lumière. Il dirait volontiers avec Ajax : « Jupiter, rends-nous le soleil, que nous combattions au grand jour ! »

Un temps viendra cependant où le courage personnel ne jouera plus qu'un rôle secondaire : les races héroïques disparaîtront devant les froids calculateurs : la science alliée à la fourberie aura remplacé la bravoure. Ce jour-là, c'en est fait de Roland et du monde de la chevalerie. Aussi faut-il l'entendre dans l'Arioste, lorsqu'après avoir vaincu le roi de Frise, il jette à la mer le tube de fer avec lequel celui-ci lançait la foudre comme un autre Salmonée : « Afin qu'à l'avenir aucun chevalier ne mette sa confiance en toi, et que le lâche ne se vante pas de valoir le plus vaillant, reste ici à tout jamais, ô maudite et abominable machine qui fus forgée dans le fond du Tartare, de la main de Belzébuth, pour être la ruine du monde ! Je te rends à l'enfer d'où tu es sortie[1]. »

Si Roland égale, et même par certains côtés dépasse l'Achille d'Homère, Olivier ne le cède pas davantage à Patrocle. Il a plus de relief, de caractère et d'originalité. C'est à lui surtout que peut s'appliquer ce beau vers des *Loherains* :

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

Les deux amis nous offrent un parfait modèle de cette fraternité guerrière que nous retrouverons plus tard dans le touchant roman d'*Amis et Amile*. Roland et Olivier sont

comme chef des Francs ou souverain du *Frankland*. Il s'est même trouvé un critique enthousiaste pour proposer de lui élever une statue à côté de celle de Vercingétorix (*Revue contemporaine*, 15 nov. 1865. — *Les chants héroïques des anciens Francs.* — Art. de M. Beauvais). Mais le héros des Volsungs n'a rien de commun avec notre France. Nous le laissons tout entier à la Scandinavie et à l'Allemagne : notre Roland nous suffit.

1. *Roland furieux*, chant IX. Le poète ajoute : « Cette machine infernale, ressaisie par enchantement sous plus de cent brasses d'eau où elle avait été cachée durant plusieurs siècles, fut d'abord portée chez les Allemands qui en firent diverses expériences, et le démon sut si bien aiguiser leur esprit, pour notre malheur, qu'ils parvinrent à en retrouver l'usage. » — Les canons Krupp sont sortis de là. — Rabelais, au livre II du Pantagruel, parle aussi de l'artillerie, invention du Diable, en la comparant à l'imprimerie, présent de Dieu.

frères dans la vie comme dans la mort. Un autre lien devait les unir bientôt: Roland est l'amant, le fiancé de la belle Aude, sœur d'Olivier. Le contraste des caractères ajoute un charme de plus à cette union de deux nobles cœurs. Olivier est brave comme Roland : témoin ce combat qu'ils ont soutenu, dit la légende, durant cinq jours dans une île du Rhône, sans pouvoir se vaincre l'un l'autre, et après lequel ils ont fini par s'embrasser[1]. Mais sa bravoure est plus calme, plus raisonnée. Si Roland nous a rappelé Achille, Rodrigue, le jeune Horace, Olivier nous rappellerait plutôt Hector et Curiace, la sagesse jointe à la vaillance :

Rollanz est proz e Oliver est sage[2].

Il pense que le courage est sens, et non folie. Aussi, en homme prudent, conjure-t-il Roland d'appeler à son aide. Quand celui-ci, reconnaissant enfin, mais trop tard, sa faute, se décide à sonner du cor, Olivier répète avec la tristesse d'un sage mal écouté :

Mielz volt mesure que ne fait estultie[3].

Il ne s'en met pas moins vaillamment à l'œuvre, sans illusion, sans espoir, se ruant comme un lion sur les Sarrasins, demeurant jusqu'au bout fidèle au devoir et à l'amitié.

Faut-il penser avec les auteurs de l'*Histoire littéraire*[4] qu'Olivier soit supérieur à Roland, et occupe dans le poème le premier rang, surtout aux yeux des contemporains? Nous ne le croyons pas. La raison se range à coup sûr du côté d'Olivier; mais l'imagination tient pour Roland, qui reste le héros principal, comme Achille dans l'*Iliade*, quoiqu'on soit parfois tenté de lui préférer Hector.

Un autre personnage très original, tout nouveau dans l'épopée, c'est l'archevêque Turpin, bien autrement dra-

1. V. Hugo, *Légende des siècles : le Mariage de Roland.*
2. V. 1093.
3. Folie.
4. Tome XXII.

matique et actif que le Chrysès d'Homère. Turpin a-t-il jamais existé? Peut-on supposer un instant, avec M. Paulin Paris[1], qu'il y ait là une réminiscence, même lointaine, du fameux conseiller de Dagobert, saint Éloi? Une telle hypothèse nous paraît invraisemblable. Saint Éloi, artiste, orfèvre, évêque gallo-romain, n'a rien de commun avec Turpin. Celui-ci n'est donc point un personnage historique? soit! Mais ce type n'en est pas moins parfaitement conforme à l'histoire. En ce sens, on peut dire qu'il est réel et vrai. Nous retrouvons en lui l'évêque baron et guerrier de l'époque carlovingienne :

> Tel tonsuré jamais ne chanta messes,
> Qui de son corps ait fait tant de prouesses.

Dans les premiers âges de la monarchie française, les évêques gallo-romains comme saint Césaire, saint Avit, saint Apollinaire, saint Éloi, sont des hommes pacifiques, des lettrés, des artistes. Charles Martel fait entrer dans l'Église les fils de l'aristocratie franque : il leur distribue les abbayes, les évêchés. Ces nouveaux venus y apportent l'humeur turbulente et belliqueuse de leur race. En vain les papes défendent aux évêques d'aller à la guerre : les conciles de 743, de 803, de 813 renouvellent ces interdictions. L'instinct guerrier l'emporte. En 844, l'évêque d'Albi se met à la tête de ses vassaux pour repousser une invasion musulmane. Les abbés de Saint-Quentin et de Saint-Riquier périssent dans cette même expédition. Un évêque de Nantes, saint Émilien, vient détruire un camp de Sarrasins jusqu'à Autun. A l'heure où la France est envahie de tous côtés par les Sarrasins et les Normands, le clergé s'associe non seulement par les prières, mais par l'action, aux périls de la résistance commune. L'évêque Gozlin et l'abbé Ebles défendent, avec le comte Eudes, Paris assiégé par les Normands. A Bouvines, nous voyons encore un évêque de Paris, armé de la massue, assommant les ennemis en toute conscience, *citra sanguinis effusionem.*

Turpin est le digne et glorieux représentant de ce

1. *Hist. litt. de la France*, t. XXII.

clergé patriote et soldat. La gravité, la majesté sacerdotale, se joint en lui à l'ardeur et à l'énergie virile du combattant. Comme Roland, jaloux de son honneur, il s'inquiète aussi des mauvaises langues :

Que nulz prozdom malvaisement n'en chant !
Asez est mielz que moerium cumbatant.

Comme lui, il éprouve l'ivresse de la bataille, surtout à la vue des Sarrasins, qui ont à ses yeux le grand tort d'offenser Dieu : c'est l'homme d'Église et le guerrier qui s'écrie :

Ce Sarrazin semble fort hérétique,
Plutôt mourir que n'aller point l'occire !

Les douze pairs apparaissent ainsi groupés autour de Charlemagne comme les douze apôtres autour de Jésus-Christ : Naimes de Bavière, le Nestor du poème, le meilleur conseiller de Charles, le plus sensé, le plus humain, gardant au milieu des horreurs de la guerre la sérénité d'âme et la mansuétude d'un sage et d'un héros chrétien ; Gérard de Roussillon, Anséis, Ogier, etc. Parmi ces figures qui respirent la franchise, la loyauté, la bravoure, le dévouement, il en est une qui se détache comme celle de Judas Iscariote dans le tableau de *la Cène* par Léonard de Vinci : c'est le traître Gane ou Ganelon, voué au mépris et à l'exécration de la postérité.

Qu'est-ce donc que Ganelon ? Faut-il voir en lui un personnage historique ou une simple invention du poète ? Était-ce le fameux Lope ou Loup, duc des Gascons, dénoncé positivement dans le Capitulaire de Charles le Chauve (848), et pendu en vrai loup qu'il était, comme dit le chroniqueur ? D'autres ont cru reconnaître un certain Wenilo, archevêque de Sens, comblé des bienfaits de Charles le Chauve et qui le trahit en faveur de Louis le Germanique. Diplomate intrigant, ambitieux, sorte de Talleyrand carlovingien, qui finit cependant par faire la paix avec l'Empereur, mais resta dans l'esprit du peuple comme un type de perfidie et de trahison. Cette hypothèse, soutenue déjà

par Leibniz au XVIIe siècle, reprise depuis par Génin, a été vivement contestée par M. P. Paris, qui s'est fait l'avocat de Wenilo, lui sachant peut-être trop de gré d'être mort tranquillement dans son lit, chose ordinaire même à de fort malhonnêtes gens [1]. D'autres enfin ont prétendu retrouver sous ses traits le Hagen des *Niebelungen*, ce qui lui donnerait une origine purement germanique. Michelet dit à ce sujet [2] : « Dans ce poème tout national, le traître est un Allemand ». Du reste, la tradition du moyen âge fait de Ganelon le descendant de Doon de Mayence. Sa généalogie est clairement établie dans ces vers de *Girart de Viane* :

Cil de Maience qui molt ot seignorie
Et de richesse et de chevalerie,
S'il ne fu plains d'orgueil et de follie
De cel lignage, où tant ot de boidie [3],
Fu Ganelon qui par sa tricherie
En grand dolor mist France la garnie,
Quant en Espaigne fist la grant félonie
Dont furent mort, avec grant paenie,
Li XII per de France.

La geste des Mayençais en a gardé une tache ineffaçable. On l'appelle entre toutes la *Fausse Geste*, c'est-à-dire la famille des traîtres et des parjures. Tous les héros de cette lignée ne sont pas des scélérats comme Ganelon ; mais enfin ils ont presque tous une moralité plus ou moins douteuse. Les *quatre fils Aymon*, qui s'y rattachent, feront le métier de brigands dans la forêt des Ardennes comme certains barons pillards du moyen âge. Les personnages de la *Geste du Roi* ont bien plus de noblesse et de dignité.

Et pourtant, il faut le reconnaître, ce Ganelon, si odieux qu'il soit, n'est pas un traître vulgaire. Il ne manque pas d'une certaine grandeur dans sa scélératesse : il est brave, hautain, habile, éloquent, et même beau, comme le sera plus tard le parjure Gaufrois dans le roman de *Bauduin de Sebourc*, et don Juan dans Molière. Sa fière attitude

1. *Bibl. de l'École des chartes*, t. II, 3e série, 1851.
2. *Hist. de France*, t. II, 1836.
3. Mauvaise foi.

en face de Marsile et le défi qu'il lui jette au nom de Charlemagne inspirent le respect même aux Sarrasins :

> Païens disaient : « C'est un noble baron ».

Il eût pu être en effet un noble et honoré guerrier : c'est sa haine, sa jalousie contre Roland qui ont fait de lui un traître. Aussi repousse-t-il le mot de trahison pour lui substituer celui de vengeance :

> Venget m'en sui : mais n'i ad traïson.

Il a beau faire : il est et restera un traître aux yeux de tous : c'est là son éternel châtiment.

Quant aux ennemis, Marsile, Blancandrin, Corsalis, Charnubles, Abismes, ils ont naturellement l'âme plus noire que le visage, pleine d'astuce, de mensonge et de félonie : Tervagant, Apollin et Mahom, ces diables sarrasins inventés par le trouvère, ne peuvent leur inspirer d'autres sentiments. Notons ici l'ignorance naïve de l'auteur, qui confond l'islamisme avec l'idolâtrie, oubliant que le Coran défend plus sévèrement encore que l'Évangile le culte des doles et des images. Du reste, il ne s'inquiète guère de la vérité historique ni de la couleur locale : les mœurs et les institutions sont les mêmes chez les deux peuples. Marsile réunit ses ducs et ses comtes, il a ses vassaux comme Charlemagne, dont il diffère cependant par la mauvaise foi, la ruse et la violence propres au despote asiatique. Il a près de lui un habile conseiller, Blancandrin ou Blancardin : vieux renard fûté, personnage cauteleux à la voix mielleuse, qui vient présenter humblement des paroles de paix à Charlemagne et souffle en même temps la trahison au cœur de Ganelon. Malgré l'aversion qu'éveillent les païens, justice est rendue parfois aussi à quelques-uns d'entre eux, dont le conteur vante la belle prestance et la bravoure. Tel est l'émir de Balaguer, noble de corps, fier et beau de visage :

> S'il fût chrétien, quel baron c'eût été [1] !

Plus tard la guerre, qui a d'abord séparé, rapprochera les

1. V. 899.

deux races. Les haines s'adouciront. Nous verrons Saladin inspirer le respect et l'admiration aux chrétiens eux-mêmes. C'est par les femmes que s'opérera un jour le rapprochement : le Tasse s'en est souvenu dans sa *Jérusalem*, en créant les personnages d'Armide, d'Herminie et de Clorinde. La reine Bramimonde, l'épouse de Marsile devenue captive et chrétienne, nous offre un premier exemple de cette réconciliation. Mais les types féminins occupent à peine un coin de ce tableau grandiose et sévère que nous présente la *Chanson de Roland*. Deux figures ou plutôt deux silhouettes rapidement esquissées, celles de Bramimonde et de la belle Aude, se laissent entrevoir comme par une éclaircie à travers les cuirasses, les hauberts, les piques, les banderoles, le tumulte des camps et des combats.

Bramimonde est une femme de l'Orient, esclave et reine à la fois, complice innocente de la trahison : désolée, quand Marsile revient du champ de bataille le poing coupé; consolée, quand elle a trouvé dans Charlemagne un vainqueur généreux; nature faible, docile et passive, qui se donne par amour et reconnaissance au Dieu des chrétiens comme elle sacrifiait jadis à Tervagant. Avec Zaïre, elle pourrait dire déjà:

Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

La belle Aude, la sœur d'Olivier, la fiancée de Roland, ne se montre un instant que pour mourir, mais en nous laissant le souvenir d'une apparition délicieuse, qui nous fait rêver et deviner ce que nous ne voyons pas.

On a pu s'étonner que Roland n'ait jamais parlé de sa fiancée; qu'à sa dernière heure il n'ait pour elle ni un mot ni un souvenir, alors qu'il se rappelle la douce France et le *riche Empereur*. L'amour, dans nos vieilles chansons de geste, paraît un sentiment inférieur réservé aux femmes. Ce sont elles qui font les avances auprès des guerriers. Plus tard la femme prendra sa revanche, envahira et remplira de sa présence, de ses passions, de ses importunités ou de ses folies nos romans de chevalerie et même parfois nos chansons de geste. Dans la *Chanson des Saisnes*, les exploits amoureux de la reine Sebile tiennent plus de place que les prouesses guerrières de son mari, le terrible Witikind.

Dans les *Niebelungen*, Chriemild et Brunehild, ces deux amantes sanguinaires, transformées en furies, animent et colorent le poème de leurs rivalités et de leurs vengeances. Rien de semblable dans la *Chanson de Roland.* Les hommes seuls avec leur énergie, leur courage, leurs mâles vertus, suffisent à soutenir l'honneur et le fardeau de l'épopée.

V

Après avoir consacré une assez longue étude à notre vieux poème national, il nous suffira de rappeler brièvement les métamorphoses diverses par lesquelles il a passé en France et à l'étranger. Associé à cette légende poétique de Charlemagne, dont M. G. Paris nous a retracé l'histoire, Roland suit partout son oncle dans ses pérégrinations, et jusque dans ce voyage plaisant et fabuleux de Jérusalem et de Constantinople où ni l'un ni l'autre ne sont jamais allés. Il partage avec lui l'honneur des imitations et des transformations que lui impose la poésie scandinave en Suède, en Danemark, en Islande. L'Espagne de son côté dresse en face de notre Roland son Bernard del Carpio, héros imaginaire né de l'orgueil national, et, tout en chantant ses prétendues victoires, remplit son *Romancero* du nom de nos Preux. L'Italie surtout s'attribue la meilleure part de notre héritage épique, en recueillant dans ses *Reali di Francia*, comme dans un immense réservoir, presque toutes nos chansons carlovingiennes, et consacre au désastre de Roncevaux le VIIe livre, intitulé *Spagna.* Dante, tout plein des mêmes souvenirs, place Roland dans son paradis avec les saints, les justes, les sages, et précipite Ganelon au fond de l'Enfer, dans le cercle des traîtres. A l'aurore de la Renaissance, la vieille légende tombe entre les mains d'une nouvelle génération de poètes italiens humoristes et fantaisistes, railleurs et conteurs, comme Pulci, Boïardo, l'Arétin, l'Arioste, qui l'ornent et l'enluminent de toutes les grâces de l'esprit et même du génie, mais en l'altérant profondément. On voit naître alors l'*Orlandino*, l'*Orlando innamorato*, l'*Orlando furioso*, c'est-à-dire tout autre chose que l'austère et grave champion, le chevalier chré-

tien de l'antique chanson de geste. Il est devenu charmant, mais il a cessé d'être sublime. Le titre seul de ces créations aimables et folâtres dit assez quelles métamorphoses il a subies. C'est sous cette forme nouvelle et après avoir traversé encore les fadeurs galantes de l'*Aminte*, du *Pastor fido* et de l'*Astrée*, que Roland, oublié depuis longtemps dans sa propre patrie, reparaît, grâce à l'opéra de Quinault et de Lulli, devant ce public français du XVIIe siècle si dédaigneux du moyen âge, de tout ce qui sentait le gothique ou le gaulois. Dans le siècle suivant, un *médiéviste* amateur, le comte de Tressan, croyait nous rendre la *Chanson de Roland* en composant une romance demi-guerrière et demi-galante, d'un style troubadour comme la complainte du *Jeune et beau Dunois.*

Le XIXe siècle, qui a le sens et le respect du passé, au moins en littérature et en histoire, après avoir exhumé le manuscrit d'Oxford, a fait revivre, non pas seulement par l'érudition et la critique, mais encore par l'imagination, cette grandiose et poétique figure de Roland dans son admirable simplicité. C'est à l'école romantique que revient cet honneur. L'un des premiers, Alfred de Vigny, du haut de la tour solitaire où se plaisait sa muse chaste, grave et mélancolique, a recueilli l'écho lointain du cor d'ivoire au fond des gorges de Roncevaux; il a vu les ombres des preux lui apparaître :

Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans la sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

Malgré certaines notes pastorales plutôt que guerrières, malgré la transformation de Turpin l'évêque batailleur en homme d'Église pacifique, tenant en main les saintes amulettes au lieu de cette vaillante épée qu'il maniait si bien, on croit entendre encore la voix retentissante de Charlemagne dans ces vers :

Malheur ! c'est mon neveu : malheur ! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers ! Repassons la montagne !
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne !

Depuis, Victor Hugo à son tour s'est emparé de cette légende : il en a pris un morceau, et y a laissé sa fière et magistrale empreinte. Avec cette prodigieuse puissance d'imagination qui lui permet d'évoquer et de rendre vivantes les grandes figures du temps passé, il a taillé et sculpté son Roland d'un rude ciseau, en traits gigantesques, dans le granit de *la Légende des siècles*. Il a célébré le fameux duel de Roland et d'Olivier, fragment détaché du poème de *Girart de Viane*, véritable quartier de roc épique fruste, rugueux, oublié, mais que la main du maître a rajeuni et façonné de nouveau. Le *Mariage de Roland*. tel est le titre de cette pièce *moulée sur le masque des siècles*, comme il le dit lui-même. Maintenant, il faut bien l'avouer, un pastiche, si habile, si heureux qu'il soit, est toujours une œuvre tant soit peu artificielle. La pièce est largement et hardiment découpée sur le vieux fond épique. Les qualités maîtresses du poète s'y trouvent avec ses défauts : la naïveté trop recherchée tournant à la prétention, le grandiose outré à l'invraisemblance, la noblesse des sentiments et des paroles à la jactance et à l'emphase plus espagnole que française : ces héros géants, en plaisantant comme Polyphème, tombent parfois dans des enfantillages solennels. Mais en somme l'impression générale est grande, forte et belle. On se sent transporté dans un monde supérieur, où les cœurs comme les corps dépassent la taille ordinaire, sur ces hautes cimes du sublime où la vulgarité n'atteint pas. Les deux champions sont aux prises depuis cinq jours dans une île du Rhône sous les murs de Viane, luttant corps à corps, Olivier pour son oncle Girart, Roland pour Charlemagne :

Ils se battent — combat terrible! — Corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts :
Ils sont là seuls, tous deux, dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune.
. . . .
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux casques dont les trous laissent voir de la flamme.
. . . .
Or de ces deux enfants qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Faut-il citer quelques inexactitudes, quelques anachronismes naïfs comme ceux que nos vieux trouvères se permettent si volontiers, et que le poète moderne s'amuse à renouveler dans ses fantaisies épiques? Telle est cette description du bouclier d'Olivier :

> Sur sa targe est sculpté Bacchus fesant la guerre
> Aux Normands, Rollon ivre et Rouen consterné,
> Et le dieu souriant par des tigres traîné.

Ce bouclier nous semble bien païen et plus contemporain de la Renaissance que du moyen âge. Et puis Roland a-t-il jamais connu Rollon, le chef normand qui épousera plus tard la fille de Charles le Simple? Mais ce sont là des licences poétiques où l'histoire n'a rien à voir. L'auteur n'en a pas moins ressaisi l'esprit du temps, et admirablement exprimé cette ivresse du combat, que nous signalions tout à l'heure dans l'ancien poème, comme une sorte de délire sacré.

> Le combat les enivre : il leur revient au cœur,
> Ce je ne sais quel Dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
> Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
> Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

A force de grandir les personnages, V. Hugo arrive parfois à dépasser la note épique, lorsqu'il nous montre Roland et Olivier jetant leur épée dans le fleuve, et s'amusant l'un à déraciner un chêne, l'autre un orme, pour continuer le combat à coups de bâton. Ici le poète sort du cadre sévère de l'épopée pour se jeter dans le fantastique, sur les pas de Boïardo et de l'Arioste. Mais l'ensemble du morceau n'en est pas moins d'un merveilleux effet. V. Hugo, si riche de son propre fonds, a montré quel parti on peut tirer des vieilles sources trop négligées de notre épopée nationale. Aussi son exemple n'a-t-il pas été perdu.

Au lendemain de nos désastres, un autre poète, moins richement doué sans doute et moins puissant, mais au cœur noble et généreux, Autran, le chantre des paysans, des soldats et des marins, évoquant les souvenirs héroï-

ques du passé et y cherchant, comme nous, une consolation aux tristesses du présent, ajoutait à sa gerbe poétique la *Légende des Paladins*, petit rameau détaché de la *Légende des siècles*, imitation ou traduction libre des chansons de geste.

C'est ainsi qu'il nous décrit à son tour les gorges de Roncevaux, ce théâtre d'un *merveilleux dommage*, comme disait le trouvère :

Les défilés sont noirs qui vont, par la montagne,
De la terre de France à la terre d'Espagne :
Les rocs amoncelés et droits comme des murs
Font des coudes étroits, des corridors obscurs,
Où celui qui s'engage à travers la broussaille
Hésite à chaque pas, voyageur qui tressaille.
Il voit au pied des monts que le temps a minés,
A droite, à gauche, il voit des blocs déracinés,
Des quartiers de granit dont l'arête s'émousse,
Et les vieux sapins morts étendus sur la mousse.
Il songe à ces combats affreux des premiers temps.

Combats affreux ! Un mot que le vieux trouvère n'eût jamais employé ; il s'écrierait plutôt avec Olivier :

Notre bataille est belle !

Ce mot suffit pour faire comprendre la différence des deux époques.

Autran a paraphrasé avec plus d'élégance que de force la dernière lutte, l'agonie et la mort de Roland, le retour de Charlemagne qui trouve encore ici le temps de recueillir les dernières paroles de son neveu expirant. En somme le récit primitif reste plus simple, plus vrai, plus touchant que celui du poète moderne. Après l'arrestation de Ganelon que l'Empereur livre aux goujats, la pièce se termine par l'apothéose de Roland, dont saint Michel et l'ange Gabriel emportent le gantelet au ciel :

Or pendant ce temps-là, du côté de l'aurore,
Deux anges dans les airs montaient, montaient encore.

Épris de l'auguste légende, le poète essaye d'en recueillir les

fragments comme autant de joyaux précieux pour les polir de nouveau. C'est ainsi qu'il reprend la peinture du combat où Olivier, aveuglé par le sang, et frappant de droite à gauche, heurte son ami ; la grande scène de la bénédiction donnée aux cadavres des preux que Roland a rassemblés autour de Turpin mourant ; enfin ce délicieux épisode de la belle Aude qu'il gâte aussi en essayant de l'enjoliver. Il nous la montre dans l'attitude d'une reine, le front couronné d'un cercle de rubis, présent de son fiancé,

Après qu'il eut d'un roi brisé le diadème.

Elle déclame avant de mourir, comme toute héroïne de roman et de théâtre :

Je meurs, soutenez-moi, dit-elle à ses suivantes.
Avec leurs bien-aimés que d'autres soient vivantes !
Moi qui n'ai plus le mien, je le suis au tombeau.
C'était le plus vaillant et c'était le plus beau !
Quelle était sa fierté, sa bravoure ! sa grâce !
De quel air triomphant il portait la cuirasse !
Que n'ai-je pu, Roland, m'en aller avec toi !
Maintenant je te suis : veux-tu toujours de moi ?

Dernière pointe galante, à laquelle nous préférons le mot simple de la vieille chanson :

Perd la couleur et tombe aux pieds de Charles,
Soudain est morte [1] !...

Un autre poète comtemporain, M. Henri de Bornier, dans sa *Fille de Roland*, ramenait, sur la scène du Théâtre Français, le fantôme du traître Ganelon bourrelé de remords, pour nous venger de Metz et de Sedan.

Au souffle du vieux poème, il a retrouvé des accents

1. Victor Hugo nous semble en avoir bien mieux reproduit l'effet dans la *Fiancée du timbalier* :

Elle tomba froide et mourante :
Les timbaliers étaient passés.

vraiment héroïques pour célébrer, par la bouche de Gérald, les deux épées de France :

Roland eut *Durandal*, Charlemagne a *Joyeuse*,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Durandal a conquis l'Espagne,
Joyeuse a dompté le Lombard ;
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : Voici ma part !

Toutes les deux ont par le monde
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu ;
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu [1] !

Enfin Mermet associait de nouveau, après Quinault, sous une forme plus grave et plus austère, la grande ombre de Roland aux magnificences de notre opéra moderne. Y a-t-il dans le monde beaucoup de poèmes et de légendes qui puissent se flatter d'une telle durée et d'une telle puissance sur les imaginations ?

Née sous la double influence des souvenirs rétrospectifs de Charlemagne et du mouvement prochain des croisades, unissant et combinant les inspirations des deux époques, la *Chanson de Roland* ouvre l'ère du cycle carlovingien et nous offre le premier jet naturel et spontané de notre épopée nationale. Ce jet va s'étendre, se développer et s'épanouir en une nouvelle floraison de chansons de geste, où l'histoire s'allie aux fictions de la poésie, et s'y noie trop souvent.

1. Acte II, scène v.

CHAPITRE III

CYCLE CARLOVINGIEN (*Suite*)

GUILLAUME AU COURT NEZ

Bataille d'Aleschans. — La Visite au Roi Louis. — Rainouart au Tinel.

I

La *Chanson de Roland* nous a fourni le plus ancien et le plus beau modèle du genre épique, le type le plus idéal de la bravoure chevaleresque, du sacrifice et du dévouement à son pays. Il est cependant un autre poème et un autre héros dont la renommée balance au moyen âge celle du poème et du héros de Roncevaux : nous voulons parler de *la Bataille d'Aleschans* et de *Guillaume au Court Nez*. — *Aleschans*[1], *Roncevaux*, deux noms qui sont alors dans toutes les mémoires, dans toutes les bouches et sur toutes les vielles. Par une étrange coïncidence, ces deux œuvres sont consacrées à célébrer la mémoire d'un grand désastre national. Le titre même l'indique : *la Bataille d'Aleschans* ou *la Grande Destruction*[2]. Mais c'est là encore une de ces défaites plus nobles et plus glorieuses que bien des victoires. Si l'on a dit avec raison que le plus beau spectacle en ce monde est celui de l'honnête homme malheureux luttant contre l'infortune, l'aspect de ces deuils et de ces malheurs publics qui atteignent toute

1. Ou Aliscamps (*Elysii campi*).

2. Wolfram d'Eschenbach dit aussi : « On peut bien appeler cette bataille une tuerie, si l'on veut choisir le vrai mot ».

une nation et que le courage d'un seul suffit parfois à immortaliser, a bien aussi sa noblesse et sa poésie. Ainsi l'avait compris l'âme patriotique de nos vieux trouvères, en célébrant le grand deuil de Roncevaux et d'Aleschans.

Au milieu de l'immense et confuse végétation de l'épopée carlovingienne, le poème d'Aleschans[1] se détache comme la *Chanson de Roland.* Il est la maîtresse pièce d'un vaste cycle qui ne comprend pas moins de cent vingt mille vers, et dont Guillaume au Court Nez est le héros principal[2]. Le cycle particulier de Guillaume comprend six ou sept poèmes : 1° *le Coronement Looys*; 2° *le Charroi de Nismes*; 3° *la Prise d'Orange*; 4° *le Covenans Vivien*; 5° *la Bataille d'Aleschans*; 6° *le Moniage Guillaume.*

Ce personnage appartient en même temps à l'histoire réelle et à la légende ou à la fable. Il apparaît revêtu d'une double gloire militaire et religieuse, et chargé de nombreux surnoms. Pour les uns, c'est Guillaume d'Orange, Guillaume Fierebrace, Guillaume au Court Nez; pour les autres, saint Guillaume de Gellone, saint Guillaume du Désert. Cette alliance des deux gloires est du reste fréquente au moyen âge. Rappelons-nous les héros martyrs comme Roland, les évêques barons comme Turpin. L'existence historique de Guillaume est encore mieux établie et mieux connue que celle de Roland. Éginhard, la *Chronique de Moissac*, les *Annales de Fulde*, les *Acta sanctorum*, l'*Histoire ecclésiastique* d'Orderic Vital nous parlent de lui et attestent son immense célébrité. Comme Roland, Guillaume était devenu l'objet des chants populaires. *Vulgo canitur a joculatoribus de illo cantilena, sed jure præferenda est relatio authentica*, dit Orderic Vital, au XIe siècle. Ce qui confirme à la fois la popularité du héros et le fonds solide de la légende aux yeux des contemporains. Le même historien ajoute que Gérold, clerc d'Avranches et chape-

1. Voir le *Poème d'Aleschans* publié par M. Jonckbloet.

2. Bien que Guillaume d'Orange appartienne à la *geste* ou famille de Garin de Montglane, en vertu d'une généalogie artificielle créée par les trouvères, nous avons cru pouvoir rattacher au Cycle Carlovingien les deux poèmes d'*Aleschans* et d'*Aymeri de Narbonne*, où le souvenir du grand empereur et de sa famille est encore si vivant. D'ailleurs, Guillaume n'est-il pas un lieutenant de Charlemagne, le vassal fidèle et le soutien de l'Empire défaillant?

lain d'un compagnon de Guillaume le Conquérant, prenait pour texte édifiant l'exemple du saint athlète Guillaume.

Le saint athlète, c'est-à-dire le champion de la cause nationale et chrétienne, voilà ce que le peuple aimait et vénérait surtout dans Guillaume. Roland représente cet esprit d'expansion et de conquête, vagabond et aventureux, particulier à la race française, dont on a pu dire comme des anciens Gaulois : *Gens bello fere totum orbem pervagata.* Il énumère avec orgueil les provinces, les royaumes que son épée a donnés à Charlemagne ; il vit et meurt en conquérant, couvrant de son cadavre victorieux cette terre d'Espagne que les Maures lui ont abandonnée, même à son dernier soupir.

Guillaume représente surtout le génie patient et opiniâtre de la résistance à l'invasion : il est l'épée et le bouclier de la France méridionale contre les Maures. Même quand il passe en Italie, c'est encore pour protéger le Pape contre l'invasion. Quand il va défendre Paris contre Isoré, c'est encore l'invasion qu'il s'agit de repousser.

L'invasion est un fléau qui s'est reproduit plus d'une fois dans notre histoire, au Midi comme au Nord. Arabes d'Espagne, Normands de Scandinavie, Allemands, Anglais, Espagnols se sont rués sur cette riche terre de France comme sur une proie bonne à ravir et à piller. La France n'en a pas moins duré, ici refoulant l'envahisseur, là le dévorant et l'absorbant dans sa propre nationalité. Elle a subi bien des mutilations. Les Arabes ont occupé l'Aquitaine et la Provence ; les Normands lui ont pris la Neustrie qu'ils ont gardée, mais pour devenir bientôt plus Français que les petits-fils de Mérovée et de Clovis. Les Anglais lui ont enlevé le Poitou, le Rouergue, l'Agenais, le Languedoc, l'Ile-de-France, et sa capitale même un moment. Les Espagnols ont été durant des siècles maîtres de l'Artois, des Flandres, de la Franche-Comté. Un matin, au lendemain de Pavie, Charles-Quint a osé revendiquer la Bourgogne, comme d'autres ont réclamé depuis l'Alsace et la Lorraine. Les tronçons un moment séparés se sont réunis, et sauront se réunir encore par la sympathie, par la communauté d'idées et d'intérêts, par ce fluide invisible et tout-puissant qui rattache les âmes aux âmes mieux que tous les

fils électriques, et qui est le premier lien des nations.

Pourquoi Guillaume au Court Nez est-il un héros si populaire, si adoré, et comme guerrier et comme saint, dans toute la France méridionale? C'est qu'il a été par-dessus tout le champion de la nationalité française contre l'étranger.

La bataille d'Aleschans, comme l'embuscade de Roncevaux, est un fait réel, positif, emprunté à l'histoire et embelli par la poésie. La *Chronique de Moissac*, les *Chroniques arabes*, les historiens du Languedoc cités par dom Vaissette, parlent tous d'une grande invasion des Sarrasins dans le midi de la France en l'an 793. Tandis que Charlemagne était sur les bords du Danube, et le jeune roi d'Aquitaine Louis en Italie, Hescham, sultan de Cordoue, qui venait de succéder à son père Abderame (le Desramé de la chanson), proclamait la guerre sainte et lançait deux armées, l'une contre les chrétiens des Asturies, l'autre contre les chrétiens de France. Les Sarrasins brûlaient les faubourgs de Narbonne, emmenaient captifs un grand nombre d'habitants et s'avançaient sur Carcassonne. Au milieu de l'effroi général, Guillaume, comte et gouverneur de Toulouse, organisait la défense avec ce qui lui restait de soldats, appelait à lui tous les comtes voisins, et venait pour arrêter le torrent des envahisseurs à Villedaigne, sur les bords de l'Orbieux. C'est là le nom historique de la bataille. Les chrétiens furent vaincus et tués en grand nombre, nous dit la Chronique : *Ceciditque maxima pars in ipso die ex populo christiano* [1]. Guillaume, après des prodiges de valeur, abandonné des siens, et restant seul sur le champ de bataille, fut obligé de céder la place à l'ennemi, qui ne poussa pas plus loin son incursion et reprit le chemin de l'Espagne avec son butin.

La poésie s'emparant de ce fait historique en a conservé le fond, mais en a changé la date et le lieu. Elle l'a placé sous le règne de Louis le Débonnaire, mettant en opposition la valeur héroïque du vassal et la faiblesse du suzerain. D'un autre côté, elle a transporté l'action de Villedaigne aux Aleschans pour lui donner un théâtre plus mémorable et plus solennel. Les Aleschans ou Aliscamps sont en effet

1. Voir *Chronique de Moissac.*

le *Campo Santo* de la France méridionale. Aujourd'hui encore le voyageur qui s'arrête à Arles, après avoir visité les Arènes, le Théâtre romain et l'église Saint-Trophime, ne manque guère de faire son pèlerinage aux Aliscamps ou Champs Élysées en prenant le mot dans son acception primitive, qui signifie la demeure des ombres et des morts. Là se trouvent réunis les souvenirs des âges païen, chrétien, et chevaleresque. La petite église de Sainte-Marie ou de Saint-Honorat qui s'élève dans ce champ sacré était jadis un temple de Diane. Les pierres tumulaires qui couvrent le sol ont abrité dans leur dernier sommeil les préteurs, les édiles et les consuls romains; puis les chrétiens martyrs des premiers siècles; puis les héros de la croisade contre les Maures, les compagnons de Roland, de Vivien, de Guillaume au Court Nez, de Girart de Roussillon, etc. Les imaginations naïves du moyen âge croyaient voir errer sur ces tombes, à certaines heures de la nuit, les spectres imposants des preux : on y apercevait même aussi, disait-on, des génies malins et moqueurs, appelés *Hellenequines* ou *Mesnie Hellequin*. Tout un merveilleux fantastique planait autour de ce lieu consacré par tant de souvenirs.

L'honneur et le bonheur suprêmes étaient d'aller reposer après sa mort sous cette terre bénie. « Jusqu'au XIIe siècle, nous dit Marchangy dans *Tristan le Voyageur*, les habitants des deux rives du Rhône mettaient leurs morts dans un tonneau enduit de poix avec une boîte scellée, où était l'argent destiné aux funérailles. Le tonneau, abandonné au courant, était arrêté sur le rivage d'Arles par des commissaires qui, moyennant la somme servant de passeport, faisaient ensevelir les cadavres dans les Éliscamps. » Cette entreprise de pompes funèbres constituait sans doute pour le clergé un assez beau revenu, si l'on en juge par la lettre d'avis que l'archevêque d'Arles, Michel de Morésio, adressait aux ecclésiastiques et âmes pieuses de son diocèse en 1207. Faisant appel à leurs libéralités pour l'entretien de l'église Saint-Honorat et la réparation des murs du cimetière, il énumérait « les détails merveilleux de la vie des saints ensevelis à Éliscamps, la douce quiétude dont on jouissait en ce lieu; comment on avait plus d'une fois entendu résonner sous les voûtes de l'église la voix des anges », indice

du bonheur assuré aux hôtes privilégiés qui peuplaient ce champ de silence et de mystère[1].

Quel champ de bataille pouvait sembler plus poétique et plus grandiose pour des héros chrétiens ? Rien d'étonnant donc que le nom de Villedaigne ait dû le céder à celui d'Aleschans. D'ailleurs plus d'un combat avait été livré sous les murs d'Arles. Les pierres qu'on voyait encore rouges de sang tout à l'entour attestaient le souvenir d'un effroyable carnage :

Del sanc as Turs est li chans sanglanteis,
Encor lo voient li pelerin assez
Qui a Saint Gile ont lor chemin tornez.

De ces rencontres multiples sur plusieurs points de la Gaule méridionale, s'est formée l'idée d'une grande bataille dont Guillaume est resté le héros le plus fameux. Nous avons parlé déjà de ce travail d'englobement et d'agglutination par lequel plusieurs personnages ou plusieurs faits se trouvent réunis et fondus en un type et un fait unique. C'est ainsi que la poésie transforme l'histoire. En effet, comme l'a dit Aristote, l'histoire exprime le particulier, la poésie le général : l'une met en scène des individus et des événements détachés : l'autre peint des caractères, des situations. C'est par là qu'Aristote peut la déclarer plus philosophique et plus instructive au point de vue moral. La guerre de Troie, l'expédition des Argonautes, chantées par les poètes, représentent une longue suite de luttes et de différends entre la Grèce et l'Asie. La bataille d'Aleschans résume en elle plusieurs actions analogues, l'une engagée sur les bords de l'Orbieux, l'autre sous les murs d'Arles, une troisième près de Draguignan. Il en était de même pour Roncevaux et le val de Rubola. Histoire, dates, géographie, tout finit par se rapprocher et se confondre.

Ce caractère collectif est aussi le propre de ce qu'on peut appeler les héros typiques aux proportions grandioses et surhumaines. Ainsi se sont formés les Hercule, les Bac-

1. Cité par M. de Reiffenberg dans son édition de la *Chronique de Philippe Mouskes*.

chus, les Achille de l'antiquité. Ainsi Charlemagne absorbe en lui la gloire de toute la famille des Héristals, de Charles Martel et de Pépin : le neveu de Dagobert et celui de Charles se trouvent réunis dans Roland. Ainsi encore le personnage épique et légendaire de Guillaume au Court Nez, tel que l'a créé l'imagination des peuples et des trouvères, englobe et résume en lui plusieurs personnages réels. Le héros primitif est ce Guillaume, dont il est parlé dans la vie de Louis le Débonnaire et dans les *Acta sanctorum*, porte-enseigne de Charlemagne, gouverneur de Toulouse, tuteur et conseiller du jeune roi Louis d'Aquitaine, opiniâtre champion de la France méridionale contre les Sarrasins, et en même temps fondateur ou bienfaiteur du monastère de Gellone, où il termine sa vie en grande réputation de sainteté, l'an 812. — Un siècle et demi plus tard, un autre Guillaume, comte de Provence, délivre cette province des Sarrasins, auxquels il fait éprouver une sanglante défaite près de Draguignan (975). Étant tombé malade, il appelle à lui son ami Maïeul, abbé de Cluny, et revêt l'habit monastique avant de mourir (992). — De ces deux modèles principaux naîtra d'abord le type idéal de Guillaume au Court Nez[1].

Joignons-y certains traits empruntés à l'histoire des Normands d'Italie, de Robert Guiscard et de Guillaume *Fier à Bras*, fils de Tancrède, et nous comprendrons ainsi nombre d'exploits attribués au Guillaume de la chanson : ses voyages et ses victoires au delà des Alpes, les services qu'il rend au pape, la conquête de la Pouille et de la Calabre, toutes choses dont le premier Guillaume ne s'était jamais douté. Enfin, le double souvenir de Guillaume *Longue Épée*, duc de Normandie, et de Guillaume *Tête d'Étoupe*, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, successivement tuteurs et défenseurs du jeune Louis d'Outre-Mer, fils de Charles le Simple, nous explique le rôle de protecteur joué par Guillaume dans le *Coronement Looys*, et les reproches d'ingratitude adressés par le vassal à son suzerain après le glorieux désastre d'Aleschans. A tous ces Guillaume M. Jonckbloet en ajoute encore

1. Voir dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. II.

un autre, Guillaume de Bezalu, surnommé Trunsus ou Truncus, descendant assez mal famé du grand comte de Toulouse.

Ce que nous étudions ici, c'est moins le Guillaume de l'histoire que celui de la légende. Le premier est mort en 812, le second vit bien au delà : il se trouve mêlé aux agitations et aux intrigues du triste règne de Louis le Débonnaire. Il représente cette heure où la féodalité commence à s'émanciper du pouvoir royal et lui impose ses conditions. Serviteur fidèle de l'empire, élevé dès son enfance à la cour de Charlemagne, il a déjà la parole hautaine et fière du baron indépendant, et lance ses défis à la face du roi dans son palais de Laon. Mais avant d'étudier ce caractère, il nous faut expliquer le sens des divers surnoms dont on l'a honoré.

1° On l'appelle d'abord et le plus souvent Guillaume au Court Nez. Un coup de cimeterre du géant Corsolt, en le défigurant, lui a valu ce nom :

> Mès que mon nés ai un peu acorcié [1],

dit-il lui-même. Le nez coupé était un signe d'infamie : Guillaume en a fait un titre d'honneur. Il est vrai qu'un de ses historiens, Joseph de la Pèze, repousse ce sobriquet de Guillaume au *Court Nez* comme malhonnête, et prétend lui substituer celui de Guillaume au *Cornet*. Nous préférons la vieille tradition consacrée par ces vers :

> Trestuit m'apelent, François et Berruïer [2],
> Conte Guillaume au cort nés, le guerrier.

Homère, pas plus que Phidias, n'eût consenti à mutiler ainsi son héros. Achille camard eût paru impossible à la Grèce. Le moyen âge est moins idolâtre de la beauté physique. Roland, il est vrai, reste beau jusqu'à la mort, même avec ses tempes et ses veines rompues. Mais Guillaume s'est plus usé au contact de la vie : il a tant donné et reçu

1. *Le Coronement Looys*, v. 1150.
2. Gens du Berry

de coups, qu'il en porte la trace sur sa personne. Rappelons-nous le Montluc du xvie siècle, tout couturé, tailladé, déchiqueté par les blessures : Guillaume est de la même famille, de la même race, sauf la taille, qui chez lui est gigantesque.

2° On l'appelle ensuite Guillaume d'Orange, en mémoire de cette ville, sa plus belle conquête, son refuge et sa capitale. C'est à Orange qu'il a trouvé la belle Orable, dont il dispute la main au roi d'Arabie Thibaut, et qui devient chrétienne en l'épousant sous le nom de Guibour. Toute cette partie de la légende romanesque et fabuleuse semble n'avoir rien de commun avec l'histoire. La prise d'Orange se rapporterait plutôt à Guillaume de Provence, qui, après sa victoire de Draguignan, conquit tout le pays voisin[1].

3° Le surnom de Guillaume Fièrebrace, dans lequel on a cru voir une réminiscence du vaillant fils de Tancrède, s'applique tout naturellement au rude adversaire des Sarrasins et au fidèle appui de l'empire. Ajoutons que, parmi les seigneurs du Midi qui restèrent attachés à la dynastie carlovingienne et s'opposèrent à l'avènement de Hugues Capet, on voit figurer un Guillaume Fier à Bras, comte de Poitiers, qui donne sa fille en mariage au roi légitime, et un Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, tous deux émules et héritiers de notre Guillaume.

4° Enfin le nom de saint Guillaume de Gellone ou de saint Guilhem du Désert s'explique par la fondation d'un monastère dans un lieu sauvage et inhabité près de Lodève. Toute une fable merveilleuse est sortie de là, rappelant les combats de saint Guillaume avec le diable. La Thébaïde de Lodève a en lui son saint Antoine, moins pacifique et moins tempérant que le premier. Telle est l'origine du poème intitulé *Moniage Guillaume*, fragment d'épopée sérieuse et comique, dont Rabelais s'est peut-être souvenu.

Nous avons indiqué de quels éléments s'est formé ce personnage multiple. Il nous reste à voir en lui le héros épique. Roland nous est apparu comme le représentant le plus populaire, le plus universel de la chevalerie chrétienne. En le comparant à notre Cid, celui de Corneille, nous avons

1. Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. II.

insisté sur ce caractère à la fois profondément humain et idéal qui a fait de lui un héros cosmopolite accepté par tous les peuples de l'Occident et même de l'Orient. Guillaume au Court Nez est un héros plus local. Sans doute l'Allemagne, par la voix de Wolfram d'Eschenbach, le chantera, elle aussi, comme un des plus glorieux champions de la chrétienté. Mais bien qu'il soit originaire du Nord et célébré par le poète en langue d'oïl, c'est dans le Midi surtout, de la Loire aux Pyrénées, que s'étend le champ de sa popularité et de ses exploits. Le terrible batailleur a provoqué autour de son ombre et de son nom une véritable passe d'armes entre les savants. Le Nord et le Midi se disputent l'honneur de l'avoir vu naître. D'un côté Fauriel et Raynouard, de l'autre P. Paris, Layard, V. Le Clerc, Magnin, font assaut d'érudition. Le Nord finit par l'emporter. Dom Vaissette, dans son *Histoire du Languedoc*, démontre cette origine en citant le biographe de Guillaume, à propos d'un voyage que celui-ci fit à la cour de Charlemagne avant de se retirer à Gellone. « Causa exstitit ut ipse accitus *natale solum* patruique consulatus, imo sui, hæreditatem reviserit. »

Dans le poème du *Charroi de Nismes*, le héros s'en allant vers le Midi s'écrie : « O doux vent, qui nous arrive d'Orléans, de Chartres et de Beauvais, que le Dieu du ciel te bénisse! là sont les vrais amis que je crains de ne plus revoir. »

Vers douce France a son vis retorné;
Un vent de France lou fiert emmi le nez;
Ouvre son sein, si l'en laist plein entrer.

Guillaume est donc bien, comme l'a reconnu Wolfram lui-même, le meilleur des Français, et la France alors est plutôt au nord qu'au midi.

On peut dire de lui qu'il est un personnage *sui generis*, ne ressemblant ni à Roland, ni à Olivier, ni à Turpin, ni à Naimes de Bavière. Bien qu'il les ait en réalité tous vus et connus dans sa jeunesse, qu'il ait pu s'instruire à leur école, il appartient à une autre époque, à la seconde génération des héros carlovingiens. Un intervalle historique de quinze ans seulement sépare la bataille de Roncevaux

de celle d'Aleschans. Mais les héros et les poèmes sont à une bien autre distance. La forme même des ouvrages sur Guillaume et sa famille indique cette différence de dates. La langue est devenue déjà plus souple et plus flexible, la rime a remplacé l'assonance, fait important qui nous annonce la seconde période de la chanson de geste, et nous reporte à la fin du xiie et au commencement du xiiie siècle, presque cent ans après la *Chanson de Roland*[1].

Roland nous a offert l'image idéale et grandiose du héros dans sa candeur et sa simplicité primitive, héros tout d'une pièce dont l'âme est droite, unie et claire comme son épée. L'idée du devoir et le sentiment de l'honneur suffisent pour la remplir et la diriger. Il ne connaît ni subterfuges, ni ruses, ni expédients. Le caractère de Guillaume est plus complexe et plus moderne. Le rude jouteur est en même temps un homme avisé et fécond en ressources. Le Guillaume de l'histoire lui-même n'est pas seulement un grand homme de guerre comme Roland, mais un administrateur, un politique, un diplomate, ayant à lutter contre l'humeur légère et indocile des populations gasconnes, contre les imprudences et les faiblesses du jeune roi Louis, que son père Charlemagne a placé à la tête de l'Aquitaine. Ailleurs, nous avons comparé Roland à l'Achille d'Homère et Olivier à Hector : Guillaume rappellerait plutôt Ulysse et Diomède, les héros politiques et rusés, autant que braves, avec une pointe de gaillardise et de jovialité qui sent un peu le terroir gascon, la patrie de Montluc et de Henri IV. A la franchise, à la loyauté, aux fiers instincts du guerrier qui consent à être le porte-étendard, mais non le chambellan de l'Empereur, se mêlent les calculs de la politique, les finesses de la stratégie, l'art des expédients. Il se déguise en marchand pour entrer dans Nîmes et s'en emparer par surprise. Ailleurs, après avoir vaincu et tué le chef sarrasin Aérofles, il lui prend son cheval et se couvre de son armure pour traverser l'armée ennemie.

Roland refusait de corner pour appeler à son aide ; Guil-

1. Diez ne croit pas que la rime atteste une époque plus récente ; il la trouve déjà dans le poème d'Alexis au xie siècle. Mais ce n'est là qu'une exception.

laume n'a pas de ces scrupules. Quand on apprend l'arrivée des rois sarrasins Marsile et Galifre marchant sur Rome avec des forces considérables, Guillaume, chez qui la valeur n'exclut pas la prudence, est d'avis d'envoyer vers Charlemagne pour réclamer son secours. Il cède enfin aux supplications du pape et se décide à combattre et à vaincre le géant Corsolt[1]. Roland a toute l'ivresse et la confiance illimitée de la jeunesse : il n'a jamais connu que la victoire. Guillaume a éprouvé les déboires et les amertumes de la défaite ; il sait que le courage ne suffit pas toujours pour triompher. Malgré sa bravoure, il n'hésite pas à fuir. Quand il arme chevalier son jeune neveu Vivien, le bouillant néophyte s'écrie avec la présomption propre à son âge : « Par devant vous et par devant dame Guibour, ma tante... et par devant tous ces pairs, je promets à Dieu, qu'ayant une fois endossé le haubert et lacé le heaume sur ma tête, je ne fuirai de mon vivant devant personne qui soit né[2]. » — « Neveu, dit Guillaume, vous ne me durerez guère. Il n'y a, sachez-le, en tout le monde, homme qui puisse faire ce que vous promettez.

Vos estes junes, lessiez tiex foletez.

Quand vous entrerez en bataille, croyez-moi, beau neveu, reculez où besoin sera et revenez. Je n'attends pas la mort, quand je puis l'éviter. Celui qui s'oublie est un vrai musard, et la fuite est bonne qui sauve le corps :

Bon est la fuie dont il cors est sauvez. »

Guillaume peut parler ainsi sans que personne ait le droit de l'accuser de couardise. Il a fait ses preuves de bravoure, et il les fait encore dans sa belle retraite d'Aleschans à travers l'armée sarrasine, quand il a vu tomber ou fuir autour de lui tous les siens. Par sa taille et sa force prodigieuse, il semble un saint Christophe guerrier, étayant de sa solide épaule l'empire chancelant sous la main du faible Louis le Débonnaire. C'est dans cette attitude qu'un poète latin du temps, Ermoldus Nigellus,

1. *Le Coronement Looys.*
2. *Le Covenans Vivien.*

nous montre le jeune roi d'Aquitaine, au siège de Barcelone, s'appuyant sur l'épaule de son fidèle conseiller :

. . . . Humeris fortasse recumbens
Willelmi comitis.

Pourtant son dévouement monarchique est moins absolu, moins entier que celui de Roland. Il n'épargne pas, lui non plus, sa chair ni son sang, quand il s'agit de servir l'empereur; mais il gronde, murmure et menace parfois le suzerain coupable d'ingratitude. En traversant les régions vagues et fantastiques de la légende, cette physionomie de Guillaume, moins pure, moins belle, moins simple que celle de Roland, se complique, se surcharge de traits bizarrement associés, rappelant à la fois Hercule et frère Jean des Entommeures, en compagnie du géant Rainouart, un ancêtre de Caliban. Il arrive à former un de ces types multiples et complexes comme les aimait Shakespeare. Mais nous ne prétendons pas suivre Guillaume à travers toutes ses métamorphoses. C'est le héros d'Aleschans que nous voulons faire connaître avant tout : voyons-le donc en action dans la mêlée.

II

Le poème d'*Aleschans* débute de la façon la plus vive, la plus soudaine et la plus originale. Dès le premier vers, nous sommes en pleine tuerie :

A icel jor que la dolor fu granz
Et la bataille orrible en Aleschans.

La lutte est engagée, les chrétiens écrasés, Vivien blessé, expirant, quand Guillaume paraît. Le sang coule à flots :

Desor la terre coroit à rut li sans.

Le récit s'ouvre par le tableau du champ de bataille

couvert de cadavres, rempli de tumulte, de confusion, des cris et des hurlements des combattants et des mourants

> Les cris puet on de cinq liües oïr.

C'est au milieu de ce vacarme effroyable qu'arrive Guillaume avec les vingt mille hommes qu'il amène d'Orange. Tout d'abord il s'est mis à l'œuvre, taillant, hachant, découpant les Sarrasins autour de lui, avant d'avoir pu rejoindre son neveu. Cependant Vivien l'attend avec impatience près de l'Archant[1] :

> Oncle Guillaume, car me venés aidier!

Frappé de sept coups d'épieu, le ventre ouvert, les entrailles pendantes, il sent que sa dernière heure approche :

> Dame Guibor, ne me verrés entier;
> Près est ma fin, ni a nul recovrier[2].

La mort de Vivien est le premier épisode tragique du poème : ce début a quelque chose d'étrange, d'inusité. Qu'on se figure un drame commençant par la mort d'un héros au premier acte. Rien de plus contraire aux règles, à l'usage, ce semble, et pourtant un tel coup de théâtre peut être aussi d'un grand effet. Témoin la *Mort de Pompée* dans Corneille. N'oublions pas d'ailleurs que Guillaume est ici le personnage principal. Vivien, malgré sa bravoure, s'éclipse et s'efface devant son oncle.

Rien de plus dramatique, de plus touchant que cette agonie suprême. Même après avoir vu mourir Roland, Olivier, Turpin, et en dépit des ressemblances et des rapprochements inévitables, on s'intéresse au trépas du jeune héros. Ce n'est plus un Achille ni un Hector, c'est le Pallas de Virgile, l'adolescent tout enivré encore des ardeurs du baptême chevaleresque et des fureurs de la guerre, voyant toutes ses espérances de conquête, tous ses rêves de gloire brisés par une fin prématurée.

1. Arles.
2. Recours.

Viviens est desoz l'arbre en l'Archant [1],
Dejoste mer, per devers un estanc,
A la fontaine dont li ruit sunt bruiant.
Li oil li troblent, sa color vet perdant,
Tot a le cors et son elme sanglant;
Li sans li chiet, qui du cors li descent.

Tandis que se prolonge la lente et douloureuse agonie de Vivien, Guillaume est toujours aux prises avec les Sarrasins : il voit se reformer sans cesse autour de lui le cercle infernal de ses ennemis :

Mès de païens est la terre vestie.
Trop en i a, li cors Deu les maudie!

Il a beau entasser les cadavres, la gent maudite se renouvelle comme par enchantement.

Déjà les sept comtes, neveux ou petits-neveux d'Aymeri ont été tués ou faits prisonniers : des vingt mille hommes qu'il avait amenés d'Orange, presque tous ont succombé ou disparu. Guillaume va rester seul. Alors, comprenant que la lutte est impossible, il songe à battre en retraite et à sauver sa vie, dont le sacrifice est désormais inutile. Il ne s'y résigne pas sans peine et sans maudire les Sarrasins de tout son cœur :

Mar [2] des putains, tant en ont chaelez [3] !
Pis des glotons qui les ont engendrez!
Biau sire Dex, de ma vie pensez!

Ici commence le récit de cette glorieuse retraite, de cette fuite triomphante restée dans la mémoire de tous comme un des épisodes les plus grandioses et les plus fabuleux des temps héroïques. Rappelons-nous la retraite de Ney après le désastre de Moscou; le maréchal à pied, cheminant à travers les neiges, un fusil à la main, avec une poignée d'hommes harcelés par des nuées de Cosaques, tel que nous le peint Ségur dans son histoire

1. Arles, ou plutôt territoire d'Arles : terre d'Argence (Argenteus ager). Voir Jonckbloet, t. II, p. 59.
2. Mal soit.
3. Enfantés.

et Yvon dans son tableau. C'est à coup sûr la plus belle page de la vie de celui qu'on appelait *le Brave des Braves*. Ainsi entre toutes les actions de Guillaume, la déroute et la fuite d'Aleschans est restée la plus éclatante et la plus fameuse.

Le caractère du héros s'y révèle tout entier tel que nous l'avons décrit déjà, avec ce mélange de bravoure et d'habileté, d'audace et de réflexion, d'impétuosité et de sang-froid, de franchise et de ruse : se dégager seul du milieu d'une armée ennemie qui le cerne de toutes parts, est un problème difficile. Un premier obstacle se présente : Beaucent, son fidèle coursier, harassé de fatigue, semble ne plus pouvoir marcher. C'est à lui que Guillaume s'adresse comme à un vieux compagnon dont il réclame un dernier service, en lui promettant pour la peine une belle et bonne récompense. Dialogue touchant et naïf, où le héros parle à son cheval comme à un confident et à un ami. Dans Virgile, le farouche Mézence, l'ennemi des hommes et des dieux, n'a gardé qu'un ami fidèle, son cheval Rhébus. Il lui fait ses derniers adieux en mourant :

Rhœbe, diu (res si qua diu mortalibus ulla est)
Viximus.

Le discours de Guillaume est plus simple et plus gai ; disons aussi plus à la mesure d'un cheval :

Cheval, dit-il, *trop par* estes lassés !
Se vos fussiez quatre jors séjornés,
Jà me refusse aux Sarrazins meslés ;
Mès, jel voi bien, aidier ne me poés.

Et lui caressant doucement les flancs d'une main et d'une voix affectueuse, il le remercie de ses services passés :

De vo servisce vos rens mercis et grés.

Quel malheur de ne pouvoir encore les réclamer! S'il était capable de ramener son maître à Orange, il aurait deux mois de repos complet, de l'orge vannée à foison, il boirait dans des seaux d'or, et sa litière de paille fraîche serait renouvelée quatre fois le jour. Guillaume, en habile

homme, mêle les promesses positives au sentiment. Son noble coursier l'a compris :

> Beaucent l'oï : si a fronchié le nés,
> Ausi l'entent com s'il fut hom senez [1].
> La teste crolle [2], si a des piez hoez [3],
> Reprent s'alaine, tost est revigorez.

L'homme et le cheval ont repris force et courage en même temps. Tous deux se dirigent pleins d'espoir vers Orange. Mais à chaque instant la route se trouve barrée par les Sarrasins. La fuite ou la retraite ne peut s'acheter qu'au prix de luttes et de victoires continuelles. Ce n'est point une, mais dix, mais vingt batailles qu'il faut livrer et gagner. Ces petits combats séparés sont une image assez exacte de cette résistance patiente et opiniâtre opposée durant deux siècles par les seigneurs et les populations du Midi aux masses compactes de l'invasion musulmane.

Guillaume use de manœuvres et de ruses ; il tourne et retourne en tous sens par les monts et les vallées, évitant l'ennemi quand il peut, acceptant la lutte quand elle est inévitable, et se frayant un passage le fer au poing. Un moment, après avoir abattu le chef sarrasin Tolomas et s'être emparé de son cheval, il est cerné et fait prisonnier par une bande ennemie qui l'entraîne au milieu d'une sablière. A travers le tumulte et la confusion de la mêlée, un nuage de poussière s'élève comme le nuage sauveur dont Vénus couvre son fils Énée dans l'*Iliade* : Guillaume en profite pour s'échapper :

> Moult par fu saiges qui bien savoit foïr,
> Et au besoin trestorner et guenchir.

Monté sur le haut d'un tertre, il promène ses regards au loin et

> Vit de Païens toz les vaus encombrez.

1. Sensé.
2. Remue.
3. Frappé.

Tous les passages sont gardés : pour lui plus d'issue. Dans ce court moment de halte, il reprend haleine avec son bon coursier Beaucent, en lui demandant de tenter, avec l'aide de Dieu et de la Vierge Marie, un nouvel effort. Arrivé près de l'Archant, sous un arbre feuillu et ramé, il aperçoit un écu brisé : près de là un guerrier qui semble murmurer des prières d'une voix mourante. Il a reconnu son neveu. La belle scène si pathétique où Charlemagne retrouve le cadavre de Roland est ici reproduite en partie, mais avec des détails nouveaux et touchants. Guillaume a le cœur aimant comme tous les héros vraiment français. Il se jette sur le corps de son neveu, le serre entre ses bras, le réchauffe de son haleine, pose ses lèvres sur la poitrine du mourant et y sent encore un souffle de vie :

La vie sent qui el cors li flaele :
« Vivien, sire, parlez à moi »,

s'écrie-t-il en pleurant, et dans l'effusion de sa douleur il célèbre la belle et vaillante jeunesse du héros, cette prouesse que Dieu lui avait donnée et qui lui est devenue si fatale. Vivien se ranime un moment aux accents de cette voix amie : il a reconnu son oncle. « Beau neveu, s'écrie Guillaume, vis-tu? — Oui, répond Vivien, mais non pour longtemps. » Et alors l'oncle prévoyant et avisé, songeant aux affaires de la terre et du ciel, lui demande s'il a reçu le pain bénit ou la communion à Noël, et s'il est en état de grâce pour mourir. « Non, dit Vivien, je ne l'ai pas goûté : mais je sais bien que Dieu m'a visité quand vous vîntes : Dieu en soit loué! » Guillaume, aussi dévot que brave, porte avec lui du pain bénit dans son aumônière. Préludant au rôle pieux qu'il jouera plus tard dans la légende, c'est lui qui va remplir l'office de prêtre et offrir à son neveu le saint viatique, après avoir reçu sa confession :

Je suis tes[1] oncles, n'i as or plus prochain
Fors Dam le Deu, le verai soverain,
En leu de lui serai ton chapelain.

1. Ton = *tuus*.

Avec la candeur et la naïveté d'une âme héroïque, Vivien s'accuse d'avoir violé son serment en reculant de quelques pas devant les Sarrasins. Guillaume le rassure, l'absout, et lui offre le pain des anges. Bientôt le héros expire : son âme s'envole en paradis.

Pour le corps, Guillaume ne croit pas d'abord pouvoir l'emporter. Il le laisse sous l'arbre couché à l'abri de son écu. Mais à peine a-t-il fait cent pas que le remords le prend. Il songe qu'on pourra l'accuser de couardise, s'il ne ramène le cadavre de son neveu pour l'enterrer à Orange. Revenant en arrière, il le charge sur son destrier après avoir demandé à Beaucent de porter ce double fardeau. Le bon cheval se résigne encore une fois. Mais les Sarrasins reparaissent : ils ont reconnu l'insaisissable lutteur et se lancent à sa poursuite. Il va être pris. Heureusement le jour baisse : les ténèbres le dérobent à la vue de l'ennemi. Sentant qu'il lui est impossible de porter son précieux fardeau, il se décide à le déposer là où il l'avait d'abord enseveli.

Les obstacles et les périls se multiplient à mesure qu'il se rapproche d'Orange. Dans un vallon, il rencontre quinze rois maures chevauchant de conserve : il en tue douze et met les trois autres en fuite. Mais le duel le plus redoutable est celui qu'il soutient contre le frère de l'émir Desramé, Aérofles, un colosse auprès de Guillaume lui-même.

> Guillaumes a le païen regardé.
> Moult le voit grant, parcréu et quarré,
> . . . .
> N'ot si grand home en la crestienté.

Ce duel est une passe d'armes à la fois théologique et guerrière. Aérofles, en vrai mécréant qu'il est, insulte Jésus, la Vierge Marie, la Messe, l'Eucharistie, le sacrement du mariage chrétien contraire à la polygamie. Guillaume, qui en sait moins long sur le Coran, répond à ces insolences par un démenti en forme :

> Gloz [1], dist Guillaumes, de tot ce vos desment.

1. Brigand.

Pour achever de le prouver, il y joint un vigoureux coup de lance qui jette par terre le géant sarrasin. Celui-ci essaye de ruser et crie merci ; mais, en homme prudent qui se fie peu à la loyauté païenne, le héros croit plus sûr de lui couper la tête. Avant de continuer sa route, il revêt les armes du vaincu pour traverser l'armée sarrasine, s'empare en même temps de son cheval Folatise et l'enfourche. Beaucent allégé de son fardeau, débarrassé du frein et de la selle, suit librement son maître comme un chien fidèle. Sous ce nouveau costume, Guillaume rencontre une troupe de mécréants qui l'accostent. Hâbleur intrépide, il a plusieurs langues à son service : laissant là son latin, nous dit le trouvère, il se met à leur parler grégeois ou arabe, ce qui revient au même. Il invente une histoire, vraie gasconnade guerrière comme celles qu'inventera si bien Montluc. Il leur raconte qu'il vient de tuer Guillaume, qu'il lui a ravi son épée Joyeuse attachée en effet à l'arçon de sa selle, et qu'il s'en va prendre à la fois Orange, Guibour et son palais marbrin. Malheureusement ses chausses de *sanguine* [1] le trahissent. Il lui faut encore une fois s'ouvrir un chemin par le fer. Derrière lui s'avance une armée de vingt mille Sarrasins, quand il voit enfin la tour et le clocher d'Orange,

El Gloriete, le bon palés plénier.

Son cœur bat : une seule pensée trouble sa joie : que dira Guibour en le voyant revenir sans Vivien ? Arrivé à la porte, il frappe, appelant le portier à haute voix : « Frère, ouvre, dit-il, hâte-toi : j'en ai grand besoin. » — Le portier, penché sur la tourelle, ne peut reconnaître un baron chrétien sous le costume et l'écu sarrasins : « Allez-vous-en, traître hâbleur », lui répond-il. — En vain Guillaume lui répète :

..... Ami, la porte ouvrez,
Je sui Guillaumes.

Le portier n'en croit rien et va prévenir Guibour tandis

1. Étoffe rouge.

que le héros s'impatiente et se désole, sentant approcher les ennemis. Guibour descend tout émue : « Vassal, dit-elle, que voulez-vous? » — « Ouvrez la porte, vingt mille païens me poursuivent. Ouvrez au plus vite, gentille comtesse, autrement je suis mort. » — « Vassal, répond Guibour, vous n'entrerez pas. Je suis seule ici avec ce portier, un clerc, un enfant et les dames dont les maris sont à la bataille. Personne n'entrera avant le retour de Guillaume, mon cher époux.

Li gentis cuer, qui de moi est amez. »

A ces mots, Guillaume ne peut retenir ses larmes :

L'eve[1] li cole fil à fil lez lou nez.

« Je suis Guillaume, reprend-il encore avec instance, n'en doutez pas plus longtemps.... Franche comtesse, vous me faites trop longtemps attendre. Voyez tous ces tertres garnis de païens. » — « Je vois bien, dit Guibour, à votre parler que vous ne devez ressembler à Guillaume, il n'a jamais eu peur des Sarrasins. » Elle le somme de découvrir son visage et de faire voir son nez, s'il veut être reconnu. Guillaume s'apprête à la satisfaire et commence à délacer son heaume, quand on voit à travers les champs une bande de captifs enchaînés et battus par les infidèles. A cet aspect, Guibour indignée s'écrie : « Je puis bien prouver que tu n'es pas Guillaume le baron, le fier à bras tant vanté. Il ne laisserait pas ainsi emmener ses gens, il ne souffrirait ni telle honte ni telle rapine. »

Guillaume voit là pour lui une nouvelle épreuve :

Dex ! dit li cuens, com me volt esprover !

Il relace son heaume, reprend son épée, décapite ou renverse cinq ou six païens, met le reste en fuite et les oblige à lâcher leur proie. A ce noble exploit, Guibour a reconnu Guillaume ; elle pleure de joie et crie à haute voix :

Venez, beau Sire, or i poëz entrer.

1. L'eau.

Ulysse, revenant à Ithaque sous ses habits de mendiant et méconnu de Pénélope elle-même, n'éveille pas une émotion plus dramatique ni plus touchante.

Ici devait s'arrêter, comme l'a supposé avec raison M. P. Paris, la *Chanson primitive d'Aleschans*. Tout ce qui suit a été ajouté postérieurement : les adieux de Guillaume et de Guibour; le voyage du héros à Paris pour réclamer le secours de l'Empereur; son retour et sa camaraderie avec Rainouart au Tinel, sont autant d'additions les unes heureuses, les autres moins bien inspirées.

III

En étudiant cette première partie, nous avons mis en relief ce qui constitue, selon nous, le centre et le noyau de l'épopée. Mais à ce point central est venue s'ajouter toute une végétation luxuriante et parasite, et cette branche, qui comprenait d'abord 2 000 vers environ et probablement beaucoup moins au début, s'est étendue au delà de 8 000. Dans la *Chanson de Roland* nous avons signalé, par une exception rare et pour ainsi dire unique, la simplicité et l'unité de composition, malgré deux ou trois interpolations évidentes, la brièveté et la rapidité du récit. La seconde et surtout la troisième partie d'*Aleschans* nous offrent au contraire un exemple de ces prolongements sans fin, où le conteur s'amuse à dévider son écheveau poétique au gré de sa fantaisie, sans nul souci de l'ensemble et des proportions, avec la seule pensée de faire durer son récit et son héros le plus de temps possible. Cette longue queue attachée au corps principal de l'œuvre pourrait s'intituler la *Suite d'Aleschans*. Or on sait ce qu'est une suite en général, même la *Suite du Menteur* chez Corneille; à plus forte raison chez les continuateurs qui délayent et épuisent un sujet, sans mesure et sans goût.

Cependant il serait injuste de méconnaître les beautés réelles, les scènes dramatiques, les fantaisies parfois originales qui recommandent ces deux dernières parties. Nous avons vu le guerrier, nous allons voir l'homme chez Guillaume.

Le poème d'*Aleschans* représente, comme nous l'avons dit, la seconde époque de la Chanson de geste. Non seulement le style, l'emploi de la rime, mais les sentiments et les idées prouvent que le héros appartient à une autre génération que celle de Roland, malgré le rapprochement des dates dans l'histoire. Parmi ces sentiments, il en est un dont nous avons trouvé à peine la trace dans le poème de *Roncevaux*, et qui tient une large place dans le cœur de Guillaume : Roland a bien une maîtresse, une fiancée qui l'attend, mais il n'en parle point. Cette douce passion de l'amour si envahissante et parfois si désordonnée, si terrible, ne trouble pas encore cette âme sensible pourtant aux douceurs de l'amitié, aux regrets de la patrie absente [1]. Pour lui l'amour, la passion et la joie de sa vie, sa fidèle et chère compagne, c'est Durandal son épée, sa *fiancée de fer*, comme eût dit Kerner. Il s'extasie devant elle, il l'admire comme un amant sa maîtresse : c'est à elle qu'il adresse en mourant ses derniers et ses plus tendres adieux :

Ah! Durandal, que tu es claire et belle!

Guillaume n'est pas plus ravi devant les charmes de la belle Orable, la fille de l'émir Desramé.

Cette dernière passion est devenue pour Guillaume, comme elle l'a été pour le Siegfrid des *Niebelungen*, le principe et le mobile d'une foule d'exploits aventureux, de brillants coups d'épée, dont le héros rapporte l'honneur et l'objet à la dame de ses pensées :

Le seus [2] amor me destrait et justise [3].

C'est pour l'amour d'elle qu'il a pris Orange. Même au milieu de la terrible mêlée d'Aleschans, entouré de tous côtés par les Sarrasins, la pensée de sa chère Guibour lui revient en mémoire : il songe avec douleur qu'il ne la reverra peut-être plus :

1. Ce n'est que plus tard qu'on enrôlera Roland dans la bande des amoureux jusqu'à la folie : *Orlando innamorato* et *Orlando furioso*.
2. Seul.
3. Gouverne.

Or voi-je bien, moult est corte ma vie,
Dame Guiborc, douce suer, bele amie,
La nostre amor sera hui[1] départie,
A toz jors mès nostre joie fenie!

Il l'appelle sa douce sœur, sa belle amie, mots charmants, respectueux et chastes comme l'amour qui les inspire. Et pourtant ce ne sont plus là des tendresses de jeunes époux, les premiers rayons de la lune de miel: ils sont mariés depuis vingt ans. L'introduction de l'amour dans l'épopée guerrière est un fait capital: charmant et dangereux venin, qui aura bientôt tout enflammé, tout corrompu même, dans cette geste de Garin de Montglane, le bisaïeul de Guillaume, exposé un jour aux avances peu discrètes et peu décentes de la reine Galienne, une des nombreuses épouses de Charlemagne. L'amour, encore ingénu et primitif chez Guillaume, ne l'a point, heureusement pour lui et pour nous, amolli et affadi comme tant d'autres. Il reste toujours l'homme de la nature, le rude combattant, le grand capitaine chrétien que les païens ont appris à redouter et que l'Église honorera sous le nom de saint Guillaume du Désert. Le héros ne tourne pas au Céladon, comme le feront plus tard Tristan et Lancelot.

D'ailleurs, la femme à laquelle il a joint ses destinées n'a pas besoin de ces fadeurs: elle a l'âme aussi simple, aussi grave et aussi haute que son époux. Tous deux nous présentent l'image d'un couple vraiment héroïque. Guibour, fille de l'émir Desramé, s'appelait d'abord Orable, et avait été sous ce nom fiancée et même, disent certains conteurs, mariée au roi d'Arabie Thibaut, maître d'Orange[2].

Par un sort commun à la plupart des princesses sarrasines, du moins dans nos romans et dans nos poèmes, elle s'est éprise d'amour pour un chevalier chrétien qui, de son côté, l'adorait avant de l'avoir vue. En épousant Guillaume vainqueur de Thibaut, elle a reçu avec le baptême le nom de Guibour moins agréable, moins brillant peut-être que celui d'Orable, mais enfin, paraît-il, plus chrétien. Son

1. Aujourd'hui : *hodiè.*

2. D'après les *Enfances Guillaume*, nul autre que le héros chrétien n'a jamais possédé la belle Orable.

cœur s'est élevé avec sa foi. Elle a pris les vertus de la femme forte telle que l'a peinte l'Écriture, les mâles et fiers instincts de ces femmes germaines ou gauloises dont parle Tacite, qui ramenaient leurs maris au combat.

Dans la *Chanson de Roland*, la belle Aude n'est qu'une amante, une jeune fille discrète et timide glissant comme une ombre fugitive et charmante sur le vieux fond sévère de l'épopée. Elle se tient modestement à l'écart dans un coin du poème comme sur ce perron du palais d'Aix où elle attend son fiancé, qui ne revient pas. Tendre fleur, qui n'a point connu la vie et que sa première douleur a brisée.

Guibour est une épouse associée aux périls et aux exploits du héros dont elle est fière. Elle garde en son absence les murs d'Orange et saura les défendre contre les Sarrasins en coiffant le heaume et en prenant la lance au besoin. Quand le cœur généreux de son époux semble prêt à succomber sous les coups de la mauvaise fortune, c'est elle qui le ranime, le réconforte et lui rend le courage et la fierté. L'influence de la femme, presque toujours énervante et pernicieuse dans nos romans, est ici salutaire et fortifiante. Nous savons cependant qu'on a trouvé plus d'une tache dans ce bel astre d'Orable. Gervinus entre autres, la jugeant sur le témoignage de Wolfram d'Eschenbach, s'étonne et se moque de cette singulière morale qui lui permet de passer des bras de son premier époux Thibaut entre ceux de Guillaume ; qui lui fait renier son Dieu, son mari, ses fils, ses frères et même son père. N'oublions pas que la conversion justifie et sanctifie tout aux yeux des contemporains. Orable, en devenant chrétienne, s'est épurée et transformée. D'ailleurs, n'est-ce pas malgré elle qu'elle a été fiancée ou mariée au roi Thibaut? Il n'en faut pas moins reconnaître que ce beau type de Guibour, de la femme héroïque et chrétienne, a été singulièrement compromis par les continuateurs et arrangeurs des diverses branches de *Guillaume au Court Nez*. Ceux-ci en ont fait une sorcière, une nécromancienne jouant des tours diaboliques au pauvre Thibaut, le premier jour et même la première nuit de ses noces[1]. Ceux-là lui ont prêté un parricide abominable

1. Voir les *Enfances Guillaume* : *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 220.

quand le vieux Desramé est venu pour tirer vengeance du ravisseur de sa fille. Mais laissant de côté ces altérations et ces profanations du type original, nous prenons Guibour, telle que nous la présente la *Chanson d'Aleschans*, et nous ne craignons pas de dire que nous avons là une touchante peinture de l'amour conjugal dans toute sa naïveté, sa candeur et sa loyauté primitive.

Guillaume est rentré dans Orange, mais pour s'y trouver bientôt entouré et cerné par les bandes innombrables des païens. Après avoir délivré les prisonniers, procuré à tous

Et la vitaille, et li vins et li blez,

il aspire enfin à prendre du repos et revient dans son palais. Aux grandes scènes de la vie publique vont succéder les scènes de la vie privée. Guibour détache l'épée du héros, son heaume, son haubert : elle tressaille et pleure à l'aspect de sa chair meurtrie par les coups, de ses bras ensanglantés :

L'eve[1] del cuer li est as ielz[2] montée.

Expression charmante, que nous retrouvons plus d'une fois dans le poème. Et en même temps, elle demande ce que sont devenus et Bertrand, et Guichard, et Vivien, et tant d'autres. Guillaume lui fait l'aveu de sa défaite,

Fouiz m'en sui,

et il raconte la mort héroïque de Vivien, ses propres exploits, sa furieuse poussée à travers les Sarrasins. Il montre son armure rompue en trente endroits. Et avec l'accent d'un homme d'honneur, qui a fait son devoir et qui tient avant tout à l'estime de celle qu'il aime :

Ne me blâmez se je en fui fuians.

Et Guibour, qui le connaît, le rassure :

Non faz-je, Sire, Jhésu vos soit garans.

1. Eau.
2. Yeux.

Elle ne songe plus maintenant qu'à relever, avec le courage, la fortune et la gloire de son époux. Faut-il donc désespérer, se laisser abattre? Non.

Sire Guillaume, dit Guiborc la gentis,
Ne soiez pas vilains ne esbahiz.
. . . .
Et ancor as et parens et amis,
Mande secors en France à Saint-Denis.

Mais comment faire croire et comprendre au roi de France que sa détresse est si grande, que son armée tout entière est anéantie? Quel messager envoyer? Il faudrait que Guillaume pût y aller lui-même; et il ne saurait se résigner à quitter ainsi Guibour, à la laisser seule dans Orange assiégée par les Sarrasins.

Mès je n'iroie por tot l'or de Pavie,
Ne voz leroie entre la gent haïe.

Qu'à cela ne tienne! Guibour est prête au sacrifice : femme de devoir et de dévouement avant tout :

Sire Guillaume, dist Guiborc en plorant,
Car i alez par le vostre commant.
Je remendré en Orange la grant,
Avec les dames, dont il a çaienz[1] tant.

Elle saura défendre avec elles les murs d'Orange contre les païens. — Ému, attendri, et en même temps ranimé par ces mâles et fières paroles, Guillaume couvre de baisers et de larmes la chère et noble compagne de sa vie et de ses travaux :

Ot le Guillaumes, Guiborc vet embraçant;
Par gent amor se vont entrebesant,
Li uns por l'autre vet de dolor plorant.

Bientôt l'heure du départ arrive. Ici se place une admirable scène, celle des adieux.

1. Céans.

Qui ne connaît ce délicieux entretien d'Andromaque et d'Hector partant pour le combat, au VIe livre de *l'Iliade*? De sombres pressentiments traversent le cœur de l'épouse et de la mère. Pour elle Hector est tout, son passé, son présent, son avenir: « Hector, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, tu es aussi mon frère, ô toi mon époux brillant de jeunesse, prends donc pitié de ma douleur. » Et lui montrant son fils, le jeune Astyanax sur les bras de sa nourrice: « Malheureux! ton courage te perdra; tu es sans pitié pour ce faible enfant et pour moi, infortunée, qui bientôt serai dans le veuvage: car bientôt les Grecs, en réunissant tous leurs efforts, t'arracheront la vie. Ah! si je dois être privée de toi, tout mon désir est d'être engloutie dans le sein de la terre ».

Hector lui tend la main avec bonté et lui dit: « Chère Andromaque, ne te livre pas sur mon compte à de trop amères douleurs; aucun guerrier ne peut me précipiter dans la tombe avant l'heure fatale, et nul homme courageux ou timide ne peut éviter la destinée que les dieux marquèrent à sa naissance. Cependant retourne dans ton palais, reprends tes occupations accoutumées, la toile et le fuseau; distribue leur tâche à tes femmes: mais pour les hommes nés dans Ilion, et surtout pour moi, la guerre doit être notre unique soin. »

Guibour, elle aussi, éprouve de mortelles inquiétudes à l'idée de voir son époux partir pour la cour de France. Elle craint pour lui non le fer, non la trahison, mais les regards séduisants des dames qu'il va rencontrer. Elle songe que d'autres plus belles, plus jeunes, mieux parées, lui déroberont peut-être ce cœur d'or, son orgueil et sa joie. Avec la franchise et la simplicité d'une âme honnête, elle avoue ses craintes et ce mouvement de jalousie anticipée:

Sire Guillaume, dist Guiborc la senée,
Or t'en iras en France la loée,
Si me leras dolente et esgarée
Entre une gent dont point ne sui amée,
Dedanz Orange enclose et enserrée,
Et tu iras en la terre asazée[1].

1. Riche, abondante.

Mainte pucele i verras colorée,
Et mainte dame par noblesce acesmée[1] :
Je sai très bien, tost m'auras oubliée,
Tost i sera vostre amors ajornée,
Arrière dos serai mise et boutée.
Mouit tost auras ceste terre oubliée.
Que querriez en iceste contrée,
Où vos avez tante peine endurée,
Tant fein, tant soif et tante consirrée[2] ?

Nous avons cité Andromaque, c'est encore la Déjanire de Sophocle que Guibour nous rappelle ici : Déjanire épouse et amante, inquiète de la longue absence d'Hercule, dont elle a été, elle aussi, la glorieuse conquête. Elle apprend bientôt que des rivales l'ont remplacée dans le cœur du héros. Hercule s'est endormi aux pieds d'Omphale: il ramène avec lui la jeune Iole. Guillaume plus fidèle se lie d'avance par un serment, et jure de ne pas changer de chemise, de ne laver ni ses braies, ni ses chausses, ni sa tête, de ne boire que de l'eau, de ne manger que du pain bis,

Fors le gros pain où la paille ert trovée :

de ne point coucher dans un lit, enfin de ne pas recevoir sur sa bouche un seul baiser, avant d'avoir revu sa chère Guibour.

Ainsi enchaîné par sa parole de loyal et franc chevalier, il se revêt de son armure sarrasine, monte sur Folatise, le fameux cheval d'Aérofles, et se prépare à franchir le seuil du palais. Guibour lui rappelle encore une fois qu'elle vit tout entière en lui et pour lui, et le conjure de ne pas l'oublier.

Sire, dist-ele, vos m'avez espousée,
En l'enor[3] Deu beneoite et sacrée,
Par vos sui-je crestiene clamée ;
Toute ma terre vos fu abandonée :
Si com tu sez que je t'ai foi portée,
Remembre toi de ceste lasse[4] née !

1. Ornée.
2. Soucis.
3. Honneur.
4. Malheureuse.

L'entrelacement du *vous* et du *toi*, dont Voltaire et Alfred de Musset tireront plus tard de si gracieux effets, exprime bien le mélange de respect et de tendresse passionnée dont se compose l'amour de l'épouse. Vaincue par un suprême effort, Guibour s'évanouit :

A icest mot chiet à terre pasmée.

Guillaume dépose un dernier baiser sur ses lèvres, la recommande à Dieu, et part.

Ce nouveau voyage où le héros traverse encore une fois l'armée sarrasine sous le costume d'Aérofles, en parlant grégeois, et tire une terrible vengeance des bourgeois d'Orléans médisants et gouailleurs, qui osent se moquer de son accoutrement ; son arrivée à la cour du roi Louis, sa douleur à la vue des ingrats qui le méconnaissent; le défi jeté au faible souverain son beau-frère, oublieux aussi des services rendus; les reproches et les menaces adressés à sa sœur l'impudique reine Blanchefleur, forment une seconde partie qu'on pourrait intituler : *les Colères de Guillaume*. Ici nous ne sommes plus dans ce grand palais d'Aix où Charlemagne recevait les ambassadeurs du monde entier, mais dans ce château de Laon, forteresse et prison, dernier refuge et tombeau de la dynastie carlovingienne. C'est là qu'elle expire tristement, tandis qu'une autre ville, Paris, foyer de la défense nationale, va devenir le berceau d'une dynastie nouvelle. La voix du héros irrité retentit comme un tonnerre dans cette cour épouvantée : on croirait entendre déjà le Don Sanche de Corneille, ou l'Hernani de Victor Hugo s'écriant :

Le jour tu ne pourras, ô roi, tourner la tête,
Sans me voir immobile et sombre dans ta fête;
La nuit tu ne pourras tourner tes yeux, ô roi,
Sans voir mes yeux ardents luire derrière toi.

Un tel abaissement de la royauté nous reporte non plus seulement au temps de Louis le Débonnaire, mais à l'époque de Charles le Simple et de Louis d'Outre-Mer, au moment où les grands feudataires émancipés font et défont

les rois. Le Guillaume qui vient ainsi braver et menacer le roi Louis dans son palais ne saurait être à coup sûr le premier Guillaume, porte-enseigne de Charlemagne, mort au monastère de Gellone en 812. On a cru, non sans raison, retrouver en lui ce Guillaume Longue-Épée, duc des Normands, qui, d'accord avec le comte Hugues, rétablit sur le trône Louis d'Outre-Mer, puis se déclara contre lui. Nous avons là un curieux exemple des altérations et des additions que subissent nos chansons de geste à travers les âges. Rien de plus singulier que l'effet de ces vieux poèmes tournant sur un pivot comme un miroir mobile, où se reflètent successivement les émotions et les passions contemporaines.

A cet abus de l'actualité, qui est, selon Gervinus, un défaut de l'épopée au moyen âge, une source de contradictions, de disparates et d'anachronismes, il faut ajouter la manie des branches et des personnages supplémentaires, une sorte de frondaison parasite qui couvre l'œuvre originale et primitive. C'est ainsi que la légende et la branche de *Rainouart au Tinel* est venue se greffer sur la chanson d'*Aleschans*.

Rainouart est un personnage conçu en dehors de l'histoire, appartenant tout entier à la fantaisie et au roman. Sorte de Polyphème ou de Caliban naïf et brutal, bon et féroce, attaché aux pas de Guillaume comme un dogue ou un orang-outang monstrueux, que le héros lance à son gré sur tout ennemi à dévorer, et qui n'attend pas toujours le signal du maître. Il a pour arme unique son *tinel*, c'est-à-dire un énorme tronc de sapin qui lui sert de canne et de massue. Il joue avec son tinel, le lance en l'air, le rattrape, l'embrasse, le caresse, couche avec lui. Roland n'a pas plus d'amour pour sa Durandal. Bien qu'il n'ait rien d'historique, Rainouart tient sa place dans l'histoire du roman. Il est le véritable ancêtre de ces géants qu'immortalisera plus tard le génie de Rabelais et de Swift. Sa bataille avec le géant Loquifer pourrait bien avoir fourni l'idée du grand duel de Pantagruel avec Loup-Garou. Nous trouvons en lui une image grossière et plaisante de la force brutale inconsciente et dévouée, faisant contraste avec la force intelligente et raisonnée chez le héros d'Ales-

chans. Reconnaissons encore, si l'on veut, dans ce géant qui marche à la tête de l'armée, son tinel à la main, l'aïeul fantastique de nos tambours-majors. Mais, avec ses proportions énormes, ce valet comique et grotesque, chéri de la foule et des jongleurs, a fini par remplir le poème, et par éclipser le personnage principal.

Autour de Guillaume se groupent plusieurs générations de héros, qui forment pour ainsi dire la famille épique du grand batailleur. Son bisaïeul Garin de Montglane [1] chef de la geste, son aïeul Hernaut de Baulande, son père Aymeri de Narbonne, son oncle Girart de Viane, son neveu Vivien, ses frères Bernard, Garin, Hernaut, Beuve de Comarchis, tous ont leur place et même leur branche qui se rattache au centre commun. Du milieu de cette immense et luxuriante végétation poétique, nous avons voulu seulement détacher la grande figure de Guillaume au Court Nez, le rapprocher de Roland comme champion de la France et de la chrétienté, comme type du héros populaire et patriote; fixer la date et la place de cette fameuse Chanson *d'Aleschans* ou *d'Aliscans* dans l'histoire de notre poésie nationale; montrer enfin comment elle présente dans ses trois parties le triple élément qui entre tour à tour dans l'épopée: le grandiose, le pathétique et le romanesque. Plus tard encore, Guillaume devenu le sauveur de tous, le grand défenseur du sol et de la nationalité française, se trouvera, par un anachronisme rétrospectif, mêlé au souvenir de la défense de Paris contre les Normands.

1. Ou Montglave, *montem gladii.*

CHAPITRE IV

CYCLE CARLOVINGIEN (*Suite*)

Aymeri de Narbonne. — Ses origines historiques et légendaires. — Roman provençal de *Philomena.* — Poème en langue d'oïl. — Charlemagne et ses preux. — Siège et prise de Narbonne. — *Aymerillot.* — La *Chanson des Saisnes* ou *Saxons* : Witikind et la reine Sebile. — *Le voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople.*

I

A côté de Guillaume au Court Nez, il est un nom dont le souvenir se rattache à la grande lutte de la France méridionale contre les Sarrasins, nom conservé dans les annales du Languedoc, ayant aussi la double consécration de la poésie et de l'histoire, rajeuni depuis et choisi comme l'expression d'un âge de l'humanité dans la *Légende des Siècles* par Victor Hugo. C'est là un titre de plus à notre attention. Nous voulons parler d'*Aymeri de Narbonne*, que le poète moderne a désigné sous le gentil vocable d'*Aymerillot.* Singulière fortune de certains noms ainsi détachés d'un coin parfois obscur de l'histoire, et transfigurés aux yeux de la postérité ! Roland et le Cid sont les deux exemples les plus curieux de ces caprices et de ces faveurs de la renommée. Les poètes, ces grands enchanteurs, avec leurs ingénieux mensonges finissent par transformer et bouleverser le champ de l'histoire. C'est ainsi que la famille des seigneurs de Narbonne a eu l'honneur de fournir un père à Guillaume d'Orange, plus de trois siècles après sa mort.

L'histoire parle de deux Aymeri qui ont pu inspirer au trouvère le type idéal d'un chef supposé de la race, du premier conquérant de Narbonne :

1° Aymeri Ier, beau-frère de Bohémond, déjà vicomte de Narbonne en 1070, parti en Terre Sainte où il mourut vers 1105 ou 1106 décoré du titre d'amiral chrétien. Sa femme, Mahault, gouverna en son absence et sut conserver l'héritage de son fils menacé par de puissants voisins. Dans cette virile famille des Aymeri, les femmes, comme la Guibour de la *Chanson d'Aleschans*, partagent l'honneur de la défense et de l'administration.

2° Aymeri II, fils du précédent, tué en Catalogne à la sanglante bataille de Fraga, livrée et perdue par Alphonse Ier d'Aragon contre les musulmans, en 1134.

Deux morts héroïques au service de Dieu, dans la lutte contre l'infidèle, consacraient le glorieux nom d'Aymeri. D'autres titres le recommandaient à la mémoire des peuples : la protection accordée au commerce de Narbonne par Aymeri II, l'abandon qu'il fit du droit de bris sur les naufragés, en déclarant que les épaves appartiendraient au maître du vaisseau ou à ses héritiers. La bonté, cette marque du sceau divin dans l'homme, se joint ainsi à l'héroïsme dans le personnage légendaire d'Aymeri.

La fille du héros de Fraga, la belle et spirituelle Ermengarde, héritière de la vicomté de Narbonne après la mort de son père, faisait de sa cour élégante et lettrée le rendez-vous des troubadours et trouvères de tous les pays, et les chargeait de célébrer la gloire de sa famille. Ceux-ci payèrent largement leur dette. Chantres du Midi et du Nord s'accordèrent à vanter l'illustre maison de Narbonne, et lui donnèrent une place d'honneur dans l'épopée carlovingienne, en la rattachant à la grande geste de *Guillaume au Court Nez*. La conquête de Narbonne, fief héréditaire des Aymeri, s'intercale entre le double souvenir de Roncevaux et d'Aleschans. L'origine de la famille fut ainsi reculée de trois siècles, et la noble Ermengarde elle-même, grâce à la fiction poétique, prêta son nom et ses traits à une aïeule imaginaire, femme du premier Aymeri et mère de Guillaume.

L'Ermengarde de l'histoire n'était pas inférieure à celle du poème et pouvait dire avec elle :

> Ains ai le cuer hardi et combatant[1].

1. *Poëme d'Aleschans.*

Petite-nièce de Bohémond, l'un des chefs de la première croisade, petite-fille et fille de guerriers chrétiens morts en combattant, elle s'était abreuvée dès l'enfance aux sources de l'héroïsme. La vaillante et généreuse vicomtesse de Narbonne marchant elle-même à la tête de ses troupes, pour secourir son allié et beau-frère le comte de Barcelone ; assistant au siège et à la prise de Tortose; allant au-devant du pape Alexandre III chassé d'Italie; rendant en personne la justice à ses peuples ; renonçant à la dépouille des archevêques de Narbonne après leur mort, droit que s'étaient attribué jusqu'alors ses ancêtres; signant un traité de commerce avec Gênes; intervenant comme arbitre entre le roi d'Aragon et le comte de Toulouse; dénonçant au roi Louis VII, son unique seigneur comme elle l'appelle, les intrigues du monarque anglais Henri II dans le midi de la France; enfin, rassasiée d'honneurs, se démettant de sa vicomté de Narbonne en faveur de son neveu Pierre de Lara : cette noble femme courageuse, libérale, patriote, Française comme bien peu l'étaient alors, dut exciter un enthousiasme général au Nord et au Midi. Peut-être fit-elle plus en réalité pour la gloire de sa famille que son aïeul et son père. Deux poèmes ou romans en ont consacré le souvenir, l'un écrit en provençal, l'autre en langue d'oïl.

Le premier, composé peut-être d'abord en vers et probablement en latin, nous est parvenu sous forme de roman en prose ayant pour titre *Philomena*. Ce nom serait, paraît-il, celui de l'auteur, « le maiestre de la estoria », dans lequel on a cru reconnaître un certain moine padouan réfugié en Languedoc. L'ouvrage est en effet rédigé dans le goût des *Reali di Francia*, romans italiens brodés sur le fond de nos vieilles épopées. Fauriel, toujours entiché de son idée des origines méridionales, a bien essayé cette fois encore de réclamer pour les poètes provençaux une large part dans la composition de la geste d'Aymeri. Mais il n'a pu faire remonter le roman de *Philomena* au delà du milieu et même de la fin du XIIIe siècle. Encore la rédaction qui nous est parvenue est-elle postérieure à cette époque[1].

1. « *Philomena* passait pour un texte original du XIe siècle, dit V. Le Clerc ; on n'est pas fort éloigné de croire que c'est une mauvaise traduction provençale du XIVe. » (*Discours sur l'état des lettres au XIVe siècle.*)

En tous cas, l'auteur n'est ni un poète, ni un écrivain remarquable, mais un très médiocre brocheur de romans. Nous n'avons là qu'une vague et diffuse compilation, d'où se détachent deux faits principaux : 1° la fondation de l'abbaye de la Grasse, dont un frère d'Aymeri, Bernard, fut le prieur; 2° le siège et la prise de Narbonne. Tout autour un imbroglio, un fouillis d'incidents, de conversations, de voyages, de batailles, que nous n'avons pas le temps ni le courage de démêler ici. Sans doute le moine italien réfugié, avec son imagination bourrée et farcie de souvenirs incohérents, a voulu s'acquitter envers la noble famille des Aymeri et envers le couvent de la Grasse, dont il était l'obligé, en composant cette *olla podrida* fantastique.

Dans le roman provençal, la prise de Narbonne précède l'entrée de Charlemagne en Espagne. Roland vit encore et y prend part. D'accord avec Aymeri, il envoie à l'empereur des messagers pour l'avertir de la marche du Sarrasin Marseli, le *Marsile* de la *Chanson de Roland*. Après la prise de Narbonne, Charlemagne récompense magnifiquement Aymeri : il lui donne Nîmes, Arles, Avignon, Orange, Valence, Rodez, Lodève, Toulouse, Albi, Carcassonne, etc. « Et ainsi aurez, dit-il, vingt royaumes de Sarrasins. Et serez par Narbonne duc, par Toulouse comte, et par les autres cités, marquis. » C'est le Midi presque tout entier qu'Aymeri reçoit en apanage. Après avoir battu les Arabes à Montlaurens et remporté une double victoire sur Marseli, Charlemagne se prépare à passer les Pyrénées : mais auparavant il rend une visite aux moines du couvent de la Grasse. Le roman se termine au moment où Roland entre en Roussillon.

Ce n'est pas là en somme qu'il faut aller chercher les vrais titres épiques d'*Aymeri de Narbonne*. Le poème en langue d'oïl est infiniment supérieur : le Nord est et reste jusqu'au bout, quoi qu'en ait dit Fauriel, le pays de l'épopée [1]. Le manuscrit que nous avons dû consulter d'abord,

1. Ce poème, qui remonte au commencement du XIII[e] siècle, n'a été publié complètement qu'en 1887 par M. L. Demaison. D'après M. G. Paris, il aurait pour auteur un clerc de Bar-sur-Aube, nommé Bertrand, auquel on attribue également la composition de *Girart de Viane*. M. Tarbé, dans sa collection des

probablement du xiv[e] siècle, est précédé d'une petite miniature représentant Charlemagne et ses barons devant Narbonne, épisode principal mis en relief[1]. Le conteur a soin de nous annoncer qu'il s'agit d'une véritable *Chanson de geste ou de haute histoire* :

Cist est l'estoire du preus Conte Aymeri.

Dans le poème français, différent en cela du roman provençal, l'action s'ouvre au retour d'Espagne, après la mort de Roland et des douze pairs. Charles revient triste et pensif. Que répondra-t-il en rentrant à Saint-Denis, quand on lui demandera ce qu'est devenue cette grande chevalerie qu'il emmenait avec lui :

Que dirai-ge, Dame sainte Marie ?
Fors qu'en Espagne est morte et enfouie ?

Ainsi pensant et chevauchant, il arrive devant Narbonne occupée par les Sarrasins.

Dessus un puy[2] vit une vile ester.
Moult bien iert[3] close de mur et de piler ;
Oncques plus fort ne vit on compasser.

L'aspect merveilleux de cette ville rappelle les éblouissements et les mirages des barons chrétiens à la vue de Constantinople et des grandes cités de l'Orient[4]. C'est ainsi qu'Orange nous est apparue déjà dans le poème d'*Aleschans*, entourée de splendeurs inouïes. Sur le faîte du palais princier brille un dôme d'or surmonté d'une escarboucle, dont l'éclat s'étend à cinq lieues à la ronde :

Par nuit oscure, sans mensonge conter,
De cinq liües la puet-on esgarder.

Poètes champenois, en réclamant pour ce trouvère, obscur et oublié malgré le mérite de ses œuvres, une part de la célébrité qu'il a donnée à ses héros, lui a consacré une notice remplie de détails plus ou moins exacts.

1. Bibliothèque nationale, n° 24369.
2. Mont.
3. Était.
4. Villehardouin, *Hist. de la conquête de Constantinople.*

Faut-il voir là le premier essai d'un phare? En tout cas, la ville est si belle qu'elle n'a point sa pareille au monde :

> Cil qui la tient se puet très bien venter
> Qu'en tot le mont, ce cuid-ge, n'a sa per[1].

Charlemagne, avec son humeur conquérante, aurait grande envie d'ajouter ce joyau à sa couronne impériale. Il fait part de son désir à Naîmes de Bavière. Le prudent Naîmes, ami de la paix, ne voit là que des périls certains et un succès douteux ou impossible. L'empereur et ses barons n'ont-ils pas assez guerroyé ? — Charles, à défaut des sages, appelle à lui les plus aventureux, les plus hardis de ses lieutenants. Il s'adresse d'abord à Dreux de Montdidier :

> Prenez Noirbonne : à vous la veuil lessie,r
> Toute la terre aurez et josticier[2]
> De Noirbonnois jusques à Montpellier.

Dreux s'excuse sur sa fatigue : il a besoin de rentrer dans ses domaines pour s'y faire *ventouser* et *baigner* :

> Je sui tout las, ne me puis mais aidier,
> . . . .
> Je n'ai roncin, palefroi ne destrier.

L'empereur se retourne vers Richard, duc des Normands :

> Vous estes duc de moult grant seigneurie,
> Si estes plain de grant chevalerie.

Mais Richard, en vrai Normand, croit qu'un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*, et se contente de son duché héréditaire. Charles a beau lui dire : « Prenez Narbonne ! »

> Sire, fist-il, vous parlez de folie[3].

1. Qui la tient la peut dire unique sous les cieux (Victor Hugo, *Aymerillot*).
2. Gouvernement.
3. Ce sera un jour l'histoire des maréchaux de Napoléon Ier, saturés de gloire et n'aspirant qu'au repos.

L'empereur va ainsi de l'un à l'autre faisant luire à leurs yeux l'appât de cette riche conquête, cherchant encore une fois à les électriser par cette parole ardente qui les a si souvent conduits à la victoire. Il prend tour à tour à partie et Hoël, et Gérard de Roussillon, et Ogier le Danois, et Anséis de Carthage, et Hernaut de Baulande. A tous il répète vainement : « Prenez Narbonne ! » Chacun allègue un motif pour décliner cet honneur : la fatigue, la vieillesse, la maladie, le dénuement, ses armes rompues, ses chevaux démontés, ses soldats épuisés, le besoin de revoir ses domaines, sa femme et ses enfants avant de mourir, enfin l'impossibilité, la folie de l'entreprise. Chaque apostrophe et chaque refus forment un couplet monorime, dont la chute, marquée par un vers de six syllabes, retentit comme un coup de marteau sur l'enclume.

Charles s'indigne, se lamente de trouver ses barons si couards et si refroidis :

Iriez fu Challes à la fière personne,
Que tuit refusent la Cité de Noirbonne.

Il se plaint de n'avoir plus auprès de lui ni Roland, ni Olivier, ni tous ces preux du temps passé morts à Roncevaux. Mais qu'importe ! il restera seul s'il le faut : seul il tentera de prendre Narbonne. Sa voix foudroyante laisse échapper cette exclamation de colère et de dédain :

Ralez-vous-en, Bourgueignon et François,
Et Angevin, Flamenc et Avalois,
Et Haynuier, Poitevin et Mansois,
Et Loherain, Breton et Hérupois,
Cil de Berri, Normant et Champeignois,
Ne cuidez mie que gel die à gabois [1],
Et trestous ceux qui vouldront demanois [2],
Jà I tout seul n'en tenrai sus son pois [3].
. . . .
Si remaindrai ici en Noirbonnois,
Si garderai Noirbonne et les destrois.
. . . .

1. Moquerie.
2. Sur-le-champ.
3. Malgré lui.

Quant vos vendrez el païs d'Orlenois,
En dolce France, tout dreit en Loonois,
S'on vous demande où est Challes li rois,
Si respondez, por Deu, seigneur françois,
Que le leissastes au siège en Noirbonnois [1].

Il restera là dix mois, s'il le faut; il y tiendra sa cour de justice, et ceux qui voudront l'obtenir de lui viendront l'y chercher. César gourmandant ses soldats, qui refusent de le suivre, et leur jetant ces fières paroles :

Vadite, meque meis ad bella relinquite fatis [2],

s'exprime dans une langue plus souple, plus littéraire; mais est peut-être moins dramatique et moins grand que Charlemagne apostrophant ses barons.

Au milieu du silence général, Hernaut de Baulande, qui avait d'abord allégué son grand âge, propose à l'empereur, comme prétendant au fief de Narbonne, son propre fils, le jeune Aymeri.

Ge ai un filz qui preux est et courtois,
. . . .
N'a pas enquore II ans et quatre mois
Que l'adouba [3] Gyrart de Viennois.

C'est un débutant, un novice. Mais il est de la race du Cid, de Vivien, de Guichardet :

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et, pour leur coup d'essai, veulent des coups de maître.

Le jeune homme arrive devant l'Empereur avec un visage ouvert et riant, et cette fleur de beauté qui ajoute la grâce au courage :

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus [4].

N'ot plus bele home en XL païs,
. . . .
Simples et douz fu envers ses amis
Et fel [5] et fiers contre ses anemis.

1. Manuscrit, p. 7 et 8.
2. Lucain, *Pharsale*, liv. II.
3. Arma chevalier.
4. Virgile, *Énéide*, liv. V.
5. Dur, terrible.

La douceur avec les siens, la fierté envers l'ennemi, c'est là déjà un trait que nous avons signalé chez Roland. Ployant le genou devant Charles, Aymeri n'attend pas qu'on lui offre, il demande bravement le fief de Narbonne, en se chargeant de l'aller chercher.

« Otroïez-moi Noirbonne et le païs,
Ce dont n'a cure ne prince, ne marchis,
Tant fort redoubtent Païens et Arabis.
Donez-le-moi, Emperere gentis ! »

Charlemagne, après quelque hésitation, l'accorde, et pour fêter le nouveau seigneur de Narbonne ordonne une *quintaine*, c'est-à-dire un tournoi ou jeu de bague et de manège. Mais au lieu de songer au plaisir, Aymeri pense au solide, et vient se poster en embuscade pour surprendre un convoi de Sarrasins, qu'il a bientôt désarmés et dépouillés. Les chefs païens, Desramé et Beaufumé, inquiets de se voir ainsi entourés et harcelés, s'en vont chercher des secours par des souterrains mystérieux qui conduisent à Orange et même à Babylone : car tous les chemins alors, dans l'imagination des conteurs, mènent à Rome ou à Babylone en très peu de temps. Avant qu'ils aient pu revenir, la ville est prise grâce aux engins formidables dont dispose Charlemagne, et surtout à une tour mobile ou beffroi qui semble avoir fait époque dans l'histoire des sièges. Aymeri, impatient de donner l'assaut, entre le premier dans la ville et y fait un bel *abatis* de Sarrasins :

Quens Aymeris y est entré premier;
La véist-on Sarrazins destranchier,
L'un mort sus l'autre uller [1] et tresbuchier.

Maître du palais, il pose son étendard sur le faîte et consacre ainsi sa prise de possession. Charlemagne l'aperçoit et pousse un cri de joie :

Je voi s'enseigne là au vent baloier [2],
Foi que doi Deu ! le verai josticier,
Bien doit tenir la terre !

1. Hurler, *ululare*.
2. Flotter.

Le premier soin de l'empereur est de purifier la ville, de dépouiller les synagogues ou les mosquées de l'or et de l'argent qu'elles contiennent pour les distribuer à ses guerriers, d'enlever les *Mahoms*, c'est-à-dire les Idoles[1], et de faire bâtir à la place une église où il dépose le chef de saint Pierre ou de saint Paul qu'il rapporte d'Espagne. Après avoir reçu l'hommage du nouveau seigneur de Narbonne, il reprend le chemin de la France.

Ici s'arrête la première partie, le morceau capital du poème d'Aymeri, celui qu'a fait revivre Victor Hugo. Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse : nous laisserons le héros maître de Narbonne s'en aller en Italie chercher une femme, la belle Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards. En général, pour les héros de nos chansons de geste comme pour le Siegfrid des *Niebelungen* et pour notre Guillaume au Court Nez, la femme est une conquête, au sens propre du mot. La belle Aude elle-même n'est-elle pas le prix du combat entre Olivier et Roland sous les murs de Viane? Nous ne parlerons pas davantage de la rencontre des chevaliers français avec des soudards germains à la longue rapière, aux jupes fourrées d'agneau, aux chausses retroussées, à l'air arrogant; de la défaite des Allemands désarçonnés et dépouillés; de l'entrée triomphale d'Aymeri et de ses compagnons dans Pavie, des folles dépenses faites par les nobles étrangers, qui semblent aussi riches et aussi prodigues que les sultans des *Mille et une Nuits.* Le nom d'Aymeri se trouvera encore plus tard mêlé au souvenir des luttes et des rivalités qui éclateront entre les Carlovingiens et les Capétiens. Louis invoquera contre Hugues Capet le secours de son beau-père Aymeri. Celui-ci, occupé alors contre les Sarrasins, termine sa glorieuse carrière en combattant comme avaient fait les deux Aymeri de l'histoire. A la suite du *Moniage Rainouart*, le manuscrit contient une nouvelle branche supplémentaire ayant pour titre : « *Incidences. — Ici commence la bataille des Sagittaires et la mort d'Aymeri.* »

En citant la prise de Narbonne, nous avons voulu déta-

1. Détail inexact, puisque les musulmans n'ont point d'idoles, comme nous l'avons dit à propos de la prise de Saragosse.

cher un fragment, on pourrait dire un bas-relief vraiment épique de ce vieux monument littéraire, et montrer ce qu'il est devenu sous la main du poète moderne. Voyons donc maintenant la pièce de Victor Hugo. De quoi s'agit-il ici? Est-ce d'un décalque plus ou moins habile d'une imitation ou d'un pastiche? Non, mais d'une véritable résurrection. Il faut avoir tenu, manié, comme nous l'avons fait, le vieux manuscrit, encore enfoui dans la poudre des bibliothèques sous son enveloppe gothique, pour comprendre cette singulière puissance d'intuition rétrospective accordée au poète. Ce n'est pas seulement le texte (tout élève paléographe de l'École des chartes eût pu nous le rendre), c'est le souffle, c'est la vie d'où le poème est né; ce sont les sentiments et les personnages que nous allons retrouver, sinon plus jeunes, au moins plus brillants qu'ils n'ont jamais été.

Une telle résurrection n'était possible que de nos jours, il faut l'avouer, grâce au grand mouvement historique et critique qui restera une des gloires les moins contestées de notre siècle. Cette sympathie, cette intelligence du passé, nous la devons aux travaux des A. Thierry, des Michelet, des Guizot, des Barante. Les modestes et patients auteurs de l'*Histoire littéraire*, en fouillant les débris de nos vieilles épopées, ne se doutaient pas sans doute qu'ils deviendraient un jour les collaborateurs de Victor Hugo. C'est ainsi que ces travaux d'érudition parfois si ingrats, si stériles en apparence, trop longtemps oubliés et dédaignés parmi nous, peuvent fournir un aliment non seulement à la curiosité, mais au génie créateur. Les humbles pionniers qui fouillent le sol pour en extraire le marbre ou le diamant brut n'ont pas l'honneur de l'œuvre ciselée et polie par l'artiste, mais ils n'en ont pas moins aussi leur utilité. La poésie a par-dessus tout le don de créer ou de faire renaître. La baguette magique de Victor Hugo a plus fait encore pour la gloire d'Aymeri de Narbonne que toutes les doctes analyses des Fauriel, des P. Paris et des Léon Gautier. N'est-ce pas le cas de s'écrier :

> O sacer, ô magnus vatum labor! omnia fato
> Eripis, et populis donas mortalibus ævum.

Ermengarde avait confié aux poètes la gloire de sa famille : c'est encore la poésie qui vient, après sept siècles, faire luire sur elle un dernier rayon.

Le récit chez Victor Hugo débute, comme dans le vieux poème, par le tableau morne et triste du retour d'Espagne.

> Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
> Revient d'Espagne, il a le cœur triste, il s'écrie :
> « Roncevaux ! Roncevaux ! ô traître Ganelon ! »

Comme Roland, il songe à la *male chanson*, il pense

> Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
> Sur ces guerriers tombés devant des paysans,
> Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans.

Notons, en passant, un trait tout moderne : le contraste établi entre la vie calme, paisible du laboureur et la vie tourmentée et périlleuse du héros. Il en est de ces antithèses comme des effets d'ombre que la peinture moderne a introduits dans les tableaux. — Puis vient la description de Narbonne. Le poète l'a vue non pas seulement avec les yeux, mais avec l'imagination des conteurs du moyen âge. Il a retrouvé l'escarboucle plus resplendissante que jamais, et les souterrains mystérieux qui conduisent non plus seulement à Babylone, mais jusqu'aux enfers :

> Trois souterrains creusés par les Turcs infidèles,
> Et qui vont, le premier dans le val de Bastan,
> Le second, à Bordeaux ; le dernier, chez Satan.

Le dialogue s'engage, comme dans la chanson de geste, entre Charlemagne et Naimes de Bavière, deux vieux compagnons de gloire et de travaux. D'un côté, la candeur, la bonhomie souriante mêlée à la grandeur avec certaines pointes héroïques et spirituelles de conquérant galantin, qui rappellent moins encore le Charlemagne de la *Chanson de Roland* que celui du *Voyage à Constantinople*; et que Henri IV n'eût pas désavouées :

> . . . . . Narbonne est belle, dit le roi,
> Et je l'aurai ; je n'ai jamais vu, sur ma foi,
> Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
> Et me piquer un peu les doigts à leur corsage

D'autre part, la loyauté, la franchise du vieux conseiller, du serviteur non courtisan, avec sa voix grave, sensée, protestant contre cette soif insatiable de conquêtes :

C'est ne jouir jamais que conquérir toujours.

Joignez-y certaines habitudes de radotage naïf, auxquelles n'échappent guère les Burgraves de Victor Hugo. Naimes parle durant un quart d'heure avant d'avoir dit au roi le nom de la ville.

Charlemagne. — Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité.
Naimes. — On peut bien oublier quelque chose à mon âge.

Et il l'oublie encore une fois. En somme, la scène est ici bien autrement animée, dramatique et savamment combinée que dans le vieux poème : le dialogue est moins simple, mais plus alerte, plus vif et plus varié ; les personnages ont plus de relief, d'éclat et de mouvement. Au lieu de se trouver plaqués sur un fond uniforme, ils se détachent avec leur physionomie particulière. Dreux de Montdidier ne ressemble pas à Bavon de Gand, Hugo de Cotentin à Eustache de Nancy. Les notes et les tons se heurtent de manière à former contraste. L'épopée tourne au drame, comprenant à la fois la tragédie et la comédie. Les deux genres s'y mêlent de telle sorte que le ton héroïque s'abaisse parfois aux négligences et aux trivialités du style vulgaire et débraillé. Les nobles barons s'oublient à parler comme des vilains. Ainsi le gros Bavon de Gand, habitué à faire en Flandre ses quatre repas, maudit cette *terre endiablée* d'Espagne où l'on ne trouve rien à se mettre sous la dent :

Nous y mangions, au lieu de farine de blé,
Des rats et des souris, et, pour toutes ribotes,
Nous avons dévoré beaucoup de *vieilles bottes*.
. . . .
Ces bons Flamands, dit Charle, il faut que *cela* mange.

Eustache de Nancy, que Charles a salué du nom de *grand aigle*, lui répond qu'il est maintenant tout au plus

. . . . Un pigeon,
Un moineau..., un pinson dans la haie.

Il est si las de la guerre et de la gloire qu'il n'en veut plus :

Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier !
J'ai tant de gloire, ô roi, que j'aspire au fumier.

Victor Hugo aime ainsi le style à outrance : il force la note pour la rendre plus aiguë.

Puis, c'est Gérard de Roussillon qui passe avec ses hommes ; Charles lui crie :

« Gentilhomme de bien, cette ville est à vous. »
Gérard de Roussillon regarda d'un air sombre
Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre
De ses soldats, marchant tristement devant eux,
Sa bannière trouée et son cheval boiteux.
« Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne [1] ;
Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne ? »

Enfin arrive le grand morceau, la terrible explosion de Charles. Dans l'ancien poème, l'Empereur, malgré sa colère, reste grave et raide comme un bloc de granit. Dans le poème moderne, il s'agite, gesticule, tire son épée flamboyante, et vocifère comme un héros de Shakespeare ou comme un Charlemagne peint par Eugène Delacroix ou par Michel-Ange Carravache :

Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : *Lâcheté !*
. . . .
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, Lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, Bourguignons, gens du pays pisan,
Bretons, Picards, Flamands, Français, *allez-vous-en* [2] !

C'est alors que, par un coup de théâtre heureux et rapide,

1. Ce nom de Sorbonne est ici un anachronisme comme ceux que se permettent si volontiers nos vieux trouvères. Robert Sorbon, fondateur de la Sorbonne, était un chapelain de saint Louis.

2. C'est le même mouvement que dans la chanson de geste :

Ralez-vous-en !..

apparaît subitement Aymerillot. L'auteur de *la Légende des Siècles*, pour faire ressortir davantage le contraste, a rajeuni, adouci, efféminé tant qu'il a pu, les traits du jeune héros, opposé aux vieux géants hâlés, brunis et ridés qui l'entourent. Dans la chanson de geste, Aymeri est déjà *un gars vigoureux et membru* : ici, on le prendrait presque pour une fillette ou pour un frère aîné de Chérubin :

Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards, dont l'estoc bat les hanches,
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'air froid d'une vierge.
« Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut?
— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira : « C'est lui qui prit Narbonne ! »

Aymeri n'est plus le fils d'Hernaut de Baulande, mais un cadet de famille sans avoir et sans nom, égaré sur la route de la gloire et de la fortune, qu'il finit par rencontrer :

..... Le lendemain Aymeri prit la ville.

Chute soudaine et brusque, qui ne laisse pas à l'attention le temps de se fatiguer, comme il arrive trop souvent dans nos chansons de geste. Victor Hugo a compris que l'épopée à haute dose aurait chance aujourd'hui de nous assoupir : aussi nous l'a-t-il offerte par fragments séparés.

En comparant ces deux œuvres sœurs[1], toutes deux

1. M. Demaison, dans son étude préliminaire sur *Aymeri de Narbonne*, fait observer que la pièce de Victor Hugo est en grande partie calquée, d'une façon magistrale, il est vrai, sur une imitation libre d'un fragment du vieux poème, œuvre érudite et fantaisiste à la fois, insérée par Achille Jubinal dans une nouvelle en prose qui parut en 1843 sous ce titre : *le Château de Dannemarie*. Le poète a repris son bien au nom du génie et en vertu de la règle : *Quia ego nominor Leo*. Il a emprunté au traducteur, non seulement quelques-uns des plus beaux traits, mais aussi quelques contresens. Le nom d'Aymerillot a été trouvé déjà par Jubinal. Un certain nombre de personnages, tels que le comte de Gand et Eustache de Nancy, absolument étrangers au cycle carlovingien,

d'origine française, si différentes par le style et l'exécution, et en même temps si semblables par le fond et le sentiment, nous avons voulu montrer quelles richesses se trouvent enfouies, pour qui sait les découvrir, au fond de cette mine inexplorée de nos vieux poèmes; comment nous pouvons, en retournant à nos sources et à nos inspirations nationales, nous rajeunir et nous raviver, sans nous faire les copistes et les plagiaires de l'étranger. Ce courant épique, qui coulait à flots au moyen âge et qui semblait tari pour jamais, depuis les tristes expériences de la *Franciade*, de la *Pucelle* et de la *Henriade*, s'est ranimé tout d'un coup, non pas dans le monde sans doute, mais dans l'imagination du poète en plein XIXe siècle. Par un miracle de sympathie rétrospective, sur cette imagination puissante comme sur un miroir réflecteur et grossissant, est venue se reproduire l'image vivante et pittoresque de l'ancien poème avec un éclat qu'elle n'avait pas autrefois. La vieille peinture nous avait paru tant soit peu terne et fanée, sous la poussière des ans et les négligences d'un art encore dans l'enfance. Le tableau moderne est bien supérieur pour la mise en œuvre, le relief et le coloris. Qu'on se figure une fresque ou une toile de l'époque de Nicolas de Pise ou de Cimabuë, aux contours étroits, aux lignes raides, aux tons frustes et amortis, subitement illuminée et en-

sont sortis de l'imagination du poète. On peut en dire autant d'Albert de Périgueux, et de ce Garin

> Qui, se trouvant un beau jour à Venise,
> Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc :

tour de force qui rappelle un peu trop les *gabs* du *Voyage de Charlemagne à Constantinople*, et qui semble avoir été inventé, dit M. Demaison, pour prêter complaisamment une rime à *Ogier de Danemark* : bien que la rime n'embarrasse guère Victor Hugo, elle l'entraîne quelquefois.

Il a recours ici au même procédé que dans *le Mariage de Roland*, imité de *Girart de Viane*, abusant du grossissement et de l'hyperbole. Aussi l'éditeur d'Aymeri déclare-t-il le modèle primitif supérieur par bien des côtés à la copie. Il invoque, à ce propos, l'autorité de Sainte-Beuve accordant la palme au vieux trouvère sans renom, dans ce concours poétique ouvert à l'improviste après six cents ans. Nous sommes en partie de son avis pour la simplicité, la vérité, la gravité du récit; mais il faut bien reconnaître aussi tout ce que l'art prestigieux du poète moderne y ajoute de brio, de mouvement et de coloris.

flammée par le pinceau du Titien ou du Tintoret. Tel est l'effet que produit sur nous la brillante imitation de Victor Hugo. Sans doute, dans cette transformation, tout n'est pas irréprochable : il y a des traits forcés, des naïvetés cherchées ou prétentieuses, des éclats de voix mélodramatiques qui rappellent *Hernani* et *Ruy Blas*. Mais les personnages de nos chansons de geste, comme ceux de Corneille, se permettent volontiers l'emphase et la déclamation. Quand Ermengarde demande aux seigneurs français lequel d'entre eux est Aymeri, Hugues de Bragelonne répond qu'à sa vue on le reconnaîtra. Il remplira tout de sa personne :

> Tout amplira ceste sale pavée ;
> Et la cités, qui est et grant et lée[1],
> Tote en sera en tous leus éfraïée.

Le héros a pris une taille gigantesque aux yeux du poète, il a douze coudées comme dans Homère. Rien d'étonnant que sa voix se permette, ainsi que le dit Horace, les *ampullas et sesquipedalia verba*.

Il est encore dans l'épopée carlovingienne des poèmes plus anciens, plus populaires et plus fameux, comme *les Loherains*, *Ogier le Danois*, *Raoul de Cambrai*, *les Quatre Fils Aymon*, qui conservent même aujourd'hui une place et des lecteurs dans la clientèle de la *Bibliothèque bleue* : car le peuple, surtout celui des campagnes, est resté carlovingien par les souvenirs, longtemps après l'avènement de la troisième race. Mais il ne suffit pas qu'une œuvre, chanson, poème ou roman, soit populaire pour être vraiment patriotique. Nous n'accordons ce nom qu'à toute composition qui exprime, même sous une forme parfois vulgaire et médiocre, un grand fait et un grand sentiment national. Or les chansons de geste telles que *les Loherains*, *Ogier le Danois*, *les Quatre Fils Aymon* ne rappellent rien de semblable. Elles représentent plutôt l'esprit d'isolement et de séparation, les vengeances féodales, les révoltes du vassal contre le suzerain, la triste et sanglante époque des guerres privées, ce fléau de l'ancien monde que la *Trêve de Dieu* essaya

1. Large, *lata*.

de tempérer. Mettant presque toujours en scène des personnages et des faits imaginaires, elles n'ont d'autre vérité historique que la peinture exacte et parfois très vivante des mœurs, des caractères ou des lieux géographiques, qui s'y trouvent décrits et désignés. Elles sont pour le monde héroïque et féodal ce qu'ont été pour notre société bourgeoise les romans de Balzac, fidèle expression de nos vices, de nos misères et de nos plaies intimes, mais n'ayant rien d'historique ni de national.

Si nous voulons retrouver la trace, même confuse et incomplète, d'une grande lutte, d'un grand souvenir patriotique qui se rattache au nom de Charlemagne, il nous faut aller jusqu'à la *Chanson des Saisnes* ou *Saxons* par Jean Bodel.

II

Les poèmes de *Roncevaux*, d'*Aleschans* et d'*Aymeri de Narbonne* nous ont fait assister au conflit séculaire du Christianisme et de l'Islam. Il est un autre duel aussi opiniâtre, aussi terrible, où se révèle dans toute sa puissance le génie guerrier et civilisateur de Charlemagne : nous voulons parler de la longue suite de ses expéditions contre la Saxe, triple foyer de l'idolâtrie, de la barbarie et de l'invasion septentrionale. Éginhard, dans sa narration fidèle et prosaïque, le moine de Saint-Gall, dans sa chronique où l'histoire devient légende, donnent aux faits et aux personnages des proportions gigantesques : tant il est vrai qu'ici tout est grand. Jamais en effet plus magnifique champ ne parut s'ouvrir à l'épopée guerrière. Jamais lutte plus importante ne mit en présence deux mondes rivaux, durant trente-deux ans, presque sans trêve et sans merci. Il y avait là un grand intérêt national et religieux qui devait émouvoir les imaginations et les cœurs. Les sombres forêts de la Germanie étaient à coup sûr aussi mystérieuses, aussi poétiques que le val de Roncevaux ; Odin aussi farouche que Mahomet. Witikind est pour Charlemagne un adversaire plus sérieux, plus redoutable et surtout plus réel que Marsile et Baligant. Enfin rien de plus imposant que ce

combat de l'Hercule chrétien et civilisateur contre un autre Antée toujours terrassé et toujours debout, grâce aux forces que lui prête la terre de Germanie sa mère. L'épopée nous semble sortir ici naturellement de l'histoire.

Eh bien, chose étrange ! sur ce vieux fonds héroïque, en apparence si fécond, rien n'a germé, poussé, ou du moins n'est resté qui soit vraiment grandiose et national. W. Schlegel avait déjà signalé, comme un fait bizarre et inexplicable, cette absence de chants et de poèmes patriotiques, en France comme en Allemagne, sur ces terribles guerres de Saxe et sur les deux héros qui s'y trouvèrent aux prises[1]. A quoi faut-il l'attribuer? Est-ce au rapprochement des deux peuples ensevelissant dans l'oubli le souvenir des luttes sanglantes du passé, quand la Saxe est devenue chrétienne? Ou bien plutôt à cette circonstance qu'au moment où l'on rédige les chansons de geste, la pensée dominante est celle de la croisade contre les musulmans? Cette préoccupation est si forte que Witikind lui-même sera emporté et englobé dans le courant. Le héros de la Saxe devient tout simplement un confrère, un allié de Marsile et de Baligant. Il adore Mahomet qu'il n'a jamais connu, et compte parmi ses auxiliaires les rois d'Orcanie et de Nubie, Daires et Corsubles, que nous avons déjà vus sous l'étendard du prophète. On a supposé, nous le savons, l'existence de chants populaires sur les guerres de Saxe comme sur celles d'Espagne. M. G. Paris a cru en ressaisir la trace dans la *Karlamagnùs Saga*, œuvre d'un compilateur islandais du XIIIe ou du XIVe siècle, et dans certains fragments du poème de Saint-Honorat[2]. En s'appuyant sur quelques citations françaises conservées par le traducteur, il va même jusqu'à supposer que l'œuvre primitive dut être écrite en dialecte normand, et que les vers (preuve d'ancienneté) étaient assonants et non rimés. Mais ce sont là des affirmations ou des hypothèses plus ou moins risquées. Le prétendu poème recueilli, traduit et arrangé par le compilateur islandais, nous semble aussi loin de l'histoire et de la véritable

1. *Journal des Débats*, 14 nov. 1835.
2. Voir Bibliothèque de l'École des chartes, 6e série, t. I.

épopée que la Chanson de Jean Bodel, dont il sera question bientôt.

Les aventures galantes de la reine Sebile y tiennent toujours une grande place. L'impudique épouse de Guiteclin (Witikind) partage un moment ses faveurs entre Baudouin le neveu de Charlemagne et Alcain fils de l'émir de Babylone. Les Sarrasins viennent au secours des Saxons. Guiteclin vaincu et livré à Roland, par Baudouin, est conduit à Paris avec une lourde chaîne aux pieds, et finit ses jours en prison. Tout cela est bien mesquin, bien faible, indigne à la fois de Witikind et de Charlemagne.

Nous ne parlons pas de la *Vie de saint Honorat*, légende provençale du XIIe siècle, où l'on raconte comment Charlemagne fut fait prisonnier par Agolant dans une forêt de la Saxe, s'étant égaré à la poursuite d'un sanglier, et comment il fut délivré grâce à l'intervention miraculeuse de saint Honorat. C'est là un récit romanesque plutôt qu'épique. Nous dirons la même chose des romances espagnoles sur les amours de Baudouin et de Sebile. Parmi ces témoignages plus ou moins anciens et apocryphes, on a invoqué aussi un fragment de chant flamand, publié par M. Romans, ayant pour titre *Gwidelin* ou *Guittelin*. Voici ce passage, qui semble appartenir également au XIIe siècle : « Les païens étaient sur leurs gardes : ils croyaient avoir tout gagné. Mais quand ils entendirent sonner les clairons, grand fut leur étonnement. De leurs voix éclatantes ils s'écriaient : « Saxons et Sassines, frappez à mort les chrétiens ! Écrasez-« les, anéantissez-les ! » Mais ceux-ci, en les attendant : « Montjoie ! » s'écriaient-ils, ce qui les fit reconnaître. Ils dirent leur chant de combat : et des deux côtés se lancèrent en avant. Roland répandait la mort autour de lui. » Ici, comme dans la *Saga irlandaise*, Roland joue un rôle important, et reçoit de Charlemagne un soufflet qui manque de brouiller à jamais l'oncle et le neveu.

A coup sûr, ce morceau est plus guerrier, plus animé que toutes les descriptions de batailles dans la *Chanson des Saisnes* ou dans la *Karlamagnùs Saga*. Mais est-on bien sûr de son authenticité? N'en serait-il pas comme du fameux chant d'*Altabiçar* à propos de la *Chanson de Roland*? Quoi qu'on fasse pour ressusciter en imagination

des œuvres qui n'ont jamais existé ou qui ont disparu, il faut bien reconnaître, à défaut d'autres preuves, qu'une maigre végétation poétique a fleuri autour de ce grand duel de Witikind et de Charlemagne, l'un des plus grands dont l'histoire ait gardé le souvenir. Au lieu d'un chêne majestueux s'élevant au-dessus de la forêt Hercynienne, nous voyons sur ce vieux sol arrosé de sang, couvert de ruines, s'épanouir un bosquet de Cypre ou d'Amathonte, une touffe de fleurettes galantes ou d'arbrisseaux coquets.

La *Chanson des Saisnes*, par Jean Bodel, n'est guère autre chose, malgré l'estime dont l'honorent ses contemporains. Son titre promet plus qu'il ne donne. On s'attendait à trouver là un reflet de ces luttes héroïques si émouvantes, même dans l'histoire : on se voit bientôt perdu dans un roman d'amour, où Witikind joue le triste rôle d'un George Dandin, et Charlemagne celui d'un oncle de comédie. Cette œuvre est plus voisine des romans de la *Table Ronde* que des Chansons *de Roncevaux* ou *d'Antioche*. Jean Bodel, trouvère artésien du XIIIe siècle, dont la vie se passe à rimer des fabliaux, des chansons, des mystères (celui de *Saint Nicolas*) et son grand poème des *Saisnes*, avant d'aller mourir dans une léproserie, est un homme du monde, un bel esprit aimable, vanté pour

Son bel savoir parler et science agusie,

comme dit Girard d'Amiens, un de ses nombreux admirateurs. Contemporain de Guillaume de Lorris, le premier auteur du *Roman de la Rose*, il dresse avec lui, par anticipation, au beau milieu de l'épopée, la *Carte de Tendre*, et nous semble déjà un précurseur lointain de Mlle de Scudéry, de La Calprenède et de toute cette école qui s'avisera un jour de

Peindre Caton galant, et Brutus dameret[1].

Nous n'osons donc franchement accorder le titre de poème national et patriotique à cette œuvre de fantaisie, qui n'a

1. Boileau, *Art poétique*, chant III

ni le sérieux, ni la dignité, ni l'élan de l'épopée véritable. *Aleschans* marquait pour nous le second âge de la poésie héroïque : la *Chanson des Saisnes* en marque le déclin.

Nous en dirons autant du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, poème héroï-comique dont nous avons déjà parlé ailleurs[1]. Il est vrai que M. G. Paris a cru voir dans cette œuvre badine, chantée par les étudiants à la foire du Lendit, un hommage rendu à Charlemagne et aux barons français, un nouveau témoignage de leur supériorité en tous genres. Nous ne saurions admettre, pour notre part, cette ingénieuse explication. Ne serait-ce pas tout simplement une charge ou une pochade héroïque, dont pouvaient fort bien s'égayer les écoliers, sans que la chose tirât à conséquence?

Après avoir figuré, dans la *Chanson des Saisnes*, sous les traits d'un Cassandre monarchique en face des barons *hérupés*[2], Charlemagne revêt ici les allures d'un galantin matamore, piqué par une boutade de sa femme et venant braver le roi de Constantinople Hugon. Comme La Fontaine allant à l'Académie, il a pris le chemin le plus long, en passant par Jérusalem. Les *gabs*[3] ou défis burlesques, auxquels il s'associe avec ses preux, n'ajoutent rien à sa gloire. L'énumération des reliques rapportées de Terre-Sainte, parmi lesquelles figurent la chemise, et même du lait de la Vierge Marie, a tant soit peu l'air d'une plaisanterie irrévérencieuse. Nous y voyons tout au plus une joyeuse descente de la Courtille épique, où Charlemagne ressemble trop à l'Agamemnon de *la Belle Hélène*.

On a invoqué la haute antiquité de l'œuvre pour en démontrer l'innocence et presque la naïveté. Mais, comme l'a très bien dit Amaury Duval[4], l'usage de l'assonance n'est point une preuve suffisante d'ancienneté. Elle pourrait n'être qu'un de ces pastiches dont la poésie a usé dans

1. *La Satire au moyen âge*, ch. VII.

2. *Hérupé* ou du *Hurepoix*, veut dire en même temps *hérissé*, *ébouriffé*, de l'ancienne Gaule chevelue (*Gallia comata*), la France centrale, selon P. Paris.

3. L'histoire des *gabs* se trouve reproduite dans un autre roman du XVe siècle, *Galien le Restoré*, dont M.-J. Chénier parle dans son opuscule sur les romans français : il en a tiré lui-même le joli conte des *Miracles*.

4. *Hist. littér. de la France*, t. XXII.

tous les temps. La *Batrachomyomachie* n'est-elle pas d'ailleurs presque contemporaine de l'*Iliade*?

La poésie, qui grandit, peut aussi amoindrir et dégrader les personnages. C'est là un privilège dont elle a parfois abusé. Tout inoffensives qu'elles paraissent, ces facéties ont leur inconvénient et leur danger : elles tuent en nous l'idéal, et détruisent le respect des grandes choses et des grands noms. Que le poète, que le romancier créent des types comiques, tels que Panurge ou Don Quichotte, rien de plus légitime et de plus conforme à l'humanité :

> Mieux vaut de ris que de larmes écrire,
> Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Mais laissons la grandeur à ce que l'art et l'histoire ont fait grand. N'essayons pas plus de travestir Achille ou Hector qu'Alexandre ou Charlemagne, en héros d'opérettes ou de romans libertins et facétieux.

CHAPITRE V

LES INVASIONS NORMANDES

Complainte sur la bataille de Fontanet. — *Roman de Rou.* — *Chronique des ducs de Normandie.* — La poésie scandinave : *Chant de Regnard Lodbrog.* — *Cantilène de Saucourt.* — Poème d'Abbon *sur le Siège de Paris.*

I

Les poèmes de *Roncevaux* et d'*Aleschans*, même ceux d'*Aymeri de Narbonne* et *des Saxons*, bien qu'ils appartiennent par la date de leur composition au XIIe et au XIIIe siècle, nous ont ramenés par l'inspiration et les souvenirs aux grands jours de la dynastie carlovingienne. Avec les invasions normandes, en reprenant dans l'ordre historique notre marche sur la route des siècles, il nous faudra, dans l'ordre littéraire, rebrousser chemin un instant pour revenir aux œuvres contemporaines ou postérieures qui en ont consacré le souvenir. C'est ainsi que nous rencontrerons successivement :

1° Une complainte latine sur la bataille de Fontanet[1].

2° La *Cantilène de Saucourt*, en 882.

3° Le poème latin d'Abbon *sur le Siège de Paris* (fin du IXe ou commencement du Xe siècle).

4° Le *Roman de Rou*, œuvre de Wace, trouvère normand de la fin du XIIe siècle.

5° La *Chronique des ducs de Normandie*, par Benoît de Sainte-Maure, contemporain et rival de Wace.

1. Ou Fontenay (département de l'Youne).

Tels sont les faibles échos poétiques qu'a inspirés cette triste époque des invasions, âge de misère, de ruine et de barbarie.

Le moine de Saint-Gall, dans son *Histoire guerrière de Charlemagne*, nous raconte que : « Charles se trouvant dans un port de la Gaule Narbonnaise, des corsaires normands s'en approchèrent pour y exercer leur piraterie. Mais à peine se furent-ils aperçus de sa présence qu'ils s'éloignèrent à toutes voiles avec une inconcevable rapidité, évitant non seulement les glaives, mais les yeux même des Francs qui les poursuivaient. Le religieux Charles se leva alors de table et se mit à une fenêtre qui regardait l'Orient. Il y demeura longtemps immobile et les yeux baignés de larmes, personne n'osant l'interroger. « Mes fidèles, dit-il aux grands qui l'entouraient, savez-vous pourquoi je pleure? Je ne crains pas pour moi ces misérables pirates (*Non hoc, aït, timeo quod isti nugis mihi aliquid nocere prævaleant*); mais je m'afflige que, moi vivant, ils aient osé attaquer le rivage, et je me sens tourmenté d'une grande douleur quand je prévois les maux qu'ils feront souffrir à mes descendants et à leurs peuples. » (II, 22.)

La grande occupation de sa vie avait été de refouler la double invasion du Nord et du Midi, pour donner à l'empire et à l'ordre social qu'il voulait fonder, la stabilité. Après sa mort, les digues que sa main puissante avait posées à la hâte craquaient et se rompaient de toutes parts : l'invasion reprenait son cours, le démembrement de l'empire, en brisant l'unité de défense, laissait chaque province livrée à elle-même, sans secours et sans direction. L'effroyable désarroi que nous avons vu se produire chez nous en pleine civilisation, après trois siècles de centralisation administrative et monarchique, dut apparaître avec de bien autres proportions à l'heure où se formait à peine l'ébauche d'une société nouvelle. La nuit, une nuit sombre, intense, éclairée seulement par la lueur des incendies, pèse sur le monde. C'est à ce moment qu'il nous faut chercher çà et là, parmi les ruines, quelques misérables débris de poésie informe où couve, sous la cendre, l'étincelle du patriotisme.

Cette déplorable période s'ouvre par une de ces guerres

intestines qui annoncent et préparent la chute des peuples et des empires. Les fils de Louis le Débonnaire s'arrachent les lambeaux de l'héritage paternel, et s'apprêtent à régner sur des déserts et sur des ombres de nations. D'un côté, Lothaire, l'aîné, comme héritier de la couronne impériale, réclame la suprématie : ses deux frères Charles et Louis, ligués contre lui, veulent garder leur indépendance. Après de vains efforts de conciliation, ils en viennent aux mains dans les champs de Fontanet, près d'Auxerre. Là s'engage une mêlée furieuse, une de ces batailles insensées, où les peuples se heurtent et s'entr'égorgent sans trop voir où ils vont. Plus tard, un ordre nouveau sortira de ce chaos : mais qui l'eût prévu alors? Les plus sages, les meilleurs ne savent que gémir et se désoler. C'est au lendemain de cette effroyable tuerie qu'un des survivants du combat, un de ceux qui suivaient le drapeau de Lothaire exhale, en strophes latines à demi barbares, sa douleur patriotique. Le titre seul de la complainte nous indique déjà de quel latin dispose l'auteur : « Verba de *bellâ* quæ fuit *acta Fontaneto* ». Le solécisme est le moindre de ses soucis. D'un autre côté, les réminiscences classiques se mêlent d'une façon gauche et maladroite aux barbarismes d'expression. L'auteur y parle de Cerbère et de Saturne en même temps que du Diable. Et pourtant, si pauvre, si chétive qu'elle nous semble par la forme, cette complainte n'en est pas moins l'expression d'un sentiment profond, sincère et vraiment touchant. La guerre fratricide est ici représentée comme un crime et une inspiration de l'Enfer :

De fraterna rupta pace
Gaudet Dæmon impius.

Le génie de la Discorde s'est déchaîné sur le monde : « On crie guerre, guerre ! des deux côtés ; un rude combat s'élève ; le frère prépare la mort du frère, l'oncle celle du neveu [1]. » Partout du sang, partout l'horreur :

Francorum de sanguine
Horrent campi, horrent silvæ,
Horrent *ipsi* (sic) paludes.

1. Ampère, *Hist. litt. de la France avant le* XII[e] *siècle*, t. III.

Puis vient cette lamentable image de la campagne blanchissant sous les vêtements de lin des morts, comme elle blanchit sous les oiseaux d'automne :

> Albescebant campi *vestes*
> Mortuorum *lineas*,
> Velut solent in autumno
> Albescere avibus.

Ce latin est dur, incorrect, barbare, et cependant il a je ne sais quelle harmonie sourde et sombre, qui rappelle un peu celle du *Dies iræ*. Cette journée était bien en effet le *Dies iræ* de la monarchie carlovingienne. Aussi doit-elle rester ensevelie dans l'oubli :

« Ce combat n'est pas digne de louanges : qu'il ne soit célébré par aucun chant ; que l'Orient, le Midi, l'Occident et l'Aquilon pleurent les morts ! Maudit soit ce jour ! qu'il ne soit pas compté dans le cercle de l'année, qu'il soit effacé de toute mémoire, que le soleil lui refuse ses rayons, et l'aurore son crépuscule ! »

> Maledicta dies illa,
> Nec in anni circulis
> Numeretur, sed radatur
> Ab omni memoria.
> Jubar solis illi desit,
> Aurora crepusculo !

Il est ainsi des jours et des années qu'on voudrait pouvoir effacer de la mémoire des hommes et de son propre souvenir. Mais ils restent toujours présents, quoi qu'on fasse. Béranger aura beau s'écrier après Waterloo, comme le chantre obscur de Fontanet :

> Jamais son nom n'attristera mes vers !

On ne prononce pas le nom, mais on se souvient de la chose; et l'amère pensée assiège l'esprit du poète et du citoyen.

Quel est l'auteur de ce chant ou plutôt de cette *Nænia*

patriotique citée pour la première fois par l'abbé Lebœuf[1] ? Un certain Angelbert, qui a soin de nous rappeler son nom et la part même qu'il prit au combat :

Hoc autem scelus peractum,
Quod descripsi rytmice,
Angelbertus ego vidi,
Pugnansque cum aliis
Solus de multis remansi,
Prima frontis acie.

Était-ce un Germain, comme l'a pensé M. Ampère? Et faut-il, dans ces strophes âpres et heurtées, retrouver, avec lui, l'inspiration belliqueuse des anciens Scaldes scandinaves? Peut-être serait-ce beaucoup s'aventurer. D'ailleurs, n'est-ce pas une malédiction contre la guerre? Lebœuf croit plutôt que cet Angelbert était venu d'Aquitaine avec Pépin. Peut-être est-ce l'œuvre d'un clerc qui aurait recueilli et traduit en latin les lamentations d'un guerrier, comme le moine de Saint-Gall avait recueilli les souvenirs de son oncle Gérold, ancien compagnon de Charlemagne. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a là l'écho d'une douleur patriotique. Angelbert pleure de voir s'écrouler ainsi la grande œuvre de Charlemagne.

Ce lugubre souvenir de Fontanet est de nouveau consigné dans le *Roman de Rou* : Wace y voit le signal et l'occasion des invasions normandes :

Là péri de France la flor
Et des barons tuit li plusor ;
Ainsi trovèrent Païen terre
Vuide de gent, bone à cunquerre.

Benoît de Sainte-Maure dit la même chose dans sa *Chronique* :

Par ices fu France honie,
Si gastée, si afeblie
Que n'i out puis defensiun.

1. *Recueil de divers écrits*, t. I, p. 349.

Un pays ouvert de tous côtés, des pouvoirs divisés, contestés et impuissants, point de nation constituée, point de langue commune : c'est du milieu de ce chaos que va naître la nationalité française. Étrange mystère de la création, qui fait sortir ainsi la vie de la mort, et un ordre nouveau du sein même de la décomposition.

En attendant, l'invasion est le spectre sinistre qui va hanter, obséder et glacer les imaginations et les cœurs durant près d'un siècle. Ce spectre, nous l'avons revu de nos jours, sous forme de brigandage organisé, méthodique, travaillant régulièrement à l'incendie, au pillage et au massacre.

George Sand, se faisant l'interprète des angoisses publiques, écrivait dans son *Journal d'un Voyageur*, en face de l'invasion débordée sur notre malheureux pays : « Toujours l'ennemi, le fléau devant les yeux! Il se met en travers de tout. C'est en vain que la terre est belle et que le ciel sourit. Le destructeur approche : les temps sont venus. Une terreur apocalyptique plane sur l'homme, et la nature disparaît. »

Cette terreur, qui poussait naguère nos populations affolées à se cacher dans les bois ou à se réfugier dans les murs de la Capitale, devait être bien autre à l'approche des Normands.

> La genz chaitive, desarmée,
> Est à lur nès[1] traite e menée,
> E les femmes par tut hunies
> Esforcées et malbaillies[2].

Tout brûle à l'entour :

> De Noon tresqu'à Saint-Denis,
> De Chartres tresques à Paris,
> Ne remaint vile ne mezon
> Ki ne fust en flambe u cherbon[3].

Un grand historien de nos jours, Michelet, plus poète que

1. Vaisseaux.
2. *Chronique des ducs de Normandie.*
3. *Roman de Rou.*

Wace, a peint cet effroi universel avec une puissance d'imagination qui fait revivre tout le passé. « Dès que leurs dragons, leurs serpents (ils appelaient ainsi leurs barques, *drakars*, *suckkars*) sillonnaient les fleuves; dès que le cor d'ivoire retentissait sur les rives, personne ne regardait derrière soi. Tous fuyaient à la ville, à l'abbaye voisine, chassant vite les troupeaux: à peine en prenait-on le temps. Vils troupeaux eux-mêmes, sans force, sans unité, sans direction, ils se blottissaient aux autels sous les reliques des saints. Mais les reliques n'arrêtaient pas les barbares. Ils semblaient au contraire acharnés à violer les sanctuaires les plus vénérés. Ils forcèrent Saint-Martin de Tours, Saint-Germain-des-Prés à Paris, une foule d'autres monastères. L'effroi était si grand qu'on n'osait plus récolter. On vit les hommes mêler la terre à la farine. Les forêts s'épaississaient entre la Seine et la Loire. Une horde de trois cents loups[1] courut l'Aquitaine sans que personne pût l'arrêter. Les bêtes fauves semblaient prendre possession de la France[2]. »

Au milieu de l'effarement général, qui donc se sentait le courage de chanter ou même de déplorer ses malheurs? Toute âme était glacée, toute voix étouffée. La poésie, si elle existe encore quelque part alors, se retrouve sur les navires de ces rois de mer, qui s'intitulent eux-mêmes fils des *Trolls* ou génies des eaux, des montagnes et des forêts, vrais démons, riant, buvant, chantant parmi les horreurs du carnage et en face de la mort. Elle voyageait avec le vieux Regnard Lodbrog, et le consolait dans sa prison. C'est là que le souffle épique ou lyrique a passé.

« Nous avons frappé du glaive! J'étais bien jeune encore, quand nous voguâmes à l'est du Sund, où nous préparions une curée abondante aux loups et aux aigles dorés. Les hauts cimiers retentissaient sous le fer, les vagues se gonflaient de toutes parts, et le corbeau nageait dans le sang.

« Nous avons frappé du glaive! J'ai levé la lance avec fierté, j'ai rougi mon épée quand, à l'âge de vingt ans, je

1. Nous avons revu ainsi les bandes de loups s'avancer sur les pas des armées prussiennes, comme pour achever leur œuvre.

2. Michelet, *Hist. de France*.

combattis huit chefs, à l'Orient, aux bouches de la Duna. Nous donnâmes un ample repas aux loups, pendant qu'une sueur sanglante s'écoulait dans la mer et que les guerriers perdaient la vie[1]. »

Une sorte d'ivresse héroïque et sanguinaire saisit le vieux pirate au souvenir de ses combats. Chaque strophe de ce chant guerrier, plus ou moins authentique, marque pour ainsi dire une étape de l'invasion normande. C'est l'itinéraire des victoires remportées par Regnard et ses compagnons. Il débute par le Gotland, le Sund, la Duna, la Finlande, parcourt les côtes de la Suède et de la Norvège; de là, il s'étend jusqu'aux Flandres et aux rivages de l'Angleterre, des Orcades, des Hébrides et du Northumberland, où finit son aventureuse carrière. Fait prisonnier par un roi anglo-saxon, Ella, et jeté dans un sombre cachot rempli de vipères, il se prépare à mourir en brave, comme il a vécu; son chant de mort est un chant de fête:

« Nous avons frappé du glaive! Cinquante et une fois j'ai livré des batailles annoncées par la flèche messagère. Jamais je n'ai pensé que, parmi les hommes, moi qui si jeune encore ai rougi mon épée, aucun roi me serait supérieur. Les Ases vont m'inviter: ma mort n'est pas à plaindre.

« Je veux finir! Les Dises envoyées par Odin m'appellent dans la salle des héros. Plein de joie, je vais boire la bière sur un trône à côté des Ases. Les heures de ma vie sont passées : je souris en mourant. »

Il y avait là, ce semble, toute une source de poésie étrange, originale et puissante, que les Normands auraient pu transporter avec eux sur le sol de la Gaule. Il n'en fut rien cependant. Comme l'a dit avec raison Depping, une fois qu'ils ont traversé la mer et posé le pied sur la terre de France, on croirait qu'ils ont franchi les eaux du Léthé. Tous les vieux souvenirs patriotiques de l'Edda se sont envolés. L'éducation française s'est emparée d'eux et les a façonnés à son image :

Gallia capta ferum victorem cepit.

1. Voir *Poésies scandinaves*, traduites par Eichhoff. — Depping, *Hist. des expéditions maritimes des Normands*.

Wace nous a raconté lui-même comment il fut élevé :

Se l'en demande ki ço dist
Ki ceste estoire en romanz mist :
Je di et dirai ke jo sui
Wace, de l'isle de Gersui[1],
Ki est en mer vers Occident,
Al fieu[2] de Normendie apent.
En l'isle de Gersui fu nez,
A Caem fu petis portez,
Iloec fu à lettres mis,
Puis fu lunges en France apris.
Quant de France jo repairai[3],
A Caem lunges conversai ;
De romanz fere m'entremis,
Mult en escris et mult en fis.

Il y gagna, paraît-il, beaucoup de gloire et peu d'argent. Du reste, on comprend la fécondité prodigieuse de Wace, lorsqu'on voit de quelle façon le vers se déroule sous sa main comme un écheveau interminable.

Malgré la forme française de leurs écrits, Wace, l'auteur du *Roman de Rou*, et Benoît de Sainte-Maure, l'auteur de la *Chronique des ducs de Normandie*, ne sont pas à vrai dire, pour nous, des poètes patriotes et nationaux. Normands d'origine et d'affection, attachés à la cour de Henri II, roi d'Angleterre, ils n'ont pu oublier tout à fait leur parenté. Benoît de Sainte-Maure, parlant des soldats de Rollon, dit *les nôtres* :

Lor vont les *noz* plus très hardis[4].

1. Jersey.
2. Fief.
3. Repartis.
4. V. 9558. Benoît de Sainte-Maure et Wace semblent partagés entre leur éducation française, leur pitié pour les vaincus, et leur devoir de chroniqueurs au service des ducs de Normandie. De là un double sentiment parfois difficile à concilier. A la fin de son livre I, Benoît de Sainte-Maure déplore l'avilissement des Français, obligés de courber la tête sous

La très plus orrible gent
Qui fust dessous le firmament.

Cette *horrible gent* est précisément celle dont il va chanter les exploits, à titre de compatriote.

Plus loin, à propos des Français, il parle de la haine qui divise encore les deux races :

Plus ne se puent ils tenir
De *nos* amèrement haïr.

Wace, qu'on serait tenté de prendre d'abord pour un Français racontant les tribulations de son pays et les ravages des envahisseurs, même après avoir reconnu que ses ancêtres étaient des pillards et des bandits, n'en tient pas moins à son nom de Normand :

Normanz sunt, Normanz furent et Normanz unt esté.

Quand viendront plus tard les rivalités des rois de France et d'Angleterre, ses sympathies pour ces derniers ne seront pas douteuses. Il lui arrive même, à lui Normand, de renvoyer aux Français le même reproche que les Romains adressaient aux Carthaginois sur leur mauvaise foi. Dans sa *Chronique ascendante*, qui n'est autre chose qu'une doublure du *Roman de Rou* pris à reculons, il dira :

Les boisdies [1] de France ne sont mie à cèler.
Toz tems voudrent Francheiz Normanz deshériter,
Et quant Francheiz nes [2] poient par force sormonter,
Par plusors triceries les solent agraver.

Les *tricheries françaises* dénoncées ici par un écrivain normand, par un compatriote d'Hasting et de Rollon, nous semblent un détail assez plaisant.

Il reproche aux barons français, et surtout au roi Louis VII, d'avoir armé les fils de Henri II contre leur père. Rollon est son héros de prédilection, il l'appelle :

Li bon conquerior,
Li vassal, li hardi, li bon combateor.

1. Trahisons.
2. Ne les.

Néanmoins le *Roman de Rou* n'a rien d'héroïque ni dans le sentiment, ni dans l'expression : c'est moins un poème qu'une chronique rimée sans émotion, sans élan, sans chaleur ni couleur. Wace, pas plus que Benoît de Sainte-Maure, ne se souvient des *Sagas* scandinaves, ni de l'enthousiasme guerrier du vieux Regnard ou des *Niebelungen*. Tous deux suivent pas à pas la Chronique en prose de Dudon de Saint-Quentin et celle de Guillaume de Jumièges. Çà et là, ils délaient, brodent, embellissent à leur façon : leur travail ressemble assez à celui de nos écoliers développant une matière de vers latins. L'un entremêle le vers de huit et de douze pieds jusqu'au chiffre de 16 697; l'autre s'en tient au petit trot du vers de huit pieds et va jusqu'au delà de 23 000.

Tout Normand qu'il est, le principal mérite que revendique Wace est celui de la véracité. Jean Bodel disait la même chose dans sa *Chanson des Saisnes*, et nous savons comment il tenait parole. Sous ce rapport, Wace est plus fidèle à sa promesse, bien qu'il lui arrive aussi de se tromper ou de tromper un peu son lecteur, pour la gloire des ducs de Normandie.

> Jo ne dis mie fable, ne jo ne voil fabler.

Il reprend l'histoire des Normands *ab ovo* :

> Por ço que de North vindrent, Normanz furent nomez[1].

En même temps, il nous explique l'origine de ces migra-

1. Wace complète ainsi son explication :

> *Man* en Engleiz et en Noreiz
> Senefie *hom* en Francheiz.

Il est vrai que les Français, se vengeant par un bon mot ou calembour, donnaient une autre étymologie au nom de Normandie :

> Francheiz dient ke Normendie
> Ço est la gent de *North mendie*.
> Por ço k'il vindrent d'altre terre,
> Por miez aveir e por cunquerre.

tions qui jetaient sur les côtes de France et d'Angleterre un flot sans cesse renaissant d'envahisseurs :

Costume[1] fu jadis lonc tens
En Danemarche, entre païens,
Quant hom aveit plusors enfanz
Et il les aveit nòrriz granz,
L'un des fils reteneit par sort
Qui ert [2] son her [3] emprès sa mort,
Et cil sur qui li sorz torneit
En altre terre s'en aleit.

C'est le système des émigrations périodiques tel qu'il se continue encore aujourd'hui : l'Allemagne déverse chaque année le trop-plein de sa population sur le nouveau monde. Seulement l'émigration se faisait alors sous forme de guerre et de conquête. Les Normands représentent deux choses : 1° la barbarie libre, errante, capricieuse et vagabonde, ayant devant elle l'espace illimité, la grande route des mers et des fleuves, et le droit au butin ; 2° la revanche contre l'oppression politique et religieuse de l'empire carlovingien. C'est parmi eux que le vrai Witikind de l'histoire, si méchamment occis par Jean Bodel dans sa *Chanson des Saisnes*, va trouver un refuge et des vengeurs. De là cet esprit de destruction, cette guerre acharnée, déclarée aux églises, aux monastères, aux abbayes, à tout ce qui représente l'ordre établi. Wace enregistre tous ces pillages, ces meurtres, ces incendies, sans se douter qu'il risque de compromettre l'honneur de sa race :

Viles arstrent [4], homes ocistrent,
Fames porjurent, aveir [5] pristrent.
Mult oïssiez enfanz plorer,
Homes braire, fames crier.

Le chef le plus illustre de ces bandits avant Rollon fut le fameux Hasting, le *Fra Diavolo* ou le *Robin Hood* de l'invasion normande. Wace et après lui Benoît de Sainte-Maure

1. Coutume.
2. Était.
3. Héritier.
4. Brûlent.
5. Biens.

n'ont pas manqué d'énumérer ses prouesses et ses bons tours, son faux baptême et son faux enterrement pour s'emparer de Luna, petite ville de l'État de Gênes, que le chroniqueur a le tort de confondre avec Rome. Hasting était digne de remplir une épopée héroï-comique tout aussi bien qu'Ulysse ou Maître Renart : mais un vrai poète lui ayant fait défaut, il est resté simple héros de légende. Raoul Glaber[1] nous raconte ainsi sa naissance et sa prodigieuse fortune : «Dans la suite des temps, naquit, près de Troyes, un homme de la plus basse classe des paysans, nommé Hasting. Il était d'un village appelé Tranquille, à trois milles de la ville. Il était robuste de corps et d'un esprit pervers. L'orgueil lui inspira dès sa jeunesse du mépris pour la pauvreté de ses parents; et cédant à son ambition, il s'exila volontairement de son pays. Il parvint à s'enfuir chez les Normands. Là, il commença par se mettre au service de ceux qui se livraient à un brigandage continuel, pour fournir des vivres au reste de la nation que l'on appelait *la flotte.* »

Hasting demeure chargé de toutes les malédictions, sans que les trouvères anglo-normands aient pris la peine de le défendre. C'est le mauvais sujet de la famille. Aux yeux de l'honnête Benoît de Sainte-Maure, il apparaît comme un vrai démon, un sacre et un maudit :

Hastenc li fels [2], si seneschaus [3],
Li très orribles, li cruaus,
Li plus mals hom qui unc nasquist,
Et qui al siècle plus mal fist.
. . . .
Des Judas fust le plus haïz.
Nul n'espandi unc tant cerveles,
Tant sanc de cors, tantes bueles [4],
Tant ad porchacié chevaliers [5].

1. Tome I, ch. III.
2. Faux.
3. Chef.
4. Boyaux.
5. Wace ne le traite guère mieux :

Hastainz fu Paen sorquidez *,
Mult faus e mult desmesurèz ;
Unkes il n'out d'home pitié,
Ne ne sout garder amistié

(*) Présomptueux.

Ce bandit, ce fils de paysan n'en reçut pas moins, de Charles le Chauve, le comté de Chartres et devint plus tard l'entremetteur de la paix entre Charles le Simple et Rollon. Cependant le clergé fit de vains efforts pour apprivoiser son naturel farouche : c'est là sans doute ce que Wace et Benoît de Sainte-Maure n'ont pu lui pardonner.

Pendant ce temps, que devenait la France? Épuisée, mourante, elle se débattait au milieu des convulsions de l'agonie. En moins de quarante ans, Paris, l'ancienne capitale des Mérovingiens, était trois fois envahi, rançonné, incendié[1]. L'abbé de Corbie, Ratbert, n'en peut croire ses yeux : il éprouve un étonnement analogue à celui que nous avons ressenti nous-mêmes en voyant les Prussiens investir nos murs. « Qui eut jamais pu croire, s'écrie-t-il, que des pirates, ramassis de différentes nations, seraient venus humilier un royaume si glorieux, si puissant, si populeux! Aucun roi n'aurait espéré, aucun habitant de la terre n'aurait cru que jamais ennemi pût entrer dans notre Paris[2]. » — Grâce à la confiance et à la sécurité dont on avait joui sous Charlemagne, Paris n'avait plus songé à se garder. Les enceintes avaient été détruites et les pierres employées à construire des maisons particulières. L'invasion normande lui préparait un terrible réveil. Benoît se lamente sur la dévastation

> De Paris qui, de beauté
> Et de richece et de planté[3],
> Soloit sur altres resplendir.

Que manquait-il donc à la France pour se sauver? 1° Un gouvernement, qui n'existait plus; 2° une nation, qui n'existait pas encore. Les chefs carlovingiens ont des soldats qui refusent de combattre, des vassaux qui s'entendent avec les envahisseurs pour se rendre indépendants. Ainsi ont fait Noménoë, duc des Bretons, Isembart et bien d'autres. Un moment, en 859, les peuples furieux, exaspérés par les ravages des Normands et par l'inertie

1. 845-857-861.
2. *Historiens de France*, t. VII.
3. Abondance.

des pouvoirs publics, essayent de se protéger eux-mêmes et courent aux armes. Mais les barons s'effrayent de voir les vilains transformés en soldats, et se joignent aux Normands pour les écraser. A son tour, Charles le Chauve, en 863, défend aux seigneurs de bâtir des forteresses derrière lesquelles ils peuvent braver son autorité. Cette jalousie des influences rivales entrave et paralyse toute résistance[1].

Cependant Robert le Fort, comte du Maine et d'Anjou, gardien des marches de Neustrie, se faisait le champion de la cause populaire et nationale contre les pirates. Sa mort à Bisserte (866), dans un combat contre le terrible Hasting, remplissait de deuil et d'admiration le peuple, qui voyait en lui « un nouveau Machabée », nous disent les *Annales de Fulde*. Robert devenait ainsi la tige d'une dynastie nouvelle, que la reconnaissance publique devait faire sortir des ruines de la patrie. Son fils Eudes allait continuer son œuvre et s'immortaliser par la défense de Paris.

Tandis que Robert le Fort mourait en combattant, que faisait le descendant de Charles Martel, de Pépin et de Charlemagne, le fils de ces grands batailleurs, Charles le Chauve? Il négociait, il traitait à l'amiable avec les envahisseurs et achetait à prix d'or leur départ. En 845, il leur payait déjà 7000 livres; en 866, 4000, pour la rançon de Paris, et leur cédait en outre une partie de la basse Seine. Mais cet or, au lieu de les écarter, ne faisait que les attirer, les provoquer au retour. Quand Ragenaire ou Regnier, revenu en Danemark, montra au roi Henrich l'or et l'argent qu'il rapportait de France, quand il lui représenta la richesse de ce pays, la facilité d'y pénétrer, la lâcheté de ses habitants, alors les yeux du vieux pirate et de tous ceux qui l'entouraient s'ouvrirent et s'allumèrent de convoitise. Le mirage de l'or, de ce bel or aux reflets jaunes, tant envié de Siegfrid, de Hagen et de Gunther dans les *Niebelungen*, ne manqua pas de les ravir. La campagne de France devint une entreprise régulière organisée par les pirates normands, habiles déjà dans cet art de *gaaigner*

1. « Adversus quos nullus rex, nullus dux, nullus defensor surrexit, qui eos expugnaret. » (*Hist. de Bretagne*, par dom Lobineau. *Pièces justificatives*, t. II, p. 45.)

que pratiqueront plus tard les Guillaume, les Robert Guiscard et les Tancrède :

> En France, ço dient, iront
> Et tote France destruiront ;
> L'aveir de France partiront[1],
> A lor mesnie le donront[2].

Aussi reviennent-ils de tous côtés, par l'Escaut, par la Seine, par la Loire. Les fleuves étaient devenus les grandes routes de l'invasion.

Un jour pourtant le ciel s'éclaircit, la victoire semble reparaître sous le drapeau carlovingien. Le jeune roi Louis III, fils de Louis le Bègue, rencontrait à Saucourt en Vimeux les Normands qui venaient de saccager Beauvais : il les tailla en pièces et leur tua sept ou huit mille hommes (881). C'était le plus grand carnage qu'on eût fait alors des envahisseurs. A la même époque, Louis de Saxe les battait à Thimun. Un cri d'espoir et de joie s'éleva dans toute la France. Une cantilène en langue *tudesque* ou *francique* a consacré le souvenir de cet événement. Cette pièce, découverte au XVIIe siècle par Mabillon et publiée pour la première fois dans les *Annales des Bénédictins* (t. III, p. 684), fit sensation dans le monde savant. Schilter l'inséra dans son *Trésor des antiquités* et entama sur ce point une discussion reprise depuis par Sismondi, dans son *Histoire des Français* ; par Gley, dans son *Étude sur la langue et la littérature franques* ; par MM. Eichhoff, Taranne, Edelestand Duméril, G. Paris et Léon Gautier, qui l'ont tour à tour traduite et commentée. Une première difficulté se présentait. A quel Louis fallait-il l'attribuer? Car, par une étrange coïncidence, deux Louis se trouvaient alors à la tête des Francs. Louis de Saxe, roi de la France orientale, et Louis III, roi de la France occidentale, tous deux ayant un frère nommé Carloman et tous deux ayant remporté presque en même temps une victoire sur les Normands. L'emploi de la langue tudesque semblait devoir mettre toutes les proba-

1. Se partageront.
2. *Roman de Rou.*

bilités en faveur de Louis de Saxe. Mais d'autres preuves décisives ont fait prévaloir l'opinion qui rapporte cette cantilène à Louis III. 1° Son âge, dont il est parlé dans la chanson; les intrigues et les trahisons auxquelles il fut exposé. 2° L'éclat de la victoire de Saucourt, bien plus brillante et plus populaire que celle de Thimun remportée par Louis de Saxe. 3° Un passage de la Chronique de Saint-Ricquier rappelant les chants composés par les compatriotes du roi en l'honneur de cette victoire si fameuse : « *Non solum historiis, sed etiam patriensium memoria quotidie recolitur et cantatur* ». On a objecté que ce morceau, écrit en langue tudesque, n'avait pu être compris par les populations gallo-romaines, ni devenir par conséquent vulgaire et national. Mais qui empêche de supposer qu'il ait été, comme le *Serment de Strasbourg*, quarante ans auparavant, répété dans les deux idiomes?

Ne voir là qu'une pièce de cour, ou, comme le veut Sismondi, une sorte de réclame en langue germanique pour faire valoir les prétentions de Louis III sur les États de son cousin Louis de Saxe, mort avant lui, c'est méconnaître la valeur et le caractère de ce chant. Sans en exagérer l'importance, nous croyons qu'il porte l'empreinte d'une vive émotion contemporaine. La première grande pensée qui se présente est celle de l'épreuve imposée au roi et au peuple : c'est de Dieu que vient le fléau, c'est de Dieu que viendra le salut. L'invasion normande a été un châtiment. « Le roi était troublé, le royaume en désordre, Christ était irrité et permettait ces malheurs[1]. » Le poète nous retrace alors le triste spectacle d'une société en décomposition; il nous montre le brigandage organisé dans tout le royaume d'accord avec l'envahisseur : « Chaque brigand armé, enrichi de rapines, élevait un château et devenait ainsi noble.... L'un vivait de mensonges, l'autre d'assassinats, l'autre de défections, et s'en glorifiait. » Ce fut ainsi que le traître Isembart ouvrit la France au roi normand Gormond.

Du milieu de cet abîme de misère et de désordre où se

1. Le chroniqueur Rhéginon dit la même chose : « C'est alors que Dieu, dans ses jugements, permit qu'une multitude innombrable de barbares pénétrât au delà des limites de la France. »

trouve plongée la France, Dieu a suscité un sauveur : c'est le roi Louis. « O roi Louis, secours mon peuple, car les Normands l'oppriment avec dureté !... » — D'après l'ordre de Dieu, il lève l'étendard et marche par la France au devant des Normands. Avant de livrer bataille, il veut avoir aussi l'acquiescement des guerriers. « Dieu m'a conduit ici, mais il faut que je sache si c'est d'après vos vœux que je marche au combat. » Vieil usage germanique auquel Clovis et Charlemagne sont restés fidèles, l'un avant de partir contre les Visigoths, l'autre contre les Lombards. Pour lui, il se dévoue au salut commun : « Je m'exposerai à tout pourvu que je vous sauve. » Il se place avec ses amis sous la garde du Christ. — « *Vive le Christ qui aime les Francs !* » — tel est le début de la loi salique, sorte d'hymne national et religieux. Louis suppose que Dieu les doit aimer encore : « Cette vie nous est acquise tant que Christ nous l'accorde : nos corps sont sous sa garde : c'est lui qui veille sur nous. » En même temps, pour stimuler le zèle de ses compagnons, il assure une récompense à quiconque fera son devoir, et aux familles de ceux qui mourront en combattant. Point remarquable à noter au début de cette grande lutte patriotique : la France adopte les fils de ceux qui meurent pour la défense commune.

A l'aspect des Normands, une sorte d'enthousiasme guerrier et chrétien saisit le roi : il entonne le *Kyrie eleison*, qui a remplacé alors les vieux chants de la Germanie païenne et barbare. Le récit du combat est court, sec et rapide : « La fureur et la joie colorèrent les joues des Francs : chacun d'eux se rassasia de vengeance. Mais Louis les surpasse tous en adresse. Il pousse les uns, renverse les autres, et abreuve de l'amère boisson du trépas tous ceux que rencontrent ses coups. » A cette brève image de la bataille succède l'*hosanna*, le cantique d'action de grâces : « Bénie soit la vertu de Dieu ! Louis est vainqueur ! Hommage à tous les saints ! Mais aussi Louis est un prince heureux : maintiens-le, Seigneur, dans toute sa majesté. »

Ce roi Louis, qui semblait devoir relever la fortune et l'honneur de la dynastie carlovingienne, ne survécut pas longtemps à son triomphe. Des causes diverses furent assignées à sa mort. « La *Chronique de Saint-Ricquier* dit qu'il

s'était rompu quelque vaisseau dans l'intérieur du corps en combattant avec trop d'ardeur à Saucourt. Selon les *Annales de Saint-Wast*, il mourut des suites d'une blessure qu'il se fit à la porte d'une maison où il poursuivait une jeune fille. Prince aimable, chéri, regretté de ses peuples, si l'on en croit les *Annales de Metz*; homme vain, prodigue, débauché, si l'on ajoute foi au continuateur d'Aimon. Le premier jugement a prévalu dans l'opinion de la postérité[1]. »

La *Cantilène de Saucourt* nous offre déjà ce mélange d'esprit guerrier et religieux que nous avons signalé dans la *Chanson de Roland*. Comme chant de guerre, on peut dire qu'elle est un peu terne et pâle. Elle n'a pas la sombre énergie, le coloris vivant et pittoresque de l'hymne composé en l'honneur du roi anglo-saxon Athélestan, vainqueur, lui aussi, des Normands, dans la sanglante bataille de Brunanburch (938), et dont M. Eichhoff nous a donné la traduction :

« Le roi Athélestan, le chef des comtes, qui distribue les colliers d'honneur, le frère aîné du roi, du noble Edmond, a conquis dans la lutte, à la pointe de l'épée, une gloire immortelle à Brunanburch.

« Ils ont rompu le mur des boucliers, ils ont abattu les bannières, les vaillants fils d'Édouard suivis de leurs familles.

« Les Normands, tristes débris de la lutte, portés dans leurs vaisseaux sur une mer orageuse, fendirent l'abîme pour rejoindre Dublin, pour retrouver l'Irlande dans leur détresse.

« Mais les deux frères, le roi et le prince, retournèrent dans Westex, leur patrie. Ils laissèrent derrière eux toute la cohorte criarde, l'avide corneille, le sinistre milan, le corbeau noir au bec infatigable, le crapaud mugissant, l'aigle affamé de chair, l'épervier belliqueux et l'affreux loup du bois[2]. »

La différence des deux chants prouve aussi la différence des sociétés. L'une adoucie et tant soit peu amollie par

1. Taranne, *Introd. au poème d'Abbon.*
2. Eichhoff, *Cours de litt. allemande*, p. 158.

l'influence de la civilisation chrétienne : l'autre ayant encore la rudesse des mœurs barbares, se plaisant à l'aspect et à l'odeur du sang. Bien que la *Cantilène de Saucourt* soit écrite en langue tudesque, on peut dire qu'elle n'a plus rien de germanique, qu'elle est plutôt latine par l'esprit, les réflexions morales et religieuses qui l'accompagnent. Un double sentiment s'y mêle, celui de la joie et de la douleur : joie de la victoire qui a reparu sous le drapeau des Francs ; douleur des cœurs brisés par le souvenir de tant de défaites et de malheurs accumulés. Les regards se tournent vers le ciel d'où l'on attend le salut. Dans ces heures suprêmes, quand l'homme se sent impuissant à lutter et à triompher par ses seules forces, il lui faut bien recourir à Dieu. Cette même pensée domine le poème d'Abbon sur le siège de Paris. Heureusement, tout en appelant l'assistance divine, les Parisiens ont le bon esprit de mettre en pratique la maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

II

Cet épisode du siège et de la défense de Paris est une des plus belles pages de notre histoire nationale, une de celles qu'un peuple aime à se rappeler pour se consoler de ses défaites et de ses humiliations. Elle consacre la suprématie attachée à la capitale de la France nouvelle. Ce siège qui dura dix-huit mois (885-886), il y a de cela mille ans, méritait, comme celui de Troie, de trouver un Homère pour le chanter : il n'a rencontré qu'un *Chœrile* dans la personne d'un honnête et médiocre versificateur latin, Abbon, moine de Saint-Germain-des-Prés. Mais dans ce triste monde du IXe siècle, parmi tant de ruines et de misères matérielles et morales, un *Chœrile* même, quand il est l'interprète du sentiment public et le narrateur exact des faits, peut avoir encore son prix.

Le Paris d'alors n'était pas, tant s'en faut, ce qu'il est aujourd'hui. Pourtant il avait déjà son importance et son histoire. Dès le temps de la conquête romaine, il est un centre stratégique et commercial. César le cite dans ses

Commentaires [1], et lui fait l'honneur d'un siège ou du moins d'une campagne en règle conduite par son lieutenant Labienus. Sous Tibère, les *Nautæ parisienses* forment une corporation puissante, assez riche pour élever un autel à Jupiter, et dans laquelle on a cru retrouver l'origine plus ou moins problématique du corps municipal et du prévôt des marchands [2]. Resserré d'abord dans l'espace compris entre le double circuit de la Seine et désigné sous le nom de *Cité*, Paris tend à se prolonger sur les deux rives, à droite et surtout à gauche. Le palais des Thermes construit par Julien, l'aqueduc qui amenait de ce côté les eaux d'Arcueil, la tour de Clovis, près de la basilique de Sainte-Geneviève, l'amphithéâtre récemment découvert rue Monge, en sont des preuves incontestables. Mais à l'heure du danger, en cas d'invasion, à l'approche des Huns ou des Normands, Paris se réfugie et s'enferme dans l'enceinte étroite de son berceau, sur ce vaisseau que la Seine enveloppe de ses bras protecteurs, avec cette fière devise qui deviendra celle de la France : *Fluctuat nec mergitur.*

Capitale des Mérovingiens, l'antique Lutèce se vit un moment délaissée par les rois de la seconde race, qui lui préféraient Aix-la-Chapelle. Charles le Chauve lui rendit une partie de sa splendeur, en instituant et en développant dans son sein les écoles fondées par Charlemagne : celles-ci furent bientôt fameuses. Le pape Nicolas Ier écrivait au roi de France pour lui demander de surveiller et même d'expulser Jean Scot, chef et modérateur des écoles de Paris, dont les doctrines philosophiques semblaient un danger pour la foi. Scot Érigène apparaît ici comme un précurseur d'Abélard. Dès le IXe siècle, Paris était devenu un grand foyer de vie intellectuelle. L'invasion normande en fit le centre de la résistance nationale. Il est dès lors le point de mire, l'objet de la convoitise des pirates, qui voient en lui une proie et un obstacle : double attrait. En tenant Paris, il semblait déjà qu'on tînt la France.

Comme nous l'avons dit, la malheureuse cité, trois fois

1. L. VII, ch. LVII-LXII.
2. Voir *Hist. municipale de Paris*, par M. Paul Robiquet.

prise et rançonnée par les Normands, avait payé cher la destruction volontaire de ses murailles, la sécurité et la confiance que lui inspirait le gouvernement impérial. Du moins, la leçon du malheur lui profita. Abandonnée et livrée par les rois carlovingiens, elle songea enfin à se préserver elle-même. Un parti national se constitua pour la défense. Trois hommes se mirent à sa tête : 1° le comte Eudes, décoré bientôt du titre de roi, vraiment roi par le cœur, par la vaillance, par les services rendus; 2° l'évêque Gozlin, issu, disait-on, de la famille de Charlemagne, digne émule de Turpin, priant et combattant, relevant les âmes par ses discours et son exemple, organisant les forces à l'intérieur, tandis que le comte Eudes le seconde par ses vigoureuses sorties ; 3° l'abbé Ebles, son neveu, le fils de Mars, *Mavortius abbas*, comme l'appelle Abbon, grand seigneur de l'Église, abbé de Saint-Germain, de Saint-Denis, de Saint-Hilaire de Poitiers, et chancelier du royaume sous le roi Eudes. Avec cela, le plus gai combattant qui fut jamais, le plus redoutable ferrailleur à coups d'épée ou de syllogismes, triplement célèbre par « sa valeur guerrière, sa force de corps incomparable, et sa supériorité dans les études des écoles ». Personnage accompli, si l'ambition et l'amour des plaisirs n'avaient fait de lui parfois un abbé peu édifiant :

Ni cupidus nimium, lascivus et omnibus aptus;
Nam pulchre nituit studiis quæ gramma ministrat.

Son humeur brouillonne et batailleuse le jeta plus tard dans le parti de Charles le Simple, et le conduisit au siège de Brillac en Poitou, où il mourut comme il avait vécu, en soldat plutôt qu'en abbé. — Ces trois hommes héroïques raniment le courage et l'espoir de la nation.

Après la dernière invasion de 861, Charles le Chauve avait enfin songé à barrer le passage de la Seine en faisant construire à la pointe occidentale de l'île, là où s'élève aujourd'hui le Pont-Neuf, un pont fortifié et flanqué d'une tour sur la rive, auprès de ce qu'on appelait alors Saint-Germain-le-Rond, et qui s'appelle aujourd'hui Saint-Germain-l'Auxerrois. Cette tour devint plus tard une prison

sous le nom de *For* ou *Four-l'Évêque*. Le nom de *four* donné à ce bastion par les femmes normandes du poème d'Abbon se trouverait-il reproduit dans cette appellation? On l'a présumé. Quoi qu'il en soit, le pont et la tour sont restés les lieux mémorables du combat, ou, comme on dirait aujourd'hui, les deux objectifs des assaillants, aussi fameux dans l'histoire du siège que la porte Scée ou la citadelle d'Ilion dans Homère. L'évêque Gozlin, le Vauban du temps, avait fait relever les murailles si follement détruites. Quand les Normands arrivèrent, à la fin de l'année 885, ils trouvèrent Paris hérissé de formidables défenses. « Le siège de Paris par les Normands, dit Guizot[1], en y comprenant toutes ses vicissitudes, dura du 25 novembre 885 au mois de mai 887. Huit rudes assauts furent livrés à la ville, dont les citoyens ecclésiastiques et laïques se défendirent avec une admirable énergie. »

C'est l'histoire de ce siège que va nous raconter Abbon. Bien qu'écrit en latin barbare, son poème est cent fois plus français, par les sentiments et les idées, que la chronique rimée de Wace et de Benoît de Sainte-Maure, tous deux Anglo-Normands de race et de cœur, n'ayant de français que le langage. L'auteur appartient par ses opinions au parti national, parisien et capétien, qu'on pourrait appeler le parti de la résistance, de la guerre à outrance contre l'envahisseur. Mêlé, sinon aux fatigues et aux combats, du moins à toutes les émotions du siège, il les enregistre jour par jour, et plus tard il les mettra en vers. Il a vu de ses propres yeux ce qu'il raconte ou l'a recueilli de la bouche même des acteurs et des assistants :

Quondam propriis obtutibus hausi.

Malheureusement Abbon ne s'est pas contenté de nous rendre naïvement ses émotions et celles de ses contemporains ; il a voulu embellir, orner son récit, l'élever à la dignité d'une œuvre savante et littéraire. On n'est pas impunément érudit, surtout alors. Ce n'est pas en vain qu'on possède à soi, en toute propriété, cent volumes,

1. *Notice sur Abbon.*

richesse prodigieuse à cette époque; et quand on vient de lire les *Églogues* de Virgile pour la première fois, comme nous l'apprend l'auteur, est-il étonnant que le feu de la poésie vous monte à la tête, et qu'au lieu d'une simple chronique, on s'avise de composer un poème en trois chants? L'élève d'Aimoin, grand helléniste et grand latiniseur pour son temps, n'a pas voulu parler ni surtout écrire comme tout le monde, exposer simplement les choses et les appeler par leur nom. Il s'est fait à sa façon un langage hybride, farci de grec et de latin, à la fois rustique et classique, barbare et pédantesque, tellement obscur que tous les éditeurs, jusqu'à dom Toussaint Duplessis, ont renoncé à l'éclaircir. Guizot en a donné une traduction dans sa collection des *Mémoires sur l'histoire de France*. Un modeste et laborieux érudit, M. Taranne, de la bibliothèque Mazarine, en a publié depuis une nouvelle et copieuse édition, pleine de renseignements historiques dont nous avons profité. Abbon avait conscience de cette obscurité préméditée, dont il était fier et qu'il regardait sans doute comme un honneur pour lui-même, pour ses héros, et pour ses lecteurs. Aussi a-t-on cru pouvoir lui attribuer les gloses qui accompagnent son texte et qui sont tout simplement des synonymes populaires mis à la place des mots recherchés. Au-dessus de l'expression noble *mergites* se trouve le mot vulgaire *gerbæ*, au-dessus de *taxos*, *ivos* (if); de *conus*, *helmus* (heaume, casque); de *tela*, *dardi*; de *romphea*, *gladius*[1], etc. Même à travers ce style systématiquement prétentieux et rétrograde, on sent le mouvement de transformation latente qui s'opère du latin au français. La jeune pousse du latin vulgaire, que le docte écrivain Abbon semble vouloir refouler, perce malgré lui la vieille écorce du latin classique. L'esthétique n'a rien à voir, sans doute, dans de pareilles œuvres, mais pour le philologue comme pour l'historien, il y a là un sujet d'étude intéressant.

Tout savant qu'il est, Abbon ne s'interdit ni les barbarismes, ni les solécismes, ni les fautes de quantité, ni les vers faux : lui-même en prévient à demi le lecteur dans sa

1. Voir Ampère, *Hist. litt. de la France*, avant le XII[e] siècle, t. III.

préface et s'excuse sur le trop grand nombre de ses occupations et de ses études, *ob scholarum pluralitatem*. En même temps qu'il versifiait le journal du siège, il composait un recueil de sermons, à la demande de Frotter, évêque de Poitiers, et de Fulrad, évêque de Paris. L'auteur est à la fois polygraphe et polyglotte, autant qu'on pouvait l'être de son temps. Nous trouverons chez lui *Parisiacæ polis* au génitif pour πόλεως, ailleurs *biblos* et *botros* pour βίβλους et βότρυας (livres, grappes). Si l'on s'étonne de cette invasion de mots grecs au milieu du latin, rappelons-nous que l'hellénisme était fort en honneur à la cour de Charles le Chauve; que Jean Scot avait traduit les philosophes néoplatoniciens. Le filon grec est plus persistant qu'on ne croit dans nos écoles du moyen âge. Abbon, par sa tentative, est déjà un précurseur lointain de Ronsard.

Obsédé de vieux souvenirs classiques, il ne peut renoncer tout à fait aux dieux de la mythologie; dès son introduction, il nous parle de Phœbus, de Silène, de Pluton, d'Orphée en même temps que de Jésus-Christ, de saint Germain et du comte Eudes. Bien qu'il déclare n'avoir pas employé de fictions, il fait aussi la part du merveilleux. Du reste, on doit le reconnaître, le merveilleux chrétien est ici tout naturel, et entre forcément dans la trame de l'histoire : il exprime un état mental et moral de l'humanité à cette époque. Les visions, les songes, les apparitions et les miracles de saint Germain appartiennent alors à la réalité, tout aussi bien que les coups d'épée du comte Eudes et de l'abbé Ebles. Mais nous sommes un peu surpris de voir les Euménides faisant escorte au saint pour l'aider à chasser les Normands. Dans le langage du poète, le feu s'appelle Vulcain, et l'eau Neptune : le dieu boiteux et le dieu au trident en viennent aux mains sur les remparts. Ailleurs, nous verrons même une nouvelle invention d'Abbon, *Portumus*, ou la *Croix du salut* personnifiée. Ce sont là, sans doute, de simples métaphores; mais on préférerait que Phébus laissât ses chevaux à l'écurie, et que le dieu Mars ne vînt pas disputer à saint Germain l'honneur de terminer le combat. On n'est pas moins fatigué des centons de Virgile ou d'Ovide, adaptés tant bien que mal aux faits contemporains : vieille habitude de ravaudage littéraire qui remonte à l'*École Palatine*

et dont notre poésie française s'est ressentie encore plus tard. Alcuin, Théodulphe, Éginhard en usaient déjà largement. En l'absence d'une langue et d'un art nouveaux, les écrivains, comme les artistes, manquant de moyens d'expression, ou n'ayant pas assez de génie pour les créer, se voient condamnés à ce misérable travail de replâtrage et de plagiat. Les colonnes des temples païens servent à orner les premières basiliques chrétiennes; les statues subissent la même métamorphose : d'un Jupiter on fait un saint Pierre, d'un Mars, un saint Georges, etc. Telle est la tâche ingrate et stérile à laquelle se livre trop souvent Abbon, avec une prétention qui a pu sembler à Ampère comme à Guizot « plus pédantesque encore que patriotique ».

Cependant est-ce à dire que l'auteur n'ait fait passer dans ses vers aucune des émotions qu'il a sans doute partagées : que tout son poème se compose d'emphatiques lieux communs, de subtilités énigmatiques, d'exclamations convenues, de comparaisons empruntées?

« Telle est, dit Guizot, l'impuissance des écrivains de ce temps, en qui le pédantisme monacal s'unit à la grossièreté barbare: leurs propres émotions leur échappent; ils les ont reçues, car ils étaient hommes : ils sont hors d'état de les reproduire et de les communiquer, et les faits demeurent stériles et glacés dans leur pensée, dès qu'ils se sont éloignés de leurs yeux. »

Cette froideur glaciale est-elle aussi complète que le prétend Guizot? — Non. Les émotions sont mal rendues, il est vrai, mais elles n'en existent pas moins au fond, sous le fatras d'un style mystérieux et alambiqué. Un sentiment très vif, très distinct s'y révèle tout d'abord : la haine de l'envahisseur. Cette haine a un double motif, national et religieux; Abbon ne peut pardonner aux Normands la dévastation et l'incendie des églises, des abbayes, des monastères, la profanation des reliques et des objets sacrés. Aussi les appelle-t-il des noms les plus odieux, qu'il essaye de grossir encore par la bizarrerie de l'expression : *Gibier de Pluton*, *Acéphales*, c'est-à-dire sans tête, parce que le Christ est la tête de l'homme :

Acephali, quoniam Christi perdunt caput ipsum.

Il regrette que le comte Henri de Saxe, venu au secours de Paris, ait fait un carnage trop peu considérable, hélas! de ces bandits. Il reproche à l'évêque Anshéric, successeur de Gozlin, d'avoir laissé la vie sauve à plusieurs d'entre eux. Au contraire, il applaudit au massacre de cinq cents païens surpris dans une embuscade par les Parisiens. Les âmes des Normands descendent aux Enfers où les attend Pluton; celles des chrétiens s'envolent au ciel, pour y recevoir la palme et la couronne du martyre. Lui-même se représente, du haut des murs du couvent, suivant du regard le combat engagé dans les prés Saint-Germain, déplorant les progrès de l'incendie allumé par les Normands, le sort des douze guerriers qu'il appelle les douze martyrs de la tour, le trépas glorieux d'Hérivé, refusant de survivre à ses compagnons. A la fin de la journée, quand l'ennemi a été repoussé, il entonne un cantique à la gloire de la Vierge Marie, libératrice de la Cité. Ailleurs il se lamente sur la mort de Gozlin, avec emphase, sans doute; mais la déclamation elle-même n'a-t-elle pas sa sincérité, on pourrait dire, sa naïveté? Tout cela dépend des temps.

Pour Abbon, comme pour l'auteur de la *Cantilène de Saucourt*, comme pour le chroniqueur Rhéginon, les invasions normandes sont une épreuve et un châtiment infligés à la France. De là ces leçons morales, ces apostrophes adressées au peuple et à ses chefs : tous ont péché, tous doivent souffrir. C'est la grande pensée chrétienne développée, avec tant d'énergie terrible et parfois sauvage, dans le *De gubernatione Dei* de Salvien. Mais ce n'est point assez de s'accuser; la confession et la contrition ne suffisent pas, si l'on n'y joint la conversion. Telle est l'idée par laquelle Abbon termine son œuvre.

Au point de vue littéraire, la composition ne vaut guère mieux que le style. Le poème se déroule comme une chronique relatant les faits à mesure qu'ils apparaissent, et laissant au hasard le soin de les relier entre eux. « La seule unité du récit, dit Ampère, est dans l'effroi qu'inspirent les Normands et qui domine le poème d'Abbon, comme il dominait l'âme des contemporains. » — Est-ce tout? — Non. Il y a autre chose que l'effroi : un sentiment plus fier et plus noble, Dieu merci! plus digne du pauvre peuple

qui l'a éprouvé, et du pauvre poète qui l'a chanté : celui de la nationalité naissante, d'une lutte glorieuse bravement soutenue par tous, guerriers, clercs, laïques, manants, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous unis pour la défense commune, tous aidant de leurs efforts, de leur sang, de leurs biens, de leurs sacrifices ou de leurs prières.

Un trait saillant du caractère parisien est la gaieté opposée aux épreuves du siège :

> Parisius *ridet* media *imperterrita* tela.
>
> Paris *terrible* et *gai* combat...[1],

dira plus tard Victor Hugo dans l'*Année terrible*. La vaillante cité se retrouve toujours la même : devant les Prussiens comme devant les Normands[2].

1. Janvier 1871. — *Lettre à une femme* (par ballon monté).

2. Voir dans la *Revue politique et littéraire* (1872) notre analyse plus détaillée du poème d'Abbon.

CHAPITRE VI

LA NOUVELLE DYNASTIE

Les origines capétiennes. — Le *Poème de Hugues Capet*.
La *Philippide* de Guillaume le Breton.

I

Après les invasions normandes et le siège de Paris, nous arrivons au troisième fait capital que nous avons signalé : la constitution d'une dynastie nouvelle. Deux œuvres littéraires d'un caractère fort différent et d'une valeur fort inégale en ont consacré le souvenir : 1° le *Poème de Hugues Capet*, 2° la *Philippide* de Guillaume le Breton.

La mort héroïque de Robert le Fort à Bisserte (866), la victoire du nouveau roi Eudes à Montfaucon, le son de ce cor d'ivoire qui remplit la nature entière comme celui de Roland à Roncevaux,

> It tuba terribili bombo per cuncta elementa[1],

semblaient devoir nous faire entrer de plain-pied dans l'épopée. Il n'en est rien. Après la grande explosion d'enthousiasme populaire qui suit le siège et la délivrance de Paris, toute voix, tout élan semble s'éteindre. La famille des ducs de France continue à croître sans bruit, sans fracas, sans entraîner ni éblouir le monde, comme l'avait fait la brillante famille des Héristals. A la race des grands batailleurs et des héros succède une génération de politiques patients et prudents, qui attendent l'heure de la fortune. Hugues le Grand, le *Fabius Cunctator* de la future dynas-

1. Poème d'Abbon.

tie, content de la réalité du pouvoir sans en vouloir le nom, rappelle de l'exil le fils de Charles le Simple, Louis d'Outre-Mer, et le fait asseoir sur le trône pour l'en chasser bientôt. Il meurt, laissant à son fils Hugues Capet le soin de recueillir cette couronne qu'il n'a pas osé poser sur sa tête.

Un siècle s'est écoulé depuis le siège de Paris et les exploits du comte Eudes (887-987). La France s'est reconstituée peu à peu sous une autre forme : les Normands sont entrés avec leur chef Rollon dans le cadre de la société féodale. Par le traité de Sainte-Claire-sur-Epte (911), ils ont reçu de Charles le Simple cette Neustrie qu'ils avaient si souvent ravagée. A leur tour, ils vont marcher à l'avant-garde et porter la langue et l'esprit français en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, en Italie avec Robert Guiscard et Tancrède. Nous voyons poindre un ordre et un monde nouveaux.

La dynastie carlovingienne appartient à l'âge héroïque, la dynastie capétienne à l'âge humain de notre histoire. Charlemagne et ses preux sont devenus et restent des héros d'épopée, même sous les rois de la troisième race. Le prosaïsme de l'histoire enveloppe la famille des Capétiens dès l'origine. Royauté bourgeoise et féodale en même temps, s'appuyant sur le clergé national et sur le peuple, il lui faut s'ouvrir un passage difficile à travers les puissances rivales qui essayent de l'étouffer au berceau. Si plus tard les hymnes solennels ne lui manquent pas, elle n'a point au début, pour la célébrer, ces mille voix qui saluent la famille des Karls et des Pépins.

A la mort de Louis V, dernier rejeton flétri de la tige carlovingienne, Hugues Capet est élevé à la dignité de roi et sacré à Noyon par les évêques, avec l'agrément du peuple et des barons. Richer[1] raconte ainsi le fait dans son histoire : « *Dux omnium consensu in regnum promovetur, et per metropolitanum aliosque episcopos Novioni coronatus Gallis, Britannis, Danis, Aquitanis, Gothis, Hispanis, Vasconibus, rex prærogatur* » (livre IV, chap. XII). Ce qu'il y a d'important ici, c'est l'énumération des peuples habitants de l'ancienne Gaule, qui semblent reconnaître la royauté nouvelle. Nous

1. Moine de Saint-Denis, élève de Gerbert et confident d'Adalbéron (xe siècle).

avons vu déjà Eudes appeler au secours de Paris les Francs, les Aquitains, les Bourguignons. « Jamais, dit Guizot, l'idée de l'unité nationale n'a complètement disparu parmi nous; on la voit apparaître au milieu de la plus grande puissance du régime féodal, obscure, sans doute, faible, presque étrangère aux événements, aux réalités de la vie, toujours présente cependant[1]. »

Le frère de Lothaire, Charles de Lorraine, un buveur de bière, un Germain aux yeux des peuples de la Neustrie et de l'Ile-de-France, essaye vainement de protester et de faire valoir ses droits à la couronne comme descendant de Charlemagne. La révolution était accomplie: le dernier des Carlovingiens mourait en prison. Cependant l'usurpation, même consacrée par la volonté nationale, même sanctifiée par l'Église, n'en restait pas moins une tache dans l'esprit de bien des gens. Gerbert, écrivant à l'évêque de Laon, Adalbéron, lui expose ses scrupules et ses hésitations sur ce point. Quels droits, quels titres légitimes la famille des Capets avait-elle à prendre ainsi la place des Carlovingiens? La question de légitimité et, avec elle, celle des origines se pose tout d'abord.

D'où venaient donc les Capets? Problème obscur pour les contemporains comme pour la postérité. Raoul Glaber, qui écrivait sous le roi Robert II, après avoir nommé le père et le grand-père de Hugues Capet, s'excuse de n'être pas remonté plus haut. « *Cujus genus idcirco adnotare distulimus, quia valde in ante reperitur obscurum*[2]. » — Deux siècles après, Albéric des Trois-Fontaines s'applaudit d'avoir ajouté à la liste de ces ancêtres Robert le Fort: « Hugues, fils de Hugues, fut couronné à Noyon. Le roi Robert, son aïeul, fut tué à la bataille de Soissons : celui-ci et le roi Eudes étaient fils du comte Robert, dit le Fort. Les historiographes ne nous apprennent rien de plus. » — Mais Robert le Fort, lui-même, qui avait-il pour père? Nouvelle obscurité qu'est venue dissiper, en partie du moins, après plusieurs siècles de discussion, l'*Histoire de Richer* publiée pour la première fois par Pertz, en 1833, dans ses *Monumenta Germanicæ his-*

1. *Civilisation en France*, t. IV, p. 124.
2. *Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. XX, p. 451.

toriæ. Robert, selon Richer, était né d'un père germain appelé Witichind : faible lueur, du reste, au milieu de tant de ténèbres. Peut-être est-ce de là qu'est venue l'erreur d'Étienne Pasquier faisant descendre Hugues Capet du fameux chef des Saxons. L'avènement des Capétiens deviendrait ainsi une singulière revanche contre la famille de Charlemagne[1].

A mesure qu'on avance, la nuit se fait de plus en plus autour de ces origines. Les bénédictins, ces infatigables fouilleurs de notre histoire, écrivent en 1700: « Celui-là rendra un grand service qui, allumant le flambeau de l'évidence, nous éclairera dans un chemin si rempli de ténèbres. » De Foncemagne comptait déjà de son temps, avant la publication de l'*Histoire de Richer*, cinq opinions différentes sur cette question agitée non seulement en France, mais en Allemagne et en Italie. Lacurne de Sainte-Palaye, en prenant gaiement son parti, sans chercher à l'éclaicir, parle de cette « antiquité vénérable » qui se trouve à l'origine de toutes les grandes maisons. Rabelais d'ailleurs, nous remémorant les ancêtres de Gargantua, ne nous a-t-il pas avertis sur ce point : « Plût à Dieu qu'un chacun sût aussi certainement sa généalogie depuis l'arche de Noé jusques à cet âge. Je pense que plusieurs sont aujourd'hui empereurs, rois, ducs, princes et papes en la terre, lesquels sont descendus de quelques porteurs de rogatons et de cauterets. Comme au rebours plusieurs sont gueux de l'hostière, souffreteux et misérables, lesquels sont descendus de sang et ligne de grands rois et empereurs, attendu l'admirable transport des règnes et empires,

Des Assyriens ès Mèdes,
Des Mèdes ès Perses,
etc., etc. »

Quoi qu'il en soit, deux légendes principales ont cours sur l'origine de Hugues Capet : l'une accréditée par les amis de la dynastie nouvelle; l'autre répandue d'abord par les seigneurs rivaux, les partisans de Charles de Lorraine,

1. Cette opinion avait été déjà soutenue par Conrad, abbé d'Ulsperg, en 1229.

et reprise depuis par la bourgeoisie triomphante et la démocratie niveleuse du XIVe siècle. La première rattache Hugues Capet à la famille des Carlovingiens, et fait des trois races de nos rois les trois branches d'un même tronc. L'idée de fusion s'est présentée de bonne heure à l'esprit ingénieux de nos vieux généalogistes, comme moyen de résoudre toutes les difficultés. Voltaire lui-même, dans la *Henriade*, semble adopter cette combinaison lorsqu'il nous montre :

Charlemagne et Clovis
Veillant du haut des cieux sur l'Empire des lys.

Poètes et chroniqueurs se mettent en frais d'imagination. Les uns, au mépris de toute chronologie, font épouser la fille de Louis le Débonnaire par Hugues Capet : les autres font descendre le comte Eudes de Childebrand, roi des Lombards, beau-frère de Charles Martel, et par conséquent grand-oncle de Charlemagne. Ces origines germaines ne s'accordent guère, il est vrai, avec le témoignage d'Abbon, qui dit en parlant d'Eudes :

Francia lætatur, quamvis is Neustrius esset.

La Neustrie est représentée comme le berceau des Capets :

Neustria nobilior cunctis regionibus orbis,
Quæ vaste fueras procerum genitrix dominantum [1].

Néanmoins les Capétiens se rattachent tant qu'ils peuvent à cette grande renommée de Charlemagne, et se donnent comme ses héritiers. « Le mariage de Philippe-Auguste avec Élisabeth (Isabelle) de Hainaut, issue de la race de Charlemagne, était considéré comme un triomphe de la légitimité [2]. » La *Chronique de Saint-Bertin* constate le fait avec joie et y voit un gage de réconciliation entre les deux races royales. « Il est constant que dans la personne de ce

1. Abbon, liv. II.
2. Guizot, *Hist. de la civilisation en France*, t. IV, p. 100.

Louis (Louis VIII, fils de Philippe et d'Élisabeth) et du côté de sa mère, le royaume revint à la race de Charles le Grand[1] ». Comme dans la comédie, un bon mariage finit par tout arranger.

L'autre légende, moins brillante, attribue aux Capétiens une source toute plébéïenne. Elle fait de Hugues Capet le fils ou le neveu d'un boucher. A quelle époque remonte cette tradition ou ce roman? Il est difficile de le dire. Peut-être n'a-t-elle été d'abord qu'un jeu présenté plus tard comme une histoire réelle. Tout ce qu'on peut constater, outre son invraisemblance, c'est sa persistance et sa durée. Dante, qui vint à Paris en 1305, en a rapporté cette histoire peu flatteuse pour l'orgueil de nos rois, et s'en est souvenu dans son *Purgatoire*, où il a placé le chef de la dynastie capétienne : « Je m'appelai sur la terre Hugues Capet : de moi sont nés les Philippe et les Louis, par lesquels la France est depuis peu gouvernée. Je fus fils d'un boucher de Paris[2]. » De là plus tard l'embarras du bon Grangier, dédiant à Henri IV sa traduction de Dante. La *Chronique de Saint-Bertin* rappelle également cette légende, mais pour la traiter de fable ridicule : *Hugonem Capeti quidam vulgares et simplices credunt fuisse plebeium, qui regnum usurpaverit; quod non est ita. Miles enim fuit magnæ nobilitatis et antiquæ, comes Parisiensis et Andegavensis.* » — Villon, qui n'avait pas manqué d'entendre l'histoire dans les rues et les tavernes du quartier latin, y fait allusion dans sa ballade de *l'Appel* :

Se fusse des hoirs Hue Cappel,
Qui fut extraict de boucherie,
On ne m'eust, parmy ce drapel,
Fait boire à ceste escorcherie.

Un Allemand, Agrippa de Nettesheym, dans un livre paradoxal publié au commencement du XVIe siècle, *De vanitate omnium scientiarum et artium*, reprend encore cette vieille fable. Étienne Pasquier s'indigne contre les sottes gens qui osent répéter de *pareilles bourdes*, qu'il qualifie sé-

1. *Historiens de France*, t. X, p. 298.
2. Il est vrai qu'en revanche il place en paradis Charlemagne, Roland, Guillaume au Court Nez, les vieux héros de nos épopées.

vèrement d'hérésie, au point de vue patriotique et monarchique[1]. Enfin la *Satire Ménippée* s'amuse de cet argument ridicule invoqué contre la famille des Bourbons : « Qu'elle est issue de boucherie [2] ».

Les deux légendes, aussi invraisemblables l'une que l'autre, se trouvent réunies et combinées d'une façon étrange dans le *Poème* ou *Roman de Hugues Capet* composé au XIVe siècle :

> Ce fu Huez Capez c'on apelle bouchier;
> Ce fu voir [3], mais moult peu en savoit du mestier,
> Il estoit gentilz hom et filz de chevalier.

Son père, Richer, un gentilhomme de l'Orléanais, avait bien deux mille *livrées* de terre dans sa justice, quand il mourut. Pourtant il y a de la boucherie dans la famille : d'abord la mère de Hugues Capet, la belle Béatrix, fille d'un boucher, que Richer, malgré son titre de gentilhomme, a épousée par amour. Du reste, le père de Béatrix était un homme opulent :

> Bouchiers fu li plus riche de trestout le païs.

Plus tard, Louis XV prenait, sans dot, la fille du boucher Poisson, Mme de Pompadour. Il est vrai qu'il en faisait seulement sa sultane favorite, et non son épouse légitime. Mais enfin la boucherie de Paris devait fournir aux Capets plus d'un *morceau de roi*. Il y a encore l'oncle Simon, un des gros bonnets de la corporation, le confrère des Saint-Yon, des Degoix, de ces terribles bouchers de Saint-Jacques, auxquels les ducs de Bourgogne distribueront si largement les poignées de main :

> Il n'avoit plus rique homme en la cité de nom.

Voilà pour les origines plébéiennes.

1. *Recherches de la France*, liv. VI, p. 451.
2. Cet argument est placé dans la bouche du cardinal de Pellevé.
3. Vrai.

Maintenant il s'agit de rattacher Hugues Capet à la branche carlovingienne. Un mariage fera l'affaire et servira de lien entre les deux races, comme il l'a fait déjà entre la bourgeoisie et la noblesse. Hugues Capet épousera la fille de Louis le Débonnaire, en dépit des cent ans qui les séparent :

Estes-vous Looys à la brache carée,
Li fieulz au roi Charlon, qui tant ot renommée,
Qui Espaigne conquist au tranchant de l'espée?
— Nenil, ce dist ly rois, j'ai sa fille espousée.

Voilà pour la parenté carlovingienne.

Ce *Poème de Hugues Capet* a donné lieu à bien des erreurs et des méprises. M. P. Paris, qui a été l'un des premiers à signaler le précieux manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, avait cru y reconnaître une œuvre satirique avant tout, dont la rédaction primitive lui semblait devoir remonter au règne de Robert le Pieux. « Hugues Capet, disait-il, n'a pu échapper au fouet sanglant des rapsodes populaires[1]. » V. Le Clerc lui-même s'y est trompé. Il voit dans le poème une invective personnelle contre Hugues Capet[2]. La publication faite depuis par le marquis de la Grange ne permet plus de semblables suppositions. L'œuvre n'est point satirique, mais tout simplement romanesque. La date de sa composition appartient évidemment à une époque très postérieure, et qui nous place dans un monde tout autre que celui du véritable Hugues Capet[3]. L'éditeur a cru pouvoir rattacher ce poème au cycle carlovingien. C'est là, ce nous semble, une de ces alliances hasardées comme celle de Hugues avec la fille de Louis le Débonnaire. Nous le rangerions plus volontiers parmi les poèmes et romans héroï-comiques, moraux et immoraux, qui abondent au XIVe siècle, comme *Renart le Contrefait*, *Bauduin de Sebourc*, etc.

1. *Manuscr. de la bibl. du roi*, t. VI, p. 175.
2. Voir *Disc. sur le* XIVe *siècle*.
3. M. de la Grange n'hésite point à la reporter après 1312. Comme preuve, il cite l'allusion au poème des *Vœux du Paon*, qui est de cette époque. Dante n'aurait donc pu lire cet ouvrage à Paris en 1305, comme le supposait V. Le Clerc.

Pour la valeur littéraire de l'œuvre, elle nous paraît avoir été singulièrement exagérée par M. de la Grange, lorsqu'il dit : « Le poème de Hugues Capet a été jeté dans le même moule que nos chansons de geste : mais s'il est moins héroïque, il a peut-être un caractère plus littéraire ; il se distingue de ceux qui l'ont précédé par une grande sobriété dans les détails, par la forme dramatique des dialogues qui suppléent les récits. Et cependant il est resté inconnu, tandis que la légende sur laquelle il se fonde a fait un grand bruit dans le monde. » — Quant au moule des chansons de geste, nous savons qu'il était déjà bien usé au commencement du XIVe siècle. On y avait tout fait entrer. Les couplets par assonance ne sont pas une recommandation suffisante. En somme, il n'y a vraiment là rien de très neuf ni de très original : l'invention en est pauvre, les idées et les sentiments vulgaires, le style d'une platitude et parfois d'une trivialité trop démocratique ou trop bourgeoise. Ce n'est plus la vieille langue des temps héroïques, mâle, énergique dans sa rudesse et dans ses heurts, telle que nous l'offrait la *Chanson de Roland*. C'est le *sermo pedestris* rasant la terre bien humblement, avec le clapotis monotone et sourd des assonances. Rien là qui nous rende les grandes scènes parfois si pathétiques de *Guillaume au Court Nez* ou des *Loherains*. Les prouesses mêmes de Hugues Capet et de ses fils ont toujours un peu l'air de guet-apens et d'assassinats. Le meurtre de Savary rappelle tout au plus celui d'Étienne Marcel frappé par l'échevin Maillard.

Ainsi donc, à notre avis, c'est bien bas, bien au-dessous du cycle carlovingien qu'il convient de placer une pareille œuvre.

Il a fallu l'appétit dévorant de l'Allemagne, son goût peu sévère et peu délicat, pour nous emprunter ce misérable poème de Hugues Capet, dont elle a fait un des livres les plus populaires de sa littérature, sous le nom de *Hug Schapler*[1], digne pendant de son *Till Ulespiegle*, l'infime et grossier émule de notre *Gargantua*. Cette reproduction

1. *La Véridique Histoire du fameux héros Hug Schapler qui, sorti d'une famille de bouchers, fut, pour sa prouesse et ses faits chevaleresques, élu et couronné roi de France.*

plus ou moins fidèle du poème français est l'œuvre d'une femme, Élisabeth de Lorraine, comtesse de Vaudemont, mariée au comte de Nassau-Sarrebrück, vers la fin du xve siècle. L'ouvrage fut publié pour la première fois en 1500 : depuis, les éditions se sont multipliées, tandis que l'original français restait enseveli dans l'oubli. Les plus illustres critiques allemands, comme Gervinus et Menzel, n'ont pas dédaigné de consacrer à Hug Schapler les plus hautes considérations philosophiques. « On voit prédominer, dit Gervinus, dans cette fabuleuse histoire de l'avènement de Hugues Capet au trône, que Dante connut à son origine, cette grossièreté violente qui nous reporte à la barbarie des guerres des paysans, et nous fait remonter jusqu'aux époques les plus sauvages.... Avec le réveil de nouvelles forces physiques chez les nations, il se manifeste dans les individus une exubérance de forces vitales. Du moment où l'on sentit que les enfants naturels étaient le fruit d'une native énergie, il en rejaillit sur leur existence beaucoup plus d'honneur que de honte, et, comme dans Hugues Capet, on vit figurer les bâtards et leurs pères dans le récit des poètes. » Gervinus a voulu grossir et enfler sa critique. Le *Poème de Hugues Capet* n'est, en réalité, ni si grossier, ni si sauvage. Il y a bien plus de fierté et de sauvagerie dans les *Loherains*, quoique le poème soit tout féodal. Quant aux bâtards, ils ont figuré dès le premier jour dans nos poèmes comme dans l'histoire, sans attendre l'éveil de ces nouvelles forces physiques dont nous parle Gervinus, en termes bien vagues et bien abstraits.

Pour la valeur historique, il faut s'entendre. Le poème ne représente pas du tout l'époque ni les personnages qu'il semble nous décrire, mais bien plutôt le temps où il fut composé, l'ère bourgeoise d'Étienne Marcel. Anachronisme bizarre, qui est du reste dans les habitudes et dans les traditions de nos romanciers, au xive comme au xviie siècle. Le *Grand Cyrus* nous fournit l'exemple d'une semblable métamorphose, toute la société galante et polie de l'hôtel de Rambouillet à la cour du roi de Perse.

Ce qui domine ici, c'est l'exaltation, la glorification de

l'esprit bourgeois. Hugues Capet dit en parlant de lui-même :

> Bourgois sui de Paris ; pour coy en mentiroie ?
> . . . .

Quand il s'agit de le marier avec la fille du dernier roi carlovingien, c'est aux pairs de France qu'appartient la décision de cette grande affaire. Mais la reine veut que l'on prenne aussi l'avis des bourgeois. Hugues Capet devient le chef de la milice bourgeoise[1] durant le siège de Paris investi par les Champenois, les Bourguignons et les Flamands. Il est raillé à ce titre par le connétable, le représentant de la noblesse, auquel il sauvera la vie sur le champ de bataille, en lui disant : « Par Dieu, connétable ! vous avez eu besoin des bourgeois de Paris, et de celui-là même que vous avez bafoué. » « — Je ne sais si vous êtes bourgeois, reprend le connétable, mais vous êtes noble par le cœur. » — Le connétable est non seulement sauvé, mais dirigé, conseillé par le chef des bourgeois. Quand il hésite à combattre, c'est Hugues qui l'y décide. Le chaperon démocratique dont le dauphin Charles est obligé de se coiffer un jour, en face de l'émeute triomphante, semble avoir passé ici sur la tête de son aïeul. Nous sommes loin du vrai Hugues Capet de l'histoire, de cette famille dont les chefs avaient été de père en fils abbés-laïcs de Saint-Martin de Tours et de Saint-Martin-des-Prés, et que nous verrons ailleurs, conduisant les processions, un bâton blanc à la main, ou venant s'asseoir au lutrin avec le pieux roi Robert.

En somme, ce poème est un roman d'aventures où tout est de pure fantaisie, plein d'anachronismes et d'invraisemblances, confondant les personnages et les époques, mêlant les souvenirs de l'épopée carlovingienne aux idées démocratiques du XIVe siècle.

1. Plus tard, on verra de même Louis-Philippe d'Orléans transformé en général de la garde nationale.

II

Une autre œuvre plus honorable pour la dynastie capétienne, plus patriotique et plus vraiment française, quoiqu'en latin, est la *Philippide* de Guillaume le Breton. L'auteur, comme l'indique son nom, était un fils de l'Armorique, de cette province si jalouse de son indépendance, si indocile et en même temps si dévouée, si lente à entrer dans le giron de l'unité nationale et monarchique, et qui, depuis le premier jusqu'au dernier jour, fournit à la royauté ses plus fidèles serviteurs : la plume de Guillaume le Breton sous Philippe-Auguste, l'épée de Du Guesclin sous Charles V, et plus tard, à l'heure de l'abandon universel, le suprême dévouement des Bonchamp, des Charette et des La Rochejaquelein. Guillaume nous apprend qu'il fut envoyé à l'âge de douze ans en France pour y étudier dans les écoles de Mantes. Félicitant cette ville de sa glorieuse résistance aux entreprises de Henri II, il lui rend ce public hommage :

Hoc tibi lingua tui munus largitur alumni,
Ingratum tibi ne me nutrivisse queraris.
. . . .
Patria Britigenum duodenem misit alendum,
Jam nunc Castalii sitientem pocula fontis.

La fontaine de Castalie a été pour lui une passion d'enfance : il y reste fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Attaché comme chapelain à la personne de Philippe-Auguste et devenu bientôt son poète de cabinet, son historiographe en vers et le confident de ses royales pensées, il l'accompagne dans ses voyages et dans ses guerres. Il était à ses côtés sur le champ de bataille de Bouvines, et entonnait le premier les psaumes qui donnaient le signal du combat. Un spectateur mêlé à l'action, un homme d'étude associé aux vues politiques du souverain, un écrivain joignant aux ambitions littéraires les émotions et les passions vives du présent, mais se condamnant lui-même à les exprimer

dans une langue morte, telles sont les conditions dans lesquelles se trouve placé Guillaume le Breton.

Au point de vue poétique, la *Philippide* est une œuvre médiocre, quoique très supérieure à celle d'Abbon sur le *Siège de Paris*. Au point de vue historique, elle a une incontestable valeur comme expression de l'état politique et social, comme écho de la pensée royale qu'elle représente. L'alliance de la littérature et de la politique est très ancienne en France. Charlemagne l'avait comprise comme la comprirent après lui Philippe-Auguste, Charles V et Louis XIV; comme tous les vrais fondateurs et organisateurs, qui savent que la force seule ne bâtit rien de durable, si l'on n'y joint la toute-puissance des idées et des traditions. A cette nation nouvelle qui vient de se constituer, à ce royaume dont les frontières mobiles, un moment resserrées dans l'étroit circuit de l'Ile-de-France, enveloppent déjà plus de la moitié de l'ancienne Gaule; à cette capitale sacrée de nouveau comme métropole par sa glorieuse résistance contre les Normands; à cette dynastie enfin, née de la veille, au milieu des douleurs et des misères de la patrie, sans tige ni racines profondes dans le passé, royauté de *parvenus*, comme on l'a dit et comme on le répétera plus d'une fois encore, même au XVIe siècle, il faut trouver des origines dignes des hautes destinées que Dieu leur prépare.

Comparer la *Philippide* de Guillaume le Breton à l'*Énéide* de Virgile, pourrait sembler bien ambitieux. Et cependant, si le génie est différent et inégal au point d'exclure tout parallèle, l'intention n'en est pas moins la même. Virgile, en recueillant et en combinant toutes les vieilles légendes vraies ou fausses sur les origines de la nation romaine et sur la famille des Jules, en rattachant celle-ci directement à Énée et par lui à la race des dieux, Virgile secondait la politique d'Auguste, et montrait l'empire des Césars comme le couronnement suprême des destinées promises à la nation et à ses chefs. Guillaume le Breton, en reculant de même, dans un lointain fabuleux, les origines de la race française; en rattachant à un tronc commun les trois familles de nos rois, en affectant d'appeler sans cesse Philippe-Auguste le descendant de Charles, c'est-à-dire de

Charlemagne, *Carolides Noster*; en assignant à Paris une origine distincte, un rôle à part dans l'histoire de la nation, secondait aussi les vues de la politique royale. Et à ce moment, la cause du roi était celle du peuple tout entier.

Carlovingien par les traditions, mais au profit de la famille des Capets, Guillaume le Breton l'est encore par ses souvenirs et son éducation littéraire. Comme écrivain, il se rattache à cette *École Palatine* qui eut pour chefs Alcuin, Théodulfe, Éginhard. C'est un savant et un *latiniseur* comme on l'était alors, associant aux idées et aux émotions contemporaines, qu'il partage et ressent très vivement, les réminiscences classiques dont il est obsédé : un chrétien sincère, fervent, animé d'une sainte horreur contre les Juifs et les schismatiques qu'il voit exterminer et brûler avec un plaisir infini ; et d'un autre côté, un païen d'imagination qui invoque sa Muse en même temps que Jésus-Christ, qui ne termine guère un chant de son poème sans l'avis d'Apollon. Amalgame étrange d'impressions présentes et de vieilleries poétiques empruntées à la mythologie. C'est là un luxe ou plutôt une infirmité native dont l'épopée savante et artificielle n'a jamais pu se débarrasser parmi nous. Boileau s'en servait encore dans son *Passage du Rhin*, où le dieu du fleuve et les nymphes jouent un si singulier rôle en face de Condé et des feux de mousqueterie. Voltaire lui-même, si sceptique, si novateur en toutes choses, excepté en poésie, n'a pas su renoncer à ce bagage suranné. La Politique et la Discorde, ces personnages allégoriques de la *Henriade*, ressemblent fort aux Parques de Guillaume le Breton et aux Euménides d'Abbon marchant sur les pas de saint Germain. Peut-être, s'il eût écrit en langue vulgaire, l'auteur de la *Philippide* se fût-il dispensé de ces ornements, qui semblent alors le privilège de la poésie latine cultivée dans les écoles. A-t-il comme Abbon l'excuse de n'avoir pu trouver d'autres moyens d'expression ? Non. Dans l'intervalle qui sépare la fin du xe et le milieu du xiie siècle, une langue et une nation sont nées et se sont développées simultanément. A l'époque où Guillaume compose son œuvre, les plus beaux poèmes du cycle carlovingien ont vu le jour et ont déjà couru le monde sur la vielle des

ménestrels et des jongleurs. Graindor de Douai achève sa *Chanson d'Antioche*, Villehardouin rédige l'histoire de la *Conquête de Constantinople*. Troubadours et trouvères sont entrés à la cour de France avec la belle Éléonore de Guyenne. Nous voyons le chantre royal Hélinand à la table de Philippe-Auguste, comme Phémius auprès d'Ulysse. « L'auteur du *Roman d'Alexandre* nous le montre chantant ainsi, après le repas du roi et devant la cour assemblée, des vers héroïques sur l'entreprise et le châtiment des Titans rebelles[1]. » Allusion probable à la révolte des barons. Par une singulière analogie, Malherbe reprendra plus tard le même sujet pour célébrer la chute de Marseille et la victoire de Henri le Grand sur les Ligueurs révoltés :

> Cazeaux, ce grand Titan qui menaçait les cieux.

Il est fâcheux que nous n'ayons plus les vers d'Hélinand pour comparer, dans une situation analogue, le chantre de Philippe-Auguste et celui de Henri IV.

Dans un poème aussi national, aussi français par les sentiments, quand les chanteurs ambulants encombrent les rues du nouveau Paris embelli par Philippe-Auguste, et assurent une popularité si rapide à toute œuvre en langue vulgaire, comment Guillaume le Breton a-t-il préféré le latin ? Sans doute par amour-propre littéraire et par respect du héros qu'il va chanter. Composant pour la postérité une œuvre solennelle et fondamentale, destinée à durer autant que la monarchie française, il a voulu la confier à une langue plus solide et plus noble que l'idiome vulgaire. N'oublions pas que bien plus tard, au XVI[e] siècle, de Thou écrit son histoire en latin par le même motif. Montaigne lui-même, dans ses *Essais*, nous avoue qu'écrivant « à peu de temps » et sans espoir de longue durée, il s'est décidé à exprimer ses idées en français : autrement il se fût servi du latin. Le latin est la langue universelle des savants et en même temps de l'Église, langue sacrée à ce double titre, vraiment digne de la majesté royale, *imperatoria lingua*. Grégoire de Béchada, chevalier limousin

1. Hauréau, *Nouvelle Biographie universelle*.

revenant de la Terre Sainte, hésite d'abord à raconter les *gestes* de la première croisade en vers vulgaires et dans sa langue maternelle, craignant de compromettre par là sa réputation d'homme lettré. Il ne se décide à l'entreprendre que sur l'invitation pressante d'Eustorge, évêque de Limoges, et de Guibert le Normand. Tandis que Guillaume le Breton bâtissait sa *Philippide*, un Anglais, Joseph d'Exeter, composait un poème latin sur les exploits de Richard en Orient. On voit du moins, par ces exemples, que le XIIe et le XIIIe siècle ont eu, comme le XVIIe, leur floraison de poètes ou de versificateurs latins mêlés aux événements du jour, et appelant la langue des anciens maîtres du monde à célébrer ses nouveaux dominateurs. Si Fléchier prenait plaisir à chanter en vers latins le Carrousel royal décrit en prose française par Charles Perrault, faut-il s'étonner qu'un bel esprit, un lettré comme Guillaume le Breton, emprunte la langue de Virgile et de Lucain pour chanter d'autres passes d'armes bien autrement sérieuses et héroïques, auxquelles il a lui-même assisté.

L'auteur de la *Philippide* n'est pas à coup sûr un grand poète à qui n'aurait manqué, comme le prétend son commentateur Barthius, que de naître dans un siècle plus heureux pour la poésie. Ce siècle, qui vit éclore presque tout le cycle carlovingien et une partie des romans de *la Table Ronde*, est-il donc si malheureux? Littré et Paulin Paris, ces enthousiastes explorateurs et révélateurs de nos vieilles chansons de geste, n'eussent point été de cet avis. Bien qu'écrivant en latin, Guillaume le Breton s'est trouvé placé dans le courant du siècle; il en subit les influences comme il en reproduit les émotions. Il a, parfois, un certain souffle héroïque, des bouffées d'enthousiasme et des élans vraiment dignes de l'épopée, si l'emphase et l'abus de l'érudition ne venaient trop souvent les déparer ou les glacer : enfin il a le sentiment national et monarchique profondément ancré dans le cœur comme dans ses vers. Il a vu, il a senti, et il aime à raconter, à peindre et à exprimer ce qui l'a touché. Malgré les réminiscences classiques qui entravent et obstruent ses propres inspirations, il a su adapter le vers latin aux besoins d'un sujet moderne, avec une souplesse, une ampleur et parfois

même une vigueur qui ne se trouvent pas toujours chez les poètes latins du XVIe et du XVIIe siècle. Il en use comme un habile exécutant se sert d'un instrument dont les cordes sont raidies par le temps et l'inaction. On est étonné des notes sonores qu'il sait encore en tirer. Dans cette langue morte dont il revêt des faits et des personnages vivants, il imprime à son vers une allure à la fois cavalière et pédantesque qui fait déjà songer à Ronsard. Rien d'étonnant du reste : on a *ronsardisé* en France bien avant et bien après Ronsard.

La *Franciade* elle-même est contenue en germe dans la *Philippide*. Elle n'en sortira, il est vrai, que trois siècles et demi plus tard, après le déluge gréco-latin de la Renaissance. Mais peu importe. Il n'y en a pas moins là un filon littéraire et historique dont la perpétuité et la durée sont faciles à suivre à travers les chroniques rimées de Guillaume Cretin, de Jean Lemaire, jusqu'à Ronsard. Ajoutons que la *Philippide* a sur la *Franciade* cet avantage incontestable qu'elle est, par un côté du moins, une œuvre vivante ; que les faits réels et contemporains finissent par l'emporter bien vite sur les légendes fabuleuses et les fictions mythologiques. Au récit des événements publics se mêlent les émotions et les souvenirs personnels de l'auteur, la louange ou le blâme décernés aux vaillants ou aux lâches, l'hommage rendu au vassal généreux qui se fait tuer pour sauver la vie de son suzerain, aux bourgeois des communes venus sur le champ de bataille de Bouvines pour la défense de la patrie et des libertés naissantes. Les réflexions morales sur la mort de Henri II et de Richard Cœur de Lion, sur l'assassinat du jeune Arthur, sur le châtiment réservé à Jean sans Terre, si longues qu'elles semblent parfois, ne sont pas de simples banalités poétiques, mais un cri de la conscience, de la colère, de la douleur ou de l'indignation publiques.

III

La *Philippide* est le manifeste poétique de la dynastie nouvelle, son premier acheminement vers l'apothéose.

Figurons-nous ces grandes toiles officielles de Rubens et de Lebrun, où l'allégorie se trouve mêlée à l'histoire avec une majestueuse confusion : tel est un peu l'effet que nous produisent les tableaux épiques de Guillaume le Breton. Comme Jean Bodel, et avec plus de raison que lui, il se flatte de raconter et de peindre la vérité, malgré les enluminures mythologiques dont il se plaît à l'embellir :

> Historiæ verax veræ stylus est adhibendus,
> Quæ mendicatis lucere nitoribus odit.

S'il dit vrai, il ne s'engage point à tout raconter. Poète et panégyriste, il se réserve le droit de choisir les traits saillants dans la vie de son héros, de mettre en relief les faits et les personnages suivant l'importance ou l'intérêt qu'il leur attribue. Par là déjà il se sépare des simples chroniqueurs, qui racontent les événements au jour le jour, sans triage ni combinaison. Il laisse dans l'ombre et le silence certains détails tels que le démêlé avec le Saint-Siège, le divorce du roi avec Ingelburge, son mariage avec Agnès de Méranie, points délicats qui ne pouvaient rien ajouter à la gloire du monarque, et qui devaient naturellement gêner le chapelain. La Croisade elle-même n'est qu'un épisode secondaire dans la vie de Philippe-Auguste.

Le morceau capital est le récit de la bataille de Bouvines, un de ces faits mémorables qui décident de l'avenir d'une nation et d'une dynastie. Aussi Guillaume le Breton a-t-il soin d'annoncer toute l'importance qu'il y attache. C'est pour le chanter dignement qu'il a résolu d'ajouter deux livres à son poème. Avant de commencer, il évoque encore une fois les filles de l'Hélicon; il rappelle Homère, Virgile, et même Pythagore, pour se préparer à célébrer la grande journée. Heureusement qu'à ces inspirations poétiques il joint ses souvenirs personnels plus précieux encore. Ailleurs, dans le supplément ajouté par lui à l'histoire de Rigord, il nous a raconté, non plus en vers mais en prose, le rôle qu'il joua lui-même à Bouvines.

« Le roi ayant harangué ses troupes, les soldats lui demandèrent sa bénédiction, et la charge ayant sonné aussitôt, ils donnèrent tête baissée sur l'ennemi. Comme nous

étions au même instant derrière le roi et assez près de sa personne, un de ses clercs et moi son chapelain qui écris ceci, dès que nous eûmes entendu le bruit des trompettes, nous entonnâmes le psaume *Benedictus Deus meus* que nous chantâmes d'un bout à l'autre, ensuite celui d'*Exsurgat Deus*, autant que nous pouvions le faire au milieu des gémissements et des cris que poussaient les combattants, et nous ranimions de notre mieux leur confiance, en leur faisant sentir l'avantage qu'ils avaient de combattre pour un roi protecteur de l'Église contre des princes qui en avaient toujours été les persécuteurs. »

Le récit du poète est vraiment digne de la grandeur du sujet. Les puissances ennemies de la France, jalouses de sa prospérité croissante, sé sont coalisées contre elle : c'est l'Angleterre avec son roi Jean, traître et assassin ; l'Allemagne avec son empereur Othon, qui dispute à Philippe l'héritage de Charlemagne ; la Flandre avec son ambitieux comte Ferrand, félon envers le roi son suzerain. Sa mère, la vieille comtesse de Flandre, a consulté les devineresses pour connaître l'issue de la lutte et en a reçu cette réponse ambiguë et trompeuse : « A la suite de la bataille, le comte, traîné sur un char, au milieu des applaudissements, sera reçu à Paris par les citoyens. »

Après cette prédiction, Ferrand est plus que jamais impatient de commencer la guerre. Déjà les futurs conquérants de la France se partagent ses provinces. Othon, dans ses rêves de gloire, devance les libéralités de Picrochole chez Rabelais.

« Toi, Renaud, tu t'empares de Péronne et de tout le Vermandois ; toi, Ferrand, nous te concédons Paris ; que Hugues saisisse Beauvais ; que le héros de Salzbourg prenne Dreux ; que Gérard mette la main sur Château-Landon et le Gâtinais ; que Conrad possède Mantes avec le Vexin ; que les autres barons prennent chacun ce qui leur conviendra. »

Pauvre France ! Qu'on s'est ainsi partagée bien des fois, à la veille de Bouvines comme au lendemain d'Azincourt, de Pavie, de Waterloo et de Sedan.

Othon, mis en appétit par ses conquêtes imaginaires, songe en même temps à dépouiller l'Église de ses domaines,

pour la réduire aux dîmes et aux offrandes ; il entrevoit déjà cette sécularisation des biens ecclésiastiques opérée plus tard par la Réforme, au profit des princes allemands. Philippe, au contraire, malgré ses démêlés et sa brouille avec le Saint-Siège, apparaît encore ici comme l'athlète du Christ et de son Église. « C'est Dieu, dit-il lui-même à ses soldats, qui dirigera la bataille. Ce sera lui qui frappera et nous serons le marteau.... » Il eût voulu ne pas engager le combat un dimanche, jour consacré au Seigneur ; mais puisqu'on l'attaque, il fera comme les Machabées qui n'ont pas hésité à se défendre un jour de sabbat.

Les deux armées sont en présence. D'un côté l'orgueilleux Othon étale son faste impérial, son char resplendissant, son étendard surmonté d'un aigle aux ailes dorées, affectant de s'annoncer comme le maître du monde entier. En face de lui, le roi de France plus modeste laisse flotter au vent une bannière formée d'un simple tissu de soie, d'un rouge éclatant : c'est l'oriflamme de Saint-Denis :

At regi satis est tenues crispare per auras
Vexillum simplex *cendalo* [1] simplice textum
Splendoris rubei.

Le drapeau rouge, si compromis depuis, était alors le signe sacré, l'étendard national par excellence, ayant le pas sur toutes les bannières. Dans ce grand duel où va se décider le sort de la France, toutes les provinces comme toutes les familles sont représentées : la Champagne par Michel des Harnes et Hugues Malacre ; le Ponthieu par Robert de Châtillon ; la Bourgogne par le duc Eudes. Sur les pages de ce livre d'or de la noblesse française, nous retrouvons les noms à jamais glorieux de Guillaume des Barres, de Pierre Scrofa, de Pierre de Mauvoisin, de Mathieu de Montmorency, de Jean de Beaumont, de Guillaume de Garlande, etc. Les bourgeois et les vilains auront aussi leur place et leur part dans le poème comme dans la gloire commune. Ce sont les gens de Soissons, des Picards à la tête chaude, qui engagent l'action contre les chevaliers fla-

1. *Cendalum vel cendatum tela subserica vel pannus sericus* (Du Cange).

mands. Ceux-ci fiers, hautains et immobiles ne daignent pas d'abord leur répondre : « Ils ne veulent pas même se défendre de ceux qui les attaquent, car c'est le dernier excès de la honte, pour des hommes issus d'un sang illustre, d'être vaincus par des enfants du menu peuple. » Mais les vilains frappent si dru et si fort que les orgueilleux chevaliers sont bien forcés de riposter. Plusieurs sont jetés à bas de leurs chevaux, blessés ou tués par de simples bourgeois.

Bientôt la bataille s'engage de tous côtés. La lourde cavalerie féodale s'est mise en branle, hérissée de fer, écrasée sous le poids des armures qui font de chaque homme une forteresse. Une horrible mêlée s'ensuit, confuse, ardente, remplie d'incidents sans fin et de duels particuliers. Tout à l'entour retentit le cliquetis des armes, des glaives, des massues, des lances, frappant à coups redoublés sur les cuirasses pour les briser. Joignez à tous ces bruits de la guerre le spectacle des morts, des blessés, des captifs, les chevaux errant çà et là sans maître, ou bien gisant éventrés ou exténués de fatigue et de faim : l'immense désordre d'une bataille féodale, où chacun pointe et perce à sa façon. Aussi les épisodes se multiplient à l'infini. Ici c'est Michel des Harnes qui enfonce son glaive dans la gorge d'Eustache de Maquelin, pour le punir d'avoir crié : « Mort aux Français! » Là c'est le gros duc de Bourgogne, tombé de cheval et ne pouvant se mouvoir, empêtré dans son armure et son embonpoint : délivré bientôt par les siens et se faisant replacer à cheval pour se ruer de nouveau sur les Flamands. Ailleurs, c'est le comte de Flandre blessé, l'orgueilleux Ferrand, contraint de se rendre à Hugues de Mariol. En somme, Voltaire exagère un peu, lorsqu'en parlant de cette grande journée et du petit nombre de victimes, il prétend qu'il n'y eut qu'un gentilhomme français tué par accident. Guillaume le Breton fait observer, il est vrai, que les batailles de son temps, grâce aux armures préservatrices, sont devenues moins sanglantes que celles d'autrefois, où des milliers d'hommes tombaient en un seul jour.

Cependant que faisait Philippe-Auguste? Il cherchait Othon. Avec une véritable furie française, il s'élance l'épée

à la main au milieu de l'infanterie qui entoure l'empereur comme d'un rempart : il va, foulant sous les pas de son cheval, écartant de droite et de gauche, toute cette cohue de combattants infimes. Mais un fantassin teuton l'accroche, en passant, par son armure avec la pointe d'un fer recourbé : le roi roule dans la poussière la tête en avant. Grâce au secours qui lui arrive, il remonte en selle et poursuit dans la mêlée le sacrilège qui a osé frapper ainsi l'oint du Seigneur. Othon, de son côté, élève de ses deux mains et brandit sa hache dont il écrase les Français, « semblable à Briarée », nous dit le poète. Mais bientôt il voit s'acharner après lui Pierre Scrofa, qui lui porte un coup de poignard en pleine poitrine : sa cuirasse le protège. Plus opiniâtre que jamais, Scrofa revient à la charge. Cette fois le cheval d'Othon se cabre et reçoit le coup destiné à son maître. L'empereur roule à terre et va être saisi, quand un chevalier allemand lui donne son cheval pour s'échapper. Il a compté sans le terrible Guillaume des Barres, qui se lance de nouveau à sa poursuite et lui fait sentir la pointe de son glaive entre la nuque et le haut de son armure. L'arrivée d'une nombreuse troupe de Saxons peut seule le dégager, et lui permet de fuir encore une fois.

Faut-il ajouter à cette liste les exploits de l'évêque de Beauvais assommant les ennemis avec une massue, pour ne pas répandre le sang. Petite question de casuistique incidemment soulevée par Guillaume le Breton, et que l'exemple de Turpin et de Gozlin devait résoudre en faveur du belliqueux évêque.

A côté des braves sont les lâches, comme Hugues de Boves le fanfaron, grand hâbleur, qui osait traiter le comte de Boulogne de *lièvre timide*, s'engageant lui à demeurer le dernier ou mort ou prisonnier, s'il ne revenait victorieux. Serment dont il ne s'est pas souvenu en face de l'ennemi. La captivité de Ferrand et la fuite d'Othon ont décidé du succès de la journée.

A cette peinture du combat succède le tableau d'un lendemain de victoire : le partage du butin et l'échange des prisonniers. Le char d'Othon est mis en pièces comme un monument de sa défaite et de son orgueil. Ferrand vient

à Paris, selon la promesse de l'oracle, mais pour y trouver, au lieu d'un triomphe, un cachot. Le peuple chantait dans les rues :

> Quatre ferrand (chevaux) bien ferré
> Mènent Ferrand bien enferré.

La prédiction est accomplie, mais les applaudissements et le char sont pour Philippe-Auguste.

Le retour du vainqueur dans sa capitale est un triomphe supérieur, nous dit le poète, à ceux de Pompée, de Jules César, de Vespasien, de Titus. Jadis une seule ville, Rome, se réjouissait : aujourd'hui c'est un vaste royaume, c'est la France agrandie, enrichie, glorifiée par la valeur et le génie de son roi. Paris se distingue entre toutes les villes par sa magnificence : illuminations, danses, festins, carrousels, tout y abonde. Nulle part, dans tous les temps, on n'a su mieux se réjouir et fêter les heureux qu'à Paris.

La victoire de Bouvines achève de consolider la dynastie capétienne. Elle est le couronnement de l'édifice monarchique. Philippe-Auguste pourra mourir sans avoir fait d'avance sacrer son fils. La famille des Capets va dès lors présider aux destinées de la France : elle les dirigera durant huit siècles, associée à ses triomphes et à ses misères, jusqu'au jour où la déchéance viendra la frapper à son tour; où son dernier représentant, chassé par le vent des révolutions hors de ce royaume qu'ont fondé ses ancêtres, s'ensevelira dans les plis d'un drapeau devenu désormais un noble linceul.

Pour le moment une nation s'est constituée, une langue est née, une dynastie est assise. La poésie nationale vient de trouver en Orient, avec la guerre sainte, de nouvelles inspirations.

CHAPITRE VII

LES CROISADES

Leur action sur les âmes et les imaginations. — Troubadours et Trouvères. — Poésie lyrique : Sirventes et Chansons.
Troubadours : Guillaume de Poitiers, Bertrand de Born, Peyrols, Pons de Capdueil, Gaucelm Faydit, Pierre Vidal.
Trouvères : Le Châtelain de Coucy, Quesnes de Béthune, etc.

I

Nous arrivons aux Croisades, c'est-à-dire à ce qu'on peut appeler la seconde période héroïque du moyen âge, et la seconde saison des chansons de geste. Laissant à d'autres le soin d'explorer les historiens grecs, latins, français, arabes et toute cette riche collection désignée sous le nom de *Bibliothèque des croisades*, c'est avec le modeste bagage des Troubadours et des Trouvères, au son de la vielle et du rebec, que nous allons nous acheminer vers la Terre-Sainte, n'usant de l'histoire que pour éclairer et mettre en relief les données de la poésie. Nous songeons moins à exposer les faits que les grandes émotions, les joies, les douleurs, les colères, dont cette poésie devient l'interprète.

Les croisades ont été diversement jugées, selon le point de vue auquel on s'est placé. Aux yeux de l'école religieuse et catholique, elles apparaissent comme le plus magnifique triomphe de l'idée chrétienne et du Saint-Siège,

principal auteur et moteur de l'entreprise : triomphe compromis bientôt par l'égoïsme des rois et des politiques. Dans ce mirage lointain, toutes les taches disparaissent ; on ne voit plus que le côté héroïque et romanesque. Pour l'école philosophique du XVIIIe siècle, pour Voltaire comme pour Gibbon, sous l'impression de la mauvaise humeur que leur ont causée les guerres civiles et religieuses du XVIe siècle, la révocation de l'Édit de Nantes et ses suites, les misérables querelles des jansénistes et des jésuites, les croisades ne sont plus qu'un produit du fanatisme, une monomanie homicide et une folie furieuse qui pousse l'Occident sur l'Orient. Voltaire raconte la *première croisade* du même ton railleur et dégagé dont il racontera la *Fronde*. Le comte de Caylus, parlant de ces expéditions, dit qu'elles ont failli perdre l'Europe[1]. Pour l'historien impartial du XIXe siècle, qui étudie d'ensemble la marche de l'humanité, ces grands mouvements ont un autre sens, inconnu souvent des contemporains, mais qui se déroule aux yeux de la postérité.

« Le genre humain, dit Mignet, ne se trompe pas pendant deux siècles, et il devait y avoir quelque chose de profond dans les causes qui avaient amené le choc violent de deux races et la lutte opiniâtre de deux croyances. Les croisades furent la guerre des peuples chrétiens et septentrionaux, qui avaient envahi l'empire romain, contre les peuples orientaux et musulmans qui avaient envahi l'empire grec. Elles conduisirent les Européens sur les provinces des Asiatiques, qui étaient venus précédemment les attaquer en Espagne où ils étaient encore, en France, en Italie, en Sicile, d'où ils avaient été expulsés pour toujours. Elles avaient dès lors le caractère d'une incontestable nécessité et d'un évident à-propos. L'Europe ne fut pas conduite à ce grand dessein par une pensée de prévoyance inspirée par le sentiment vague de sa sûreté future. Les hommes agissent rarement d'après de pareils et de si hauts motifs ; ils font les choses profondes avec ignorance. Dieu, dont ils sont les instruments, dépose moins souvent ses desseins dans leur esprit que dans leur situa-

1. *Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. XVII.

tion. Il se sert de leurs passions pour les accomplir[1]. »

L'avenir se charge d'expliquer parfois aux petits-fils les grandes choses dont leurs pères n'ont pas toujours eu conscience en les accomplissant. La philosophie sceptique et moqueuse ne suffit pas à les interpréter. Un penseur anglais dont personne ne contestera le libéralisme, Carlyle, a dit : « La science, sans vénération, est stérile, peut-être vénéneuse. L'homme qui ne peut pas vénérer, qui ne sait pas habituellement vénérer et honorer, quand il serait le président de cent sociétés royales, et quand il porterait dans sa seule tête toute la mécanique céleste et toute la philosophie de Hegel, et l'abrégé de toutes les histoires et de toutes les observations avec tous leurs résultats, n'est qu'une paire de lunettes derrière laquelle il n'y a point d'yeux[2]. » Tâchons donc d'avoir des yeux pour voir les grands côtés, les faire voir et les faire sentir.

Malheureusement il est aussi pour les nations des heures de crépuscule et d'amoindrissement : nous en avons fait l'épreuve. Dans l'intervalle qui s'écoule entre la mort de Charlemagne et la première croisade, tout s'abaisse et se dégrade dans les esprits et dans les cœurs. La misère intellectuelle et morale est au moins égale aux misères physiques et matérielles. Au grand empire ordonnateur et régulateur ont succédé les tyrannies féodales ; aux guerres civilisatrices des Karls et des Pépins, les guerres privées, où les petites ambitions, les petits intérêts, les petites passions, ont remplacé les grands desseins. Rien alors qui puisse élever bien haut l'âme humaine et la poésie avec elle. Voici que tout à coup un souffle a passé sur ce monde comme l'esprit de Dieu sur les eaux inertes et endormies au jour de la création. La croisade apporte avec elle la guerre, mais la guerre pour une idée. Voltaire constate le fait sans le comprendre : il n'y découvre qu'une épidémie. « Jamais l'antiquité, dit-il, n'avait vu de ces migrations d'une partie du monde dans l'autre, produites par un enthousiasme de religion. Cette fureur épidémique parut

1. Mignet, Discours prononcé à la réception de M. Michaud à l'Académie française.

2. Passage cité par M. Taine dans l'*Idéalisme anglais*, p. 105.

alors pour la première fois, afin qu'il n'y eût aucun fléau possible qui n'eût affligé l'espèce humaine. » — N'est-ce pas là précisément ce qui fait de ces guerres des entreprises supérieures aux simples invasions barbares, inspirées par l'amour du pillage et de la destruction? La dévastation de la Bulgarie et de la Hongrie par les bandes chrétiennes de Pierre l'Ermite et de Gauthier Sans-Avoir rappellent trop, il est vrai, les ravages des Huns et des Avares : mais le principe, le mobile est différent.

Un contemporain des croisades, Guibert de Nogent, nous dit que, l'ardeur des combats étant alors générale et n'ayant d'autre cause que l'avarice et l'ambition, « Dieu suscita de nouvelles guerres, qui seraient entreprises pour la gloire de son nom et qu'il conduirait lui-même; des guerres saintes, offrant un moyen de salut aux chevaliers et au peuple, des guerres où ceux qui avaient embrassé la profession des armes pourraient, sans renoncer à leurs habitudes, et en quelque sorte sans sortir du siècle, obtenir la miséricorde divine [1] ». — C'est là ce que Voltaire transforme et traduit de cette façon plaisante : « Le pape ouvrit le ciel aux croisés en leur imposant pour leur pénitence de suivre la plus grande de leur passion, de courir au pillage [2] ». Il lui semble que la croisade soit une affaire, comme la Banque de Law ou la Société du Mississipi. Et il ajoute : « Moines, femmes, marchands, vivandiers, tout partit, comptant ne trouver sur la route que des chrétiens qui gagneraient des indulgences en les nourrissant ».

Pour nous, ce que nous voulons noter ici, c'est l'essor, l'ébranlement général des âmes et des imaginations après les terreurs et les torpeurs de l'an 1000; c'est la part honorable, active, souveraine que la France a prise dans ce mouvement. A elle revient tout d'abord l'honneur d'avoir conçu, prêché et chanté la croisade; d'avoir glorifié dans le monde entier ses triomphes et ses malheurs, ses héros et ses martyrs. Elle est la première à l'entreprendre, la dernière à l'abandonner. Un pape français, Sylvestre II,

1. Michaud, *Hist. des croisades*, t. I.
2. *Essai sur les mœurs*, chap. v.

dès la fin du xe siècle, en a conçu le premier l'idée. Un autre pape également français, Urbain II, l'a réalisée. C'est un Français, un Picard, Pierre l'Ermite, qui se charge de la prêcher ; un Français qui en est le chef religieux, Adhémar de Monteil, évêque du Puy ; un Français, Godefroy de Bouillon, le glorieux et lointain ancêtre de Turenne, qui en est le chef militaire. Le nom de Franc devient commun à tous les croisés ; et le royaume de Jérusalem s'appellera la France de l'Orient [1]. Un premier concile est ouvert à Plaisance en Italie (1094) : il reste sans effet et s'en tient aux lamentations et aux discours. Le concile de Clermont, tenu en France l'année suivante, au centre de la vieille Gaule, dans la patrie de Vercingétorix, provoque une explosion générale : le monde entier tressaille et se lève au cri de *Dieu le veut !* Voltaire lui-même, si peu favorable aux croisades, marque bien la différence : « On avait pleuré en Italie sur les malheurs des chrétiens d'Asie, on s'arma en France. »

La sympathie active qu'on nous a si souvent reprochée, comme une folie, était déjà dans le tempérament et dans l'esprit de notre nation. Un illustre homme d'État anglais, M. Gladstone, disait naguère, avec une satisfaction égoïste, en parlant de la paix assurée à son pays : « La Providence semble l'avoir prédestiné à ces hautes fonctions de témoigner sa sympathie à tous les peuples, sans donner à cette sympathie la forme d'une action [2]. » L'amour platonique et inactif serait donc, selon le premier ministre de la reine, l'heureux partage de l'Angleterre. C'est ainsi qu'en face d'anciens frères d'armes écrasés, elle n'ira guère au delà d'une neutralité discrète, mêlée de pitié charitable et de compassion pour des imprudences et des folies si durement expiées. C'est ainsi qu'elle provoquera de bruyants meetings, portera des toasts retentissants à la jeune Italie, sans brûler pour elle une cartouche, tandis que nos soldats iront verser leur sang généreux sur les

1. Aujourd'hui encore, le maintien de l'influence française sur les populations chrétiennes de l'Orient est un héritage que la République elle-même n'a pas cru devoir abandonner.

2. C'était en 1871, à l'époque de nos désastres, que M. Gladstone exposait cette théorie de l'égoïsme politique et du *chacun pour soi*.

champs de bataille de Magenta et de Solférino. Telle a été, au premier comme au dernier jour, la conduite de la France, trop souvent déçue et trompée dans ses affections et ses dévouements. Joseph de Maistre a répondu d'avance à M. Gladstone, en lui opposant l'exemple d'un peuple chargé d'une tout autre mission. « La Providence qui proportionne toujours les moyens à la fin, et qui donne aux nations comme aux individus les organes nécessaires à l'accomplissement de leur destination, a précisément donné à la nation française deux instruments et, pour ainsi dire, deux bras avec lesquels elle remue le monde : sa langue et l'esprit de prosélytisme, qui forme l'essence de son caractère : en sorte qu'elle a constamment le besoin et le pouvoir d'influencer les hommes. Ce prosélytisme passe communément pour un ridicule, et réellement il mérite souvent ce nom, surtout par les formes : dans le fond cependant, c'est une fonction [1]. » Fonction plus périlleuse, à coup sûr, mais plus noble, plus élevée, ce me semble, que celle dont M. Gladstone se félicite si fort pour sa nation [2].

Ailleurs nous avons déjà parlé de ce caractère particulier de notre littérature qui en a fait si souvent, en prose comme en vers, une littérature d'action. Or c'est au souffle et au soleil de la croisade que vont se développer et s'étendre la langue et la poésie françaises. Les misères de l'invasion normande, la lente et patiente formation de la dynastie capétienne, s'élevant au milieu des ruines de l'empire carlovingien, n'étaient guère faites pour exalter les imaginations : la *Cantilène de Saucourt*, le *Roman de Rou*, le *Poème d'Abbon* sur *le Siège de Paris*, nous en ont fourni la preuve. Pour mettre en mouvement les esprits aussi bien que les corps, il fallut l'élan des guerres saintes, cet ébranlement soudain et universel qui arrache l'Europe à ses fondements pour la jeter sur l'Asie.

La chanson, cette vocation de notre race, va devenir tout d'abord l'auxiliaire de la croisade. La France se trouve

1. *Considérations sur la Révolution.*

2. C'est encore la France qui, à l'heure présente, en plein XIXe siècle, organise, sous les auspices du cardinal de Lavigerie, cette nouvelle croisade, cette héroïque folie du Sahara, pour combattre l'esclavage.

alors divisée en deux zones politiques et littéraires : l'une au delà, l'autre en deçà de la Loire. Au Nord se parle la langue d'oïl ; au Midi, la langue d'oc. Mais la communauté d'idées, de sentiments et d'enthousiasmes les rapproche l'une de l'autre. Le Midi, plus riche, plus prospère, plus initié, par son éducation gréco-romaine, aux jouissances des lettres et des beaux-arts, avec son ciel resplendissant, ses cours galantes, sa langue sonore et musicale propre au lyrisme, fut de bonne heure le paradis de la chanson. Le Nord, moins brillant, moins fastueux, use d'une langue moins harmonieuse, mais plus simple, plus unie, plus propre aux contes et aux longs récits épiques, et qui finira par rester la langue souveraine et nationale.

Dans ce grand mouvement d'attraction vers Jérusalem, les chantres du Nord et du Midi, Trouvères et Troubadours, s'associent aux prédicateurs pour hâter l'enrôlement et le départ. A ces deux puissances du couplet et du sermon, s'en joint une troisième : celle des femmes, mêlées chez nous à toutes les grandes émotions publiques, au temps des croisades comme aux jours de la Fronde et de la Révolution. La noble dame ne promet son amour au chevalier qu'au retour de la Terre-Sainte. Ainsi Quesnes de Béthune, un des héros de la quatrième croisade, se plaint d'avoir été dupé par une coquette qui l'avait envoyé en Syrie pour ses beaux yeux :

Mal ait vos cuers convoitous
Qui m'envoia en Surie[1] !

Tour à tour ardente, enthousiaste, moqueuse, provocante, la chanson s'envole, brisant, variant, multipliant son rythme à l'infini. Née de la veille, heureuse de traverser l'air libre, dans toute la joie de la jeunesse, comme l'oiseau qui vient de sentir pousser ses ailes avec le printemps, elle s'abat partout : sur les châteaux, dans les rues où elle rassemble la foule, et même à la porte des couvents. Pour comprendre cette propagande active, il faut se représenter cette milice de ménestrels et de jongleurs, pré-

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. I.

dicateurs laïques, journalistes ambulants, arracheurs de dents, montreurs de bêtes, cumulant tous les métiers et s'adressant à toutes les classes de la société. Figurez-vous quelque chose d'analogue à la presse de nos jours, avec cette différence qui existe entre la lecture solitaire et le récitatif en commun, devant un auditoire passionné et médisant. Cette puissante et terrible machine de guerre qui s'appellera l'opinion publique est mise en branle par les chanteurs. C'est bien peu de chose sans doute que ce petit couplet vagabond qui court sur la vielle des jongleurs : mais si peu qu'il soit, il n'en contribue pas moins, comme la voix puissante de Pierre l'Ermite et de saint Bernard, à soulever ces vagues humaines que le vent de la croisade pousse vers l'Orient. Il s'attache comme un taon vengeur aux flancs du baron trop lent à se mettre en route, ou trop prompt à revenir. Le soir une voix mystérieuse éclatait sous les fenêtres du château. Elle répétait avec Thibaut de Champagne :

Or s'en iront cil vaillant bacheler
Ki aiment Dieu, et l'onour de cest mont,
Ki sagement voelent à Dieu aler ;
Et li morveus, li cendreus demourront[1].

Et comme on prétend n'être ni morveux[2] ni cendreux[3], comme on veut garder sa réputation de vaillant chevalier, comme on a aussi quelques péchés à racheter, quelque meurtre ou quelque brigandage sur la conscience, chose si commune aux barons d'alors, on prend sa lance et son casque, et l'on s'en va le cœur dolent, les yeux gros de larmes, avec le châtelain de Coucy, vers ces lieux

Où on conquiert Paradis et honour,
Et pris et los et l'amour de s'amie.

La chanson est non seulement un stimulant qui pousse et entraîne les Croisés vers la Terre-Sainte, mais encore un

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. I.
2. Paresseux, qui a la morve au nez, comme les vieillards et les enfants.
3. Gardant son foyer.

viatique qui les soutient et les réconforte dans leurs longues marches à travers les déserts de l'Asie Mineure. Raymond d'Agiles dit en parlant de l'armée française au moment où elle s'avance contre Corbaran (Kerbogâ) : *De audacia eorum quid loquar? Cum etiam cantus militares tam festive milites haberent, ut quasi pro ludo imminens bellum agerent*[1]. La guerre sainte elle-même faite en riant et en chantant, n'est-ce pas là encore un signe distinctif du caractère national? Aux heures d'infortune et de captivité c'est la chanson qui console. Plusieurs des compagnons de Thibaut IV, comte de Champagne, tombés entre les mains des musulmans à la bataille de Gaza, chantaient dans les prisons du Caire : « *La France, ce doux pays que tant ils aimaient*[2] ». Ainsi les Grecs, captifs en Sicile, répétaient les vers d'Euripide, et leur devaient un jour la liberté. C'est à la chanson que le comte de Bar, que le roi Richard, tous deux retenus prisonniers, confieront aussi le soin de leur délivrance :

Chançon, va, di mon frère lou marchiz
Et mes homes, ne me facent faillance ;
Et si diras à ceus de mon païs
Que loiautez mains preudomes avance.
Or verrai-je qui sera mes amis,
Et connoistrai trestoz mes anemis :
Encor aurai, se Dieu plaist, recovrance[3].

C'est la chanson qui, par la voix de Blondel, ouvre à Richard la porte de sa prison : touchante et poétique image de cette fraternité que la *gaie science* établit entre les seigneurs et les manants.

Le partage des mêmes souffrances et de la même gloire contribue à éveiller ces idées d'égalité que nous voyons poindre avec les Communes. Les vilains, les truands même et les gueux, qui n'avaient leur place ni dans les tournois, ni dans les grandes passes d'armes féodales, l'auront dans la guerre sainte. Monde étrange et nouveau,

1. Voir *Bibl. des croisades*.
2. Michaud, *Hist. des croisades*, t. VI.
3. *Chanson du comte de Bar sur sa captivité*, Leroux de Lincy, t. I, p. 49.

où la poésie va nous transporter, et ne sera que le reflet de la réalité.

II

Toutes ces chansons des croisades, celles des troubadours comme des trouvères, reposent en général sur un fonds commun d'idées et de sentiments qui reviennent sans cesse. De là une certaine monotonie inévitable. Ce concert unanime n'est-il pas du reste la preuve et la condition même de cette grande unité chrétienne réalisée par la croix? Deux forces maîtresses se partagent l'âme des héros et des chanteurs : l'amour et la religion. Ces guerres pieuses deviendront trop tôt sans doute, grâce aux vices des hommes, des guerres d'ambition, de violence, de brigandage; mais enfin elles sont inspirées d'abord par une idée noble, par un sentiment généreux. La lutte du devoir et de la passion, cet élément héroïque dont Corneille a tiré de si heureux effets, est ce qui domine dans la plupart des couplets d'adieu adressés par les chanteurs à leurs dames et à leur pays. La croisade est pour eux l'acquit d'une dette sacrée envers le Christ, sauveur des hommes : il s'est immolé pour nous, c'est à nous maintenant de nous immoler pour lui : Dieu est considéré ici comme un créancier et un seigneur; les princes et les peuples sont ses vassaux. Or, comme nous l'a enseigné Roland, le bon vassal, pour servir son roi, même le roi de la terre, et à plus forte raison le roi du ciel, ne doit épargner ni sa chair ni son sang.

A cette idée s'en joint souvent une autre, celle de l'expiation. Dans ce monde où les mœurs sont encore brutales, les passions terribles, les violences trop fréquentes, où la vie de l'homme n'est pas toujours respectée, la pénitence est le rachat de bien des fautes et de bien des crimes. Un autre sentiment également très vif et très naïvement exprimé, c'est le point d'honneur qui entraîne et retient en Orient plus d'un amant désolé songeant à sa dame, plus d'un baron impatient de revoir sa famille et son château. Puis, comme mirage et récompense suprême, l'es-

poir du paradis que promettait déjà Turpin aux preux de Roncevaux. Ils aspiraient à la palme céleste comme le soldat de nos jours aspire au ruban rouge. De toutes ces impressions réunies s'est formée une poésie, d'un genre nouveau et inconnu jusque-là, guerrière et religieuse, enthousiaste et mélancolique, galante et dévote, qui ne ressemble ni aux chants anciens ni aux chants modernes : celle des croisades.

A la tête des troubadours figure ce Guillaume, comte de Poitiers, qui prit part à la première croisade : né en 1071, mort en 1122, grand viveur, grand rieur, grand chanteur, grand *conquesteur* de dames plus encore que de royaumes. Sa vie, s'il faut en croire le témoignage peu flatteur de Guillaume de Malmesbury, était chargée de souillures, et avait grand besoin d'être purifiée par la guerre sainte[1]. Entre autres méfaits, il s'était permis d'enlever la femme de son voisin, le vicomte de Châtelleraul, et, quoique marié lui-même, l'avait épousée du vivant de son mari. Il avait de plus établi à Niort une maison de filles de joie sur le modèle des monastères, profanation outrageuse pour l'Église. L'évêque de Poitiers l'ayant excommunié comme bigame, Guillaume le menaça de son épée. — « Frappez, lui dit le prélat au sortir de la messe, je suis prêt maintenant. — Je ne vous aime point assez, répondit le comte, pour vous envoyer en paradis. » Et il se contenta de l'exiler.

Un jour ce pécheur endurci, ce railleur impie, contempteur des lois divines et humaines, se sentit frappé d'un coup de la grâce, et emporté par le courant au cri de *Dieu le veut!* La croisade lui ouvrait la route la plus facile de la pénitence et de l'absolution ; et comme il avait plus d'une fois sans doute, dans ses vers libertins, offensé Dieu, ce fut aussi par des vers qu'il annonça son repentir. Des neuf chansons qui nous restent de lui, une seule est vraiment empreinte d'un sentiment élevé, religieux et mélancolique. On sent que son cœur saigne à l'idée de la

1. Millot, l'historien des troubadours, cite, il est vrai, l'abbé de Vendôme qui appelle Guillaume de Poitiers le plus parfait des chevaliers. Mais il fait observer que cet abbé avait ses domaines sur les terres du comte : tout s'explique alors.

séparation, de ce fils qu'il laisse encore jeune, de cette douce terre natale à laquelle il faut dire adieu :

« Je m'en irai en exil au delà de la mer; je laisserai mon fils en guerre, en grande crainte et en péril, et ses voisins l'inquiéteront. »

« Fidèle à l'honneur et à la bravoure, je me sépare de vous, je vais outre-mer aux lieux où les pèlerins implorent leur pardon [1]. »

Il jette un dernier regard sur la tour du manoir paternel, sur les fêtes et les joies du passé :

« Adieu, brillants tournois, adieu, grandeur et magnificence ! Et tout ce qui attachait mon cœur : rien ne m'arrête, je vais aux champs où Dieu promet la rémission des péchés. »

Le noble troubadour termine par une confession publique de ses fautes passées. Il *clame sa coulpe* comme Roland et ses compagnons, non pas seulement en face de la mort, mais avant son départ :

« Pardonnez-moi, vous tous mes compagnons, si je vous ai offensés : j'implore mon pardon, j'offre mon repentir à Jésus, maître du ciel; je lui adresse à la fois ma prière et en roman et en latin.

« Trop longtemps je me suis abandonné aux distractions mondaines. Mais la voix du Seigneur se fait entendre : il faut comparaître à son tribunal, je me courbe sous le poids des iniquités. »

Si passager qu'il ait été, ce cri douloureux d'une âme inquiète et bourrelée de remords nous fait comprendre la valeur de l'expiation et du sacrifice. Guillaume était-il sincère ou ne faisait-il que développer un thème à la mode du jour? L'humeur légère et mobile ne prévalut-elle pas bientôt sur les promesses du pénitent? Mais qu'importe ! A une époque où la conscience morale, où l'*impératif catégorique*, comme l'appelle Kant, n'était guère capable de surmonter les passions, il faut reconnaître que la religion exerçait un puissant empire sur les âmes pour arracher au fier baron de pareils aveux. Qui donc aujourd'hui, parmi nos hommes politiques, et même parmi

1. Voir Raynouard, *Troubadours*, t. IV, *Pièces sur les croisades*.

nos sages, oserait faire ainsi, au grand jour, son *meâ culpâ*?

Guillaume revint de Palestine en 1102, après un voyage assez piteux, où il perdit son argent et ses soldats, sans rapporter beaucoup de gloire. Il s'en consola par un poème malheureusement disparu, où il chantait les ennuis et les désastres de son expédition en vers rimés, qu'il se plaisait à réciter devant les rois, les princes, et dans les réunions nombreuses, s'il faut en croire Orderic Vital : *Multitoties retulit rhythmicis versibus cum facetis modulationibus*. Était-ce donc un poème héroï-comique? Le mot de *facetis* mêlé à un sujet si grave nous rappelle la joyeuse humeur de Guillaume et ce conte grivois du *Muet et des deux Dames*, dont il fut l'auteur et l acteur; conte repris plus tard par Boccace et La Fontaine dans *Mazet de Lamporecchio*.

Tous les chantres de la croisade ne se décident pas à partir comme Guillaume de Poitiers. Les Tyrtées d'avant-garde qui poussent et entraînent les autres restent parfois en arrière. Ainsi fait Bertrand de Born, vicomte de Hautefort en Périgord [1]. Et pourtant Bertrand de Born n'est point à coup sûr un poltron, mais un terrible ferrailleur de plume et d'épée : génie âpre, violent, satirique, en lutte perpétuelle avec ses voisins, ravageant leurs terres, pillant leurs châteaux, séduisant leurs femmes, déchirant leur réputation. Nul n'a jamais ni mieux senti ni mieux chanté les joies infernales de la guerre :

« Je vous dis que tant n'a pour moi de saveur manger, ni boire, ni dormir que d'entendre crier : « A eux! » des deux parts, et que d'entendre frémir chevaux démontés par la forêt. »

« Et que d'entendre crier : « A l'aide! à l'aide! » Et que de voir tomber dans les fossés petits et grands sur l'herbe, et que de voir les morts qui par les flancs ont les tronçons outre-percés. »

Ce rimeur endiablé s'est fait un jour l'apôtre de la croisade. Mais le sermon tourne bien vite à la satire, et il y apporte plus de malice que d'enthousiasme. S'il vante

1. Voir sur Bertrand de Born la thèse de M. Clédat.

l'empereur Conrad qui s'est mis le premier en route, c'est pour avoir le droit de frapper sur Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, dont les lenteurs l'impatientent.

« Seigneur Conrad, je connais deux rois qui diffèrent trop de vous aider. Vous entendez qui. Le roi Philippe est l'un, il craint; le roi Richard est l'autre, et il craint aussi. Plût à Dieu que chacun d'eux fût dans les fers des Sarrasins, puisqu'ils se moquent ainsi de Dieu, puisqu'étant croisés, ils ne se disposent pas à partir. »

Après cette verte semonce, on croirait que le vaillant chanteur va donner l'exemple. Mais non, il reste en France et, dans cette même pièce, prend soin de nous expliquer pourquoi :

« Seigneur Conrad, je vous recommande à Dieu. Je serais allé outre-mer près de vous, je vous l'avoue; mais j'ai perdu patience quand j'ai vu que les comtes, les ducs, les rois et les princes retardaient toujours. Et d'ailleurs, il est une dame belle et blonde auprès de qui mon courage s'est peu à peu attiédi : autrement je combattrais à vos côtés depuis plus d'un an. »

Double excuse assez médiocre, qui permet de mettre en doute sinon le courage, au moins le zèle et la foi du chantre batailleur. Bertrand de Born revêtit la robe de moine avant de mourir : le diable se faisait ermite, mais il était un peu tard. Aussi Dante lui a-t-il réservé dans son *Enfer* une place qu'il semble avoir bien méritée.

Cette lutte de l'amour, des affections terrestres aux prises avec l'honneur et le devoir, que nous retrouverons plus tard si vive, si poignante, dans les stances du *Cid* et de *Polyeucte*, déchire aussi le cœur de Peyrols, chevalier du dauphin d'Auvergne, tendre et malheureux soupirant, qui nous peint ses hésitations, ses douleurs et ses regrets dans un dialogue avec l'Amour. C'est presque déjà, par anticipation, le dialogue du *Croisé et du Décroisé* de Rutebeuf, la question de l'utilité de la guerre sainte, qui se trouve ici débattue et contestée.

1. Voir Raynouard, *Troubadours*, t. IV.

PEYROLS. — « Maints amants se sépareront en pleurant de leurs amies, qui, si ce n'eût été Saladin, resteraient gais et heureux dans ce pays. »

L'AMOUR. — « Peyrols, ni Turcs, ni Arabes, quoique vous armiez contre eux, n'abandonne la tour de David. Je vous donne un bon et gentil conseil : Aimez et chantez souvent. Quoi ! vous irez outre-mer, quand les rois n'y vont pas ! Voyez les guerres qu'ils font, et voyez comme les barons cherchent des excuses[1]. »

Nous ne sommes qu'au début de la troisième croisade, et l'enthousiasme commence à s'éteindre.

Malgré les conseils de l'Amour, Peyrols, après une aventure compromettante avec la duchesse de Mercœur, sœur du dauphin, finit par prendre le chemin de la Palestine. La croisade est alors pour les désespérés un refuge qui remplace le couvent. L'abbé de Rancé, au lieu d'aller s'enfermer à la Trappe, se fût rendu à Jérusalem, s'il eût vécu quatre ou cinq siècles plus tôt. Après avoir accompli son vœu, Peyrols se félicite d'avoir vu les Lieux-Saints : mais il a hâte de revenir en France, où il a laissé son cœur :

« Puisque j'ai vu le fleuve du Jourdain et le Saint-Sépulcre, ô vrai Dieu, qui êtes le seigneur des seigneurs, je vous rends grâces de ce qu'il vous a plu me faire un tel honneur. Que Dieu nous accorde maintenant bon voyage et bon vent, bon navire et bon matelot; car je veux retourner à Marseille. Mon cœur y était resté, quoique je fusse vraiment outre-mer. Je recommande à Dieu Acre et Sour (Tyr), et Tripoli, et Servants, et l'Hôpital, et le Temple, et le roi Jean, et l'eau de Roltan. »

Mais il ne se soucie pas de les garder lui-même.

Le véritable enthousiasme, l'élan lyrique, chevaleresque et chrétien se trouve à un bien autre degré chez Pons de Capdueil, baron du Puy. Type du chevalier parfait, belle figure, belle âme, et avec cela bon rimeur et bon chanteur, qui fût encore un adorateur malheureux de la duchesse de Mercœur, également jeté par désespoir d'amour et par repentir dans la grande entreprise de la croisade. Les trois

1. Voir Raynouard, *Troubadours*, t. IV.

pièces que nous a conservées Raynouard sont autant d'appels chaleureux adressés aux rois, aux barons et aux peuples chrétiens; aussi remarquables par l'élévation des pensées, la grandeur des sentiments, que par la noblesse de l'expression. L'éloquence s'y trouve jointe à la poésie avec des notes vibrantes et sonores, des élans et des coups d'aile, des vues philosophiques et religieuses, un mépris souverain des vanités et des grandeurs terrestres, qui font déjà songer aux belles stances de Malherbe :

> N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde!

Faisant la leçon aux rois Philippe-Auguste et Henri II, il leur dit :

« A quoi servent les conquêtes de l'ambition? En vain vous soumettriez tous les royaumes qui sont du côté de la mer, si vous êtes infidèles et ingrats à votre Dieu. Alexandre avait soumis toute la terre : qu'emporta-t-il en mourant? Le seul linceul mortuaire. »

C'est le mot de Juvénal.

> Æstuat infelix augusto in limite mundi,
> *Sarcophago contentus erit.*

La grande idée du devoir, l'attente de la vie future, de cette redoutable échéance du Jugement dernier, espoir et terreur du moyen âge, se présentent à l'imagination du poète : c'est en leur nom qu'il exhorte, supplie et menace tous les tièdes et les lâches :

« Qu'il ne se flatte pas d'être compté parmi les preux, tout baron qui n'arborera pas la croix, qui ne marchera pas à la délivrance du Saint Tombeau. Aujourd'hui les armes, les combats, l'honneur, la chevalerie, tout ce que le monde a de beau et de séduisant ne peuvent procurer la gloire et le bonheur du céleste séjour. Ah! que doivent désirer de plus les rois et les comtes, si, par leurs hauts faits, ils peuvent se racheter de l'enfer et de ses flammes infectes et dévorantes, où les réprouvés sont éternellement tourmentés.

« Au jour du Jugement, que répondront ceux qui seront restés ici malgré leur devoir, quand Dieu leur dira : Faux et lâches chrétiens ! C'est pour vous que je fus cruellement battu de verges ; c'est pour vous que je souffris la mort. Ah ! le plus juste alors tressaillera lui-même d'épouvante. »

Mouvement analogue au fameux passage de Massillon sur le *Pécheur mourant*. Nulle pièce ne résume d'une façon plus vive, plus saisissante, toutes les émotions, les espérances et les terreurs qui sollicitent alors les âmes, et les poussent au grand sacrifice de la croisade. Et ce n'étaient pas là seulement des lieux communs oratoires et poétiques, mais des allusions au temps présent, des apostrophes directes adressées aux rois, aux empereurs :

« Roi de France, roi d'Angleterre [1], faites enfin la paix ! Celui de vous qui y consentira le premier sera le plus honoré aux yeux de l'Éternel ; sa récompense lui est assurée ; la couronne de gloire l'attend dans le ciel. Puissent aussi le roi de la Pouille et l'empereur s'unir comme amis et comme frères, jusqu'à ce que le Saint-Sépulcre ait été délivré ! Ainsi qu'ils se pardonneront à ce sujet, au jour terrible du jugement, Dieu leur pardonnera à eux-mêmes. »

Le pardon et la concorde entre chrétiens, tel doit être le premier fruit de la guerre contre les infidèles. Pons de Capdueil ne se contente pas de prêcher les autres : il paie d'exemple. « Qui que ce soit qui reste, je m'embarquerai », dit-il à la fin de sa première chanson : il tint parole et mourut en Orient.

Jusqu'ici nous n'avons cité que des barons et des chevaliers parmi les chantres de la croisade. La guerre sainte trouve cependant des poètes comme des soldats dans tous les rangs de la société. Les bourgeois du Midi surtout, qui se piquaient de rivaliser avec les nobles en galanterie et en gaie science, entonnèrent eux aussi l'hymne du départ. Citons d'abord Gaucelm Faydit, fils d'un bourgeois d'Uzerche dans le diocèse de Limoges, un des poètes fa-

1. Philippe Auguste et Henri II, alors en guerre l'un contre l'autre.

voris de Richard, dont il pleura dignement la mort. Sa conduite, comme celle de beaucoup d'autres troubadours, n'avait pas toujours été des plus édifiantes. Après une jeunesse orageuse et un mariage d'aventure avec une fille nommée Guillelmette, qui l'accompagnait partout et chantait ses couplets, Gaucelm en vint un jour à concevoir une de ces passions folles communes aux poètes depuis Ovide jusqu'au Tasse, pour une belle et grande dame, Marie de Ventadour. Celle-ci, pour se débarrasser d'un adorateur importun, lui imposa comme épreuve le voyage de la Terre Sainte. Avant de partir, le galant rimeur voulut composer ses adieux, qu'il prolongea le plus longtemps possible, attendant soit un secours du roi d'Angleterre, soit le pardon de sa dame :

« Adieu, gentil Limousin, je quitte votre doux pays : des seigneurs et des voisins, des dames d'un mérite distingué, fleur de courtoisie. Aussi je languis, je gémis, je soupire nuit et jour. »

En somme, Gaucelm est un pécheur qui fait pénitence, sans y trouver grand soulagement ni grande satisfaction. Plus résigné qu'enthousiaste, pour obéir à sa dame il ira mourir en Orient, si sa mort doit être agréable à Dieu. Mais il n'a ni le souffle ni l'élan héroïque de Pons de Capdueil. Au fond il porte envie à ceux qui restent, ou voudrait voir tout le monde partir avec lui : « Maintenant laissons les lâches, les traîneurs, les méprisés, et servons fidèlement le véritable Esprit Saint[1]. »

Après avoir bien tardé, il finit par s'embarquer avec Guillelmette, qui n'était pas la dame de ses pensées, mais la fidèle compagne de ses voyages et de ses travaux.

Un autre type curieux et parfois divertissant du troubadour bourgeois est Pierre Vidal : personnage fantasque et bizarre, amoureux de toutes les femmes dont il se croit adoré, grand batailleur en paroles, vantard et bouffon tout à la fois, digne ancêtre du *Capitaine Fracasse*, mêlant les gasconnades à l'enthousiasme guerrier et religieux.

« Quand j'ai revêtu mon haubert blanc, et ceint mon

1. Raynouard, *Troubadours*, t. IV.

épée, la terre tremble sous mes pas. Quand, tout armé, je suis monté sur mon cheval, je brise, je mets en pièces tout ce qui s'oppose à moi. J'ai moi seul fait prisonniers plus de cent chevaliers, et j'en ai désarçonné autant. Il n'est beau fils en chambre ni brave champion en campagne qui ne tremble à mon seul nom.... Je le dispute en bravoure à Roland et à Olivier[1]. »

Le terrible pourfendeur, né près des bords de la Garonne comme le valet de Marot, se moque ici de son auditoire et de lui-même. Peut-être, en jouant ainsi la folie, espérait-il se faire pardonner certaines témérités qui faillirent lui coûter cher. Le chevalier de Saint-Gilles lui fit, dit-on, percer la langue pour le punir d'avoir débité des fleurettes galantes à sa femme, et sans doute aussi quelques médisances à son adresse. Un baiser indiscret cueilli sur les joues de la vicomtesse de Marseille, à son insu, le força de s'enfuir jusqu'à Gênes, et de là en Orient, où il accompagna Richard Cœur de Lion.

Le voyage de Palestine acheva, paraît-il, de lui troubler le cerveau; il y reçut une de ces insolations qui font les illuminés et les fous. Sa tête se remplit de fantômes de chevalerie, de victoires fabuleuses comme celle que don Quichotte remportera plus tard sur les moulins à vent. Ce fut lors de son retour à Chypre qu'on lui fit épouser une Grecque, prétendue nièce de l'empereur d'Orient. Plus atteint que jamais de monomanie ambitieuse, Pierre Vidal se considéra lui-même comme héritier présomptif de l'empire, en prit les insignes, et, après cette preuve éclatante de démence, obtint enfin de la vicomtesse de Marseille le pardon qu'il attendait. Nous laisserons de côté l'histoire de ses amours avec la belle Loba de Carcassonne, son déguisement en loup, la chasse que lui donnèrent les chiens et les bergers, et autres anecdotes plus ou moins plaisantes racontées dans le *Bréviaire d'amour*, ouvrage provençal[2]. La renommée lui rendait largement les mensonges qu'il lui envoyait. Pierre Vidal semble avoir été un de ces pauvres rimeurs pleins de talent, de fougue et de

1. Raynouard, *Troubadours*, t. IV.
2. Voir Millot, *Troubadours*.

déraison, dont les barons s'amusent déjà comme les grands seigneurs du XVIIe siècle s'amuseront de Neuf Germain, le poète hétéroclite du duc d'Orléans, ou de Santeuil, le grotesque parfois sublime, victime des plaisanteries de Condé. Ce métromane baroque n'en est pas moins un apôtre fervent et parfois éloquent de la croisade.

« Le baron Jésus, qui fut mis en croix pour sauver la race des hommes, nous mande à tous, autant que nous sommes, d'aller recouvrer le saint pays où il mourut pour l'amour de nous. »

Ailleurs il se répand en invectives contre Philippe-Auguste, qui, au lieu de se croiser et de secourir le Saint-Sépulcre, passe sa vie dans un vil trafic « dont les Français sont honnis ». Il se plaint des rois d'Espagne, qui viennent de traiter avec les Maures ; de l'empereur Henri VI, qui retient prisonnier le roi Richard, le héros de la Terre-Sainte; des gens d'Église, prêtres et docteurs, qui ont fait naître l'hérésie par leurs mauvaises prédications. Pierre Vidal, au milieu de ces divagations, représente l'esprit d'examen et de contrôle éveillé plus qu'on ne pense par les croisades. Ce manteau de la folie, dont il s'abrite, couvrira plus tard les hardiesses politiques et religieuses d'un Érasme ou d'un Rabelais.

Nous aurions à rappeler encore bien d'autres noms de troubadours : ceux de Raimbaud de Vauqueiras, de Pierre d'Aragon, de Folquet de Marseille, de Guillaume Figuéras, de Pierre Cardinal, qui se trouvent plus particulièrement mêlés à la guerre des Albigeois[1]; enfin un nom illustre entre tous, celui de Richard Cœur de Lion, qui nous appartient également par les deux langues d'oc et d'oïl, et qu'on peut tout aussi bien ranger, à ce titre, parmi les trouvères.

III

Les chantres du Nord rivalisent ou plutôt s'unissent d'inspiration et d'enthousiasme avec ceux du Midi. C'est

1. Voir *la Satire en France au moyen âge*, ch. III.

le même élan, ce sont les mêmes idées de devoir envers Dieu, de sacrifice, de pénitence, d'honneur, les mêmes espérances de gloire et de vie future. L'unité française s'établit entre les provinces, comme entre les diverses classes de la société, par cette communauté de dévouement à la même cause et de haine contre l'infidèle. La poésie naissante en est alors l'expression la plus vive et la plus populaire.

Parmi ces courtes chansons en langue d'oïl, sur la guerre sainte, la plus ancienne que nous connaissions remonte seulement à la deuxième croisade. Elle dut être composée au moment où Louis le Jeune prit la croix. L'abbé de la Rue, dans son *Essai historique sur les Trouvères, Bardes et Jongleurs*, l'attribue, sans preuves suffisantes, à ce Benoît de Sainte-Maure dont nous avons déjà parlé, à propos des invasions normandes. Sa raison principale est qu'il en a trouvé le texte sur un manuscrit de la bibliothèque Harléienne à Londres, contenant déjà la *Chronique rimée des ducs de Normandie*. Une telle hypothèse n'a pas grand fondement, il faut l'avouer.

Ces vers sont loin de valoir ceux de Guillaume de Poitiers. La langue en est encore rude et pauvre, manquant d'éclat et de sonorité. Cependant les rimes s'entre-croisent déjà régulièrement : différence notable avec les longues tirades monorimes des chansons de geste. Nous avons là un petit sermon en couplets plutôt qu'une chanson à l'allure vive, alerte, enthousiaste ou provocante.

La sombre image du Jugement dernier, si souvent évoquée par les prédicateurs et les artistes du moyen âge, se retrouve faiblement et maigrement esquissée dans les vers de l'humble poète, qui nous recommande de songer

Al jugement ki tant iert[1] reduté,
U Deus vendrat les bons des mals *partir*[2].

Ce n'est là sans doute qu'un trait, une note jetée en passant comme un dernier écho des terreurs de l'an 1000. Pons

1. Sera.
2. Séparer.

de Capdueil nous a paru bien autrement éloquent dans cette apostrophe où Dieu lui-même se lève pour accuser ses faux amis trop lents à le servir.

A ces graves espérances de salut se mêle encore une pensée d'amour humain. En terminant, le chanteur souhaite de retrouver sa dame, après avoir payé sa dette à Dieu :

> Que je la truisse en vie e en santé,
> Quant Deus aurad son affaire achevé.

Cette lutte de la passion et du devoir, que nous avons indiquée déjà comme un élément particulier dans la poésie des croisades, a inspiré la plaintive légende et les chants mélancoliques du *Châtelain de Coucy* et de *la Dame de Fayel*, son amie. Parmi les chevaliers de la croix, il n'en est guère dont le nom soit resté plus populaire grâce aux romanciers et aux chanteurs, bien que ce nom lui-même soit incertain, les uns l'ayant appelé Raoul et les autres Regnauld. En revanche, tout le monde connaît le personnage légendaire du châtelain de Coucy, plus fameux encore par ses infortunes amoureuses que par ses vers. Durant tout le moyen âge, une longue suite de récits et de complaintes célèbre les malheurs des deux amants. A la fin du xvi[e] siècle, Fauchet découvre et publie une chronique du châtelain de Coucy qu'il croit vieille de plus de deux cents ans. Au xviii[e] siècle, dans ce quart d'heure de vogue rendue aux souvenirs du moyen âge par le succès de *Zaïre* et du *Siège de Calais*, le châtelain de Coucy eut aussi son renouveau. De Belloy le mettait sur le théâtre dans sa tragédie de *Gabrielle de Vergy*, qu'il a le tort de confondre avec la dame de Fayel, et faisait suivre sa pièce d'une ample dissertation historique et inexacte. Mlle de Lussan tirait de là un assez médiocre roman ajouté à ses *Anecdotes du règne de Philippe-Auguste*. Le duc de Lavallière, un amateur du moyen âge tel qu'on le comprenait alors, s'avisait de refaire la complainte du galant chevalier, romance fade et langoureuse, un moment chantée dans tous les salons.

De nos jours, avec un plus grand souci de l'exactitude

et de la vérité historique, M. Francisque Michel faisait paraître les *Poésies ou Chansons du châtelain de Coucy*, déjà publiées, mais d'une manière incomplète, par Laborde, dans son *Essai sur la musique*. M. Crapelet, de son côté, imprimait et traduisait le roman composé au XIIIe ou plutôt au XIVe siècle sur les amours du châtelain et de sa dame. La Provence, l'Italie, l'Espagne nous ont disputé l'honneur d'avoir donné naissance à cette légende, qui nous semble appartenir vraiment à la France du Nord, d'où nos trouvères l'auraient portée sans doute dans le monde entier.

L'auteur du roman nous apprend que le châtelain de Coucy fut

Un chevalier si preu
Qu'en maint lieu fist d'armes son preu.
Ne fu pas moult riche d'avoir :
Biaus fu, cortois, plains de savoir :
Onques Gauvains ne Lancelos
Ne tindrent d'armes plus grant los [1].
. . . .
De Couci estoit chastelains [2] ;
Bien sai que Regnaus avoit nom.
Partout estoit de grant renom,
Partures [3] savoit faire et chans [4].

Brave, courtois, bon poète et bon musicien, il offrait l'idéal du chevalier accompli. Quant à la dame de Fayel, son portrait n'est pas moins charmant :

. . . . .La dame belle et plaisans.
En tous biens estoit si parfaite
Que Dieu por amer l'avoit faite.

Amour n'oublia qu'une chose, c'est qu'elle avait un mari, nous dit le roman : de là les malheurs qui advinrent. Quand retentit l'appel de la guerre sainte, le châtelain

1. Gloire.
2. Ce qui ne veut pas dire *seigneur*, mais *gouverneur*.
3. Poésie.
4. Musique.

prit la croix et partit avec Richard en 1190. Arrivé en Palestine, il se distingua par de nombreux exploits, et fut blessé mortellement en 1192, dans un combat acharné contre les Sarrasins, qui s'efforçaient d'enlever le roi anglais.

Le galant gentilhomme, avant de mourir, voulut composer une dernière chanson que répéteraient après lui les vrais amants. En même temps, il faisait venir un clerc pour lui dicter une lettre adressée à l'objet de sa passion et scellée de son sang. D'un autre côté, il chargeait son écuyer, le fidèle Gobert, d'ouvrir son corps après sa mort pour en retirer le cœur, l'embaumer et le porter à la dame de Fayel, avec un petit écrin où étaient placés un *las* formé des cheveux de sa maîtresse, des anneaux et diamants qu'elle lui avait donnés, et qu'il portait toujours pour l'amour et souvenance d'elle. « Quand le chevalier fut mort, dit la chronique, l'écuyer lui obéit de point en point : il lui ouvrit le corps, prit le cœur, le sala, le confit de bonnes épices, et le mit dans l'écrin avec le las, les bijoux et la lettre[1]. » Mais le messager et le présent tombèrent sous la main du mari, qui, dans sa fureur jalouse, médita une horrible vengeance. Il fit venir son maître-queux (cuisinier) et, après avoir tiré le cœur de l'écrin, lui commanda de l'assaisonner et de le servir à la dame pour son dîner. Le repas fait, il déclare à son épouse qu'elle vient de manger le cœur de son amant, et lui montre comme preuve l'écrin ouvert. La dame pâlit à cette vue. « Oui, je crois qu'il est mort, s'écria-t-elle : dont est dommage comme du plus loyal chevalier du monde. Vous m'avez fait manger son cœur, et c'est la dernière viande que je mangerai. » Elle se leva, se rendit dans sa chambre, et, après s'être livrée à toute douleur, finit sa vie et mourut. »

Une aventure si tragique devait attirer naturellement sur les vers du chevalier poète l'attention et la curiosité de la critique, et leur assurer un renom supérieur à leur mérite. Parmi les vingt-trois ou vingt-quatre pièces attribuées au châtelain de Coucy, la plupart sont des com-

1. *Chronique du châtelain de Coucy*, publiée par Francisque Michel.

plaintes ou des confidences amoureuses. Malgré la souplesse et la variété du rythme, la délicatesse et la douceur d'une langue qui exprime déjà si bien toutes les peines de l'âme, elles ont un défaut commun à ce genre de composition, la monotonie. A force de conjuguer le verbe *aimer*, on a beau faire, on finit par répéter toujours la même chose, même en employant les périphrases.

> Sus va, pitié, va chançon, si t'en croie
> Que je m'en vois servir nostre seignour;
> Et sachiés, dame de grant valour,
> Si je revieng, que por vous servir vois.

L'amour de Dieu et celui de sa dame se confondent dans sa pensée. Il va servir l'un et l'autre en se dévouant et en mourant pour l'honneur.

Chez nos chevaliers français, même chez les plus graves, une pointe de galanterie se trouve ainsi presque toujours mêlée à l'héroïsme. Faut-il s'étonner que nos héros tragiques, dans Corneille et dans Racine, si grecs ou si romains qu'ils soient, aient été atteints de cette contagion amoureuse? Ils ont vécu et mourront dans l'impénitence finale. On pourrait leur appliquer ces deux vers du châtelain de Coucy :

> Car j'ai aimé longuement en prudons [1],
> Et amerai tos jors sans repentir.

On ne voit rien de pareil chez les Achille, les Ajax, les Turnus, les Mézence. L'Achille d'Homère pleure de rage quand on lui enlève sa Briséis ; mais il est blessé dans son orgueil plus encore que dans son amour. Énée abandonne Didon avec la résignation d'un politique plus soucieux de plaire aux dieux qu'à sa maîtresse. Quelques larmes décentes et froides l'ont acquitté envers elle. Nos héros aiment d'un autre cœur.

A cet adieu lamentable de son chevalier, la dame de Fayel répondit, ou plutôt un trouvère obligeant se chargea

1. Homme d'honneur.

de répondre en son nom, par un lai ou complainte, dont le refrain devint une sorte de prière commune aux épouses, aux mères, aux sœurs, aux amantes des guerriers partis en Terre Sainte. « O Dieu! quand ils pousseront le cri d'alarme, Seigneur, aidez au pèlerin, parce que je suis dans l'épouvante : car les Sarrasins sont perfides. »

Dex ! quant crieront outrée,
Sire, aidiés à pelerin,
Por qui sui espoentée :
Car félon sunt Sarrazin.

Jusqu'ici nous n'avons rien rencontré chez nos trouvères qui égale les élans guerriers et religieux de Pons de Capdueil. Pourtant l'éloquence, la verve et le souffle héroïque ne manquent pas non plus à ce Quesnes de Béthune, dans lequel Sully se vantait de retrouver un de ses aïeux. Il en parle ainsi dans ses mémoires : « Antoine et Coesnes de Béthune, marchant sur les pas de leurs ancêtres, arborèrent les premiers l'étendard sur les murailles de Constantinople, lorsque Baudouin, comte de Flandre, emporta cette capitale sur Alexis Comnène; et Coesnes en obtint le gouvernement. Quand on a de pareils exemples domestiques, on ne saurait se les rappeler trop souvent pour s'animer à les suivre. » Ce noble orgueil de famille qu'éprouvait Sully est justifié par le témoignage de Philippe Mouskes disant, dans sa chronique rimée, à propos de la mort de Quesnes de Béthune :

La terre fust pis en cest an,
Quant li vieus Quesnes estoit mors.

Cet homme, dont la mort était une perte pour le monde, y avait joué en effet un rôle important. Guerrier, diplomate, orateur et poète, il est un des esprits les plus actifs du temps, un de ceux qui donnent aux autres le mouvement et l'impulsion. Villehardouin l'appelle chevalier vaillant et bien *emparlé*. Ce fut sans doute à ce titre qu'on le chargea de négocier, avec le vieux doge Dandolo, le transport des croisés, de Venise à Constantinople. Plus tard,

devenu le conseiller et le bras droit de l'empereur Baudouin, il reçut le titre de seigneur d'Andrinople, qu'il transmit à ses descendants.

Avant de prendre rang parmi les chefs et les fondateurs du nouvel empire latin d'Orient, Quesnes de Béthune avait commencé par être un des chanteurs les plus aimables, les plus galants et les plus vantés de la province d'Artois. Sa réputation était telle que la reine Alix, mère du jeune roi Philippe, voulut l'entendre. Il vint donc à Paris. Là son accent et son dialecte artésien firent d'abord sourire dédaigneusement les raffinés et les délicats de la cour de France, les belles dames comme la reine Alix et la comtesse de Champagne, présidentes des cours d'amour et arbitres du beau langage. Cette comtesse, nommée Marie, fille d'Eléonore de Guyenne et mère de Thibaut le Chansonnier, était l'objet des adorations poétiques de Quesnes : aussi se trouva-t-il profondément humilié d'avoir ainsi échoué en sa présence. Mais la poésie répara bientôt les blessures que la poésie avait faites : il s'en vengea par une chanson, où il tançait à son tour les railleurs et s'excusait malignement de n'être pas né à Pontoise, c'est-à-dire en pleine et pure Ile-de-France :

> Encor ne soit ma parole françoise,
> Si la puet-on bien entendre en françois.
> Ne cil ne sont bien appris ne cortois
> Qui m'ont repris, se j'ai dit mot d'Artois,
> Car je ne fus pas norriz à Pontoise[1].

Allusion probable, comme l'a pensé M. P. Paris, au vieux dicton des *Anes de Pontoise* ou de ceux qui en reviennent, et qui ont un air particulier.

En général, quand on parle du moyen âge, bien des gens, même instruits et lettrés, n'hésitent pas à employer les mots de ténèbres, de barbarie, de grossièreté. Il semble que les lourdes armures d'alors ne couvraient que des corps et des cœurs de fer. Mais quand on prend la peine de les étudier de près, on est tout étonné de trouver chez ces rudes barons certains traits délicats, piquants,

1. Voir P. Paris, *le Romancero français.*

spirituels, que n'auraient désavoués ni Marot, ni Voiture; et cela dès le XII[e] siècle, à la cour d'Éléonore de Guyenne et de la comtesse de Champagne. Ailleurs déjà, en parlant de l'influence des femmes sur les croisades, nous avons cité par anticipation une vive et verte riposte de Quesnes de Béthune à l'adresse d'une coquette, une Célimène du temps, qui l'avait envoyé en Syrie, et qu'il accuse d'être de l'*Abbaye des s'offre à tous*. Dans une autre pièce plus mordante et plus spirituelle encore, il se venge d'une autre dame qui, après avoir longtemps dédaigné ses vœux, s'était ravisée trop tard, à l'heure où le nombre de ses adorateurs diminuait avec ses charmes[1].

Dame, fait-il, j'ai bien oï parler
De votre pris, mais ce n'est ores[2] mie.
Et de Troie r'ai-je oï conter[3]
Qu'ele fu ja de moult grant seignorie;
Or n'i puet-on fors la place trover.
Por ce, dame, vos loë[4] à escuser
Que cil ne soient atains de l'érésie
Qui désormais ne vos vorront amer.

Ce joli mot impertinent d'un homme d'esprit appliquant aux appas d'une dame, ravagés par le temps, le *campos ubi Troja fuit*, n'est-il pas ici admirablement développé? Et quand la dame piquée au vif, fière de sa richesse et de sa naissance, s'écrie :

Si sui-je riche et de moult haut parage
Qu'on m'ameroit, à petit de biauté,

que lui répond le chevalier?

1. Cette dame serait-elle la comtesse de Champagne, comme le croit M. P. Paris? Il est permis de le supposer, sans l'affirmer positivement.
2. Maintenant.
3. Michaud, dans son *Histoire des croisades*, dit en parlant de l'arrivée des croisés sur la côte d'Abydos : « Les chevaliers ne connaissaient rien des merveilles qui avaient autrefois illustré cette reine de l'Hellespont : ils ne savaient pas que les plaines voisines de l'Ida avaient vu l'élite belliqueuse de la Grèce renverser les remparts d'une royale cité. » (T. III, p. 111.) Nos barons étaient mieux renseignés que ne le croit Michaud, témoin *le Roman de Troie* par Benoît de Sainte-Maure.
4. Conseille.

On n'ame pas dame por parenté,
Ains quant ele est bele, cortoise et saige ;
Vos en saurés per tans la vérité [1].

La Fontaine lui-même n'est pas plus vif ni plus spirituel dans la ballade où il répond aux doléances intéressées de Mme Deshoulières, sur les *Amours du temps jadis.*

Dame chagrine, apaise tes regrets.
. . . .
Ne t'en prends point à l'enfant de Cypris,
Cause il n'est point de ta déconvenue ;
Quand la dame est d'attraits assez pourvue,
On aime encor comme on aimait jadis.

Quesnes de Béthune avait consacré à l'amour la fleur de sa jeunesse et de ses vers: d'autres pensées plus graves, plus sérieuses, allaient bientôt réclamer le concours de sa plume, de sa parole et de son bras. En 1188, une sinistre nouvelle mit en émoi tout l'Occident : Jérusalem venait d'être prise par Saladin, ses habitants traînés en captivité; *la terre de promission*, comme on l'appelait, était encore une fois ravie aux chrétiens. Entraînés, dominés par le cri de la douleur publique, Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion, qui s'apprêtaient à se disputer la Normandie, prirent la croix d'un commun accord et conclurent une trêve de sécurité, qui devait durer autant que la guerre sainte. Quesnes de Béthune s'enrôla parmi les soldats du Christ, annonçant à sa dame qu'un autre amour avait envahi son cœur :

Dame, lonc tems ai fait vostre servise,
La merci Dieu ! c'or n'en ai mais talent [2] :
Si m'est au cors un autre amor emprise,
Qui me requiert et allume et esprent.

L'enthousiasme de la croix l'avait saisi : mais les retards et les hésitations des rois de France et d'Angleterre exci-

1. Manuscrit de la Bibl. nat., 12612.
2. Désir.

tèrent bientôt son impatience et sa mauvaise humeur. Deux longues et mortelles années s'écoulèrent avant qu'on mît à la voile. Philippe-Auguste avait permis aux seigneurs de lever sur toutes les propriétés sans exception le dixième du revenu ordinaire, pour subvenir aux frais et aux préparatifs de la croisade. Cette campagne financière parut si fructueuse aux barons qu'ils voulurent la prolonger, plus empressés à recueillir les bénéfices de la *dîme saladine* qu'à délivrer Jérusalem. Déjà nous avons entendu Bertrand de Born poursuivant de ses sarcasmes les deux rois trop lents à partir : les prédicateurs tonnaient du haut de la chaire, les peuples murmuraient. Quesnes de Béthune joignit sa voix à ce concert de malédictions. Cette fois le galant chanteur ne s'est pas contenté d'être spirituel : il devient rude, âpre, énergique, ne mâchant point ce qu'il a sur le cœur : « Vous qui volez les croisés, ne dépensez pas l'argent ainsi, car vous seriez les ennemis de Dieu; et que pourront dire ses ennemis là où les saints trembleront de peur devant Celui qui ne mentit jamais? Dans ce jour-là vous serez tous malvenus, si sa bonté ne surpasse pas sa puissance! »

A icel jor serès tuit mal bailli,
Se sa pitié ne cuevre sa puissance.

Toute la fin de ce couplet est d'un effet saisissant, qui fait songer aux menaces du *Dies iræ* :

Quid sum miser nunc dicturus,
Quem patronum rogaturus,
Cum sit justus vix securus?

Le dernier vers est digne de Malherbe et rappelle cette belle apostrophe des *Larmes de saint Pierre* :

Si j'ai fait comme un homme en fesant une offense,
Tu feras comme Dieu d'en laisser la vengeance.

Quesnes de Béthune, il est vrai, ne demande pas à Dieu le pardon pour les coupables; tout au contraire, il dénonce

et signale aux vengeances divines les larrons qui ont tiré de la croisade une occasion de brigandage : « Non, pour rien au monde je ne resterai avec ces brigands qui se sont croisés pour de l'argent, pour dîmer clercs, bourgeois et sergents : la convoitise en a croisé plus que la foi. »

La chanson tourne à l'invective. Tous ces barons *empiriés* (abâtardis) traités si rudement devaient en garder rancune au poète.

Philippe-Auguste et Richard se décidèrent enfin à se mettre en route. Quesnes de Béthune, fidèle à sa parole, les suivit, et se trouvait avec eux à la prise de Ptolémaïs. Ce fut à peu près le seul résultat de cette expédition faite en commun par les deux rois. Philippe, malade et jaloux d'un rival qui l'éclipsait par la fougue et l'éclat chevaleresque, peut-être aussi plus soucieux de la France que de la Palestine, songeait déjà au retour. Doit-on, comme inclinerait à le croire M. P. Paris dans son *Romancero français*, attribuer à notre Quesnes une chanson anonyme adressée au roi de France, pour l'engager à ne pas trahir la cause de Dieu? Par la noblesse des sentiments, l'éloquence, l'énergie, cette pièce semble digne de lui appartenir. Ici ce n'est plus une invective comme celle qu'il s'est permise contre les barons, mais une remontrance mêlée de respect et de sévérité. La délivrance et la possession du Saint-Sépulcre, ce rêve généreux de la chrétienté, restent toujours aux yeux du peuple le seul et véritable objet de la croisade. Tant que Jérusalem demeurait captive, rien n'était fait : le retour paraissait un acte de désertion. Fallait-il donc renoncer à tant d'espérances, et le roi rapporterait-il en France son honneur intact?

> Ah ! gentis rois, quant Deu vos fist croisier,
> Toute Egypte doutoit[1] vostre renom ;
> Or perdés tout quant vos volés laissier
> Jhérusalem estre en chativoison[2].

Que diront la France, la Champagne et le monde entier,

1. Redoutait.
2. Captivité.

en voyant le roi laisser ainsi dans les fers les chrétiens qu'il avait promis de délivrer?

L'avis était pressant, pathétique : Philippe ne l'entendit point, et reprit le chemin de la France. Quesnes de Béthune, qu'il fût ou non l'auteur de la chanson, suivit l'exemple de son souverain, entraîné sans doute par le désir de revoir sa dame et son pays. Le départ avait été splendide : le retour n'eût rien de triomphal. Les anathèmes, les quolibets, les railleries s'abattirent de tous côtés sur les déserteurs de la Terre Sainte. Les traits que le malin comte de Béthune avait lancés contre les barons *empiriés* se retournèrent contre lui. Son ancien maître et rival en gaie science, Hugues d'Oisy, se trouva là pour lui souhaiter la *malvenue* :

> Moult fu Quesnes preus, quant il s'en alla,
> De sermoner et la gent préêchier;
> Et quant un seus [1] en remanoit de ça,
> Il li disoit et honte et reprouvier.
> Or est venus son lieu reconchier [2],
> Et s'est plus ords [3] que quant il s'en ala;
> Bien puet sa crois garder et estoier [4]
> Qu'encor la-il tele qu'il l'emporta.

Soit remords sincère, soit amour-propre blessé, Quesnes répondit à ces reproches mieux que par des paroles ou des couplets satiriques, qui ne lui coûtaient guère : il se croisa de nouveau à Bruges, en 1200, et devint un des chefs de cette expédition toute féodale qui devait faire asseoir le comte de Flandre, Baudouin, sur le trône de Constantinople. Une fois encore la croisade avortait au milieu de sa course, et Jérusalem restait captive, grâce à la politique intéressée de Dandolo et à l'ambition des barons chrétiens. Quesnes de Béthune semble en avoir pris son parti, comme il a pris son morceau de l'empire grec en recevant la seigneurie d'Andrinople.

Dans cette dernière campagne, le poète s'est transformé

1. Un seul.
2. Salir sa maison.
3. Vil.
4. Montrer, étaler.

en orateur et en diplomate. Ce fut lui que les barons chargèrent de répondre aux envoyés d'Alexis Comnène, quand ils vinrent protester contre l'invasion des terres et de la capitale de l'empire par les croisés. A défaut d'une chanson, nous avons un discours que nous a conservé Villehardouin.

« Par le comandement des princes et des barons se leva Quenes de Béthune en piés, qui bons chevaliers estoit et sages et bien parlans. Il respondit au message et dist : « Biau Sire, vos avés dit que vostre sire se merveille moult durement pourquoi notre seigneur sont entré en sa terre ne en son règne. En sa terre ne en son règne ne sont il mie entré ; quar il la tient à tort et sans raison, et contre Deu ; et ce est péchié. Li sires de sa terre est son neveu, qui ci est et qui fils est de son frère l'empereur Sursac[1]. Mais se il à merci de son neveu voloit venir, et il li rendoit sa corone et l'empire, nous proierions qu'il li donast sa pès, et tant du sien qu'il péust vivre richement. Et gardés que por ce message ne revenés plus, né ce n'est por otroïer ce que vos avés oï[2]. »

On aime à entendre cette langue française née de la veille, parlant déjà de ce ton souverain, net, clair, ferme et précis, dans la capitale des Césars d'Orient. Dès ce jour, elle est devenue par excellence la langue de la diplomatie, acceptée par tous les peuples chrétiens. C'est là encore pour la France un des résultats importants de la croisade.

1. Isaac Comnène dépouillé de l'empire par son frère Alexis, qui lui fit crever les yeux.

2. *Histoire de la conquête de Constantinople.*

CHAPITRE VIII

LES CROISADES (*Suite*)

Cycle épique. — *La Chanson d'Antioche.*
La Chanson de Jérusalem.

I

Jusqu'à présent nous n'avons étudié la poésie des croisades que sous la forme brève, rapide et brisée du couplet lyrique. Ce grand ébranlement des âmes et des imaginations devait enfanter aussi des compositions de plus longue haleine. La *Chanson de geste*, associée déjà aux glorieux souvenirs de l'époque carlovingienne, ne pouvait manquer de célébrer les événements et les héros de la Terre Sainte : Godefroy de Bouillon, Bohémond, Tancrède allaient prendre rang dans la légende épique à côté de Charlemagne, d'Olivier et de Roland.

Cette explosion de la poésie héroïque, née de l'enthousiasme guerrier et religieux, se manifeste dès la première croisade. Déjà nous avons cité un passage d'Orderic Vital rappelant que le comte de Poitiers, Guillaume, après son retour de la Palestine, versifia d'une aimable façon le récit de son voyage, de ses désastres et de ses ennuis. Vers la même époque [1], un chevalier d'Auvergne, Grégoire de Béchada, s'il faut en croire la Chronique de Geoffroy, prieur du Vigeois, composait, dans sa langue maternelle,

1. Avant 1137.

un poème sur la prise de Jérusalem et les principaux événements de la conquête. Il mit douze ans à le parfaire : ce qui suppose une œuvre d'une certaine étendue. Par une sorte de fatalité, ces poèmes ou chroniques rimées en langue d'*oc* ont été perdus. La langue d'*oïl* seule peut se flatter d'avoir donné à la guerre sainte un nouveau cycle populaire.

Parmi ces chansons de geste, la plus ancienne et la plus fameuse est celle d'*Antioche*. Elle occupe dans le cycle des croisades le même rang que la *Chanson de Roland* dans l'épopée carlovingienne. Elle est un centre, un foyer autour duquel sont venues se grouper un certain nombre de gestes complémentaires, telles que : *le Chevalier au Cygne*, *Godefroy de Bouillon*, *la Prise de Jérusalem*, *les Chétifs*, etc. C'est d'elle qu'est partie l'étincelle épique. Tout le monde la sait, la répète ou veut l'entendre. Un jongleur, pour convaincre d'ignorance un de ses confrères, l'accuse de ne pas savoir même un couplet de la *Geste d'Antioche*. Fait aussi honteux alors que l'eût été jadis pour un rapsode de ne pas savoir par cœur un chant de l'*Iliade*, ou plus tard, au XVI[e] siècle, pour un homme bien né, de n'avoir pas lu le *Pantagruel* de Rabelais. Nous verrons l'auteur de la *Chanson des Albigeois* rappeler qu'il a composé son ouvrage sur le modèle de la *Chanson d'Antioche*. Nouvelle preuve de la vogue et de l'autorité dont elle jouissait alors.

En parlant des Chansons de *Roland* et d'*Aleschans*, il nous était bien difficile d'indiquer exactement la date de la composition et le nom des auteurs. Ici nous sommes mieux renseignés sur l'origine et la filiation de l'œuvre : au lieu d'un auteur, nous en avons deux : Richard le Pèlerin, père et créateur du chant primitif; Graindor de Douai, l'arrangeur, le compositeur, qui donne au poème sa forme définitive.

Richard était sans doute un de ces trouvères ambulants que l'esprit de piété et d'aventure entraînait avec les croisés au delà des mers; peut-être aussi, comme on l'a supposé, un des clercs psalmodiants attachés au comte de Flandre et partis avec lui en Terre Sainte. La place qu'il accorde de préférence aux barons du Nord, de l'Artois, de la Picardie, de la Flandre, rendent cette hypothèse assez

vraisemblable. Mêlé aux événements de la première croisade, témoin oculaire et interprète de l'opinion publique dans ses enthousiasmes et dans ses désespoirs, dans ses admirations et dans ses colères, il compose, chemin faisant, le journal de l'expédition, sous forme de récitatifs ou de cantilènes devenus bientôt populaires dans le camp des chrétiens.

Graindor[1], qui vécut un siècle plus tard (fin du XIIe ou commencement du XIIIe siècle), semble avoir été déjà un écrivain de cabinet, un de ces arrangeurs et collectionneurs habiles assez semblables aux *rapsodes* et *diascévastes* de l'ancienne Grèce, ordonnant et remaniant les conceptions épiques du temps passé, et fournissant ainsi aux jongleurs et ménestrels des poèmes ou fragments de poèmes, qu'ils s'en vont débiter de tous côtés. Avant l'invention de l'imprimerie et du roman feuilleton, c'est ainsi que nos chansons de geste se sont répandues. Tout en reconnaissant la part qu'il doit à son prédécesseur, Graindor se flatte d'avoir donné à l'œuvre une forme nouvelle :

> Oï l'avés conter en une autre chançon,
> Mais n'estoit pas rimée ensi com nous l'avons ;
> Rimée est de novel, et mise en *quaregnon*.

Quel est le sens de ce dernier mot? Veut-il dire carillon ou rime sonore, cahier ou carnet, du latin *quaternio*? On hésite à cet égard, quoique le sens général soit assez clair. Évidemment la composition primitive était comme celle de Roland en simples assonances, peut-être aussi d'une ordonnance assez confuse, sans compter la rudesse et la grossièreté du style, qui faisait, nous dit Graindor, *froncir le grenon* (froncer le sourcil ou friser la moustache) aux auditeurs devenus plus difficiles. Les raffinés et les délicats de la cour de France, qui raillaient déjà le dialecte artésien ou picard de Quesnes de Béthune, ne devaient pas être plus indulgents pour le vieux langage de Richard le Pèlerin. Graindor y a introduit la rime exacte, uniforme encore, mais régulière, divisée par tirades ou couplets, de

1. M. Arthur Dinaux l'appelle Gandor (*Trouvères du nord de la France*, t. II).

grandeur inégale, il est vrai : c'est là déjà un progrès dans la chanson de geste condamnée de bonne heure, comme notre épopée française en général, à la monotonie. Enfin il y joint la correction d'une langue plus souple, plus coulante et plus châtiée.

Contemporain de Philippe-Auguste, Graindor est un des représentants de cette littérature nationale et monarchique qui s'établit à côté et à l'ombre du pouvoir royal triomphant. Les excuses par lesquelles il essaye de justifier l'absence du roi Philippe Ier à la croisade ; le premier rang accordé au comte Hugues le Grand, frère du roi, et aux barons de l'Ile-de-France, qu'il appelle les bons guerriers de la terre d'honneur ; le nom de Paris signalé dès le début comme la ville où doit se rendre Pierre l'Ermite pour réclamer du secours ; enfin le souvenir de la *douce France*, indiquent assez cette préoccupation de l'écrivain. Graindor est le contemporain de Guillaume le Breton : il est animé des mêmes sentiments. Mais, heureusement pour lui, le courant de la poésie populaire et peut-être aussi le manque d'études savantes le préservent d'un double fléau auquel l'auteur de la *Philippide* n'a pas toujours échappé : l'érudition et la mythologie. Dieu merci ! bien que nous entrions dans un sujet épique, nous n'aurons rien à démêler avec Atropos, ni avec Vulcain, ni avec Neptune : nous pourrons voir lever le soleil sur le mont Civetot sans qu'apparaissent l'Aurore aux doigts de rose et les coursiers du blond Phébus. L'auteur n'est pas exempt sans doute de toute ambition poétique. Il a senti ce qu'il y avait de grand, d'héroïque dans le récit naïf de son devancier, et il a essayé d'élever à la dignité littéraire, de rajeunir et d'ennoblir par le mètre et par la forme, ce chant vulgaire resté dans toutes les mémoires. Cette ambition est plus commune alors qu'on ne pourrait le croire. Le bon abbé Guibert de Nogent, qui écrivait au commencement du XIIe siècle, déclare au début de son histoire qu' « il veut orner son style, et que son dessein est de produire un livre digne du temps où il écrit, et surtout des miracles qu'il va célébrer ». Il reprend la chronique de Tudebode et lui donne une forme plus soignée, comme Graindor a repris l'ancienne chanson de

Richard le Pèlerin. Historien et poète ont leur petite pointe de gloriole.

Ce remaniement, comme l'a dit M. P. Paris, marque l'époque où l'usage d'écrire les chansons de geste vient de s'introduire, où l'habitude de lire, substituée peu à peu, pour quelques-uns du moins, à celle d'écouter, a rendu les juges plus exigeants. Maintenant qu'est-ce que la *Chanson d'Antioche*? Est-ce une épopée? — Moins encore que le *Roman de Roncevaux* elle mérite ce nom. C'est avant tout une chanson de geste, en prenant ce mot dans le sens d'action; une chanson de France, c'est-à-dire vraie, simple, héroïque, plus voisine de l'histoire que de la fable : au-dessous de l'épopée grandiose, telle que nous l'a présentée Homère dans toute sa magnificence, telle que nous en avons retrouvé l'ébauche dans notre Roland; mais en même temps au-dessus de la Chronique rimée, sèche, froide et prosaïque, telle que nous l'ont offerte Wace et Benoît de Sainte-Maure. Tout ce que nous pouvons dire d'elle, c'est que, sans être une épopée, elle naît et se meut dans un milieu épique.

Qu'est-ce qui constitue ce milieu? Nous l'avons déjà dit :

1° Une grande idée et une grande émotion communes à tout un peuple et même à tout un monde. Cette idée, cette émotion, vous les trouvez avec les croisades plus puissantes qu'elles n'ont jamais été dans aucun siècle.

2° L'enthousiasme guerrier et religieux, le souffle héroïque, l'inspiration saisissant et entraînant les âmes. Jamais à coup sûr le mirage de Troie ou de la Toison d'Or n'a produit sur l'imagination des Grecs plus d'effet que Jérusalem et le Saint-Sépulcre sur l'esprit des croisés.

3° Les grandes scènes de combat, les coups d'épée fabuleux, les actes d'héroïsme qui grandissent au delà des proportions humaines l'idéal de la valeur et de la force. Godefroy de Bouillon, Bohémond, Tancrède, Renaud Porquet, Raimbaud Creton égalent ou surpassent les plus célèbres héros de l'antiquité. A la valeur guerrière ils joignent encore un trait nouveau, les vertus du chrétien, l'esprit de sacrifice et d'immolation volontaire.

4° Enfin le merveilleux, ce ressort capital de l'épopée, enveloppant l'action humaine sans l'étouffer, ne se sépare

point ici de l'histoire et s'identifie plutôt avec elle. Les visions de Pierre l'Ermite, les songes prophétiques de Godefroy de Bouillon analogues à ceux de Charlemagne, l'apparition subite de saint Georges et de saint Maurice conduisant les phalanges célestes au secours des croisés sous les murs d'Antioche, la découverte de la sainte lance ranimant l'enthousiasme et la foi du peuple découragé, ne sont pas des fictions poétiques comme celles de l'*Énéide* ou de *la Henriade*, dont Voltaire lui-même se moquait en les employant. Ce sont là des faits réels, positifs, attestés et racontés comme tels par les contemporains. S'ils n'ont pas la réalité objective qui s'impose même à l'incrédulité, ils ont cette réalité subjective que leur prête pour un moment l'état des imaginations populaires. Ce merveilleux n'est pas né dans le cerveau du poète : il est l'œuvre de tout le monde, reconnu et proclamé par les mille voix de la nature que chacun interprète à sa façon.

Guibert de Nogent, libre et franc esprit dans lequel Gibbon a voulu voir à tort un confrère en scepticisme, et qui s'est contenté d'être un honnête et véridique historien des événements contemporains, fait l'aveu suivant : « Je prends Dieu à témoin qu'habitant à cette époque Beauvais, je vis une fois, au milieu du jour, quelques nuages dispersés les uns sur les autres un peu obliquement et de telle sorte qu'on eût pu tout au plus leur trouver la forme d'une cigogne ou d'une grue, quand tout à coup des milliers de voix s'élevant de tous côtés annoncèrent qu'une croix venait de paraître dans le ciel. » Les auteurs du temps sont pleins de ces visions qui contribuaient à échauffer l'esprit des peuples. « On avait vu, dit Michaud [1], des étoiles se détacher du firmament et tomber sur la terre. Mille feux inconnus couraient dans les airs et prêtaient à la nuit l'éclat du jour : des nuages couleur de sang se levèrent tout à coup sur l'horizon vers l'Orient et l'Occident; une comète menaçante parut au midi : sa forme était celle d'un glaive. On aperçut dans les plus hautes régions du ciel des cités avec leurs tours et leurs remparts, des armées prêtes à combattre et suivant l'étendard de la

1. *Histoire des croisades*, t. I.

croix. » Tout ce que l'imagination poétique de Virgile avait rêvé parmi les pronostics de la mort de César et des guerres civiles qui allaient suivre,

Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit, insolitis tremuerunt motibus Alpes,

apparaissait encore une fois aux esprits naïfs et hallucinés du moyen âge. Pour comble de prodige, les saints et les rois des âges précédents étaient sortis de leurs tombeaux, et plusieurs Français avaient vu ou cru voir l'ombre de Charlemagne exhortant les chrétiens à combattre les infidèles. « Il faut, dit Michaud, reconnaître dans ces merveilleuses visions tout le sublime de l'épopée. » Oui, mais pour tirer de là une épopée véritable, il eût fallu le génie d'un grand poète qui ne se trouva pas. Tout ce que nous pouvons constater ici, c'est l'existence d'un courant épique qui se développe parallèlement avec l'histoire, la côtoyant et l'éclairant parfois. Si nous devons étudier et chercher quelque chose dans la *Chanson d'Antioche*, c'est moins encore une œuvre d'art qu'une expression vive, animée, saisissante, des sentiments et des idées qui remplissaient alors et passionnaient toutes les âmes. C'est la peinture d'un monde évanoui revivant sous la plume d'un contemporain.

La vérité historique a été de bonne heure une prétention et une ambition commune à tous les auteurs de nos chansons de geste. Il semble qu'ils aient pris déjà pour devise, mais dans un sens différent, la fameuse maxime de Boileau :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'est là, selon Bodel, l'inexact et peu véridique auteur du poème des *Saisnes*, le lot particulier des *Chants de France*. Il faut avouer du moins que la *Chanson d'Antioche* l'emporte à cet égard sur toutes les autres *gestes*. Aussi Graindor a-t-il soin de prévenir son auditeur ou son lecteur :

Seigneur, n'a point de fable en la nostre chançon,
Mais *pure vérité* et *saintisme*[1] *sermon.*

1. Sanctissimus.

C'est un récit fait pour instruire et édifier. En repoussant toute fable, le vieux trouvère est bien éloigné de l'épopée idéale telle que la concevra plus tard l'école classique.

Mais nous avons montré comment, dans les temps vraiment épiques, le merveilleux se confond avec la réalité. La valeur historique de nos chansons de geste, longtemps méconnue et négligée par les historiens de profession [1], n'a été comprise que de nos jours. Un de ceux qui ont le plus contribué à les remettre en honneur, M. P. Paris, réclame pour elles la même confiance que pour l'histoire [2]. C'est beaucoup demander, et l'on s'exposerait parfois à de singulières déceptions avec une geste comme celle des *Saisnes*, et même avec certaines branches du *Chevalier au Cygne*. Fauriel est plus modéré dans ses prétentions lorsqu'il dit : « Quant au sentiment général des faits et comme expression des émotions contemporaines, elles sont plus vraies que des chroniques; et dans ce sens du moins, on peut les qualifier d'historiques. » M. Dozy, à propos des romances du *Cid*, parlant de la poésie castillane, a fait une observation qui s'applique également à nos chansons de geste : « Elles s'attachaient à la réalité en ce sens qu'elles n'aspiraient ni à l'idéal ni à l'infini; mais elles n'en imprimaient pas moins à la réalité un caractère poétique. » Ce qu'exprime en effet la poésie et ce qu'elle exprime d'une façon souvent supérieure à l'histoire, c'est l'état social et psychologique d'une époque; ce sont les mœurs et les passions, ces deux éléments essentiels du drame dans la vie réelle comme au théâtre. Joigny-y la couleur locale, les costumes, toute une partie descriptive s'adressant aux yeux et à l'imagination. Tel est le genre d'intérêt qui s'attache à la *Chanson d'Antioche*. Si l'on y cherche, pour employer une expression de Victor Hugo dans la *Légende des Siècles*, l'*empreinte du profil humain* à certaines époques de notre histoire, on ne la trouvera nulle part plus vive et plus précise. Ce ne sera plus seulement la vérité historique condensée ou devinée, comme elle a pu l'être par le poète moderne à la distance de plusieurs siè-

1. Michaud, l'historien des croisades, ne s'en est guère servi.
2. *Hist. littéraire de la France*, t. XXII.

cles : ce ne sera pas non plus la vérité historique transformée par la légende comme elle l'a été pour Roland et Guillaume au Court Nez, ni mêlée au roman comme dans le poème des *Loherains* ou des *Quatre Fils Aymon* : mais la vérité historique recueillie et poétisée en face des hommes et des lieux, au contact de la réalité présente.

Est-ce à dire qu'il n'y aura jamais dans le récit des faits ni anachronisme, ni erreur, ni confusion? Ce serait trop promettre. Ainsi l'histoire d'une première expédition conduite par Pierre l'Ermite avant le concile de Clermont, la tenue du concile au printemps alors qu'il eût lieu en novembre, la présence du roi Philippe Ier, etc., sont autant d'inexactitudes dont la responsabilité revient sans doute à Graindor, l'arrangeur qui a puisé, surtout pour le commencement de son œuvre, à des sources différentes. Ici la chronique nous aide à corriger le poème : mais le poème à son tour contrôle et redresse plus d'une fois la chronique[1]. Ainsi, quand nous trouvons chez Graindor le *puy de Civetot*, montagne voisine de Nicée, nous relevons le contresens de Tudebode qui traduit le mot de *puy* (mont) par *puteus*. Le merveilleux même de la chanson est souvent plus simple, plus naturel, nous dirions volontiers plus vrai ou plus vraisemblable que celui de la chronique. Les personnages, comme les faits, se révèlent dans leur nudité et leur simplicité primitive, tels que la nature les a créés avec leurs qualités et leurs défauts, leurs ambitions, leurs convoitises, leurs colères, leur bravoure et parfois aussi leur lâcheté. Autour d'Antioche comme autour de Troie, la passion humaine a sa part mêlée aux plus nobles sentiments du devoïr et de l'honneur :

Seditione, dolis, scelere atque libidine et ira
Iliacos intra muros peccatur et extra.

Plus tard la muse enchanteresse du Tasse viendra jeter sur les héros de la croisade ses paillettes d'or, son clinquant éblouissant et les mille couleurs de sa palette.

1. Voir la thèse de M. Pigeonneau : sur le *Cycle de la croisade et de la famille de Bouillon*, 1877.

Elle créera des personnages de fantaisie : elle prêtera à Renaud et à Tancrède des amours imaginaires. Le chantre primitif n'a point tant d'art ni d'invention. Ces portraits frustes, ébauchés ou esquissés parfois comme de simples profils sur le fond grave et sévère du poème, rappellent assez bien les figures raides et sèches de l'art gothique, auxquelles la Renaissance donnera le relief, les contours et le coloris. Telles qu'elles sont, dans leur raideur, elles n'en paraissent pas moins vivantes et surtout vraies.

Nous retrouvons là tout d'abord, dans sa puissante et triviale réalité, le grand agitateur de la croisade, l'orateur populaire adoré des masses, Pierre l'Ermite : apôtre, tribun, chef de bande, halluciné passant de la vision mystique à l'action, avec sa face maigre et hâlée, ses yeux perçants, sa longue barbe descendant jusqu'au nœud du baudrier [1], sa robe de bure grossière, son bourdon ferré, dont il se sert pour marcher et combattre, sa parole ardente qui enflamme tout autour de lui :

> Puisque [2] li saint apostle preéchèrent le mont [3],
> Ne fu uns tes hom nés pour bien dire sermon.

Petit, mince et chétif comme saint Paul ou comme l'Hercule gaulois, il porte en lui le souffle de feu qui soulève les vagues humaines et les pousse vers l'Orient. Il a, lui aussi, comme l'apôtre, la sainte folie de la croix, l'insolation mentale contractée sous le ciel d'Asie. Nous le voyons tantôt à pied ou sur son âne, courant de Jérusalem à Rome, de Rome à Paris, à Clermont, allant du pape au roi qui ne l'écoute guère, aux seigneurs, aux évêques, et surtout aux peuples qu'il entraîne : enthousiaste, crédule, chimérique, prompt aux espérances et se laissant aller parfois aussi aux découragements, comme cette multitude dont il est le chef, sans trop savoir où il la conduit. Un jour, la peur le prend sous les murs d'Antioche : il tente de s'échapper comme un lâche déserteur, pour se dérober aux horreurs

1. Soliman l'appelle *Pierre le Barbu.*
2. Depuis que.
3. Monde.

de la famine. On l'arrête, on le ramène dans le camp, où il est vertement tancé par les barons. Le lendemain, il est le premier à ranimer l'enthousiasme, se charge d'aller porter à Corbaran un orgueilleux défi, et marche à la tête des ribauds en compagnie du roi Tafur.

A côté et au-dessus de lui resplendit la noble figure de Godefroy de Bouillon, le chef et l'âme de la grande geste désignée sous le nom générique du *Chevalier au Cygne*. Modèle du héros chrétien, preux comme Roland, sage comme Olivier, les surpassant l'un et l'autre par le génie guerrier et politique, par l'esprit de modération et d'humilité joint aux nobles élans et à la fougue des combats. Qu'il s'agisse de faire entendre une parole de paix entre les chefs rivaux, de donner un bon conseil ou un vaillant coup d'épée, il est toujours là. On peut dire, à cet égard, que Godefroy de Bouillon est, parmi les figures épiques, un type nouveau et supérieur, par la dignité et la pureté morale, à tout ce que l'histoire et la poésie nous ont offert auparavant. Cette physionomie si belle, à laquelle tout l'art du Tasse n'a rien pu ajouter, est peut-être plus imposante, plus vraie et surtout moins froide dans le vieux poème que dans la *Jérusalem délivrée. Le sage héros*, que Boileau raille à demi comme personnage épique, s'occupe ici moins de mettre le diable, que les barons et les Turcs, à la raison. C'est à lui que les chefs croisés confient l'honneur de se mesurer, au nom de la chrétienté, dans un duel avec le redoutable Corbaran. Il apparaît comme l'archange saint Michel, terrassant et foudroyant l'ennemi, avec le calme et la sérénité triomphante d'un champion chrétien, sans jactance ni ostentation.

Et pourtant, si tempéré, si modéré qu'il soit, Godefroy partage aussi les passions de son temps. Il a, comme Roland, la haine, l'horreur des infidèles, qu'il voudrait exterminer jusqu'au dernier. Un moment, cerné de tous côtés par les Turcs, sur le point d'être pris ou tué, il répond à Corbaran qui lui offre la vie sauve et de riches domaines en Orient : « Vassal, je n'ai pas besoin de tes paroles.... Si je reste sain et sauf, je voudrais aller jusqu'au royaume de Perse pour vous le prendre, je ferais mettre votre Soudan en croix ou je lui ferais percer les yeux avec une ta-

rière. » C'est ainsi que parle le sage Godefroy. Achille, traînant le corps d'Hector autour du tombeau de Patrocle, n'était pas plus farouche. Mais n'oublions pas que nous sommes alors dans un temps où les saints eux-mêmes allumaient le bûcher pour brûler les hérétiques : témoin saint Dominique avec les Albigeois.

Une autre figure qui rappelle celle de Turpin, l'évêque baron dans la *Chanson de Roland,* est Adhémar de Monteil, évêque du Puy, le vrai chef spirituel de la croisade, auquel on défère l'honneur de porter la sainte lance en face des infidèles. Légat du pape, c'est lui qui représente la haute direction chrétienne, l'empire souverain de l'idée sur la force et les passions brutales. Sa voix éloquente et persuasive se fait entendre dans le conseil des chefs, où elle apporte les avis de la sagesse humaine et les révélations d'en haut. Il est là comme l'intermédiaire entre le ciel et la terre, plus actif que le Chrysès d'Homère, aussi puissant que Calchas, exerçant comme lui son ascendant sur les destinées de l'expédition, et donnant, au nom de Dieu, le signal du combat.

La religion est le seul lien et le seul frein capable de retenir ces fiers barons à l'humeur indocile et batailleuse, sortis la veille des guerres privées et toujours prêts à y rentrer, aussi jaloux de leur gloire que de leur butin :

« Maintenant, *baisons-nous dans la foi,* et puis nous frapperons », dit le bon Évrard à Richard avant de marcher au combat. L'union par la foi, c'est là le grand miracle de la croisade. C'est par elle et pour elle que Tancrède et Baudouin oublieront leurs griefs, et, plus sages qu'Achille et Agamemnon, s'embrasseront devant toute l'armée :

Devant tous s'entrebaisent et se sont accordé.

En prenant la croix, les chefs n'ont point dépouillé le vieil homme, abdiqué leurs passions, leur égoïsme, leur ambition ou leur orgueil. De là viennent, dans le poème comme dans la nature, la variété et la vérité des physionomies. Ici nous trouvons Bohémond, le digne fils de Robert Guiscard ou l'Avisé, vrai Normand batailleur et calculateur, mêlant aux emportements de l'homme de

guerre les finesses du diplomate, appelant à son aide la trahison pour s'emparer d'Antioche, traitant à la fois avec les chefs chrétiens et les chefs païens, bon marchand d'empires et de royaumes, songeant à faire du même coup sa fortune en ce monde et son salut dans l'autre : type complexe que s'est plu à deviner et à peindre, non sans malice, l'œil pénétrant et la plume délicate d'Anne Comnène.

Près de lui, son frère, le bouillant et fougueux Tancrède, trop fier pour vouloir prêter hommage à l'empereur grec, assez humble pour venir pieds nus et en chemise demander pardon à Baudouin, dans l'intérêt de la paix et de la sainte cause qui les unit. Conquérant à la main heureuse, aux bonnes occasions et aux gros butins, il cède à son rival la ville de Tarse, mais se dédommage bientôt par la prise d'Artais [1]. Ces Normands, partout où ils portent leurs mains, en Angleterre, en Italie, en Sicile, en Orient, trouvent toujours quelque chose à ramasser :

« Celui qui se joint à Tancrède est assuré de gaaigner », dit le trouvère.

Un autre *gaaigneur* est son rival et compétiteur Baudouin, solide et positif Flamand, qui, chemin faisant, épouse la fille du Vieux de la Montagne, et s'assure la principauté d'Édesse avant d'être arrivé au Saint-Sépulcre, but et prétexte du voyage.

Le dénombrement des chefs se poursuit et se répète plus d'une fois dans le poème. Chaque bataille, chaque assaut est précédé ou suivi d'une liste d'honneur, d'une sorte de mise à l'ordre du jour où brillent les noms des plus vaillants chevaliers. C'est ainsi que la *Chanson d'Antioche* est devenue comme la première page du livre d'or de la noblesse française, au temps des croisades. Cette page, les ménestrels et les jongleurs la déroulent non seulement dans les châteaux, mais dans les rues, devant la foule : prêtant aux héros et à leurs exploits une célébrité que l'histoire et la presse, même de notre temps, ne suffisent pas toujours à leur donner. Tous les grands chefs de la féodalité ont là leur place et leur rang comme les rois de

1. Ou *Artaïse*, aujourd'hui *Erica*.

la Grèce héroïque dans l'*Iliade*. Nommons encore Hugues le Grand (Hue le Maine [1]), frère du roi de France, un des brillants et fastueux représentants de la chevalerie naissante, auquel le poète accorde une mention honorable à l'avant-garde.

Un autre frère de roi, Robert de Normandie, l'un des fils de Guillaume le Conquérant, prodigue et vaillant chevalier qui met son duché en gage pour subvenir aux frais de son équipement : c'est lui qui dispute à Godefroy l'honneur de combattre seul à seul avec Corbaran. Il se console en tuant le Rouge-Lion, dont l'image s'est conservée dans ses armoiries.

Puis vient un grand feudataire plus riche qu'un roi, le comte Raymond de Saint-Gilles, l'Agamemnon de la France méridionale, traînant à sa suite une armée de cent mille hommes : objet des faveurs d'Alexis, d'Anne Comnène et de la plupart des historiens grecs, qui le regardent comme le chef de l'expédition : personnage ambitieux, qu'on accusera plus tard d'avoir rêvé la couronne de Jérusalem, et qu'on soupçonne d'être l'inventeur du miracle de la *Sainte Lance* avec son compère et chroniqueur Raymond d'Agiles.

Parmi ces hauts barons, un nom semble cher au poète, celui de Robert le Frison, comte de Flandre, peut-être le patron de Richard le Pèlerin : cœur loyal et généreux, bon et tendre, que nous retrouverons plus tard dans une scène pathétique d'adieux avec la comtesse sa femme, puis au pied des murailles d'Antioche voulant se sacrifier en montant le premier à l'échelle, où n'ose se risquer Bohémond. Au début de la bataille d'Antioche, il se trouve sans cheval de guerre : les chrétiens font une quête pour lui en donner un. Citons encore d'autres acteurs, moins illustres par la naissance ou par la fortune, mais que leur héroïsme élève au premier rang dans le poème et dans la mémoire des hommes : ceux de Raimbaud Creton, le héros du pont d'Antioche, de Renaud Porquet, le Régulus chrétien, du bon gentilhomme Foucart, plus brave un jour que Bohémond.

1. Sur ce nom de Hue le Maine, Voir une dissertation de M. P. Paris à la table de la *Chanson d'Antioche*.

Si le trouvère se plaît à exalter et à mettre ainsi en lumière le courage et la vertu des guerriers les plus obscurs, il ne craint pas de flétrir la lâcheté chez les plus grands comme Étienne de Blois, le plus riche et le plus couard des seigneurs français [1]. Il le montre recevant d'une main tremblante l'étendard que lui a confié Godefroy de Bouillon, et qu'il laissera honteusement tomber en jetant le cri de : *Sauve qui peut!* — plus tard, se dérobant aux périls du siège et aux souffrances de la faim, pour retourner en Europe, sans souci de ses compagnons. La *male chanson* qui s'acharne à sa poursuite, en Orient comme en Occident, ne l'a pas ménagé non plus dans le poème. Il y a surtout une page sanglante, terrible, où nous voyons Étienne de Blois chargé par Godefroy de pousser une reconnaissance vers l'armée de Corbaran. Étienne s'arrête épouvanté et rebrousse chemin au bruit des cors sarrasins :

Li quens s'est aresté, si s'apuie à l'arçon,
Et ot des Sarrasins et le bruit et le son.

Godefroy a deviné sa couardise et dit aux barons qui commencent à murmurer : « Seigneurs, ne voyez-vous pas que le comte est malade et incapable, malgré lui, de remplir son message ? Il souffre du foie ou de la poitrine, et nous l'engageons à se retirer à Alexandrette, à quelques milles d'Antioche, pour mieux rétablir sa santé. » — Étienne de Blois accepte cet accommodement. On l'étend sur un brancard, tout bien portant qu'il est, et douze pauvres le portent jusqu'à Alexandrette. A peine hors de vue d'Antioche, il saute de son brancard et se met à trotter :

Car n'avoit point de mal : moult en fist à blasmer.
Le grant pas et le trot comença à aler,
Et tous les douze povres fist avoec lui errer,
Car n'en voult, por parole, nul laisier retourner.

Quand Étienne revint la tête basse dans son palais, il

1. Le nombre de ses châteaux égalait, disait-on, celui des jours de l'année. Le nombre de ses exploits était moins grand.

trouva sur le seuil, debout, sa femme Adèle, pour le faire rougir de sa conduite. En face de ce mépris universel, le malheureux sentit le besoin de se réhabiliter, reprit la croix, et racheta par une mort honorable, sous les murs de Rama (1102), la honte de sa fuite. Guillaume de Tyr et Guibert de Nogent lui donnent l'absolution. « *Finis ad exsecutionem hujus rei, de qua criminatur, adeo claruit ut de eo jam secura laus cantari possit.* »

Un autre personnage voué au mépris et à la haine des chrétiens est l'empereur grec Alexis Comnène, peint sous les traits d'un fourbe et d'un traître : politique astucieux au regard faux, à la voix menteuse, enveloppant de caresses perfides et poussant à leur perte les barons chrétiens dont il a invoqué le secours. L'auteur s'est fait évidemment l'interprète des rancunes et des colères qui devaient amener la prise de Constantinople par les croisés, au moment même où Graindor achevait de refondre et de remettre à neuf l'œuvre primitive de Richard le Pèlerin. Anne Comnène a présenté sous d'autres couleurs le portrait de son père ; mais il faut avouer que la piété filiale de la princesse a pu changer la perspective tout autant que les préventions du trouvère. Voltaire, peu favorable aux croisés, incline dans le sens d'Anne Comnène, et approuve Alexis d'avoir cherché à se défaire de ces aventuriers et de ces bandits. Gibbon, plus impartial, comparant la sévérité du P. Maimbourg et l'indulgence extrême de Voltaire pour les Grecs, dit à ce sujet : « Les préjugés d'un philosophe sont moins excusables que ceux d'un jésuite. » — Il nous semble avoir assez bien jugé et expliqué l'embarras d'Alexis Comnène en face de ses nouveaux alliés : « J'ai lu, dit-il, dans un conte oriental la fable d'un berger qui perdit tout par l'accomplissement d'un vœu qu'il avait formé. Il demanda de l'eau : le Gange inonda ses terres et entraîna sa chaumière et son troupeau. Tel fut le sort qu'eut à craindre Alexis Comnène. »

Malgré son peu de sympathie pour les Grecs, l'auteur de la *Chanson d'Antioche* rend justice au neveu de l'empereur Estatin ou Tactice l'Enasé, l'admirateur et l'ami loyal des croisés. Il ne lui sait pas trop mauvais gré de l'habile transaction qui met Nicée aux mains des Grecs. Sur ce point

les historiens ou chroniqueurs latins se sont montrés plus sévères.

La même équité le conduit dans la peinture qu'il a faite des chefs musulmans. Sans doute, à titre de chrétien, il déteste cordialement l'infidèle : les haines religieuses sont plus vives que jamais : il ne prononce guère le nom des païens sans y joindre cette formule : « Que Dieu les accable! Que Dieu les maudisse! » C'est le signe de croix dont les bonnes âmes dévotes ont soin de se couvrir en prononçant le nom du diable. Mais, si vive que soit sa haine, elle ne l'empêche pas de voir et de représenter les Sarrasins sous leur véritable aspect, et même avec une certaine grandeur. Soliman, l'émir de Nicée, chassé de sa ville, erre sombre et désolé, rôdant comme un tigre blessé autour de l'armée chrétienne et lui cherchant partout des ennemis. Garsion, l'émir d'Antioche, l'Accien des chroniques latines, lutte d'astuce, de bravoure et même d'atrocité avec Bohémond.

Corbaran, la terreur et l'espoir de l'Asie, le puissant allié du chah de Perse et du soudan d'Égypte, le Kerbogat de l'histoire, dont le Tasse fera plus tard son farouche Circassien, se montre au début et à la fin du poème le digne rival de Godefroy. Il donne même plus d'une fois, aux barons chrétiens, l'exemple de la modération et de la sagesse. « Il était grand et fort, dit le poète, et il avait le visage fier. » Il a même le cœur généreux.

Auprès de lui son confident Amidélis [1], preux, courtois et bien disant, type de l'Arabe avisé, fin diplomate, esprit clairvoyant, cherchant moins à flatter qu'à éclairer son maître.

Le jeune Brohadas, fils du sultan de Bagdad, comme le Pallas de Virgile et le Vivien d'Aleschans, a toute la fougue, l'imprudence, la présomption, mais aussi la générosité de la jeunesse. Il voudrait vaincre et pardonner, conquérir les âmes plutôt que les corps.

La mère de Corbaran, sorte de Pythonisse ou de Sibylle orientale dont la voix divinatrice essaye vainement de détourner son fils de la guerre, avec ses sept-vingts ans et sa face velue, qui la font ressembler moins encore à la

1. Miredain chez Raymond d'Agiles.

Sibylle de Cumes dans Virgile qu'à celle de Panzoust dans Rabelais, appartient elle-même à l'histoire plus qu'à la fable. Les chroniqueurs des croisades, Tudebode, Raymond d'Agiles, Robert le Moine, etc., ont presque tous parlé de la vieille prophétesse et sorcière musulmane, jouant ici un rôle analogue à celui de Cassandre dans la légende de Troie. Faut-il supposer que le Tasse a tiré de là l'idée de son Armide magicienne et enchanteresse? Nous ne le pensons pas. Armide est plutôt fille de Circé ou de Viviane, la fée victorieuse de Merlin.

Enfin, pour faire pendant à Étienne de Blois, auquel le poète le compare outrageusement, un représentant comique de la poltronnerie, le Rouge-Lion[1] : sorte de *gracioso* musulman, aussi brave et aussi facétieux que Sganarelle ou l'Archer de Bagnolet, ne craignant rien que le danger; placé là pour égayer le lecteur et son maître Corbaran, qui lui confie cependant le commandement d'un corps d'armée, celui des incendiaires ou porteurs de feu grégeois, les pétroleurs du temps.

Cette vérité, cette réalité vivante, que nous avons signalée dans les personnages, se retrouve également dans l'ensemble du tableau. Là reparaissent fidèlement décrites d'un pinceau tant soit peu terne, mais toujours net et précis, les grandes scènes qui marquent le début de la première croisade. La prédication de Pierre l'Ermite, le concile de Clermont, l'arrivée des barons chrétiens à Constantinople, l'hommage rendu par eux à l'empereur grec, la première bataille devant Nicée, le passage du Taurus, le siège d'Antioche, l'escalade nocturne et la prise de la ville, enfin la dernière victoire qui doit mener les chrétiens sous les murs de Jérusalem. Joignez-y certains épisodes particuliers d'un effet pittoresque et dramatique : les coups d'épée fabuleux de Godefroy, le plus grand découpeur d'hommes qui fut depuis Roland : le combat héroïque de Raimbaud Creton sous le pont d'Antioche : l'ambassade et le martyre de Renaud Porquet. Puis çà et là quelque anecdote plaisante, comme celle de l'âne d'Évervin jetée au milieu du spectacle de la famine devant Antioche.

1. Kisil-Arslan.

La couleur locale, sans être cherchée, se présente ici naturellement, parce que le premier auteur de la chanson, témoin des faits, l'imagination sans doute encore échauffée par ces grandes scènes, n'a eu qu'à consulter ses yeux et sa mémoire. Nous remarquons d'abord l'aspect original et nouveau de cette armée des croisés. D'un côté, les grandes chevauchées féodales avec leurs banderoles et leurs gonfalons flottant au vent, leurs forêts de lances, de casques, de hauberts, d'épées, flamboyant au soleil, presque aussi splendides que celles des Grecs aux belles *cnémides*; de l'autre, la cohue tumultueuse et confuse des manants, des aventuriers, des truands et des ribauds sous la conduite du roi Tafur : toute cette lie impure que l'Europe vomit sur l'Orient à l'aspect bien autrement sauvage encore que les paysans du Latium, dans Virgile, avec leurs pieux durcis au feu et leurs bonnets de poil de loup.

Puis, en face, la peinture du camp et de l'armée orientale avec ses cymbales, ses cors, ses tambours, ses tentes bariolées de mille nuances. Ces riches couleurs de l'Orient, qui s'éteindront de bonne heure dans notre poésie jusqu'au jour où le pinceau de Byron et de Victor Hugo les ramènera parmi nous, se reflètent à travers les teintes un peu grises de notre vieux poème. La robe flottante de Corbaran toute parsemée de bêtes et de fleurs, d'oiseaux et de poissons, sa tente ornée de bandes d'or et de versets du Coran inscrits tout à l'entour, nous transportent au milieu du faste et du luxe asiatiques.

Les tableaux de mœurs s'ajoutent aux descriptions. Là se rencontre un mélange de nobles inspirations et d'appétits grossiers, de délicatesse morale et de férocité barbare, de pénitence austère et de débauche effrénée. Les passions brutales se déchaînent parfois avec une fougue, une ardeur qu'augmentent encore le jeûne, les privations, le climat de l'Orient. « Vous avez dormi avec les femmes païennes, et Dieu vous a punis ! » leur crie Adhémar de Monteil, pour leur expliquer la cause de leurs revers. C'est ainsi que Moïse tance et reprend les désordres des Hébreux. Dans cette guerre implacable faite à l'infidèle, les chrétiens semblent souvent, de l'aveu même du poète, plus impitoyables et plus sauvages que leurs ennemis. Nous assis-

tons à des festins de cannibales, comme si nous étions dans l'antre de Polyphème : au milieu des tortures de la famine, nous voyons les ribauds déterrer, rôtir et manger les cadavres des Turcs[1]. Le grandiose et l'horrible, le merveilleux et le trivial se trouvent ici réunis dans la poésie comme dans l'histoire.

Pour la composition, la *Chanson d'Antioche* est inférieure à celle de Roland : elle n'en a ni la simplicité ni l'unité. Elle se déroule en long ruban comme une chronique, au lieu de se resserrer et de se condenser comme un drame. L'intérêt s'éparpille et se divise à l'infini. Les scènes héroïques se succèdent sans grand enchaînement. Le conteur s'arrête parfois au milieu d'un récit pour courir à un autre, en promettant de revenir plus tard au sujet délaissé. Nous avons là une succession de tirades et de morceaux faits pour être chantés séparément, avec des pauses et des coupures, où le jongleur s'interrompt pour faire la collecte. Au passage le plus dramatique et le plus émouvant, après avoir provoqué la curiosité publique, il la tient en suspens et dit : « A présent, vous entendrez une belle chanson, s'il y en a qui la demandent ». Procédé analogue à celui de nos faiseurs de tours qui s'arrêtent au plus beau moment pour faire une quête, ou de nos romanciers qui laissent le lecteur dans l'attente avec ce mot : « la suite au prochain numéro ».

Pour la langue et la prosodie, la *Chanson d'Antioche* appartient, comme nous l'avons dit, à une époque plus avancée que celle de la *Chanson de Roland* : la rime exacte a remplacé l'assonance. Néanmoins cette rime garde encore une certaine monotonie particulière à la chanson de geste, qui est un récitatif plutôt qu'un chant. Elle n'a pas la vivacité, la souplesse de ces petits vers croisés qui s'envolent déjà si alertes et si gais, comme un gazouillement d'alouette, sur la vielle d'Audefroy le Bâtard ou de Colin Muset. Ces blocs ou quartiers de vers monorimes sont de véritables lingots épiques à l'état brut, que le génie d'un grand artiste n'est pas venu dégrossir et polir pour leur donner le

1. Ou du moins faire semblant pour s'amuser et effrayer l'ennemi, disent certains chroniqueurs (Voir Guibert de Nogent, VIIe livre).

relief et l'éclat. Mais les lingots n'en ont pas moins leur valeur.

II

Bien que Graindor ne soit pas un grand poète, bien que l'invention tienne moins de place dans son œuvre que le simple récit des faits, l'exposition ne manque pas d'une certaine majesté, et rappelle un peu le début de Saint-Avit dans son poème de la *Création*, début imité et embelli depuis par Milton dans son *Paradis perdu*. Nous avons tous présente à la mémoire cette belle image du Christ s'élevant au milieu des splendeurs célestes, à l'heure où Dieu vient de créer l'homme, et révélant d'avance le mystère de la chute et de la rédemption [1]. Cette vision anticipée de l'avenir se retrouve ici sous une autre forme. La scène est reculée de mille ans et se passe sur le Golgotha : c'est du haut de la croix que Jésus annonce *au bon larron* son triomphe et sa revanche future avec les croisades. Le bon larron est étonné que le fils de Dieu n'ait pas tiré vengeance de ses ennemis. — « Ami, reprend Jésus, le peuple qui doit me venger avec des épieux acérés n'est pas encore né. Il viendra détruire les païens incrédules qui ont toujours repoussé ma loi. La sainte chrétienté sera exaucée, ma terre conquise, mon pays délivré. D'aujourd'hui en mille ans, ce peuple sera baptisé, enrôlé, et le Saint-Sépulcre repris et adoré. Ils me serviront comme si je les avais engendrés. Ils seront tous mes fils. Je serai leur avocat. Au paradis céleste, ils auront leur héritage. Et toi, sois aujourd'hui couronné avec moi. » — Ce peuple, Jésus l'appelle déjà par son nom : ce sont les Francs, les maîtres futurs de l'Orient.

Comme ressort épique, cette prédiction, tombée de la bouche du Christ mourant sur le Calvaire, vaut bien à coup sûr la promesse faite par Jupiter à Vénus dans l'*Énéide* [2] sur l'établissement futur du pieux Énée et de sa race en

1. *Paradis perdu*, liv. III.
2. *Énéide*, liv. I.

Italie. Peut-être serait-il plus juste encore de la comparer à la prophétie de Prométhée sur son rocher, annonçant le jour où Jupiter sera détrôné par un dieu nouveau. Mais ce sont là des analogies auxquelles l'honnête Graindor n'a jamais songé. Cette fiction vraiment grandiose est-elle une légende déjà ancienne ou une invention du poète? Nous ne saurions le dire. En tout cas, elle sert de magnifique préambule à la guerre sainte. Elle associe dès le début l'action divine à l'action humaine, sans que Dieu gardant sa toute-puissance ôte à l'homme sa liberté. C'est la pensée mère des *Gesta Dei per Francos* mise en œuvre : la France est le soldat de Dieu. La chaîne d'or qui reliait la terre au ciel, du temps de Moïse et d'Homère, s'est renouée encore une fois a l'époque des croisades. Dieu s'entretient avec son peuple par les apparitions, les prophéties, les songes, etc. De lui viennent les triomphes et les défaites, récompense des vertus ou châtiment des fautes pour l'armée chrétienne. Le lendemain de la victoire, Adhémar de Monteil ne craint pas de dire à ces barons, si fiers de leur force et de leur courage : « Vous n'avez pas tué ni vaincu les Turcs : mais c'est Jésus, Dieu de gloire, dans sa grande bonté qui vous a donné la victoire. »

Polyeucte dira de même :

> C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
> Des victoires qu'Il donne à l'empereur Décie.

C'est Dieu qui ouvre et clôt l'action en laissant à l'homme le soin de remplir l'intervalle par ses prouesses, ses sages conseils ou ses folies. Selon l'expression de Balzac, c'est dans le ciel que se préparent ces grandes tragédies qui se jouent sur la terre.

Nous n'essayerons pas de retracer la longue suite des événements, des combats, des épisodes héroïques ou merveilleux qui se succèdent depuis la prédication de Pierre l'Ermite, l'arrivée des croisés à Constantinople, leur victoire à Nicée, jusqu'au siège d'Antioche. Ce siège forme le point culminant, la clef de voûte du poème, le morceau préféré des chanteurs et du public. Comme l'ancienne Troie, dont elle égale et surpasse même la renommée au

moyen âge, Antioche était alors la reine de l'Orient. Les lenteurs de l'investissement, les efforts et les préparatifs immenses qu'il exige, les maux sans nombre qui s'abattent sur les assiégeants et les assiégés, la fureur de l'attaque et de la résistance, le courage déployé des deux côtés, le bruit enfin causé en Orient comme en Occident par la chute de cette opulente cité déclarée imprenable, protégée par ses quatre mamelons, par son fleuve, l'Oronte, par ses remparts encore debout aujourd'hui, par ses trois cent soixante tours « donnant la frayeur, nous dit Guillaume de Tyr, à ceux qui les regardaient » : tout cela devait naturellement avoir laissé dans la mémoire et l'imagination des hommes l'idée d'une de ces entreprises grandioses, dont s'entretient la postérité. Rien d'étonnant donc que la *Chanson d'Antioche* soit restée le plus populaire souvenir de la première croisade.

Comme Troie encore, Antioche imprenable par la force est emportée par surprise. L'échelle de corde remplace ici le cheval de bois. Le stratagème est plus simple, plus ordinaire, mais n'est pas moins dramatique. Seulement, ce qui pour l'historien est une trahison, une ruse de guerre, devient pour le poète une inspiration d'en haut et presque un coup de la grâce divine. L'Arménien apostat qui livre la ville est à ses yeux un Turc béni, un émule du *bon larron*. Au lieu de voir en lui, comme l'a fait loyalement Michaud, un de ces personnages équivoques, de religion et de nationalité douteuses, entremetteurs clandestins, prêts à à vendre et à livrer le pays qui leur donne l'hospitalité, objet de mépris pour les honnêtes gens des deux partis; Graindor le présente comme un grand seigneur musulman et l'un des chefs chargés de garder une des principales portes d'Antioche. Dans l'histoire il se nomme Phirous, dans Tudebode Pyrrhus, dans le poème Dacien, ce qui semble le rapprocher d'Accien, émir d'Antioche, selon la chronique. L'amour paternel a fait de lui, au dire du trouvère, le serviteur et le complice des chrétiens. Son fils étant tombé aux mains des croisés dans une sortie, Dacien leur promet une reconnaissance sans bornes, s'ils consentent à le lui rendre. Bientôt il le voit revenir gentiment armé à la française. Bohémond, en fin Normand,

avait deviné quel parti on pourrait tirer de la tendresse d'un père. En même temps, Dieu, secondant la politique des chefs chrétiens, envoie un songe à Dacien pour l'engager à livrer la ville et à se faire baptiser. Le père et le fils, saisis d'une commune ardeur, brûlent de s'acquitter envers leurs nouveaux amis.

Le complot se trame, d'accord avec Bohémond, grand artisan de ruses, l'Ulysse de cette autre *Iliade*, traitant à la fois avec Dacien et avec Garsion auquel il vient d'accorder une trêve. Dacien s'enferme dans une grotte voûtée, et là, en cachette, avec deux bons couteaux, une courroie et une alêne, il fabrique une échelle en cuir de cerf, dont chaque échelon fort et large peut soutenir trois chevaliers. L'échelle avait 114 pieds à la bonne mesure. La nuit venue, le Turc se rend auprès de Bohémond. « Quand le baron l'a vu, il l'a embrassé. » — « Bohémond, dit le Turc, écoutez-moi. Demain soir, vous aurez la cité. Faites attention demain à la nuit, et soyez prêt. » — Par précaution, et dans son zèle de néophyte sauvage et brutal comme l'était souvent la foi au moyen âge, il a précipité du haut des remparts sa femme, qu'il aimait beaucoup, nous dit le conteur, mais qui avait refusé de le seconder dans ses projets et d'embrasser la foi chrétienne avec lui[1]. Enfin, comme gage de sa loyauté, il a livré son fils en otage aux croisés A l'heure fixée, par une sombre nuit, les chefs chrétiens se trouvent réunis en silence au pied des murs d'Antioche, de ces hauts murs qui se dressent avec leurs tours de marbre et de pierres de liais si bien gardées. Dacien paraît tenant à la main une lanterne sourde: l'échelle mystérieuse est posée : en bas gît le cadavre de la femme du païen. Le tableau est pittoresque et saisissant : ce n'est plus une simple description, un récit, mais un véritable drame. Dacien dirige les rayons de sa lanterne du côté du mur en laissant la ville dans l'ombre, et s'adressant à Bohémond : « Gentil duc de Sicile, tu attends trop. Il est plus de minuit, l'aube est prête à paraître. Si les païens m'aperçoivent, j'aurai la tête coupée, et votre armée

1. Dans la geste de *Guillaume au Court Nez*, la belle Orable sacrifie de même son père et ses frères musulmans.

sera demain livrée au martyre. Vite ! prends cette ville quand on te la présente, ou rends-moi mon fils et reprends ta parole. Les Francs sont de pauvres gens effrayés de peu. » A ce mot, Robert de Flandre sent bouillir en lui tout ce qu'il a de sang français, et se tournant vers Bohémond :

. . . . « Vois l'eschiele aprestée,
Vous monterés premiers, la cité t'est donée. »

Mais Bohémond, en homme prudent qui veut placer à coup sûr et à bon escient même sa valeur incontestable : « Par ma foi, je n'y monterais pas pour la tour remplie d'or ; car vous me verriez à l'instant retomber en bas. » — Et Dacien attend toujours, et il répète à Bohémond : « Vite ! tiens ta convention ou rends-moi mon enfant. » Et piquant l'amour-propre national des barons, il reproche aux Français ce qu'on leur a reproché plus d'une fois dans tous les temps : « Ils sont preux et hardis quand leur jeu va de l'avant ; mais quand il ne va pas bien, ils ne valent pas un gant. »

A cette nouvelle apostrophe, Robert de Flandre pleure de rage, voyant que les Français ont peur, et vient avertir le bon duc de Bouillon resté à la garde du camp. Godefroy accourt et déclare qu'il va donner l'exemple. Robert refuse de laisser le chef des croisés risquer ainsi une vie si précieuse pour tous. Il s'offre plutôt lui-même. Après avoir pensé une dernière fois à son doux pays de Flandre, à sa dame Clémence, à ses deux fils que Dieu gardera :

« Jou serai li premiers qui à mont montera. »

Il saisit l'échelle, l'empoigne à deux mains en tournant derrière lui son écu par la courroie, et s'apprête à gravir, quand un bon gentilhomme de Flandre, selon les uns, de Normandie, selon les autres, Foucart l'Orphelin comme on l'appelle, sans femme, sans enfants, sans domaine, embrasse Robert par les flancs et le conjure de lui céder

sa place : « Sire comte, par Dieu ne m'afflige pas. Plus vaillant que toi ne peut terre tenir. Ce serait grand dommage si tu allais mourir ici. Car tu as de grands fiefs à garder, beau sire, tu as femme et enfants : Dieu t'en laisse jouir ! Si je dois périr ici, ce ne sera pas un malheur : car je n'ai rien à donner et ne veux rien prendre. Laisse-moi monter le premier au nom du Saint-Esprit. Si je meurs, moi, qu'importe ! C'est pour servir Dieu. L'armée en a beaucoup de meilleurs et plus précieux. » — Robert l'a repoussé d'abord et, faisant un signe de croix, il a monté deux échelons. Les instances des barons qui lui crient de descendre le décident à laisser passer Foucart. Au même instant, Dacien s'écrie : « Pour Dieu, hâtez-vous ! voici la lumière du jour. » — Et Foucart, rejetant son écu sur son dos, grimpe et commence une oraison au moins aussi longue que l'escalade, si l'on en juge par l'étendue que le poète lui a donnée. Après lui montent Tancrède, Bohémond, Raimbaud Creton, Gauthier d'Aire, Enguerrand de Saint-Pol, Robert de Normandie, Robert de Flandre, qui, s'il n'a pas gardé le premier rang, veut avoir du moins sa part dans l'entreprise. Ils sont là déjà trente-cinq sur les remparts, quand l'échelle vient à se rompre : les barons qui la montaient roulent dans le fossé : deux d'entre eux sont tués, et leurs âmes s'envolent vers le Créateur. Un moment, l'épouvante et l'inquiétude saisissent encore une fois les barons arrivés sur les murs. Mais Dieu leur rend la force et le courage. Combien sommes-nous ? demande le comte de Flandre ? — Trente-cinq, répond Robert de Normandie. — Par ma foi, dit Tancrède, c'est une petite suite. » — Dacien les invite à ne se défier ni de lui, ni de Dieu, ni de la vierge Marie qui les conduisent. Il leur fournit des haches, des cognées pour s'emparer de la vieille tour, défoncer la porte d'en bas et ouvrir un accès aux chevaliers chrétiens. Lui-même leur livre son frère, un mahométan fidèle, qui refuse de recevoir le baptême malgré le beau sermon de Dacien, et que Robert de Flandre décapite saintement, sur l'invitation même du nouveau converti trop heureux de sacrifier les siens à la cause de Dieu.

Cependant Godefroy, qui a rejoint le camp pour le défen-

dre contre toute attaque, s'inquiète de n'avoir pas de nouvelles. Bientôt on lui annonce que l'échelle s'est rompue : il croit les barons victimes d'une trahison, et se reproche de n'être pas là pour mourir avec eux. Il fait armer ses guerriers à la hâte, et se dirige vers la ville, où il trouve une porte ouverte et le *Turc béni* l'appelant à lui. Déjà l'étendard de Bohémond flotte sur le palais, et Garsion, en se réveillant, apprend que sa capitale lui a été ravie la nuit, sans combat.

Tel est ce mémorable récit de la prise d'Antioche. Il contient sans doute des lenteurs, des redites trop évidentes : certaines parties ont été répétées deux ou trois fois, par cela seul qu'elles étaient les plus goûtées des auditeurs et des jongleurs. Ce qu'on a remarqué, même chez Homère, est bien plus sensible encore chez Graindor. Mais enfin, connaît-on dans la poésie ancienne ou moderne, ou dans l'histoire, un épisode de siège plus dramatique et plus vivant? L'intérêt n'y est-il pas ménagé, suspendu, renouvelé, avec une incontestable habileté; les récits des chroniqueurs sont bien loin d'égaler, même en précision, en exactitude, la narration du poète.

Mais, la ville prise, tout n'est pas fini. Garsion reste maître de la citadelle : Corbaran arrive avec son armée. Les chrétiens vont se trouver cernés, assiégés, affamés dans leur propre conquête. Une nouvelle lutte plus terrible que toutes les autres ne tardera pas à s'engager : et c'est ainsi que les difficultés, les péripéties se compliquent, se multiplient par une sorte de *crescendo* naturel jusqu'au dénouement. Ce dénouement, c'est la grande bataille livrée sous les murs d'Antioche et la défaite de Corbaran, qui ouvre aux croisés le chemin de Jérusalem.

III

La *Chanson d'Antioche* est devenue, comme nous l'avons dit, le centre et le foyer d'un nouveau cycle que nous ne prétendons pas embrasser tout entier. Ce phénomène de surcroissance et de végétation luxuriante que nous avons signalé autour des poèmes de Roncevaux et

d'Aleschans se reproduit ici. Le romanesque et le fantastique se joignent aux réalités de l'histoire. Mais tous les jeux de l'imagination et de la fantaisie nous intéressent moins que les grandes émotions patriotiques et religieuses dont la poésie est l'expression.

Parmi ces œuvres supplémentaires, il en est une cependant qui, par son caractère et son objet, se rattache à la branche historique et forme la suite, le complément naturel de la *Chanson d'Antioche* : je veux parler du poème de *Jérusalem*. M. P. Paris l'attribue également à Graindor et suppose, mais sans preuves certaines, qu'il pourrait bien remonter jusqu'à Richard le Pèlerin[1]. Cette chanson faisait évidemment partie de la geste primitive de la croisade. Pourtant quelques détails, relatifs à la mort de Thomas de Marle, permettent de supposer qu'elle est postérieure à 1130 : à moins que ces détails, comme il arrive souvent, n'aient été introduits depuis.

Après la prise d'Antioche et la défaite de Corbaran, la conquête de Jérusalem est le dernier acte, le dénouement attendu et annoncé du grand drame, dont nous avons vu s'ouvrir le prologue sur le Golgotha. La prédiction du Christ au bon Larron est accomplie : encore une fois, tout est consommé, *consummatum est*. Nous laissons de côté les épisodes intermédiaires et ce roman des *Chétifs*[2] intercalé d'une façon assez bizarre entre les deux poèmes, pour arriver le plus tôt possible à Jérusalem. La sincérité et la franchise des émotions, la vérité des peintures et des détails donnent encore à la chanson de geste une supériorité réelle sur les simples chroniques : elles y ajoutent le mouvement et la vie. Rappelons-nous la joie des Troyens à l'aspect de l'Italie :

Italiam, Italiam magno clamore salutant ;

celle des compagnons de Colomb criant : *Terre! Terre!* L'ivresse et l'enthousiasme des croisés ne sont pas moins

1. Faut-il admettre avec M. Leroux de Lincy qu'il y ait eu deux Graindor, l'un de Douai, l'autre de Dijon : celui-ci continuateur du premier? Ce qu'on ne peut nier, c'est l'existence de folios supplémentaires dans la Chanson telle qu'elle nous est parvenue.

2. Captifs ou prisonniers de guerre.

grands en apercevant dans le lointain les tours de Jérusalem. *Jérusalem! Jérusalem!* Le mot vole de bouche en bouche.

> L'uns le disoit à l'autre et traioit son sermon :
> « Par ci passa Jhésus qui souffri passion. »

Ils voient et la tour de David, et la porte Saint-Étienne, et le Charnier aux Lions. Et tous, fondant en larmes s'inclinent, se prosternent et baisent ce sol sacré :

> Là véissiés de larmes tant grande ploroison,
> Cascuns en ot molliet la face et le menton;
> Là péussiés véir, Dex! tant rice baron
> Mordre et baisier la piere et la terre environ.

Les Turcs essayent vainement de leur barrer le passage. Après un premier engagement heureux dans le val de Josaphat et une brillante escarmouche de Bohémond près de Lydda, l'armée vient planter ses tentes sous les murs de la ville sainte. Ici va se dérouler devant nous le panorama de Jérusalem tant de fois refait depuis, et de nos jours même par Chateaubriand et Lamartine. C'est Pierre l'Ermite, l'inspirateur de la croisade, le cicérone et le routier de la Terre Sainte, qui va se charger de l'expliquer aux barons. Il les conduit sur une montagne voisine appelée Montjoie, *Mons gaudii* ou du Martyre, la vraie joie des chrétiens. De là, dit-on, est venu le cri de guerre associé à celui de Saint-Denis.

Pierre l'Ermite, monté sur son âne, a gravi la hauteur qui s'élève au-dessus du val de Josaphat[1]. Les émotions et les souvenirs affluent, débordent dans l'âme de l'orateur sacré, à l'aspect de ces lieux qu'il a déjà visités comme simple pèlerin et qu'il revoit aujourd'hui à la tête d'une armée victorieuse. Annibal montrant à ses soldats, du haut des Alpes, l'Italie devenue leur proie et leur conquête est

1. La critique moderne a cru pouvoir établir que Pierre l'Ermite n'était point allé jusqu'à Jérusalem. Mais, aux yeux de la foule et de la postérité, il n'en reste pas moins le grand moteur et orateur de la croisade.

plus disert sans doute, mais non plus pathétique, dans Tite-Live, que le moine conducteur de peuples et libérateur du Saint-Sépulcre. Son sermon, peu orné du reste, est une véritable leçon d'histoire et de géographie, résumant et rappelant la divine légende du Christ. Toutes les oreilles et tous les yeux sont ouverts : nul n'en perd ni un trait, ni un mot :

En cele sainte vile, biau signor, fui jo jà;
Vez là mont Olivete, là ù Dex demanda
L'asnesse et le faon, et on li amena;
Veés là Portes oires par où Jhesus entra
Dedens la sainte vile, quant on li desploia
Et le vair et le gris, quant il desus passa;
Des enfans as Juis grant torbes i ala;
Ens en miliu des rues *sternebant genua*,
Les rains[1] des oliviers et de *ramis palma*.
Li sires ert plorans, la terre s'aploia
Sous les piés Jhésu Crist, ainc puis ne releva.
Veez là le prétoire : là on le plaidoia,
Où Judas le vendi quant de lui se sevra[2].
Et veez là l'estau là où on le loia[3],
Et où on le bati; là on le coloia[4].
Veés monte Calvaire, là où on le guia[5],
Baron, à icel jor qu'on le crucefia,
Quant Longis son costé de la lance perça,
Et li sans en corut de ci qu'en Golgota....
Veés là le sépulcre où Joseph le posa;
Et veés le saint temple que Salemons fonda.
Là erent li apostle quand Dex les conforta,
Et il dist : *Pax vobis*, dont les enlumina.
Vées la letanie dont il les doctrina
De nonante nuef langues que il lor enseigna.
Veez monte Sion; ilueques devia[6]
La mère Jhésus Crist, quant del siecle pasa;
Et veez Josaphas là où on l'emporta.
Si est la sépulture là où on la posa.

1. Branches.
2. Sépara.
3. *Lædere*, blesser.
4. *Colaphus*, soufflet.
5. Jucha.
6. *Decessit*, s'en alla, mourut.

Or deprions la Dame, si come Dex l'ama,
Quant ses beneois angeles ens el ciel l'emporta,
Qu'el prie son cier[1] fil où si grant douçor a,
Nos peciés nos pardoinst li rois qui tot forma.

Et tous, en s'inclinant, de répondre : Amen!

Amen! Dex! sire Père! chacuns d'eus s'escria[2].

Les pèlerins qui, au retour de la Terre Sainte, racontaient ou représentaient le pieux mystère de la Passion, ne faisaient que reproduire et mettre en action le sermon de Pierre l'Ermite. Et les assistants se signaient, comme les barons chrétiens, en répétant : *Amen!*

A l'ivresse, à l'enthousiasme du premier moment, vont succéder bientôt d'autres pensées plus tristes et plus amères chez les croisés. Le désenchantement est proche : c'est la dernière épreuve qui les attend. Ils contemplent cette terre aride et couverte de rochers, cette maigre végétation, ces arbres rabougris, cette ville à l'aspect morne et sombre : et ils se demandent si c'est là le Paradis que Dieu réserve à son peuple. Les réflexions que feront plus tard Voltaire et Gibbon se présentent déjà à l'esprit de Robert le Frison et de Bohémond. Robert, en bon Flamand qui aime ses aises, s'étonne que Dieu, maître de l'univers, ait pu s'héberger lui-même dans ce pauvre pays. Combien il préfère Arras, et ses bois où il chassait, et son vivier où il pêchait en compagnie de sa dame Clémence et de son fils Baudouin.

Et dist li quens de Flandres : « Se Dex me benéie,
Merveille moi de Deu, qui tot a en baillie,
Por qu'il se hebreja en ceste Sinaïe.
Çou déust ici estre bone terre cointie[3];
Encens i déust croistre, la pierre et la rubie,
Garingaus et gingembres et la rose florie,
Herbes médicinales qui a cors d'ome aïe[4]....

1. Cher.
2. *Hist. litt. de la France*, t. XXII.
3. Aimable.
4. Aide.

Robert décrit ici naïvement l'idéal de la *Terre promise* telle que la rêvaient les croisés : terre merveilleuse comme le pays des mages, portant l'encens, la myrrhe, les bijoux, les épices, les plantes qui rendent la vie et la jeunesse. Combien la réalité était loin du rêve ! Aussi le choix du comte n'est pas douteux :

> Miex aim del cit d'Arras la grant chastellerie,
> Darié [1] le bos de Niepe la large cacerie,
> Et de mes bels viviers la rice pescerie,
> Que tote ceste terre ne ceste cit antie [2].

Bohémond, un esprit positif et pratique, qui ne se paye pas de mots ni de chimères, songe de son côté à cette belle proie d'Antioche qu'il vient de lâcher pour l'ombre de Jérusalem ; à ces riches palais, à ces hautes murailles, à ces bords enchantés de l'Oronte, auxquels ressemblent si peu les rives du Jourdain et de la mer Morte. Dans son dépit et sa mauvaise humeur, il appelle ces lieux saints des lieux maudits, dignes d'héberger le Diable plutôt que Dieu. — Ainsi, au moment même où ils atteignent l'objet de leurs vœux et de leurs rêves, les croisés sont découragés, désabusés. Cette Jérusalem tant désirée n'est plus à leurs yeux qu'une chétive et misérable cité ; cette terre promise, une terre de malédiction. En est-il donc ainsi de toutes les Jérusalems que nous rêvons en ce monde ? Et le fruit cueilli sur les bords du Jourdain doit-il tomber en cendres dès que nous l'avons détaché et que notre main l'a pressé ? N'est-ce pas là l'homme de tous les temps ? Arrivé à Jérusalem, il regrette Arras, comme Robert de Flandre. Qui sait si, revenu à Arras, il ne regrettera pas Jérusalem ? — Aux paroles dépitées de son frère, Tancrède oppose, avec une pointe d'ironie, les discours édifiants, les serments solennels par lesquels Bohémond s'engageait autrefois à manger au besoin les pierres de la Terre Sainte comme des gâteaux.

1. Derrière.
2. Antique.

Ahi! Buiemont, sire, que ce est que tu dis?
Es plains de Romenie maintes fois nous desis,
Et tu nous sermonas de tes sermons floris,
Se Diex le te soufroit que tu tant fusses vis,
Que véisses la vile où Jhesus fu traïs,
Mangeroies les pieres come gastiaus rostis,
Ou blans pains buletés, ou fouace à tamis;
Et or vous voi ci d'ire dolans et entrepris.
Ne vous esmaniés[1] mie, Diex nous ert[2] bons amis.

Adhémar de Monteil n'était plus là pour leur apporter les paroles et les promesses d'en haut; il était mort peu après la victoire d'Antioche, à laquelle il avait pris une si large part. Son successeur, comme chef spirituel de l'expédition, l'évêque de Martorano en Calabre, joue un rôle analogue dans la *Chanson de Jérusalem.* Le souvenir des légions célestes était présent à tous les esprits. Aussi attendait-on un nouveau miracle qui vînt ouvrir aux chrétiens les portes de la ville sainte. Pour l'obtenir, on préluda par des jeûnes, des prières et une procession solennelle. « Les croisés, dit Guibert de Nogent, se souvenant du sort de Jéricho et se rappelant que les Israélites avaient fait sept fois le tour de la place au bruit des trompettes retentissantes et portant devant eux l'arche sainte, avant de renverser les murailles de la cité perfide, s'avancèrent en procession le corps et l'esprit pénétrés de contrition, invoquant avec larmes tous les saints en parcourant l'enceinte extérieure de Jérusalem, marchant pieds nus : les seigneurs et le peuple prirent part à cette cérémonie. »

Un premier assaut avertit les chrétiens que les murailles n'étaient pas prêtes à tomber comme par enchantement. Jérusalem n'était plus sans doute la superbe et opulente cité de Salomon : mais elle était encore une place formidable, hérissée de défenses par le soudan d'Égypte qui en était devenu maître, et confiée à la garde de chefs vaillants, Corbadas (Ifftiker-Eddouli, c'est-à-dire « la Gloire de l'Empire », selon les historiens arabes) et son fils Cornumaran dont nos trouvères ont fait un personnage romanesque.

1. Épouvantez.
2. Sera.

Instruits par ce premier échec, les croisés se résignèrent aux lenteurs d'un investissement qui dura quarante jours. Malgré certains traits de ressemblance inévitables avec le siège d'Antioche, il faut reconnaître que l'attaque et la prise des deux villes offrent de notables différences. Sans parler des épisodes détachés tels que le merveilleux coup de flèche par lequel Godefroy de Bouillon perce en même temps trois gerfaux; ou la capture des pigeons lancés par le roi de Jérusalem aux princes musulmans dont il invoque le secours, et recueillis par les chrétiens comme des messagers célestes envoyés de Dieu pour leur révéler les secrets de l'ennemi; l'ensemble des opérations a un caractère particulier. On a dit à propos du dernier siège de Paris qu'il avait été un duel d'artillerie : on peut dire du siège de Jérusalem qu'il fut un duel de machines. Les chroniqueurs nomment Gaston de Béarn comme le Vauban du temps, l'organisateur et le constructeur de ces terribles engins. Graindor cite Grégoire d'Arras l'*engignières* (dont nous avons fait *ingénieur*) et aussi, comme directeur des travaux, Hue le Maine (Hugues le Grand), comte de Vermandois et frère du roi de France, qu'on s'étonne un peu de retrouver ici, puisqu'il est reparti pour la France après la prise d'Antioche.

Pour construire ces machines, un sérieux obstacle arrêtait les croisés : les bois manquaient autour de Jérusalem. Heureusement un ermite indique à Tancrède une forêt voisine de Bethléem : ce fait, également raconté par Raoul de Caen, a sans doute fourni au Tasse l'idée de sa forêt enchantée. D'énormes tours roulantes sont mises en mouvement par les assiégeants et les assiégés. Les mangonneaux et les pierriers ont donné le signal de l'attaque, en lançant dans la ville les cadavres des Turcs tués au dehors. Truands et ribauds s'avancent armés de pioches et de pelles pour combler les fossés. Derrière eux roule un immense échafaudage, qu'ils poussent bientôt contre la muraille :

De cloies estoit fais et de cuirs bien ordés:
Tant l'empoignent et boutent c'al mur fu ajostés.

En haut de ce château mouvant sont postés dix chevaliers qui, à la pointe de leurs lances, élèvent une échelle de cuir et l'attachent à l'un des créneaux. Gontier d'Acre y grimpe le premier, et déjà tient le sommet du rempart, quand un coup de cimeterre turc lui tranche les deux poings. Son corps roule dans le fossé, broyé par la chute. En même temps la poix fondue, l'huile bouillante pleuvent sur les assaillants. Un autre ennemi plus terrible, le feu grégeois, vient embraser les machines, dévorant les solives, les cuirs, et aussi les armures et les chairs des combattants. Le trouvère se plaît à décrire les effets de cet infernal engin, que le Tasse nous représentera plus tard comme une invention de l'enchanteur Ismen.

Devant ce déluge de feu, Godefroy lui-même donne le signal de la retraite. Le conseil des chefs s'est réuni : on se décide à tenter un assaut d'ensemble sur tous les points à la fois. L'armée chrétienne se divise en onze *échelles* ou sections. La première est celle des ribauds. Les barons chrétiens viennent trouver le roi Tafur et lui confient le soin d'ouvrir l'attaque. Honneur nouveau pour lui et qu'on ne lui eût pas laissé dans une grande passe d'armes en plaine. Mais dans les travaux de siège, ces termites rongeurs et fouilleurs, ces pionniers cheminant dans l'ombre, creusant les tranchées, remplissant les fossés, sapant les murailles et préparant la brèche, sont de précieux auxiliaires. On a chance aussi de trouver parmi eux quelques-uns de ces acrobates ou de ces *clowns* hardis, bons pour l'escalade et la surprise. C'est ainsi que les ribauds, déjà associés au combat d'Antioche, jouent un rôle important dans le poème comme dans le siège de Jérusalem. Les historiens et les chroniqueurs, plus occupés des chefs, n'ont guère parlé de ces humbles combattants. Le trouvère leur a fait une place d'honneur : il se plaît à nous montrer dans l'armée chrétienne ce double élément démocratique et féodal[1]. La conquête de Jérusalem est,

1. C'est donc à tort, selon nous, que le savant M. Gaston Boissier a cru pouvoir contester le côté populaire et démocratique de nos *Chansons de geste*. « Il me semble, dit-il, que s'il est juste d'entendre par poésie populaire celle qui chante le peuple et s'adresse à lui, aucune ne mérite moins ce nom que l'épopée du moyen âge. On n'y a nul souci des bourgeois et des manants : c'est unique-

comme la croisade elle-même, l'œuvre des grands et des petits. « Sire, disent les barons au roi Tafur, vous attaquerez au nom de saint Siméon quand vous entendrez sonner les grands cors de cuivre. » — Et le roi répond : « Dieu en soit béni! » — Les ribauds conduits par leur chef sont dignes de la confiance qu'on leur témoigne. On les a vus à la première attaque s'avancer avec leurs pioches et leurs pelles sous une grêle de flèches.

> Mais oncques por tout ço n'en fu uns reculans.
> . . . .
> Li rois Tafurs tenoit un pic qui ert mout grans,
> A deux mains fiert el mur come preus et vaillans.

La seconde colonne est celle des Artésiens, commandés par Enguerrand de Saint-Pol; la troisième, des Français, Bretons et Normands; la quatrième, des Bourguignons, Boulognais et Flamands, sous la conduite d'Hervis, d'Huon l'Allemand et de Raimbaud Creton; la cinquième, des Grecs et autres soldats de l'Orient; la sixième, des Champenois et Vermandois, dirigés par le comte Hugues (que le trouvère s'obstine à faire assister au siège de Jérusalem) et par Thomas de Marle; la septième, des Provençaux, Poitevins, Gascons et Marseillais; la huitième, des Siciliens, qui avaient perdu tous leurs chevaux, inutiles d'ailleurs pour un assaut. Là encore reparaît, comme dans le combat d'Antioche, le bataillon des tonsurés : c'est la neuvième *échelle*, formée des clercs, prélats et chapelains, ne portant cette fois ni hauberts, ni armes, mais seulement les pains consacrés, les hosties pour les mourants.

ment pour les grands seigneurs et les grandes dames que l'auteur l'a faite; c'est pour eux que le jongleur la chante; eux seuls ont quelquefois intérêt à l'entendre : eux seuls sont assez riches pour la payer. Le peuple n'y figure que par les railleries qu'on lui prodigue. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1884.) La *Chanson d'Antioche* et le *roi Tafur* avec ses ribauds donnent un complet démenti à cette opinion. D'ailleurs la *Chanson de Roland* n'était-elle pas chantée sur les places publiques et dans les rues, non seulement de Paris, mais de Rome et de Constantinople? Elle s'adressait au peuple aussi bien qu'aux barons.

Tot cele compaignie fu de blans dras vestie,
Chascun a crois vermeille ens el pis atachie,
. . . .
A chascun a li vesques une oublée[1] baillie,
Ch'ert li cors Dameldeu[2] que prestres sacrefie.

La dixième section est celle des Dames, associées elles aussi, aux périls et aux fatigues du siège. L'une d'elles adresse à ses compagnes un beau sermon, et toutes se munissent de pots et de barils d'eau pour rafraîchir les combattants et soigner les blessés. Enfin le onzième et dernier groupe, formant l'état-major de l'armée chrétienne, se compose des princes et des hauts barons : il a pour chefs Godefroy de Bouillon et Robert de Flandre, chargés de la direction et du commandement suprême[3].

L'assaut d'ensemble échoue encore une fois malgré la valeur du roi Tafur, d'Enguerrand de Saint-Pol, de Raimbaud Creton. Les échelles se brisent, les chevaliers roulent pêle-mêle en bas des murs, les machines sont incendiées de nouveau. Au milieu du tumulte et de la confusion générale, Godefroy sonne trois fois de son cor d'ivoire pour ramener ses troupes au combat. La nuit arrive : il faut renoncer encore à prendre Jérusalem. D'autres machines sont construites. Enfin l'heure du triomphe approche. La grande attaque décisive, qui doit mettre un terme à la résistance des païens, commence le jeudi :

Une échelle est posée sur la Tour de David. Ici nous retrouvons l'infatigable Raimbaud Creton, saisissant un Turc par la tête, bord à bord des créneaux, mais se trouvant seul, repoussé, et bientôt précipité dans le fossé. Un cri d'effroi retentit dans les rangs chrétiens; mais l'évêque de Martran (Martorano) est là pour ranimer les courages : il montre à tous la sainte Lance, gage certain de la victoire. Les chrétiens se ruent tête baissée vers Jérusalem, abattant devant eux toutes les palissades et les barrières établies par les Turcs jusqu'au maître fossé. Les

1. *Oblata*, hostie.
2. Seigneur Dieu.
3. *Hist. litt.*, t. XXII.

pierriers et les béliers battent les murs, entament le ciment et les pierres massives, tandis que les ribauds, à l'abri sous de longues et fortes claies, préparent la brèche. Un énorme bélier a déjà enfoncé la porte Saint-Étienne ; mais au moment où les croisés se précipitent par cette entrée, une seconde porte, retenue jusqu'alors par la première dans l'intérieur de la ville, s'abaisse, et dans sa chute écrase trois chevaliers :

> Et la porte chièt jus par si grant desrenie
> Que li mur en crolla et la terre en formie [1].

Les Turcs, dans un suprême effort, appellent à leur aide le feu grégeois. Mais le vent se déclare pour les chrétiens, et renvoie sur les païens le feu qu'ils ont lancé. Ceux-ci se trouvent à leur tour enveloppés de leurs propres flammes, et pas un, dit le conteur, n'eût échappé vivant, s'ils n'eussent été garnis de vinaigre, remède souverain contre ce redoutable destructeur.

Ce ne fut que le lendemain vendredi, jour sacré où s'était livrée déjà la grande bataille d'Antioche, à l'heure même où Jésus souffrit la passion, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi, que les chrétiens entrèrent dans Jérusalem.

Le pan de muraille miné par les ribauds menaçait ruine depuis la veille. Sans en attendre la chute, un hardi chevalier, Thomas de Marle, se couche sur son écu et demande à ses compagnons de le hisser sur la pointe de leurs lances jusqu'au parapet. Et ce fut ainsi, ajoute l'auteur, qu'il entra le premier à Jérusalem. Cependant il eut un compétiteur, le roi Tafur, qui lui disputa cette gloire comme y étant entré tout seul avant et sans compagnon. « Pour cela, dit la Chanson, Thomas devint dès ce jour son homme lige et lui fit hommage sans contestation. » Nous retrouverons tout à l'heure le chef des ribauds tenant encore une plus grande place dans la scène du couronnement.

La brèche ouverte, les croisés se précipitent dans la ville sainte, ivres de joie et de fureur, massacrant tout autour d'eux : le sang coule par ruisseaux dans les rues, si bien que les chevaux, dit le poète, en avaient jusqu'au

1. Frémit.

poitrail. Les païens meurent, crient et hurlent à la fois, invoquant en vain Mahomet et Apollon : « Ah ! Jérusalem, nous vous perdons injustement. Apollon, tires-en vengeance. » Corbadas, du haut de la tour de David, assiste au massacre de son peuple, déchire ses vêtements, tire sa moustache et se pâme quatre fois de suite. Le trouvère est sans pitié pour les païens, comme le sera Guibert de Nogent nous montrant cette grande tuerie contre laquelle protestait avec raison Voltaire, au nom de la religion et de l'humanité. « Nous lisons rarement, dit Guibert, et nous n'avons jamais vu qu'on ait fait un si grand massacre de Gentils. Dieu, leur rendant la pareille, frappa par un juste retour ceux qui avaient si longtemps infligé toutes sortes de châtiments et de supplices aux pèlerins qui voyageaient pour l'amour de lui. »

Le lendemain, le massacre recommença et s'abattit sur des captifs auxquels Tancrède et Baudouin avaient promis la vie sauve, mais qu'ils ne purent arracher à la fureur d'une populace affolée et tuant pour l'amour de Dieu. Cependant on se lasse de tout, même de la vengeance. La voix de la religion et de la paix finit par se faire entendre et conduisit tous ces chrétiens encore souillés de sang, pleurant, chantant et s'agenouillant dans une pieuse extase, devant le Saint-Sépulcre.

Deux grandes scènes complètent ce récit de la prise de Jérusalem : 1° celle de l'élection d'un roi ; 2° celle de son couronnement. — Jérusalem conquise, il fallait lui trouver un souverain. Mais qui se chargerait de cette royauté périlleuse, si loin de l'Europe, sur cette terre de roc, de soufre et de bitume, au milieu de tant d'ennemis ? La voix publique désignait Godefroy, et c'est à lui tout d'abord que l'évêque de Martorano propose la couronne.

Mais Godefroy déclare que d'autres chefs méritent avant lui cet honneur :

> Sire, ce dist le duc laisiés ceste pensée,
> Ci a tant rice prince de molt grant renomée.
> Ja ne prendrai sor moi avant els tel posnée [1],
> Quant encore ne l'a nescuns d'els refusée.

1. Poids, charge, puissance.

On l'offre donc tour à tour à Robert de Flandre, à Robert de Normandie, à Bohémond, à Tancrède : tous, pour diverses raisons, s'accordent à refuser. — Qui donc encore une fois se dévouera au salut commun ? L'homme du sacrifice et du devoir, Godefroy de Bouillon, le bon duc, comme on l'appelle.

Un folio supplémentaire du poème prête à cette élection un caractère divin et romanesque. Les principaux barons ayant refusé la royauté de Jérusalem, l'évêque de Martorano propose de s'en remettre à la volonté de Dieu. Chacun des barons se rend au pied des autels tenant un cierge à la main et attendant que Dieu prononce. Après un jour passé dans le recueillement et la prière, la foudre éclate,... le cierge de Godefroy se trouve subitement allumé ! L'allégresse du peuple accueille le choix du Très-Haut.

A la clarté du cierge, qui est grant alumée,
Revient cuers à no gent qui est espéurée :
Voient le cierge au Duc jeter grant embrasée,
Que Diex i envoia par bone destinée.

Godefroy pâlit à cette vue et pleure en s'écriant :

Ahi ! Jerusalem, sainte cité loée,
Por vous recevrai mort : tels est ma destinée.

La pensée de l'immolation se présente à lui comme un apanage inévitable de cette royauté. « Sa patrie qu'il avait abandonnée, dit Voltaire, valait bien au delà de ce qu'il avait acquis en Palestine. » Sans doute, mais Godefroy laissait au monde et à la postérité un nom plus durable que tous les royaumes.

Les barons joyeux emportent le bon duc sur leurs bras et le conduisent au Temple, où l'évêque le bénit solennellement, là même où Jésus étant enfant fut présenté. Puis, entonnant le *kyrie eleison*, ils le posent triomphalement sur le Saint-Sépulcre et déclarent qu'ils vont le couronner. Le duc leur fait cette noble réponse : « Seigneurs, sachez-le bien, ne croyez pas que jamais j'aie sur ma tête une couronne d'or : car Jésus l'eut d'épines quand il souffrit

la passion. La mienne ne sera ni d'or, ni d'argent, ni de cuivre. » Une branche de lavande est le seul diadème que le héros accepte dans son humilité :

De l'ort [1] saint Abraham, fist venir un plancon [2],
Decà mer et delà *espic* [3] l'apele-on :
De cel fut coronés Godefrois de Buillon.

Nulle part cette scène du couronnement ne se trouve décrite comme elle l'est ici dans le vieux poème.

Rien de plus étrange que le rôle du roi Tafur dans ce curieux épisode. Les chroniqueurs et les historiens des croisades n'ont guère parlé de lui. Michaud n'en prononce pas même le nom. Faut-il ne voir là qu'une invention ou une fantaisie du trouvère, une invasion de l'esprit démocratique au milieu d'une épopée féodale, quelque chose d'analogue à ce que nous avons vu déjà dans le poème de Hugues Capet? La singularité et la nouveauté du personnage ont bien pu séduire le conteur et surtout les jongleurs, qui devaient retrouver en lui presque un confrère, avec lequel on avait trinqué plus d'une fois au cabaret. Ainsi s'est constituée peut-être cette royauté risible et légendaire du prince des ribauds : les chanteurs l'ont traité en ami. Bizarre fortune parfois, que celle de ces héros secondaires dans la poésie comme dans la vie réelle : vrais parvenus du hasard et de la fantaisie. *Rainouart au Tinel*, le valet comique, n'efface-t-il pas un jour le héros sérieux, *Guillaume au Court Nez* lui-même? Il en est ainsi du roi Tafur. Dans la *Chanson d'Antioche*, le chef des truands occupe encore une position inférieure : il fournit avec sa bande un coin grotesque du tableau. Les barons chrétiens lui rendent visite pendant son repas de cannibale, seulement pour se divertir, et Godefroy de Bouillon lui envoie un baril de vin comme on donne à boire aux gens qui vous amusent.

Dans la *Chanson de Jérusalem*, le rôle de *messer* Tafur a singulièrement grandi. Le voilà lui, le roi des goujats, des

1. Jardin.
2. Branche.
3. Aspic ou lavande (*Lavandula spica*).

truands, des ribauds, de toute cette race immonde, qui vient s'asseoir près de Godefroy de Bouillon, qui lui donne l'accolade, qui lui pose la couronne sur la tête et l'appelle son confrère en royauté. Mieux encore, Godefroy baise humblement sa tunique, comme s'il était son vassal. On croirait assister à l'une de ces fêtes des *Fous* et des *Innocents*, où les enfants de chœur prenaient la place des chanoines, où les sacristains et les bedeaux devenaient évêques et papes. Était-ce de la part de Godefroy, esprit mystique et pratique à la fois, un nouvel acte d'humilité chrétienne, un souvenir des scènes du prétoire, de cette royauté dérisoire dont les Juifs et les soldats romains avaient affublé Jésus-Christ? Ce tableau du roi Tafur et de Godefroy, le grand-duc de Bouillon, s'agenouillant l'un à côté de l'autre, tableau si étrange qu'il en paraît invraisemblable, n'aurait-il pas un sens allégorique, symbolique et religieux qui nous échappe? Tout le reste est si vrai, si exact dans le récit de Graindor, si bien d'accord avec l'histoire et les chroniques, qu'il semble difficile de supposer ici une fable de pure imagination. Les détails romanesques ne manqueront pas dans la *Chanson des Chétifs*; mais la *Chanson de Jérusalem* a un tout autre caractère. Nous regrettons que M. P. Paris n'ait pas donné son avis, toujours si précieux, sur ce point obscur et délicat : le silence des historiens est un embarras de plus.

Après avoir vu Jérusalem, les barons chrétiens n'étaient guère tentés d'y rester. La plupart d'entre eux songeaient à retourner en Europe. Ils avaient tenu leur serment, délivré et baisé le Saint-Sépulcre, cueilli dans le jardin d'Abraham ces fameuses *palmes Idumées*, témoignage éclatant que les familles se légueront comme le plus ancien et le plus beau titre de leur noblesse héréditaire[1]. Que leur restait-il de mieux à faire que de s'en aller pour jouir en Occident de leur gloire, raconter leurs aventures et leurs exploits? Godefroy conjure ses compagnons de ne pas l'abandonner « seul au milieu de cette terre sauvage qui croit en Mahomet ». Il leur rappelle que leur œuvre n'est pas

1. Ces palmes étaient *frettées*, c'est-à-dire enchâssées, mises en bande sous une enveloppe de soie et de fil d'argent.

achevée, qu'ils ont encore à prendre Acre, Tur, Ascalon, etc. « Restons ensemble dans notre sainte ville ! » s'écrie le nouveau roi. Mais ce n'est pas là le compte des barons. Robert de Flandre songe à sa dame Clémence qui l'attend et à sa promesse de revenir quinze jours après avoir baisé le Saint-Sépulcre ; Bohémond voudrait revoir et sa ville d'Antioche et sa principauté de Tarente. « Quand les princes entendent Godefroy, ils ne disent ni oui ni non. Chacun se tient coi, reste muet et baisse le menton. »

L'arrivée d'une armée formidable conduite par le soudan d'Égypte les ramène au sentiment du devoir et de la réalité. La prise de Jérusalem, comme celle d'Antioche, eut son lendemain glorieux et triomphant. La victoire d'Ascalon consacra la possession de la ville sainte et la royauté naissante de Godefroy. Les païens sont taillés en pièces, et bientôt l'armée chrétienne rentre dans Jérusalem chargée de butin, enseignes déployées, au bruit des trompettes, des cris de fête, des hymnes et des actions de grâces entonnées par le peuple et le clergé. « Les échos, dit Robert le Moine, répétaient les sons des instruments guerriers, les acclamations des chrétiens, et semblaient offrir une application de ces paroles d'Isaïe : *Les montagnes et les collines chanteront devant vous les louanges du Seigneur.* » Le lyrisme de l'enthousiasme et de la victoire éclate dans ce cantique :

Jerusalem lætare,
Quæ flebas tam amarè,
. . . .
Jerusalem exsulta[1].

1. Duméril, *Poésies populaires latines du moyen âge.*

CHAPITRE IX

LES CROISADES (*Suite*).

Seconde période des Croisades. — Époque de désenchantement. — Croisade de Frédéric II. — Croisade des Barons français : Thibaut de Champagne. — Croisade de saint Louis : Rutebeuf.

I

Les deux poèmes d'Antioche et de Jérusalem appartiennent à la période d'enthousiasme et de foi. Mais dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les grandes commotions ne durent pas longtemps. Les explosions de volcans, les soulèvements de terrains ne laissent bien souvent à leur suite que des couches refroidies et des cratères éteints. Il en est ainsi de ces secousses et de ces débordements qui ébranlent et précipitent un monde sur un autre. La période de tiédeur et de refroidissement succède aux ardeurs et aux ébullitions de la première heure.

Nous avons vu déjà, dans la *Chanson de Jérusalem*, Robert de Flandre et Bohémond s'arrêter interdits, découragés, à l'aspect morne et triste de cette *Terre promise*, de cette Jérusalem tant rêvée, et se demander si c'est là le paradis que Dieu réserve à son peuple. Les défaites, les pestes, les famines, toutes ces calamités et ces déceptions qui s'accumulent sur les croisés deviennent autant de sujets de plaintes et de murmures pour cette multitude dont Dieu s'était fait, disait-on, le pourvoyeur et le chef. N'était-ce

pas à lui de faire tomber du ciel la manne comme la victoire? Les cœurs même les plus fervents, les plus enthousiastes ont leur quart d'heure de doute et de défaillance. Guillaume de Tyr, parlant de la défaite de Louis VII au mont Cadmus et de la mort de tant de héros chrétiens, s'écrie : « Pourquoi donc, ô bon Jésus, pourquoi ce peuple qui vous était si dévoué et qui allait adorer la trace de vos pas à Jérusalem est-il détruit et vaincu par ceux qui vous haïssent? » Saint Bernard lui-même, dont la parole a enlevé le monde en lui promettant l'appui de Dieu, écrit au pape après l'échec de la deuxième croisade : « N'avons-nous pas suivi les ordres du chef de l'Église et ceux de Dieu? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas regardé nos jeûnes? pourquoi a-t-il paru ignorer nos humiliations? Avec quelle patience entend-il aujourd'hui les voix sacrilèges et les blasphèmes des peuples d'Arabie, qui l'accusent d'avoir conduit les siens dans le désert pour les faire périr? Tout le monde sait que les jugements de Dieu sont véritables : mais celui-ci est un si profond abîme qu'on peut dire heureux celui qui n'en est pas scandalisé. »

Que devait-il en être pour tant d'autres âmes faibles, indécises, promptes au désespoir comme aux chimères? Bientôt les intérêts humains et politiques allaient se mêler aux entreprises de la Terre-Sainte. Philippe-Auguste en avait donné l'exemple. Le doge Dandolo et les barons français qui s'emparaient de Constantinople utilisaient la croisade au profit de leur ambition et semblaient oublier Jérusalem. Avec Frédéric II nous assistons au singulier spectacle d'une croisade engagée malgré le pape et conduite par un excommunié. A son départ, Grégoire IX lance l'anathème et fait des vœux pour que l'entreprise échoue. Mais le diable s'en mêle cette fois, et grâce à lui, grâce aussi à l'amitié de Malek-Adhel, Frédéric entre sans coup férir à Jérusalem. Il écrit au pontife une lettre à demi ironique pour lui annoncer qu'il s'est emparé de la *Ville Sainte* comme par miracle, sans effusion de sang.

L'entrée de l'empereur dans la cité morne et silencieuse ne ressemble guère à celle de Godefroy de Bouillon, telle que nous l'avons vue dans le vieux poème, à cette pieuse

et furieuse tuerie après laquelle les croisés, tout dégouttants du sang infidèle, vont s'agenouiller, versant des larmes devant le Saint-Sépulcre. La scène du couronnement n'est pas moins différente : le temple est en deuil, les images des saints voilées, les prêtres absents. C'est au milieu de ses barons et de ses soldats, entouré d'un cercle de glaives et de lances, que Frédéric pose lui-même la couronne sur son front, sans qu'aucune hymne, aucune cérémonie religieuse vienne consacrer le nouveau roi. La glorieuse et modeste couronne de Godefroy sur la tête d'un prince excommunié, impie et presque athée : quel contraste ! Le puissant dominateur de l'Allemagne et de l'Italie ne voit d'ailleurs dans cette chétive royauté de Jérusalem qu'un simple fleuron attaché par vanité à son diadème impérial. « Si Dieu, disait-il, avait connu le royaume de Naples, il ne lui aurait pas préféré les rochers stériles de la Judée. » Ses relations profanes et amicales avec le sultan d'Égypte n'excitaient pas moins de scandale. Il ne s'agit plus ici de la conquête des âmes, ni de la supériorité des religions comme dans le dialogue de Charlemagne et de Baligant, de Garsion et de Renaud Porquet. Les deux princes rivaux échangent entre eux des problèmes de géométrie, des questions philosophiques, et s'entretiennent d'Aristote et d'Averroès plus que du Christ et de Mahomet. Spectacle nouveau que celui de deux libres penseurs chargés de représenter deux religions rivales auxquelles ils ne croient guère, s'élevant par l'indifférence au-dessus des préjugés et des haines de leur siècle. Les esprits ardents, les âmes dévotes, en qui survit avec la foi la sainte horreur du païen ou du chrétien, les prêtres et les moines, comme les ulémas et les derviches, se voilent la face de douleur et jettent l'anathème sur les princes infidèles. La croisade a pris, par ses chefs, un caractère nouveau : elle est devenue, non plus une guerre à mort, mais un échange d'idées entre deux mondes. Par son scepticisme railleur, Frédéric a été plus que tout autre un des grands destructeurs de l'enthousiasme religieux; il a plus que personne jeté le désenchantement et le discrédit sur la croisade. C'est ce que nous appelons la période de refroidissement.

A mesure que nous avançons, les appels vont devenir

plus pressants, plus lamentables, et seront de moins en moins écoutés. La contagion de l'indifférence gagne les âmes des clercs et des laïques : les chanteurs eux-mêmes s'en font les interprètes. Ailleurs nous avons vu Peyrols, après avoir discuté avec l'Amour s'il doit partir ou non, prendre la croix et suivre Richard en Terre-Sainte. Écoutez ce que répond maintenant sans vergogne le noble troubadour Blacas, un baron de Provence, dans un dialogue ou tenson avec Folquet de Romans. Celui-ci lui pose la question suivante : « Je désire, seigneur Blacas, que vous me déclariez dans vos vers si l'empereur part pour la terre où Dieu naquit, ce que vous en pensez et vous proposez de faire vous-même. Je voudrais connaître votre avis, j'aimerais à en être instruit, et surtout si vous vous accommoderiez de passer outre-mer ou s'il vous plaît au contraire de rester dans ce pays; car il y a peu de temps que la comtesse de Provence dit d'une manière gracieuse et galante que vous êtes aimable et bon troubadour. »

BLACAS

« Folquet, sachez en vérité que je suis aimé et que j'aime avec fidélité et constance une dame dont la beauté est parfaite. »

Et après avoir énuméré tous les charmes de sa maîtresse, sa grâce, son esprit, sa conversation pleine d'agrément, il arrive à cette conclusion :

« Je ferai donc ma pénitence entre la mer et la Durance, auprès du lieu qu'elle habite. »

L'amour de sa dame l'emporte dans son cœur sur l'amour de Dieu, et il l'avoue sans inquiétude, sans remords, avec toute la sécurité de l'insouciance. Un siècle plus tôt, la dame lui eût sans doute ordonné de partir ou l'eût même accompagné en Terre-Sainte, comme Florine suivant son frère Suénon de Danemark et mourant avec lui sur la route de Jérusalem. Mais les temps sont bien changés.

1. Voir Raynouard, *Troubadours*, t. IV.

II

Cependant la Chanson vint réveiller un moment les échos héroïques et religieux du passé. A la croisade philosophique, railleuse et politique de Frédéric II succède bientôt la croisade romanesque des barons français, qui s'en vont, sous la conduite de Thibaut IV comte de Champagne, expier en Terre-Sainte leur révolte contre la régente Blanche de Castille. Cette expédition est une sorte de pénitence volontaire, de folie chevaleresque en réparation d'autres folies moins héroïques et plus coupables. Elle a tout l'air d'un carrousel et d'un tournoi, où la fantaisie, l'ambition, l'amour-propre tiennent plus de place que l'enthousiasme et la foi. Ce n'est plus là un soulèvement populaire, mais une grande chevauchée féodale mêlée de chansons, de bombances, d'aventures galantes, de témérités et d'étourderies, qui se terminent par un sanglant désastre sous les murs de Gaza.

Le promoteur du voyage n'était ni un grand politique, ni un grand homme de guerre comme Frédéric II; mais un esprit léger, superficiel, inconstant : nature mobile de poète et d'artiste, flottant entre le scepticisme et la foi, entre l'obéissance et la révolte envers le roi comme envers le pape. Grégoire IX, de son côté, vieillard ambitieux et égoïste, plus occupé de sa lutte contre l'empire que du salut de l'Orient chrétien, essayait de détourner à son profit les armes des barons, et se trouvait bientôt aux prises avec eux comme avec Frédéric II. Grâce à lui, le désarroi s'était mis déjà parmi les croisés avant leur départ : il ne fit qu'augmenter après leur arrivée en Palestine. Thibaut ne sut pas se faire obéir. Le comte de Bar, Amaury de Montfort, Philippe de Nanteuil et d'autres encore se lancèrent en avant sur la route de Gaza avec cette folle présomption qui devait coûter si cher à nos chevaliers français. Tout en guerroyant, on songeait à festiner. Guillaume de Tyr nous décrit ainsi une halte des barons au milieu des sables : « Les riches hommes firent poser les nappes et se mirent à manger le pain, les gallines et les chapons, la chair cuite qu'ils avaient apportée avec eux

sans oublier le vin en bouteilles et en barils. » Ils ne purent dire, comme un personnage fameux de Rabelais et de La Fontaine :

Nous vîmes les déserts, et nous n'y bûmes point.

Ils y burent et mangèrent à discrétion : « Mais, ajoute le chroniqueur, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que notre sire Jésus-Christ ne veut mie qu'on le serve en telle manière. » Le commandant turc de Gaza, ayant fait allumer des feux et donné l'éveil à tous les musulmans d'alentour, enveloppa si bien les convives attablés qu'il ne leur laissa d'autre alternative que la mort ou la captivité. Il y eut là sans doute encore de magnifiques coups d'épée en pure perte. Bientôt une trêve était conclue avec le sultan de Damas et le soudan d'Égypte. — Les barons, après cette équipée sans résultat et sans gloire, reprenaient le chemin de l'Europe.

De cette croisade, qu'était-il sorti et que restait-il surtout? Des chansons. Le chef de l'expédition devait passer à la postérité sous le nom de *Thibaut le Chansonnier.* Dans ce grand concert poétique, qui annonce le début de la nouvelle campagne, Thibaut occupe le premier rang; c'est lui qui donne le ton aux troubadours et aux trouvères, véritable coryphée plutôt que général, chef d'orchestre plutôt que d'armée. Il n'a plus la foi naïve, la simplicité héroïque des premiers âges. Elève de l'Université de Paris, nourri au milieu des *Cours d'amour*, dont son aïeule la comtesse Marie était une des plus illustres présidentes, dans la société des troubadours et des trouvères que sa mère Blanche de Navarre attirait autour d'elle; instruit de bonne heure dans l'art de rimer par son fidèle compagnon Gace-Brulé, il a déjà les allures d'un bel esprit aventureux et chimérique; joignant aux étourderies de l'écolier l'humeur indocile du baron, aux croyances du chrétien les hardiesses du libre penseur. C'est malgré lui et d'un cœur dolent qu'il a pris les armes contre les Albigeois, contre un ami et un confrère en gaie science, le comte de Toulouse Raymond. Il a fallu l'ordre formel du roi Louis VIII l'appelant sous ses drapeaux. Mais ses quarante jours de service

expirés, il est revenu dans ses États, mécontent, furieux contre ces farouches inquisiteurs qui ont mis à feu et à sang les belles provinces du Midi, ce paradis des dames et des chanteurs, et qui le forceront bientôt lui-même à honorer de sa présence l'autodafé du Mont-Vimer (Marne), où furent brûlés un certain nombre d'Albigeois de Champagne, ses propres sujets. Protestant au nom de la raison, de l'humanité et de la charité chrétienne, il exhale sa mauvaise humeur contre le clergé organisateur de ces tueries, contre le Saint-Siège qui les a inspirées, contre les hauts barons qui s'en sont fait les exécuteurs. Dans une belle image, reprise depuis par Alfred de Musset, il nous montre le Pélican s'immolant lui-même, comme Jésus sur la croix, pour nourrir ses petits :

. . . . De son sanc doloreus
Vivre refaist tantost ses oiseillons.

Il n'en est plus ainsi : c'est le père maintenant qui dévore ses enfants :

Ce est des clers qui ont laissié sermons
Pour guerroier et pour tuer les gens [1].

Cependant, lorsqu'après les troubles de la Régence un nouveau cri d'alarme et de supplication vint de l'Orient, Thibaut fut un des premiers à y répondre. Il s'agissait cette fois d'aller combattre, non pas des chrétiens, plus ou moins coupables d'hérésie, mais des païens, des ennemis du Christ; de laver dans une guerre sainte la tache de sa dernière rébellion, sans compter le plaisir des aventures, des beaux coups d'épée, des belles chansons et des beaux récits à faire aux dames en revenant de Palestine. Son imagination de poète, prompte à prendre feu, s'exalta plus encore que sa foi de chrétien. Il se mit à gourmander, à prêcher ces fiers barons dont il avait partagé les fautes et qu'il avait vus depuis dévaster ses terres et déchirer sa réputation, pour le punir de s'être rangé du côté de la régente.

1. Tarbé, *Poètes champenois,* t. IV.

Il se charge volontiers de faire le *meâ culpâ* pour lui-même et pour les autres, recommandant à tous la pénitence et la purification des âmes, dont le siècle a grand besoin : c'est à ce prix seulement que Dieu promet la victoire.

Le galant chevalier, habitué à chanter l'amour et le plaisir, prend le ton grave du prédicateur. Puis, le sermon n'ayant pas produit tout son effet, il renouvelle ses appels, ses avertissements, et lance une sommation en règle aux tièdes, aux indécis, aux indifférents trop nombreux alors, en déclarant exclu du paradis à tout jamais quiconque refuse de se croiser.

Cette terrible image du Jugement dernier évoquée si souvent déjà par les prédicateurs et les chanteurs de la croisade, revient ici moins grande peut-être que chez Pons de Capdueil, mais cependant vive et saisissante :

Diex se laissa por nos en crois pener,
Et nous dira au jour où tuit[1] venront :
— « Vos qui ma crois m'aidates à porter
Vos en irez là où li engele sont;
Là me verrez et ma mère Marie :
Et vos, par qui je n'oi onques aïe[2],
Descendez tuit en Enfer le parfont! »

Dans le manuscrit, cette pièce est précédée d'une vignette qui en indique l'importance; elle représente Thibaut récitant sa chanson à diverses personnes. C'est en quelque sorte l'*ultimatum* poétique, le *Chant du Départ* pour la Terre-Sainte.

Après bien des hésitations et des lenteurs accrues encore par l'opposition du pape Grégoire IX, les barons se décidèrent enfin à s'embarquer. Un dernier soupir échappe au poète avant de quitter la France, soupir d'amour et de regret adressé à sa dame, dont il lui faut se séparer. L'amour, qui a régné jusqu'alors sans partage dans son cœur, doit céder la place à un maître plus impérieux, le devoir. Cette lutte suprême est exprimée avec un mélange de naïveté, de

1. Tous.
2. Aide.

délicatesse et de subtilité : il y a là déjà une de ces analyses de sentiment auxquelles se complairont si fort nos auteurs français :

> Bien doit mes cuers estre liez et dolans;
> *Dolans* de ce que je part de ma Dame,
> Et *liez*[1] de ce que je sui désirans
> De servir Dieu, qui est mes cuers et m'âme.

Aussi espère-t-il que Dieu lui saura gré de son sacrifice en tenant compte de tout ce qu'il perd et abandonne pour le servir :

> Cil qui vous sert ne puet estre traïs.

Toujours aimable et galant, même envers la vierge Marie, il termine par une invocation où il associe la Dame des Cieux à celle de ses pensées :

> Dame des Ciex, grand Roïne poissans,
> Au grand besoing me soïes secorrans !
> De vos amer puisse avoir droite flame !
> *Quand Dame pers, Dame me soit aidans.*

Pointe spirituelle plutôt que sentiment profond dans la piété comme dans l'amour. Thibaut est le digne précurseur de Charles d'Orléans et de Marot, le vrai type du chanteur français, mêlant un sourire et un trait d'esprit aux émotions les plus sérieuses.

Quelle était cette dame dont il pleurait ainsi la perte? Serait-il permis de voir en elle, comme on l'a répété souvent, Blanche de Castille, l'objet des poétiques adorations de Thibaut? Nous n'avons pas cru devoir discuter ici la question des prétendues amours du comte de Champagne avec la mère de saint Louis, les faux bruits sur l'empoisonnement de Louis VIII, les médisances et les calomnies accréditées par Matthieu Paris et les autres écrivains à la solde du roi d'Angleterre, qui se vengeait ainsi de la journée de Taillebourg. L'amour de Thibaut, s'il exista jamais, fut

1. Joyeux.

tout platonique et respectueux pour une reine beaucoup plus âgée que lui. Ses trois mariages et ses nombreuses aventures galantes le justifient d'ailleurs d'une passion unique qui aurait absorbé entièrement son âme. Tout au plus trouverait-on l'aveu d'une folle entreprise, restée sans espoir et sans résultat, dans une chanson où il se console en songeant à sa liberté reconquise et à sa raison retrouvée :

Illuec ai bien ma folie esprovée.
. . . .
Or me gart Dex et d'amie et d'amer,
Fors de cele que l'on doit aorer.

L'amour n'en demeura pas moins le compagnon fidèle de Thibaut, même en Terre-Sainte, et la Dame des Cieux n'y fut pas seule à remplir ses pensées : il songe encore à certaine dame terrestre, à laquelle il envoie son salut d'outre-mer :

Dame de qui est ma grant désirée [1],
Salus vous mant d'outre la mer salée,
Come a celi, où je pens main [2] et soir :
N'autre penser ne me fait joie avoir.

Thibaut a un cœur toujours inflammable et toujours inassouvi, du moins en vers :

Mais j'ai un cuer, ains tex [3] ne fu trovés,
Tos jors me dist : « *Amez*, *amez*, *amez!* »

Il avait chanté le départ, il ne songea point à chanter le retour ni les malheurs de la croisade. Et pourtant il y avait là un sujet d'émotion poignante, mélancolique, digne d'inspirer un vrai poète. Thibaut ne semble pas l'avoir senti. Quand vint l'heure des revers et du désenchantement, sa voix resta muette et découragée comme celle de l'oiseau qui a vu venir l'hiver et la froidure. Il semble qu'il ait besoin du ciel bleu, du soleil, du

1. Regret (*desiderum*).
2. Matin (*mane*).
3. Tel.

printemps, de la joie de l'âme pour s'épanouir. Tels ils sont le plus souvent ces gracieux et frivoles enfants de la *gaie science*, incapables de réflexions et d'émotions profondes. Tel nous verrons plus tard Charles d'Orléans, au lendemain d'Azincourt, ne penser encore qu'à sa dame, aux pâquerettes, et ne retrouver sa voix que pour saluer le *renouveau*.

Cependant, parmi les compagnons de Thibaut, quelques-uns songèrent à déplorer les douleurs de l'exil et de la captivité. Ce même Philippe de Nanteuil, cet ami du plaisir auquel le comte de Champagne adressait une de ses chansons, prisonnier au Caire, exprimait ainsi ses regrets de la patrie absente :

Las! France, douce contrée,
Que tuit souloient honorer,
Vostre joie est acornée
De tout en tout en plourer.
Tel doleurs est avenus
Avec vos comtes perdus.
Las! quens de Bar, quel souffraite [1],
De vous li François auront!
Quand ils sauront la nouvelle,
Grant duel [2] en feront.

Le comte de Bar avait disparu dans la désastreuse affaire de Gaza, sans qu'on ait pu jamais savoir ce qu'il était devenu. Des récits étranges et merveilleux coururent sur lui parmi les chrétiens.

En somme, cette sixième croisade n'avait été qu'une aventure fantaisiste et chevaleresque. Thibaut y avait acquis un nouveau titre comme chansonnier. Il en rapporta la rose d'Orient, qu'il transplanta dans ses jardins de Provins : vraie conquête de poète, légère et charmante comme les vers qu'il envoyait à sa dame d'au delà des mers. La chanson et la rose sont restées les deux attributs de Thibaut. Malgré les fautes, les erreurs, les étourderies de sa jeunesse et même de son âge mûr, il leur a dû la meilleure part de

1. Manque, *sub fractam*.
2. Deuil.

sa popularité, et une gloire que ses exploits n'auraient pas suffi à lui donner. Ce rayon du soleil d'Orient qui n'a pu ni enflammer ni modifier son génie poétique a cependant jeté sur sa renommée un reflet à demi romanesque. S'il n'a été ni assez puissant ni assez inspiré pour raviver l'enthousiasme des premiers jours, il a du moins été l'interprète et l'écho d'un court moment d'explosion ou de réminiscence héroïque.

Le dernier souffle des croisades, avant d'expirer au milieu de l'indifférence et de la déception générale, allait susciter un héros plus digne d'elles avec Louis IX, un chantre plus énergique, plus véhément et plus passionné avec Rutebeuf.

III

A l'heure du déclin, quand la flamme et l'élan semblent éteints dans toutes les âmes, ils se rallument subitement dans le cœur du saint roi. En lui revivent l'enthousiasme, la foi naïve, la simplicité et l'humilité sublime d'un Godefroy de Bouillon. Rappelons-nous cette étrange et touchante scène du couronnement dans la vieille *Chanson de Jérusalem* : Godefroy recevant la modeste couronne de lavande par la main du roi Tafur, et baisant son manteau. Louis IX n'est pas moins admirable dans ce discours qu'il adresse à ses barons, à ses soldats et à son clergé, avant la prise de Damiette : « Je ne suis point le roi de France, je ne suis point la sainte Église; c'est vous qui êtes l'un et l'autre. Je ne suis qu'un homme dont la vie s'éteindra comme celle d'un autre, quand Dieu voudra.... Certes il serait insensé de croire que Dieu m'a suscité en vain, lui qui prévoit tout. C'est ici sa cause; nous vaincrons pour le Christ et il triomphera en nous. Il donnera la gloire, l'honneur et la bénédiction, non pas à nous, mais à son nom [1]. »

Saint Louis parle ici comme parlait Adhémar de Monteil aux vainqueurs de Dorylée : « Ce n'est pas vous qui avez défait les païens, mais Jésus dans sa grande bonté ».

1. Traduction du latin, extraite de la Collection Michaud et Poujoulat, t. I, p. 340.

Pour lui, la croisade n'est point une aventure comme pour Thibaut de Champagne, ni une guerre d'ambition comme pour Frédéric II ; mais l'accomplissement d'un vœu fait à Dieu pendant une maladie. Une voix mystérieuse l'appelle en Orient, ou du moins il croit l'entendre. En vain sa mère, ses ministres, ses conseillers, l'évêque de Paris en tête, le conjurent et le supplient de renoncer à cette sainte folie de la croix, condamnée par Dieu lui-même. Il n'en persiste pas moins et finit par entraîner jusqu'aux incrédules et indifférents, à force d'éloquence, de supplications et d'habileté. Un jour il parle de la Terre-Sainte dans l'assemblée des évêques et des seigneurs en termes si attendrissants que ses frères, sa femme et ses belles-sœurs prennent la croix. Une autre fois, la veille de Noël, il fait distribuer, aux gentilshommes et chevaliers venus pour assister à la messe de minuit, des capes et des manteaux fourrés sur lesquels il a fait broder des croix à leur insu. Les assistants, pris aux filets de l'*adroit pêcheur d'hommes*, comme l'appelle Matthieu Paris, rient de cette pieuse fraude, et promettent de le suivre. Le bon sénéchal de Champagne, Joinville, qui eût bien mieux aimé rester dans le château de ses pères, engage une partie de ses domaines, et s'en va ne gardant de son avoir que 1200 livres de rente. Les ruses ingénues et les adjurations du roi, les réflexions de Joinville et son refus d'accompagner son maître dans une seconde croisade prouvent assez que le départ était difficile à obtenir. Bien des gens inventaient des prétextes vrais ou faux pour s'en dispenser. Un troubadour, Raymond Gaucelm de Béziers, s'en plaint vivement : « Il y a trop de gens qui font semblant de vouloir s'armer pour la croix et qui n'en ont aucun désir. La plupart sauront s'en excuser et diront sans pudeur, les uns : « J'irais outre mer, si le roi me donnait une solde » ; d'autres : « Je n'ai pas de santé » ; et ceux-ci : « Si je n'avais des enfants, j'aurais bientôt franchi la mer, rien ne me retiendrait ici [1] ». Protestations hypocrites dont s'enveloppent l'égoïsme et l'indifférence dans tous les temps.

Si Louis IX a contre lui, dans son prosélytisme, l'avis des

1. Raynouard, *Troubadours*, t. IV.

sages, des politiques, des habiles, des esprits clairvoyants et avisés, il a pour lui les pauvres, les petits, les simples, les ignorants, les femmes et les chanteurs populaires, tout ce qui vit, sent et pense par l'imagination plutôt que par la raison. C'est lui qui est le véritable inspirateur des troubadours et des trouvères. Les chantres du Nord et du Midi, un moment séparés par la sanglante guerre des Albigeois, s'unissent encore une fois pour célébrer, seconder ou déplorer cette dernière heure de la croisade. Ce n'est plus l'élan, la ferveur, l'allégresse des premiers jours, mais la tristesse, les plaintes amères, les reproches adressés aux barons, aux évêques, au pontife de Rome, à Dieu lui-même. On pourrait les intituler *Chants du Crépuscule.*

Les censures les plus vives sont dirigées contre le clergé qu'on accuse de trahison envers la Terre-Sainte. La papauté, après avoir provoqué et organisé le grand mouvement des croisades, avait voulu l'exploiter à son profit : elle en avait fait une entreprise politique et financière en même temps que religieuse. Frédéric II, se plaignant du pape et des gens de l'Église, leur reproche « de ne pas souffrir que le Jourdain coule pour d'autres que pour eux ».

Un moment, à son instigation, les barons français furent sur le point de former une ligue contre les puissances ecclésiastiques. Il fallut toute la sagesse et l'habileté de saint Louis pour conjurer ce nouveau malheur. Une chanson en langue d'oc, composée, après la perte de Jérusalem, par un certain chevalier du Temple, dont le nom est inconnu, accuse formellement le souverain pontife de tous les revers de la chrétienté :

« Le pape prodigue les indulgences à ceux qui s'arment contre les Allemands. Ses légats montrent parmi nous leur extrême convoitise; nos croix cèdent aux croix empreintes sur les tournois, et l'on échange la sainte croisade contre la guerre de Lombardie. J'aurai donc le courage de dire de nos légats qu'ils vendent Dieu et qu'ils vendent les indulgences pour de coupables richesses [1]. »

La satire, amère comme les déceptions, a remplacé ici l'enthousiasme : on en est aux récriminations, mauvais

1. Raynouard, *Troubadours*, t. IV.

signe pour une entreprise qui avait commencé par l'union fraternelle des âmes dans une même cause et une même foi. Nous avons vu jadis la réconciliation de Baudouin et de Tancrède, et ces paroles du bon chevalier Evrard : « *Embrassons-nous dans la foi!* » On ne s'embrasse plus, on se maudit.

Parmi ces derniers chantres de la croisade, il en est un dont la voix domine et surpasse toutes les autres par l'âpreté, la vigueur et la malice : c'est Rutebeuf, que j'appellerais volontiers le Juvénal et le Tyrtée plébéien de la guerre sainte. Rutebeuf n'est point un trouvère naïf, ignorant et enthousiaste comme Richard le Pèlerin : ce n'est pas non plus un chantre royal comme Hélinand ou Guillaume le Breton auprès de Philippe-Auguste. C'est le poète populaire, tant soit peu libre penseur, dans tout son isolement, son indépendance et sa misère, à une époque où la presse n'existe pas encore pour le faire vivre. Enfant de Paris comme Villon, gueux et prodigue comme lui, universitaire et gallican par les opinions, mélange bizarre d'étudiant de vingtième année, de bohème homme de lettres, de journaliste prêchant et moralisant sur les scandales ou les événements du jour, demi-truand et demi-bourgeois, moins le pignon sur rue, il est l'ennemi déclaré des Jacobins, ces Jésuites du temps, rivaux de l'Université; le railleur éternel des moines, des béguines, de tous ces gens qu'il voit défiler devant lui en robes de mille couleurs, si bien nourris, si bien logés, si bien vêtus, malgré leur vœu de pauvreté [1].

Ses sympathies pour le roi Louis IX, qui a pitié de tout le monde, même des jongleurs, sa mauvaise humeur contre les riches, les indifférents, les gens heureux endurcis ou confits dans leur bonheur, ont fait de lui un jour l'apôtre de la croisade. La plupart des pièces de Rutebeuf sont postérieures à l'an 1260 [2], et par conséquent se rapportent à la seconde expédition de saint Louis ou du moins à cette période de tiédeur et de découragement qui la précéda et la suivit. Les titres mêmes que l'auteur donne à ses vers

1. Voir *la Satire en France au moyen âge*, ch. IV.

2. Voir sur ce point les notes et éclaircissements de M. A. Jubinal à la suite des Œuvres de Rutebeuf (note 2).

nous indiquent assez sur quel ton et dans quel sentiment il les a composés : il les intitule *Complaintes* : *Complainte d'Outre-Mer*, *Complainte de Constantinople*, etc. C'est bien en effet le *planctus*, le dernier soupir de la croisade expirante :

Ha, Antioche ! terre sainte !
Com ci a dolereuse plainte,
Quant tu n'as mès nus Godefroiz !
Li feus de charité est froiz
En chascun cuer de crestien :
Ne jeune home ne ancien
N'ont por Dieu cure de combatre[1].

C'est au roi qu'il s'adresse pour étayer la foi qui croule :

Ha ! rois de France, rois de France,
La loi, la foi et la créance
Va presque toute chancelant !

Il y a là plus d'amertume et de tristesse que d'espoir ou d'élan. Cependant cet appel ne manque ni de pathétique ni d'éloquence. Ce pauvre hère, sans feu ni lieu, invite gravement l'Empereur, les rois, les ducs, les comtes, les princes à l'écouter, à laisser les romans d'aventure ou de chevalerie et leur tendresse complaisante pour des malheurs passés ou imaginaires :

Assez de gent sont mult dolant
De ce que l'en trahi Rollant,
Et pleurent de fausse pitié.

La vraie pitié, il faut la garder pour les misères présentes et réelles de la Terre-Sainte.

Vez ci le tems ; Diex vous vient querre[2],
Bras estenduz de son sanc tains...

1. *Complainte d'Outre-Mer.*
2. Chercher.

Cette image du Christ tendant ses bras sanglants vers les chrétiens pour réclamer leur appui est indiquée plutôt qu'achevée. Voltaire l'a retrouvée en partie dans *Zaïre*, lorsqu'il a dit :

> Tes frères, ces martyrs égorgés à nos yeux,
> T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.

La satire âpre, dure, mordante, se mêle ici au sermon. C'est au clergé, surtout aux prélats, que l'auteur reproche leur indifférence.

> Ahi ! prélats de sainte Yglise,
> Qui, por garder les cors de bise,
> Ne volez aler aus matines,
> Messire Joffroi de Sargines
> Vous demande delà la mer [1].

Ce Geoffroi de Sargines était un des plus vaillants compagnons de saint Louis, un de ceux auxquels le roi avait laissé la tutelle et le gouvernement de la Terre-Sainte en son absence. Mais tandis qu'il veille et jette le cri d'alarme, tous s'endorment dans la sécurité d'un égoïsme satisfait. Et pourtant le jour du *Jugement* viendra. Nul n'a mieux senti ni exprimé que Rutebeuf cette terrible échéance de la *Chantepleure*, comme il l'appelle, qui l'aide à se consoler de sa misère présente et à prendre sa revanche sur les riches, les puissants, les heureux de ce monde.

La *Complainte de Constantinople* nous reporte au moment où l'empire latin d'Orient croule aussi rapidement qu'il avait été fondé. Le faible Baudouin II, sans argent, sans soldats, réduit à vendre les reliques pour suffire aux besoins les plus pressants, à brûler les poutres de son palais pour alimenter le feu de ses cuisines, se voit chassé de sa capitale par un coup de main nocturne. Les Grecs redeviennent maîtres de leur ville, et Michel Paléologue relève à son profit le trône de Constantin. En même temps, l'invasion des Tartares jetait l'effroi en Orient comme en Occident :

1. *Complainte d'Outre-Mer.*

D'autre part viennent li Tartaire,
Que l'on fera mès à *tart taire* !

s'écrie Rutebeuf, par un de ces jeux de mots qu'il affectionne et qui seront encore fort à la mode au temps de Guillaume Cretin et de Marot. Enfin le soudan d'Égypte, le redoutable Bibars, la *Colonne de la foi musulmane* et le *Père des victoires*, comme l'appellent les historiens arabes, inondait la Palestine et la Syrie de ses bandes plus nombreuses que les sables du désert et que les étoiles du ciel. C'en était fait de la Terre-Sainte : Bibars avait juré de n'y pas laisser un chrétien vivant. Le chantre populaire s'est fait l'écho de l'émotion universelle soulevée par tant de malheurs. Il invoque tour à tour les noms de ces cités fameuses jadis par les victoires et depuis par les désastres de la chrétienté, Acre, Césarée, Antioche la grande, Jérusalem la sainte :

Jhérusalem, ahi ! ahi !
Com t'a blecié et esbahi
Vaine gloire, qui toz maus brasse !

Allusion probable aux disputes d'ambition et de préséance qui s'étaient élevées entre les chevaliers du Temple et ceux de l'Hôpital :

Tart crieront : trahi ! trahi !

C'est le cri du désespoir et du *sauve-qui-peut* pour toutes les causes perdues.

Au milieu de ces plaintes et de ces lamentations, Rutebeuf n'a garde d'oublier les Jacobins et les *Menus* (ordres mineurs ou mendiants), auxquels il attribue les malheurs de la sainte Église ; accapareurs des fonds pour la croisade et novateurs en religion :

. . Cels qui font nueve créance,
Novel Dieu et nueve Evangile [1].

1. *L'Évangile éternel ou perdurable*, attribué à Jean de Parme, cause de nombreuses querelles entre l'Université et les Mendiants.

Le poète appartient, comme Guillaume de Saint-Amour, au parti des vieux catholiques du temps, ennemis des doctrines ultramontaines. Il n'aime pas à voir rôder autour du roi ces gens de robe trop bien accueillis :

> En leu[1] de Naimon de Bavière,
> Tient li Rois une gent doublière
> Vestuz de robe blanche et grise.

Il les accuse d'avoir éteint, étouffé dans le monde, toute chevalerie. Et promenant son regard attristé sur cette génération énervée et abâtardie telle qu'ils l'ont faite, il se demande où sont les preux des anciens temps, les Godefroy, les Tancrède, les Baudouin, et laisse échapper cette exclamation :

> Mort sont Ogier et Charlemaine,
> . . . .
> Loiautez est morte et périe.

Est-ce à dire que Rutebeuf ait en lui la foi naïve et crédule, la candeur ou l'enthousiasme d'un Pierre l'Ermite ou d'un saint Louis? Non. A titre de libre penseur universitaire, il s'est déjà posé à lui-même quelques-unes des objections les plus sérieuses qu'on élevait alors contre ces voyages d'outremer. Il s'en est expliqué dans une pièce célèbre, souvent citée, la *Disputaizons* (Dispute) *dou Croisié et dou Descroisié*. Ce dialogue, très curieux en effet, nous représente le double courant d'opinion qui se partage alors le monde :

> Li uns d'eus avoit la croix prise,
> Li autre ne la voloit prendre.

Le Croisé est un prêcheur comme l'était le roi, comme le sont volontiers les hommes de foi ardente et conquérante. Il se met donc à sermonner son compagnon sur la nécessité, les mérites et les avantages de la croisade. Ses arguments sont les mêmes que nous avons entendus déjà

1. Au lieu de.

dans la bouche des prédicateurs et des chanteurs : l'état misérable de la Terre-Sainte, le souvenir de la rédemption, la dette envers Dieu, l'espoir du Paradis, l'attente du Jugement dernier, l'exemple des saints martyrs et du roi Louis qui offre à Dieu son corps, son âme et ses propres enfants. Le Croisé représente ici les instincts généreux de l'humanité, l'esprit de sacrifice et de dévouement, bien ou mal employé.

Le Décroisé n'est pas un tendre soupirant que l'amour attache comme Blacas aux rives de la Durance, mais un esprit positif et prosaïque, raisonneur et sceptique à l'endroit des illusions les plus magnanimes, tenant au solide avant tout. Ses réflexions rappellent souvent celles de Sancho Pança discutant avec don Quichotte, opposant à l'héroïsme romanesque et périlleux de son maître le terre-à-terre du bon sens pratique :

. . . . . J'entens mult bien
Por quoi vos dites teiz paroles.
Vos me sermoneiz que le mien
Doigne [1] au *coc*, et puis si m'envole.
Mes enfans garderont li *chien*,
Qui demorront en la parole.
Hom dit : « *Ce que tu tiens, si tien.* »
Ci est boen [2] mot de bone escole.

Morale empruntée sans doute à une fable *du Coq et du Chien*, bien connue alors.

La plaidoirie du Décroisé est sur plus d'un point très judicieuse et très piquante. Voltaire n'a guère trouvé mieux. « Ne peut-on, dit-il, gagner Dieu sans aller le chercher si loin ? » Et d'ailleurs,

Si Diex est nule part el monde,
Il est en France, c'est sans doute ;
Ne cuidez pas qu'il se reponde
Entre gent qui ne l'aiment goutte ;
Et vostre meir [3] est si profonde
Qu'il est bien droit que la redoute.

1. Donne.
2. Bon.
3. Mer.

Puis, ceux qui vont en Terre-Sainte, sont-ils meilleurs au retour?

Si ne valent ne ce, ne quoi,
Quant ce vient à la revenue.

A quoi bon troubler les Turcs dans leur pays? Ne vaut-il pas mieux cultiver son champ et rester chacun chez soi? La croisade est à l'usage des riches barons, des prélats, des hauts couronnés. C'est à eux de venger l'honneur de Dieu, dont ils ont les rentes. Mais ce n'est pas l'affaire des gens paisibles et modestes qui veulent semer pour récolter. Lui, se contentera de vivre en paix et en liesse avec ses voisins.

Vos ireiz outre la meir peistre.
Qui poez grant fait embracier.
Dites le Soudan, vostre meistre,
Que je pris pou son menacier;
S'il vient desà, mal le vit neistre[1],
Mais là ne l'irai pas chacier.

Cette maxime du chacun chez soi, cette indifférence égoïste qui laisse le Turc libre de perdre les âmes et de se perdre lui-même, contrastent avec l'ardente charité de saint Louis séduit par l'espoir naïf d'amener au baptême le soudan d'Égypte.

Contrairement à toute prévision, le Décroisé finit par se convertir, un peu comme Félix au cinquième acte de *Polyeucte*. Il cède à la parole entraînante du Croisé et s'avoue vaincu :

Biaux sires chiers, que que dit aie,
Vos m'aveiz vaincu et matei.

Le Croisé triomphe dans la pièce de Rutebeuf comme saint Louis dans son conseil, par le sentiment et l'enthousiasme plus encore que par les bonnes raisons. Cette conversion du *Décroisé* est-elle, comme on l'a dit, un passeport de la liberté, une concession faite au roi ; et faut-

1. Malheur à lui.

il croire que le poète est, au fond, de l'avis de l'incrédule ?

Cependant nous le verrons, même après l'échec de la dernière expédition, revenir à la charge et adresser un nouvel appel aux jeunes rois de France et d'Angleterre, Philippe III et Édouard Ier, qui ne semblent guère disposés à l'écouter.

> Rois de France, rois d'Angleterre,
> Qu'en jonesce deveiz conquerre
> L'oneur dou cors, le preu [1] de l'âme,
> . . . .
> Si secoreiz la Terre Sainte [2].

La mort de Louis IX, la triste issue de son pèlerinage à Tunis, fut le coup de grâce pour la croisade. Jamais en effet elle n'avait eu de chef plus vénérable, plus saint, plus détaché de toute ambition terrestre, plus digne des faveurs célestes. Pourquoi donc lui avaient-elles été refusées? La raison, la conscience, la foi s'en trouvaient ébranlées. Dieu paraissait avoir abandonné ou trahi sa propre cause. « O grand Dieu! s'écrie un troubadour peu connu, Austor d'Orliac, pourquoi as-tu permis un revers aussi grand que celui de notre généreux et brave roi de France?... Il y aurait lieu de devenir désormais mécroyant envers Dieu, et d'adorer Mahomet, puisque Dieu veut, ainsi que Sainte Marie, que nous soyons injustement vaincus [1]. »

Le chevalier du Temple, déjà cité, va plus loin encore dans son désespoir : « La tristesse et la douleur m'accablent tellement que je suis près d'en mourir. Elle est vaincue, elle est avilie cette croix dont nous étions revêtus en l'honneur de celui qui expira sur la croix pour racheter nos péchés. Ni ce signe révéré, ni nos lois saintes, rien ne nous protège, rien ne nous garantit contre les barbares turcs. Que Dieu les maudisse! mais hélas! il semble, s'il est permis à l'homme d'en juger, il semble que Dieu lui-même les soutient pour nous perdre. »

Quel dut être le déchirement, la douleur, quand s'éva-

1. Profit.
2. *Nouvelle Complainte d'Outre-Mer.*

nouit devant l'affreuse réalité ce rêve, ce mirage de la Terre Promise, qui avait enchanté les âmes et les imaginations pendant deux siècles! Tous pourtant n'y renoncèrent pas. Un autre troubadour, Raymond Gaucelm de Béziers, dans une pièce adressée au jeune roi Philippe, tout en exhalant ses plaintes sur la mort de saint Louis, exprime le vœu que son œuvre soit reprise et menée à fin par son fils.

Ce dernier appel s'éteignit au milieu de l'indifférence universelle. D'autres intérêts, d'autres passions allaient s'emparer des princes et des peuples.

1. Raynouard, *Troubadours*, t. IV.

CHAPITRE X

FIN DES CROISADES

Le Jeu de saint Nicolas. — Humbert de Romans et Pétrarque. — *Renart le Contrefait.* — Poème de *la Prise d'Alexandrie* : Pierre de Lusignan. — Conclusion.

I

Nous avons recueilli, à travers les chants des troubadours et des trouvères, les derniers soupirs de la croisade à son déclin. Parmi ces voix sympathiques, amères ou plaintives, qui s'associent à l'œuvre de saint Louis, célébrant son héroïsme ou gémissant sur sa mort, il en est une que nous ne voudrions point omettre, parce qu'elle nous rappelle un des trouvères les plus fameux du XIIIe siècle, Jean Bodel, l'auteur de la *Chanson des Saisnes*, et l'une des pièces les plus populaires de notre vieux théâtre, le *Mystère* ou *Jeu de saint Nicolas*.

Bodel avait-il, comme le suppose M. de Monmerqué, pris part à la première expédition de saint Louis en 1245? Il est permis d'en douter, malgré certaines allusions qui ont fait naître cette hypothèse. Nos trouvères, en vertu d'une licence toute poétique, se vantent souvent de voyages qu'ils n'ont pas faits. Jean Bodel, atteint d'une affreuse maladie, la lèpre, regrette de n'avoir pu accompagner le roi à la croisade :

> Diex m'a défendu le passage
> Dont bone volonté avoie.

Pour se consoler, le poète a fait en imagination le voyage de la Terre-Sainte, comme Victor Hugo fera plus tard le *Voyage d'Orient* dans son jardin de Vaugirard. Par une de ces transpositions naturelles, assez fréquentes sur notre théâtre, où les émotions du présent se joignent volontiers aux souvenirs du passé, il a ramené le miracle de saint Nicolas à l'époque des croisades. Ce miracle posthume du saint ou plutôt de sa statue (ce qui revient, du reste, au même) est raconté par Méthodius, patriarche de Constantinople au IXe siècle. C'est de là que Jacques de Voragine l'a tiré et fait entrer dans sa *Légende dorée*. Jean Bodel, en l'associant au souvenir de la guerre sainte, lui donnait encore plus de popularité.

Grâce à cette hardiesse, le drame chrétien a pris de plus vastes proportions. C'est toute une page de l'histoire du monde qui se déroule ici. « Le roi d'Afrique a convoqué toutes les puissances barbares : tous les peuples soumis à l'islamisme se sont émus depuis la côte occidentale de l'Afrique jusqu'au *Sec Arbre*, regardé alors comme l'extrémité du monde, du côté de l'Orient » Une grande bataille s'engage, non pas seulement en récit, mais en action sur la scène entre les musulmans et les chrétiens : ceux-ci, très inférieurs en nombre, sont écrasés : allusion probable au désastre de Mansourah. Un jeune chevalier, dans lequel on a cru reconnaître Robert d'Artois, adresse à Dieu cette noble prière :

Seigneur, si je sui jones[1], ne m'aiés en despit,
On a véu souvent grant cuer en cors petit.

M. Onésime Leroy suppose que ce langage convient parfaitement au frère de saint Louis. M. de Monmerqué élève quelques doutes fondés sur l'âge et le caractère orgueilleux de Robert d'Artois. « Il n'en reste pas moins, dit-il, que l'intérêt de cette pièce était fondé sur des allusions aux récents malheurs de la première croisade de saint Louis, et à la mort des chrétiens tués en Afrique. » En effet, le tableau de la bataille est le morceau capital,

1. Jeune.

éclatant de la pièce : il éclipse même, on doit l'avouer, le miracle de saint Nicolas, qui semble un peu bourgeois après cette grande scène héroïque. Les chrétiens s'avancent au cri de « Saint-Sépulcre ! » comme dans la *Chanson d'Antioche* :

> Sains Sépulcres aïe ! Seigneur, or de bien faire.

Cette lutte rappelle, par les sentiments et les idées, celle de Roncevaux. La mort est certaine, attendue, acceptée comme un devoir et un sacrifice fait à Dieu : c'est là le véritable héroïsme chrétien. Un des combattants, peut-être le grand maître du Temple ou de l'Hôpital, s'écrie : « Seigneurs, n'en doutez pas, voici notre jugement : bien sais que nous y mourrons pour le service du Seigneur Dieu; mais je m'y vendrai bien cher, si mon épée ne se brise. » Turpin ne parle pas autrement à ses compagnons, en les exhortant à bien frapper : « Ce soir, nous entrerons au paradis ». L'image ou plutôt l'idée de Dieu planant au-dessus de l'action ajoute encore à sa grandeur. Le merveilleux se mêle au réel. Un ange envoyé du ciel vient exhorter les chrétiens à braver la mort :

> Por Dieu serés tuit detrenchiés;
> Mais la haulte corone arés,
> Je m'en vois; à Dieu demorés.

Ce fragment d'une couleur vraiment épique, jeté au milieu d'un drame populaire, est une des rares traces de l'histoire nationale sur notre vieux théâtre. Parlant de l'influence et de l'empire exercés par les croisades sur les imaginations et sur les œuvres littéraires, il nous a paru curieux de montrer cette action associée à la naissance de nos mystères avec le *Jeu de saint Nicolas*.

II

Louis IX semblait avoir emporté dans la tombe l'âme des croisades. Un esprit nouveau, positif et réaliste va

régner au XIVe siècle. La vieille société héroïque s'écroule : Rutebeuf en a sonné le glas. Avant Crécy, avant Poitiers et Azincourt, la chevalerie sera déjà tuée et déshonorée dans la personne de ses plus illustres représentants, par le procès et le supplice des Templiers. Cependant quelques fidèles opiniâtres n'abandonnaient point ce rêve généreux du passé. Un concile se réunit encore à Lyon deux ans après la mort de saint Louis (1274), sous le pontificat de Grégoire X, pour traiter et débattre cette grave question. Mais ce concile ne ressemble guère à celui de Clermont, à ce grand parlement universel du monde chrétien, où tous se lèvent d'enthousiasme criant : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Ces beaux jours d'ivresse et de foi sont passés. La prédication elle-même prend une forme nouvelle. Elle va devenir une controverse comme la *Disputaizons dou Croisié et dou Descroisié.* Le général des frères prêcheurs, Humbert de Romanis ou de Romans, compose un livre, une discussion en forme pour répondre aux objections des adversaires de la guerre sainte.

La foi vive, ardente, absolue d'un Pierre l'Ermite, d'un Godefroy de Bouillon, même d'un saint Louis, n'admettait point ces subtilités dialectiques. Pour eux, on devait aller à la croisade comme Pascal veut qu'on aille à Dieu, par le cœur plutôt que par la raison. Mais les temps sont bien changés. Il faut réfuter ces disputeurs entêtés, ces hommes de sens froid et rassis, qui se sont mis à supputer les profits et les pertes, à contester l'utilité, la nécessité, la sainteté même de l'entreprise. Il est curieux de retrouver dans le livre de Humbert une partie des objections et des réponses que nous avons déjà rencontrées dans Rutebeuf. Elles sont au nombre de sept[1].

En somme, les arguments et les exemples fournis par Humbert n'ont rien de très convaincant ni de très entraînant pour des gens indécis et découragés. Le moindre sermon de Pierre l'Ermite faisait plus d'effet que toute cette logique sèche et glacée comme les cœurs auxquels elle s'adresse.

Cependant l'Europe ne pouvait renoncer tout d'un coup,

1. Michaud, *Hist. des croisades*, t. V.

brusquement, à cette espérance dont elle s'était nourrie durant deux siècles. Elle y revient de temps à autre, comme pour se faire illusion à elle-même. Pétrarque, un bel esprit, un poète capable de se passionner pour une glorieuse chimère, raille d'une façon spirituelle et plaisante ces éternels préparatifs de départ toujours repris et toujours abandonnés :

« Dans un temps, dit-il, où il s'agissait entre les princes chrétiens de faire la guerre aux Sarrasins et de leur enlever une seconde fois la Terre-Sainte, chose que nous entreprenons souvent et que nous n'exécutons jamais, on délibérait à Rome sur le choix de celui qu'on mettrait à la tête de cette entreprise. Don Sanche, fils d'Alphonse, roi de Castille, fut préféré aux autres princes de l'Europe, à cause de sa bravoure et de son expérience dans la guerre : il alla à Rome, invité par le pape, et fut admis dans un consistoire public où l'élection devait se faire. Comme il ignorait la langue latine, il fit entrer avec lui un de ses courtisans pour lui servir d'interprète. »

« Don Sanche ayant été proclamé roi d'Égypte dans ce consistoire, tout le monde applaudit à ce choix. Le prince, au bruit des applaudissements, demanda à son interprète de quoi il était question. — « Le pape, lui dit l'interprète, vient de vous créer roi d'Égypte. — Il ne faut pas être ingrat, répondit don Sanche ; lève-toi, et proclame le Saint-Père calife à Bagdad. »

« Voilà, ajoute Pétrarque, ce que j'appelle une bonne plaisanterie, bien digne d'un roi. On donne à don Sanche un royaume idéal, il rend un pontificat chimérique[1]. »

Si l'on se permet de rire ainsi à Rome en face du pape, que sera-ce en France? Que deviendront ces projets de croisade qui se multiplient et avortent au commencement du XIVe siècle? Un poème du temps, écho des médisances et des rumeurs publiques, *Renart le Contrefait*, par Le Clerc de Troyes, nous rappelle un de ces grands avortements :

1. *Œuvres de Pétrarque*, édit. de Bâle, p. 421. Ailleurs pourtant, le poète trouve des accents émus pour déplorer la perte et l'abandon de Jérusalem.

Te souvient l'an M trois cens dis,
Qu'en France, en Brie et en Champaigne,
En Picardie, en Alemaigne,
. . . .
Fit-on des crois preeschier
Por aler sus les Sarradins?

Grands et petits, tous parlaient d'aller venger la mort de Jésus-Christ : la flotte devait être prête avant deux ans.

Mais j'ai trestout fait demorer,
Maugrez raison et son crier.
Si je pués, on n'ira jamais.

C'est Renart ou la Fourberie qui parle ainsi, il est vrai ; mais Renart va devenir le maître du monde : roi, empereur et pape, tout à la fois. C'en est donc fait de la croisade.

III

Pour clore le cycle de la guerre sainte, il nous suffira maintenant de passer rapidement en revue un poème assez médiocre sur *la Prise d'Alexandrie*, œuvre d'un trouvère qui jouit au XIVe siècle d'une immense célébrité.

L'auteur est Guillaume de Machaut, poète et musicien fameux de son vivant, fort oublié après sa mort : moins connu encore par ses vers que par ses mésaventures galantes avec la comtesse de Foix, qui se fit un jeu de duper et de berner la crédulité naïve et vaniteuse d'un homme de lettres. Mais ce n'est pas là ce qui doit nous occuper. Le récit de *la Prise d'Alexandrie*, composé vers la fin du XIVe siècle, est une pièce tardive, destinée à célébrer une déception suprême. Le héros principal ou plutôt unique est Pierre de Lusignan, dont l'auteur raconte la vie depuis sa naissance jusqu'à sa mort, vie consacrée tout entière à des efforts, à des rêves, à des entreprises demeurées sans résultat. Roi de Chypre et prétendant au trône de Jérusalem, Pierre de Lusignan est le dernier paladin d'une cause perdue et d'une poésie qui s'en va.

Pourtant ne soyons pas injustes. Cette œuvre, écrite en

vers de huit syllabes, comme un simple fabliau, si faible qu'elle soit d'invention et d'exécution, a du moins un mérite : elle jette une certaine lueur sur une partie de l'histoire dont Michaud déplore l'incertitude et l'obscurité. « Rien n'est plus propre, dit-il, à exciter notre surprise que les conditions avantageuses qu'obtinrent le roi de Chypre et les chrétiens dans le traité fait avec le sultan d'Égypte. Ce dernier avait-il des embarras intérieurs; redoutait-il les progrès des Turcs et l'audace aventureuse des croisés? Les monuments historiques qui nous restent ne nous permettent pas d'éclairer ce fait. Cette époque de l'histoire est en général fort obscure, et nous réduit souvent à la nécessité de ne dire que des probabilités et de n'exprimer que des conjectures[1]. » Eh bien, ce traité qui surprend l'historien se trouve expliqué dans le poème. Guillaume de Machaut, qui tient ces détails de messire Gautier de Conflans, attaché au service du roi de Chypre, nous dit que le sultan voulait gagner du temps, laisser les chrétiens se disperser, et se promettait bien de ne pas tenir parole. Ainsi nos vieux poèmes, si ennuyeux parfois, peuvent fournir à l'histoire plus d'un renseignement précieux. Nous l'avons vu pour *la Chanson d'Antioche*, nous le voyons encore ici.

Malheureusement, Guillaume de Machaut ne se contente pas d'être un narrateur exact. Il a des prétentions littéraires qui l'entraînent hors du bon goût et du sens commun. Lui qui ne peut écrire un lai d'amour ou une ballade à sa maîtresse sans invoquer à la fois les souvenirs de Jason, d'Hercule, de Thésée, d'Absalon, de Salomon, de Vénus, de Mars et de Jupiter, a cru devoir transporter tout ce galimatias mythologique dans les vers à la gloire de Pierre de Lusignan. Il est vrai que les Lusignan se vantaient de compter parmi leurs ancêtres la fée Mélusine. Aussi le poète, en nous parlant de son héros, a-t-il convié autour de son berceau tout l'Olympe, les *Tragédianes* ou *Furies* et les *Nymphes* ou *Fées*, qui tirent son horoscope :

Ce sont fées, je n'en doubte mie.

1. Michaud, *Hist. des croisades*, t. V, p. 189.

Pierre de Lusignan est fils de Mars et de Vénus, singulière descendance pour un héros voué à la conquête du Saint-Sépulcre. Vesta préside à son baptême et Minerve à son éducation. A l'âge de neuf ans, il fait un pèlerinage à la croix du bon larron, qui se tenait debout toute seule sans appui, et il entend une voix qui lui crie :

Filz, entrépren le saint passage,
Et conqueste ton héritage.

Son héritage, c'est le trône de Jérusalem. Le roi Hugues de Lusignan, son père, combat ses intentions belliqueuses. Mais, après sa mort, Pierre, devenu roi de Chypre, ne songe plus qu'à guerroyer contre les infidèles. Il passe d'abord en Arménie et s'empare du château de Court, regardé comme imprenable, bâti, nous dit le poète, sur les ruines de l'ancienne Colchos, où Jason conquit la Toison d'Or. Pierre de Lusignan n'est-il pas aussi une sorte de Jason chrétien en quête d'une autre Toison d'Or, qu'il ne trouve pas? Enivré de ce premier succès, il retourne en Europe pour appeler à lui les princes chrétiens, et va tout droit en France, le pays des sympathies généreuses et des aventures héroïques. Mais c'était au lendemain de Poitiers. La France avait d'autres misères et d'autres périls à prévenir que ceux de la Terre-Sainte. Cependant le roi Jean, revenu d'Angleterre, s'étant rencontré avec lui à la cour d'Urbain V à Avignon, enlevé par les paroles enthousiastes de Lusignan, prenait la croix et acceptait le titre de général en chef : le cardinal de Talleyrand-Périgord était nommé légat. Mais Jean, léger dans ses promesses comme dans ses amours, préférait bientôt le chemin de l'Angleterre et d'une prison qui lui semblait plus douce que les embarras de la croisade. Il mourait, laissant à Lusignan le fardeau d'une entreprise à peine ébauchée. Celui-ci avait espéré ramener de France en Orient tout ce ramas d'aventuriers et de bandits que la guerre avait réunis sous le nom de *compagnies blanches* : mais ils refusèrent de quitter la *Chambre*, c'est-à-dire la France, qu'ils pillaient à leur aise. Il fallut toute l'énergie et le prestige de Du Guesclin pour les entraîner plus tard en Espagne. Pierre de Lusignan reprenant sa tournée

s'en allait de France en Allemagne, en Pologne, en Autriche, partout bien accueilli, fêté, choyé, mêlant les prédications ardentes aux brillants coups de lance dans les carrousels et les tournois, d'où il sortait vainqueur; recueillant sur son passage des applaudissements, de belles paroles et des promesses qu'on ne tenait pas. Le poète historiographe enregistre scrupuleusement toutes les étapes de ce voyage, où le héros chrétien semble à la fois un paladin errant et un commis-voyageur de la guerre sainte. A Venise, il conclut un traité avec le doge et la république pour le passage des croisés. En somme, il n'avait guère plus de 10 000 hommes avec les chevaliers de l'Hôpital en quittant Rhodes, pour aller attaquer Alexandrie. La prise de cette ville par un coup de main audacieux est restée le fait capital de cette expédition, et a donné son nom au poème tout entier. La scène du débarquement, l'entrée des croisés dans la place, sont décrits avec une précision que nulle histoire peut-être n'a égalée. Guillaume de Machaut est très fort sur les dates ; il donne l'année, le mois et le jour des principaux événements.

A l'approche d'une armée formidable, conduite par le soudan d'Égypte, Pierre de Lusignan, abandonné de ses barons, se voit forcé de lâcher sa proie. En même temps, les réclamations des Vénitiens, qui veulent sauver leur commerce dans le Levant, contraignent le roi de Chypre à conclure un traité qui n'est pas observé [1]. La prise, le pillage et l'incendie de Tripoli vengent les chrétiens de ce manque de foi. Mais, il faut bien le dire, ces courtes expéditions qui reviennent comme des accès de fièvre intermittente n'ont plus la grandeur, la majesté, la sainteté des véritables croisades. Pierre de Lusignan lui-même, donnant la chasse aux Sarrasins sur toute la côte d'Afrique, apparaissant puis disparaissant tout à coup avec quelques colonnes volantes, a plutôt l'air d'un chef de bande que d'un général d'armée. On pille, on tue, on incendie, et l'on ne fonde rien. Telle est l'impression que nous laisse la lecture de cette chronique rimée écrite sous la dictée d'un témoin oculaire. Pierre de Lusignan revient sans cesse

1. C'est le traité dont a parlé Michaud.

à la charge pour implorer le secours de l'Europe. Le pape, arrêté par les réclamations des villes d'Italie, conseille au roi de Chypre de s'accommoder avec le soudan. Ainsi s'éteignent peu à peu, dans le poème lui-même, l'enthousiasme et l'intérêt de la croisade. La fin en est remplie par un double événement. 1° L'histoire du différend survenu entre Pierre de Lusignan et Florimond de l'Esparre, gentilhomme du Cotentin : le défi envoyé par ce dernier au roi de Chypre qui accepte le combat ; la scène de désaveu et de réconciliation devant le tribunal du pape. 2° Le récit de la mort tragique de Lusignan assassiné par ses gentilshommes, et des outrages faits à son corps après sa mort : « Ils mirent sur sa tête une couronne de parchemin, un sceptre et une pomme de même parure dans ses mains, l'habillèrent d'un habit tout troué, le chaussèrent avec de vieux souliers crottés, et le portèrent en cet état à Sainte-Sophie de Nicose[1]. » Le dernier héros de la croisade, le dernier roi de Jérusalem insulté dans sa tombe, conduit aux gémonies, quel spectacle étrange et quel contraste avec Godefroy de Bouillon, auquel le poète le compare en terminant :

Mors est li bon roys : c'est damages.
Pleurez hommes et vasselages,
Pleurez enfants, pleurez pucelles,
Pleurez dames et damoiselles,
Pleurez aussi toutes gens d'armes,
Pleurez sa mort à chaudes larmes.
Pleurez la foy de Jhésu Crist,
Car je ne crois pas en escript
Que depuis le temps Godefroy
De Bouillon, qui fist maint effroy
Aux Sarrazins, fut home né
Par qui si mal fussent mené.
. . . .
Mais d'une chose me merveille,
Comment Jhésu Crist put soffrir
Tel home à tele mort offrir.

Problème obscur, que Guillaume de Machaut lui-même

1. Michaud, *Hist. des croisades*, t. V.

n'a pas résolu complètement. Faut-il y voir une complicité de la reine, une vengeance des barons offensés dans la personne et la famille du vicomte de Nicose? La poésie non plus que l'histoire ne donne une réponse précise à ce sujet.

Au vaste cycle de la croisade se rattachent encore indirectement deux œuvres de nature et d'origine très diverses : la *Chanson des Albigeois* et le poème de *Bauduin de Sebourc*. Pourtant convient-il de les englober dans le cadre de la poésie patriotique et nationale? Nous ne le pensons pas. La guerre des Albigeois, loin de rapprocher, sépare et divise par des haines et des rancunes mortelles les deux branches de la grande famille française, le Nord et le Midi, récemment unis pour une cause commune sous l'étendard de la croix, contre l'Orient musulman. Cette guerre néfaste que maudissait Thibaut de Champagne, en y prenant part malgré lui, a pour conséquence l'écrasement et la ruine d'une civilisation et d'une littérature qui s'épanouissaient radieuses et prospères sous le beau ciel de la Provence et du Languedoc. Les troubadours proscrits avec Guillaume Figuéras, Pierre Cardinal, et les autres chantres de la résistance locale, vont porter au dehors, à la cour des princes italiens, sur les places publiques de Bologne, de Florence et de Naples, leurs imprécations contre *ces ivrognes de Français*, les barons du Nord, et surtout contre le Saint-Siège et Simon de Montfort, auteurs responsables de cette lutte fratricide, de cette hécatombe sanglante, où tout un peuple a été offert en holocauste au démon de la guerre et de l'inquisition. Triste page, qui a trouvé sa place ailleurs[1], et que nous ne voulons pas inscrire dans nos annales patriotiques.

Quant au poème de Bauduin de Sebourc, œuvre de pure imagination, il ajoute un élément romanesque aux fantaisies poétiques nées de la croisade, et offre un singulier mélange d'esprit féodal et démocratique tout à la fois. Produit hybride et louche, qui rappelle le temps où les princes ambitieux comme Charles le Mauvais, comme les ducs de Bourgogne et de Berry exploitaient les passions populaires au profit de leurs convoitises et de leurs ran-

1. Voir *la Satire en France au moyen âge*, ch. III, p. 35.

cunes. Contemporain du poème de *Hugues Capet*, de *Renart le Contrefait* (XIVe siècle), et inspiré du même esprit, bien qu'on y invoque, dès le début, le souvenir de Godefroy de Bouillon, le grand oncle de Bauduin, ce roman d'aventures n'a rien de vraiment historique ou national[1].

1. Ibid., ch. XI.

CHAPITRE XI

LE MOUVEMENT COMMUNAL ET LA LITTÉRATURE DÉMOCRATIQUE

Les vilains du *Roman de Rou*. — Jean de Meung et le *Roman de la Rose*. — Chronique de Godefroy de Paris. — *Renart le Contrefait*.

I

Au grand mouvement des croisades s'associe, par contre-coup, une œuvre nationale et populaire entre toutes, dont la poésie n'a gardé qu'un faible et timide écho : je veux parler de la formation des *communes*.

Aucun nom certes ne semble avoir plus de droit à nos sympathies et à nos respects. Pourquoi faut-il malheureusement qu'il soit devenu depuis, pour les uns un prétexte de désordre, pour les autres un objet d'effroi ? Cependant les torts du présent ne doivent pas nous faire oublier les services et les bienfaits du passé. Rappelons-nous que ce nom de *commune* a marqué les premiers efforts de l'émancipation sociale, de la liberté naissante pour l'individu et la cité, les premiers droits accordés à la race vaincue, et son avènement futur au partage de la souveraineté nationale.

Plus haut, nous avons raconté la lente et laborieuse formation de la nationalité française. Les invasions normandes, les croisades ont contribué déjà, par la communauté de périls, de fatigues, de misère et de gloire, à rapprocher les classes diverses de la société. Les communes,

appelées par Louis le Gros sous la bannière royale, y conquièrent le droit de présence à côté des barons. Quelques années après, à Bouvines, les milices bourgeoises de Mantes culbutent les chevaliers de Flandre et chassent devant elles le roi anglais Henri II. Guillaume le Breton, dans sa *Philippide*, célèbre la *glorieuse commune*. Mais il faut l'avouer, ces bonnes fortunes et ces hommages rendus par la poésie au patriotisme communal sont rares. La féodalité a des milliers de voix pour célébrer les prouesses de ses héros, depuis Roland jusqu'au combat des Trente. Même au XIVe siècle, elle garde encore le plus charmant, le plus pittoresque et le plus brillant des conteurs, Froissart, qui ne vit que par elle et pour elle. La commune n'a guère d'historien pour écrire ses annales, ni de poète pour chanter ses exploits. D'ailleurs, elle semble n'offrir qu'un fond prosaïque et nu. Ses batailles sont des émeutes, ses défaites des pendaisons, ses victoires des chartes, qu'elle paye le plus souvent à beaux deniers comptants, fruit de sa patience, de son labeur et de son industrie. De loin en loin, quelque voix sympathique et attendrie, ou bien encore aigre et grondeuse, vient rappeler ses efforts et ses misères. C'est l'honnête et timide Guibert de Nogent, que le nom seul de *commune* épouvante déjà. C'est le continuateur de Guillaume de Nangis, abritant sous sa robe de moine ses instincts démocratiques; c'est Alain Chartier faisant entendre la plainte du *Povre Commun*. Froissart, au contraire, éprouve un souverain mépris pour ces petites gens, et félicite le jeune roi Charles VI d'avoir rabattu l'orgueil des communes de Gand et de Bruges.

En somme, le mouvement communal, cette première explosion de la liberté civile dans la France du Nord, n'a trouvé son véritable historien, et nous dirions presque son poète, qu'au XIXe siècle, avec Augustin Thierry. Les *Lettres sur l'histoire de France* ont restitué au tiers état ses vrais titres de noblesse ou du moins de naissance. Est-ce à dire pourtant que la littérature du moyen âge soit demeurée étrangère à ce grand mouvement, qu'elle ne l'ait ni secondé ni révélé plus d'une fois? Non, sans doute. L'histoire littéraire et l'histoire politique se trouvent ici encore plus étroitement unies qu'on ne le suppose. Les

œuvres écrites ont presque toujours eu en France, pour le bien comme pour le mal, leur contre-coup dans la société. Si les libres penseurs du XVIII[e] siècle, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Diderot, sont regardés avec raison comme les précurseurs de la Révolution française, Jean de Meung et les poètes du *Renart* sont bien aussi, à leur façon, les précurseurs d'Étienne Marcel et des états de 1357. La *Chanson des Vilains*, dans le *Roman de Rou* composé au XII[e] siècle, rappelle le premier cri et la première aspiration des serfs vers la liberté. Chose curieuse ! c'est dans les écrits d'un conteur anglo-normand, nourri à la cour des rois d'Angleterre, que nous trouvons les plus anciennes traces de cet esprit démocratique. L'auteur n'en est point imbu lui-même sans doute ; mais il raconte, il interprète à sa façon ce qu'il a entendu dire ou lu dans la *Chronique de Jumièges*. Il semble avoir recueilli l'écho de ces voix éteintes depuis plus d'un siècle.

La Normandie avait été, dès l'an mille, un foyer de révolte pour les paysans. Alors que les autres provinces du Nord sommeillent encore, la Neustrie s'agite sous le joug de ses nouveaux maîtres. C'est aussi que nulle province n'offre alors une organisation plus régulière et plus complète du régime féodal, tel que l'ont constitué la conquête et le génie ordonnateur de Rollon. La population se trouve divisée en deux parties distinctes : les *hommes francs* et les *vilains*, les seigneurs et les serfs : d'un côté, ceux qui gouvernent, protègent et possèdent ; de l'autre, ceux qui obéissent, travaillent et payent. Le poème d'Adalbéron au roi Robert nous indique clairement cette division :

> Lex humana duas indicit conditiones,
> Nobilis et servus simili non lege tenentur.
> . . . .
> Hi bellatores, tutores ecclesiarum,
> Defendunt vulgi majores atque minores
> Cunctos, et sese parili sic more tuentur.
> Altera servorum divisio conditionum,
> Hoc genus afflictum nil possidet absque labore [1].

A cette inégalité écrasante pour les vaincus, joignez le

1. Adalberonis carmen ad Robertum regem, *Historiens de France*, t. X, p. 69.

spectacle tout contraire d'une société privilégiée, ayant tous les bénéfices de l'égalité et de la liberté, et faisant sentir d'autant plus durement aux autres les maux de la servitude. « Tous les Normands de nom et de race, dit Augustin Thierry [1], étaient égaux en droits civils, bien qu'inégaux en grades militaires ou politiques. Nul d'entre eux n'était taxé que de son propre consentement; nul n'était assujetti au péage pour le charroi de ses denrées ou pour la navigation sur les fleuves ; tous jouissaient du privilège de chasse et de pêche, à l'exclusion des vilains et des colons. » Mais le spectacle de la liberté et de l'égalité est contagieux, même pour des esclaves. « Les colons, vivement frappés du contraste de ces deux existences si différentes, résolurent, un siècle après la fondation d'un état dont ils étaient la partie opprimée, de détruire l'inégalité des races, de conquérir le rang de Normands, et de s'y élever tous à la fois, de manière que le pays ne renfermât qu'un seul peuple, comme il ne portait qu'un seul nom. »

Ce rêve, les paysans de Normandie devaient le léguer à la France entière, qui le poursuivit durant des siècles, sans l'atteindre complètement avant 89. A la forte organisation féodale qui rattachait entre eux les Normands de race unis par la communauté de droits et d'intérêts, ils opposèrent la communauté de vues et d'efforts, les associations, les conjurations secrètes. Tel est le tableau que nous offre le *Roman de Rou.*

Nous avons vu avec quelle froideur, quelle insensibilité, de quelles teintes mornes et ternes, Wace nous a retracé les horreurs et les misères des premières invasions normandes. Il n'est guère plus ému sur le sort des pauvres vilains de Normandie. Et cependant, par une heureuse exception, il en a fait des êtres vivants, raisonnants, parlants, chantants même. Ces rustres, ces animaux hâlés et noirs, dans lesquels La Bruyère avait encore quelque peine à retrouver des hommes, se dressent sur la glèbe arrosée de leurs sueurs ; ils ont une voix, et l'on dirait presque une âme humaine. Comment s'est opéré le prodige? Le conteur n'en sait trop rien :

1. *Hist. de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. I, liv. II.

Li païsan é li vilain,
Cil del boscage é cil del plain [1],
Ne sai par kel entichement,
Ne ki les meu primièrement,
Par vinz, par trentaines, par cenz,
Unt tenuz plusurs parlemenz [2].

Leur première convention est de ne reconnaître ni seigneur ni chef. — Pourquoi ? — Parce que les seigneurs ne leur font que du mal. Ici se place un acte d'accusation contenant tous leurs griefs. Ils ne peuvent obtenir raison ni justice, ni conserver le fruit de leur travail : on leur prend leurs bêtes pour les aides et les services; on les assigne eux-mêmes à comparaître chaque jour devant le juge pour des procès imaginaires, procès de forêt, procès de monnaies, procès de redevances, etc., etc. Cette police minutieuse et tracassière, qu'avait établie Rollon et que l'humeur normande aggravait encore, devait irriter et agacer les vaincus. Aussi, après avoir énuméré leurs griefs, se décident-ils à la résistance. C'est au nom du droit naturel, de l'égalité commune à tous les hommes qu'ils protestent contre leurs oppresseurs. Alors éclate cette sorte de *Marseillaise* rustique, véritable déclaration des droits de l'homme, jetée comme un défi à la féodalité :

Nus sumes homes cum il sunt;
Tex membres avum cum il unt,
Et altressi granz cors avum,
Et altretant sofrir poum;
Ne nous faut fors cuer sulement.
Alium nus par serement,
Nos aveir [3] e nus desfendum,
E tuit ensemble nus tenum.
E se nus voilent guerréier,
Bien avum cuntre un chevalier
Trente u quarante païzans,
Maniables e cumbatans [4].

1. De la plaine.
2. V. 5979.
3. Biens.
4. V. 6027.

En vertu de cette égalité, ils réclament la libre circulation, la jouissance des bois, de la chasse, de la pêche; dressant ainsi, avec la liste de leurs plaintes et de leurs droits, celle de leurs prétentions et de leurs exigences; leur programme, comme on dirait aujourd'hui :

Einsi porum aler as bois,
Arbres trenchier et prendre à chois;
Es vivers prendre li peissuns,
Et as forez li veneisuns.
De tut ferum nos volentez,
De bois, de ewes [1] è de prez.

La liberté qu'ils réclament, comme l'a dit Augustin Thierry, est surtout matérielle, elle intéresse le corps : quant à l'autre, celle de l'âme et de l'esprit, elle viendra plus tard. En vrais enfants de la nature, sans souci de ce droit nouveau qu'a pu créer la conquête, ils ne demandent qu'à partager les dons de la mère commune. Cependant, ils parlent aussi de défendre leurs biens (*nos aveir desfendum*). L'instinct de propriété, si vivace et si tenace chez le paysan, s'associe déjà parfaitement aux idées de communauté.

L'accord fait, on choisit un certain nombre de délégués,

Des plus kuint [2] et des miex parlanz,

pour recruter des adeptes et des serments dans tout le pays. Mais si cachée qu'elle fût, la nouvelle en vint bientôt à l'oreille du duc Richard.

Assez tost oï Richard dire
Ke vilains *cumune faseient* [3].

Faut-il supposer que Wace a commis ici un anachronisme en appliquant aux paysans de Normandie un nom de date postérieure et réservé d'ailleurs aux villes ?

1. Eaux.
2. Habiles.
3. *Faire commune*, c'est le terme du délit.

Nous ne le pensons pas. Le nom de *commune* semble avoir été appliqué de très bonne heure à toute espèce d'association pour la défense de certains intérêts et de certains droits. C'est dans ce sens qu'Orderic Vital, parlant des paroisses conduites par leur curé sous l'étendard royal, dira : *Tum ergo communitas in Francia popularis statuta est a praesentibus, ut presbyteri comitarentur regi ad obsidionem vel pugnam cum vexillis et parochianis omnibus*[1].

Richard, averti, confie ses inquiétudes au comte d'Évreux Raoul, qui lui répond « de n'en avoir cure », et lui demande seulement de lui envoyer ses chevaliers. Par un habile coup de filet, il surprend les vilains au moment où ils tiennent leur assemblée.

Tant ala Raol espiant,
Et par espies[2] enquérant,
. . . .
K'il ataint et prist li vilains,
Ki justoient[3] li parlement,
E perneient[4] li seremens.

Le châtiment fut terrible, bien que les vilains n'eussent commis encore aucun acte de violence ni de révolte à main armée. Aux uns, on arracha les dents, aux autres, les yeux ; à ceux-ci on coupa les poings, à ceux-là, les jambes. Quelques-uns furent brûlés vifs ou mis à bouillir dans le plomb fondu. Richard, qui autorisa de pareilles horreurs, ne s'en appelle pas moins *le bon duc*. Wace, qui les raconte, se contente de nous dire que ces malheureux

Hidoux furent à esgarder.

Ainsi finit la *commune*, et il ne songe ni à la regretter ni à la plaindre.

1. Orderic Vital, *Hist. eccl. des Gaules*, t. XII.
2. Espions.
3. Arrangeaient.
4. Prenaient.

La cumune remest à tant[1] ;
Ne firent puiz vilains semlant[2].
Retrait se sunt tuit è demis
De ceo k'il aveient empris[3].

Les seigneurs y gagnèrent même une bonne aubaine en faisant payer une forte amende aux plus riches d'entre les vilains. La commune semblait donc morte pour jamais : du moins Wace en est convaincu. Mais le feu n'était qu'assoupi, et devait se rallumer plus tard avec les *Pastoureaux* et la *Jacquerie*.

Les violences, les folies, les passions brutales viendront se joindre alors aux réclamations légitimes. Mais il est dans l'humanité certains principes qui couvent et triomphent avec le temps, malgré les fautes et les crimes même qui les compromettent et les déshonorent un moment. Ce qui est juste et vrai finit par l'emporter : ce qui est faux, contraire à la raison, à la justice comme à la nature humaine, disparaît et périt fatalement. Ces aspirations des vilains de Normandie vers la liberté individuelle, vers l'égalité devant la loi, étaient conformes à l'équité, à la logique : la France y arrivera un jour. Les villes, mieux disciplinées que les campagnes, plus riches, plus intelligentes, obtiendront au prix de leur argent et parfois de leur sang ce que les paysans essayent vainement de ravir par des explosions violentes bientôt étouffées. C'est dans les villes que va croître et se développer le véritable esprit communal, tour à tour combattu et secondé par la royauté, qui s'en sert, plus encore qu'elle ne le sert, contre la féodalité.

II

La Commune apparut tout d'abord comme un épouvantail à bien des gens. Guibert de Nogent voit en elle une invention diabolique. « Commune, dit-il, est un mot nou-

1. En resta là.
2. Chose semblable.
3. Entrepris.

veau et détestable, et voici ce qu'on entend par ce mot : Les gens taillables ne payent plus qu'une fois l'an à leur seigneur la rente qu'ils lui doivent. S'ils commettent quelque délit, ils en sont quittes pour une amende légalement fixée, et quant aux levées d'argent qu'on a coutume d'infliger aux serfs, ils en sont entièrement exempts. » Ce qui semble monstrueux à Guibert nous paraît aujourd'hui tout simplement naturel et raisonnable. Néanmoins, si pacifiques, si innocentes que soient ces prétentions, l'établissement du régime communal en France ne fut pas une idylle politique, mais trop souvent une tragédie sanglante. Témoin l'histoire de la commune de Laon, si admirablement racontée par Augustin Thierry[1]. Au nom de commune, devenu suspect déjà au XIIe siècle, la royauté substitua celui d'établissement de paix, *institutio pacis.* C'est sous ce nom que Louis le Gros octroya une nouvelle charte aux bourgeois de Laon après le meurtre de leur évêque. En même temps, certains seigneurs libéraux et prévoyants, comme Henri, comte de Champagne, établissaient des *villes franches*, sortes d'asiles publics ouverts aux serfs fugitifs. La royauté, de son côté, instituait sa cour suprême de justice au-dessus de toutes les juridictions seigneuriales. On pouvait devenir bourgeois du roi en cessant d'être bourgeois de son seigneur. Les portes s'ouvraient ainsi tout doucement, peu à peu, à la liberté. Saint Louis faisait entrer les bourgeois dans ses conseils, et rappelait à ses barons que dans un royaume chrétien tous les hommes sont frères. En même temps, l'influence croissante des légistes substituait au vieux droit coutumier et féodal, au droit de conquête, d'usage et de bon plaisir, le droit naturel et rationnel. Beaumanoir, dans ses *Coutumes du Beauvoisis* (1288), déclare que, selon le droit naturel, chacun est franc en France. Philippe le Bel et après lui son fils Louis le Hutin décrètent l'affranchissement obligatoire, à prix d'argent il est vrai, pour tous les serfs de leurs domaines : « Attendu que toute créature humaine, qui est formée à l'image de Notre-Seigneur, doit généralement être franche par droit naturel : Nul ne doit

1. *Lettres sur l'histoire de France.*

être serf au royaume de France. » Mesure égoïste et fiscale sans doute, à laquelle les serfs résistent d'abord, se défiant d'une liberté qu'on veut leur faire payer si cher, tout en déclarant qu'ils la tiennent de la nature. Mais le principe n'en est pas moins posé, reconnu : les vilains en réclameront un jour le bénéfice.

Ici encore, la littérature se trouve plus ou moins associée aux réformes politiques et sociales; elle les seconde, les devance, et va parfois bien au delà. Le hardi complice de Philippe le Bel, dans sa lutte contre l'Église et la féodalité, Jean de Meung, s'est emparé du *Roman de la Rose* comme d'une place forte où il a établi ses batteries. Entre ses mains l'idylle amoureuse de Guillaume de Lorris s'est transformée en une vaste encyclopédie révolutionnaire.

Jean de Meung, dit Clopinel ou le Boiteux, n'est point comme Rutebeuf un pauvre hère grelottant de froid dans sa chambre mal close, sans feu et sans pain : mais un fils de famille largement pourvu de *pécune* et de *doctrine*, installé dans son hôtel et jardin des Tournelles, où il écrit avec l'agrément, et sous la protection du roi. Lui-même le rappelle dans son *Testament* :

> Diex m'a donné au miex honneur et grant chevance,
> Diex m'a donné servir les plus grans gens de France.

Homme de robe, clerc par la science et laïque par l'esprit, bizarre composé de théologien, de philosophe, de poète, de tribun, de pamphlétaire, d'alchimiste et de géomètre, Jean de Meung est, comme plus tard Voltaire, un grand agitateur et vulgarisateur d'idées. Comme Voltaire, il a ses admirateurs fanatiques et ses dévots, même encore au temps de la Renaissance, jusqu'à la fin du XVIe siècle. Marot salue en lui le maître des maîtres, la plus grande gloire de l'Orléanais. Étienne Pasquier l'oppose fièrement à Dante et à tous les poètes italiens réunis. Nous en avons bien rabattu de tous ces éloges ; mais ce qu'on ne saurait méconnaître, c'est l'influence considérable exercée par Jean de Meung sur les esprits. N'oublions pas que nous sommes au début du XIVe siècle, dans une heure de crise et de transformation. Jean de Meung en est

un des plus actifs auxiliaires. Dans ce paisible jardin de *Bel Accueil* où fleurit la *Rose*, il a introduit deux nouveaux personnages, *Nature* et *Raison*, qui font de terribles dégâts, sinon dans les bosquets et sur les plates-bandes, au moins dans l'esprit de leurs auditeurs. *Raison* n'est plus cette sage et discrète personne qui tempérait la fougue de l'*Amant* au temps de Guillaume de Lorris : c'est une discoureuse emportée, téméraire, se jetant à tort et à travers dans les utopies et les divagations, touchant à tout, ébranlant tout, remuant les fondements du pouvoir et de la société. *Nature*, de son côté, professe un sensualisme pratique et positiviste qui contraste avec le spiritualisme éthéré et mystique de l'âge précédent, du siècle qui a produit saint Louis et saint François d'Assise. Avec ces deux auxiliaires, Jean de Meung bat en brèche la vieille société, sapant, raillant, au nom de l'égalité, tous les privilèges de la naissance, de la fortune et de l'habit. Les hardiesses du *Contrat social*, les doutes menaçants du *Discours sur l'inégalité des conditions*, les folies mêmes de Babœuf semblent avoir traversé un moment l'imagination de ce clerc libre penseur. Sans doute, chez Jean de Meung comme chez Voltaire, esprit éminemment français, le bon sens triomphe et l'emporte sur les utopies et les paradoxes; il n'en joue pas moins avec le feu.

Tout un flot de démocratie déborde ici. Origines de la royauté fondée sur l'élection :

Ung grant vilain entr'eus eslurent[1],

et sur l'idée de contrat mutuel entre gouvernants et gouvernés; principe de la souveraineté populaire; droit d'insurrection pacifique et régulière, consacré par le refus de l'impôt : telles sont les théories nouvelles que Raison ne craint pas de mettre au jour, et qui trouveront plus d'un écho dans les états généraux de 1356.

Mais le roi s'effraye peu de ces hardiesses qui ne semblent pas devoir l'atteindre, satisfait avant tout des attaques dirigées contre la mainmorte qui appauvrit son

1. Voir *la Satire au moyen âge*, ch. IX.

fisc en supprimant l'impôt, les droits de mutation et d'héritage ; contre le célibat des prêtres et des moines, qui lui enlève des laboureurs, des soldats et des contribuables, en diminuant le nombre et la fécondité des familles. Roi et peuple, aussi affamés l'un que l'autre, s'accordent pour jeter un œil d'envie sur les richesses qui dorment dans les coffres du clergé. La fameuse question du capital, cette bête noire des travailleurs de nos jours, est déjà posée par le poète économiste :

Aux richèces font grant lédure[1],
Quant il lor tolent lor nature :
Lor nature est que doivent corre
Por la gent aidier et secorre.

Jean de Meung, grand partisan de la circulation du numéraire et des échanges, est déjà un précurseur lointain de l'abbé de Saint-Pierre, de l'abbé Terray et de Proudhon. Ami du mouvement, du travail et de la production en toutes choses, il poursuit dans *Faux-Semblant*, non seulement l'hypocrite, mais l'oisif et le mendiant :

De *laborer*[2] n'ai-je que faire,
Trop a grant paine en *laborer*,
J'aim miex devant les gens *orer*[3],
Et affubler ma renardie
Du mantel de papelardie.

A ces idées viennent s'ajouter les utopies anarchiques et romanesques qui ont tour à tour occupé l'imagination rêveuse des philosophes ou provoqué les brutales passions des masses : la peinture fantaisiste d'un âge d'or impossible à retrouver et auquel on veut toujours revenir ; la communauté des biens, celle des femmes, etc.[4].

L'auteur n'approuve pas et condamne même formelle-

1. Tort.
2. Travailler, *laborare*.
3. Prier.
4. Voir *la Satire au moyen âge*, ch. IX.

ment quelques-unes de ces maximes ; il se contente de les prêter à certains personnages quelquefois peu recommandables. Mais enfin, leur expression seule prouve qu'elles avaient pu tenter déjà plus d'un esprit aventureux. Le *Roman de la Rose* est donc, on le voit, une sorte de cuve où fermentent bon nombre de rêves et de paradoxes repris plus tard par la démocratie moderne. Le fond des utopies et des folies humaines est plus ancien qu'on ne croit. Nous sommes bien souvent réduits à refaire ou à revoir ce qu'on a fait et vu avant nous. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les fautes des pères ne corrigent pas les enfants.

III

Au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au début du XIVe siècle, deux forces sociales sont en présence. D'un côté la féodalité qui descend, de l'autre la bourgeoisie qui monte. Les grandes générations héroïques et guerrières qui ont fait les croisades ont disparu. A leur place s'est élevée une nouvelle féodalité brillante, fastueuse, amie du luxe et de l'argent, des carrousels et des tournois. C'est celle que nous a décrite Froissart, l'historien peintre des enluminures. Tandis qu'elle continue à caracoler, à parader magnifiquement, un nouvel art de la guerre, de nouvelles forces vont se révéler dans ce monde, sans qu'elle y songe.

La journée de Courtrai[1] commence cette série d'échecs qui doivent amoindrir la chevalerie française aux yeux de l'Europe et surtout de la nation. Pour la première fois, elle se voyait battue par les manants des communes flamandes :

> Chetive gent et de pietaille
> Des nostres ont levé la taille,

s'écrie Godefroy de Paris dans sa *Chronique rimée*. En même temps, il déplore et blâme la folle ardeur du comte

1. 1302.

d'Artois qui, suivant l'exemple de son père à la Massoure, s'est fait tuer avec sa noblesse, sans profit et sans gloire, au moment où la victoire était gagnée.

Comte d'Artois tu demoras
Dont France doit bien dire las!
Qui avoies en toutes terres
Esté, et forni toutes guerres.
En Puille, en Kalabre, en Cézille,
N'avoit chasteau, cité ne ville
Qui ne parlàt de ta prouèce.
Encore dient il : « Que est-ce
Que tex hom ait ainsi finez,
Qui ne put estre esterminez,
Ne par nul assaut desconfit :
C'est voir : ce qu'il ot il le fist,
Il ot victoire et fu vaincu.
Et mie n'i ot percié escu :
Mès soi et les autres perdi.
Ainsi son père, je le di,
Si se perdi à la Maçoure.

Le sens pratique et positif de l'esprit bourgeois se trouve ici en opposition avec les vaillantises et les témérités de l'esprit chevaleresque. Godefroy n'a pas la superstition du point d'honneur :

Je ne sai si lor honor firent
Ou lor proufit, ou lor vergoigne,
Quant ils firent cele besoigne :
De ce ne voil sentence rendre.
Miex vault fouir que mal atendre,
Et reculer por miex férir.

C'est ce que fait Renart dans son duel en champ clos avec Ysengrin. Il ne craint pas de fuir, comme l'Horace romain, pour s'assurer la victoire.

Et miex vault un saige en bataille
Que celi qui fiert[1] et qui maille.
Sens et force vont bien ensemble.

1. Frappe.

L'imprévoyance, le défaut de conduite, l'indiscipline et la folle présomption, voilà précisément ce qui doit perdre nos barons, malgré leur bravoure, à Courtrai comme à Crécy, comme à Poitiers. Humilié dans son orgueil de Français, le chroniqueur ne peut verser assez de larmes sur cette triste journée :

> Dur temps, dur jor et dure année!

Puis, comme toujours, on songe aux preux des anciens temps :

> Oliviers n'avons ne Rollanz,
> Dont nous avons les cuers dolanz.

La revanche de Mons-en-Puelle, deux ans plus tard (1304), n'effaça pas le souvenir de ce désastre.

IV

Tandis que la noblesse voit ainsi décroître son prestige, la bourgeoisie travaille, s'enrichit, lit, étudie, et se dispose à prendre sa part du gouvernement.

La réaction féodale, qui se manifeste un instant sous les derniers Capétiens et sous les premiers Valois, ne réussit point à ralentir ce mouvement des classes et des opinions populaires. La littérature, moins poétique alors que politique, le seconde et le dirige par sa propagande. Une nouvelle génération de rimeurs bourgeois s'empare du *Roman de Renart*, comme Jean de Meung s'était emparé du *Roman de la Rose*, et en forme un nouveau cycle, qui ne comprend pas moins de cinquante mille vers, sous le nom de *Renart le Contrefait*[1]. Poème bizarre, confus, déclamatoire, illisible dans son entier, et pourtant, au milieu de son fatras, offrant un véritable intérêt pour l'histoire des idées contemporaines. Ce livre est à la fois une machine de guerre et un écho.

1. 1re partie 1319-1322. 2e partie 1328-1341.

Renart, le grand railleur, le grand persifleur de la société féodale et religieuse, s'est fait sur ses vieux jours l'avocat et le complice de la démocratie naissante. Véritable Protée, mêlant en lui, par anticipation, Scapin, Figaro et Robert Macaire ; aussi malin que le diable, mais plus vif et plus jovial, il est le coryphée d'un monde nouveau : il représente la ruse triomphant de la force. Le bourgeois, tout en le maudissant, tout en l'appelant *la puante bête*, reconnaît en lui un allié, et en fait son héros de prédilection. Aux beaux jours de sa jeunesse, Renart avait plus de gaieté que de haine, plus de malice que de colère; il aimait avant tout à rire et à gouailler[1]. Mais avec les années, il est devenu morose et déclamateur. Il a subi une métamorphose analogue à celle de Figaro entre *le Barbier de Séville* et *la Mère coupable*. Il se flatte moins de divertir que d'instruire, de sermonner et de censurer.

Un vent de révolution souffle à travers ce poème d'où partent à chaque instant les invectives. Dans la scène de la confession, Renart se vante de n'avoir volé que des gens d'Église et des gentilshommes, c'est-à-dire des voleurs, auxquels il a repris ce qu'ils avaient eux-mêmes enlevé aux autres par tailles, formariages, dîmes, mainmorte et autres inventions du diable.

Parmi tous les états de ce monde que l'auteur attaque successivement, il n'en est qu'un dont il fasse l'éloge, qu'il célèbre comme le plus heureux, le plus parfait : c'est celui des *bourgeois*. Renart le compare à l'état des nobles et n'hésite point à le déclarer supérieur par l'indépendance, la dignité, la possession assurée de ses biens et de ses héritages, sinon en France, du moins en Flandre :

> Par tous lieux ilz sont bienvenu,
> Et honnouré et cher tenu.
> . . . .
> Bourgois du roy est per et conte,
> De tous estatz portent l'honneur,
> Riches bourgois sont ben seigneur.
> Bourgois sont la moienne vie

1. Voir *la Satire au moyen âge*, ch. VIII et XII.

De quoy bonnes gens ont envye.
En Champaigne ilz y ont sailli,
Trop y sont souvent assailli
De tailles, de subvencions,
Et de telles occasions[1].
Et si a trop de gentillesse[2]
Qui peu ayde et assez blesse.
Ce n'est mie Bruge, ne Gand,
Douay, Saint Omer ne le Dand.
Trestous y sont francs les marchans.

La bourgeoisie des Flandres est alors le modèle, le type de la commune légalement et régulièrement constituée.

Ilz se vivent très noblement,
De tous estatz c'est le greigneur.
. . . .
Ilz poevent leurs corps deporter[3],
Tous vestemens de roy porter,
Et vestemens de grands prélatz,
Pour son plaisir, pour son solas,
Et vert et vair et gris et pers.
. . . .

Au service de l'armée dû par les nobles, l'auteur oppose la sécurité du bourgeois restant tranquille dans sa maison :

Quant escuiers en lost iront,
Et les bourgois se dormiront.
Cilz se font en lost detrenchier,
Et les bourgois sen vont nachier.
Quant sen vont honnir et destruire,
Et les bourgois sen vont deduire[4].

Cette influence de l'esprit bourgeois et démocratique sur la poésie populaire est si manifeste qu'elle envahit même les poèmes chevaleresques ou prétendus tels, comme ceux de *Hugues Capet* et de *Bauduin de Sebourc*. Hugues

1. Accidents.
2. Noblesse.
3. Récréer.
4. *Manuscrit de la Bibl. nat.*, nº 370, fol. 112 (texte du xvᵉ s.).

se vante d'être bourgeois de Paris : Bauduin passe pour vilain et se croit tel, bien que fils de roi et de reine. Mais il pense

> Que nulz home n'est villains de maise renomée,
> Si de cuer ne li vient.

Tous les hommes d'ailleurs n'ont-ils pas une origine commune?

> Car trestous venon d'Éve, nos pères fu Adam.

N'est-ce pas déjà le refrain de la vieille ballade saxonne que vont entonner John Bull et Wiclef : « Du temps qu'Ève filait et qu'Adam bêchait, où était le gentilhomme? » — Bauduin de Sebourc, comme fera bientôt Charles de Navarre, s'associe aux bourgeois de Luzarches révoltés contre leur seigneur, le traître Gaufrois[1]. — Toutes ces voix de la littérature populaire nous indiquent assez de quel côté sont tournés, et à quel diapason sont montés les esprits. Vienne une grande émotion, un grand désastre national, où les pouvoirs publics perdent la tête et disparaissent, où tout croule et s'effondre subitement, la bourgeoisie se trouvera prête à entrer en scène, à saisir le gouvernail, pour essayer de mener au port cette France que n'ont pu sauver la noblesse et la royauté.

1. Voir *la Satire au moyen âge*, ch. XI.

CHAPITRE XII

GUERRE DE CENT ANS

Vieille rivalité de la France et de l'Angleterre : ses origines. — Rôle de la littérature. — *Le Combat des Trente.* — *Complainte sur la Bataille de Poitiers.*

I

Nous allons entrer dans la sombre et sanglante avenue de la guerre de Cent Ans, au milieu de cet enfer où la France se débat contre l'invasion étrangère, les révolutions intérieures, la famine, la peste, la décomposition sociale, et d'où elle sortira pourtant un jour épurée et régénérée par le malheur. Spectacle douloureux et consolant à la fois.

C'est une longue histoire que celle des rivalités de la France et de l'Angleterre : les ambitions et les intérêts contraires ont mis de bonne heure aux prises les deux nations. Aujourd'hui même le vieux ferment couve encore, malgré tant de liens nouveaux créés par les intérêts communs de la civilisation et de la liberté. Au début, la lutte est politique bien plus que nationale : c'est celle du suzerain contre le vassal, du roi de France contre le duc de Normandie. Les trouvères, associés à ces disputes, en deviennent les instigateurs et les historiens : de part et d'autre on s'invective en français. Une plaisanterie royale avait envenimé la querelle dès l'origine. « Quand donc ce gros homme accouchera-t-il ? » avait dit en riant Philippe Ier parlant de Guillaume. L'irascible Normand répon-

dit qu'il irait faire ses relevailles à Notre-Dame de Paris, avec dix mille lances en guise de cierges. Depuis ce jour, les quolibets, les défis, les jeux de mots blessants et provocants s'échangèrent d'un pays à l'autre.

A l'époque de la guerre entre Philippe Auguste et Jean sans Terre, un chantre anglo-normand, André de Coutances, composait *li Romanz des Françeis*, lourde diatribe mêlée de vantardise et de bouffonnerie. L'auteur y rappelait une expédition du roi Artus en France et une grande bataille gagnée par lui sous les murs de Paris contre le roi Frolles, chef fabuleux des Francs, dont il est fort question dans le *Roman de Brut*. En même temps, l'innocent gouailleur raillait les Français sur leur paresse, leur manière de faire le pot-au-feu, de manger la soupe de ronger les os, etc., plaisanteries analogues à celles qu'on a faites depuis sur les *mangeurs de grenouilles*. Les trouvères du parti opposé ripostent à leur façon, en commençant par ce vers significatif :

Honis soit li rois d'Engleterre!

Cependant la violence et la colère tiennent moins de place encore que le rire et la médisance. Un poème héroï-comique attribué à Thomas de Bailleul raille finement et sans amertume les éternels préparatifs de guerre et d'agression faits par Jean sans Terre.

Ces projets d'invasion, qui semblent toujours hanter l'esprit des monarques anglais, inspirent encore vers 1240, du temps de saint Louis, une verte et moqueuse boutade à l'un de nos rimeurs. La pièce a pour titre *la Pais aus Englois*[1]. L'auteur s'amuse à nous montrer le roi d'Angleterre, Henri III, tenant avec ses barons un conseil de guerre où il joue, en baragouinant le français, le rôle d'un matamore ridicule et prétentieux. Il y annonce l'intention de prendre Paris avec la Sainte-Chapelle, qu'il transportera sur un chariot roulant à Saint-Edmond de Londres. Enfin, quand il aura mené tous ses vaisseaux à Paris, il fera couronner à Saint-Denis son fils Édouard. Rêve insensé alors, que

1. *Hist. littér. de la France*, t. XXIII. — *Chansons politiques de l'Angleterre* recueillies par Th. Wright.

l'avenir devait pourtant réaliser. La bataille de Taillebourg (1242) était provisoirement une triomphante réponse à ces défis.

Cependant la bonne intelligence parut un moment rétablie entre les deux rois et les deux pays. Louis IX était choisi comme arbitre par Henri III et ses barons. Philippe le Bel donnait en mariage à Édouard II sa fille, la séduisante et scélérate Isabelle. Les idées pacifiques semblaient l'emporter. Le 3 avril 1291, une proclamation affichée sur les murs de Londres invitait les habitants à bien accueillir les messagers du roi de France. En 1308, nouvelle ordonnance défendant de maltraiter les Français venus pour le couronnement du roi Édouard II, sous peine d'emprisonnement d'un an et un jour, avec saisie de tous les biens. Ces précautions indiquent la persistance de certaines rancunes, mais aussi des tendances conciliatrices. Il y eut là un instant d'accalmie et d'apaisement, que l'ambition des princes vint trop tôt troubler. Les malheurs de la guerre et les haines qu'elle entraîne avec elle devaient creuser pour des siècles un abîme entre les deux nations. Aussi a-t-on le droit de juger sévèrement les souverains qui préparent à leurs peuples un pareil avenir, non moins funeste, souvent, pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Aux convoitises et aux ambitions d'Édouard III, réclamant la couronne de France comme petit-fils de Philippe le Bel viendront se joindre les intrigues de Robert d'Artois et de Charles le Mauvais; les intérêts mercantiles des communes flamandes unis à ceux de l'Angleterre productrice; enfin un dernier aliment, le goût, la passion de la guerre tournant au métier, dans le sens le plus vulgaire et le plus grossier du mot. Malgré l'importance de la lutte qui va s'engager, rien ne rappelle dans la poésie d'alors les hautes inspirations de la croisade. Il n'y a plus là une grande idée qui échauffe et élève les âmes. Pour les uns, la bataille est un tournoi; pour les autres, une affaire. En somme, la guerre est devenue prosaïque. L'excès des misères, des souffrances et des humiliations, la haine de l'étranger envahisseur finiront par faire jaillir l'étincelle du patriotisme. Mais il faudra bien du temps encore pour reformer et retremper l'âme de la France.

« L'histoire d'alors, dit Michelet, est épopée et conte, roman d'Arthur et farce de Pathelin[1]. » De là quelque chose d'oblique, de louche et de douteux dans les personnages et dans les faits. D'un côté, Édouard III, le roi des marchands et des bourgeois, l'ami du brasseur Arteveld, le politique et le tacticien, prononçant devant sa dame le *Vœu du héron* comme un chevalier de la *Table Ronde*. De l'autre, Philippe de Valois, le monarque féodal, entouré d'une cour de rois, de princes, de ducs, de comtes, de barons, joignant au faste et à la magnificence d'un Agamemnon les petits instincts, les menus expédients d'un souverain procédurier et faux monnayeur. Le vaste et beau milieu héroïque où s'épanouissaient dans tout leur éclat les Roland, les Olivier, les Godefroy et le dernier de tous, saint Louis, n'existe plus. L'idéal s'est abaissé : les imaginations se sont appauvries sous la rude étreinte de la réalité : le sens et la matière épiques ont en partie disparu.

II

En face de ce naufrage et de cette dislocation de l'antique chanson de geste, signalons cependant encore un fragment d'épopée ou plutôt d'embryon épique dans le récit du *Combat des Trente*. Après la triste journée de Courtrai, entre les humiliations de Crécy et de Poitiers, la noblesse allait porter un dernier coup de lance qui rappellerait, en petit, ceux de *Roncevaux* et d'*Aleschans*. La Bretagne fut le théâtre de ce glorieux exploit, qui devait un moment consoler la France de ses défaites. C'est au milieu de la lutte héroïque et romanesque des deux Jeannes que se place cet épisode. La Bretagne est devenue alors une sorte de champ clos où se rencontrent la France et l'Angleterre. L'une appuie Charles de Blois, l'autre Montfort. Deux femmes, Jeanne de Blois et Jeanne de Montfort, sont les deux amazones de cette Iliade locale, où Froissart va chercher, comme il le dit, de quoi *renluminer* ses récits. « Entrerons en la grant matière et histoire de Bretaigne,

1. Michelet, *Hist. de France*, t. IV.

qui grandement renlumine ce livre pour les beaux faicts d'armes qui y sont rassemblés[1]. » Rien d'étonnant donc qu'un dernier regain de poésie chevaleresque ait pu naître sur ce vieux sol de l'Armorique, parmi les rocs et les genêts qui gardent encore le souvenir d'Artus et de Merlin.

Le *Combat des Trente* est aussi fameux dans notre histoire que celui des Horaces et des Curiaces dans les *Annales* de l'ancienne Rome. Mais la critique iconoclaste a porté la main sur ce dernier blason de la féodalité à son déclin. Par un sort commun à bien des traditions respectables et respectées durant des siècles, la légende bretonne, comme la légende romaine, a été depuis mise en doute, affirmée par les uns, contestée par les autres. Pour nous, tout en reconnaissant les droits légitimes de la critique, nous n'approuvons pas cette manie d'ébranler et de détruire systématiquement tout ce qui constitue le patrimoine des souvenirs nationaux. Quel plaisir trouve-t-on par exemple à nous gâter le récit de Froissart sur le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre; à nous prouver que l'héroïque bourgeois de Calais a été grandi, embelli, idéalisé outre mesure par la chronique légendaire; qu'il pourrait bien n'avoir été qu'un habile homme et presque un compère d'Édouard? N'a-t-on pas essayé aussi, même avant Voltaire, de suspecter l'honneur, la vertu, le patriotisme de Jeanne d'Arc? Peut-être est-ce pour certaines gens une marque d'esprit fort, pour quelques-uns même d'esprit démocratique, assez mal placé, que de rabaisser ainsi tout ce qui dépasse le niveau de la médiocrité. Au point de vue moral et littéraire, cette tendance nous paraît fâcheuse : elle rend froid, indifférent, envieux à l'égard des vivants comme envers les morts : elle éteint dans l'âme ce foyer vivifiant et généreux qui s'appelle l'admiration[2].

Quoi qu'il en soit, le *Combat des Trente*, avec son chêne de *Mi-Voie*, sa croix de Josselin, est un de ces souvenirs qui restent incrustés dans la mémoire tenace d'un peuple et résistent à toutes les attaques du scepticisme. Un double témoignage s'offre d'abord, celui de la tradition orale et de

1. T. I, p. 403.
2. Certains savants suisses de nos jours n'ont-ils pas répudié aussi la légende de Guillaume Tell? Belle idée, qui fait grand honneur à leur patriotisme!

la poésie populaire. « Vous entendrez souvent parler de cette bataille, dit l'auteur anonyme du poème, car on en connaît tous les détails soit par récit, soit par écrit, soit par représentations en tapisseries dans tous les royaumes que borne la mer. » Depuis, un fragment inédit rattaché par Buchon aux *Chroniques* de Froissart est venu confirmer cette tradition [1]. Le passage est-il bien de Froissart ? On a émis quelques doutes à ce sujet. En tous cas, il date de la fin du XIVe siècle, et offre avec le poème en vers plus d'un trait commun. L'auteur y fait preuve d'impartialité. « Je ne sais dire à la vérité : Cils se montrèrent le mieux, et cils se firent voir le mieux, car n'en ouïe oncques nul priser plus avant de l'autre. » Il ajoute en terminant : « Si fut en plusieurs lieux ceste aventure contée et recordée. Les aucuns la tenoient à prouesse, et les aucuns à outrage et grand outrecuidance. »

Nous avons là un morceau épique détaché de l'histoire, au moment où la chanson de geste est en pleine décadence et se noie dans le roman d'aventures. Figurez-vous un de ces courts épisodes tels que nous en offre la *Légende des siècles* de Victor Hugo ou le *Romancero* du Cid. La *Chanson des Trente* n'a pas les vastes proportions de celle de *Roncevaux* : elle contient à peine cinq cents vers. Cependant elle n'est pas non plus une simple chronique rimée. Nous y retrouvons le grand vers alexandrin, les couplets monorimes, mais de médiocre étendue, un peu maigres et étriqués : l'épopée en raccourci, sans merveilleux et sans fiction. L'auteur se pique d'exactitude et nous indique le jour et le lieu du combat : « Ce fut un samedi de l'année 1350, me croie qui voudra, avant le dimanche où l'Eglise chante *Lætare Jerusalem*. Le combat fut terrible et meurtrier à mi-voie de Josselin et du château de Ploërmel, dans une très belle prairie en pente, au lieu dit le *Chêne de Mi-Voie*, le long des beaux et verts buissons de genêts. » Le début est solennel :

Seigneurs, or faites paix, chevaliers et barons,
Bannerois, bachelers et trestoux nobles hons,

1. Buchon, *Chroniques nationales*, t. III, 7e addit.

Évesques et abbés, gens de religions,
Héraulz, ménestreelx, et toux bons compaignons,
Gentilz hons et bourgois de toutes nacions,
Escoutez : c'est *roumant*[1] que dire nous voulons.
L'istoire en est vraie, et les dix en sont bons,
Comment XXX Engloiz, hardix comme lions,
Combatirent un jour contre XXX Bretons.

C'est aux gens de bien qu'il s'adresse, et non aux traîtres et aux jaloux, qui pourraient médire de son chant. Il invoque en même temps la miséricorde de Dieu pour les âmes des trépassés, dont il va rappeler l'histoire :

Sy pri à celluy Dieu, qui sa char laissa vendre,
Qu'il ait mercy des armes[2], quer le plus sunt en cendre.

Ce qui permet de supposer qu'à l'époque de la composition du poème un certain nombre de combattants vivaient encore.

Deux types se trouvent ici opposés : Bembrough et Beaumanoir. L'un capitaine anglais, occupant pour la comtesse de Montfort le château d'Auray : caractère hautain, arrogant, brutal, oppresseur des pauvres gens, digne représentant de cette invasion anglaise qui laissera dans le pays de si tristes souvenirs. L'autre, chef de la noblesse bretonne, ami de la France et de Charles de Blois, prenant contre Bembrough la défense des faibles et des petits. N'est-ce pas déjà un Beaumanoir qui, à la fin du XIIIe siècle, rédigeant les *Coutumes du Beauvoisis*, déclarait qu'en vertu du droit naturel *chacun est franc en France*? Le même esprit libéral et généreux inspire le Beaumanoir de la *Chanson*. Il s'indigne à la vue des malheureux paysans bretons conduits par les archers anglais comme des bœufs attachés deux à deux ou trois à trois, et s'adressant à Bembrough avec fierté : « Chevaliers d'Angleterre, dit-il, vous vous rendez bien coupables de tourmenter les pauvres habitants, ceux qui sèment le blé, et qui nous procurent en abondance le vin et les bestiaux. S'il n'y avait pas de laboureurs, je vous

1. En français.
2. Ames.

dis ma pensée, ce serait aux nobles à défricher et à cultiver la terre en leur place, à battre le blé et à endurer la pauvreté; et ce serait grand'peine pour eux qui n'y sont point accoutumés. Qu'ils aient la paix dorénavant! »

Ici le chevalier a repris son véritable rôle de tuteur et de défenseur des faibles, au lieu de se faire bandit lui-même. A cet égard, la noblesse de Bretagne offre de bonne heure un frappant contraste avec celle des autres provinces. Les seigneurs, moins riches, moins orgueilleux, y sont les amis de leurs paysans : c'est parmi eux que s'élèvera Du Guesclin, mêlé aux fils des rustres et des vilains, jouant, se battant avec eux et gardant toujours au fond du cœur une certaine tendresse pour les petites gens. C'est le même sentiment d'union qui rapprochera plus tard sous le même drapeau les Cathelineau, les Stofflet, les Charette, les Bonchamp et les La Rochejacquelein.

Bembrough répond avec dédain : « Beaumanoir, taisez-vous : qu'il ne soit plus question de cela. Montfort aura la Bretagne,

> Edouart sera roi de France couronné,
> Englois auront mestrie, partout auront posté[1],

malgré les Français et leurs alliés. »

Un cartel s'ensuit. Tous deux conviennent de lutter trente contre trente, et de s'en remettre au jugement de Dieu, en s'engageant à combattre loyalement, sans perfidie ni ruse. Quel sera au juste le prix ou le résultat du combat? On ne le dit pas, et on ne le sait trop. C'est tout simplement une grande joute héroïque et chevaleresque, où les deux partis vont essayer leur force et leur courage. Les paysans y gagneront pourtant d'être débarrassés de ce maudit Bembrough. Beaumanoir, ayant réuni les barons, choisit ceux qui doivent l'assister dans le combat : honneur envié par les plus braves. Ici se déroule un petit dénombrement épique, auquel se trouvait intéressé l'amour-propre des plus vieilles familles bretonnes : on y voit briller les noms de Tinténiac, Guy de Rochefort, Charuel le Bon, Guiffray

1. Puissance, *potestatem*.

de Boves, Jean Rousselot, Louis Goyon, Hugues Capus le Sage, Geoffroy de la Roche, etc.

Bembrough de son côté assemble non sans peine, dit le conteur, ses trente combattants. Ils ont été choisis non parmi l'élite des nobles anglais, mais dans les rangs des aventuriers et chefs de bande, tels que Robert Knolles et Croquart, gens du métier experts dans l'art de désarçonner leurs adversaires, recrutés un peu partout. Il s'y trouve vingt Anglais, six Allemands et quatre Brabançons. Image assez fidèle de ces armées bariolées qu'Édouard traîne à sa suite. Dans les deux camps, on se prépare à l'action. Beaumanoir, après avoir fait dire plusieurs messes, s'être confessé, avoir reçu la communion, engage ses compagnons à frapper au nom du Christ. S'ils ont l'avantage, tous les barons de France applaudiront :

> Moult en ara grant joye de France le bernage.

D'autre part, Bembrough harangue sa troupe, et invoque une prophétie de Merlin qui promet la victoire aux Anglais. Il jure de reconquérir pour le roi Édouard toutes les terres qui s'étendent jusqu'à Paris. Arrivé le premier au rendez-vous, le capitaine anglais gourmande d'abord la lenteur de Beaumanoir. Mais quand il le voit venir avec ses compagnons l'air fier et joyeux, il lui propose de renvoyer l'affaire à un autre jour, et de consulter Édouard et le roi de Saint-Denis pour obtenir leur autorisation. En homme positif qui a réfléchi, en véritable Anglais qui veut trouver un bon emploi de son courage et de son sang, il essaye vainement de lui démontrer la folie d'un pareil combat, où la Bretagne court risque de perdre, en un jour, toute la fleur de sa noblesse :

> Car quant ilz seront mors et trespassés de vie,
> Jamais en la duchié ne les trouverois mie.

A quoi Beaumanoir répond fièrement que la Bretagne a bien d'autres enfants non moins braves; il ne les a pas tous amenés à sa suite, et il cite avec orgueil les Laval, les Rohan, les Quentin.

Et de toute Bretaingne la fleur de l'escurie [1],
Qui ne daigneroient fuir ne à mort ne à vie.

La bataille s'engage. Ici nous retrouvons encore la forme épique consacrée :

Grande fu la bataille dedens le pré herbu.

Le premier choc est terrible et funeste aux Bretons. Charuel est fait prisonnier; Geoffroy Mellon, frappé à mort; Tristan, le fort, le vaillant, blessé d'un coup de maillet à la tête, se sent enlevé et emmené malgré lui par les Anglais. Il appelle Beaumanoir à son aide :

Lors sescria moult hault : « Beaumanoir, où es tu ? »

Ce cri de *Beaumanoir, où es-tu?* revient plus d'une fois dans le récit comme un mot de ralliement. Alors se dresse comme un géant Beaumanoir, agitant sa grande épée tranchante : tous ceux qu'il atteint sont morts ou renversés. Mais la tâche est si rude, la journée si chaude que les champions des deux partis sont hors d'haleine et, d'un commun accord, suspendent la lutte pour aller se désaltérer un instant avec le bon vin d'Anjou, dont chacun a garni sa bouteille. Détail imité sans doute du combat de Roland et d'Olivier dans *Girart de Viane*, et reproduit depuis par Victor Hugo dans sa petite épopée du *Mariage de Roland.*

Olivier verse à boire à Roland : puis tous deux
S'en vont l'un contre l'autre.

On se compte, et le chef breton reconnaît qu'il ne reste plus de sa troupe que vingt-cinq tenants : deux sont morts et trois faits prisonniers. Avant de se remettre à l'œuvre, Beaumanoir arme chevalier le noble écuyer Geoffroy de la Roche : et du baptême on passe au combat. Cette fois encore les Bretons ont le dessous : déjà Bembrough invite

1. Chevalerie.

ironiquement Beaumanoir à se rendre, lui promettant de ne pas le tuer, mais de l'envoyer en présent à sa mie :

> Car je luy ay promis. ne luy mentiray mie,
> Qu'aujourd'huy te mectray en sa chambre jolie.

Mais cette plaisanterie lui coûtera cher. Alain de Carramois, indigné de son insolence, l'apostrophe ainsi : « Misérable, quelle est ta présomption ? Oses-tu bien te flatter d'emmener prisonnier un homme d'un tel courage ? » En même temps, du fer de sa lance il atteint Bembrough à la tête et le renverse de son cheval. L'Anglais se relève pour frapper, quand Guiffray de Boves l'achève en criant :

> « Beaumanoir, où es-tu ?
> De cest es-tu vengié : il giest mort estendu ! »

La mort de Bembrough est suivie d'un certain désordre, à la faveur duquel les trois prisonniers bretons s'échappent, et reviennent au combat tout blessés qu'ils sont. Croquart l'Allemand exhorte ses compagnons à tenir ferme et à venger leur chef. L'action recommence plus ardente et plus furieuse que jamais. Le bruit des coups retentit « à un quart de lieue dans la plaine ». Il semble qu'ici, comme dans le duel d'Olivier et de Roland, la lutte dure plusieurs jours.

> De sueur et de sanc la terre rosoya.

Beaumanoir blessé, altéré, haletant, et ayant, nous dit l'auteur, jeûné le matin, demande à boire. Guiffray de Boves lui répond :

> Bois ton sanc, Beaumanoir, la soif te passera.
> . . . .
> Beaumanoir le vaillant adonc s'esvertua,
> Tel deul oust et tel yre que la soif luy passa.

Cependant la bataille durait toujours. Les Anglais, rangés en colonne serrée, opposent une muraille de fer à tous

les assauts des Bretons : la même muraille que nous rencontrerons plus tard à Fontenoy et à Waterloo. Beaumanoir se décourage : mais saint Michel lui vient en aide, et Guiffray de Boves le réconforte. Pour rompre cette infernale barrière, Guillaume de Montauban, digne émule et descendant du fameux Renaud, le héros de l'épopée carlovingienne, brave et avisé comme lui, fait semblant de fuir. « Ami Guillaume, lui crie Beaumanoir désolé, à quoi pensez-vous? Comment fuyez-vous comme un faux et mauvais écuyer? Il vous sera reproché à vous et à votre race! » Montauban sourit et lui répond : « Besognez, franc et vaillant chevalier, car de mon côté j'ai l'intention de bien besogner! » En achevant ces mots, il pique les flancs de son cheval avec une telle force que le sang vermeil en couvre la terre, fonce au travers des Anglais, en renverse sept du premier choc, et trois sous ses pieds au retour :

> A ce coup les Englois furent espapilliés,
> Toux perdirent lez coeurs.

La trouée est faite. Guillaume pousse un cri de victoire, le cri français : « *Montjoie!* Barons, frappez! Vengez-vous des Anglais comme vous le voudrez! » — De ceux-ci les uns sont tués, les autres faits prisonniers. La pièce se termine, comme elle a commencé, par une prière à la Vierge Marie, à saint Michel, à saint Gabriel : « Prions Dieu pour tous les combattants, soit Bretons, soit Anglais. Prions Dieu qu'ils ne soient pas damnés au jour du jugement! » La haine n'est point encore entrée au fond des cœurs. Il n'y a là que des chrétiens luttant et se pardonnant à l'heure de la mort.

Ce petit poème, de courte haleine et de médiocre inspiration, n'est pas sans doute une œuvre originale, mais plutôt un pastiche des combats que nous avons déjà rencontrés dans *Girart de Viane*, dans *Renaud de Montauban* et ailleurs. Les souvenirs mêmes que l'auteur invoque en terminant prouvent ses préoccupations rétrospectives. Il y rappelle les grandes actions d'Artus, de Charlemagne, d'Olivier, de Roland, et déclare que dans trois cents ans on racon-

tera ainsi la *Bataille des Trente*, qui n'eut pas sa pareille.

Cet auteur, quel est-il? On ne saurait le dire au juste. Le fac-similé publié par Crapelet, en tête de son édition, semble indiquer la fin du XIVe ou le commencement du XVe siècle, sans nous rien apprendre de plus. Quelles que soient la valeur et l'authenticité de cet ouvrage, nous avons cru devoir lui donner une place dans l'histoire de notre poésie nationale, avant d'entendre l'acte d'accusation terrible qui va s'élever contre la noblesse, après la journée de Poitiers.

III

Une immense explosion de douleur et de colère remplit la France à la nouvelle de ce coup inattendu. Jamais armée plus brillante, plus nombreuse, plus certaine de la victoire, n'était entrée en lice. Elle avait à sa tête le plus vaillant des rois, la fleur de la chevalerie française. Et toute cette élite de preux s'était vue honteusement battue, capturée ou mise en fuite par un ramassis d'aventuriers, de manants : par la *piétaille* des communes anglaises. Rien de plus invraisemblable, de plus monstrueux en apparence. La France n'a jamais pu se résigner à supporter les défaites, même lorsqu'elle les a méritées par ses imprudences, ses folies ou celles de ses chefs. Elle ne songeait pas alors que l'art de la guerre était en pleine transformation, que la chevalerie avec ses armes pesantes et de courte portée allait trouver en face d'elle deux forces nouvelles, l'artillerie et l'infanterie; que, suivant le mot du poète, *ceci tuerait cela*; que ces archers anglais, habitués dès l'âge de sept ans au maniement de l'arc, protégés par leurs pieux et leurs palissades, avaient beau jeu contre les lances et les épées des barons, qu'ils perçaient de leurs flèches à distance; enfin que Jean le Bon avait follement entraîné sa cavalerie au milieu des vignes pour engager le combat.

A cette défaite imprévue on ne voyait qu'une explication possible, la trahison. Le roi, disait-on, avait été mal conseillé, mal servi par ses barons : et l'on oubliait,

par égard sans doute pour son courage, qu'il était le principal auteur du désastre. Un haro général s'abattit sur la noblesse, à laquelle on avait confié l'honneur de la France, et qui l'avait si mal gardé. « Les nobles honnissent et perdent le royaume ! » telle fut la première clameur qui retentit à l'ouverture des états de 1356.

Une complainte, découverte et publiée en 1865 par M. de Beaurepaire, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (3e série, t. II, p. 257), nous apporte l'écho de cette douleur patriotique, de cette accusation et de ces plaintes. Cette pièce très curieuse, insérée dans le manuscrit du *fonds Notre-Dame*, a été attribuée avec assez de vraisemblance à quelque clerc ou chanoine du chapitre plus ou moins affilié au parti bourgeois et avancé ; sans doute un ami de Robert Lecocq, évêque de Laon. Nous ne serions pas éloigné d'en faire honneur à ce Jean de Venette, auteur du poème des *Trois Maries* et second continuateur probable de Guillaume de Nangis. La complainte est écrite dans le même esprit que la *Chronique*, relate les mêmes faits et les mêmes scandales. C'est à la fois une doléance, un réquisitoire et un conseil. Interprète des bruits et des passions populaires, l'auteur ne doute pas un instant de la trahison : pour lui, elle est patente, avérée et, qui pis est, préméditée :

La très grant traïson qu'ils ont longtemps covée
Fut en l'ost dessus dit très clèrement provée.

Qu'il se soit trouvé des barons pour vendre, livrer le roi et l'armée aux Anglais, nous ne le croyons pas. Mais il y a différentes manières de trahir : c'est trahir, dans certains cas, que de ne pas tenter tout ce qui est possible pour ramener la victoire, et, même avec la certitude de la défaite, de ne pas prolonger une résistance qui sauve du moins l'honneur, et impose au vainqueur le respect du vaincu.

Mêlant à la fois la satire et le sermon, l'amer censeur reproche à ces gentilshommes dégénérés leur faste, leur cupidité, leur orgueil, leur impiété attestée par ces nouveaux costumes qu'ils ont adoptés, et par ces longues

barbes, signes augustes de sainteté et de pénitence, dont ils ont fait un ornement mondain.

Bonbanz[1] et vaine gloire, vesture déshonneste,
Les ceintures dorées, la plume sur la teste,
La grant barbe de bouc, qui est une orde beste,
Les vous font estordiz comme fouldre et tempeste.

Le second continuateur de Nangis raille plaisamment aussi l'habillement des gentilshommes : « Ils s'étaient mis, dit-il, à porter barbes longues et robes courtes, si courtes qu'ils montraient leurs fesses ; ce qui causa parmi le populaire une dérision non petite ; ils devinrent, comme l'événement le prouva, d'autant mieux en état de fuir devant l'ennemi. » Il énumère en même temps les folles dépenses qu'entraînait le goût des perles, des pierres précieuses, des plumes et du jeu. *Unde populus communis multum lugere poterat et lugebat pecunias ab eo pro facto guerræ levatas, in talibus ludis inutilibus et usibus positas et conversas*[2].

Pour suffire aux frais de cet équipement coûteux et de cette vie dissipée, il fallait de l'argent : on pressurait les vassaux, on empruntait aux juifs, on aliénait ses domaines ; mais ce n'était point assez. On s'adressait au fisc royal : le service des nobles, jadis gratuit, devint mercenaire. Sous Philippe de Valois, les bannerets reçurent vingt sols par jour, les simples chevaliers dix sols : sous Jean le Bon la solde fut doublée. Non content de rançonner le peuple et le roi, on vole encore le Trésor public : les barons font porter leurs goujats, valets et pages comme hommes d'armes, pour tripler ou quadrupler leur solde : supercheries et manèges dégradants pour l'honneur militaire :

Quant cils aux mareschaux pour passer se montroient,
Leurs soillons et leurs pages pour gens d'armes contoient,
Ainsi un seul pour quatre du roy gaiges prenoient.

Le gaspillage et la fraude sont déjà une des grandes plaies

1. Faste.
2. Deuxième contin. de Guillaume de Nangis, année 1356.

de l'armée royale. Ces gentilshommes, si avides et si prodigues d'argent, sont en revanche ménagers de leur vie :

Ne tuons pas l'un l'autre; fesons durer la guerre,
Faignons estre prisons [1]; moult y pourrons conquerre.

Ainsi s'accumule, singulièrement grossi et exagéré, ce réquisitoire contre les nobles, que l'auteur accuse d'avoir livré aux Anglais les secrets du conseil du roi, et sans doute aussi le plan de campagne, s'il en exista jamais un dans la tête de Jean le Bon :

De traïson au cuer portant la bannière,
Du conseil résilient aux Anglois la matière.

Chassés du conseil pour cette raison, ils songent à se venger du roi et l'abandonnent au milieu du péril. A leur couardise, à leur déloyauté, le poète oppose la belle et fière attitude de Jean le Bon dans le combat :

Come très vaillant preux fiert [2] d'estoc et de taille,
Mors en abat grant nombre, ne les prise une maille;
Dit : « Férez, chevaliers ! Ce ne sont que merdaille ! »
. . . .
Si tous les aultres ussent été de son corage,
Anglois ussent conquis et mis en grant servage.

C'est aussi le jugement porté par Froissart qui, parlant de cette journée, dit que « le roi Jean de son côté fut très bon chevalier, et que si la quarte partie de ses gens lui eussent ressemblé, la journée eût été pour eux ».

L'heure fatale, celle où Jean le Bon, entouré d'un monceau de cadavres, est forcé de rendre son épée, est ici décrite avec une certaine grandeur :

Quand le roy se vist pris, si dit par grant constance :
« *Ci est Jehan de Valois, non pas le roy de France!* »

1. Prisonniers.
2. Frappe.

Belle parole, qui vaut bien celle de François Ier après Pavie. — Le vrai roi de France, où donc est-il? Avec l'oriflamme, avec la nation, avec le dauphin qui la représente. *Le roi est mort, vive le roi!* — Mais ce n'était pas le compte des Anglais. Le prince de Galles voulut le traiter en roi, le servant à table et le faisant entrer dans Londres sur un cheval blanc (signe de suzeraineté), tandis que lui-même montait une petite haquenée noire. Comme l'a très bien dit Michelet, « il lui importait trop que Jean fût roi en effet, pour que le royaume parût pris lui-même en son roi, et se ruinât pour le racheter [1] ». La France, toujours facile à séduire par le courage, pardonnait à Jean le Bon ses folies, ses fautes et les malheurs dont il était cause, comme elle les pardonnera plus tard à François Ier, en leur sachant gré d'avoir porté dignement jusqu'au bout l'épée de Charlemagne et de saint Louis. Elle répétait avec l'auteur de la complainte :

Dieu veuille conforter et garder notre roy
Et son petit enfant qui est demore o [2] soy :

le plus jeune de ses fils, qui l'avait suivi en Angleterre. « Les Parisiens, nous dit le second continuateur de Nangis qui n'est pas suspect, soupiraient après le retour du roi, qu'ils jugeaient seul capable de réparer les excès de la noblesse, d'exterminer les brigands, et de rétablir la sécurité des communications. » L'idéal de la royauté, telle qu'on l'avait vue dans saint Louis, était encore le rêve et l'espoir de la société française à cette époque [3].

Devant les malheurs présents, l'auteur s'incline avec une résignation mélancolique, bien qu'il ait le cœur déchiré :

Endurer aventures patiemment convient,
Combien que soient dures : mais quand il en sovient,
Grant doulour font au cuer.

1. Michelet, *Hist. de France,* t. III.
2. Avec lui.
3. Les états de la langue d'oc, convoqués à Toulouse par le comte d'Armagnac (1356), ordonnèrent qu'« homme ni femme dudit pays de langue d'oc ne porte-

Cette fibre patriotique qui tressaille dans la complainte, nous la retrouvons plus d'une fois chez le continuateur de Nangis.

En face des trahisons de la noblesse, l'auteur offre au roi, au dauphin son fils, le concours d'un allié plus sûr et plus fidèle, de ce brave Jacques Bonhomme, si méprisé, si dédaigné, qui n'épargnera, lui, ni sa peine ni son sang pour le servir :

> S'il est ben conseillé, il n'obliera mie
> Mener Jaque Bonhome en sa grant compagnie.
> Guères ne s'enfuira pour ne perdre la vie.

Mais on a contre lui bien des préventions. Sa gaucherie, sa maladresse semblent le rendre peu propre au maniement des armes, réservées jusque-là aux gentilshommes, fiers de leur habileté dans l'escrime et dans les tournois. Pourtant Jacques Bonhomme a déjà fait ses preuves et les fera bientôt encore. N'avait-on pas vu les truands eux-mêmes, conduits par leur roi Tafur au siège de Jérusalem, creuser la mine sous la direction des *engigneurs*, et disputer aux barons l'honneur d'entrer les premiers dans la ville sainte ? Les communes n'avaient-elles pas conquis à Reims, à Bouvines, leur droit de présence sur le champ de bataille? L'idée d'une levée en masse, pour écraser l'envahisseur sous le poids d'un grand soulèvement national, était la même qui devait, en 1792, faire sortir du sol douze armées de patriotes contre l'Europe coalisée. L'obscur auteur de la complainte a déjà senti passer en lui ce frisson généreux qui entraînera les masses populaires à l'appel de la *patrie en danger!*

Mais quel cas les gentilshommes pouvaient-ils faire de cette tourbe en guenilles, mal équipée, mal armée, de ces vilains, de ces manants, venant partager la gloire du combat. A Crécy, la cavalerie féodale passait sur le corps des archers génois, pour ne pas leur laisser l'honneur du

raient ledit an, si le roi n'était avant délivré, ni or, ni argent, ni perle, ni vair, ni gris, ni robes, ni chaperons découpés, ni autres cointises quelconques, et qu'aucun ménestrier ou jongleur ne jouerait de son métier » (*Grandes Chroniques de France*).

premier rang. A Courtrai, Robert d'Artois voyant la milice des communes picardes marcher de l'avant à l'ennemi leur barrait la route. Le fol orgueil de la noblesse devait nous coûter cher plus d'une fois encore. Charles VII, instruit par l'expérience, aura l'un des premiers l'idée d'une armée nationale, en établissant les compagnies de francs archers. Mais c'était à la République qu'il appartenait de la réaliser un jour sous sa forme la plus large et la plus complète.

L'explosion de la *Jacquerie* vint ajouter encore aux défiances des gouvernants : on se dit que la bête brute deviendrait trop aisément enragée, ayant des armes à la main, et Jacques Bonhomme fut renvoyé à son sillon.

Néanmoins, qu'on le veuille ou non, le pauvre rustre, mal défendu par ses maîtres, finira par se défendre lui-même. A défaut de lance et de glaive, il prendra sa hache et sa faux, et, avec ou sans la permission du roi, se mettra, lui aussi, à *besogner* contre l'envahisseur. Avant que la noblesse de province ait enfin donné à la France ce que n'a pu lui donner la noblesse de cour, un Du Guesclin pour tenir tête aux Anglais, Jacques Bonhomme lui fournira des héros plébéiens sortis de la glèbe : Guillaume l'Alouette et le Grand Ferré. Les invasions normandes avaient fait, de toutes ces races diverses réunies dans les limites de l'ancienne Gaule, une ébauche ou un embryon de nation. L'invasion anglaise fera, pour tous, de la France une patrie : sentiment plus doux, plus tendre, dont Jeanne d'Arc deviendra un jour la plus pure et la plus naïve expression. La poésie, éteinte au milieu des souffrances et des misères qui pèsent sur le monde, y retrouvera, sinon les grands élans héroïques du XIIe et du XIIIe siècle, au moins quelques nobles et généreuses inspirations.

CHAPITRE XIII

GUERRE DE CENT ANS (*Suite*)

Décadence et mort de la poésie. — Guillaume de Machaut : le poète rhétoriqueur et musicien. — La *Chronique rimée de Bertrand du Guesclin*. — Chants lyriques : apothéose du héros.

I

La *Complainte de Poitiers* nous a laissés sous le coup d'une triste et douloureuse impression. Il y avait là non seulement un grand désastre matériel, mais, ce qui est plus grave encore pour une société, un grand désastre moral. Tout un monde qui s'écroule, toute une gloire passée qui s'évanouit dans les hontes du présent. On a oublié et Roncevaux et Aleschans, et Antioche et Jérusalem, pour ne se souvenir que de Crécy et de Poitiers. Il faudra maintenant qu'un nouveau foyer s'allume, que de nouveaux types d'héroïsme et de dévouement réveillent dans les âmes l'enthousiasme et la foi qui semblent éteints pour jamais. Le mot superbe de César dans Lucain :

> Humanum paucis vivit genus,

est aussi vrai dans l'ordre moral que dans l'ordre littéraire. L'humanité a besoin de s'incarner ainsi dans certains modèles supérieurs qui lui servent de point d'appui, d'admiration et d'émulation, pour se relever à ses propres yeux. Du Guesclin et Jeanne d'Arc viendront rendre au

monde cet idéal qu'il a perdu : mais jusqu'à eux la place reste vide. Jean de Bohême et Jean le Bon, malgré leur héroïsme romanesque et malheureux, n'ont pu la remplir.

Le prolixe et verbeux Guillaume de Machaut n'a su jeter, ni sur l'un, ni sur l'autre, le moindre reflet de grandeur ou de poésie. A travers son fatras érudit et mythologique, le chef de l'orchestration officielle, le poète rhétoriqueur et musicien est d'une platitude désolante quand il essaye de rappeler la vie de ce Jean de Bohême dont il fut le secrétaire et le compagnon pendant trente ans :

Or, argent, rien ne retenoit
Fors l'honneur. . . . .
S'il avoit une cote grise,
De drap de Poulainne[1] ou de Frise
Et un cheval tant seulement,
Il li suffisoit haultement.
Il n'avoit pas tous ses aviaus[2],
Car souvent mangeoit des naviaus,
Des fèves et dou pain de soile[3],
D'un haren, d'une soupe à l'oile,
Par deffaut de bonne viande.

Aussi bon chevalier que mauvais roi, ce héros naïf et magnanime apparaît comme un digne ancêtre de Sobieski et de Charles XII, par la simplicité de ses mœurs guerrières. Devenu aveugle, il se faisait attacher, par une chaîne, entre deux compagnons, pour se ruer tête baissée, et mourir en combattant à Crécy, dans la mêlée. Une telle vie et une telle fin méritaient de trouver un autre panégyriste. Rien de plus misérable que ce portrait esquissé grossièrement : moins qu'une vulgaire image d'Épinal en vers.

Jean le Bon n'a guère mieux inspiré le trouvère au lendemain de Poitiers, dans cette interminable litanie où il le compare à tous les preux du temps passé :

Là fut pris li bons Roys de France,
Qui ot tel cuer et tel constance

1. Pologne.
2. Aises.
3. Seigle.

Qu'onques Judas Machabéus,
Hector, ne César Julius,
Alexandres, ne Charlemainne,
Qui tint l'empire en son domainne,
Godefroy de Buillons, ne Artus,
Aiaus, Achilles, Troïllus,
Gauvains, Tristan, ne Lancelos,
Rolans, ne Ogiers (bien dire l'os[1])
Guillaumes, Olivier ne Pompée,
N'orent si très bonne journée[2].

Le moindre vers de la *Complainte de Poitiers* vaut mieux que cette psalmodie monotone et froide, adressée à qui? A Charles le Mauvais, à ce personnage suspect que le roi Jean faisait enfermer dans la tour du Louvre la veille de la bataille, tant il était peu sûr de lui. L'auteur, qui s'est fait le confident et le conseiller peu écouté du prince en même temps que le Céladon de sa sœur, la belle et moqueuse Agnès de Foix, démontre à Charles qu'il doit se féliciter de n'avoir point assisté à la journée de Poitiers, puisqu'étant homme de cœur, il y eût infailliblement perdu la vie ou la liberté.

L'ambitieux et astucieux Navarrais était d'ailleurs un mince héros à célébrer, un Scapin politique fourbe et menteur, spéculant sur les passions populaires pour se frayer le chemin du trône, exterminant les Jacques, et prêt à trahir la bourgeoisie comme il avait trahi le roi. Aussi Machaut, honnête homme au fond, finira-t-il par l'abandonner, et se trouvera fort à propos pour composer, à Reims dont il est chanoine, la grand'messe du sacre de Charles V, après la victoire de Cocherel.

Une figure énergique pourtant, celle d'Étienne Marcel; un grand événement, l'ouverture des états de 1356, semblent un moment devoir occuper la scène, et offrir cet aliment dont la poésie s'empare à certaines heures pour échauffer et ravir les âmes et les imaginations. Ce nom d'Étienne Marcel, longtemps sacrifié aux rancunes royalistes, s'est singulièrement relevé aux yeux de la postérité. Réhabi-

1. Ose.
2. Le *Confort d'ami*, édit. Tarbé. *Les Poètes champenois*.

lité, en grande partie du moins, grâce aux travaux des historiens modernes tels qu'Aug. Thierry, Michelet, H. Martin, Perrens, Siméon Luce, et de son dernier défenseur M. Tessier [1], le hardi tribun du moyen âge a de nos jours, aussi bien que Henri IV et Louis XIV, sa statue équestre dans le Paris républicain, devant l'Hôtel de Ville, ce *Parloir aux Bourgeois*, dont il fut un des oracles les plus écoutés. Héros et victime du drame politique où l'entraîna la perfide amitié du roi de Navarre, il n'a point trouvé un poète pour le chanter. Mais sa *Lettre apologétique*, conservée dans les archives d'Ypres et publiée par M. Kervyn de Lettenhove à la suite des *Chroniques de Froissart*, est une plaidoirie éloquente et un document digne de mémoire [2]. Malheureusement, par la faute des hommes et des temps, ce mouvement anticipé n'aboutira qu'à un déplorable avortement. La belle ordonnance de 1357, qui restera l'éternel honneur du gouvernement bourgeois à ses débuts, ces principes d'humanité, de justice, d'ordre, d'économie et de légalité si nettement formulés et proclamés, devaient se perdre et s'oublier au milieu de la tourmente révolutionnaire. Charles V, seul peut-être, s'en souviendra et les adaptera, dans une certaine mesure, à son œuvre de reconstruction monarchique.

Guillaume de Machaut semble n'avoir rien compris à ce grand mouvement national, non plus qu'au soulèvement des paysans révoltés par les exactions des gentilshommes et par les misères de l'invasion. A ce moment, pour peindre et déplorer les souffrances de la patrie, il eût fallu l'âme et la plume enflammée d'un Dante proscrit et indigné, ou les accents pathétiques d'un Jérémie. Machaut n'a malheureusement à son service que la vielle d'un ménestrel égoïste, emphatique et langoureux, se plaignant, au milieu du deuil universel, de n'avoir ni cheval, ni bijou, ni maîtresse, ni roman, pour se divertir et se consoler. L'aspect des calamités publiques, de la guerre, de la peste,

1. *La Mort d'Étienne Marcel* (*Revue de l'enseignement secondaire et supérieur*, 1886).
2. Reproduite par M. B. Zeller dans son *Hist. de France racontée par les contemporains : le Dauphin Charles et la Commune de Paris*.

de la famine accumulées, lui inspire des vers comme ceux-ci :

Oy dire ai communément
Qu'en mil CCC quarante-neuf
De C ne demeuroit que neuf.

Il a beau invoquer Nature et Jupiter, le tableau reste terne, incolore, insignifiant, même alors que le rimeur aux abois paraît se rappeler vaguement la grande image de la pâle Tisiphone dans Virgile, en personnifiant la peste sous les traits d'une bête sauvage, que Dieu a déchaînée pour châtier le monde corrompu :

Pour justice et vengeance prendre,
Fist la mort issir de sa caige
Plainne de foursen [1] et de raige.
. . . .
Tant en occist et dévoura
Que tous les jours, à grant monciaus,
Trouvoit-on dames, jouvenciaus,
Juenes, vielz et de toutes guises,
Gisant mors parmi les églises.

Virgile est bien autrement ému en nous parlant de la peste des animaux, des jeunes taureaux expirant au milieu des pâturages et devant leurs crèches remplies :

Et dulces animas plena ad presepia reddunt.

Le *dulces animas* est un trait plus touchant que tous les vers de Machaut.

C'est dans le cadre badin et folâtre d'un jeu-parti, intitulé *le Jugement du roi de Navarre* [2], que Machaut introduit cette longue complainte sur les maux du temps présent. On pourrait l'intituler l'annonce du *Siècle terrible* sur un air de mirliton. L'auteur raconte avec épou-

1. Furie.
2. Édit. Tarbé.

vante les sinistres présages qui révèlent les calamités futures :

Car ce fu chose assez commune
Qu'on vit le soleil et la lune,
Les estoiles, le ciel, la terre
En signifiance de guerre,
De doleurs et de pestillences
Faire signes et démonstrances.

Ce qui manque le plus ici, c'est la poésie. Nous sommes bien loin des pronostics annonçant la mort de César dans Virgile :

Impiaque æternam timuerunt secula noctem,

ou celle de Roland dans la vieille chanson de geste :

C'est le grand deuil pour la mort de Roland!

S'il s'agissait de se promener dans le jardin de *Bel Accueil*, pour y cueillir la rose ou la marguerite, Machaut se mettrait en frais de couleurs diaprées et chatoyantes : mais pour la guerre, la famine, la peste, est-il besoin de tant de luxe?

Au milieu de cet épuisement et de cette impuissance absolue de la poésie, c'est à la prose imagée de Froissart ou au latin barbare, mais expressif, du second continuateur de Nangis, Jean de Venette, qu'il faut demander un reflet des grandes émotions patriotiques d'alors. C'est là qu'il nous faudra chercher le touchant épisode du siège de Calais avec Eustache de Saint-Pierre et les cinq bourgeois ses compagnons; ou bien encore le récit des exploits et de la mort du Grand Ferré, ce type sublime du paysan patriote. Froissart, quoiqu'il ait écrit nombre de vers légers et galants, est poète surtout en prose, comme Chateaubriand, bien supérieur à tous les versificateurs contemporains. Jean de Venette, quoiqu'il ait composé le médiocre poème français des *Trois Maries*, est cent fois plus émouvant et plus dramatique sous la rude

enveloppe de sa prose latine. L'histoire et même la simple chronique détrônent alors la chanson de geste.

II

Le temps n'est plus où la sève épique, coulant à flots sur le sol encore neuf et inexploré de l'histoire, enfantait toute une végétation luxuriante et touffue de poèmes aux mille branches entrelacées comme les lianes d'une forêt vierge. Cependant un dernier jet, une dernière pousse de poésie ou de floraison héroïque, production tardive et tant soit peu artificielle, apparaît à la fin du XIVe siècle avec la *Chronique rimée de Bertrand du Guesclin*.

Avant que la prose s'empare du héros, la poésie, sur son déclin, réclame l'honneur de le célébrer, et tente de réveiller pour lui l'écho des vieilles chansons de geste. La chronique en vers de Cuvelier précède et prépare la chronique en prose de d'Estouteville, simple traduction, amoindrie et affaiblie, du poème qu'elle a cependant fait oublier. C'est bien le cas de s'écrier :

. . . Et habent sua fata libelli !

Sous ce rapport il faut avouer que le pauvre Cuvelier a joué de malheur. Il n'a pas une de ces réputations éclatantes comme Froissart ou Guillaume de Machaut : son nom même lui a été contesté. Philippe de Maizières, qui le signale, dans *le Songe du vieux pèlerin*, comme un écrivain laborieux et honnête faisant profession de raconter la vie des guerriers et des saints, l'appelle Cimelier ou Cunelier. Du Cange, Buchon et Roquefort disent Cuvillier; Lebœuf, Truiller, et dom Lobineau, Treuillier. Le nom que l'auteur se donne lui-même dans la *Chronique*, telle qu'elle a été publiée par M. Charrière, est bien celui de Cuvelier [1].

D'où vient cette indifférence ou cet oubli à l'égard d'une

1. La même incertitude s'est présentée du reste sur le nom véritable de Du Guesclin, appelé par les uns Claquin, par les autres Glaiequin, puis Klesquin, Gueaclin, Clasquin, Glayaquin, Guescquin, Guiaquin. Voir l'*Hist. de Du Guesclin* par M. Siméon Luce.

œuvre que son titre seul devait recommander à la postérité? Cuvelier a le tort et le malheur de représenter un genre épuisé ou passé de mode.

A partir de Charles V, la prose devient l'instrument, le véhicule préféré de la pensée, comme le vers l'était autrefois. Charles avec ses légistes, ses savants, ses traducteurs, ses commentateurs, Raoul de Presles, Philippe de Maizières, Nicolas Oresme, est un roi de la prose. C'est en prose que sont écrits *le Songe du Verger*, *le Songe du vieux pèlerin* et ces vastes encyclopédies philosophiques, sociales, politiques ou religieuses, composées sous la direction du souverain. Le livre, cet auxiliaire nouveau dont Charles V a compris la puissance, s'exprime de préférence en prose. La poésie, telle que l'entend le moyen âge, est plutôt faite pour être chantée. Séparée de la vielle, la chanson de geste a perdu une partie de son charme. Le prosaïsme envahit la poésie elle-même. L'esprit critique et railleur, dont nous avons déjà signalé la présence dans la deuxième partie du *Roman de la Rose*, dans *Renart le Contrefait*, dans *Hugues Capet*, se mêle aux plus franches et aux plus sincères peintures de l'héroïsme. Le sentiment de la réalité positive est ce qui domine avant tout. Cuvelier, bien qu'il écrive en vers, est cent fois moins poète que Froissart dans sa chronique. Il est aussi moins aristocrate, moins rapproché, par ses goûts et ses relations, de la chevalerie. Comme le second continuateur de Nangis, il semble appartenir au parti bourgeois et national. Son ouvrage nous offre un singulier amalgame de tendances démocratiques associées aux souvenirs de l'épopée féodale. On y trouve les noms de Roland, de Charlemagne, d'Artus, de Merlin, et en même temps certaines idées qui nous ramènent aux états et à l'ordonnance de 1357. Du Guesclin lui-même ne se rattache-t-il pas d'ailleurs, par son éducation comme par ses goûts, aux deux mondes de la chevalerie et de la plèbe, de la poésie et de la prose?

Malgré l'indépendance de ses opinions et la justice qu'il rend aux deux partis, à Du Guesclin comme à Chandos, au bon roi Charles comme au noble Prince de Galles, peut-on dire que l'auteur soit indifférent, laissant tomber ses sarcasmes sur les vainqueurs et sur les vaincus?

D'abord nous croyons qu'il serait injuste de lui contester le sentiment patriotique. Il ne parle jamais sans tendresse et sans émotion :

> De France, le païs où tout honnour s'afine.

Volontiers raisonneur et sentencieux, comme le sont les écrivains bourgeois du XIV[e] siècle, l'auteur aime les dictons et les maximes. Son style est souvent plat, vulgaire, rappelant celui du *Castoiement d'un père à son fils* plutôt que le ton de l'épopée. Mais enfin on y sent l'écho d'une âme honnête, s'intéressant au sort de la France, maudissant les ravages des Grandes Compagnies qui la désolent, et compatissant aux souffrances du *Pauvre commun*, de *la gent menue*, comme on l'appelle. C'est pour l'avoir aimée que Du Guesclin est devenu le héros favori du peuple et du conteur.

On a plus d'une fois comparé cette *Chronique rimée* à la *Henriade* de Voltaire. La comparaison est juste, en partie seulement. Pour l'esprit critique, l'indépendance des opinions, les réflexions philosophiques, le sentiment populaire et libéral prêté au héros principal, au Béarnais comme au Breton, pour l'absence d'inspiration vraiment épique, on peut dire en effet qu'il existe une certaine analogie entre les deux œuvres. Mais, ce par quoi elles diffèrent, c'est par le caractère de vérité et de réalité contemporaines que nous offre la *Chronique*, et que l'épopée savante et artificielle de Voltaire ne saurait nous présenter. Cuvelier a repris, pour nous raconter la vie du grand capitaine, les formes extérieures de la chanson de geste ; lui aussi fait du pastiche, mais naïvement plus encore que savamment. Nous retrouvons dans son œuvre le mètre, le rythme, les longs couplets monorimes, les points d'arrêt, les redites et les soudures de l'ancienne épopée, telle que l'avaient faite les trouvères, en l'adaptant aux sons de la vielle. Là reviennent les mêmes procédés d'invocation, de narration et de description, les mêmes récits de bataille, etc. :

> Grande fu la bataille et forte la tençon.

Seulement, si la forme extérieure est restée la même, le fond, les idées, les sentiments et le type du héros ont bien changé. C'est par là surtout que le poème de *Du Guesclin* diffère profondément de ceux de *Roland*, d'*Artus* et de *Parceval*. D'un côté le monde idéal avec ses rêves, ses splendeurs, son fantastique et ses merveilles : de l'autre le monde réel avec ses bassesses, ses misères et ses trivialités. Dans la France du moyen âge comme dans l'ancienne Grèce, les héros de la première heure, ces enfants gâtés de l'imagination des poètes et des peuples, apparaissent splendides, radieux, parés de toutes les grâces : vrais demi-dieux de ce monde (ἥρωες), comme on les nomme alors, alliant la force à la beauté.

Du Guesclin ne semble pas appartenir à cette race privilégiée. Il est d'une autre génération. A le juger sur sa mine, on croirait plutôt retrouver en lui le type grossier et trivial d'un Audigier, cette caricature grotesque du chevalier au XIIIe siècle, ou bien encore quelqu'un de ces truands malotrus et brutaux enrôlés à la suite de Croquart ou de Robert Knolles.

> Je croi qu'il n'ot si lait de Resnes à Disnant,
> Camus estoit et noirs, malotrus et massant.

Mais la beauté morale relève et rachète en lui la laideur physique. Il a, par-dessus tout, ce don suprême que nous avons déjà signalé comme un trait du héros français, la bonté. Pierre Cardinal la refusait naguère à Simon de Montfort, l'exterminateur des Albigeois : « Tu auras la force, la puissance, les richesses; mais pour la bonté, c'est un don de Dieu : tu ne l'auras pas[1]. » Du Guesclin l'a eue, mêlée aux rudesses et aux brutalités de l'homme de guerre, aux calculs du chef de bande obligé de faire la part du feu et du pillage, pour satisfaire aux besoins et aux appétits de ses soldats. Malgré sa franchise et sa loyauté, son caractère est complexe comme son génie : il se compose de ruse et d'audace, de fougue et de sagesse,

1. Raynouard, *Troubadours*, t. III.

de bonhomie et de cautèle. L'art de la guerre a bien changé depuis Roland : aussi Du Guesclin le comprend-il d'une toute autre façon, bien qu'il soit aussi jaloux de son honneur que les plus fiers barons du temps passé. Il ne refusera pas, comme Roland, de sonner du cor pour appeler à son aide : il ne se jettera pas, comme Robert d'Artois, sur les pieux des archers anglais ou flamands, pour disputer à la *piétaille* la gloire du premier coup : il ne s'attachera pas, comme Jean de Bohême, avec deux ou trois de ses compagnons, pour s'offrir inutilement en victime au milieu de la mêlée. Sire Bertrand a laissé là toutes ces vieilles loques d'un héroïsme admirable, mais suranné. C'est un capitaine plus encore qu'un chevalier. En même temps, il a l'humeur vive, gaillarde, la gaieté, ce confort des héros, les saillies et les reparties soudaines comme ses coups d'épée, le franc parler dont il use avec les grands aussi bien qu'avec les petits : avec Charles V pour blâmer sa parcimonie, avec Édouard pour braver sa colère, avec le prince de Galles pour piquer son amour-propre et son orgueil. Le Nicomède de Corneille n'est pas plus fier, plus ironique, devant l'envoyé de Rome, que Du Guesclin en présence du roi d'Angleterre, ou répondant au Captal de Buch dont il est devenu le prisonnier, défiant la mauvaise fortune par sa belle humeur et ses joyeux propos. Il a le style imagé, pittoresque et familier, l'éloquence populaire qui sait ravir et entraîner les masses. L'auteur du poème a exprimé quelque part, d'une façon vive et saisissante, cette singulière puissance d'attraction qu'exerce le chef de bande autour de lui : il le compare à l'étourneau entraînant les autres oiseaux à sa suite :

Car quant li estorneaux, qui est oiseaux volans,
Est avec les oiseaux dont joliz est li chans,
Sur arbres et buissons telz qui sont sur les champs,
Aussi tost qu'il s'esmuet et que s'est esbatans,
Trestuit li autre oisel, jaunes rouges et blans,
Si s'en vont après lui, nul n'i est demorans,
Chascun le suit au vol, nul n'i est arrestans.
Ainsi est de Bertran, qui tant est souffisans :

Ausi tost qu'il assaut, chascun est assaillans;
Ausi tost qu'il chemine, chascun est cheminans;
Ausi tost qu'il acorde, chascun est acordans[1].

Du Guesclin n'est plus un héros des premiers temps : il n'en est pas moins un héros véritable, comme Roland ou Godefroy de Bouillon, s'emparant des imaginations et remplissant de son nom le monde entier :

Juifs et Sarrazins et puis Chrestiennez
Redoubtoient Bertran en toutes héritez.
En maint lieu disoit on aux enfants noviaux nez :
« Taisiez-vous, taisiez-vous, ou jà le comparrez[2];
Bertran du Guesclin[3] est deçà arrivez. »

Ainsi les mères sarrasines faisaient taire leurs nourrissons en les menaçant du roi Richard. Du Guesclin, la terreur des Sarrasins et des Anglais, devenant une sorte de Croquemitaine pour les enfants, n'est-ce pas le complément de cette légende populaire qui se forme au cœur même de l'histoire?

Sa vigoureuse personnalité remplit et domine tout le poème : autour de lui gravitent les plus hauts personnages du temps : Charles V le Sage et l'avisé; le prince de Galles à l'âme hautaine, enflée par la victoire; le bon et brave Chandos, digne rival de Du Guesclin par le cœur et la vaillance; le mystique et dévot Charles de Blois; le sombre don Pèdre de Castille; l'aventureux et romanesque Henri de Transtamare. Du Guesclin reste le moteur et le centre de ce monde si agité, si tourmenté, et apparaît comme l'homme providentiel, que Merlin a entrevu dans ses prophéties, et que Dieu réserve à la France pour la sauver.

1. V. 3302.
2. Paierez.
3. *Guesclin*, forme ici trois syllabes.

III

Le poème commence, selon l'usage, par une invocation solennelle et un appel à l'attention des auditeurs :

Seigneurs, or escoutez pour Dieu le roi divin.
Que nostre sire Dieux, qui de l'eaue fist vin,
Vous veille tous garder et donner bonne fin!
Or me veilliez oïr, chevalier et meschin [1],
Bourjoises et bourjois, prestres, clers, jacobin,
Et je vous chanterai commencement et fin
De la vie vaillant Bertran du Guesclin.

L'auteur nous dispense ici de cette tradition fabuleuse, recueillie par Froissart, d'après laquelle le héros descendrait d'un certain roi d'Afrique nommé Aquin [2], établi en Armorique, et dont le fils, après la fuite de son père, aurait été adopté, baptisé par les soins de Charlemagne, et aurait eu pour parrains Roland et Olivier. Histoire invraisemblable, dont le poète chroniqueur ne semble pas avoir tenu compte, malgré l'occasion qu'il eût pu trouver de rattacher ainsi son œuvre au cycle carlovingien.

Un autre conteur, il est vrai, s'en est chargé en composant un poème intitulé : *Conqueste de la Bretagne Armorisque faicte par le pieux Charlemagne sur un païen nommé Aquin qui l'avait occupée.* Sorte de préambule ajouté après coup à la *Chronique* rimée de Cuvelier, comme l'avaient été jadis les *Enfances Guillaume*, les *Enfances Godefroy*, et toute la légende de *Garin de Montglane* et du *Chevalier au Cygne*, autour des chansons d'*Aleschans* et d'*Antioche.* L'existence de ce conte fantastique enté sur l'histoire atteste du moins une ébauche de cycle, qui essaie encore de se grouper autour de cette grande renommée.

Avec la chronique rimée, nous sommes dès le début en pleine réalité, devant Du Guesclin enfant, peu gâté d'abord par la nature, la fortune et sa propre famille; laid,

1. Jeune homme.

2. Ce roi aurait occupé le château de Glay : d'où le nom, disait-on, de Glay-Aquin, ou Du Guesclin.

gauche, hargneux comme un mâtin, honni et méprisé de ceux-là même dont il deviendra l'honneur et l'appui :

> Li pères et la mère si le héoient[1] tant
> Que souvent en leurs cuers aloient désirant
> Que fust mors ou noiez en une eaue corant;
> Garçon[2], nisce[3] et coquart[4] l'aloient appelant.

Un jour que sa mère le poursuivait de ses malédictions, une religieuse converse vint à passer. La dame était sage, bien apprise et tant soit peu sorcière ou devineresse, comme l'étaient souvent les femmes, et surtout les dévotes ou béguines, en Bretagne. Elle remarque la physionomie de l'enfant, regarde ses mains, le bénit au nom du Christ et dit à la mère :

> Je vous jure sur Dieu et sur mon sacrement
> Que cest enfant ici, que là voi à présent,
> Que vous tenez ainsi maleureusement,
> Si sera tant eureux et de tel hardement
> C'onques si grant honneur n'orent tuit si parent[5].

Les femmes, bien qu'elles jouent un rôle secondaire dans le poème, ont cependant une large part dans les destinées de Du Guesclin. La dame de Dinan, que Charles de Blois lui avait donnée en mariage, remplit auprès de lui l'office d'une Égérie : c'est pour avoir négligé ses avis que le héros sera pris à Navarette :

> Dame, ce dit Bertran, je sai certainement
> Qui sa fame ne croit à la fin s'en repent.

Du reste, elle avait lu dans les astres, en l'épousant, quel avenir de gloire lui était réservé :

> Et elle avoit trouvé par droite astronomie
> Que Bertran passeroit fleur de chevalerie.

Du Guesclin a pour lui le peuple et les femmes. La prin-

1. Haïssaient.
2. Vaurien (Voir Littré).
3. Niais.
4. Sot.
5. V. 140.

cesse de Galles revendique l'honneur de payer une part de sa rançon et lui envoie 10 000 livres d'or fin. Cette intervention de la femme est toute naturelle dans la vie d'un chevalier breton, sur cette terre qui a porté Velléda [1] la prophétesse et la fée Viviane, la grande enchanteresse assez habile pour enlacer dans ses liens Merlin lui-même. La guerre de Bretagne, à laquelle Du Guesclin va s'associer, n'est-elle pas conduite par deux femmes qui tiennent la place de leurs maris : les comtesses de Blois et de Montfort ?

L'enfance batailleuse et vagabonde de Bertrand, ses jeux et ses rixes avec les fils de paysans, au milieu desquels il se prépare à son rôle de capitaine et de harangueur populaire ; la prison où le fait jeter son père, sa fuite chez une de ses tantes à Rennes, sa première apparition dans un tournoi où il désarçonne les plus rudes champions sans se faire connaître, et laisse tomber respectueusement sa lance devant son père, au moment de se mesurer avec lui ; la reconnaissance du père et du fils qui se réconcilient, tous ces épisodes forment les prouesses juvéniles du héros. Des luttes plus sérieuses vont bientôt s'engager. La guerre vient de se rallumer entre Charles de Blois et Jean de Montfort. Tout d'abord, Du Guesclin s'est mis du parti français et lui reste fidèle jusqu'à la fin, sans oublier pourtant sa chère Bretagne, son premier amour. Ses débuts dans la carrière des armes ressemblent fort aux exploits des quatre fils Aymon dans la forêt des Ardennes : on dirait un chef de brigands plus encore qu'un capitaine. D'abord, pour s'équiper lui et sa troupe, l'argent lui manque absolument. Que faire ? Il dérobera les bijoux de sa mère, simple emprunt forcé qu'il lui rendra au centuple. Après en avoir distribué le produit à ses compagnons, il s'en va gaiement, réconfortant son valet qui se plaint de cheminer à pied. Le hasard lui offre sur sa route un gentilhomme anglais suivi de son écuyer, tous deux montés sur des chevaux superbes et pourvus de riches sacoches. En vertu du droit de guerre entre les deux peuples, il les attaque, tue le maître et

1. La Velléda primitive était Germaine, mais est devenue Bretonne grâce au génie de Chateaubriand.

le serviteur, donne à son valet le cheval qu'il lui a promis, et revient bientôt près de sa mère qui, après l'avoir maudit comme un vaurien, l'embrasse comme un vaillant chevalier :

> Ne say que vous diroie : la chose tant ala
> Que Bertran li gentilz à sa mère donna
> Pour I denier XX sols de ce qu'il emprunta.

De là, il se dirige vers le château de Fougerai occupé par les Anglais. Aussi rusé qu'audacieux, il se déguise en bûcheron avec ses hommes, et s'introduit dans la place, un fagot sur le dos : bon tour renouvelé du *Charroi de Nîmes*, à l'exemple de Guillaume au Court Nez. La forteresse est prise avant que la garnison anglaise ait eu le temps de se reconnaître. Toute cette histoire de la guerre de Bretagne est une longue suite d'escarmouches, d'embuscades, de surprises, de captivités et d'évasions, où le mérite de l'invention appartient évidemment beaucoup plus au héros qu'à l'auteur du poème. Le génie fécond, multiple, avisé de Du Guesclin s'y révèle et grandit de jour en jour. Jusque-là pourtant, il n'est encore qu'un chef de bande.

La campagne de Normandie ouvrait à son activité un plus noble théâtre. Au lendemain de la mort de Jean le Bon, à la veille du couronnement de Charles V, la victoire de Cocherel, remportée sur les Navarrais et les Anglais réunis, était le don de joyeux avènement qu'il envoyait à la jeune royauté.

> Avons I nouvel roy en France l'onnourée ;
> Fesons que sa couronne li soit bien estrinée [1].

L'étrenne était complète en effet. Le Captal de Buch fait prisonnier, les Navarrais et les Anglais mis en fuite, c'était la première revanche solennelle de la France se reconnaissant elle-même, après tant de défaites et d'humiliations.

> Adont fu li orgueilz des Englois avalez [2].

1. V. 4627.
2. Abaissé.

La joie du roi et de la nation éclate en actions de grâces :

> Dieux! dit Charles li rois, vous en soiez loez;
> Quant au commencement que je sui rois sacrez,
> M'avez fait tel honnour[1].

Il octroie au vaillant capitaine le comté de Longueville et le titre de maréchal de Normandie. En même temps, il ordonne de tenir bien enfermé le Captal de Buch et de décapiter Pierre de Sacquainville, coupable de trahison envers son seigneur. Tandis que Du Guesclin achevait de réduire le Cotentin et les villes occupées par les Navarrais, les hostilités reprises entre Charles de Blois et Jean de Montfort le rappellent en Bretagne. Une grande bataille décisive s'engage près d'Auray, triste page de guerre civile et étrangère, que l'auteur a su rendre presque émouvante et dramatique.

En apprenant la mort de Charles de Blois, Du Guesclin furieux se jette, tête baissée, au plus épais de la mêlée :

> Or ne prise ma vie vaillant II parisis ;
> J'ai plus chier à morir que j'en soie fuis[2].

Cette fois, la douleur l'emporte sur la sagesse et la prudence : il a plongé si avant dans les rangs ennemis, qu'il y reste prisonnier. Chandos, le vainqueur de la journée, remercie Dieu du succès de la bataille et surtout de la prise d'un tel adversaire :

> Or ne vi onques mais desconfire Bertran.

Bel hommage rendu à la vaillance et au génie d'un chef si redouté. Aussi se promet-il de le garder soigneusement, comme un trésor précieux qu'il importe de ne pas rendre de sitôt au roi son maître. La bonne étoile de Bertrand et de la France devait cependant le tirer encore une fois de prison. Charles V se l'attachait par un nouveau lien en payant sa rançon.

1. V. 4929.
2. V. 6271.

IV

Une autre campagne, plus aventureuse et plus hardie, allait offrir à Du Guesclin l'occasion de déployer ses talents de capitaine et d'organisateur. L'Anglais refoulé ou contenu, le Navarrais chassé, il restait encore à délivrer la France d'un plus terrible fléau, celui des *Grandes Compagnies*, de ces sauterelles dévorantes qui continuaient à ronger le royaume. La guerre soulevée en Espagne par les cruautés de don Pèdre, roi de Castille; la mort de la reine Blanche, belle-sœur de Charles V, empoisonnée par son époux; la révolte de Henri de Transtamare soutenu par la France, étaient autant de prétextes d'intervention. Par delà, les Sarrasins à combattre, Grenade, la riche Grenade, à enlever, tout un avenir de conquêtes et de butin. Il s'agissait de trouver un homme capable d'enflammer le zèle et la cupidité de ces aventuriers endurcis et positifs, à qui l'honneur ou le paradis ne suffisait plus. Pierre de Lusignan avait tenté vainement de les entraîner avec lui dans une nouvelle croisade. Sire Bertrand fut plus habile et plus heureux. Le récit des négociations entamées par lui avec les brigands, de la visite qu'il leur rend, des harangues qu'il leur adresse, du repas que leur offre le roi Charles dans son palais à Paris, présente une série de scènes originales et pittoresques, prises sur le vif de la réalité. Du Guesclin s'y montre à la fois diplomate, orateur et habile conducteur d'hommes. Il leur envoie d'abord un héraut comme à des princes, pour leur demander de conférer avec eux. Bientôt il arrive lui-même et traite en compagnons et en égaux tous ces illustres chefs du brigandage, et Gautier Huet, et le Vert Chevalier, et Robert Sercot, et Mathieu de Gournay, et Huon de Cavrelay, Anglais, Gascons, Navarrais, gens de toutes races et de tous pays :

Diex gart les compaignons, dit-il, que je voi là [1].

Pour s'attirer leur confiance, il commence par s'accuser

1. V. 7223.

le premier des méfaits que la guerre leur a mis, plus ou moins, à tous sur la conscience :

> Je n'ai fait fors que mal, gent occire et tuer;
> Et se j'ai fait des maulx, bien vous poez compter
> D'estre mes compaignons, encore de passer;
> D'avoir fait pis de[1] moi bien vous poez vanter.

Comment se fâcher en face d'un si bon compère, qui avoue si gaiement ses fautes?

> Nous avons fait trop pis que ne font les larrons !

s'écrie-t-il avec un accent d'humilité plus comique encore que religieuse. Aujourd'hui que vient-il leur proposer? Une entreprise à la fois sainte et lucrative : des Sarrasins, des Juifs à exterminer ; un prince criminel, excommunié et renégat, à dépouiller; un riche pays, fécond en victuaille et en bons vins, à exploiter. Tout à gagner, la richesse en ce monde et le paradis dans l'autre : que peut-on souhaiter de mieux?

> Por Dieux, avisons nous, sur les Païens alons.
> Je vous ferai tous riches, se mon conseil créons,
> Et arons paradis ausi quant nous morrons.

Jamais rêve de châteaux en Espagne ne fut plus habilement construit et présenté pour séduire ces esprits rétifs, indépendants, moins avides encore de gloire que de gain.

L'expédition d'Espagne ainsi prêchée et préparée est la partie la plus romanesque du poème. Il semble qu'en touchant cette terre fabuleuse, où Charlemagne et Roland ont donné leurs plus fameux coups d'épée, le capitaine se transforme en paladin. Il se propose d'aller à Grenade, puis à Chypre pour y venger la mort de Pierre de Lusignan lâchement assassiné. L'ancien chef de bande aspire au rôle de grand justicier et de vengeur de la chrétienté. On dirait qu'il veut purifier et ennoblir la

1. Que.

guerre, sinon par les moyens, au moins par la sainteté du but. C'est ainsi que cette campagne, où nous retrouvons à la fois le double esprit qui inspire, à des époques différentes, le poème chevaleresque de la *Prise de Pampelune* et le roman de *Gil Blas*, devient une croisade. Le pape lui-même n'hésite pas à lui donner ce nom. Une chanson du temps, en langue limousine, intitulée *la Bertat*[1] (vérité), lui attribue ce caractère sacré :

L'honor, la fé, l'amor de Deu,
Erou touts lous soulis moteus.

La première étape du voyage est la station d'Avignon, où les compagnies viennent rendre visite au Saint-Père, et lui demandent sa bénédiction et ses écus. Petite scène de comédie que le chroniqueur s'amuse à prolonger avec une joie maligne : Villaret en conteste la vérité, et ne voit là qu'une invention du romancier. Quoi qu'il en soit, l'épisode est trop plaisant pour l'omettre, tout en reconnaissant qu'il a bien pu être chargé par le conteur. Le pape, effrayé de cette invasion subite, envoie dire à ces visiteurs importuns qu'ils aient à quitter le pays au plus vite, sous peine d'excommunication. Le cardinal chargé de cette mission difficile souhaiterait de voir le pontife à sa place :

Pléust à Jhésu Crist, qui de mort vint à vie,
Que le papes y fust en sa chappe jolie :
Je croi c'on li auroit assez tost dévestie.

« Apportez-vous de l'argent ? » Telle est la première question qu'on lui adresse. Le cardinal garde une humble attitude en face de ces enragés et affamés qui pourraient le dévorer. Un des chefs les plus respectables de l'armée, un guerrier à la barbe fleurie, le maréchal Arnoul d'Audrehan, rappelant la sainteté de la guerre, réclame, au nom de ses troupes, l'absolution et deux cent mille livres pour les aider à faire la route. Du Guesclin avoue même que beaucoup de

1. *Cançon ditta la Bertat fatta sur la guerra d'Epagnia, fatta pel generoso Guesclin, assistat des nobles moundis de Tholoza* (reproduit par Buchon à la suite de la *Chronique en prose de Du Guesclin*).

ses gens feraient bon marché de l'absolution, et tiennent bien davantage à l'argent :

Car je vous di pour vray qu'il y en a granment
Qui d'asolucion ne parolent noient [1] :
Il ameroient mieulx à avoir de l'argent.
Nous les faisons prodommes malgrez eulx vraiement.

Aveu naïf, qui prouve toutes les difficultés de l'entreprise et de la conversion.

Pour l'absolution, le Saint-Père consent à la donner aussi large qu'on voudra ; mais la taxe de deux cent mille livres lui paraît bien lourde et peu chrétienne. Les nouveaux croisés s'impatientent et menacent d'envahir la ville. Le cardinal propose alors un biais qui permettra de sauver les trésors de Dieu ou du pape, son représentant sur la terre : c'est de faire retomber l'impôt sur les bourgeois de la cité, grands et petits. Mais Du Guesclin connaît la manœuvre et s'en indigne. Quand le prévôt d'Avignon se présente pour lui annoncer que l'absolution est signée et l'argent prêt, il lui demande d'affirmer sur l'honneur d'où vient cet argent. Sort-il des coffres du Saint-Père?

Nennil, sire, dit-il, mais la debte est païe
Du commun d'Avignon, à chascun sa partie.

Le chef magnanime ordonne de rendre l'argent aux contribuables : il ne l'acceptera que s'il vient du clergé :

Jà n'en arons denier un jour de nostre vie,
Se ce n'est de l'avoir venant de la clergie ;
Et volons que tuit cil qui la taille ont païe [2]
Aient tot lor argent, sans perdre une maillie [3].
— Sire, dit li prévos, Dieux vous doint bonne vie!
La poure gent arez forment esleescie [4].

L'insistance et l'acharnement que met ici l'auteur à faire payer cette contribution par le clergé nous indiquent assez

1. Nullement.
2. Payée.
3. Maille, petite monnaie.
4. Réjouie.

l'esprit qui l'anime contre le pape et les prélats. Le Saint-Père est obligé de céder, et se dédommage bientôt, il est vrai, en levant un nouveau décime sur le clergé de France.

De là, Du Guesclin se rend à Toulouse, où il recrute quatre cents volontaires, dont la chanson de *la Bertat* a consacré le souvenir :

> Entre touts éron quate cens,
> Entre lous quals les plus balens[1], etc.

Ainsi grossie sur son passage, ayant à sa tête quelques-uns des plus grands seigneurs du royaume, tels que le duc de Bourbon, le comte de la Marche, le sire de Beaujeu, mêlés aux chefs de bande les plus fameux par leur audace et leurs pilleries, l'armée française entre en Espagne. Don Pèdre est épouvanté en apprenant le nom de celui qui la commande. Une sinistre prophétie lui a dès longtemps annoncé la venue d'un aigle[2], qui le chasserait de son palais :

> Ay las! dit li roys, com male destinée :
> Li aigles est venus en iceste contrée,
> Par qui je perderai honneur et renommée.

Un moment pourtant, la bataille de Navarette semble relever sa fortune, grâce à l'appui de Jean Chandos et du prince de Galles. L'aigle tant redouté va être mis encore une fois en cage. Le bon et brave Chandos, le vainqueur d'Auray, l'a pris de nouveau, en recommandant à ses gens de ne point l'occire :

> Car il est vaillans hom et plains de baronnie.

1. Gaillards, alertes.

2. A propos de *l'aigle* dont il est question si souvent dans la *Chronique rimée*, il est bon de rappeler que Du Guesclin portait l'aigle à deux têtes dans ses armoiries :

> Lescu d'argent à 1 aigle de sable
> A II tez et à I rouge baston
> Portait le preux, le vaillant connestable.
>
> (*Ballade sur les armes de Du Guesclin.*)

Sa liberté d'esprit, ses vives ripostes par lesquelles il désarçonne les ennemis ou les railleurs mal avisés, ne l'abandonnent pas, même le soir de la défaite. Quand le Captal de Buch, chargé de le garder, lui rappelle d'un ton ironique la journée de Cocherel où il était lui-même son prisonnier, et les retours subits de la fortune, Bertrand lui répond d'un air gaillard, en homme qu'on ne démonte pas aisément :

Vous ne m'avez pas pris à l'espée tranchant :
Moi, je vous conquestai : j'ai I point plus avant.

La scène de la rançon, une des plus fameuses et des plus héroïques dans la vie de Du Guesclin, a été préparée, combinée par le chroniqueur avec un certain art, dont il a soin de nous prévenir :

Seigneurs, or faites paix, laissiez la noise ester,
Et vous orrez beaux mos, se volez escouter[1].

Écoutons donc, car l'histoire en vaut la peine. Le drame se passe dans la chambre du prince de Galles où l'on parle d'exploits, de morts, de captivités, et notamment de celle de saint Louis dans le camp du soudan d'Égypte. A ce propos, le prince anglais déclare qu'il n'eût pas gardé en prison un si vaillant chevalier. Le sire d'Albret saisit le mot au passage, et lui rapporte qu'on l'accuse de vouloir retenir captif un preux gentilhomme à cause de la crainte qu'il inspire à l'Angleterre, et il nomme le vainqueur de Cocherel :

Quand li princes l'oy, couleur prist à muer ;
Orgueil, ire et desdaing l'alèrent si tenter.

Il ordonne qu'on fasse venir Du Guesclin. Le prisonnier, insouciant et résigné, jouait alors aux échecs avec son chambellan. Il arrive vêtu d'une grossière casaque grise :

Bien samble qu'il soit homme venant de Honguerie.

1. V. 13367.

Le prince de Galles ne peut s'empêcher de rire en le voyant ainsi accoutré, et lui demande :

Bertran, comment vous va?

Sire Bertrand, toujours jovial, se plaint des rats et des souris, dont le ramage lui plaît moins que celui des oiseaux qu'il n'a pas entendus depuis longtemps. Il les entendra bientôt s'il veut, à une seule condition : qu'il s'engage à ne plus servir contre l'Angleterre, à ne point aider Henri de Transtamare en Espagne. Du Guesclin refuse la liberté à ce prix.

Quand le prince lui parle de sa rançon, il répond avec un mélange d'humilité et de fierté :

Je suis I chevalier poure et de petit nom,
Et ne sui pas aussi de telle estracion
Là ou je puisse avoir finance à grant foison.

Du Guesclin est du nombre de ces grands cœurs qui ne rougissent pas de la pauvreté, et s'en glorifient même au besoin.

Dites vostre voloir et vostre entencion
Et quant j'aray oy la demande et le don,
Se je ne puis finer[1], je r'iray en prison.

Le prince insiste pour qu'il indique lui-même le chiffre de cette rançon : et alors, avec ce légitime orgueil d'un homme qui a conscience de sa valeur, il la fixe à 60 000 doubles d'or. A ces mots, le prince change de couleur et se demande si Du Guesclin se moque de lui :

. . . . . . Me fait il bien gaber
Que LXM doubles d'or fin me fait donner?

Mais le captif maintient son prix. Il a pour garants : le roi d'Espagne Henri, qui remontera sur son trône malgré tous

1. Payer.

les obstacles, le roi Charles V, qui ne l'abandonnera pas dans le besoin; et de plus, tout le peuple de France, si chétif et si pauvre qu'il soit :

> N'a filaresse en France, qui sache fil filer,
> Qui ne gaignast ainçois ma finance à filer
> Qu'elles ne me vosissent hors de vos las geter [1].

Admirable confiance, qui honore la nation et son vaillant défenseur. Quoi qu'on ait pu dire avec raison de l'ingratitude des peuples, ils savent parfois aussi rendre justice à ceux qui les aiment, qui leur sacrifient leurs veilles, leur sang, leur âme tout entière, comme ils savent à certains jours flétrir l'égoïsme, la lâcheté, l'oubli du devoir et de l'intérêt public.

Interdit, surpris d'un pareil langage, de cette assurance imperturbable d'un homme qui a derrière lui tout un peuple pour caution, le chef anglais s'écrie :

> Quel homme est-ce ci que je vois ci ester?

La scène a débuté par le ton plaisant, et finit par le sublime. Du Guesclin y arrive naturellement, sans effort, sans déclamation et de plain-pied, comme sur son véritable terrain. C'est ainsi que nous retrouvons l'accent épique, sans sortir de la réalité.

A peine libre, il reprend la route d'Espagne et va rejoindre Henri de Transtamare au siège de Tolède. Ici encore le roman et l'imbroglio reparaissent. Les aventures de don Henri, ses déguisements qui ressemblent fort à ceux de tous les héros de la comédie espagnole, d'un Almaviva en quête de royauté ; la captivité de don Pèdre vendu par un Juif aux païens, ses voyages fabuleux en Afrique, son mariage avec la fille du roi maure de Bellemaire, son retour à la tête d'une armée de Sarrasins, sont autant de faits plus ou moins contestables ou purement imaginaires. Du Guesclin s'applaudit de n'avoir pas besoin d'aller jusqu'en Afrique, ni même à Grenade pour rencontrer des Sarrasins, puisqu'ils viennent à lui. Il les taille en pièces

1. V. 13 645.

à la bataille de Monteil. Devenu duc de Moliers, grand d'Espagne, vainqueur des Maures, comme le Cid, et comme lui protecteur de la royauté légitime, il ne songeait plus qu'à jouir de sa gloire et de son repos, quand la voix de Charles V le rappelle en France.

Une nouvelle invasion anglaise s'est abattue sur ce pays. Le roi contemple, de son hôtel Saint-Paul, les incendies allumés tout autour de Paris, pour le forcer à sortir de sa réserve et de son inaction, en attendant le retour de Du Guesclin. Celui-ci ramène avec lui la joie, la confiance parmi les siens, et aussi la terreur et l'inquiétude dans le camp anglais. Thomas de Granson, l'un des chefs ennemis, a vu paraître en songe un aigle :

> C'est l'aigle qui en France fera crier Montjoie !

Charles V veut, par une consécration solennelle, confier plus que jamais à Du Guesclin l'épée de la France avec le titre de connétable. L'habile et prévoyant Breton refuse d'abord en rappelant l'humilité de son origine. A la sanction royale, Charles propose d'ajouter les suffrages de la nation. Il convoque une assemblée où figurent, à côté des princes, ducs, comtes et chevaliers, les bourgeois de Paris et le prévôt des marchands, éléments nouveaux que le sage monarque a introduits, avec une adroite mesure dans son gouvernement. Une acclamation générale s'élève :

> A Bertran ! a Bertran ! l'espée li livrez !
> Voir, s'il est connestable, Englois seront grevez [1].

Et Bertrand de son côté, saisissant l'épée, se promet de leur tailler bientôt une rude besogne :

> En eux me bouterai comme leu [2] en bergier [3].

Mais pour faire la guerre il faut de l'argent : or Charles V est ménager, parcimonieux ; Du Guesclin, volontiers

1. Battus.
2. Loup.
3. Bergerie.

libéral et prodigue. Nous l'avons vu distribuer à ses compagnons le produit des bijoux et joyaux de sa mère : ailleurs, revenant à Bordeaux pour payer le prix de sa rançon, il en consacre une partie à racheter quelques gendarmes prisonniers, s'oubliant ainsi lui-même. Que n'est-il sorcier comme Maugis pour faire sortir l'argent par quelque bon tour de métier ! Dans son dépit, il n'épargne pas les mots durs et piquants à son souverain, qu'il aime pourtant et sert de si bon cœur. Il l'invite à fouiller dans les coffres de ces chaperons fourrés, de ces gens de robe et de grimoire qui s'entendent si bien à faire des économies. Le trésor royal tardant à s'ouvrir, il mande à sa femme d'apporter à Caen sa vaisselle. Là il fait préparer un grand festin où il étale ses plus beaux plats d'argent, et tandis qu'on admire ce magnifique service, il annonce aux invités qu'il va le vendre pour en prêter le montant au roi, jusqu'au jour où les Anglais se chargeront de le rembourser. Le cri de « Vive Bertrand ! » répond à cette déclaration. De toutes parts les volontaires arrivent sous la bannière d'un chef si généreux et si vaillant, avec lequel on est sûr de *gaaigner* :

Nous serons trestous riche assez prochainement.

Dans cette nouvelle campagne de France, la plus belle et la plus savante qui ait illustré sa carrière, Du Guesclin se trouve encore une fois aux prises avec un adversaire qui le surpasse peut-être en sagesse, et qui l'égale en bravoure et en générosité : Jean Chandos, belle âme loyale et pure. Blessé mortellement, le capitaine anglais empêche son frère et ses compagnons d'égorger les prisonniers français :

« Non ferez, dit Chando ; frère, laissiez ester,
François font lor devoir, ne les devez blasmer. »

Et il expire, recommandant à Dieu son roi et sa dame, qu'il allait épouser.

La prise de la Rochelle inaugure dignement cette brillante expédition du Poitou. Les Rochellois, bons Français, avant d'ouvrir leurs portes, ont cependant pris leurs

précautions. Débarrassés des Anglais, ils ont commencé par détruire le château qui dominait leur ville, craignant d'être de ce côté trop protégés. En revanche, ils promettent de bâtir à la place un beau palais pour le roi. Du Guesclin a bien compris quelle est au fond leur intention :

> « Vous volez franchement vostre ville gaignier[1]
> Sans nulle invencion ne servage païer :
> — C'est voirs[2], dit le bourjois; le volez accorder? »

La bourgeoisie tient à rester maîtresse chez elle :

> Nous volons vivre en paix sans nulle souspeçons,
> Et païer largement ce que nous deverons :
> Qui plus demandera, nous le débaterons,
> Et qui nous assaudra, nous nous défenderons[3].

Fières paroles, dont La Rochelle se souvenait encore au temps de Richelieu. L'auteur du poème se rattache évidemment par les sympathies au parti bourgeois de 1357. L'esprit démocratique et républicain couvait toujours comme un feu latent, que la folie de Charles VI et les nouveaux malheurs de la France devaient rallumer bientôt.

Après une promenade triomphale à travers le Poitou, après des prodiges de bravoure, de génie, de ruses et de manœuvres incomparables, à l'heure où sa gloire atteint son apogée, Du Guesclin arrive devant les murs de Châteauneuf-de-Randon. C'est là qu'il remporte sa dernière victoire, étendu sur son lit de mort. Avant d'expirer, il envoie le maréchal de Sancerre sommer les assiégés de se rendre sous peine d'être *descollés* ou *pendus*, s'ils tardent davantage. Les Anglais, qui avaient juré de ne pas livrer la place, se décident à venir vers la tente du mourant, et déposent sur son lit les clefs de la forteresse, en s'inclinant devant lui avec respect :

> Pas ne sommes rendu à brigier rassoté,
> Mais à plus preux qui fust passé a cent ans né.

1. Garder.
2. Vrai.
3. V. 21463.

Comme Roland, Du Guesclin en mourant songe à la douce France :

A! doulce France amie, je te lairay briefment[1].

Il charge encore le maréchal de Sancerre d'aller reporter à Charles V cette vaillante épée de connétable qu'il a tenue d'une main si ferme et si loyale. En même temps il adresse à ses compagnons ces derniers conseils qui sont comme le testament d'un cœur français :

Et priez tuit por moi, car mon temps est alé;
Et soyez bonne gent; aiez l'un l'autre amé,
Et servez loialment nostre roy couronné.

Noble leçon terminant dignement une noble vie, toute d'honneur et de dévouement à la France et à son roi.

Ce tableau de la mort de Du Guesclin, de la douleur publique qui l'accompagne, de ses funérailles à Saint-Denis où Charles V devait le rejoindre bientôt, eût demandé sans doute plus de grandeur et de véritable poésie dans l'expression. Pourtant l'humble récit de Cuvelier n'est pas dépourvu d'intérêt. Le monarque reconnaissant envers son loyal serviteur lui ouvrait l'auguste nécropole de ses ancêtres, comme Louis XIV devait l'ouvrir plus tard à Turenne. La royauté de naissance s'alliant à la royauté du génie offre ici un touchant spectacle :

Et commanda le Roy que Bertran li gentilz
Soit mis et enterrez tout droit à Saint-Denis,
Droit au pié de la tumbe où il doit estre mis.
Adonc fu aportez Bertran dont je vous dis;
Mais on ne l'aporta mie parmi Paris,
Pour cause que le pueple, dont Bertran fu chiéris,
Eussent démené et grans pleurs et grans cris.

Le sage roi voulait sans doute épargner à Paris une de ces émotions violentes auxquelles la population de cette

1. Bientôt.

ville s'est toujours laissée trop aisément entraîner. Ennemi du faste, de l'apparat et du tumulte, peut-être y trouvait-il aussi une économie?

Neuf ans plus tard (1389), Charles VI faisait célébrer en grande pompe les funérailles publiques de Du Guesclin à Saint-Denis, sorte de consécration ou d'anniversaire solennel, complément de la gratitude royale. Un petit poème du temps, assez plat et assez prosaïque du reste, publié par don Martène dans son *Thesaurus anecdotorum* (t. III), a conservé le souvenir de cette cérémonie, décrite également par Le Laboureur dans son *Histoire de Charles VI*. Toute la noblesse de France défila devant le catafalque, portant les écus, les épées, les bannières qui rappelaient la gloire du défunt. On y voyait figurer les ducs de Bourbon et de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Longueville, de Dammartin, les plus illustres noms de la chevalerie, Olivier de Magny, Clisson, Beaumanoir, Pierre de Navarre, etc. Quatre destriers tout armés, deux pour le tournoi, deux pour la bataille, furent menés à l'offrande devant l'autel. L'évêque d'Auxerre prononça l'oraison funèbre du héros, et tous fondaient en larmes à ses paroles :

> Quar il disoit : Plourez, gens d'armes,
> Bertran qui trestous vous amoit.

La jeune royauté tenait à honneur de se placer sous l'invocation de cette renommée populaire. La noblesse réclamait Du Guesclin comme un des siens par la naissance ; la nation le revendiquait comme appartenant à tous par le cœur.

Si la vie et les exploits de Du Guesclin ont été pour la chanson de geste un dernier regain à l'heure de la décadence, la mort et les funérailles du héros vont devenir, pour la poésie lyrique, non moins atteinte, une occasion de réveil ou tout au moins d'effort suprême, en produisant une série de chants royaux, ballades, pastourelles, etc. Toutes les vielles et les musiques du temps se mettent en branle pour célébrer ce grand deuil.

De ce vaste concert larmoyant, quelques morceaux seulement nous sont parvenus. Francisque Michel en a recueilli

cinq ou six, conservés à la suite d'un manuscrit de Guillaume de Machaut, et les a publiés à la fin de la *Chronique en prose de Du Guesclin.* L'exécution en est médiocre, il faut l'avouer : le vrai souffle lyrique manque trop souvent comme le souffle épique manquait à la *Chronique rimée*: pourtant il y a là un certain essor, une émotion sincère. La poésie essaie d'acquitter la dette de la reconnaissance nationale envers le sauveur de la patrie. C'est elle qui va introduire Du Guesclin dans ces sphères supérieures où planent les héros des anciens âges. Il prend place à côté des *neuf preux*, entre David et Charlemagne, Godefroy et Judas Machabée, Alexandre et César. Véritable transfiguration, qui imprime sur son front l'auréole de l'immortalité. Dans une de ces pièces, c'est *Nature* qui parle. *Nature*, la grande raisonneuse si bavarde et si téméraire dans le *Roman de la Rose*, vient glorifier le plus noble de ses fils :

De trestous ceulx que je formai et fis
Estoit la flur de la droite eslíture [1].
Tuit li vaillant et li preux de jadis,
Tuit li présent et toute créature,
César, Hector, Alexandre et David,
Artus et Charle et moi qui sui Nature,
Godefroy et Machabée,
Et tout home qui a haute honnour loée,
Doivent de plours faire rivière et onde,
Car par la mort est la terre troublée
Du plus vaillant qui fust en tout le monde.

Ailleurs, ce sont les bergers, le menu peuple qui, dans une élégie pastorale désignée sous le nom de chant royal, exhalent leurs plaintes :

Plourons honneur et hardement,
Foi, loïauté et courtoisie.
. . . .
Le bon, le large pour donner.
. . . .
Toutes les vertus ci avoit
Li bon connestable de France.

1. Choix.

Parmi ces minces échantillons de poésie, il en est un pourtant qui se distingue par un élan vraiment lyrique, chose assez rare chez nos anciens trouvères :

Estoc [1] d'oneur et arbres de vaillance,
Cuer de lyon, esprins de hardement,
La flour des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combatant,
Saige en vos fais et bien entreprenant,
  Souverain homme de guerre,
Vainqueur de gens et conquéreur de terre,
Le plus vaillant qui oncques fust en vie,
Chascun pour vous doit noir vestir et querre :
Plourez, plourez, flour de chevalerie !

Ce couplet, très supérieur à tous les autres par la vigueur de la pensée et la majesté du style, est l'œuvre d'un poète formé à la cour et à l'école de Charles V, Eustache Deschamps.

1. Souche.

CHAPITRE XIV

GUERRE DE CENT ANS (*Suite*)

Écrivains bourgeois et patriotes. — Eustache Deschamps.
Alain Chartier. — Christine de Pisan.

I

Eustache Deschamps, dit Morel, est, avec Alain Chartier et Christine de Pisan, le représentant de la poésie bourgeoise, royaliste et nationale au XIV[e] et au XV[e] siècle. De son origine et de sa famille, on sait peu de chose. Ces noms de Deschamps et de Morel paraissent avoir été deux sobriquets, l'un tiré de sa maison de campagne, qu'il possédait près de Vertus, l'autre de sa physionomie, qui le rendait semblable à un More ou moricaud :

> Chascuns me dit : Tu es lais garnement,
> Gros visage as, tu es noirs et halez.

Eustache aurait donc été du côté de la figure aussi peu favorisé que son héros de prédilection, Du Guesclin. Malgré les services rendus à la France et à ses rois, il était tombé dans un profond oubli, quand l'imprimeur Crapelet donna, en 1824, une première édition choisie de ses poésies morales et historiques. Une nouvelle publication de Tarbé, en 1849, contribua à lui restituer dans notre histoire littéraire une place à laquelle il a droit[1].

Élève de Guillaume de Machaut, qu'il surpasse de beaucoup par l'énergie, la verve, la portée morale et philosophique, il

1. Depuis, la Société des anciens textes français a entrepris de publier une édition complète des œuvres d'Eustache Deschamps : ce travail, commencé par M. de Queux de Saint-Hilaire et conduit jusqu'au VIII[e] volume, a été repris par M. Raynaud.

est un des créateurs et des plus habiles virtuoses de la *ballade*[1]. Bien qu'il ait dû nécessairement exécuter, avec son maître, un certain nombre de gammes poétiques, Eustache Deschamps n'est pas à proprement parler un *dilettante* qui rime pour rimer, mais avant tout un homme et un écrivain d'action. Ses ouvrages ont en général un but pratique immédiat, se rapportant aux faits contemporains. Ce qui domine en lui, c'est le patriote et le moraliste : et c'est là surtout ce qui nous intéresse. Sa longue existence, qui s'étend de la première moitié du XIV[e] siècle au premier quart du XV[e], lui a permis de voir bien des bouleversements et des mutations de fortune. Lui-même nous apprend qu'il a vécu sous quatre rois :

> Quatre lignée et géneracion
> Ay veu de Rois, depuis que je fu nez :
> Philippe, Jean, Charle en succession
> Le cinquième : Charles ses[2] fils aisnez
> Vint après.

Tout jeune encore, il a pu recueillir de la bouche de Guillaume de Machaut le récit de nos désastres à Crécy et à Poitiers. Il a vu les premiers essais de gouvernement populaire en 1357 et l'explosion de la Jacquerie. Il a salué le retour de l'autorité légitime avec Charles V, de la victoire et de l'honneur sous le drapeau fleurdelisé avec Du Guesclin. Plus tard il a de nouveaux malheurs à déplorer : l'invasion étrangère, la défaite d'Azincourt, l'écroulement de cet édifice si lentement, si patiemment réparé par la main de l'habile monarque, la guerre civile rallumée par les folies des peuples et l'ambition des princes. De là, chez lui, un mélange d'enthousiasme, d'amertume, de tristesse, d'humeur grondeuse, qui va s'assombrissant avec les années. Toutes les joies et les douleurs de la France ont trouvé dans ses vers un écho. Il a d'abord ce qui est le fondement et la base du patriotisme, l'amour du sol natal :

> Je fu jadis de terre vertueuse
> Nez de Vertus, le païz renommé,
> Où il avoit ville très gracieuse,
> Dont li bon vin sont en maint lieux nommé.

1. Voir la thèse de M. Sarradin sur Eustache Deschamps.
2. *Suus*, son.

Il est fils de cette province de Champagne si française d'esprit, de cœur et de langage, terre des bons vins et des chansons, de la malice et de la *sapience*, quoi qu'on ait pu dire de ses habitants et de ses moutons. Elle avait déjà donné à la France ses premiers prosateurs, Villehardouin et Joinville; ses premiers poètes, Thibaut et Colin Muset. C'était d'elle encore qu'étaient venus en partie les auteurs du *Roman de Renart*, comme plus tard devaient en sortir ceux de la *Ménippée*. Eustache Deschamps est bien de la même lignée. Il a l'amour-propre du clocher, du terroir : aussi le prend-il de haut avec ses voisins, les gens de Brie, dont les vins jouissaient déjà d'une assez mauvaise réputation :

Leurs vignes sont de prunelles des bois.
Por ce doivent livrer en la fourrière
Ceulx de la Brie la mousse aux Champenoys[1].

Il rappelle avec orgueil les gloires de son pays, au nombre desquelles il compte Guillaume de Machaut et Nicolas Clémangis. Cependant, si admirables que lui paraissent et Vertus, et Reims, et Troyes, une ville l'enchante et le ravit par-dessus toutes les autres, c'est Paris. Et par là encore on peut dire qu'Eustache est vraiment Français. Deux ballades, l'une publiée par Crapelet, l'autre par Tarbé, ont ce refrain commun :

Riens ne se puet comparer à Paris.

Aussi viendra-t-il plus tard s'y fixer, au terme de ses longues pérégrinations en Syrie, en Palestine, en Égypte, où il dit s'être promené à travers toute espèce de mésaventures et de dangers, que son imagination a pu grossir et multiplier, en justifiant le proverbe, « A beau mentir qui vient de loin », si ami d'ailleurs qu'il soit de la vérité.

Vers l'âge de trente-cinq ans, il entre à la cour du roi Charles V avec le titre d'huissier d'armes. A partir de ce moment, il prend sa forme et son pli comme penseur et comme écrivain. Tout en gardant certains souvenirs des

1. Ballade contre la Brie, édit. Tarbé.

gaillardises de sa jeunesse, du temps où il rédigeait la *Charte des bons enfants de Vertus*, son esprit devient plus sérieux et plus réfléchi. Il y contracte le goût et l'habitude des dissertations morales telles que les aimait le roi. Son séjour à la cour de Charles V est l'époque la plus heureuse de sa vie. Ce monarque frugal, tempérant, modéré, simple et net dans sa mise et dans ses propos, entouré de savants et d'astrologues, instruit lui-même dans les lettres sacrées et profanes, est resté comme un idéal, un modèle qu'il propose aux autres princes. Il en a retracé le portrait dans une des nombreuses ballades qu'il a composées sur sa mort.

Comment fut-il humble et plains de douçour,
Dévot vers Dieu et doulz à la maisgnie,
Saige en ses faiz, courtoiz et plains d'onour,
Chascuns devoit amer sa compaignie.
Les bons amoit : il haioit vilenie.

A ses fonctions d'huissier d'armes, Deschamps ajouta bientôt celles de gouverneur du château de Fismes et de bailli de Senlis. Homme de plume, de robe et d'épée, il accumule les charges sur sa tête plus encore que les appointements[1], si l'on en juge par ses requêtes nombreuses adressées au roi Charles VI, pour se plaindre de sa gêne et du triste état de sa forteresse démantelée et ruinée par les Anglais. L'année 1380, qui vit mourir à quelques mois de distance Du Guesclin et Charles V, fut le commencement de la mauvaise fortune pour notre poète. Les pillards saccagent et brûlent sa petite maison de Vertus, rendez-vous des buveurs et chanteurs ses amis.

Se vous volez veoir grant povreté,
Pays destruit et ville désertée,
Murs ruineus où escu a esté,
Povre logis et gent desconfortée,
Droit à Vertus est la chose esprovée.
. . . .
Les Anglois ont partout le feu bouté.

1. Voir la ballade sur le bailliage de Senlis et le calembour de *Cent lits*, où il ne trouve même pas un oreiller. Édit. de Queux de Saint-Hilaire, t. V.

L'auteur en a gardé le surnom de Brûlé des Champs, et une rancune plus vive encore contre les Anglais, qu'il ne cesse de poursuivre de ses sarcasmes et de ses malédictions. Dans le récit du *Combat des Trente*, et même dans la *Chronique rimée de Du Guesclin*, les haines nationales ne sont pas encore très ardentes. Eustache Deschamps contribue largement à les allumer et à les envenimer. Comme huissier d'armes, il avait accompagné le roi à la bataille de Rosbecq. Mais cette guerre contre les communes flamandes, guerre toute féodale entreprise au profit du comte de Flandre, plaisait médiocrement à la nation. Les Parisiens surtout éprouvaient une secrète sympathie pour ces bourgeois de Gand et de Bruges, qui voulaient défendre leurs franchises municipales contre la tyrannie de leur seigneur, comme les Rochellois eux-mêmes avaient revendiqué les leurs en face de Du Guesclin. Le peuple de France sentait d'instinct que son véritable ennemi n'était pas là, mais en Angleterre, d'où étaient venues et d'où partaient sans cesse les bandes d'aventuriers et de pillards qui dévoraient le royaume.

Eustache avait applaudi à la grande battue organisée par Du Guesclin, Clisson, Beaumanoir; etc., il avait vu la Normandie, le Poitou, la Picardie, la Bretagne, une partie de la Guyenne redevenir provinces françaises. Dans la joie de la victoire, il avait raillé, gouaillé les Anglais sur leur accoutrement, leur corpulence, leur amour de la boxe et de la bière :

> *Franche dogue* [1], dist un Anglois,
> Vous ne faites que boire vin.
> — Si faisons bien, dist le François,
> Mais vous buvez le lunequin [2].

Pierre Dupont dira mieux plus tard en chantant sa *Vigne* :

> Je songe, en remerciant Dieu,
> Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

1. *French dog :* chien de Français.
2. Bière.

Puis, se moquant de cette queue légendaire prêtée aux Anglais, Eustache leur crie, comme pour les inviter à fuir :

> Levez vostre queue[1], levez.

Mais à ces courtes facéties allaient succéder bientôt les cris de colère, de guerre à outrance et sans merci. Parmi ces pièces belliqueuses il en est une, celle de la *Messe du Requiem*, dont chaque couplet se termine par ces mots : « Guerre! guerre! » C'est à un curé patriote qu'Eustache confie le soin de l'entonner :

> Quarante ans a chanté de Requiem
> Nostre curé, sans faire porter paix[2].
> . . . .
> De Requiem chantera désormais :
> Sans paix avoir, aurons guerre! guerre[3]!

Cette guerre néfaste, il demande qu'on la reporte en Angleterre, d'où elle est venue :

> Passons la mer, ou, j'apperçoy trop bien,
> Sans paix avoir, aurons guerre! guerre!

Cependant on parlait d'accord, de trêve, d'alliance possible entre les deux familles royales et les deux peuples, d'un traité prochain à Boulogne. Eustache refuse d'y croire tant que la France ne sera pas redevenue maîtresse chez elle. Sa rivale possédait encore Brest, Cherbourg et Calais, trois portes ouvertes sur la Bretagne, la Normandie et la Picardie. Brest et Cherbourg nous furent restitués en 1396; mais Calais devait rester longtemps encore aux mains des Anglais. Ceux-ci disaient hautement qu'avec cette ville en leur possession, ils portaient la clef de la France pendue à leur ceinture. Aussi le sentiment popu-

1. Sur cette *queue* des Anglais (*couez*), voir l'explication donnée par M. de Montaiglon d'après un texte de Nicole Gille (Poésies françaises du xve et du xvie siècles, t. VI, p. 347).

2. L'*Introït* de la Messe des morts commence par : « *Requiem dabo tibi, dicit Dominus* ». Ce premier couplet signifie qu'on aura toujours guerre, destruction et meurtre, tant que les Anglais, maîtres de Calais, seront tranquilles chez eux.

3. Édition Tarbé, t. I, p. 80.

laire réclamait-il, comme gage de paix, la restitution de Calais avant tout. Il la réclamera durant deux siècles, et saluera comme un Machabée ou comme un autre Du Guesclin le capitaine assez habile pour arracher des mains de l'Angleterre cette clef de la France. Ce ne sont pas des hommes d'armes, des rêveurs, des politiques, mais des bergers et bergères, des paysans, qu'Eustache met en scène dans sa ballade, s'entretenant de cette grande honte et de cette grande inquiétude nationale.

Et Berthelot, et Lison, et Margot, et Martin répètent tous, l'un après l'autre, le même refrain :

> Paix n'arez jà, s'ilz ne rendent Calays.

Il est ainsi de ces mots que les pères redisent aux enfants, les enfants aux petits-enfants, et qui finissent par se graver dans la conscience et la mémoire d'un peuple, jusqu'à ce que vienne l'heure propice de la revendication.

Un jour, Eustache Deschamps put croire que son vœu allait s'accomplir. Une flotte française avait été réunie dans le port de l'Écluse : de formidables préparatifs annonçaient une descente prochaine en Angleterre. La France allait reprendre contre elle l'audacieuse tactique de Rome contre Carthage. A cette pensée, l'imagination du poète s'exalte. Il a des visions qui lui montrent le Lion (c'est-à-dire la France) terrassant le Léopard (c'est-à-dire l'Angleterre). Il interroge les prophéties de Merlin, et se plaît à les rappeler comme une promesse de revanche :

> . . . .
> Puis passeront Gauloys le bras marin,
> Le povre Anglet[1] destruiront si par guerre
> Qu'adonc diront tuit passant ce chemin :
> « Ou temps jadis estoit cy Angleterre. »

L'expédition, préparée en grande partie par les soins du duc de Bourgogne, avorta par la faute du duc de Berry, oncle du roi. Le poète et Merlin en furent encore une fois pour leurs prédictions inaccomplies.

1. Anglais ou petit coin de terre, diminutif d'angle : équivoque ou jeu de mots. Édit. de Queux de Saint-Hilaire, t. II, p. 33.

A ce rêve imprudent et anticipé l'Angleterre allait répondre par une nouvelle invasion. Eustache Deschamps vécut assez pour voir encore une fois sa patrie dévastée, vaincue et humiliée; les populations errantes, fugitives et décimées, le royaume jeté dans l'horrible fournaise de la guerre civile et étrangère; tous les fléaux et toutes les misères : la peste, la famine, l'émeute, réunies. Au milieu de ces épreuves réitérées, entre un roi et un peuple aussi fous, aussi malades l'un que l'autre, il essayera tour à tour de jouer le rôle de Mentor, de censeur et de médecin. Par-dessus toutes les factions et tous les partis, entre les Armagnacs et les Bourguignons, il n'est et ne veut être que Français, et c'est au nom de la France qu'il leur demande grâce. C'est elle qui se lamente dans ces vers :

Je plain et plour le temps que j'ay perdu,
Vaillance, Honeur, Sens et Chevalerie.
. . . .
Adieu, hélas! que m'est-il advenu?
Orgueil me suist, Lâscheté, Villenie,
Trop convoiter, Honte, que me fais tu[1]?
Dissimuler, Barat[2] et Tricherie;
Mon nom s'i pert et tourne en moquerie.
Et chascun veult par force estre mon hoir[3].
Je périray : c'est ce pour quoy je crie,
Quant nulz ne veult fors l'autre decevoir[4].

Ce gémissement douloureux d'une France qui se sent trahie, trompée, sacrifiée de tous côtés aux ambitions et aux calculs des princes et des partis, est vraiment touchant. *Je périrai*, répète la victime aux imprudents, qui jouent ainsi son héritage et sa vie aux dés de la politique et de l'intrigue. *Je périrai!* Et l'on put supposer en effet, quelques années plus tard, qu'elle était perdue, lorsque Jeanne d'Arc vint la sauver.

C'est encore au nom de la France que le vieux Timon grondeur et chagrin exhale ses boutades sur l'éducation

1. Indifférence.
2. Ruse.
3. Héritier.
4. Édit. de Queux de Saint-Hilaire, t. II, p. 93.

des princes ; sur cette gentilhommerie oisive et désœuvrée qui s'occupe de jeux, de fêtes, de plaisirs, de carrousels, et abandonne aux fils des serfs et des bourgeois la clergie, c'est-à-dire la science et le gouvernement des affaires sérieuses : allusion évidente au ministère des Marmousets, où siègent des robins tels que le sire de la Rivière et Jean Desmarets, bientôt sacrifiés à la jalousie des grands.

Quand vient l'heure de l'expédition d'Écosse (1386), il avertit les jeunes seigneurs, pompeux et fringants, qu'il s'agit d'une vraie campagne guerrière, et non plus d'une promenade ou d'une cavalcade sur le grand pont de Paris, le pont au Change, rendez-vous de la belle société :

Vous qui estes parez comme espousée,
Qui des granz faiz si bien parler sçavez,
Et qui sur tous avez la renommée
D'estre jolis, qui chantez et dancez,
. . . .
Vezci l'onneur, se querre la voulez :
Vous n'estes pas sur Grant Pont à Paris.
. . . .
Et s'en bataille ou assault vous trouvez,
Monstrez vos cuers plus que vos grans habis :
Quar autrement seriez déshonourez :
Vous n'estes pas sur Grant Pont à Paris[1].

Ailleurs il tance vertement les turbulents de la cour, la cabale des *importants* d'alors, comme Molière se moquera des marquis. Ce rôle de censeur public n'était guère fait pour rallier les sympathies ; aussi Eustache eut-il beaucoup d'ennemis. Il le sait et accepte le péril avec ses conséquences

Le dire voir est moult doubteux,
Mentir n'est pas si périlleux.

Mais il s'est mis au service de la vérité, et la dira quoi qu'il en coûte. Il y a des jours où la censure n'est plus un acte de médisance, mais de patriotisme, où le plus grand service que l'on puisse rendre à un gouvernement et à une

1. Édit. de Queux de Saint-Hilaire, t. I, p. 156.

société est de leur rappeler leurs vices, afin de les en faire rougir et de les en corriger, s'il est possible. Le malheur, si dur qu'il soit, a du moins l'avantage de nous disposer à dire et à entendre les vérités désagréables. Ces vérités, Eustache ne les épargne ni aux grands ni aux petits. Qu'il ait été, comme on l'a prétendu, un grondeur atrabilaire et mécontent, nous le voulons bien. Mais pour attaquer et flétrir les exactions des princes, alors que les oncles du roi en donnaient l'exemple; pour condamner les violences et la tyrannie de Louis de Male, comte de Flandre, chassé par ses propres sujets; pour présenter au jeune roi cet exil comme une leçon et un châtiment presque légitime envoyé par Dieu, ne fallait-il pas un certain courage? Il nous montre :

Le lyon noir orguilleux et félon,
Qui son bestail vouloit tout dévorer,
Sans esparguer buef, vache, ne mouton.
. . . .
Pour ce, chacié l'ont hors de son boscage.

A sa place, les gens de Gand, qu'il est loin d'approuver cependant, ont pris pour chef ou seigneur un *gagnon* (gagne-denier ou valet)[1], nom sous lequel il désigne probablement le brasseur Philippe Artevelde, qui n'était pas un valet, mais un riche et puissant bourgeois. Grave enseignement donné aux gouvernants qui abusent de leur pouvoir :

Diex abesse les grans sans retarder
Et les petis haulse en humble corrage.

Malgré la hardiesse de ses censures, il n'appartient pas à cette démocratie niveleuse et turbulente dont nous avons suivi les premières traces dans *Renart le Contrefait*, et qui se retrouve plus tard en action avec Jehan de Troyes et Caboche. Il est homme d'ordre et de discipline, partisan de la loi et de l'autorité, n'aimant pas plus les princes oppresseurs de leurs sujets que les peuples révoltés contre leur souverain légitime.

1. Selon Tarbé. — *Gagnon* signifie proprement *chien de garde, mâtin*, puis, *homme de basse condition.*

Eustache a son système politique très arrêté, formé d'un mélange de libéralisme bourgeois et de fidélité monarchique. Il voudrait le faire prévaloir. Mais il se voit en face d'une société en décomposition, où tout équilibre moral est rompu, où les métiers et les rôles sont confondus : les gentilshommes, devenus bandits ; les artisans, routiers et soudards. Une ballade intitulée *Comment chacun se défait de son état aujourd'hui* nous montre la plaie vive du temps.

A tous ces désordres s'en joint un autre, celui des consciences religieuses troublées et divisées par le schisme. S'il pousse le cri de guerre contre les Anglais, il souhaite la paix dans l'Église comme dans l'État : les vœux du chrétien s'accordent avec ceux du citoyen. Appliquant la poésie à toutes les questions du jour comme à toutes les maladies de l'âme et du corps, il a des ballades hygiéniques contre l'épidémie qui ravage la France en 1373, et enseigne aux autres l'art de *vivre longuement*, qu'il a lui-même si bien pratiqué. A l'hygiène physique, il préfère encore l'hygiène morale, l'art de *vivre honnêtement*, qui permet au pauvre lui-même de marcher la tête levée parmi tant de fortunes et de grandeurs criminelles ou déloyales :

Povres loïaus tient son chief vers la nue.

C'est le mot de Béranger :

Tout était fier, surtout la pauvreté.

Du reste, en tant que poète bourgeois, patriote et satirique, Eustache a plus d'un trait commun avec le chansonnier moderne. S'il ne possède pas le don de la brièveté inconnue alors, l'art de tailler et de ciseler son style, il lui ressemble par le sentiment national, la malice et le bon sens ; il sait aussi lancer le couplet et le refrain, volant dans l'air comme un dard aigu et empenné. Quoi de plus vif, de plus gai, de plus chantant et de plus dansant à la fois, que ce joli refrain de la fable-ballade sur *le Chat et les Souris* :

Qui pendra la sonnette au chat?

Une fois sorti de la ballade, son vrai domaine, Eustache Deschamps retombe dans la diffusion et la prolixité monotone. Aussi laisserons-nous de côté deux poèmes interminables, satiriques et allégoriques, l'un sur le *Mauvais Gouvernement du royaume*, l'autre sur la comparaison des deux règnes de Charles V et de Charles VI, tout à l'avantage du premier, on le conçoit.

Avant de terminer sa longue carrière, Eustache, pour employer les loisirs forcés que lui faisait sa disgrâce à la cour, se mit à composer un nouveau poème sous le titre de *Miroir du mariage*, qu'il eût pu intituler aussi bien *Miroir du monde* ou *Comédie humaine* : revue historique et morale de la société contemporaine, sorte de récapitulation où l'auteur a rassemblé les impressions et les souvenirs de toute sa vie. Ce sont là pour ainsi dire ses *Mémoires d'outre-tombe*, en dix mille vers, que nous laisserons dormir en paix malgré l'intérêt historique de certaines parties.

Ce que nous avons cherché surtout dans Eustache Deschamps, c'est le poète ému des douleurs de la patrie, c'est l'honnête homme dénonçant, flétrissant les abus, les violences et les injustices dont il est témoin; c'est l'auxiliaire de Charles V et de Du Guesclin dans la grande œuvre de reconstruction politique et sociale, que de nouveaux malheurs et de nouvelles fautes devaient compromettre et renverser encore une fois. Eustache a trouvé, nous le savons, certains juges sévères comme Raynouard dans le *Journal des Savants* (1832). On lui a reproché ses perpétuelles requêtes au roi et au duc d'Orléans, pour réclamer le payement des dons et pensions qu'on lui octroie sur le papier, mais dont il ne voit guère l'argent; ses habitudes de mendicité littéraire, trop communes à nos poètes depuis Rutebeuf jusqu'à Marot et au delà; ses doléances sur la suppression des pots-de-vin ou épices judiciaires, auxquels il s'intéresse comme bailli de Senlis; son entêtement à cumuler des fonctions qu'il ne peut remplir, condamnant des abus dont il profite; ami de la règle et de l'économie dans les finances, mais voulant bien aussi avoir sa part du gâteau. Néanmoins il ne faut pas trop prendre au sérieux telles boutades chagrines ou telles suppliques larmoyantes du rimeur besogneux. Charles VI, en rétablissant pour lui

une charge de trésorier, bientôt supprimée, rappelle les bons et loyaux services qu'il a rendus à la maison royale de France : « Attendu le sens, preudomie, loïauté et bonne diligence de sa personne, les peines et les travaux qu'il a soutenus en notre service et son aage ancien, voulant rémunérer nos anciens serviteurs et les mettre plus à leur aise selon le degré de leur aage, afin que les jeunes aient exemple de nous mieux et plus loïaument servir », etc. C'est là, du moins, un certificat attestant l'estime et l'affection dont le roi honorait le vieux *domestique* dévoué à sa famille et à la France. Joignons-y le témoignage de Philippe de Maizières, de Christine de Pisan, du poète anglais Chaucer; et n'hésitons pas à reconnaître qu'Eustache Deschamps a bien mérité de la patrie.

II

Un autre champion de la cause nationale se recommande à nos sympathies et à notre estime : c'est Alain Chartier. Normand ou plutôt Neustrien d'origine, il appartenait à l'une de ces familles françaises que Henri V, après sa nouvelle invasion, avait pris soin d'expulser ou de transplanter sur un autre sol, pour faire de la Normandie une province anglaise : odieux procédé, qui déshonore une conquête sans l'assurer. Au lendemain de la bataille de Formigny, la Normandie se retrouvera plus française que jamais. De bonne heure, Alain connut donc les amertumes de l'exil et la haine de l'envahisseur.

Les lettres réparèrent pour lui les injustices de la fortune. Son talent et sa réputation lui valurent les faveurs des princes et l'admiration des peuples. On a pu dire avec raison qu'il était la plus grande renommée littéraire du XV[e] siècle. Cette renommée brillait encore d'un assez vif éclat dans l'âge suivant. Marot, plein de respect pour ses vieux maîtres en poésie, parle de lui avec vénération :

En maistre Alain, Normandie prent gloire.

Étienne Pasquier, au V[e] livre de ses *Recherches sur la*

France, le proclame un auteur « non de petite marque, grand poète de son temps et encore plus grand orateur ». Mais, à partir du XVII[e] siècle, il est enveloppé dans l'oubli commun pour le moyen âge : Boileau ne lui fait pas même l'honneur de le nommer. Comme plus tard Ronsard, Alain Chartier a joui d'une de ces gloires viagères que l'écrivain emporte avec lui. Ce n'est pas du reste la seule analogie qu'il offre avec le chef de la *Pléiade.* Comme lui, il est un des plus brillants représentants de cette ébauche de Renaissance érudite commencée sous Charles V, et bientôt étouffée sous le poids des malheurs publics. Comme lui enfin, il a éprouvé les ivresses d'une illustration précoce : élève de l'Université de Paris, à peine sorti des bancs de l'école, il était déjà célèbre. Nommé successivement secrétaire des rois Charles VI et Charles VII, archidiacre de Notre-Dame, chargé des fonctions d'ambassadeur en Écosse et en Bohême, où il assiste au concile de Prague : ces divers emplois prouvent l'estime dont il jouissait.

On disait de lui qu'il était un des plus beaux esprits et un des plus laids visages de son temps. Tel était le charme de son éloquence qu'il ravissait les hommes et les femmes. La princesse Marguerite d'Écosse, mariée au dauphin, l'ayant trouvé un jour endormi, déposa, dit-on, un baiser sur ces lèvres d'où étaient sortis tant de beaux discours. Si le conte n'est pas vrai, il exprime du moins l'idolâtrie dont l'auteur était l'objet. Des œuvres et de la gloire d'Alain Chartier qu'est-il resté ? Le souvenir de ce baiser, tant de fois célébré par les poètes comme un honneur pour la corporation. Fontenelle en a fait le sujet d'une raillerie spirituelle dans un de ses *Dialogues des Morts* [1].

Octavien de Saint-Gelais a parfaitement défini le talent d'Alain Chartier dans ces vers :

1. Marguerite d'Écosse se rencontre avec Platon. Le philosophe de l'amour idéal et vertueux est devenu un sceptique dans les enfers, et ne peut croire à la légende d'après laquelle la princesse aurait embrassé un homme si laid. « Si vous n'aimiez que l'esprit de votre savant, lui dit-il, pourquoi le baisâtes-vous? — C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit aurait inspirées. » Conclusion toute sensualiste, qui n'a rien de platonique et semble la contre-partie des théories amoureuses de l'*Astrée* et du XVII[e] siècle.

Doulx en ses faicts et plein de rhétorique,
Clerc excellent, orateur magnifique,
Comme l'on peut par ses dicts tesmoigner,
Art si très bien l'apprint à besongner,
Qu'oncques Vulcan mieux n'ouvra sur l'enclume
Que cetui-cy de papier et de plume.

Vulcain et son enclume sont une image assez bien appliquée ici à ce forgeron de style.

Le poète, il faut en convenir, est moins remarquable chez lui que le prosateur. Mais à cette époque une sorte de confusion s'est établie entre la rhétorique et la poésie. Guillaume de Machaut était déjà un grand *rhétoriqueur* musicien. Marot emploie encore ce mot en parlant de Guillaume Cretin. Les anciens *puys d'amour et de gaie science* s'appelleront bientôt *chambres de rhétorique*. D'ailleurs Alain Chartier, comme Froissart, est souvent plus poète dans sa prose que dans ses vers. Cette prose solennelle et magistrale, taillée sur le modèle de la phrase latine, avait, aux yeux des contemporains, un prestige qui ne nous touche plus guère aujourd'hui. C'était, sous une forme parfois lourde, embarrassée, pédantesque, le premier essai de style périodique à l'imitation des anciens. La combinaison savante remplaçait le travail de métamorphose et de sélection naturelle, d'où étaient nées les deux langues d'oc et d'oïl. Alain Chartier reprenait l'œuvre commencée par Nicolas Oresme et Raoul de Presles dans l'atelier littéraire de Charles V. C'est à ce titre qu'il est, sinon un des créateurs, au moins un des précurseurs de la prose française, telle que la fera la Renaissance au XVIe siècle. En poésie, son rôle est moindre comme novateur. Cependant on lui attribue l'invention des *rimes doublées* faussement reportées à Chapelle, du *rondeau déclinatif* et de la *terza rima*, dont Marot a tiré de si heureux effets. Du reste, chez Alain Chartier comme chez Eustache Deschamps, ce qui nous intéresse avant tout, c'est moins encore le mérite de la forme que l'expression vive, sincère et souvent passionnée des émotions contemporaines.

S'il était né dans des temps plus heureux, Alain eût bien pu n'être qu'un aimable et galant rimeur, parcourant

la carte de *Tendre*, ou un historiographe solennel et pompeux des faits du prince. Mais le spectacle des maux publics est venu attrister et assombrir son imagination. La mélancolie a remplacé la joie. Lui-même rappelle ces jeux poétiques de sa jeunesse :

Je souloye [1] ma jeunesse acquitter
A joyeuses escritures dicter.

C'est parmi ces *juvenilia* qu'il faut ranger sans doute le *Débat du Réveille-Matin*, *la Belle Dame sans mercy*, le *Débat des deux fortunes d'amour*; le *Débat du Gras et du Maigre*, ainsi nommé parce que l'un des interlocuteurs est gras et bien portant, l'autre maigre et décharné. Ces joyeusetés nous prouvent du moins que l'auteur aurait aimé à rire, si de graves et mornes pensées n'étaient venues le vieillir avant l'âge.

De cueur dolent ne pourroit rien yssir [2].
Paine, paour, pauvreté, perte et doute
Ont assiégé si ma pensée toute.

Il a donc fallu changer de ton :

Car en moy n'est entendement ne sens
D'escrire fors ainsi come je sens;
Douleur me fait, pour ennuy qui trop dure,
En jeune aage vieillir malgré nature.

Alain Chartier n'est point un de ces indifférents qui continuent à jouer de la guitare, à rire et à danser sur les ruines de la patrie en deuil.

Son premier cri de douleur, amer, aigu, lui échappe au lendemain d'Azincourt (1415), après ce dernier effondrement de la gloire nationale. Il compose alors le *Livre des Quatre Dames*, œuvre de transition, qui nous mène des jeux d'amour aux tristesses et aux élans du patriotisme indigné.

1. Avais coutume.
2. Sortir.

Le poème, qui ne contient guère moins de deux mille vers, appartient encore par le début au genre galant et sentimental, dont Guillaume de Machaut était resté le modèle. Il commence par une description du printemps, lieu commun traditionnel pour les trouvères et les amoureux :

Tout autour oiseaulx voletoient,
Et si très doulcemeut chantoient
Qu'il n'est cueur qui n'en fust joyeulx.
. . . .
De bleu estoient vestus les cieulx.

C'est au milieu de ce concert de la nature toujours jeune et toujours belle, que le poète poursuivant une Iris en l'air s'avance en soupirant :

Amours! Amours!
Pourquoy me fais-tu vivre en plours?

Sur ces entrefaites, il rencontre quatre dames dolentes et affligées, déplorant le sort de leurs amants dans la journée d'Azincourt. Un débat s'engage entre elles sur l'étendue de leur infortune. La première a vu son chevalier tomber au champ d'honneur :

. . . . . . Tant de vaillance
Il fist et de hache et de lance
Que chascun doubtoist [1] sa puissance,
Dont il fist grand honneur en France.

Hommage rendu aux braves qui ont su mourir, et que l'auteur enveloppe dans un commun éloge. La dame, tout en pleurant la perte de celui qu'elle aimait, est fière de son glorieux trépas. En même temps elle maudit les lâches qui l'ont abandonné à l'heure du péril, et n'ont osé combattre comme lui :

Telz gens deussent estre porchez
Ou faisant viles

1. Redoutait.

Euvres par citez et par villes.
. . . .
Ils ne sont bons qu'à seoir ou banc
Soubz cheminées.
. . . .
Leur fuite est cause, à leur grant blasme,
De ma perte et de leur diffame :
L'eussé-je fait moy qui suis fame?

Mot superbe de dédain. Les fuyards stigmatisés, flétris par une femme, c'était déjà une première vengeance du patriotisme.

L'amant de la seconde dame a été fait prisonnier, et il n'a pas vingt ans. Il s'est laissé prendre comme tant d'autres, comme une partie de la noblesse l'avait fait naguère à Poitiers, comme elle devait le faire plus tard à Rosbach[1]. Encore n'ose-t-elle pas trop montrer sa douleur, car les reproches et les calomnies ont couru sur cette captivité, qui pourrait bien n'avoir été qu'un refuge pour la lâcheté :

De nuict mes yeulx n'ont reposé,
Car de jour montrer n'ai osé
Cueur triste en corps mal disposé.

Toutes ces dames subtilisent et raffinent à qui mieux mieux sur leur sentiment, comme le feront plus tard encore nos héroïnes de tragédie. L'amant de la troisième dame a disparu, sans qu'on sache s'il est mort ou prisonnier. Celle-ci se trouve à elle seule aussi malheureuse que les deux autres à la fois :

Je ne sçay quel nom je m'appelle,
Ou d'amours veuve
Ou prisonnière. . . . . . .
. . . .
Si j'ai l'espérance, elle est vaine,
Et ne puis perdre espoir ne paine.

1. « Après la bataille de la Méloria, perdue par les Pisans, on disait : Voulez-vous voir Pise, allez à Gênes. — On eût pu dire après Azincourt : Voulez-vous voir la France, allez à Londres. » (Michelet, *Histoire de France*, t. IV.)

C'est un peu déjà le :

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

La quatrième dame sait que son amant n'est ni mort ni prisonnier : mais il a fui, et c'est là ce qui l'accable de honte et de douleur. Elle ne peut plus estimer ni honorer celui auquel elle avait donné son cœur : n'est-ce pas le comble de l'infortune ?

Or a fuy
Laschement, et s'est enfuy ;
. . . .
Et faict perdre les chevaliers
Qui de France estoient les piliers !

Le poète, appelé comme arbitre par les quatre dames, renvoie le jugement à sa propre maîtresse, plus capable, selon lui, de résoudre une semblable question.

Remettre aux femmes le soin de juger la conduite des chevaliers, c'était là une idée ingénieuse, délicate et vraiment française. Dans les jours les plus néfastes de notre histoire, quand l'homme semble abdiquer, écrasé sous le poids de l'infortune, du désespoir et de la peur, c'est dans le cœur des femmes que se sont souvent réfugiés l'honneur, le dévouement, le sentiment de la dignité humaine et de la fierté nationale. Rappelons-nous Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette rendant aux hommes un courage qu'ils avaient perdu. Plus tard, Mme Roland, Charlotte Corday, intrépides et fières devant l'échafaud. De nos jours enfin, au milieu de nos désastres, n'est-ce pas aux femmes de France que la patrie s'est adressée?

Cette note émue, indignée, qui perce à travers les subtilités et les fadeurs interminables d'un *jeu-parti*, va retentir, bien autrement puissante, dans le *Quadrilogue invectif*, ouvrage en prose d'Alain Chartier, très supérieur à tous ses vers, pour le mouvement, la vie et l'intérêt dramatique. Le *Quadrilogue* est à la fois une Catilinaire et une allégorie patriotique, une exhortation plus encore

qu'un pamphlet, une confession et une accusation publique à l'adresse des trois ordres de l'Etat. Là s'ouvrent en quelque sorte les grandes assises de la justice nationale, où chaque ordre va comparaître. Nulle part Alain Chartier n'a montré plus d'éloquence, de passion généreuse et d'émotion. Avant le *Contr'un* de La Boëtie et le discours de d'Aubray dans la *Ménippée*, nous ne pensons pas qu'un orateur politique ait fait entendre de plus nobles accents. Jamais aussi l'état de la France n'avait été plus désespéré.

Le traité de Troyes consacrant le déshonneur de la famille royale (1420); l'héritier légitime du trône proscrit et dépouillé de ses droits; la couronne de France donnée à un prince anglais, le fils de Henri V sacré à Notre-Dame : toutes les humiliations, toutes les douleurs qui peuvent accabler l'âme d'un citoyen, d'un Français ami de ses rois et de son pays, accumulées à la fois. C'est au milieu de ces ruines matérielles et morales qu'Alain Chartier a saisi sa plume, pour adresser au nom de la France expirante un dernier appel à la nation.

Le prologue placé en tête de l'œuvre fait songer au splendide exorde de Bossuet dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. Mais l'auteur s'empêtre ou se noie parmi les considérations ambitieuses et les magnificences naïves d'une prose peu faite encore pour un si haut vol. Il a voulu trop tôt et trop vite élever notre langue à la majesté romaine; faire de la petite paysanne, comme l'appelle Pasquier, une matrone ou une princesse. Elle demeure bien souvent écrasée sous cette pompe et ces falbalas oratoires, en perdant la vive et franche allure qu'elle avait dans Joinville, et qu'elle retrouvera dans Commines. Néanmoins il serait injuste de méconnaître l'énergie et l'élévation des pensées. Ces réflexions philosophiques sur la durée des seigneuries et cités, « qui ont leurs maladies et leur mort comme les individus », idée reprise depuis par Bodin dans sa *République*; cette figure de Dieu comparé à un potier qui, autour de sa roue, façonne ou brise les vases à son gré, faisant parfois des moindres les plus grands, en usant ainsi avec les peuples et les dynasties; tout cela ne manque ni d'éclat ni de solennité. Le spectacle des bouleversements et des révolutions, l'his-

toire du présent rapprochée de celle du passé, lui révèle l'instabilité des choses humaines : « Où est Ninive la grant cité qui duroit trois journées de chemin? Qu'est devenue Babiloine qui fut édifiée de manière artificieuse pour plus durer aux hommes, et maintenant est habitée de serpents? » Et Troie la riche, et Thèbes fondée par Cadmus, et Lacédémone et Carthage? Il voit passer devant lui les ombres de ces empires évanouis, de ces cités disparues et il se demande si la France doit aller grossir le nécrologe des nations éteintes. Tout plein de ces sombres idées, l'auteur s'endort, et c'est en songe que le drame va se dérouler devant lui.

L'image de la France piteuse et dolente lui apparaît, comme celle de la Patrie, à César sur les bords du Rubicon; avec ses beaux cheveux blonds flottant épars sur ses épaules, son front chargé d'une couronne prête à tomber, son manteau royal semé de fleurs de lis, terni et maculé. La noble dame jette autour d'elle un regard inquiet, et contemple trois de ses enfants : l'un debout en armes appuyé sur sa hache, morne et rêveur, c'est le chevalier; l'autre en robe longue, assis sur un siège de côté, écoutant et se taisant, c'est le clergé; le troisième renversé sur la terre, à peine couvert d'un misérable vêtement, languissant et pitoyable, c'est le peuple. D'une voix entrecoupée de sanglots, elle leur rappelle ses souffrances et ses légitimes griefs. Chacun d'eux répond, et tente de se justifier tour à tour. Dans cette explosion de plaintes et d'accusations réciproques échangées entre les trois ordres, l'auteur impartial fait la part de tous : il ne ménage ni la noblesse ni le clergé, et se sent pris d'une secrète pitié pour le pauvre peuple, tout en déplorant son ignorance, sa sottise, ses violences et sa brutalité (triste souvenir de la Jacquerie), mais le plaignant aussi d'avoir été trop souvent maltraité, vexé, trompé, entraîné aux excès et aux folies par ceux-là mêmes qui devaient le protéger, l'instruire, l'éclairer et le conduire dans la bonne voie. Une fois encore les ordres privilégiés, les classes dirigeantes ont manqué à leur devoir et à leur mission.

Cependant, malgré son titre satirique, le *Quadrilogue invectif* est moins une œuvre de guerre que de paix, un

appel à la concorde, à l'union des forces et des volontés, pour le salut de la mère commune, de cette France éplorée et gémissante. C'est elle qui charge Alain Chartier d'aller porter ses conseils aux Français : « Puisque Dieu, lui dit-elle, ne t'a donné force de corps, ni usaige d'armes, sers la chose publique de ce que tu peux. »

Pour la servir, il s'offrait lui-même en holocauste dans un dialogue latin *Super deploratione gallicæ calamitatis*, s'écriant : « Plût au ciel que je mourusse non avec l'État, mais pour lui ! Que tous les maux retombent sur ma famille et sur moi, mais que Dieu sauve la France ! » Combien, même parmi les plus nobles, étaient alors capables d'en dire autant ?

Au *Quadrilogue invectif* se rattache une pièce en vers attribuée parfois, mais sans preuve, à Chartier : c'est la *Complainte du Povre Commum* ou des *Povres Laboureurs de France*, insérée sans nom d'auteur dans la *Chronique* de Monstrelet. Amère et poignante lamentation sur les calamités de la guerre, de cette guerre maudite qui, après avoir ruiné, saigné à blanc le paysan, après en avoir fait un mendiant, court risque d'en faire un bandit furieux et enragé. Le début est humble, suppliant, larmoyant : c'est le cri de la misère, de la souffrance et de la faim, un long gémissement qui s'exhale ainsi :

Hélas! hélas! hélas! hélas!
. . . .
Pour Dieu regardez nos visaiges,
Qui sont si piteux et si palles.
Vin ne froment, ne autre blé,
Pas seulement du pain d'avoine
N'avons nostre saoul la moytié,
Une seule fois la semoyne.

Le Povre Commun s'adresse à tous les ordres de l'État qui vivent de son travail et de sa substance : princes, seigneurs, gens d'Église, bourgeois, marchands, avocats, il les prend tous à partie, et leur reproche à tous leur égoïste indifférence. Peu à peu le ton s'élève et s'aigrit : de suppliant il devient menaçant, à mesure que les souffrances augmen-

tent. Si l'on refuse de lui venir en aide, il pourrait bien s'expatrier et abandonner cette terre qui ne le nourrit plus, où il laboure et sème sans espoir de récolter. Et alors, les vastes domaines des seigneurs deviendront un désert stérile et inhabité, où les propriétaires orgueilleux mourront de faim et crieront *hélas!* à leur tour. Le château, qui a cessé de défendre et de protéger contre l'invasion le manant réfugié sous son ombre, pour devenir trop souvent un repaire de brigands, pourrait bien aussi s'écrouler ou s'embraser d'une lueur sinistre :

Nous cuidons que appercevrez
Et que vous voirrez, par vos yeulx,
Le feu bien près de vos hosteulx,
Qui les vous pourroit bien brusler,
Si garde de près n'y prenez.

Menace suprême, qui nous paraît dépasser les bornes de la sagesse et de la modération ordinaires à l'auteur du *Quadrilogue*.

La guerre sous toutes les formes, guerre de nations, de partis, de familles rivales et puissantes (Armagnacs et Bourguignons), est le fléau qui désole et ronge la France. Le seul remède à tous ces maux, c'est la *paix* : aussi ce nom revient-il sans cesse à la bouche et sous la plume d'Alain Chartier. Mais cette paix, que sera-t-elle? Sera-ce seulement la paix en paroles et en écrits : trêve menteuse et éphémère comme la *paix fourrée de Chartres* (1409), scellée par des traités qu'on déchire le lendemain? Non, mais la véritable paix des âmes et des consciences, telle que la souhaitait Gerson, un grand cœur de patriote et de chrétien, répétant :

« Alons, alons, sans atargier [1],
Alons de paix le droit sentier!

Que de fois, par grands désirs depuis près de trente ans, avons-nous demandé la paix, soupiré la paix! *Veniat Pax* [2]*!* »

1. Tarder.
2. Gersonis, *Opera*, t. IV, p. 365.

« Qu'ils sont beaux les pieds qui portent la paix ! » redira plus tard Bossuet, dans un admirable mouvement oratoire. C'est avec cette pensée qu'Alain Chartier a composé son *Lay de la Paix*, dédié au duc de Bourgogne qui, pour sa part, l'avait trop souvent violée. L'orgueilleux vassal recevait ainsi de l'humble écrivain une leçon de sagesse et de patriotisme :

Laissez aigreur et faictz contencieux,
Orgueil, fierté, vouloir ambicieux;
Pensez que tout n'est qu'une vanité,
Et que les durs et les présumptieux
Vivent dolens et mélancolieux ;
Et les benins, courtois et gracieux,
Se gouvernent selon humanité.

Les idées valent ici mieux que la forme, il faut le reconnaître. Nous avons comparé Eustache Deschamps à Béranger ; nous pourrions de même rapprocher Alain Chartier de Casimir Delavigne : *le Lay de la Paix* a plus d'un trait de ressemblance avec la première des *Messéniennes*. Le couplet cité plus haut ne se retrouve-t-il pas en partie dans ces vers :

Nous devons tous nos maux à ces divisions,
Que nourrit notre intolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions.
Étouffons le flambeau des discordes civiles.

Sentiments honnêtes et généreux, un peu prosaïquement exprimés chez le poète moderne, comme chez celui du moyen âge. Tous deux, écrivains bourgeois et patriotes, se trouvent au lendemain d'une grande catastrophe (Azincourt et Waterloo), en face d'une société que le malheur a divisée, au lieu de l'unir comme on devait l'espérer. Victor Hugo aura, dans *l'Année terrible*, des accents plus énergiques et plus puissants; mais il rend justice à Casimir Delavigne, lorsqu'il dit en parlant de lui : « Heureux le fils qui console sa mère! heureux le poète qui console sa

patrie ! » Le même éloge peut s'appliquer à Alain Chartier.

C'est pour rendre à cette patrie la confiance en elle-même et la foi dans un avenir meilleur qu'il écrit, de 1425 à 1428, le *Traité de l'Espérance* ou *Consolation des trois vertus* : œuvre mêlée de prose et de vers, de tristesse et de confort, de hardiesses philosophiques et de sentiments religieux. Ce nouveau livre, imité de la *Consolation* de Boëce, assez prolixe et diffus, allégorique et sentencieux, a pour prologue en vers une comparaison des chevaliers du temps passé avec ceux du temps présent. Les anciens étaient :

> Justes en fais, secourans leurs amis,
> Durs aux mauvais et fiers aux ennemis,
> Ardans d'onneur et haults entrepreneurs.

La génération nouvelle a été moins bien partagée :

> Las! nous chétifs et de male heure nez,
> Avons esté à naistre destinez
> Quant le hault pris du Roiaume dechiet.

Théophile Gautier a exprimé la même idée, avec plus d'éclat, dans la pièce intitulée *les Vieux de la Vieille* :

> Ils furent le jour dont nous sommes
> Le soir, et peut-être la nuit[1].

De noirs fantômes hantent encore une fois l'imagination du poète. Tandis qu'il s'abandonne aux pénibles réflexions qui l'obsèdent à son lever et à son coucher, et lui rendent les nuits si longues, une vieille dame en désarroi, maigre, au teint pâle, à la voix cassée, ayant sur la tête un couvrechef *encendré*, et sur son corps un mantel tanné, l'enlace de ses bras osseux et le jette « dans la couche d'angoisse et de maladie ». Cette dame n'est autre que *Mélancolie*, « qui trouble les pensées, dessèche les corps, corrompt les humeurs... et mène l'homme à langueur et à mort ». Trois autres vieilles plus hideuses encore assiègent

1. *Émaux et Camées.*

l'auteur à son chevet : *Défiance*, *Indignation* et *Désespérance*. Ces trois mauvaises conseillères l'engagent l'une à trahir son prince ; l'autre à ne plus rien attendre de Dieu, qui a délaissé le peuple de France ; la troisième à suivre l'exemple de Didon, d'Annibal et de Caton, à prévenir la captivité qui le menace par le suicide. Heureusement trois autres voix plus salutaires, celles de *Foi*, d'*Entendement* et d'*Espérance*, s'élèvent pour le réconforter. Espérance lui cite l'exemple des prophètes, l'accomplissement des promesses divines, et lui rappelle, en même temps « qu'il est nécessaire mettre la main à l'œuvre qui veut avoir profit, et soit préparé par méritie qui veut avoir grâce ». Avertissement à l'adresse du jeune roi Charles VII, sommeillant encore dans l'inaction, d'où la voix d'une femme allait le faire sortir bientôt.

Cet ouvrage, qui a commencé par un cri de détresse, finit ainsi par un cri d'espoir. Alain Chartier le fit entendre la veille du jour où Jeanne d'Arc allait enfin ramener avec elle ce doux rayon de l'espérance, sous le drapeau fleurdelisé. Il lui fut donné de voir et de célébrer ce retour de la fortune, cette glorieuse résurrection d'une France que ses ennemis croyaient avoir tuée pour jamais. Sa dernière pièce, dite *Ballade de Fougères* (1449), est un air de bravoure, une sommation en règle faite aux Anglais d'avoir à quitter la Normandie, sa terre natale, d'où l'invasion l'avait chassé trente ans auparavant.

Si vous conseille de bonne heure
De Normandie vous départir,
Et, sans plus y faire demeure,
De voz mesfaiz vous repentir.
. . . .
De Cartage ayez en mémoire
Et de Troye la punicion,
Que leur oultraige et vaine gloire
Fist tourner à destruction.
De France en paix la nacion
Laissiez, sans plus vous y bouter.
La fin de guerre est à doubter[1].

1. Redouter.

Alain Chartier pouvait mourir en paix, rassuré et consolé lui-même, après avoir si souvent rassuré et consolé les autres. La bataille de Formigny achevait, l'année suivante, la délivrance de tout le Bocage normand. La *Ballade de Fougères* fut comme le prélude et l'annonce de cette brillante campagne qui, dans l'espace d'un an et six jours, chassait les Anglais du Nord, ne leur laissant que Calais. Trois ans plus tard, c'était la reprise de la Guyenne, que célébrait à son tour l'insouciant Charles d'Orléans. La France se sentait renaître et revivre, et recommençait à chanter.

III

A ce concert s'associait une autre voix, la plus aimable, la plus sympathique de tout ce groupe d'écrivains patriotes formés à l'école de Charles V : celle de Christine de Pisan. Italienne de naissance, mais Française de cœur, fille de l'astrologue royal Thomas de Pisan, élevée dans la société du sage monarque et de ses conseillers, Christine y avait puisé, avec l'amour de l'étude, un certain fonds de patriotisme, d'honnêteté et de fermeté virile, qui s'alliait en elle aux grâces et aux délicatesses de la femme. Elle est du nombre de ces auteurs qu'on estime et qu'on aime pour leurs principes et pour leur cœur, plus encore que pour leur esprit et leur talent. Ses contemporains du reste la placent au premier rang parmi les poètes et les prosateurs. Eustache Deschamps, dont elle se glorifiait d'être l'élève, la proclame sœur des Muses :

Muse éloquent entre les IX, Xristine,
Nompareille que je saiche aujourd'hui,
En sens acquis et en toute doctrine,
Tu as de Dieu science et non d'autrui.

Martin Le Franc, dans son *Champion des Dames*, l'égale à Cicéron et à Caton :

Mais elle fust Tulle et Cathon :
Tulle, car en toute éloquence
Elle eut la rose et le bouton;
Cathon aussi en sapience.

Malgré ces titres magnifiques et tant soit peu ambitieux, l'inspiration poétique est de courte haleine chez la bonne Christine : elle se manifeste plus encore dans le sentiment que dans l'expression, souvent faible et insuffisante. Une légère pointe de pédantisme, commune aux écrivains d'alors, nous rappelle qu'elle siège entre les doctes. Cependant n'exagérons pas. Certains juges médisants ou difficiles n'ont voulu voir en elle qu'une précieuse du xve siècle, une sorte de bas-bleu sentimental, pleurard et prêcheur, faisant la leçon aux grands et aux petits. C'est méconnaître ce qu'il y a de généreux, d'élevé, en même temps que de fin, de délicat et de spirituel dans cette muse bourgeoise. Elle est, avec Marie de France, la plus digne représentante de la littérature féminine au moyen âge. Ajoutons qu'elle garde au fond de l'âme ce qui manque alors à bien des hommes : le culte du devoir et de l'honneur. Elle eût pu trouver à la cour d'Angleterre, où l'invitait à venir Henri de Lancastre, la fortune et la considération pour elle-même, et un avenir brillant pour son fils. Elle refusa noblement, préférant la misère à l'ingratitude.

Associée à toutes les joies et à toutes les douleurs de sa patrie adoptive et de la royale maison où elle avait été nourrie, elle a commencé par payer sa dette à la mémoire de Charles V en écrivant l'histoire de ses dits et gestes [1]. Quand le malheur vient visiter la famille de son bienfaiteur, quand la folie s'est emparée du pauvre Charles VI [2], sa voix suppliante et pieuse s'élève vers Dieu et Notre-Dame pour implorer la guérison du roi. Celui-ci est à ses yeux la victime expiatoire chargée de toutes les fautes de la nation :

> Pour nos péchiez si porte la penance
> Nostre bon roy, qui est en maladie.

Elle veut espérer encore, malgré tant de sinistres prédictions. « Que Dieu

1. *Livre des faiz et bonnes mœurs du roi Charles le Saige.*
2. 1393.

Lui doint santé! car j'ay ferme créance
Que, s'il avoit de son mal allégance,
Encor seroit, quoiqu'adès on en die,
Prince vaillant et de bone ordenance
Nostre bon roy, qui est en maladie.

Aussi, comme elle reprend courage dès qu'un éclair de bonheur a lui sur la maison de France! Avec quel enthousiasme elle salue les sept chevaliers du duc d'Orléans, revenant vainqueurs d'un combat singulier contre sept Anglais : un de ces défis héroïques comme le *Combat des Trente*, où l'on allait se mesurer pour sa dame et pour son pays. Juvénal des Ursins nous a transmis l'histoire de ce cartel échangé en Poitou dans le courant de l'année 1403. Les Français avaient pour chef Guillaume de Barbazan, les Anglais, le seigneur de Scales. Quand les vainqueurs reparurent à la cour, on leur fit une ovation magnifique. Le roi Charles VI offrit à Barbazan une épée d'honneur, où étaient gravés ces mots en lettres d'or, d'un côté : *Ut lapsu graviore ruant*, et de l'autre : *Barbazan sans reproche*. Le duc d'Orléans distribua mille livres à chacun des tenants, et Christine pour sa part composa trois ballades sur ce mémorable événement [1].

Jadis les bons on couronnoit de palmes
Et de lorier, en signe de régner,
En hault honnenr; et pour suivre ces termes,
On vous doit bien de lorier couronner.

Mais ces heures de prospérité ne devaient pas durer longtemps. Déjà de sourdes rumeurs annonçaient le retour prochain des guerres civiles. Christine voudrait les conjurer. Elle unit ses instances à celles d'Eustache Deschamps, d'Alain Chartier, pour conseiller aux princes et aux peuples la sagesse, la modération, l'amour du bien public. Dès l'année 1371, elle dédiait au duc d'Orléans l'*Épistre d'Othéa, déesse de prudence, à Hector de Troie âgé de quinze ans* : petit traité de morale en action, que le Prince a eu le

1. Publiées par Leroux de Lincy dans la *Bibl. de l'École des chartes*, t. I.

temps d'oublier. Plus tard elle lui adressait la *Plourable requeste des loyaulx François*. En même temps elle écrivait à Isabeau de Bavière une lettre courageuse, pour la conjurer de ne pas rompre la paix : elle lui signale le danger de ces luttes intestines, et tente de lui rappeler ses devoirs d'épouse, de mère et de reine :

« Hélas! donques qui serait si dure mère qui peust souffrir, se elle n'avoit le cuer de pierre, veoir ses enfants entre-occire et espendre le sang de l'un à l'autre, et leurs povres membres destruire et disperser; et puis, qu'il vénist par de costé estranges ennemis qui du tout les persécutassent et saisissent leurs héritaiges. »

Triste prophétie qui devait s'accomplir bientôt. Le fils de Henri V allait, avec la complicité d'Isabeau, ravir la couronne au dauphin Charles.

Forte de son dévouement, Christine avait bien le droit de dire au duc d'Orléans, dans sa préface d'*Othéa* :

> Si ne vueilliez mespriser mon ouvraige,
> Mon redoubté seigneur, humain et saige,
> . . . .
> Car petite clochete grant voix sonne,
> Qui bien souvent les plus saiges réveille.

Cette petite clochette tintant au milieu du fracas et du tumulte de la guerre civile et étrangère, sonnant le glas d'alarme, comme elle sonnera plus tard le réveille-matin de la joie avec Jeanne d'Arc, est bien l'image exacte du rôle que jouent la prose et les vers de Christine. Elle-même s'intitule ailleurs : « Povre voix criant dans ce royaume, désireuse de paix et du bien de tous ». En 1410, au moment où les deux partis armagnac et bourguignon mettent le fer à la main, elle essaye de se jeter entre eux « comme les dames de la cité de Sabine, pleurantes et eschevelées ». Dans une lamentation qu'elle adresse au duc de Berry, elle adjure la France de ne pas se livrer à ces luttes fratricides, rappelant avant Corneille ces temps néfastes où

> Romains contre Romains, parents contre parents,
> Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

« O tu, chevalier, qui viens de telle bataille, dy moi, je t'en prie, quel honneur tu emportes? » — Trois ans plus tard, courant d'un prince à l'autre, elle offrait au jeune duc de Guyenne son *Livre de la Paix.* La paix! Inestimable bienfait qu'elle réclame pour la famille royale, pour la France, pour l'Église, dans une noble invocation à Notre-Dame :

Douce Dame, si te requier,
Que m'ottroie ce que je quier.
C'est pour toute Crestienté
Pour sainte Église acquier,
Paix et vray tranquillité.

Son âme loyale, scrupuleuse et droite, souffre de ce désordre universel, de cette guerre intérieure et extérieure engagée en tous lieux.

D'un autre côté, reportant sa tendresse et son espoir sur le futur héritier du trône, sur ce dauphin Charles si mal traité par sa mère, si mal conduit par ses conseillers, elle appelle encore sur lui, pour le préserver et sauver ses droits, l'assistance de Notre-Dame :

Paix, bonne vie et bonne fin,
Donne à Monseigneur le Dauphin,
Et science pour gouverner
Le peuple, qui de bon cuer fin
L'aime; et veuilles qu'à celle fin
Après le père il puist regner!

Ce fut le dernier effort de Christine pour conjurer les malheurs et les hontes qui allaient s'abattre de nouveau sur la France. Au milieu de ces fous, de ces enragés ou de ces traîtres, qui livraient leur patrie à l'étranger, après le désastre d'Azincourt (1415), après le traité de Troyes (1420), il ne lui restait plus qu'à se voiler la face, à pleurer et à prier en silence. Découragée, désespérée, elle se déroba aux regards d'un monde où elle n'avait plus rien à défendre, à servir ni à honorer. En même temps que Gerson, elle se retirait à l'ombre d'un monastère.

Elle y resta onze ans muette et oubliée, jusqu'au jour où le ciel s'éclaircit, où un rayon de soleil, parti d'Orléans, lui révéla le miracle de la Pucelle. Christine avait soixante-cinq ans, mais elle se sentait renaître et reverdir avec la France. Elle reprit sa plume pour célébrer la glorieuse jeune fille qui élevait si haut l'honneur de son sexe, qui plaçait une bergerette au rang de Moïse, de Josué, de David, au-dessus d'Hector et d'Achille. Son *Poème de la Pucelle* fut le dernier et aussi le plus vif, le plus joyeux, le plus enthousiaste de ses chants.

CHAPITRE XV

JEANNE D'ARC

Histoire et légende de Jeanne d'Arc. — *Poème de la Pucelle.* — *Le Champion des Dames.* — *Les Vigiles de Charles VII.* — Poèmes latins. — Le *Mystère du siège d'Orléans.* — Poésies modernes sur Jeanne d'Arc.

I

Le *Poème de la Pucelle*, achevé le 31 juillet 1429, est, selon Quicherat, le seul ouvrage en vers composé sur Jeanne d'Arc de son vivant[1]. A ce titre déjà, il a une

1. Dans une communication récente faite à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (5 juin 1891), M. Paul Meyer a donné lecture d'une ballade sur Jeanne d'Arc, découverte par lui dans les Archives de la Drôme. Le savant linguiste croit pouvoir la reporter à cette même année 1429, après la délivrance d'Orléans et la première déroute des Anglais. Cette pièce, aussi faible du reste que la plupart des poésies d'alors, n'en est pas moins un document précieux par son ancienneté, s'il est authentique, et comme expression du sentiment populaire :

Ariere, Englois, tornez ariere !
Vostre sort si ne resgne plus.
Pensés deu treyner vous baniere
Que bons Fransois ont rué jus
Par le voloyr dou roy Jhésus,
Et Janne, la douce pucelle,
De quoy vous estes confondus,
Dont c'est pour vous dure novelle.

L'auteur y nargue les Anglais, qui sont venus chercher en France un cimetière :

Tourner vous en faut tous camus,
Dont c'est pour vous dure novelle.

Ce refrain gouailleur est une joyeuse revanche des tristesses passées.

saveur native qui le recommande à notre attention. Nous y voyons poindre la légende, telle qu'elle dut apparaître, dès le premier jour, aux contemporains. C'est en pleine prose qu'elle va naître, à l'heure où les ménestrels ont cessé de chanter, où toute poésie s'est éteinte dans les imaginations et dans les âmes, où le merveilleux semble devenu impossible en face des platitudes et des misères de la réalité.

Dans les âges d'enthousiasme et de foi, les héros comme les saints se trouvent pour ainsi dire transfigurés par l'admiration et le respect qui les entourent. Mais cette légende de Jeanne d'Arc, qui nous paraît si belle, si pure, si radieuse aujourd'hui, que rencontre-t-elle d'abord? Un sol aride et maigre, où elle croîtra pourtant comme une plante délicate et tendre, vivace malgré tout, au milieu des ronces et des épines, parmi les sécheresses de la critique et de la chicane, entre deux procès, l'un de condamnation, l'autre de réhabilitation. Il lui faudra triompher des rancunes et des calomnies entretenues par l'Angleterre, du scepticisme, de l'envie, de l'ingratitude humaine, des périls du charlatanisme qui essaye de l'exploiter[1]. On peut dire que Jeanne d'Arc a été non seulement une héroïne, mais une sainte et une martyre par les souffrances qu'elle a endurées dans sa personne, par les outrages qu'elle a subis dans sa réputation. Dieu dit, en parlant d'elle, dans *le Vieux Mystère* :

Endurra beaucoup de diffame,
Mais à la fin je la veuil prendre
Et mettre en mon royaulme son âme.

Il faut lire ou parcourir les cinq volumes de Quicherat sur le *Procès de la Pucelle* pour se faire une idée des tribulations auxquelles cette sainte mémoire fut livrée. Néanmoins telle est la beauté, le prestige de la légende, qu'elle se répand dans le monde entier. En Allemagne, en Italie, en Espagne, on raconte les miracles de la Pucelle comme on racontait jadis les exploits de Roland.

1. Voir l'Histoire de la *Fausse Pucelle*.

Malheureusement il n'existe plus alors une génération de trouvères pour les chanter. La poésie du xve siècle, si pauvre, si épuisée qu'elle soit, essaye pourtant de retrouver quelques accents. Par la main de Christine de Pisan, elle dépose une première couronne sur le front de la noble fille, en associant son nom à celui des grands libérateurs du peuple juif, comme elle avait naguère associé Du Guesclin au groupe des *neuf Preux*. Un peu plus tard, nous verrons, même dans le camp bourguignon, Martin le Franc, l'auteur du *Champion des Dames*, puis Martial d'Auvergne dans les *Vigiles de Charles VII*, enfin le théâtre populaire dans le *Mystère du siège d'Orléans*, joindre leurs hommages à ceux de Christine. Villon lui-même, un vaurien, un enfant des rues, réparant les torts de Paris envers la Pucelle, évoquera son souvenir à côté de celui de la reine Blanche, dans sa gracieuse ballade des *Neiges d'antan :*

> La Royne Blanche comme ung lys,
> Qui chantoit à voix de Sereine,
> . . . .
> *Et Jehanne, la bonne Lorraine,*
> Qu'Englois bruslèrent à Rouen ;
> Où sont-ils, Vierge souveraine?
> Mais où sont les neiges d'antan?

La plupart des fleurs poétiques que nous allons cueillir sont bien frêles et bien pâles : fleurs d'automne ou de crépuscule, à défaut d'éclat, elles auront du moins un certain parfum de patriotisme et de loyauté. Commençons donc par le poème de Christine, le plus ancien, le plus sincère et le plus ému de tous.

La digne femme, nous l'avons dit, brisée par la douleur, vivait retirée au fond d'un cloître, quand le bruit des merveilles opérées par Jeanne d'Arc vint la ravir et la transporter. Elle reprit la plume pour célébrer le réveil de la France et de son roi. Aux longues doléances du passé succédait enfin un chant de victoire, un de ces chants que la France avait désappris depuis trop longtemps. Si l'expression est parfois un peu vieillotte et prosaïque, l'émotion est jeune, chaleureuse : cette poésie d'automne n'en

est pas moins un hymne du *renouveau* : c'est le printemps intérieur d'une âme qui revient à l'espérance et à la joie. Après le cataclysme, l'effondrement général où semblait engloutie la maison de France, Christine exprime naïvement la surprise, l'admiration que lui cause ce retour de fortune inattendu. Comment s'est opéré ce prodige? Les forces humaines ne sauraient l'expliquer : Dieu seul a pu l'accomplir. Le miracle est ici proclamé, attesté comme un fait notoire et hors de doute. Et pour instrument de sa grâce et de sa miséricorde, qui Dieu a-t-il choisi ?

Une fillette de seize ans,
(N'est-ce pas chose fors nature ?)
A qui armes ne sont pesans,
Ains semble que sa norriture [1]
Y soit, tant y est fort et dure.
Et devant elle vont fuyant
Les ennemis, ne nul n'y dure,
Elle fait ce, maints yeulx voiant.
. . . .
Et de nos gens preus et abiles
Elle est principal chevetaine [2].
Tel force n'ot Hector ne Achilles,
Mais tout ce fait Dieu qui la menne.

Une sorte d'ivresse patriotique et religieuse paraît alors saisir l'auteur. Sûre désormais de l'appui de Dieu et dans l'enthousiasme des triomphes récents, elle prédit la chute de l'orgueil, et invite les Anglais à s'humilier à leur tour :

Si rabaissez, Anglois, vos cornes,
Car jamais n'aurez beau gibier
En France, ne menez vos sornes [3],
Matez estes en l'eschiquier [4].
. . . .
Jà cuidiés France avoir gaingnée
Et qu'elle vous deust demorrer.
Autrement va, faulse mesgniée!
Vous irés ailleurs tabourer [5],

1. Éducation.
2. Dunois, Lahire, Xaintrailles, le duc d'Anjou l'acceptent pour chef.
3. Sornettes.
4. Échec et mat.
5. Tambouriner.

Se ne voulez assavourer[1]
La mort, comme voz compaignons,
Que loups pourroient bien dévourer;
Car mors gisent par les sillons.

La bonne Christine est sans pitié pour ces maudits Anglais, dont elle voit les cadavres avec plaisir. Elle croit que l'heure de l'expiation est venue, en échange des meurtres qu'ils ont commis :

Le sang des occis, sans lever,
Crie contre eulz.

La joie du succès lui montant à la tête, avec une légèreté et une présomption toutes françaises, elle se prend à rêver pour la famille de ses rois une ère nouvelle de splendeurs et de victoires : par exemple une croisade contre les Sarrasins, sainte et innocente chimère qu'elle léguera aux poètes ses successeurs, à Ronsard comme à Malherbe. Boileau, le premier, commence à se moquer des *Palmes idumées.*

L'auteur rappelle encore la prophétie du *Cerf volant*, devenu l'emblème dangereux de nos monarques, promettant à l'un d'eux le titre d'empereur et la souveraineté sur tous les princes : autre rêve qui traversera l'imagination de Charles VIII et de François I[er]. Christine se laisse emporter par son affection à des vœux dont elle ne comprend pas l'imprudence et les périls. Elle verse, sans y songer, ce nectar qui a trop souvent troublé le cerveau des rois.

Avant de s'abandonner à de pareils espoirs, il fallait que Charles VII fût rentré dans sa capitale. Il venait d'être sacré à Reims ; mais Paris restait toujours aux mains des Anglais et des Bourguignons. Quelle allait être son attitude? Au moment où Christine écrit, on pouvait en douter encore :

Ne sçai se Paris se tendra,
Car encoures n'y sont-ilz mie;
Ne se la Pucelle attendra.
Mais s'il en fait son ennemie,

1. Goûter.

Je ne doubt que dure escremie[1]
Lui rende, si qu'ailleurs a fait.
S'ilz résistent heure, ne demie,
Mal ira, je croy, de son fait.

Le Paris d'alors était, comme on l'a vu plus d'une fois depuis, dominé par un parti qui mettait ses passions et ses calculs au-dessus de l'intérêt national : les agents de la Bourgogne et de l'Angleterre attisaient le feu de la résistance. Même après la délivrance d'Orléans et les victoires miraculeuses de la Pucelle, il faut voir avec quel mépris le Bourgeois de Paris, dans son *Journal*, parle des Armagnacs et de leur prophétesse :

« Avec eux était une créature qui était en forme de femme, qu'on nommait la Pucelle : ce que c'était, Dieu le sait. »

Dieu le savait probablement ; mais le Bourgeois n'a pas l'air de s'en douter, quand il l'appelle *paillarde et ribaude*.

Christine déplore cet aveuglement :

O Paris, très mal conseillé !
Folz habitans sans confiance !
Aymes-tu mieulx estre essillié[2]
Qu'à ton prince faire accordance ?

Le jugement porté sur Paris pourrait s'appliquer à d'autres époques :

Gens a dedans mauvais, car bons
Y a maint, je n'en fais pas doubte :
Mais parler n'osent, j'en respons.

Les bons ne furent ni assez hardis, ni assez forts pour ouvrir les portes au roi français quand il se présenta. Jeanne d'Arc, blessée à l'un des assauts, voulait emporter la ville de force : Charles VII crut plus sage de patienter et de laisser au temps le soin de réduire les Parisiens. Chris-

1. Escrime, combat.
2. Ravagé, ruiné.

tine, s'adressant aux villes rebelles, finit par un appel à l'obéissance et à la concorde, leur promettant à toutes le pardon du roi :

> Hélas! il est si débonnaire
> Qu'à chascun il veult pardonner.

Ce *lay de la Paix* qu'elle entonnait à la veille de la lutte entre les Armagnacs et les Bourguignons, elle le renouvelle encore une fois. C'est son dernier conseil et son dernier espoir :

> Si pry Dieu qu'il mecte en courage,
> A vous tous qu'ainsi le faciez,
> Afin que le conseil o [1] rage
> De ces guerres soit effaciez.

II

Le *Champion des Dames*, contre-partie du *Roman de la Rose*, composé par Martin le Franc, prévôt de la cathédrale de Lausanne, nous offre non plus seulement un hymne, mais un véritable plaidoyer en faveur de la Pucelle. Il appartient par sa date à cette époque intermédiaire où la renommée de Jeanne est encore discutée, débattue, et se dégage pourtant victorieuse des brumes et des obscurités qu'essayent d'accumuler sur elle les haines et la politique anglaise. Écrit en 1440, antérieur de seize ans au procès de réhabilitation, l'ouvrage est dédié au duc de Bourgogne, dont les lieutenants ont jadis vendu et livré la Pucelle : honteux marché que Monstrelet n'ose déjà plus rappeler dans la *Chronique* consacrée à son maître Jean de Luxembourg. La date de cette composition et la dédicace au duc de Bourgogne sont deux faits importants à signaler : ils prouvent le revirement de l'opinion en faveur de Jeanne, même dans le camp ennemi, et la part honorable qu'y prit la poésie, hâtant et devançant ainsi l'heure

1. Ou.

de la réparation pour cette glorieuse mémoire indignement calomniée.

Le débat s'engage sous forme de jeu-parti entre le *Champion des Dames*, admirateur de Jeanne d'Arc, et *Court-Entendement*, son ennemi. C'est en rappelant la gloire des dames du temps passé que leur défenseur se trouve amené à citer l'exemple de la Pucelle. Il place son nom au premier rang sur ce livre d'or, et met l'héroïque bergère au-dessus des reines et des princesses :

> Que peurent faire les duchesses
> Contre leurs ennemis nuisans,
> Les roynes et les princesses?
> Qu'en penseront les cognaissans,
> Quant naguères pucelle, sans
> Habondance de biens mondains,
> A rompu tous les plus puissants?
> . . . .
> Ce fut elle qui recouvra
> L'onneur des Franchois tellement
> Que par raison elle en aura
> Renom perpétuellement.

Mince obole poétique sans doute : mais cet hommage rendu par un rimeur bourguignon à l'humble fille des champs, dans un livre dédié au duc et aux duchesses, a bien aussi sa valeur. Rappelant tous les prodiges accomplis par la Pucelle : la délivrance d'Orléans, le sacre de Reims, la marche triomphale sur Paris, le *Champion des dames* s'écrie ravi d'étonnement :

> On dira qu'il ne se pust faire
> Que Jhenne n'eust divin esprit[1].

L'inspiration d'en haut est donc ici nettement reconnue, affirmée. Un autre miracle de Jeanne, c'est d'avoir suscité dans les âmes françaises le sentiment national, et de l'avoir élevé au-dessus de l'esprit de parti. « Mes cheveux se dressent sur ma tête, disait-elle, quand je vois couler le

1. Lettre de Gui de Laval (8 juin 1430) parlant de Jeanne d'Arc : « *C'est chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'entendre.* » (V. Quicherat, *Procès de la Pucelle*, t. V, p. 105.)

sang français » : et le sang français pour elle, c'était celui des Armagnacs comme des Bourguignons, des Normands comme des Gascons ou des Poitevins. La communauté d'intérêts et d'affections, l'union dans la patrie aussi bien que dans la foi, constitue le côté moral de sa divine mission.

Mais *Court-Entendement*, comme l'indique son nom, est un esprit borné, entêté, qui ne se laisse pas aller volontiers à l'enthousiasme. Il a recueilli sur la Pucelle certains mauvais bruits d'après lesquels elle se serait engagée comme page au service d'un « capitaine d'armes », puis aurait feint d'être inspirée de Dieu. en usant de l'art *nigromantique*, comme disent les Anglais, bons juges sur la question. Ribaude et sorcière, telle est en effet la double accusation portée contre elle. Aussi cette mission de Jeanne d'Arc n'est aux yeux de l'incrédule qu'une farce controuvée. Avec cette niaiserie malveillante et soupçonneuse des petits cœurs et des petits esprits, croyant au mal plutôt qu'au bien, il a tout simplement repris l'histoire de cette aventurière connue sous le nom de *Fausse Pucelle*, accréditée par les Anglais et mariée à Robert des Armoises, son compère.

Le Champion, opiniâtre dans sa confiance et s'appuyant sur les faits accomplis, sur les *signes*, comme il les appelle, ne doute pas que les anges n'aient assisté la Pucelle à Orléans comme à Patay, en aveuglant les Anglais. Il la justifie de ce costume guerrier dont elle s'est revêtue par l'ordre de Dieu : n'était-ce pas d'ailleurs une nécessité ?

Chappiau de faultre elle portoit,
Heuque [1] frapée et robes courtes :
Je l'accorde, aussi aultre estoit
Son fait que cil des femmes toutes.
La longue cote (tu n'as doubtes)
Es [2] fais de guerre n'est pas boine [3].
Item moult souvent tu escoutes
Que l'abit ne fait pas le moine.

1. *Heuque* ou *huque*, blouse ou cotte courte qui se portait soit par-dessous la robe, soit par-dessus l'armure. Ce mot revient plusieurs fois dans les livres de comptes pour l'habillement de la Pucelle (V. Quicherat, t. V).
2. En.
3. Bonne.

Quant à sa condamnation et à son supplice, où l'adversaire croit trouver une preuve de ses méfaits, le *Champion* rappelle l'exemple des saints martyrs et de Jésus lui-même :

> De quants [1] saints faisons-nous la feste
> Qui moururent honteusement !
> Pense à Jhésus premièrement.

Le débat finit par un dernier hommage rendu à la Pucelle :

> Et droit est que chascun consente
> A lui donner honneur et gloire.

III

Cette gloire était décidément consacrée par la reconnaissance populaire, par la royauté qui en recueillait les bénéfices, par l'Église qui sentait le besoin d'effacer le triste souvenir de Cauchon, l'un de ses évêques indignes, quand parurent, vers la fin du xve siècle, les *Vigiles de Charles VII*, ajoutant un dernier sceau à l'acte de réhabilitation proclamé par la cour de Rome. Malgré le succès prodigieux de son ouvrage, Martial d'Auvergne ne s'était pas mis en frais d'imagination pour le composer : il s'est contenté le plus souvent de retourner la *Chronique* de Jean Chartier. C'est ainsi qu'il a intercalé, dans les *Vigiles*, l'histoire de Jeanne d'Arc, depuis sa première entrevue avec le roi jusqu'à sa mort. La forme de ce poème ou plutôt de cette chronique rimée n'a rien d'héroïque, rien qui rappelle même la dernière ébauche de Chanson de geste tentée en l'honneur de Du Guesclin. L'auteur emploie le petit vers du conte et du fabliau, le vers de huit pieds, coulant et facile, qui se déroule comme un interminable ruban :

> En ceste saison de douleur,
> Vint au roy une bergerelle
> Du villaige dit Vaucoulleur,
> Qu'on nommoit Jehanne la Pucelle.

1. Combien, de *quanti*.

C'estoit une povre bergière,
Qui gardoit les brebiz ès champs,
D'une doulce et humble manière,
De l'aage de dix-huit ans.

Et le récit continue de la sorte, trottinant d'un pas égal, nous racontant le voyage de Chinon, la découverte de l'épée de Fierbois, l'attaque des bastilles, la délivrance d'Orléans, la bataille de Patay, etc. Véritable leçon d'histoire en vers, excellent moyen mnémotechnique, mais sans émotion, sans élan, sans coloris. De temps à autre une réflexion philosophique et morale, pour nous montrer le doigt de Dieu :

Nostre seigneur communément
N'a point acoustumé de ouvrer,
Ne de donner alleigement,
Quant ailleurs on le peut trouver.
Mais où nature et les humains
N'ont plus de povoir et puissance,
C'est alors qu'il y mect les mains
Et qu'il fait sa grace et clémence.

La pensée est loin d'avoir ici la force et l'élévation que nous avons signalées parfois dans la prose d'Alain Chartier. Martial d'Auvergne appelle vainement à son secours Boëce, pour l'aider à philosopher sur ce beau thème de la Pucelle, sur les conseils de Dieu, sur l'incertitude des défaites et des victoires que le Très-Haut distribue comme il l'entend, malgré toutes les prévisions humaines : un cri de l'âme vaudrait mieux que toutes ces doctes considérations, et ce cri nous ne l'entendons pas. C'est toujours la chronique dévidant son écheveau entremêlé d'apartés sentencieux.

La fin de Jeanne d'Arc, sa prison, son procès et sa mort, sujet si dramatique et si touchant, ne lui ont rien inspiré. A peine un mot de pitié pour cette pauvre Pucelle, un certificat de bonne vie et mœurs :

Elle estoit très douce, amyable,
Moutonne, sans orgueil n'envie,
Gracieuse, moult serviable,
Et qui menoit bien belle vie.

Ses dernières paroles mêmes nous arrivent sous la forme sèche, brève et décolorée du discours indirect :

> Toutesvoyes, avant son trespas,
> Dist aux Anglois qu'ung temps vendroit
> Qu'ung pié en France n'auroient pas,
> Et qu'on les dehors chaceroit.
> Que le feu roy prospéreroit,
> Et qu'au dernier, sans contredit,
> Son royaulme recouvreroit;
> Et atant[1] l'esperit rendit.

Cette fin sublime méritait d'autres vers ou tout ou moins un récit pathétique dans sa simplicité, comme celui de la Passion du Christ dans l'Évangile.

IV

La poésie latine sera-t-elle plus heureuse? Hélas non! il s'en faut bien. Nous avons, du xve siècle, trois poèmes latins sur la Pucelle[2]. L'un est une épître héroïque dédiée au duc d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre (1430). Cette épître est l'œuvre d'un certain Antoine Astezan ou d'Asti, fort médiocre versificateur qui ne mérite pas l'honneur d'être cité. Un autre de ces poèmes, divisé en deux livres et inséré à la suite du manuscrit contenant le procès de réhabilitation, semble avoir pour auteur quelque clerc admirateur et contemporain de la Pucelle. Il nous raconte l'arrivée de Jeanne d'Arc à Chinon et la délivrance d'Orléans. Mosaïque pédantesque, où les réminiscences virgiliennes se mêlent à certains termes de latin barbare comme *guerrarum*. L'écrivain, obsédé de souvenirs classiques, compare Jeanne d'Arc à Pallas : la bergère de Vaucouleurs parlant au roi Charles VII finit par ressembler beaucoup à Camille, la reine des Amazones, devant Turnus. Joignez-y les noms de Sémiramis, de Pyrrhus, d'Énée, d'Ulysse, de César et de Pompée. Passe encore pour Char-

1. Alors, *ad tantum*.
2. Cités par Quicherat dans les pièces du *Procès de la Pucelle*, t. V.

lemagne, dont un nouveau Charles va reproduire la gloire et les guerres saintes contre l'infidèle :

> . . . . Jam Carolus alter
> Altera bella geres Christi pro nomine sancto.

Toujours ce mirage de la croisade, qui séduisait même la sage Christine de Pisan.

La troisième œuvre latine, d'une date très postérieure, est dédiée à Georges d'Amboise par Valeran Varanius, théologien de la Faculté de Paris. C'est l'histoire complète de Jeanne d'Arc, arrangée sur le modèle des épopées classiques. Le récit est divisé en quatre livres. Charlemagne, dont nous avons déjà rencontré le nom dans le poème précédent, ouvre l'action. Le grand empereur, auquel nos chroniqueurs et nos poètes reportent toujours l'origine et le patronage de la maison de France, intervient auprès de la vierge Marie pour la supplier de rendre la paix à son peuple. La mission de Jeanne d'Arc se trouve ainsi préparée dans le ciel, d'un commun accord entre la Vierge et le Christ. Au moment où la chanson de geste est morte et remplacée par la chronique rimée, l'auteur essaye de revenir aux procédés épiques. Peut-être, d'ailleurs, ne fait il qu'imiter dans son début une autre œuvre française dont il nous reste à parler, *le Mystère du siège d'Orléans.*

V

Parmi toutes ces bribes poétiques accumulées autour du nom de Jeanne d'Arc, celle-ci est la plus considérable, sinon par la valeur littéraire, au moins par l'étendue et l'intérêt historique. Le *Mystère du siège d'Orléans* est resté longtemps un objet de convoitise et de curiosité pour la critique. Il n'en existait qu'un manuscrit conservé dans la bibliothèque du Vatican sous le numéro 1022, bien connu de tous les visiteurs. Depuis la brève notice de Montfaucon jusqu'aux rapports plus détaillés de MM. d'Arenberg et Renan, ce précieux manuscrit, si envié, n'était guère arrivé que par fragments à la connaissance du public. En 1862,

pour la première fois, l'ouvrage, dont la masse énorme avait effrayé jusque-là les lecteurs et les éditeurs les plus hardis, était publié dans son intégrité par MM. Guessard et de Certain[1]. La littérature française ne comptait pas un chef-d'œuvre de plus, tant s'en faut : mais un morceau important de notre vieux théâtre, un échantillon du drame national, si pauvre et si rare parmi nous, se trouvait remis en lumière.

Les dissertations et les thèses ne manquèrent pas de s'abattre sur ce sujet. A qui revenait l'honneur de ce mystère? Avait-il été mis en scène, et à quelle époque? Telles furent les questions qui se présentèrent tout d'abord. A défaut de témoignage authentique, on eut recours, comme toujours en pareil cas, à l'hypothèse. M. Vallet de Viriville croyait pouvoir l'attribuer a Jean de Mâcon, chanoine d'Orléans, auteur d'un opuscule sur la fête du 8 mai, anniversaire de la délivrance[2]. M. Tivier, dans une thèse soutenue en Sorbonne, le revendiquait pour Jacques Millet, auteur d'un autre mystère sur la *Destruction de Troie la Grant*, dans lequel il découvrait certaines analogies avec le *Mystère du siège d'Orléans*. De ces deux hypothèses, nous l'avouerons, ni l'une ni l'autre ne nous a convaincu.

Quant au fait de la solennité théâtrale, il paraît assez établi par le registre des comptes de la ville d'Orléans, portant qu'un mystère, à l'occasion de la fête du 8 mai, fut donné en 1435 et en 1439. De là naquit probablement la première ébauche du drame qui nous occupe. Faut-il supposer que des remaniements et des interpolations s'y introduisirent de 1439 à 1470, date présumée de la dernière rédaction? Nous l'admettons volontiers. Du reste, ce sont là des questions délicates, épineuses et stériles, sur lesquelles il est inutile d'insister. Il s'agit de faire connaître ici, moins une œuvre littéraire qu'une représentation scénique d'un caractère particulier : l'histoire contemporaine mise en action sur le théâtre : le *Siège d'Orléans* offert en spectacle aux témoins et aux acteurs de cette héroïque défense. L'antiquité avait vu

1. *Documents inédits sur l'histoire de France.*
2. *Bibl. de l'École des chartes*, t. V, 5e série.

quelque chose de semblable, le jour où Eschyle faisait représenter sa tragédie des *Perses* devant les vainqueurs de Salamine. Il est vrai que le poète grec, en transportant la scène à Suse, avait su créer (comme le fait remarquer Racine dans sa préface de *Bajazet*), par l'éloignement des lieux, une perspective analogue à celle que produit d'ordinaire l'éloignement des temps. Les dramaturges du moyen âge étaient loin de pareilles habiletés. Du reste, si nous rappelons les deux pièces, c'est surtout pour en faire ressortir, en même temps que l'analogie, la disproportion et les différences. D'un côté, un écrivain de génie, une race poétique toute nourrie des souvenirs d'Homère, avec un admirable idiome. De l'autre un pauvre *impresario* populaire, inférieur même aux frères Gréban et à Gringore; une société bourgeoise formée à l'école du *Roman de la Rose* et de *Renart le Contrefait*, plate, vulgaire, grossière dans son langage et dans ses goûts, ayant perdu le sens de la grande poésie héroïque telle que l'avaient entrevue le XIIe et le XIIIe siècle. De là une écrasante inégalité.

Cet aveu fait, devons-nous contester à notre vieux mystère tout intérêt littéraire ou historique. M. Quicherat le lui refuse absolument, ne voyant là que le journal du *Siège* dialogué et mis en vers. Jugement trop dur sans doute. M. Tivier y découvre au contraire beaucoup et, disons-le franchement, trop de qualités : un plan régulier, des développements bien choisis, et déjà l'application instinctive du précepte d'Horace :

Aut quæ desperat tractata nitescere....

Engouement tout naturel chez l'auteur d'une thèse, épris de son sujet. M. Guessard, plus modéré dans son admiration, avoue humblement qu'il y a loin du *Mystère d'Orléans* au chef-d'œuvre d'*Athalie* : il avertit les gens délicats et difficiles qu'ils pourraient bien ne pas trouver leur compte dans cette fruste et confuse ébauche du drame historique. Mais il réclame aussi un peu d'indulgence pour nos vieilleries littéraires : et il n'a pas tort. Nous recherchons pieusement les fragments d'Accius et de Pacuvius, ces pères de la tragédie romaine. Pourquoi ne ferions-nous

pas le même honneur aux premiers essais de notre drame national? Si imparfait qu'il soit, il n'en est pas moins le produit naturel et légitime du théâtre populaire, commun à toutes les nations chrétiennes de l'Occident, tel que le recueilleront plus tard Shakespeare, Lope de Vega et Calderon, en y ajoutant les inspirations de leur propre génie. Le génie, voilà ce qui a manqué surtout à nos humbles pourvoyeurs du moyen âge, à Jacques Millet comme aux frères Greban, comme à Gringore. Est-ce une raison pour méconnaître cette source d'émotions très sincères et très réelles chez les contemporains? La science moderne nous a révélé quelles transformations a subies notre globe, en passant de l'état gazeux à l'état solide. Pourquoi la genèse des créations littéraires n'aurait-elle pas son intérêt? Là aussi le chaos précède l'ordre, l'harmonie et la proportion. Le *Mystère du siège d'Orléans* appartient évidemment à cette époque où les matériaux dramatiques flottent encore confusément :

. . . . . Discordia semina rerum[1].

Taillé sur le modèle de nos anciens drames religieux, il en a les formes cyclopéennes et massives, telles que nous les trouvons dans ce *Mystère de la Passion* tant de fois remanié et retouché jusqu'au milieu du XVIe siècle. Il ne contient pas moins de vingt mille cinq cents vers : *Athalie* en compte quinze ou seize cents. Qu'on s'imagine un cadre immense, élastique, où les blocs d'histoire entrent tout entiers à l'état brut, sans être polis ni agencés de manière à former un tout simple et uni; où les faits et les person-

1. Il ne faudrait cependant pas exagérer. Malgré la liberté et la confusion plus apparente encore que réelle, qui président à leur composition, les *Mystères* ont aussi un organisme qui leur est propre, rappelant celui des *Chansons de geste*; où les parties se soudent, se rapprochent et se divisent à volonté, comme chez certains animaux de l'ordre primitif, formés par juxtaposition ou par anneaux, dont les tronçons séparés ne cessent pas de vivre isolément. Il en est des cycles dramatiques comme des cycles épiques au moyen âge. L'état embryonnaire se trouve ici joint à l'agglomération et à la complexité des éléments constitutifs. Tout cet organisme élémentaire est un chapitre curieux de biologie et d'anatomie littéraires à étudier. (Voir Petit de Julleville, *les Mystères, leur composition*, t. I, p. 242.)

nages s'entassent, se multiplient aussi aisément que les figurants sur une scène sans limite ; où le nombre des acteurs s'élève à cent cinquante, à deux cents; où les tableaux se succèdent comme dans un défilé sans lien logique, sans péripéties, sans *crescendo* ménagé conduisant au dénouement. Les unités de temps, de lieu, d'action, toutes ces belles règles, dont on s'inquiétera si fort un jour en les exagérant, sont alors choses inconnues. La scène est au ciel ou sur la terre, *ad libitum*, en Angleterre, en France, à Orléans, à Chinon, à Blois, à Vaucouleurs, à Jargeau, à Patay, etc. Qu'importe ! L'imagination du public se promène partout où il plaît à l'auteur de la conduire. Nous assistons à des batailles de trois jours qui durent un quart d'heure. Le poème est moins une composition littéraire qu'un livret, indiquant les épisodes principaux. On comprend que la parole soit ici subordonnée à l'action matérielle, qu'elle demeure étouffée, écrasée par elle. Nulle proportion, nul rapport avec le tissu serré et la marche régulière de notre tragédie classique. Les drames militaires du cirque, les représentations populaires des jours de fête aux Champs-Élysées en donneraient plutôt l'idée.

Malgré ce qu'il a pour nous d'archaïque et de suranné, le *Mystère du siège d'Orléans* était dans son genre une nouveauté relative, comme sera la tragédie du *Siège de Calais* par de Belloy au XVIIIe siècle. C'était un sujet national tout chaud, tout vivant, introduit dans le vaste cercle du mystère. Or, jusque-là, l'Ancien et le Nouveau Testament, les légendes de la *Vie des saints*, étaient le fonds commun sur lequel vivait notre théâtre. Nous avons signalé, comme une exception dans le *Mystère de saint Nicolas*, une courte allusion à la croisade et au désastre de la Massoure. On rencontre bien aussi un *Mystère du Baptême de Clovis* et un autre sur la *Vie de monseigneur saint Louis*, mais ce sont des pièces dévotes avant tout. Dans le *Mystère du siège d'Orléans*, les deux éléments historique et religieux se trouvent combinés : le sacré et le profane, le merveilleux et le réel, l'action divine et l'action humaine, se croisent et se mêlent, bien que celle-ci occupe la plus large part. Pourtant Dieu reste le grand moteur souverain, annonçant

et disposant les événements : c'est là en somme l'idée qui préside à la mission de Jeanne d'Arc, et qui rattache naturellement sa légende à celle des *Mystères*. Le théâtre est partagé en deux étages : en haut le paradis où siègent le Christ, la vierge Marie, l'ange saint Michel, messager des ordres célestes auprès de Jeanne d'Arc, les deux évêques patrons d'Orléans, saint Aignan et saint Euverte. Au-dessous, la terre, où s'agitent les passions, les ambitions et les folies humaines ; où l'on souffre, où l'on pleure, où l'on chante, où l'on combat. L'auteur a cru devoir supprimer le monde infernal, qui se fût ouvert cependant si volontiers pour les Anglais.

Sans briller beaucoup par l'invention, il sait employer à propos certains ressorts dramatiques : les prophéties, les songes, qui préparent le dénouement. *Impresario* avant tout, l'incorrection, la rusticité de son langage, la négligence des rimes, la liberté qu'il prend d'allonger ou de rétrécir les syllabes d'un même mot, prouvent que le style et la prosodie sont pour lui un médiocre souci.

La pièce commence en Angleterre par un conseil de barons sous la présidence du comte de Salisbury, l'ennemi juré des Français. On y parle des affaires du continent : toute la France est aux mains des Anglais :

> Paris avons et Normendie aussi.

Pourtant une ville résiste encore au Léopard victorieux, c'est Orléans.

> Orléans si est tout la frontière
> Et tout le port du remenant,
> Où le François chascun espère.

Depuis que Paris semble avoir abdiqué en se faisant anglais et bourguignon, Orléans est devenue la ville sainte, le boulevard de la nationalité. Elle joue dans le mystère le même rôle que Toulouse dans la *Chanson des Albigeois*. L'un des premiers personnages que nous voyons figurer est le duc d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre. L'aimable prince chansonnier, dont nous parlerons bientôt,

apparaît ici tel que nous le retrouverons dans ses vers : doux, langoureux et suppliant, n'ayant rien de la fierté hautaine d'un fils des rois. Il adresse aux lords anglais une sorte de lai plaintif, qui ressemble moins à un discours qu'à un chant :

Messeigneurs, je viens devers vous
Me présenter devant vous tous
Très humblement.

Il les conjure de ne pas ravager les villes et campagnes de son domaine :

Et aussi principallement
Ma ville et cité d'Orléans
Vous recommande :
. . . .
C'est la fleur de mon vasselaige,
De mon patrimoine et lignaige,
Vous le sçavez.
. . . .
Vous m'avez cy en vostre terre,
Ainsi que fortune de guerre
Sy l'a voulu.
Gardez mon corps, sauvez ma terre. (V. 357.)

Sallebry ou Salisbury et les barons s'engagent à respecter les domaines du prince. Mais à peine débarqués en France, ils ne songent qu'à violer leur serment. Premier méfait, auquel ils joindront le pillage de Notre-Dame de Cléry. La malédiction divine s'amoncelle ainsi peu à peu sur la tête des chefs anglais. Salisbury, le démon de la guerre, et Glasidas [1] son compère, nobles sacripants aimant à piller et à détruire biens et gens, viennent tous deux déguisés en archers, consulter l'astrologue Jean des Boillons. Le bonhomme secoue son bonnet d'un air de doute. Il engage Salisbury à garder soigneusement sa tête, et pour cause. Il promet à Glasidas qu'il ne mourra ni du canon, ni du glaive, et sans saigner aucunement. La Loire

1. William Glasdale, bailly d'Alençon.

se chargera en effet de le recevoir dans son lit, quand le jour sera venu. Double prédiction moitié sinistre, moitié plaisante, dont les intéressés ne comprennent pas le sens. Les sorcières de *Macbeth*, tout en étant plus tragiques, ont une certaine parenté avec le vieil astrologue.

A la nouvelle de l'approche des Anglais, les bourgeois d'Orléans, sous la conduite du Receveur, qui joue un rôle important, se préparent à la défense Ils appellent à leur aide les plus vaillants gentilshommes, le sire de Villiers, le sire de Cors, le sire de Saintrailles : puis viendront La Hire, le bâtard d'Orléans, etc. Tous les personnages de l'histoire défilent successivement devant nous.

Cependant le siège a commencé. Les Anglais maîtres des tourelles ont refoulé les Orléanais dans la ville. Déjà Salisbury jette un regard de convoitise sur cette cité qui va devenir sa proie. Après un mouvement de pitié bientôt étouffé, il s'écrie :

Jà persone n'espargneray.

Au moment même où il prononce ces mots, un boulet arrive et lui emporte la tête. Ce boulet, qui l'a lancé? Nul ne le sait. On constate seulement que le canon d'où il est parti est vide, sans qu'on puisse dire ni par qui, ni comment. Nul doute : c'est Dieu lui-même qui a voulu punir Salisbury de son parjure envers Charles d'Orléans, et du sacrilège commis à Notre-Dame de Cléry. Cependant, les bourgeois, réduits à la dernière extrémité, implorent en vain le secours du roi retiré à Chinon. La ville va succomber. La triste *journée des Harengs* achève de briser tous les courages. Saintrailles et les plus braves désespèrent : tout semble perdu. Là finit ce qu'on pourrait appeler le premier acte, indiqué par cette note du livret : « Lors ici y a pause longue » : c'est-à-dire entr'acte.

Nous avons déjà fourni une étape de sept mille vers, si chétifs, il est vrai, qu'ils paraissent des atomes ou des fétus de paille. Rien de moins consistant que cette matière dramatique ainsi diffuse et éparpillée. Après l'entr'acte, nous sommes à Chinon. Le roi Charles VII, tombant à genoux,

supplie Dieu de sauver la France et sa bonne ville d'Orléans, son dernier espoir.

La scène est subitement transportée au ciel, c'est-à-dire dans la partie supérieure du théâtre qu'on appelle le paradis : nom appliqué encore aujourd'hui à cet étage de la salle qui n'est pas précisément le séjour des anges. Notre-Dame, assistée de saint Euverte et de saint Aignan, patrons de la cité menacée, conjure Jésus-Christ de lui venir en aide. L'ange saint Michel est envoyé près de la vierge de Vaucouleurs. C'est elle que le Seigneur a choisie pour chasser les Anglais, délivrer Orléans, et faire sacrer le roi à Reims. Le miracle se manifeste ainsi décrit, exprimé, réalisé en quelque sorte sous une forme matérielle. Dieu donne toutes les instructions à son messager :

Dy lui ausi pareillement
Qu'elle se veste en abit d'omme.

Point important sur lequel insistent les chroniqueurs et poètes de la Pucelle : car c'était là un des principaux chefs d'accusation.

A ce moment, un jeu d'orgue annonce l'arrivée de l'ange à Vaucouleurs. Il trouve Jeanne gardant les brebis de son père, et cousant du linge. C'est en ces termes qu'il lui annonce les volontés de Dieu.

Jeune pucelle bien eureuse,
Le Dieu du ciel vers vous m'envoye,
Et ne soyez de rien peureuse :
Prenez-le sous parfaite joye. (V. 7060.)

A coup sûr, nous préférons la salutation angélique de l'*Ave Maria* : pourtant ce début ne manque ni de douceur ni de délicatesse. La jeune fille effrayée décline en vain cet honneur, protestant qu'elle ne connaît rien aux armes.

Fille, accomplissez la chose,
Et Dieu sera avecques vous,
Qui vous gardera, comme (une) rose,
De polucion contre tous.

La chasteté préservée par le secours de la grâce divine, autre point délicat sur lequel la calomnie devait atteindre Jeanne d'Arc de son vivant, et même après sa mort.

Obéissant à la voix du ciel, elle se rend à Chinon sous la conduite du sire de Baudricourt qu'elle a informé et convaincu, non sans peine, de sa mission. La scène de la reconnaissance du roi, si souvent décrite, est mise en action tout au long. La découverte de l'épée de Fierbois se fait sur le théâtre : le choix d'un étendard, l'équipement de la Pucelle, précèdent son départ pour Orléans où l'appellent ses voix. Sage et grave dans sa naïveté, elle quitte le roi en lui disant :

> Roy, soyez toujours humble et doulx
> Envers Dieu; il vous aydera.

Elle s'en va en compagnie d'un certain personnage que ses crimes abominables devaient plus tard conduire à l'échafaud, mais qui était encore en honneur à cette époque : le trop fameux maréchal de Rais. Sa présence dans le mystère a fait croire que la pièce dut être antérieure à sa condamnation. Comment expliquer en effet qu'on eût osé placer ainsi à côté de cette renommée sans tache un nom flétri. Peut-être aussi, le maréchal de Rais, grand amateur de spectacles, avait-il été un des organisateurs ou des bailleurs de fonds pour la représentation du premier mystère.

La Pucelle entre à Orléans, le soir, aux flambeaux. Tout d'abord elle adresse une lettre au roi et aux princes d'Angleterre pour leur annoncer sa mission. Elle les somme, au nom de Dieu, de quitter la France. Cette lettre, reproduite dans le *Journal du siège*, dans la *Chronique de la Pucelle*, dans les pièces du procès, est une sorte de texte sacré, d'admonition divine dictée par une voix d'en haut. Aussi l'auteur du drame n'a-t-il pas songé à la mettre en vers. Il a cru devoir maintenir le texte authentique en prose, bien connu de tous.

« Roy d'Engleterre, faites raison au Roy du ciel de son sang royal : rendez les clefs à la Pucelle et toutes les bonnes villes que vous avez enforcées..... Et elle est venue de

par Dieu pour réclamer le sang royal et est toute prête de faire paix, si vous voulez faire raison. »

Paix, droit, raison, tels sont les mots qu'invoque la Pucelle. En même temps, avec le fier accent d'une prophétesse, d'une autre Débora inspirée, elle termine sa lettre par ces mots : « Escript le mardi en la grant septmaine. Entendez les nouvelles de Dieu et de la Pucelle. — Au duc de Bethfort, qui se dit régent du royaulme de France pour le roy d'Angleterre. » — Réponse à l'insolent défi jeté par Salisbury au *soi-disant roi de France Charles VII*e.

Les chefs anglais accueillent cette sommation par un immense éclat de rire. Ils en concluent que les Français sont tombés bien bas pour remettre leur salut aux mains d'une femme :

C'est leur fin, leur destruction,
Chascun le voit évidemment
Que n'ont plus aultre affection
Qu'en une fille seulement.

Mais ils ne comprennent pas que cette fille a Dieu derrière elle. Jeanne essaye de le rappeler encore une fois aux ennemis, du haut du boulevard de la Belle-Croix :

Sachez que je suis cy venue
De par Dieu, qui est tout-puissant.
. . . .
Levez le siège incontinent.
Sans plus y comettre de guerre,
Et vous en allez de présent
En vostre pays d'Angleterre :
En France vous n'avez nul droit.

Plus tard encore, même après ses revers, à la veille du martyre, elle répétera plus indomptable que jamais : « Quant aux Anglais, la paix qu'il y faut, c'est qu'ils aillent en leur pays, en Angleterre ».

Jeanne partage l'obstination patriotique des paysans d'Eustache Deschamps, répétant à toutes les promesses de paix :

Paix n'arez jà, s'ils ne rendent Calays.

Les Anglais répondent par une grêle d'injures et d'invectives, auxquelles la jeune fille oppose son calme et sa sérénité :

Vous me dites beaucoup d'injures,
Messeigneurs, et avec grant tort.

Parmi ces insulteurs de la Pucelle, il en est un plus violent, plus grossier que les autres, c'est Glasidas, le compagnon de Salisbury. Un mot infâme et calomnieux fait monter la colère au cœur de la vierge jalouse de son innocence et de son honneur. Elle lui annonce qu'il mourra avant douze jours.

Cependant l'heure de la grande bataille qui doit délivrer Orléans approche. Elle durera trois jours et prendra rang à côté des glorieuses passes d'armes de Roncevaux et d'Aleschans. Si l'insuffisance de l'expression ne venait trop souvent affaiblir l'effet de l'action, on pourrait se croire en plein monde épique. Comme dans les récits d'Homère, le drame se passe en même temps au ciel et sur la terre. Notre-Dame éprouve de nouvelles inquiétudes sur le sort d'Orléans et de la Pucelle. Jésus console et rassure sa mère, tout en lui avouant que la tâche sera dure et douloureuse pour l'héroïne, à laquelle il prépare une place en paradis. Saint Euverte et saint Aignan, dépêchés par Dieu, veillent sur la cité.

L'attaque des bastilles anglaises a commencé. On entend le cliquetis des armes qui se heurtent, le craquement des tours qui s'écroulent, des arches du pont qui se rompent. Les Anglais tiennent bon. Jeanne d'Arc, inébranlable dans sa foi, passe la nuit au pied du fort pour l'attaquer le lendemain. Elle communique à tous la sainte ardeur des combats. L'étonnement finit par gagner même les incrédules, les railleurs comme Talbot et Falstaff. N'osant attribuer ces exploits à Dieu, ils en font honneur au Diable :

Si n'est bruit que de la Pucelle.
El a tout mis à sa cordelle,
Si croy c'est un dyable d'Enfer
Qui nous mayne guerre mortelle,
Et qui vault pis que Lucifer!

Blessée dans un nouvel assaut, elle rassure les capitaines découragés :

Buvez et vous refraîchissez,
Et ayez tous bone espérance.
De ma blessure ne vous chaille !
En nom Dieu, ce ne sera riens.

Et, se retirant un moment pour prier, elle charge son écuyer, Jehan de Metz, de l'avertir quand la pointe de son étendard aura touché le mur de la forteresse. L'ange envoyé par Dieu lui apporte la parole et le confort d'en haut. Il a disparu, et Jeanne est encore à genoux quand l'écuyer lui annonce que l'étendard touche le mur. « Vite aux tourelles ! » s'écrie-t-elle aussitôt. Dunois, Saintrailles, La Hire, les plus braves et les plus aventureux déclarent une nouvelle attaque impossible. Jeanne leur répond du succès :

Messeigneurs, ayez bon coraige,
Aujourd'huy serez victorieux. (V. 13411.)

Les tourelles sont emportées, les Anglais massacrés ou faits prisonniers. Jeanne rentre dans Orléans au milieu des cris de fête, au son des cloches, au bruit des acclamations qui saluent la libératrice de la cité. Le Receveur, à la tête du conseil des bourgeois, lui apporte les témoignages de la reconnaissance publique. Toujours pieuse et modeste, la Pucelle en renvoie tout l'honneur à Dieu :

Mes amis, Dieu en soit loué
De la victoire à nous donnée.

A cette joie tumultueuse de la ville, l'auteur oppose la douleur et la consternation du camp anglais, la sombre fureur de Talbot sacrant et pestant :

Je renonce à chevalerie,
Se de la pute ne me venge.

Il ne se doute pas qu'une épreuve plus dure encore l'attend

à Patay, où il deviendra le prisonnier de Jeanne. Après avoir tenu conseil, les chefs anglais, désespérés, se décident à lever le siège. Orléans est délivrée.

Ici devait s'arrêter probablement, après 16 000 vers, le *Mystère du siège d'Orléans*. Tout ce qui suit n'est qu'un épilogue de quatre mille vers environ, complétant ce qu'on pourrait appeler la campagne de l'Orléanais. La prise de Jargeau et de Beaugency, la bataille de Patay, marquent autant d'étapes sur la route de ce long drame. Un épisode touchant est celui de Suffolk armant chevalier Guillaume Renout avant de se rendre à lui.

GUILLAUME RENOUT

Suffort, ren toy !

SUFFORT

A qui?

GUILLAUME RENOUT

A moy.

SUFFORT

Es-tu gentilhomme?

GUILLAUME

Oui.

SUFFORT

Je le croy.

GUILLAUME

Suffort, ren toy!

SUFFORT

A qui?

GUILLAUME

A moy.

SUFFORT

Es-tu chevalier?

GUILLAUME

Nenny, pour quoy?

SUFFORT

Chevalier, vous feray sans deffault,
Et puis à vous je me rendray.

La pièce se termine par le retour de la Pucelle ramenant à Orléans Talbot et les che s anglais prisonniers. Encore une fois, elle rappelle à tous que sa victoire est l'œuvre de Dieu, et Charles VII le seul roi légitime :

. . . . . Le roy qui est de droit divin.

Cette vieille religion de la royauté a été fort ébranlée dans les âmes par les désordres de la guerre civile, par les alliances avec l'étranger, par les théories féodales et démagogiques. La France a besoin alors de retrouver son point d'appui. C'est là ce que Jeanne d'Arc veut achever de lui rendre en conduisant son roi à Reims. En même temps, elle recommande aux Orléanais de conserver pieusement ce souvenir du 8 mai, de le célébrer par des fêtes et des processions. Ainsi l'institution du mystère lui-même remonte en partie à la Pucelle. Orléans est restée fidèle à sa promesse. La solennité du 8 mai est devenue une tradition nationale qu'on n'a point oubliée, même de nos jours.

VI

Tels sont les humbles monuments poétiques que le xve siècle nous a légués sur Jeanne d'Arc. Par une sorte de fatalité, cette grande et vénérée mémoire restera la tentation et le désespoir des poètes durant des siècles. MM. Guessard et de Certain ont publié, à la suite du *Mystère d'Orléans*, une interminable liste des essais et des avortements dramatiques dont Jeanne d'Arc a été l'objet, depuis l'*Histoire tragique de la Pucelle*, représentée à Nancy en 1581, jusqu'au divertissement équestre de Jeanne d'Arc donné de nos jours, après tant d'échecs littéraires, au cirque de l'Impératrice : les écuyers prenant la place des écrivains convaincus d'impuissance. « Jeanne d'Arc, écrit Alfred de Vigny, est encore vierge : tous les poètes l'ont manquée ! » Ils n'en sont pas moins revenus à l'assaut depuis. Bon an, mal an, il est rare que la province ne nous envoie pas un poème ou une tragédie sur la Pucelle. Il y a là toute une histoire piteuse et co-

mique à la fois sur les remaniements et les métamorphoses auxquelles la légende a été soumise. Nous ne parlons pas des profanations odieuses commises par Shakespeare et Voltaire, l'un se souvenant trop qu'il était Anglais [1], l'autre oubliant qu'il était Français. Faut-il rappeler la chute mémorable de Chapelain, cet Icare bourgeois précipité de son vol épique dans l'océan d'un ridicule immortel? Ou bien les belles inventions de l'abbé d'Aubignac, auteur d'une tragédie en prose de *Jeanne d'Arc*, s'avisant de rendre le comte de Warwick amoureux de la Pucelle, et la comtesse jalouse de la bergère, le tout « selon la vérité historique et les règles exactes du théâtre [2] ».

Schiller lui-même, le grand Schiller, si digne de chanter Jeanne d'Arc après Guillaume Tell, n'a-t-il pas aussi déshonoré et gâté cette noble et pure image, en lui prêtant une faiblesse humaine qui est un outrage à sa mémoire [3]. Soumet, de nos jours, reviendra deux fois à cet adorable sujet qui le fascine : dans l'épopée comme dans le drame, il échouera, mêlant à de beaux vers des inventions malheureuses et impossibles. Casimir Delavigne, dans ses *Messéniennes*, trouvera du moins quelques accents dignes de l'héroïne. Encore s'y joint-il une part de déclamation :

Silence au camp! la Vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière....
    Silence au camp! la Vierge va périr.

. . . .

A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
    Jeanne encor menaçante
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
    Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? Son bras est désarmé.

1. Sur ce point même, l'opinion publique est bien changée en Angleterre depuis longtemps. Dans une pantomime donnée à Covent-Garden en 1795, l'auteur ayant fait emporter Jeanne d'Arc par les diables, le dénouement fut sifflé. A la deuxième représentation, les diables furent remplacés par des anges, et le dénouement fut applaudi. Ajoutons que la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier a pu être représentée à Londres avec succès.

2. Cette tragédie en prose fut mise en vers par La Ménardière ou Benserade.

3. Il ose nous montrer la noble et chaste fille s'agenouillant devant Agnès Sorel, la concubine de Charles VII, et lui disant : « Agnès, craignez de vous souiller en m'approchant : c'est vous qui êtes pure, c'est vous qui êtes sainte ».

Jeanne montrant le poing aux Anglais du haut de son bûcher est moins touchante et moins sublime que dans la simple chronique où elle invoque Jésus et Marie. De tous ces essais littéraires et dramatiques, le seul peut-être qui, depuis le vieux mystère, nous ait rendu en partie les émotions et les figures du temps, est la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, si habilement secondé par le talent d'une grande artiste, Mme Sarah Bernhardt. Là du moins nous avons senti courir un frisson patriotique; nous avons retrouvé ce mélange de l'inspiration divine et de l'héroïsme humain qui composent le fonds de cette admirable légende.

Néanmoins, il faut bien le reconnaître, les historiens ont été sous ce rapport plus heureux que les poètes. Disons mieux, le plus grand poète qu'ait rencontré jusqu'à présent Jeanne d'Arc pour la faire revivre devant nous, a été un historien, Michelet. Pourquoi? N'est-ce pas que la vérité est ici supérieure à tout ce que peut enfanter l'imagination[1]? A défaut du génie d'un poète, la reconnaissance d'un peuple a payé la dette de la France envers Jeanne d'Arc[2].

L'Église à son tour, si gravement compromise dans le procès de la Pucelle, a senti le besoin de se réhabiliter et d'effacer le triste souvenir des juges ecclésiastiques engagés au service de l'Angleterre. L'ancien évêque d'Orléans, M. Dupanloup, avait porté la question à Rome devant la Congrégation des rites, et réclamé pour la glorieuse vierge de Vaucouleurs les honneurs d'une canonisation qu'on n'a guère marchandée à Marie Alacoque et à tant d'autres. L'Église, qui a fait d'elle jadis une martyre, peut bien aujourd'hui en faire une sainte. Elle consacrerait ainsi le verdict de la nation, dont on dirait cette fois du moins avec vérité : *Vox populi, vox Dei.*

Double attentat contre la décence et la vérité. Jeanne d'Arc se diffame ici elle-même : c'était plus que n'annonçait le vieux trouvère lorsqu'il disait :

Endurra beaucoup de diffame.

1. Nous avons vu, depuis, une nouvelle *Jeanne d'Arc*, celle de M. Joseph Fabre, la dernière par la date, mais non par la valeur, empreinte d'un large sentiment patriotique plus encore que de véritable poésie.

2. Nous ne saurions oublier non plus la *Jeanne d'Arc* de M. Wallon, l'éminent secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un savant et un chrétien à la fois (édit. Hachette).

CHAPITRE XVI

FIN DE LA GUERRE DE CENT ANS

L'occupation anglaise : la France délivrée. — Deux problèmes d'histoire littéraire. — Olivier Basselin. — Charles d'Orléans.

Après la mort de Jeanne d'Arc, nous assistons au dernier acte de ce long duel qui se poursuit depuis cent ans, et qui a pour dénouement la *Délivrance*. Un mot dont nous comprenons tout le charme, ayant naguère salué nous-mêmes, d'un hommage reconnaissant, le grand citoyen justement appelé le *Libérateur du territoire*. A cette période suprême de l'invasion anglaise se rattachent un double souvenir et un double problème d'histoire littéraire, qu'il convient de rappeler en terminant. Jusqu'ici la plupart des poètes dont nous avons parlé ont vu leur gloire s'amoindrir ou s'effacer avec les années, après avoir joui d'une haute estime auprès de leurs contemporains. Ainsi, Eustache Deschamps, Alain Chartier, Christine de Pisan, se sont trouvés engloutis dans le naufrage commun du moyen âge, sans que la critique savante ait pu leur rendre autre chose qu'un rang honorable sur le nécrologe des écrivains oubliés. Maintenant nous avons à signaler encore deux noms qui, par un retour subit et contraire, ont été remis en faveur et en illustration au commencement du XIXᵉ siècle : Olivier Basselin et Charles d'Orléans.

A quoi tient ce regain de célébrité? Faut-il l'attribuer à une bizarrerie de la fortune, à un caprice de la postérité,

ou plutôt à ce que l'opinion et la critique ont cru découvrir dans l'un, le père d'un genre populaire, le *vaudeville*; dans l'autre, un véritable écrivain, un des créateurs de notre poésie; dans tous deux, une note éminemment française?

I

Olivier Basselin est un personnage plutôt légendaire qu'historique, comme Roger Bontemps. L'avant-dernier éditeur des chants publiés sous son nom, M. Lacroix, n'est déjà pas bien sûr qu'il ait existé, ou ne croit pouvoir dire à quelle époque, malgré les assertions qui le font vivre au temps de Charles VI et de Charles VII. On s'est même demandé s'il n'y avait pas eu deux Basselin, l'un *foulon en draps*, l'autre *pilote expert* à la mer; ou si le même homme avait fait successivement les deux métiers. Ce qu'on ne peut nier assurément. c'est l'existence et la notoriété du nom de Basselin ou Bachelin, la vogue de ses chants populaires ou *Vaux de Vire* attestée par son compatriote et légataire Jean Lehoux, avocat et poète normand de la seconde moitié du XVIe siècle :

> Basselin faisoit leurs chansons
> Qu'on nomma partant *vaudevire,*
> Et leur enseignoit à les dire
> En mille gentilles façons.

Le recueil donné par Jean Lehoux, en 1570, avait disparu tout entier sous le coup des censures ecclésiastiques, qui étaient venues effrayer son auteur. Cent ans plus tard, malgré le discrédit jeté alors sur les œuvres du moyen âge, une nouvelle édition paraissait à Vire, par les soins de Jean de Cesne. Au commencement de notre siècle, dans cette première effervescence de retour vers nos origines littéraires, Olivier Basselin eut encore l'honneur de plusieurs éditions, limitées sans doute, mais bientôt épuisées : celles d'Asselin en 1811, de Louis Dubois en 1821, de Julien Travers en 1835, de P. Lacroix en 1858. Plus récemment, M. Gasté, dans une thèse soutenue en Sorbonne

et dans une nouvelle édition des *Vaux de Vire* (1875), tout en admettant l'existence de Basselin et de son rôle patriotique, lui contestait la paternité des chants publiés jusque-là sous son nom, et en rapportait la gloire à Jean Lehoux. C'est l'opinion qui prévaut aujourd'hui[1].

Quoi qu'il en soit, la légende d'Olivier Basselin, longtemps acceptée sans conteste, s'était, comme le vaudeville lui-même, *accrue en marchant*, nourrie, complétée, embellie par la tradition populaire et par l'imagination des biographes et des éditeurs depuis le xve ou le xvie siècle jusqu'en avril 1866, époque d'un grave accident ou incident qui remit tout en question. Mais, avant d'y arriver, il vaut mieux raconter la légende complète, telle que l'avait faite le patriotisme des rimeurs et des chroniqueurs normands.

Dans le val de Vire, tout près de la ville et de la rivière de ce nom, s'élevait un moulin à draps dont Jean Lehoux a consacré le souvenir :

Voyant en ces valons Virois
Des moulins fouleurs la ruine,
Où noz chantz prindrent origine,
Regrettant leur temps ie disois :
« Où sont ces moulins, o valons,
Source de noz chantz biberons? »

Le maître d'un de ces moulins, foulon de son état, buveur et chanteur de vocation, avait formé autour de lui une société de galants ou Gales-Bontemps, petite confrérie qui cultivait le piot et la *gaie science*. Ce fut de là que sortit le Vau de Vire, père du vaudeville, selon Ménage. « Les chansons, dit-il, origine de nos vaudevilles devraient s'appeler *vaudevires*, parce qu'elles furent primitivement chantées au Vau de Vire, nom d'un lieu proche de la ville de Vire. » La Monnoye, un autre ami de notre vieille litté-

1. Tout récemment, il est vrai, un nouveau champion d'Olivier Basselin, M. Victor Patard, rimeur normand lui-même, est venu combattre à cet égard M. Gasté en lui reprochant d'avoir trop aisément dépouillé le poète foulon au profit de l'avocat Jean Lehoux. D'un autre côté, M. Patard, très jaloux des titres de Basselin comme chantre bachique et père du vaudeville, fait trop bon marché peut-être de son rôle patriotique. (Voir *la Vérité dans la question Olivier Basselin et Jean Lehoux*, 1891.)

rature, l'auteur des *Noëls bourguignons*, repousse cette explication, et croit qu'il s'agit ici du val ou vau des villes, c'est-à-dire des rues par où couraient les chansons.

Basselin n'en est pas moins resté, sinon le créateur, au moins le chef et le représentant d'un genre que nul n'avait autant illustré avant lui. Singulière destinée qui faisait naître la chanson bachique dans le pays du cidre! La Normandie, qui devait nous donner avec Malherbe et Corneille la poésie aux notes mâles et sévères, fut la première à faire entendre ces gais refrains que répétera plus tard la muse de Panard, de Collé et de Désaugiers.

L'humeur pacifique et insouciante, le gros épicurisme bourgeois et provincial s'inquiétant peu des périls et des malheurs de la patrie commune, sembleraient avoir été la première source d'inspiration pour Basselin et ses compagnons :

> Hardy comme un César, je suis en ceste guerre,
> Où l'on combat, armé d'un pot et d'un grand verre.
> Plustost un coup de vin me perce et m'entre au cors,
> Qu'un boulet qui, cruel, rend les gens si tost mors.

Mais un jour vint où il fallut compter avec les Anglais, grands pillards et grands buveurs. En face des murs détruits, des tables renversées, des futailles défoncées, la soif et la mauvaise humeur tournant en rage, l'anglophobie s'empara des compagnons Virois. Une sorte de chouannerie militante et chantante s'organisa dans le Bocage normand. L'Anacréon bourgeois du moulin se transforma en Tyrtée patriote. Basselin aurait même eu, disait-on, l'honneur d'une fin héroïque en combattant[1].

A l'appui de cette légende, on invoquait un fragment de vieille chanson reproduit par Guillaume Cretin, dans une lettre adressée à son ami François Charbonnier, secrétaire du duc de Valois, qui fut depuis François Ier. Cette citation, antérieure à l'an 1515, est le plus ancien témoignage que

1. Suivant la tradition, Olivier Basselin aurait péri les armes à la main vers l'époque de la bataille de Formigny (1450). (Voir Gasté, *Chansons normandes du xve siècle.*)

nous ayons sur Basselin et sur les chants consacrés à sa mémoire.

> Hellas! Olivier Bachelin,
> Orron nous plus de vos nouvelles?
> Vous ont les Anglois mis à fin.

Jean Le Houx, dans un vau de Vire adressé à son ami Farin du Gast, fait aussi allusion à un outrage que Basselin aurait reçu des Anglais :

> Estois tu poinct du temps que les Anglois
> A Basselin firent si grant vergoigne[1]?

L'autorité de Ménage, la publication de Jean de Cesne, au XVIIe siècle, venaient encore fortifier ces témoignages auxquels s'ajoutait plus tard une véritable croisade littéraire et patriotique dirigée par les antiquaires et les bibliophiles normands. A leur tête figuraient successivement MM. Richard Séguin, qui commençait dès 1810 la résurrection d'Olivier Basselin, dans son histoire de l'*Industrie du Bocage*, Asselin, Louis Dubois, Pluquet, Julien Travers,

> Qui depuis..... *Caen* alors estimait ses vertus.

En même temps que la légende allait ainsi se développant et se complétant, le bagage poétique de Basselin s'enrichissait de jour en jour. On découvrait de nouvelles chansons. M. Julien Travers, un des grands pourvoyeurs du *Recueil*, annonçait plus d'une précieuse trouvaille, notamment le *Chant contre les Anglois*, où les lecteurs, trop crédules et trop confiants, se plaisaient à reconnaître des beautés qui rappelaient les *Messéniennes* de Casimir Delavigne. C'était là précisément le point délicat.

> S'embesoignant de nos futailles,
> Dieu a féru ces enraigiés,
> Et la dernière des batailles
> Par leurs trépas nous a vengiés.

La touche, disait-on, était bien un peu moderne, mais

1. Ce mot désignerait-il la potence où, selon quelques-uns, les Anglais auraient suspendu le chantre populaire en expiation de ses couplets belliqueux?

comment soupçonner la bonne foi d'un éditeur si enthousiaste et si scrupuleux?

Cependant certains doutes s'étaient exprimés de bonne heure. Charles Nodier, que les patriotes normands essayaient d'entraîner dans cette campagne en l'honneur d'Olivier Basselin, s'y engageait prudemment, malgré son goût prononcé pour les exhumations d'ouvrages et d'auteurs inconnus. Sans nier ni contester l'existence de Basselin, ni la part même qui lui revient dans l'invention du vaudeville, il déclare qu'à ses yeux les couplets attribués au poète foulon ne sont pas authentiques, qu'ils ont dû être refondus, remaniés avec le temps. Du reste, cette transformation lui paraît naturelle et conforme à l'essence et à la loi du vaudeville, tel que l'a défini Boileau :

> Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
> Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.

« Comme il est propre au vaudeville, dit-il avec raison, de *s'accroître en marchant*, il lui est propre de se modifier dans les applications et de se rajeunir dans les termes comme dans les airs.... Un vaudeville ne vaut rien, quand il ne vit pas dans la mémoire et ne s'accroît pas en marchant. » Jean Le Houx (que Nodier appelle Du Houx) aurait donc, selon lui, recueilli de la bouche des anciens ces chants de Basselin, restés dans toutes les mémoires et plus faciles à retenir qu'à écrire pour la plupart des auditeurs populaires. N'est-ce pas ainsi que la *Chanson d'Antioche*, de Richard le Pèlerin, s'était d'abord conservée et répandue comme jadis l'*Iliade* d'Homère? Un vaudeville était d'ailleurs un léger fardeau pour les esprits, à côté des longues tirades monorimes de l'ancienne geste. L'hypothèse n'avait donc rien d'invraisemblable. Le fond de la chanson avait pu rester le même : la forme avait dû se modifier à la longue. Aussi Nodier a-t-il le droit de plaisanter un peu les érudits qui se donnent tant de peine pour ramener le texte à une orthographe dont Basselin ne s'est probablement guère soucié, n'ayant jamais écrit ses vaux de Vire et se contentant de les chanter.

Paul Lacroix, ou le Bibliophile Jacob, ne s'était point

laissé prendre, il faut le reconnaître, aux prétendues trouvailles de M. Julien Travers, et avait déclaré le *Chant contre les Anglais* ridiculement apocryphe. Néanmoins, par patriotisme, par engouement, la tradition se maintenait toujours. MM. Leroux de Lincy et Henri Martin l'avaient acceptée. M. Rathery, dans un article du *Moniteur*, en 1853, citait encore la *Chanson des Anglais*, mais en faisant quelques réserves indiquées déjà par M. Vauthier[1]. L'heure des révélations approchait. La réunion des Sociétés savantes de province s'ouvrait dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, au mois d'avril 1866. M. Julien Travers vint s'y accuser lui-même d'avoir abusé de l'ignorance et de la crédulité publique.

Ainsi s'en allait amoindrie, dégradée, effacée en partie, la légende d'Olivier Basselin. Est-ce à dire que nous devions l'abandonner tout entière? Non, pas plus que nous ne sommes tenté de nier absolument l'existence d'un Orphée, bien que les hymnes orphiques soient apocryphes : pas plus que nous ne révoquons en doute l'influence et le génie poétique d'Anacréon, bien que les pièces publiées sous son nom aient été, en grande partie, composées ou remaniées par l'école d'Alexandrie. Ainsi en a-t-il été sans doute des remaniements opérés par Jean Le Houx.

M. Julien Travers désavoue et raille formellement l'idée d'une chouannerie poétique et guerrière dans le Bocage, telle qu'il l'avait imaginée d'abord[2]. Cependant les chansons normandes contre les Anglais, qu'elles datent du XVe ou du XVIe siècle, sont nombreuses dans le manuscrit de Bayeux. Si Olivier Basselin n'en est pas l'auteur, son nom et son souvenir s'y trouvent du moins associés. Le morceau cité par Guillaume Cretin semble faire allusion aux rancunes que les compagnons du vau de Vire gardent aux Anglais :

Les Engloys ont faict desraison
Aux compaignons du Vau de Vire :
Vous n'orrez plus dire chanson
A ceulx qui les soulloient[3] bien dire.

1. *De la poésie lyrique en France*, *Mém. de l'Acad. de Caen*, 1835.
2. Cette question des insurrections populaires en Basse-Normandie a été victorieusement résolue par M. Gasté dans sa réponse à M. Le Héricher (*Mém. lu à l'Académie des sciences morales et politiques*, 30 mai 1889).
3. Avaient coutume, *solebant*.

Paul Lacroix suppose que ces Anglais si malfaisants pourraient bien être tout simplement les créanciers du poète : « Au xve et au xvie siècle, dit-il, on donne aux créanciers le nom d'Anglais en mémoire des exactions commises en France par l'envahisseur, comme nous donnons celui de Grecs aux tricheurs et aux filous. » L'explication est ingénieuse, mais ne résiste guère à un examen sérieux. C'est en vertu de cette opinion que le nouvel éditeur avait cru devoir supprimer, comme ne revenant pas à Basselin, même par l'inspiration, un vau de Vire que Louis Dubois lui attribuait, dans son édition de 1821, et qu'a reproduit Leroux de Lincy dans ses *Chants historiques* :

Ne craignez poinct à les batre,
Ces godons, panches à pois.
Car ung de nous en vault quatre,
Au moins en vault il bien troys.

Cette pièce, insérée dans les *Chansons normandes du* xvie *siècle* par le même P. Lacroix, et dans celles du xve par M. Gasté, d'après les manuscrits de Bayeux et de Vire, est d'une rédaction relativement moderne. Peut-être se rapporte-t-elle au temps de François Ier et à la guerre engagée alors avec l'Angleterre : hypothèse admissible. Mais il est d'autres œuvres faisant allusion à des événements antérieurs très connus et très précis. Tel est ce vau de Vire qui rappelle la mort de Henri V, roi d'Angleterre, la dépopulation de la Normandie par l'ordre du vainqueur, l'expulsion définitive des Anglais, tous faits historiques du xve siècle :

Le roy Engloys se faisoit appeller
Le roy de France, par s'appellation ;
Il a voullu horz du païs mener
Les bons Françoys horz de leur nation.
Or est-il mort à Saint Fiacre en Brye.
Du pais de France ils sont tous déboutez ;
Il n'est plus mot de ces Engloys couez[1].
Mauldicte en soit trestoute la lignye[2] !

1. Aux longues queues : du bas latin *caudati*.
2. *Mss. de la Bibliothèque nationale*, n° 9346.

Que cette chanson elle-même soit du XVIe siècle, nous l'admettons encore [1]. Mais enfin elle rappelle les luttes de l'âge précédent. S'ils n'appartiennent pas à Basselin, ces vers du moins font honneur à la muse normande, dont Basselin était regardé comme le coryphée et le patron. De tout cela que reste-t-il? Une légende, un nom qui nous représente, à défaut d'une individualité très précise et très réelle, un souvenir et une page de notre histoire littéraire et nationale.

II

Tandis qu'Olivier Basselin avait déjà reçu deux fois, au XVIe siècle avec Jean Le Houx, au XVIIe avec Jean de Cesne, la consécration de la publicité, Charles d'Orléans, un prince de sang royal, moins heureux que le foulon normand, semblait complètement oublié, malgré les dix ou onze manuscrits de ses œuvres, épars dans les bibliothèques de France et d'Angleterre, quand parurent en 1734 les deux mémoires et la première édition donnés par l'abbé Sallier. Ce fut là, pour bien des gens, une surprise et une révélation. Les origines de notre poésie, que Boileau arrêtait prudemment à Villon, se trouvaient ainsi reculées. Villon avait donc eu un devancier plus délicat, plus élégant, sinon plus poète que lui. Une aimable et gracieuse auréole entoura bientôt cette gloire renaissante, dans ce retour de faveur qui accueillit notre vieille littérature à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Villemain lui rendait un hommage public, dans son cours de Sorbonne sur le moyen âge : Michelet lui consacrait, dans son *Histoire de France*, une des pages les plus vives, les plus émues et les plus françaises qu'il ait écrites. Deux éditions rivales, celles de Guichard et de Champollion-Figeac, paraissaient simultanément en 1842.

1. Il y est question d'un certain capitaine ou amiral Prégent, vainqueur des Anglais, qui vécut sous Louis XII. Mais antérieurement, Georges Chastellain parle déjà d'un amiral Prégent de Coitivy tué d'un coup de canon avant 1464, époque à laquelle l'auteur compose ses *Remonstrances* dédiées à la reine d'Angleterre, Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI. Cet amiral pourrait bien avoir été contemporain de Basselin.

Quel rang, quelle place allait prendre dans notre histoire littéraire ce poète ressuscité et remis en possession d'une légitime renommée? Appartenait-il tout entier au moyen âge ou déjà à la Renaissance?

Par l'éducation poétique, Charles d'Orléans est à la fois l'héritier des troubadours et des trouvères. Son château de Blois, placé sur les bords de la Loire, sur la frontière des deux pays, s'ouvrant au Nord et au Midi, recevait les inspirations et les brises des deux contrées. Ses vrais ancêtres sont Thibaut de Champagne et Guillaume de Lorris. A l'un, il emprunte sa galanterie subtile et délicate ; à l'autre, ses enluminures et ses allégories, déjà fanées alors, mais qu'il rajeunit à force d'art et de gentillesse. L'influence italienne, celle de Pétrarque surtout, lui arrive par sa mère Valentine, la charmante fille des Visconti de Milan. C'est d'elle qu'il tiendra une part de tendresse, de grâce et même de coquetterie toute féminine. Son père d'ailleurs, lui aussi, était poète et rimait des vers galants et libertins. qui, pour avoir atteint la duchesse de Bourgogne dans ses plus secrètes beautés, coûtèrent la vie à leur auteur.

S'il continue le passé, Charles d'Orléans annonce aussi l'avenir. Il est déjà le précurseur, non seulement de Villon, malgré la différence de ton et de génie qui les sépare, mais aussi de Marot, qu'il égale souvent en doux nonchaloir, en élégant badinage, en ironie fine et discrète. Faut-il ajouter qu'il les surpasse quelquefois l'un et l'autre par le goût et le sentiment de la nature, dans ces gracieux tableaux d'hiver et de printemps :

Yver fait champs et arbres vieulx
Leur barbe de neige blanchir,
Il est si froid, ord et pluvieux
Qu'auprès le feu convient croupir.

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie ;
Il s'est vestu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.

La gamme poétique est retrouvée. L'expression, la musique, le coloris, choses nouvelles ou plutôt perdues, que nous

avons vainement cherchées dans Eustache Deschamps, dans Christine de Pisan, dans Alain Chartier, reparaissent comme par enchantement. Naguère nous étions réduits trop fréquemment à signaler combien la noblesse, l'élévation des idées ou des sentiments semblait amoindrie et gâtée par la faiblesse de l'expression. Avec Charles d'Orléans, c'est tout le contraire. Si le fond est maigre, chétif, sans grande profondeur ni grande élévation, la forme est souvent charmante, délicate, exquise : elle a, comme le fait remarquer Villemain, « une élégance prématurée » mêlée de recherche et d'affectation. C'est déjà l'œuvre d'un véritable artiste. Toutes ces petites pièces ciselées, dentelées, enluminées avec tant de soin, nous rappellent un peu les imageries et les coffrets d'ivoire du xve siècle. Elles en ont la ténuité, parfois aussi la fragilité.

Si le talent et la vocation poétique de Charles d'Orléans n'ont guère été contestés, il n'en est pas de même de son caractère et de l'usage qu'il a fait de ces dons. Un des reproches les plus graves qu'on lui ait adressés, c'est d'être resté trop insensible ou étranger aux misères de la France; d'avoir transporté sa muse dans un monde idéal et imaginaire, artificiel et faux, peuplé de chimères et d'allégories, quand le monde réel lui offrait tant de tableaux saisissants et dramatiques, tant de sujets d'émotions, de douleurs et de joies véritables. Les malheurs publics ne lui ont pas plus manqué cependant que les malheurs privés. Il a vu assassiner son père; il a vu sa mère, la bonne et généreuse Valentine, expirer de chagrin un an après la mort d'un époux ingrat et infidèle; il a vu la France envahie, écrasée, humiliée, morcelée par l'étranger; prisonnier d'Azincourt, il a connu toutes les amertumes de l'exil et de la captivité; plus tard, il a entendu raconter les miracles de Jeanne d'Arc et de la France ressuscitée. Et de tout cela qu'a-t-il chanté ? Rien sur les deuils de sa famille, sur la mort de son père et de sa mère. Rien sur cette triste journée d'Azincourt où s'effondrent l'honneur et la fortune de la France. Rien sur la vierge héroïque de Vaucouleurs qui venait de sauver Orléans, et qui faisait de la délivrance du *bon Duc* un des objets principaux de sa tâche patriotique. Comment

Charles, qui prodigue ses vers à tant de dames inconnues, n'en a-t-il pas trouvé un seul pour célébrer la glorieuse libératrice de la France? Villon avait plus de mémoire pour la *bonne Lorraine*, et ne lui devait pas tant.

Aussi, Villemain lui-même, dans la leçon consacrée à Charles d'Orléans, n'hésite-t-il point à l'accuser d'indifférence et d'oubli assez inexplicables. La question a été reprise plus d'une fois. Champollion-Figeac a essayé de justifier en partie son auteur, en démontrant que l'intérêt historique ne manque point autant qu'on l'a dit aux poésies de Charles d'Orléans; que plusieurs de ses ballades se rapportent aux faits et aux émotions du temps. Un autre défenseur plus hardi encore, M. Beaufils, dans une thèse présentée en Sorbonne (1851), a tenté une justification complète, une véritable réhabilitation, en s'armant d'une théorie ingénieuse et tant soit peu paradoxale, d'une nouvelle clef sur les allégories des ballades et rondeaux. Selon lui, ces allégories seraient tout simplement des allusions transparentes et faciles à pénétrer. Au lieu d'être, comme on l'avait supposé jusqu'ici, un jeu d'esprit plus ou moins frivole, elles seraient au contraire une mesure de précaution justifiée par la prudence, par l'espionnage dont le prince se trouvait enveloppé, par les craintes qu'il éprouvait, l'obligation de voiler à demi sa pensée, et la nécessité des sauf-conduits imposés aux amis et serviteurs qui l'approchaient. Charles d'Orléans aurait pu ainsi exhaler sa douleur, sans danger pour lui et pour les siens. Cette dame inconnue à laquelle s'adressent ses doléances et ses soupirs amoureux ne serait donc alors ni la princesse Bonne d'Armagnac (morte en 1415), que M. Champollion a cru reconnaître, ni cette dame de beauté inventée par M. Guichard, ni telle ou telle *Iris en l'air* comme en ont eu les poètes depuis et même avant Dante et Pétrarque, quelque Béatrix ou quelque Laure plus ou moins idéale: mais la France personnifiée.

Dieu qu'il la fait bon regarder!
La gracieuse, bonne et belle,
Pour les grands biens qui sont en elle,
Chascun est prês de la louer.

Qui se pourroit d'elle lasser?
Tousjours sa beauté renouvelle.
Dieu qu'il la fait bon regarder!
La gracieuse, bonne et belle.

Ce faux et déloyal *Dangier* qu'il poursuit de ses malédictions, qu'il appelle laid, ord, méchant, horrible, et de toutes les épithètes les plus significatives, ne serait plus seulement le personnage allégorique et traditionnel du *Roman de la Rose*, mais le meurtrier de son père, ce Jean de Bourgogne qui, d'accord avec les Anglais ses amis et compères, tenait si bien fermée la porte de la cage d'où le pauvre oiseau tentait vainement de s'échapper. C'est en pensant à sa captivité, à ces sauf-conduits exigés des visiteurs ses amis, à ces précautions prises contre lui dans la prison de Pomfret, qu'il aurait écrit ce couplet :

J'en prie à Dieu de Paradis
Que chascun puist vers son désir
Aler, sans avoir saufz-conduis.
Adonc amours et ses nourriz
Auront de Dangier moins doubtance;
Et lors sentirai mon cueur rire,
Qui à présent souvent souspire
En la prison de Desplaisance.

« C'est là de l'histoire! s'écrie M. Beaufils ; à moins d'être aveugle, elle saute aux yeux. »

Nous craignons fort que l'auteur de cette thèse, d'ailleurs assez habilement soutenue, n'éprouve un de ces effets d'optique communs aux gens qui regardent assidûment le même objet, et finissent par voir ce qu'ils désirent :

Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam[1].

Les clairs de lune de la critique produisent parfois de ces mirages. Néanmoins il faut avouer qu'il y a là des rapprochements piquants, des raisons spécieuses sur ce qui s'y trouve, et même sur ce qui ne s'y trouve pas. Quant au

1. Virgile, *Énéide*, liv. VI.

silence gardé sur la journée d'Azincourt, sur la Pucelle d'Orléans, M. Beaufils l'explique par la crainte de mécontenter les Anglais, de compromettre son retour en France, et la conclusion de cette paix qu'il appelait de tous ses vœux. Cette explication prouverait un égoïsme prudent plutôt que l'indépendance, la fierté ou la dignité d'un grand cœur, tel qu'on aimerait à le rencontrer chez un prince français. Peut-être Charles d'Orléans, avec sa légèreté native ne comprit-il pas la sublimité du rôle joué par la noble jeune fille. Et pourtant il avait dû lire les vers de Christine de Pisan; il vit sans doute représenter ce *Mystère du siège d'Orléans* où lui-même tenait une place honorable où la Pucelle était glorifiée, consacrée comme l'envoyée de Dieu.

Quoi qu'il en soit, peut-on dire que Charles d'Orléans ait eu le cœur fermé à toute émotion, à toute douleur comme à toute joie patriotique ? Non, ce serait le calomnier. S'il se permit plus d'une étourderie dans ses actes comme dans ses vers, sa conduite à Azincourt fut celle d'un brave et loyal chevalier. On le trouva sous un monceau de cadavres. Le lendemain, on vint dire à Henri V, son vainqueur, que le prince refusait de prendre aucune nourriture. Le roi d'Angleterre se rendit auprès de lui : « D'où vient que vous ne voulez ni boire ni manger? — Il est vrai, je jeûne, reprit tristement le prince. — Beau cousin, dit le roi, ne prenez souci : je sais bien que si Dieu m'a fait la grâce de gagner la bataille sur les Français, ce n'est pas que j'en sois digne; mais c'est, je le crois fermement, qu'il a voulu les punir. Au fait, il n'y a pas à s'en étonner, si ce qu'on me raconte est vrai : on dit qu'il ne s'est jamais vu tant de désordres, de voluptés, de péchés et de mauvais vices qu'on en voit aujourd'hui en France. C'est pitié de l'ouïr et horreur pour les écoutants. Si Dieu en est courroucé, ce n'est pas merveille [1]. » Ce vertueux sermon du roi pillard et exterminateur peut sembler étrange. Cependant, après ce désastre inouï, l'idée d'un châtiment infligé à la France se présente à tous les esprits : le religieux chroniqueur de Saint-Denis, rappelant cette lamentable journée, n'hé-

1. Michelet *Histoire de France*, t. IV

site pas à y reconnaître l'effet et la punition des fautes publiques. « Il n'y a pas un gentilhomme, dit-il, qui ne dégénère de la valeur et de la vertu de ses ancêtres : Le diable a changé l'union et l'amitié en haines mortelles et capitales. » Ces graves pensées ont germé aussi, éveillées peut-être par son entretien avec Henri V, dans la tête jusque-là si légère et si folle de Charles d'Orléans. Sous cette impression, dans un quart d'heure de méditation et de repentir, il écrit sa *Complainte de France*, acte d'accusation et de confession commun à tous :

France, jadis on te souloit nommer,
En tous pays, le trésor de noblesse,
Car ung chascun povoit en toy trouver
Bonté, honneur, loyaulté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, proesse ;
Tous estrangiers amoient te suir[1],
Et maintenant voy, dont j'ay desplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soustenir,
Très crestien, franc royaume de France.

Scez tu dont vient ton mal, à vray parler?
Congnois-tu point pourquoy es en tristesse ?
Conter le vueil, pour vers toy m'acquicter.
Écoutes moy, et tu feras sagesse.
Ton grant ourgueil, glotonnie, paresse,
Convoitise sans justice tenir,
Et luxure, dont as eu habondance,
Ont pourchacié vers Dieu de te punir,
Très crestien, franc royaume de France.

Et pourtant, si déchue, si humiliée que soit cette pauvre France, il ne peut oublier son rôle glorieux dans le passé : il rappelle les noms de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, de saint Louis ; il évoque le cri de Montjoie, l'oriflamme, les trois fleurs de lis d'or, toute cette noble friperie nationale tombée dans la honte et dans la boue d'Azincourt. Et tournant ses yeux vers le ciel, il invite la France à se réconcilier avec Dieu qui l'aime toujours :

1. Suivre.

Dieu a les bras ouvers pour t'acoler,
Prest d'oublier ta vie pecheresse;
Requier pardon, bien te vendra aidier
Nostre dame, la très puissant princesse.

Lui-même nous indique à quelle époque il écrivit cette pièce.

Et je, Charles duc d'Orléans, rimer
Voulu ces vers, ou temps de ma jeunesse,
Devant chascun les vueil bien advouer,
Car prisonnier les fis, je le confesse.

Il y a là en effet une complainte douce, triste, languissante plutôt qu'héroïque. Comme on l'a dit, la corde d'airain manque à la lyre de Charles d'Orléans. Il est plus voisin d'Ovide que de Jérémie. Mais le sentiment patriotique, s'il ne s'élève pas jusqu'au lyrisme, est bien accentué, marqué dans cette ballade. Il l'est mieux encore dans une autre pièce inspirée par le regret de la patrie absente :

En regardant vers le pays de France
Ung jour m'avint, à Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloie [1] ou dit pays trouver.
. . . .
. . . .

Alors chargay en la nef d'esperance
Tous mes souhays en leur priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et à France de me recommander;
Or nous doint [2] Dieu bonne paix sans tarder,
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

Cette nef d'espérance qu'il charge de ses souhaits nous rappelle *la nef qui disjoint nos amours*, dans les vers touchants de Marie Stuart, et les nuages auxquels elle confiera, dans Schiller, ses souvenirs et ses regrets pour le

1. Avais coutume.
2. Donne.

plaisant pays de France. La note fléchit et faiblit encore quelquefois au milieu du couplet chez le royal trouvère ; mais l'élan musical et poétique n'en est pas moins donné.

Ce doux rêve de la paix va l'obséder, le poursuivre durant vingt-cinq ans : il y songe presque autant qu'à sa dame. Rien d'étonnant ; du reste la paix seule pouvait lui rendre sa liberté.

> Dieu nous doint[1] paix, car c'est ma désirance,
> Adonc seray en l'eaue de liesse
> Tost refreschi et, au souleil de France,
> Bien nectié[2] du moisy de tristesse.

C'est pour l'obtenir qu'il adresse ballades sur ballades à son cousin de Bourgogne, le bon duc Philippe. Après la mort de Jean sans Peur, la réconciliation était devenue plus facile entre les deux maisons : le sang avait payé le sang, l'attentat du pont de Montereau avait expié celui de la rue Barbette. Les deux cousins se tendaient la main pardessus les cadavres de leurs pères.

Mais cette paix tant désirée, à laquelle Charles d'Orléans consacrait ses prières, son argent, ses vers, toute la souplesse et toutes les grâces de son esprit, se trouvait sans cesse reculée par la mauvaise volonté des Anglais, par la perfidie de ses envieux et de ses ennemis, peu pressés de le voir rentrer en France. On inventait toute espèce d'histoires et de médisances pour empêcher son retour. Une fois on répandit le bruit de sa mort, bruit qu'il prend soin de démentir par ce joli refrain :

> Nouvelles ont couru en France,
> Par mains lieux, que j'estoye mort :
> Dont avoient peu desplaisance
> Aucuns qui me hayent à tort :
> Autres en ont eu desconfort,
> Qui m'ayment de loyal vouloir,
> Comme mes bons et vrais amis.
> Si fais à toutes gens sçavoir
> *Qu'encore est vive la souris.*

1. Donne, *donet.*
2. Nettoyé.

ENVOI.

Nul ne porte pour moy le noir,
On vent meillieur marchié drap gris.
Or tiengne chascun pour tout voir [1]
Qu'encore est vive la souris.

Elle vécut assez longtemps pour narguer ses ennemis, sans fiel et sans haine, et revoir la France. La paix fut enfin conclue en 1440 grâce au duc Philippe, dont Charles épousa la nièce, Marie de Clèves. Il reconquit sa liberté au prix d'une énorme rançon (120 000 écus d'or), que la duchesse de Bourgogne l'aida à payer. Son retour fut une longue ovation, dont s'offusqua un moment l'esprit ombrageux de Charles VII. Après quelques nuages, les deux princes se rapprochèrent, et se comprirent bientôt. En politique comme en amour, Charles d'Orléans avait été assagi et calmé par l'expérience et les années :

Assez estaint est en moy le tison
De sot désir.

D'ailleurs le pouvoir royal lui apparaissait restauré, redoutable et triomphant. La double conquête de la Normandie et de la Guyenne, reprises sur les Anglais plus vite qu'elles n'avaient été perdues, achevait de le consacrer à ses yeux. Malgré son humeur pacifique, le prisonnier d'Azincourt n'hésita pas à entonner, non point un chant de guerre, mais un hymne de victoire. Il voyait luire enfin le jour de la revanche et de l'expiation. La verge de Dieu allait châtier à son tour cette Angleterre si fière de ses succès. Débarrassé des maudits geôliers qui avaient tenu si longtemps sa bouche fermée à tout élan patriotique, le poète laisse éclater sa joie. Cette ballade (1453), la plus enthousiaste, la plus française et la plus royale qu'il ait composée, s'élève presque à la dignité de l'ode :

1. Vrai.

Comment voy je les Anglois esbahys!
Resjoys toy, franc royaume de France!
On apparçoit que de Dieu sont hays,
Puis qu'ilz n'ont plus couraige ne puissance.
. . . .
Roy des François, gaigné as l'advantaige.
Parfaiz ton jeu, comme vaillant et saige :
Maintenant l'as plus belle qu'au rabat.
De ton bon eur, France, Dieu remercie!
Fortune en bien avecques toy s'embat,
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

Le ciel était redevenu bleu : Charles d'Orléans n'avait plus qu'à se reposer dans ce port de salut où il était arrivé après tant d'orages, et à jouir tranquillement des dernières années que lui réservait la Providence. Il les consacrait à la culture des lettres, des arts, de la poésie sa première passion, d'une douce et calme philosophie, qui rappelle un peu celle d'Horace et de Voltaire vieillissant. A mesure qu'il approche du terme, il remercie Dieu de ses épreuves passées, qui l'ont mûri comme le fruit qu'on met l'hiver sur la paille pour l'attendrir.

Je fu en fleur au temps passé d'enfance,
Et puis après devins fruit en jeunesse.
Lors m'abaty de l'arbre de plaisance,
Vert et non meur, Folie ma maistresse.
Et pour cela, Raison qui tout redresse
A son plaisir, sans tort ou mesprison,
M'a à bon droit, par sa tres grant sagesse,
Mis pour meurir ou feurre[1] de prison.

Président des joutes et concours poétiques dont il fournit les sujets et les prix, il fait de son palais de Blois une véritable académie, où se rencontrent les gentilshommes et les bourgeois, tous chevaliers de la gaie science. Maître Jean Caillaut, Gilles des Ormes, Hugues le Voys, Benoît d'Amiens entrent en lice avec le roi de Sicile, le bon René d'Anjou, le sire de Beaujeu, le comte de Dampierre, le cadet d'Albret, le bâtard de La Trémouille. On y célèbre

1. Paille.

la Saint-Valentin, ce joli retour du printemps où les oiseaux *s'apparient* comme les amants. Villon, l'écolier de Paris sans feu ni lieu, viendra un jour y disputer et remporter le prix sur ce thème subtil et délicat :

> Je meurs de soif auprès de la fontaine.

Cette petite société littéraire, taillée sur le modèle des anciens *puys d'amour* et des nouvelles *chambres de rhétorique*, était dans son genre une création libérale et patriotique. Tandis que Charles VII organisait ses compagnies de francs archers, premier germe d'une armée nationale, Charles d'Orléans préparait une cohorte de francs chanteurs et de francs rimeurs, qui allait bientôt se trouver aux prises avec les rhétoriqueurs bourguignons, dans la lutte engagée entre Louis XI et Charles le Téméraire. Retiré dans sa paisible solitude, l'excellent duc n'en sortit, pour se mêler aux affaires de l'Etat, qu'au moment où, sous prétexte de *bien public*, une nouvelle ligue des seigneurs s'organisait contre le pouvoir royal. Instruit par le malheur, il crie à tous ces imprudents qu'ils vont encore une fois rallumer le feu de la guerre civile. Il fait appel à la concorde, au sentiment du devoir qui doit réunir tous les bons et vrais Français :

> Il n'est chose soubz le soleil
> Qui tant doit estre désirée
> Que paix : c'est le don non pareil.
> . . . .
> Fol est qui ne la veult avoir.
> . . . .
> Por Dieu laissons dormir travail,
> Ce monde n'a guère durée.
> . . . .
> Et chascun face son devoir !

Sa voix ne fut pas écoutée. A la mort de Charles VII, il espérait prévenir une nouvelle rupture entre la royauté et les seigneurs en prêchant à tous la modération. Le discours qu'il prononça dans l'assemblée de Tours, en 1464, eut le malheur de déplaire au roi Louis XI, qui s'emporta,

menaça, injuria le vieillard. Charles épouvanté se retira précipitamment, et mourut de frayeur en arrivant au château d'Amboise. Ce fut une des premières victimes du nouveau règne. Le moyen âge perdait en lui un de ses plus aimables et de ses derniers représentants. De son troisième mariage avec Marie de Clèves[1] il laissait un fils, qui fut plus tard Louis XII, héritier de la douceur, de la légèreté et de la bonté paternelles, l'ami des belles-lettres, le protecteur de Gringore et des « Enfants sans Soucy ».

1. Il avait épousé d'abord Isabelle, fille aînée de Charles VI, morte en 1409; puis Bonne d'Armagnac, morte en 1415, un mois après la bataille d'Azincourt.

CHAPITRE XVII

FIN DU MOYEN AGE

François Villon. — La guerre du Bien public. — France et Bourgogne. — Louis XI et Charles le Téméraire. — Georges Chastellain et Gilles des Ormes. — Guillaume Coquillart. — Conclusion.

I

En face de Charles d'Orléans, de cette gloire ensevelie, oubliée durant deux siècles, se dresse une autre renommée contemporaine plus éclatante, plus vivace, ayant d'ailleurs pour elle l'autorité de Marot, de Rabelais, de La Fontaine et de Boileau : nous voulons parler de François Villon. Grâce à la passion ou du moins aux préférences des critiques, une sorte de concurrence posthume s'est établie un moment entre le poète plébéien et le poète de sang royal. M. Nisard, maintenant l'arrêt de Boileau en faveur de Villon,

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

voit en lui le vrai rénovateur de la poésie française au xve siècle. Champollion-Figeac l'appelle au contraire *un élève dégénéré* de l'école du duc Charles, très inférieur de toute façon à son modèle. MM. Campaux et Beaufils, dans leurs thèses présentées en Sorbonne, ont successivement exalté l'un Villon, l'autre Charles d'Orléans, aux dépens

de son rival, ou de celui qu'on décore de ce nom. Nous éprouvons trop souvent le besoin de rabaisser certaines réputations pour en élever d'autres sur leur ruine. Que de gens se croient obligés d'amoindrir Racine pour mieux admirer Corneille, et réciproquement! C'est là, selon nous, une fâcheuse disposition. Pourquoi ne pas laisser à chacun son mérite, sa valeur et son génie, s'il en a? L'esprit de parti ne vaut pas mieux en littérature qu'ailleurs : il a tué et découragé Racine, à l'heure même où son talent atteignait son apogée. Ce même esprit nous a fait mettre aux prises, longtemps après leur mort, des écrivains qui n'avaient rien à s'envier ni à se disputer. C'est ainsi que, sur le double terrain de la poésie et du patriotisme, on a prétendu opposer Charles d'Orléans à Villon. Ce parallèle sera pour nous l'occasion de rendre à chacun la part légitime qui lui revient.

Charles d'Orléans reste à nos yeux un esprit charmant et futile, un enlumineur et un ciseleur en poésie, taillant ses ballades et ses rondeaux avec la passion d'un amateur artiste, n'ayant ni la fougue ni l'originalité, mais la subtilité délicate, le tour de main gracieux, l'élégance aimable et enjouée que nous retrouverons plus tard chez Marot et chez Mellin de Saint-Gelais. Ne voir en lui qu'un attardé, empêtré dans le lourd bagage allégorique et pédantesque du *Roman de la Rose*, enfermé dans l'interminable labyrinthe de *Bel Accueil*, de *Dangier* et de *Faux-Semblant*, c'est se montrer réellement trop dur. D'un autre côté, déclarer qu'il est le seul poète du XVe siècle vraiment digne de ce nom, c'est lui faire une trop large place.

Villon réclame à bon droit la sienne. Celui-ci n'est pas un prince élevé au milieu des élégances et des délicatesses artistiques et littéraires qui ont entouré la jeunesse de Charles d'Orléans. C'est un enfant des rues que le hasard, ou plutôt la nature, a fait poète sans préméditation, sans étude, entre la taverne qu'il hante trop volontiers et les bancs de l'école qu'il a peu fréquentée, lui-même l'avoue :

Hé Dieu! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle!

Pourtant, si mauvais écolier qu'il soit, il n'en a pas moins gardé dans sa tête un bagage d'histoire sacrée et profane, de légendes mythologiques, qu'il associe vaguement à ses inspirations originales. Les mièvreries italiennes ou féminines, auxquelles se complaît Charles d'Orléans, ne sauraient guère trouver place dans l'entourage de Villon. La *belle heaulmière*, la *blanche savetière*, la *grosse rôtisseuse* du coin, n'entendraient rien à ces fleurettes mignardes, que le poète royal s'amuse à tresser en guirlandes pour la dame de ses pensées. Tandis que l'un se réfugie dans un monde idéal peuplé de fantômes et d'allégories, afin d'échapper aux tristesses du présent, l'autre se plonge et s'enfonce jusque dans les bas-fonds de la réalité. L'un, à force d'*élégance prématurée*, arrive déjà au *style précieux*. L'autre parle la langue de tout le monde, même celle de la mauvaise société. Au pur français de Paris, aux mots du cru, aux dictons et aux proverbes bourgeois, il mêle certains termes d'argot *se sentant des lieux où fréquentait l'auteur*.

Charles d'Orléans, nous l'avons dit, est le petit-fils de Thibaut de Champagne. Villon descend en ligne directe de Rutebeuf, par la misère et par les vices comme par le génie. Son héritier n'est pas seulement Marot, mais Régnier. Il a comme lui son *ver coquin*, son diable à quatre qui le saisit, et l'emporte à la fortune du quart d'heure, avec des accès de mélancolie, de repentir, de sagesse, de folie joyeuse, de sombres tristesses, d'indiscrétion libertine, et de dévotion presque édifiante.

Ce vaurien, ce vagabond en guerre ouverte avec le Châtelet, narguant, raillant la police, la décence, la loi, l'ordre public et même la propriété, respecte pourtant trois choses au monde : la benoîte sainte Vierge Marie, sa pauvre vieille mère, et le roi Louis XI, son protecteur et son sauveur. Quoique la politique et les affaires d'Etat ne l'occupent guère, il aime cependant la France comme son roi; il conserve le souvenir de son glorieux passé, de ses grands noms : il n'a oublié ni Charlemagne, ni Roland, ni saint Louis, ni Du Guesclin, ni Jeanne d'Arc, ceux qu'on pourrait appeler pour ainsi dire les saints du calendrier national.

Où est Guesclin, le bon Breton?
Où le comte Daulphin d'Auvergne?
Et le bon feu duc d'Alençon?..
Mais où est le preux Charlemaigne?

Dans ce domaine du patriotisme, on a prétendu établir tour à tour, entre Charles d'Orléans et Villon, des différences à l'avantage de l'un ou de l'autre. A propos des accusations dirigées contre le premier, nous l'avons justifié, en partie du moins. Nous avons montré que le cœur du prince n'était pas resté, comme on l'a dit, insensible aux misères et au relèvement de la patrie. Pour Villon, en est-il de même? M. Nisard, qui l'a si vivement défendu comme écrivain, et déclaré non sans raison très supérieur à Charles d'Orléans, fait ce triste aveu : « qu'il est heureux des troubles publics et enchanté de la guerre, parce que la police y est plus relâchée ». Le reproche est-il mérité? M. Campaux, l'un des derniers avocats et historiens de Villon, se garde bien de l'accepter, et invoque à l'appui la ballade de l'*Honneur français*. Cette ballade, retrouvée par Prompsault, est devenue l'un des principaux titres du poète au point de vue patriotique. « Villon, dit M. Campaux, s'élevant à la hauteur du rôle de poète national, se rendit l'interprète du sentiment public et lança contre les ennemis de l'honneur français, tant ceux du dedans que du dehors, ces virulentes invectives dont l'énergique refrain pourrait encore prêter des accents au patriotisme de nos jours. » Écoutons donc cette malédiction en règle :

Rencontré soit de bestes feu gectans
Que Jason vit querant la Toison d'or,
Ou transmué d'homme en beste, sept ans,
Ainsi que fut Nabugodonosor :
Ou bien ait perte aussi griefve et villaine
Que les Troyens pour la prinse d'Héleine,
Ou avallé soit avec Penthalus (Tentalus?):
Ou, plus que Job soit en griefve souffrance,
Tenant prison avecques Dédalus,
Qui mal vouldroit au royaume de France!

Nous avons exprimé nos doutes à propos de la thèse si

affirmative et si enthousiaste de M. Beaufils sur Charles d'Orléans : celle de M. Campaux nous inspire les mêmes inquiétudes. Nous avons peur que le critique ne se soit laissé entraîner par le désir de glorifier son auteur, qu'il n'ait attaché une importance et une valeur exagérées à une œuvre dont l'authenticité même n'est pas bien prouvée. Avant d'accorder à ces vers médiocres toute notre admiration, faut-il citer encore un couplet?

D'Octovien puisse venir le temps :
C'est qu'on luy coule au ventre son trésor ;
Ou qu'il soit mis entre meules flotans
En un moulin, comme fut saint Victor ;
Ou transgloutis en la mer sans haleine
Pis que Jonas au corps de la baleine ;
Ou soit banny de la clarté Phœbus,
Des biens Juno et du soulas Vénus,
Et du grant Dieu soit mauldit à oultrance,
Ainsi que fut roy Sardanapalus,
Qui mal vouldroit au royaume de France.

« On peut penser, dit l'auteur de la thèse, si ces explosions de patriotisme indigné, qui nous montrent Villon sous un aspect si inattendu, trouvèrent de l'écho dans le cœur de cette jeunesse des écoles, chez qui le sentiment de l'honneur français fut de tout temps impérissable. » Compliment des plus flatteurs pour le poète et pour la jeunesse des écoles, mais tant soit peu outré, surtout si l'on songe que le recteur Fichet refusait d'armer les étudiants, malgré les instances de Louis XI, pour défendre Paris contre la ligue des princes coalisés. Convenons, du reste, que ces souvenirs, plus ou moins exacts, empruntés à la Bible, à l'histoire romaine et à la mythologie, sont là singulièrement accumulés; que Job, Sardanapale, Junon, Phœbus, Hélène n'étaient pas indispensables, même pour animer les écoliers. Villon, rédigeant un manifeste politique, s'est-il cru obligé, pour donner à son œuvre plus de majesté, de recourir aux grands falbalas poétiques de Guillaume de Machaut, repris depuis par Georges Chastellain? Un cri du cœur eût mieux valu que toutes ces savantes évocations. Et ce cri, Villon savait le trouver

mieux que personne, à certains moments. Ici le sentiment patriotique n'est vraiment bien exprimé que dans le refrain.

D'ailleurs une triple question se présente :

1° Cette pièce est-elle bien de Villon? Sur ce point nous n'avons que le témoignage de Prompsault, qui l'a découverte dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, contenant un certain nombre de ballades extraites du *Codicille* et du *Grand Testament*.

2° Est-elle vraiment supérieure aux ballades patriotiques d'Eustache Deschamps sur la chute prédite de l'Angleterre, sur la paix de Boulogne, etc.; à certains couplets déjà cités de Christine de Pisan, d'Alain Chartier, de Charles d'Orléans, tels que la *Complainte de France* ou le chant de victoire sur la double reprise de la Normandie et de la Guyenne? Nous ne le pensons pas. Ce n'est point là qu'est l'incontestable supériorité de Villon.

3° A quelle date enfin se rapporte cette œuvre? Prompsault n'a osé la fixer. M. Campaux suppose qu'elle dut être composée vers 1454 (Villon aurait eu alors vingt-trois ans), au temps où la trahison d'un certain sire de Lesparre faillit livrer de nouveau la Guyenne aux Anglais. Ne serait-il pas plus vraisemblable de la reporter soit à l'époque de la guerre du *Bien public*, soit plutôt encore à cette explosion de colère patriotique qui éclata en France et même à Paris, quand on apprit, en 1468, que la Bourgogne venait de s'allier encore une fois à l'Angleterre, en vue d'une nouvelle invasion [1]. Le sentiment national offensé aurait pu alors inspirer au poète devenu l'obligé de Louis XI cette vigoureuse protestation, que Leroux de Lincy a oublié d'insérer dans ses *Chants historiques de France*.

Le Bibliophile Jacob (Paul Lacroix) suppose que l'auteur a pu l'écrire durant son séjour en Angleterre. Mais ce séjour lui-même est-il bien prouvé, en dehors de l'histoire plaisante que nous a conservée Rabelais? Après ses mésaventures de Rueil et de Meung, deux péchés mignons qui l'avaient fait emprisonner et condamner à la potence, Villon, grâce à l'intervention du roi, avait vu sa peine com-

1. Voir Michelet. *Histoire de France*, t. VI.

muée en celle du bannissement. Il se retira, selon les uns en Poitou, selon les autres en Angleterre, où sa gentillesse et son esprit lui valurent un honorable accueil du roi Edouard V. Là, s'il faut en croire la légende rabelaisienne, l'écolier de Paris, en vrai *parrhésien*, aurait gardé son franc-parler : beaucoup plus libre et plus fier avec ses hôtes que ne l'avait été jadis le noble prisonnier d'Azincourt en face de ses geôliers. Nouveau sujet de comparaison, tourné à la gloire du poète roturier. Après nous avoir décrit l'effet terrible causé par la vue du grand chat Rodilardus sur les entrailles émues de Panurge [1], voici comment Rabelais raconte l'anecdote :

« Ung iour, le roy susdict, estant à ses affaires, monstra à Villon les armes de France en paincture, et luy dist : Voydz-tu quelle reuerence ie porte à tes roys françoys? Ailleurs n'ay ie leurs armoiries qu'en ce retraict icy, pres ma selle persée. Sacre dieu! respondit Villon, tant vous estes saige, prudent, entendu et curieux de vostre santé. Et tant bien estes seruy de vostre docte médecin Thomas Linacer. Il, voyant que naturellement sur vos vieulx iours estiez constipé du ventre, et que iournellement vous falloit ou c... fourrer ung apothecaire, ie diz ung clystere, aultrement ne pouiez vous esmutir, vous ha faict icy aptement, non ailleurs, paindre les armes de France, par singulière et vertueuse prouidence. Car seullement le voyant, vous auez telle vezarde et paour si horrificque, que soubdain vous fiantez comme dix-huyct bonases [2] de Peonie [3].

L'histoire, vraie ou fausse, a fait son chemin.

« Quoi qu'il en soit, dit Guillaume Colletet, Villon témoigna bien, par cette réponse généreuse, qu'encore qu'il fût

1. *Pantagruel*, liv. IV, ch. LXVII.

2. Taureaux sauvages.

3. Cette histoire a été révoquée en doute non sans raison. On a objecté : 1° qu'il ne peut s'agir ici d'Édouard V, assassiné à l'âge de treize ans par l'ordre de son oncle Glocester ; 2° que ce n'était pas un Édouard, mais Henri VI qui régnait en Angleterre à l'époque où Villon fut banni ; 3° que le fameux médecin Thomas Linacre, attaché à la personne de Henri VII et de Henri VIII, vécut au XVIe siècle. De plus, M. Léopold Delisle a découvert, dans un manuscrit de la bibliothèque de Tours, le même conte appliqué à un écolier du XIIIe siècle, Hugues Lenoir, qui aurait fait la même réponse au roi d'Angleterre (V. *Bibl. de l'École des chartes*, t. XXX, p. 323). Autant de motifs pour contester la vérité historique de l'anecdote si gaiement racontée par Rabelais.

éloigné de sa patrie et qu'il en fût même assez maltraité, il ne laissait pas d'avoir pour elle des sentiments d'amour et d'estime. »

Sa reconnaissance envers *le bon roi Louis XI* éclate dans son *Grand Testament*. Il lui souhaite l'*heur de Jacob*, la sagesse et la gloire de Salomon, une postérité comme celle d'Abraham, douze beaux enfants tous mâles,

> Conceuz en ventre nuptial,

et, ce qui était sans doute plus cher à Louis XI que toute sa famille, une vie comme celle de Mathusalem,

> Et puis paradys à la fin.

Mais à la fin, et cette fin venant le plus tard possible. Telles étaient les étrennes poétiques que Villon offrait au nouveau roi en 1461, à l'époque de son avènement : lui-même avait alors trente ans.

> Excript l'ay l'an soixante et ung
> Que le bon roy me délivra
> De la dure prison de Mehun,
> Et que vie me recouvra ;
> Dont suys, tant que mon cueur vivra,
> Tenu vers luy me humilier,
> Ce que feray jusqu'il mourra :
> Bienfaict ne se doibt oublier.

En somme peut-on dire que Villon soit un poète patriote et monarchique? Non, c'est plutôt et avant tout un poète plébéien et parisien :

> Il n'est bon bec que de Paris.

Pour lui le monde commence à la place Maubert et finit au Châtelet. Les accidents de sa vie besogneuse, vagabonde et libertine sont ce qui l'occupe avant tout. De la guerre ou de la paix, des affaires de l'État ou de l'Église, il s'en inquiète médiocrement. S'il se souvient et se soucie parfois des princes, c'est pour leur présenter quelque

requête, comme celle qu'il adresse sous forme de ballade à monseigneur de Bourbon, en lui offrant de devenir son débiteur : œuvre d'un tour alerte et spirituel, que Marot a imitée et surpassée dans son *Épître au roi.*

En général les pièces politiques ou officielles de Villon, si l'on ose leur donner ce nom, sont assez faibles. Par exemple, les trois ballades composées en 1457 sur la naissance de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon. Le poète a pris pour épigraphe le beau vers de Virgile :

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Il est bien loin de nous rendre le splendide et éblouissant mirage de la IVe églogue. Une seule chose à signaler et qui contredit un peu le jugement porté plus haut par M. Nisard sur la préférence marquée de Villon pour la guerre : c'est son éloge de la paix. Peut-être à cette époque subit-il l'influence de son protecteur Charles d'Orléans. Il paraît être l'écho du prince quand il s'écrie :

Marie, nom très gracieux,
Fons de pitié, source de grâce,
La joye confort de mes yeulx.
Qui nostre paix bastit et brasse !

La paix, c'est assavoir, des riches,
Des povres le substantement,
Le rebours des félons et chiches.

Il salue dans la jeune princesse l'héritière issue de la côte droite de Clovis, gage de concorde envoyé sur la terre :

De hault ciel créée et pourtraicte,
Pour esjouyr et donner paix.

Ces tristes et longues discordes dont Villon célèbre la fin allaient bientôt se réveiller entre les deux maisons de France et de Bourgogne, auxquelles il se trouve un moment attaché comme pensionnaire et obligé. Il ne semble pas avoir pris part aux luttes poétiques provoquées par

cette guerre, où les rimeurs des deux partis échangent force couplets et force défis[1].

II

Avant d'arriver à ce grand duel qui devait se terminer par la chute de la féodalité et le triomphe du pouvoir royal, il nous faut rappeler encore cette courte équipée du Bien public, que Charles d'Orléans avait tenté vainement de prévenir en adressant à tous cet appel patriotique :

Que chacun face son devoir !

Le lendemain de la mort de Charles VII, chacun, au lieu de faire son devoir, songea tout d'abord à faire ses affaires, au nom et aux dépens du *Bien public.* Le dauphin Louis, cet opposant, ce révolté de la veille, allait devenir le maître et le despote du lendemain. Tous ces princes, ces seigneurs, si occupés de leur propre fortune, se prirent subitement de tendresse pour les souffrances de la nation. Au fond, que voulaient-ils? Enlever à la royauté l'appoint de ce peuple, où elle avait trouvé le premier noyau d'une armée permanente avec ses compagnies de francs archers; le concours de cette bourgeoisie, qui venait de lui offrir des financiers comme Jacques Cœur, des organisateurs militaires comme Jean Bureau, le chef de l'artillerie. La France était à peine refaite, debout, débarrassée de l'étranger, qu'ils songeaient déjà à la remettre en pièces, comme les filles de Pélias coupant en morceaux le corps de leur père, afin de le rajeunir. Chacun resterait ainsi maître chez soi : le duc ou le comte dans sa province, le seigneur dans son château, le bourgeois dans sa ville, sans souci du voisin. Ce qu'ils rêvaient, c'était une bonne petite France féodale, morcelée, découpée à la mesure et à l'appétit de

1. Faut-il supposer que Villon était mort à cette époque? Guillaume Colletet le fait vivre jusqu'en 1482, M. Campaux jusqu'en 1480, en se fondant sur le dialogue de *Mallepaye* et de *Baillevant* et sur le *Monologue du Franc-Archier*, deux pièces qui ne sont pas de Villon. En réalité, la vraie date de sa mort est ignorée.

chacun. « J'aime tant le bien du royaume de France, disait le duc de Bretagne, qu'au lieu d'un roi, j'en voudrais six. » Depuis, il est vrai, on a renchéri, et demandé trente-six mille communes, formant autant de petites républiques indépendantes. Certains politiciens de nos jours se sont montrés, sous ce rapport, aussi bons patriotes que le duc de Bretagne et consorts, mais peut-être plus innocents. En revanche, on réclamait la suppression des impôts, des tailles, des gabelles, chaque seigneur se réservant le droit de lever ses contributions particulières. Ainsi naquit et se forma la fameuse ligue du *Bien public*.

Ailleurs nous avons déjà raconté les escarmouches de cette Fronde anticipée qui eut aussi ses *Mazarinades* : tout un déluge de complaintes, de chansons, de caricatures, où le patriotisme tient moins de place que les intérêts et les passions individuelles[1]. Il est, dans l'histoire, des heures de malaise et de mauvaise humeur, où l'on se plaint avec et même sans raison, où l'on se forge volontiers une félicité passée pour avoir le droit de médire du présent. Une de ces heures malencontreuses attendait Louis XI à son avènement. On reprochait surtout au roi le mauvais choix de ses favoris et de ses confidents, les gens de rien dont il s'entourait, ayant appris sans doute à se défier des grands seigneurs. La ballade des *Anes volants* (car tout devient ballade alors), caricature satirique entremêlée de couplets, mettait en scène le roi lui-même sous les traits d'un personnage allégorique appelé *Faveur*, revêtu d'un manteau impérial et soufflant dans une trompe d'où s'échappaient trois ânes volants : l'un, qu'on suppose être Jean de Montauban, lourdaud sournois et muet, dont le silence avait peut-être son prix, devenu amiral et grand maître des eaux et forêts; l'autre, Charles de Melun, aventurier équivoque et fastueux, grand viveur et grand mangeur, enrichi subitement par la délation, qui lui avait valu les dépouilles du comte de Dammartin ; le troisième, coiffé d'une mitre et tenant une crosse entre ses bras, La Balue, un drôle ignorant et facétieux, digne ancêtre du cardinal Dubois, récemment promu à l'évêché d'Évreux. Une autre pièce

1. *La Satire en France au moyen âge*; ch. XVII.

analogue à la précédente visait cette noire armée des légistes qui, depuis Philippe le Bel, n'avait cessé de miner et de saper le vieil édifice féodal : on y voyait des ânes habillés en avocats montés sur des mules, et une femme nommée France leur chaussant des éperons :

Se nous avons prospérité
Beaucoup plus que nous ne valons,
France nous a mis aux tallons
Les esperons d'auctorité.

Cette chevalerie de la robe et du grimoire, au service du pouvoir royal, devait déplaire surtout à la noblesse d'épée.

Le duc de Berry, frère du roi, suivant à son tour l'exemple du ci-devant dauphin, s'était réfugié chez le duc de Bretagne, et devenait l'espoir ou tout au moins le prête-nom de la coalition féodale, dont l'âme et le chef véritable était déjà le jeune comte de Charolais. Trois armées s'avançaient à la fois sur Paris : l'une de Bretagne, l'autre du Bourbonnais, la troisième de la Bourgogne. Entre les deux partis, la bourgeoisie gardait une attitude douteuse et indécise. Paris, si longtemps attaché à la faction bourguignonne, ne s'était pas prononcé. Le bon duc Philippe y comptait encore de nombreux amis. Mais son fils, le comte de Charolais, avec ses allures hautaines, emportées, son humeur aventureuse, son faste insolent et aristocratique, inquiétait ou blessait plus d'un bourgeois. D'autre part, Louis XI en usait avec les Parisiens comme avec de bons amis qu'il tenait à s'attacher, allant volontiers dîner et causer avec eux, leur laissant en garde la reine sa femme et voulant qu'elle fît ses couches dans leur cité. Paris était un allié précieux dont chacun se disputait la faveur, et Paris se défiait également de ses protecteurs. Quand les princes, associés au nom du Bien public, se présentèrent au pont de Charenton, attendant qu'on leur apportât les clefs de la ville, on ne leur envoya que des chansons[1]. Toujours imprégné d'un vieux levain démocratique, qu'Étienne Marcel lui avait légué, le tiers état aurait voulu

1. Voir *La Satire au moyen âge*, ch. XVII.

traiter lui-même ses propres affaires dans une assemblée des trois ordres. Alors, comme dans tous les temps difficiles, la convocation des états généraux semblait le grand remède aux maux publics :

> Quy peut donner bon conseil prestement ?
> Quy ? — Voire quy ? — Les trois estats de France ! [1]

Mais les princes ne se souciaient guère de déchaîner le populaire, et faisaient la sourde oreille.

Cependant les deux armées, royale et féodale, étaient en présence, n'osant d'abord en venir aux mains. On préludait au combat par des manifestes et des cartels en prose et en vers. Du côté des princes confédérés, on exalte, on glorifie le comte de Charolais, le grand redresseur des torts, le défenseur des droits seigneuriaux et populaires, le sauveur du royaume. En revanche on attaque fort le roi Louis XI, en lui reprochant sa tyrannie, sa déloyauté, les impôts dont il écrase la nation.

> O roy Loys qui de Franche se nomme,
> Voeus-tu gaster tout le pays de France?
> . . . .
> Tant y as mis gabelle et tricquerye
> . . . .
> As-tu sentu la force et la puissance
> De ce seigneur qui Charollois se nomme,
> Qui s'est bouté ens ès pays de Franche
> Pour accomplir le bien de la couronne [2] ?

C'est son bien en effet qu'il souhaite... pour se l'approprier.

Aussi un appel général est-il adressé aux gens de Flandre, de Picardie, d'Artois, pour les inviter à venir sous le drapeau du vaillant champion du *Bien public*.

> Jhesus, veuille conduire
> Le comte de Charollois,
> Et son fait sy bien duire
> Au gré du roy des roys,

1. *Mémoires de Jacques Duclercq*, liv. V, ch. XXIX.
2. Cité par Leroux de Lincy, *Revue contemporaine*, décembre 1856.

Que son renom puist bruire
En Flandre et en Artois,
Et ses armes reluire
Par dessus tous Franchois [1].

C'est encore par des chansons qu'on célèbre et qu'on raille à demi cette terrible et risible bataille de Montlhéry, si plaisamment racontée par Commines : immense cohue mêlée de scènes tragiques et comiques, de trépas honorables et de fuites honteuses, de paniques et de quiproquos, où l'on prend les vessies pour des lanternes et les chardons pour des lances, sans résultat décisif après trois jours, chaque parti s'attribuant la victoire. Cette vieille tour de Montlhéry, associée plus tard par Boileau aux exploits du *Lutrin*, est déjà témoin d'une épopée guerrière héroï-burlesque :

Mont le Hery, forte plache,
Nous te devons bien hayr.

Elle joue le même rôle que la Bastille pendant la *Fronde*, et le Mont-Valérien pendant la *Commune*. Les couplets improvisés et rimés en assonances volent comme les boulets d'un camp à l'autre, lancés plus ou moins à l'aventure.

C'estoit bruyt espoentable
Du foudre de ces canons,

dit un des assistants. Bien qu'il parle des veuves et des orphelins que fit cette journée, il y eut moins encore de morts que de fuyards, s'il faut en croire Commines :

« Jamais plus grande fuite ne fut des deux costés; mais par espécial demourèrent les deux princes aux champs. Du costé du roy fut un homme d'estat qui s'enfuit jusques à Lusignan sans repaistre; et du costé du comte un autre homme de bien jusques au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avoient garde de se mordre l'un l'autre. »

1. Voir le manifeste adressé par le comte de Charolais aux habitants d'Amiens, *Ses bons et chiers amis* (*Documents inédits sur la guerre du Bien public*, publiés par Champollion-Figeac, 1843).

Tandis que Pierre de Brézé se faisait tuer bravement en tête de l'armée royale, le comte du Maine, soit trahison, soit couardise, donnait le signal de la déroute. Une chanson partie du camp bourguignon accuse le roi lui-même de s'être dérobé au danger pendant la nuit, et d'avoir tourné les talons laissant sept coulevrines aux mains de l'ennemi, alors que Charles restait maître du terrain, où il provoquait en vain son adversaire.

Une autre chanson française prête à Louis XI une plus fière attitude et une généreuse protestation, quand son rival a ordonné de tuer sans merci, et de ne pas faire de prisonniers.

Le très-puissant roy de Franche
Très bien entendi le cry;
Il leva sus sa sallade,
S'a réclamé Saint-Denys,
Saint Denys et Nostre Dame,
Nostre Dame de Senlys.

Loin de songer à fuir, il exhorte les siens à tenir bon, contre ceux qui *gastent* ou déshonorent la fleur de lis

Entre vous seigneur de Franche,
Tenez guerre, je vous pry,
Je vous jure ma couronne
Qu'avec vous je voel mourir.

Sur ce point Commines, qui se moque des fuyards, justifie complètement le roi :

« Sa présence dit-il, estoit grande chose, et la bonne parole qu'il tenoit aux gens d'armes : et croy véritablement à ce que j'en ay sceu, que si n'eust été luy seul, tout s'en fust fuy. » — De qui tient-il ce détail ? — Peut-être du roi lui-même.

Si décidé qu'il soit à mourir, Louis XI aime encore mieux vivre, bien qu'il sache faire son devoir et payer de sa personne au besoin. Aussi, laissant à son cousin Charles le stérile honneur de coucher sur le champ de bataille, et les apparences d'une victoire plus que douteuse, il rentrait à Paris, où il racontait aux bourgeois attendris ses

prouesses et ses dangers, tout en songeant à employer d'autres armes pour se tirer d'embarras.

Après un long échange de colloques, de défis, de bravades et de couplets, quand les deux armées se furent réciproquement mises en fuite et proclamées victorieuses, les princes comprirent que le mieux était de s'entendre à l'amiable sans consulter la nation. Par le traité de Conflans (1465), Louis XI accorda tout ce qu'on voulut : à son frère, la Normandie; au comte de Charolais, les villes de la Somme; au comte de Saint-Pol, l'épée de connétable; se réservant, sans mot dire, de reprendre de la main gauche ce qu'il accordait de la main droite, en appelant à son aide le parlement ou les états généraux bien préparés, la politique, la ruse, le temps et le poison. Quant au Bien public, le grand mot du programme, il fut décidé qu'on y pourvoirait ultérieurement.

La paix de Conflans n'était qu'une trêve. A la mort du bon duc Philippe (1467), quand Charles fut devenu maître absolu de la Bourgogne, de ses trésors et de ses armées, la guerre ne tarda pas à se rallumer.

A l'heure où ce duel corps à corps allait s'engager, un troisième acteur ou larron trop connu, l'Anglais, menaçait de rentrer en scène. Une pièce du temps, assez curieuse et assez impartiale, faussement attribuée, selon nous [1], à Georges Chastellain, représente, dans un dialogue à trois personnages, la Bourgogne, la France et l'Angleterre, exprimant chacune leurs idées et leurs sentiments. La première, retenue par les souvenirs d'une origine commune et d'une vieille affection, hésite entre les deux alliances où la portent tour à tour son cœur et son intérêt. Aspirant à la souveraineté qu'elle rêve sans pouvoir l'atteindre, et croyant devoir se tenir toujours en garde et en attente de chaque côté :

Front entre deux convient que je demeure.

1. Comment expliquer en effet le couplet où la France défie si fièrement la Bourgogne, en lui reprochant son orgueil et sa témérité. L'orateur attitré de Charles le Téméraire ne pouvait guère tenir un pareil langage. Aussi comprenons-nous que M. Kervyn de Lettenhove se soit abstenu de l'inscrire parmi les poésies de Chastellain.

La seconde, c'est-à-dire la France, forte de son droit, confiante dans l'avenir, et sans trop s'effrayer de son isolement, répond à Bourgogne :

> Boute où tu veulx feu, en paille ou en feure,
> Bien peu je crains ton fier bras sagittaire,
> Car je vivray roy régnant solitaire,
> S'il plaist à Dieu qu'en vain je ne labeure.

Le troisième personnage, l'Angleterre, profitant des jalousies qui divisent France et Bourgogne, reste dans son égoïsme indifférent aux joies et aux peines des autres, observant une neutralité prudente et guettant l'occasion de pêcher en eau trouble.

> Peu de vous deux m'est-il qui rie ou pleure.
> . . . .
> Par quoy moy neutre, à tous deux adversaire,
> Tousiours m'attends d'y ravoir ma demeure.

Prendre sa demeure, sa position chez autrui, à Calais comme à Gibraltar, comme à Malte, comme à Chypre, comme au Caire : sa politique n'a guère changé depuis.

Heureusement Louis XI sera un jour assez habile pour écarter les périls d'une nouvelle invasion, en détachant Édouard IV de la Bourgogne, à l'heure où le Téméraire appelait sur la France ce redoutable ennemi.

III

Entre la France et la Bourgogne le choc était inévitable : il y avait là deux maisons, deux caractères, deux ambitions qui devaient nécessairement entrer en lutte. Le vassal éclipsait et prétendait écraser le suzerain.

C'était à coup sûr un haut et puissant seigneur que ce grand-duc d'Occident, l'allié, le confrère et presque l'égal du roi d'Angleterre et de l'Empereur, chef de la chevalerie et fondateur de l'ordre de la Toison d'or. Comblant de ses

largesses les poètes, les savants, les artistes, les gentilshommes, les princes et même les rois, il enrôlait à son service toutes les trompettes de la renommée : le pinceau de Van Eyck et la plume de Georges Chastellain. N'avait-on pas vu le duc Philippe payer, en partie, la rançon du duc d'Orléans et les frais de son retour; ramener et faire sacrer à Reims le dauphin fugitif, le nouveau roi Louis placé sous son aile protectrice? Le bon duc, qui avait sa part d'enflure et de vanité bourguignonne, disait naïvement au chancelier de France en 1464 : « Je veux bien que chacun saiche que, si j'eusse voulu, je fusse roi ». C'était à lui que s'adressait Constantin Paléologue pour réclamer des secours contre les Turcs. Si l'héroïsme avait encore des poètes et des champions, n'était-ce pas à la cour de Bourgogne? Là seulement on caressait la chimère d'une croisade. Quand le bruit de la chute de Constantinople eut retenti en Occident, Philippe organisa un grand banquet allégorique, où l'on vit paraître Sainte Église sous les traits d'une noble dame montée sur un éléphant, venant implorer l'aide des chevaliers de la Toison d'or. Un chantre bourguignon, Jean Molinet, entonna la *Complainte de Grèce*, comme devaient l'entonner plus tard, au XIXe siècle, Pierre Lebrun, Casimir Delavigne et Victor Hugo. Toute l'assistance jura de secourir la dame. Commines lui-même, le prudent Commines, fit vœu de suivre le duc Philippe en Orient, s'il partait jamais. Heureusement il en fut quitte pour une promesse.

D'autres intérêts, d'autres passions allaient attirer et user les forces et l'argent de la Bourgogne. Philippe avait été le Crésus de la féodalité, Charles voulut en être l'Alexandre. Il ne manquait ni de flatteurs ni de poètes pour lui monter l'imagination[1]. Ce duel de la France et de

1. Voir la pièce intitulée : *Louange parlant au duc Charles sous forme de dialogue* :

> Au fond du trône où sont tous les meilleurs,
> Rois conquérants et régnants empereurs,
> Tournez ci haut vos yeux, tous nobles homs,
> Sy regardez le duc des Bourguignons.

Œuvres de Georges Chastellain publiées par M. Kervyn de Lettenhove, t. VII, p. 453). Ailleurs Chastellain l'appelle : *Second Hector et derrain* (*) *Alexandre.*

(*) Dernier.

la Bourgogne nous offre un singulier contraste qui se retrouve dans les chefs, dans les cours, dans les armées et dans les écrivains des deux pays. Quelle différence entre le grand-duc orgueilleux et magnifique avec ses allures chevaleresques et conquérantes, sa haute et majestueuse prestance, sa barbe blonde ou rousse, brillant comme un soleil ; et cette petite mine chétive, bourgeoise et fûtée du roi Louis XI. Dans le camp bourguignon, le luxe, la magnificence, les armes resplendissantes, les tentes, les bannières aux mille couleurs, l'or, le velours, la soie, tout ce riche butin dont s'émerveillent déjà les Parisiens à Montlhéry, et dont s'émerveilleront bien plus encore les Suisses à Granson et à Morat. Dans le camp français, une petite armée où l'on vit chichement, sobrement, avec ordre de se ménager, composée en partie de soudards besogneux et maraudeurs comme ceux que Louis XI enverra aux bourgeois de Reims pour les garder, sous la conduite du capitaine Cochinard. Le contraste n'est pas moins frappant chez les écrivains. D'un côté la pompe, le faste, le pathos d'une rhétorique empanachée ; d'autre part la simplicité, la précision, la verdeur de l'esprit français, léger et court-vêtu, mais allant droit au but.

C'est au moment de la révolte de Liège, attisée sourdement par le roi, que les hostilités renaissent entre les rimeurs. Avant d'entrer en lice, le duc Charles a chargé le *héraut d'armes de Toison d'or*, le solennel et majestueux Chastellain, d'entonner le chant de guerre. Nous ne pouvons nous faire aujourd'hui l'idée de ce qu'était alors la réputation littéraire de Chastellain. Qu'on se figure une de ces gloires bouffies, soufflées, gonflées outre mesure ; un Goliath de l'éloquence et de la poésie, sorti des chambres de rhétorique ; un précurseur de Ronsard, comme lui *grécisant, latinisant, mythologisant*. Ses contemporains, Meschinot, Robertet, le déclarent supérieur à Térence et tout au moins l'égal de Virgile et d'Homère. Investi de fonctions multiples, homme de guerre d'abord, puis écrivain de cabinet, poète, orateur, diplomate, historien, grand enlumineur des chroniques bourguignonnes, sa carrière est un long triomphe. En 1468, il succède à Lefèvre de Saint-Remy dans la charge de premier roi des armes de la Toi-

son d'Or. En 1473, il reçoit de Charles le Téméraire la dignité de chevalier et d'*indiciaire* ou historiographe de l'ordre. Enfin il meurt au siège de Bruges, en 1474, avant d'avoir vu crouler la puissante maison dont il a célébré l'éternelle prospérité et les hautes destinées futures. Les vastes matériaux réunis pour son histoire annoncent une œuvre monumentale. Mais il en sera de son édifice historique comme de l'empire rêvé par le duc Charles.

A l'époque où nous sommes arrivés, Chastellain est dans toute la plénitude de son talent et de sa renommée. Pour se montrer digne de la haute mission que lui a confiée son maître, il enfle sa trompe poétique de toute la force de ses poumons, évoquant tour à tour Triton, Pallas, Hector, Scipion, Artus, pour faire cortège à son héros, et, dans ses strophes allégoriques et savantes, opposant le *Lion rampant* ou *grimpant* de Bourgogne au *Cerf volant* de France, double emblème symbolique des deux maisons.

Souffle, Triton, en ta bucce argentine;
Muse, en musant en ta doulce musette.

C'est de ce ton sibyllin qu'il débute. Si l'obscurité est une qualité particulière au style des oracles, Chastellain en mérite le nom. Ce qu'on peut saisir de plus clair dans sa pièce, c'est qu'il reproche à Louis XI son ingratitude envers la maison de Bourgogne, où il fut jadis accueilli :

Le Cerf vollant qui nous feit cest actine
Fut recueilly en nostre maisonnette,
Souef nourry, sans poison serpentine,
Par nous porté sa noble coronette;
Et maintenant nous point[1] de sa cornette!
Ce sont povres rémunéracions.

Tels étaient précisément la vengeance et le châtiment que Charles VII attendait et prévoyait, en échange de l'asile ouvert par son cousin de Bourgogne au dauphin révolté. « Il reçoit dans sa maison, disait-il, un renard qui man-

1. Pique.

gera ses poules. » La prédiction était en train de s'accomplir. Louis avait tout observé dans la demeure, pris les empreintes des serrures, tâté les serviteurs et les amis de Charles, et lui avait d'abord volé son secrétaire, Commines.

L'effort de Chastellain pour gonfler, enrichir et peinturlurer la langue française est d'une maladresse et d'une gaucherie presque comique. Cependant il a trouvé une expression heureuse en parlant de Louis XI :

Accompagné de mes petitz lyons,
Ay combattu l'*universel araigne.*

Image frappante du politique occupé à tisser jour et nuit la trame ou la toile qui doit envelopper Bourgogne, Provence, Normandie, Bretagne, et de tout cela faire la France une et monarchique. Le dernier couplet ou l'*envoi* est un coup de foudre digne du Jupin bourguignon, propre à épouvanter les Liégeois révoltés :

Tremblez, Liégeois ! Tremblez par légions !
Car vous verrez, si je veul ou je daigne,
Comme je suis, ès basses régions,
Lyon rampant en croppe de montaigne[1].

Pour tenir tète au coryphée des rhétoriqueurs bourguignons et flamands, Louis XI a rencontré un bon ferrail-

1. Le dernier éditeur des œuvres de Georges Chastellain, M. Kervyn de Lettenhove, a cru devoir, d'après les manuscrits, attribuer l'honneur de cette poésie à Jean Molinet, chanoine de Valenciennes, disciple de Chastellain et son digne émule dans le genre amphigourique. En revanche, le héraut de Toison d'or compte à son actif une autre ballade sur le *Lyon rampant* :

Lion fameux, tryacle (*) contre araigne.

Il y joint un mystère allégorique sur la *Paix de Péronne*, et une diatribe en vingt-cinq strophes intitulée *le Prince*, c'est-à-dire Louis XI :

Prince menteur, flatteur en ses paroles.

Jean Meschinot se chargea de renvoyer au nom du roi la même monnaie à son cousin de Bourgogne. L'esprit de parti tient plus de place que le patriotisme dans cet échange de griefs et d'invectives. (Voir *Œuvres de Chastellain*, t. VII.

(*) Contrepoison.

leur de plume, homme du métier, rompu aux joutes poétiques de la cour de Blois, en compagnie de Villon. Il se sert de lui comme il avait usé jadis d'un rude batailleur anonyme et masqué, avec lequel il avait désarçonné tous les tenants de la chevalerie dans le fameux tournoi de Paris. A l'emphase solennelle et nébuleuse, aux obscurités savantes du héraut de Toison d'or, Gilles des Ormes oppose tout simplement la netteté, la précision, l'allure franche et vive d'un style qui appelle les choses par leur nom. Avec sa petite fronde gauloise, il a bientôt atteint en plein front le Goliath flamand. D'une main leste, il retourne et culbute les prétentieux couplets de Chastellain, et son refrain du *Lion grimpant*, qu'il fait coucher par terre en lui renvoyant ses propres rimes :

Changez propos, Cerf volant, nostre chef,
Disposez vous à guerre et à bataille;
Vestez armet en lieu de couvre-chef,
Et en vos mains glaive qui poigne et taille.
Faytes crier le ban, et que tout aille
Sur ce Lyon qui vostre honneur entame;
Qui prent vos biens et dit qu'il ne craint âme,
Ne roy, ne roc, n'en ville, n'en campaigne.
Lors le ferez, au plaisir Notre-Dame,
Lyon couchant au pied de la montaigne.

Le coup est bien rendu, et l'avantage reste ici à la vraie langue comme au véritable esprit français. Gilles des Ormes n'invoque ni Triton ni Pallas : Notre-Dame lui suffit. De tous les héros du passé, il ne rappelle que Charlemagne, le père et le patron de la maison de France. Il promet au roi, dans cette guerre, l'appui de la nation tout entière :

N'ayez jà peur que gendarme vous faille
Ne le commun qui tant vous craint et ame,
Adventurez à ce cop corps et âme,
Il en est temps, ou à perte ou à gaigne
Lors le ferez, au plaisir Notre-Dame,
Lyon couchant au pied de la montaigne.

Sans que Louis XI eût presque besoin d'y mettre la main,

la prophétie se réalisait, le jour où Charles, après ses entreprises insensées contre l'Allemagne et les cantons suisses, venait, désespéré, vaincu, fou de colère et de douleur, chercher une nouvelle défaite et la mort sous les murs de Nancy. Le *Lion grimpant* de Bourgogne avait été jeté par terre, écrasé, foulé aux pieds par les pâtres de l'Helvétie.

La chute et la fin du grand-duc d'Occident, de ce colosse renversé qu'on retrouvait, non sans peine, dans la fange d'un marais, le visage à demi rongé par les loups, offraient un spectacle fait pour désarmer les haines et les ressentiments les plus vivaces. Le bon duc René, son cousin et sa victime, en lui donnant l'eau bénite laissait échapper ces paroles de regret plus encore que de blâme : « Beau cousin, Dieu ait votre âme! Vous nous avez fait moult maux et douleurs. » Commines, si réservé et si discret, éprouve lui-même une sincère émotion, et en tire cette réflexion amère et triste à l'usage des malheureux et des vaincus :

« Dieu luy veuille pardonner ses péchés! Je l'ay vu grant et honorable seigneur, et autant estimé et requis de ses voisins, un tems a esté, que nul prince qui fust en chrestienté, ou par adventure plus.... Il désiroit grande gloire, et eut bien voullu ressembler à ces anciens princes, dont il a esté tant parlé après leur mort ; il estoit autant hardy comme homme qui ait régné de son temps. Or sont finées toutes ces pensées! Et le tout a tourné à son préjudice et honte ; *car ceux qui gaignent ont toujours l'honneur.* » Dernier mot qui est bien de l'homme et de l'époque, le succès justifiant tout.

La poésie et l'éloquence semblaient devoir puiser dans le contraste d'une telle fortune et d'une telle misère quelque haute et noble inspiration, quelque chose d'analogue à ce qu'éveillera plus tard, chez nous, la chute de Napoléon Ier. Il n'en fut rien. Les orateurs et versificateurs bourguignons exhalèrent leurs regrets en déclamations pompeuses et en bruyants ruisseaux de larmes, où la rhétorique avait plus de part que le sentiment.

Si l'on en excepte la page magistrale de Commines, on chercherait vainement dans les écrivains d'alors la trace d'une grande idée ou d'une forte et vive impression. Un

des plus fidèles serviteurs et chroniqueurs de la maison de Bourgogne, Olivier de la Marche, dans un poème allégorique et amphigourique intitulé le *Chevalier délibéré*, nous raconte comment le duc Charles se trouva aux prises avec Accident (mort violente), et fut vaincu par lui. Une gravure qui accompagne le texte se charge de nous montrer ce duel étrange en face de la loge où siège Atropos :

> Ainsi ot Accident victoire
> Sur ce prince fier et puissant.

L'auteur se console en songeant qu'Accident est seul coupable de sa défaite :

> Et m'est confort que je récite
> Que mon maistre ne fut vaincu
> Par nul homme qui l'ait valu.

La platitude et l'emphase sont le défaut commun [illegible] us ces thuriféraires et pleureurs assermentés. Ce qui [illegible] de plus remarquable dans l'œuvre d'Olivier de la Marche, ce sont les splendides miniatures qui ornent le manuscrit de l'Arsenal. Toujours les enluminures et le décor, dans cette fastueuse maison de Bourgogne !

D'un autre côté, les rancunes et les malédictions des rimeurs français s'acharnèrent après cette grande ombre du Téméraire, qui fascinait encore tant d'imaginations crédules, doutant de sa mort et attendant son retour. Une pièce du temps, destinée à combattre ces illusions, parut sous ce titre : *Nouvelles portées en Enfer par ung hérault de la mort du feu duc de Bourgogne, le jour qu'il fut tué en bataille devant Nancy*. L'œuvre débute par une apostrophe à Charon, le sombre nocher des Enfers : elle est toute imprégnée de fiel et de haine :

> Réveillez-vous, Charon, ne dormez plus
> Sur l'obscur bord des infernaux paluz.
> Équipez tost vostre barque ennuyeuse,
> Où vous passez mainte âme douloureuse.
> Venez querir ceste ombre tant cruelle
> Qui a laissé sa charoigne mortelle.

Les épithètes et les injures ne manquent pas, on le voit, dans ce factum versifié. Signalons pourtant un trait énergique :

> Or gist en vers, couché soubz ung cercueil
> Qui six piés a tant seulement d'espace.

Le néant de la grandeur humaine, l'antithèse de cette ambition si vaste qui embrassait le monde, et de ces pitoyables restes qui tiennent si peu de place, était un objet de méditation digne d'un vrai poète. Mais la rancœur a bientôt étouffé toute émotion et toute réflexion généreuse. Le rimeur impitoyable ne voit dans cette mort du Téméraire qu'une revanche légitime et une bonne affaire pour son rival :

> Qui veult le pleure, Dieu j'en loue et fortune[1].

Le ton goguenard et malicieux du bourgeois, s'applaudissant des mésaventures et des sottises de son voisin, anime ces couplets inspirés et payés par le roi. Renart et Pathelin ne sont pas plus enchantés des bons tours joués à Ysengrin et à M. Guillaume. En revanche, les bénédictions pleuvent sur l'heureux survivant qui doit recueillir un jour les morceaux de ce bel héritage :

> Puisqu'il est mort ayons bonne espérance :
> Car celluy seul à qui Dieu a aydé
> S'est travaillé de mettre paix en France.

Le mariage de l'archiduc Maximilien avec la princesse Marie, fille du Téméraire, et sa mince victoire de Guinegate, célébrée à grand orchestre par le prolixe et confus Molinet, ne purent ramener la fortune dans le camp bourguignon. Louis XI, se fiant plus à la ruse qu'à la force, réparait par sa politique les fautes de ses capitaines. Cette paix promise et attendue, il la donnait à la France par le traité d'Arras, le 25 décembre 1482 : elle achevait et couronnait

1. Leroux de Lincy, *Chants hist.*, t. I.

dignement l'œuvre de son règne. Des réjouissances publiques, des chants de fête l'accueillirent de toutes parts, comme un bienfait et un triomphe pour la monarchie. La ville de Reims, dépositaire de la Sainte Ampoule, brilla entre toutes les cités par l'explosion de sa joie patriotique. Un groupe sculptural y représentait la France et la Flandre réconciliées par la paix, se tenant la main. Un poète du pays, Guillaume Coquillart, se chargea d'en léguer le souvenir à la postérité dans une ballade assez médiocre :

Vouloir divin a produit ces ouvrages
Par luy sont faitz ces œuvres mirifiques;
Du ciel sont cheutes ces plaisantes images,
Doulx maintiens et humains angéliques.
. . . .
Prince François, tes faictz glorifiez
Nous gratulons d'ung désir convoiteux,
Puisque ces trois ensembles alliez
C'est France et Flandre, et la Paix entre deux [1].

IV

L'écroulement de la maison de Bourgogne marque la ruine et la fin du régime féodal. Ses princes, français d'origine, avaient tenté vainement de rendre cette riche province tour à tour anglaise ou allemande, par leurs alliances de famille et leurs relations politiques. Elle se trouvait fatalement entraînée dans l'orbite de la France par la langue, par les idées, par le droit de succession. La mort elle-même, en habile ouvrière, était venue s'associer à ce travail d'absorption et d'unité, frappant coup sur coup le duc de Normandie, frère du roi; le pacifique et insouciant René d'Anjou; puis son héritier le jeune comte Charles, maître de la Provence et du Maine; enfin Marie de Bourgogne elle-même à la fleur de l'âge. L'*universelle araignée*, dont Chastellain et son duc croyaient avoir prévenu et coupé les trames, continuait à tisser sa toile, où devaient se prendre les plus gros frelons. Pourtant on

1. Leroux de Lincy, *Chants hist.*, t. I.

put croire un moment que les fils allaient se rompre encore une fois, à la mort de Louis XI. Une femme, Anne de Beaujeu, sœur aînée et régente du jeune roi Charles VIII, se voyait chargée des destinées de la France. L'occasion parut bonne aux princes pour défaire l'œuvre royale. Une nouvelle ligue du Bien public s'organisa. Le duc d'Orléans, oubliant les sages conseils de son père, s'était mis à la tête des mécontents : les princes lorrains de leur côté, les *Manteaux Verts*, comme on les appelait, offraient à la régente leur coûteux et ambitieux appui.

Au milieu de tous ces manèges et de toutes ces intrigues, le bon sens patriotique, provincial et bourgeois protesta par la bouche de ce même Guillaume Coquillart qui venait de chanter la paix d'Arras :

S'il advient que les Manteaux Vers
Ayent cours, comme chascun pense,
Et que tout voise[1] de travers,
Je dis : Ains[2] que l'an ne commence,
Mal contens, ayez espérance :
Cognoissez que le temps s'applique
De ramener, sans différence,
Ung autre nouveau bien publique.

C'était là du moins une de ces paroles franches et crues qu'on aime à entendre dans les jours où il s'agit de faire tomber les masques. Poète, avocat, chanoine et official de l'église de Reims, Guillaume Coquillart se rattache à cette famille d'écrivains patriotes et bourgeois dans laquelle nous avons trouvé déjà Eustache Deschamps et Alain Chartier. C'est de plus un esprit drolatique, demi-sérieux, demi-bouffon, mêlant en lui Scarron et Chicaneau, ergoteur et processif même en vers, amphigourique et sentencieux, lançant volontiers le mot salé, trivial et parfois obscène, joignant un grand fonds de raison pratique aux extravagances et aux billevesées, l'un des derniers, des plus facétieux et des plus obscurs rimeurs du moyen âge[3].

1. Aille.
2. Avant.
3. *La Satire au moyen âge*, ch. XVIII.

En lui s'annonce la fin d'une école qui radote et s'embrouille. Il est temps qu'une ère nouvelle arrive.

Par une bonne fortune inespérée, nous avons rencontré, dans la seconde moitié du XVe siècle, deux poètes auxquels on ne saurait contester ce nom, malgré ce qui peut leur manquer encore : Charles d'Orléans et Villon. Mais les sources où s'inspiraient les chantres du moyen âge n'en sont pas moins taries. Le grand fleuve de la poésie héroïque et chevaleresque, qui avait inondé l'Europe, s'est arrêté dans son cours et desséché. Nous avons constaté ce qu'il est devenu déjà au XIVe siècle, dans le *Poème d'Alexandrie* et dans la *Chronique rimée de Du Guesclin*. Il finit par s'éparpiller en minces et maigres filets dans les *Vigiles de Charles VII* avec Martial d'Auvergne, en attendant qu'il devienne une sorte de « mer morte » ou de « lac dormant » avec Guillaume Cretin. Il faudra qu'un autre souffle, celui de la Renaissance, que d'autres courants viennent raviver et féconder ce sol épuisé.

Jusqu'au dernier jour du moins, malgré ses défaillances et sa pauvreté, la muse française du moyen âge, associée aux destinées de la nation, a suivi pas à pas son histoire, célébré ses triomphes, pleuré ses défaites, partagé ses joies et ses douleurs. Nous l'avons vue tout d'abord évoquant les grands souvenirs et les grands noms de l'époque carlovingienne, Charlemagne, Roland, Olivier, Guillaume au Court Nez, Aymeri de Narbonne ; puis, avec les croisades, ouvrant un nouveau cycle, exprimant tour à tour la foi naïve et enthousiaste des premiers âges, le découragement, les tristesses et l'abandon final au déclin. Plus tard, secondant avec Jean de Meung les vues politiques et novatrices de Philippe le Bel ; annonçant, dans *Renart le Contrefait*, les premiers frémissements de l'esprit bourgeois et démocratique ; préludant aux états de 1357 ; déplorant les désastres et les hontes de Crécy et de Poitiers ; flétrissant par la voix d'Alain Chartier les fuyards d'Azincourt ; célébrant, avec Christine de Pisan et les auteurs du théâtre populaire, le miracle de Jeanne d'Arc et de la France ressuscitée ; enfin faisant entendre un dernier cri avec Charles d'Orléans, avec Villon et Coquillart, en faveur de la paix et de l'unité nationale. Tel est le chemin que nous

avons parcouru. En somme, nous avons suivi à travers la littérature les destinées de la France durant sept siècles. Elle nous est apparue alternativement triomphante, vaincue, envahie, morcelée, expirante, puis survivant à toutes ces épreuves, se relevant et brillant d'un nouvel éclat. A peine reconstituée par la politique de Louis XI, elle va tourner ses regards vers les Alpes, et reprendre cette force d'expansion qui l'avait faite si grande au temps des croisades. Charles VIII entrant à Naples rêve déjà d'aller jusqu'à Constantinople. D'héroïques folies entraîneront encore une fois la *furie française* sur les champs de bataille de Fornoue, d'Agnadel, de Ravenne, de Marignan et de Pavie. Aux preux des anciens temps vont succéder les héros d'une génération nouvelle : les Bayard, les Gaston de Foix, les La Palice, les François Ier. La poésie associée à l'histoire trouvera, elle aussi, de nouveaux interprètes avec Jean Lemaire, Marot, Ronsard, du Bellay, d'Aubigné, du Bartas, et tout l'orchestre de la Pléiade.

FIN

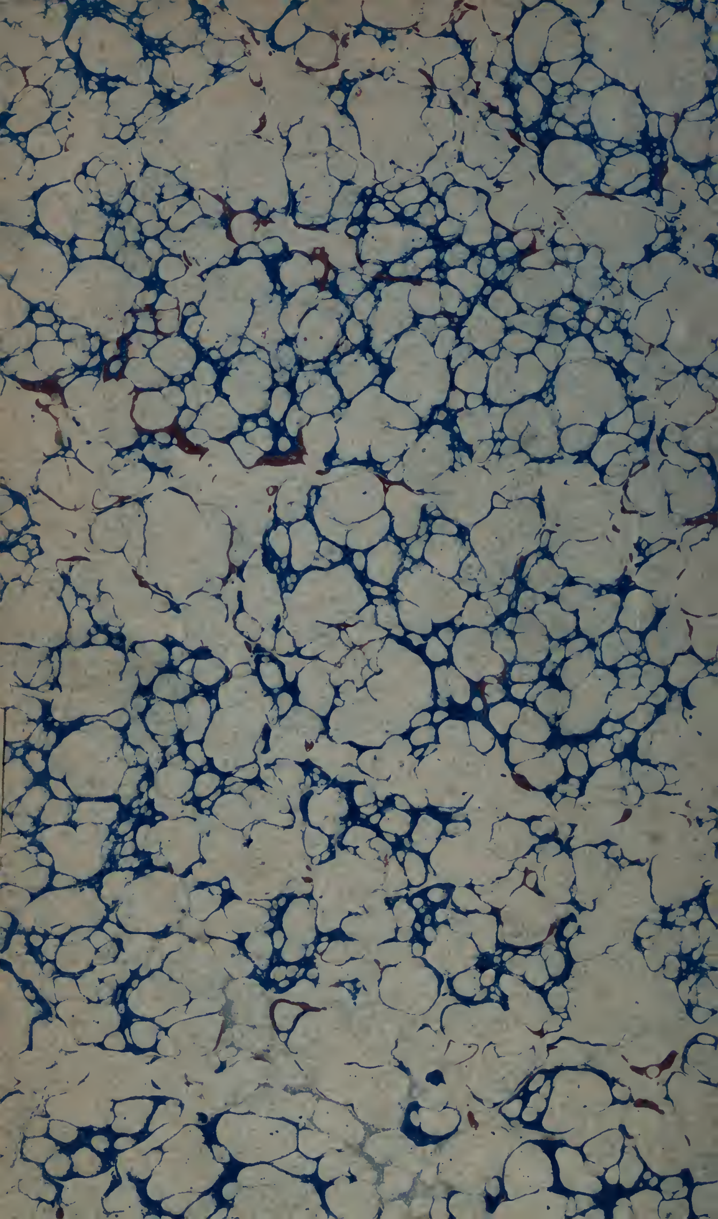
TABLE DES MATIÈRES

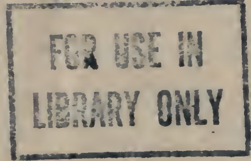
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

8626-91. — CORBEIL. Imprimerie É. CRÉTÉ.

ERRATA

Lisez :			
Page 3, l. 34 :	tous,	*au lieu de :*	nous.
— *ibid.*	joyeux,	—	plaisant.
— 96, l. 13 :	lessier,	—	lessie, r,
— 117, l. 30 :	Son nom jamais	—	Jamais son nom.
— 156, l. 14 :	se moquoit des	—	menaçait les.
— 265, l. 3 :	voyage d'Orient	—	*Voyage d'Orient.*
— 304, l. 13 :	estendu	—	est endu.
— 352, l. 19 :	Que	—	que.
— 424, l. 30 :	attribués à	—	de.
— 429, l. 27 :	sombre tristesse	—	sombres tristesses.





NOT WANTED IN RBSC

